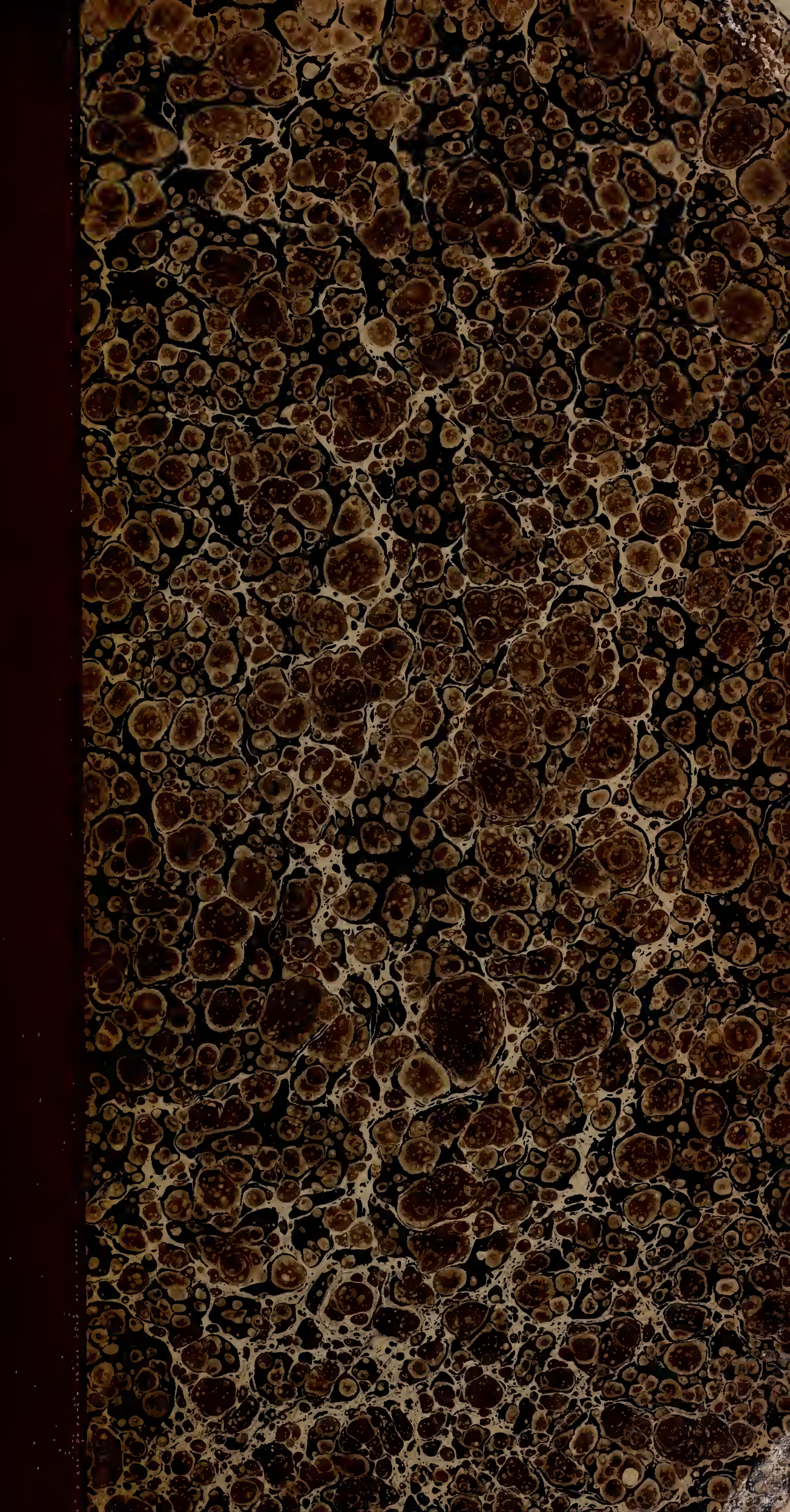
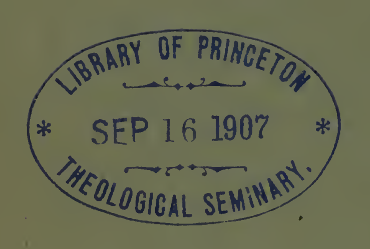




671

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Paris. — Imprimerie de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

Cet Evangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

MATTHIEU, XXIV, 14.

TRENTE-UNIÈME ANNÉE.



PARIS

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS,

A LA LIBRAIRIE DE CHARLES MEYRUEIS ET Cie,

RUE TRONCHET, 2.

1856

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MERIDIONALE

STATION DE BÉTHESDA.

Lettre de M. Schrumpf, en date du 28 *août* 1855.

Tremblements de terre à Béthesda.— Évangélisation : Extraits du journal de M. Schrumpf. — Entretiens divers. — Le chef Moraganié. — Nonné. — Sufu. — Marigé. — Seperé.

Chers frères et très honorés directeurs,

Je vous envoie aujourd'hui ce que j'appellerais volontiers des *daguerréotypes* de notre vie missionnaire. C'est tout simplement un résumé d'entretiens que j'ai eus avec différentes personnes de nos environs et de courses d'évangélisation que j'ai faites durant ces derniers mois. Ces pages ont été écrites au fur et à mesure, dans l'espérance qu'elles nous aideront les unes et les autres à nous rendre compte de la situation de l'œuvre à l'extérieur, de la nature des difficultés qu'elle rencontre à l'heure qu'il est parmi nos tribus, et en général des dispositions de ces dernières à notre égard. Comme elles ne renferment que l'exacte vérité dans le style le plus simple, je ne doute pas que, malgré leurs imperfections, elles ne soient reçues favorablement par nos chers directeurs et amis chrétiens. Puissent-elles, en outre, les exciter à une intercession toujours plus intelligente et plus intime en notre faveur auprès du trône de Dieu et de l'Agneau, et les encourager à nous communiquer plus fréquemment leurs pensées sur la situation !

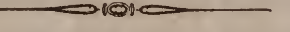
Au moment même où je traçais les lignes qui précèdent, nous avons ressenti une terrible secousse de tremblement de terre qui nous a fait craindre, durant quelques minutes, de voir s'écrouler notre maison sur nos têtes. La même chose avait déjà eu lieu dimanche dernier à la même heure (onze heures du matin), tandis que nous étions réunis dans notre chapelle. Dans les trois derniers mois de l'année passée, je n'ai pas remarqué moins de quinze secousses violentes de la même nature, se succédant de semaines en semaines avec une inquiétante régularité. Quand ce phénomène est sur le point de se produire, un bruit assourdissant, semblable à un grondement prolongé du tonnerre, se fait entendre; une demie seconde d'indéfinissable et angoissante tranquillité succède à ces sons étranges, et enfin arrivent trois ou quatre violentes secousses qui agitent toutes choses dans le sens de *va et vient*. Les murailles de notre maison se balancent à vue d'œil en avant et en arrière, les portes s'ouvrent, les poutres de la toiture craquent sur nos têtes d'une manière effrayante, tout le sol, mouvant sous nos pieds, ressemble au pont d'un bateau balloté par les vents et les flots. Heureusement que nous habitons terre à terre, que nous n'avons ni premier ni second étage, et que nos murailles ne sont pas bien élevées; sans cela il est probable que notre maison serait depuis longtemps en décombres. Cependant les bâtiments de la station ont naturellement souffert des suites de ces ébranlements souterrains; plusieurs murs sont disjoints, et la toiture du presbytère s'affaisse toujours davantage.

Il paraîtrait que notre pic *de l'Ascension*, que l'on voit d'une manière si proéminente dans la Vue de Béthesda que je vous envoyai en son temps, et au pied duquel nous sommes installés, est de nature volcanique. C'est à trois ou quatre lieues à la ronde de cette montagne élevée que l'on ressent les effets étranges de ce phénomène.....

Puisse le Seigneur se tenir près de nous et de nos familles, et nous accorder en toutes choses son puissant secours !

Votre tout dévoué,

CHRISTIAN SCHRUMPF.



Evangélisation.

(Extraits du journal de M. Schrumpf.)

I.

24 juin 1855.

Partis à cheval, après la prédication du matin et un petit dîner, nous dirigeons notre course vers le couchant de notre vallée. En route, nous voyons notre bétail et les *bashimané* qui le gardent. Plus loin, quelques femmes portent des bottes de roseaux sur leurs têtes du côté d'un nouveau village qui est en construction; nous passons sous le village de Moraganié et allons chez Ramogougané (Jantje). Il y a là deux hommes, deux femmes et quelques enfants. Je commence à parler aux femmes : l'une jeune, l'autre vieille; la première essaie de *barjaquer* du hollandais (la langue que l'on croit ici de haut bon ton et de convenance). *Moi.* « Tu ne sais donc pas le sessouto ; moi, je suis mossouto ! Que faites-vous donc aujourd'hui ici ? C'est dimanche, pourquoi ne pas aller vous occuper des choses de Dieu ? » — *Elle.* « Nous allons bien chez vous *sondageng.*» —*Moi.*« Oui, aux fêtes, n'est-ce pas? Mais le *sondag* c'est chaque septième jour. L'observation et la sanctification de cette sainte journée est un commandement du Créateur de l'homme et de toutes choses. Il vous faut penser au septième jour et en profiter pour vous occuper de vos âmes.» —*Elle.* « Nous n'avons pas de *robes* et de

liaparo (vêtements), comment irions-nous toujours ? » — *Moi.* « Ce ne sont pas les robes qui doivent écouter la Parole de Dieu, mais vos oreilles, vos cœurs. Puis, quand vous irez au culte, vos cœurs rajeuniront et apprendront à vos bras à travailler comme il faut, et alors vous aurez des robes et bien d'autres choses utiles et convenables. » — *Elle.* « C'est vrai, nous devrions y aller, mais, mais, etc. » *Moi.*— « Où sont donc les hommes ? » — *Elle.* « Le père est allé aux veaux, son fils est là-bas derrière le mur. » Je pousse plus loin, et trouve l'homme indiqué accroupi à terre, ayant trois petits enfants entre ses genoux. Je lui demande son nom et sa *généalogie.* Il dit s'appeler Ramogougané, être de la parenté de Moraganié et venir des Makhœng (des blancs). *Moi.* « Eh bien ! là bas *Makhœng* (chez les blancs), n'as-tu pas vu des *tuto* (des églises), et d'autres choses qui te parlaient de Dieu ? » — *Lui.* « Non, je n'en ai rien vu. » — *Moi.* « Et ici tu ne vois pas non plus de *tuto* ? » — « *Lui.* « Non ! » — *Moi.* « Oho! Comment appelle-t-on ces hommes qui ont des yeux et qui ne voient point ? ne sont-ce pas des aveugles ? » — *Lui.* « Oui, aveugles ! » — « Eh bien ! tu es donc aveugle. Ce n'est pas une bonne chose au moins d'être aveugle à ce point. Tu devrais venir étudier l'Evangile de Jésus avec tes enfants pour que tu apprennes à te servir de tes yeux et que tu voies. Les aveugles tombent dans des trous et y périssent. Vos âmes aussi, sans la vraie lumière, sans le Seigneur Jésus, tomberont dans l'abîme des ténèbres. Ecoutez bien cela et pensez-y. Bonjour. » Nous rebroussons chemin pour entrer chez Moraganié. Le village me semble accru depuis l'année dernière. Il y a beaucoup de monde au *rotla* (lieu de réunion entouré de roseaux), occupé à coudre des *sisiou* (grands paniers à blé). Le chef Moraganié est toujours le même, à l'air ivrogne et bonasse, *unstät und flüchtig* (I. Moïse, IV, 14). J'aperçois parmi la troupe qui m'accueille, un certain *Josefa*, relaps du Lessouto, puis les jumeaux du chef et son

frère borgne. — *Moraganié.* « D'où viens-tu? que cherches-tu? » — *Moi.* « Je cherche des brebis égarées et perdues. » — *Lui.* « Combien de *mangue* (de dizaines) as-tu perdu? sont-elles perdues tout nouvellement ou anciennement? » — *Moi.* « Je cherche beaucoup, beaucoup de brebis perdues qui ont différentes couleurs. Tout cela s'est perdu il y a longtemps. Toi aussi, tu comptes parmi ces brebis perdues! » Moraganié rit comme à son ordinaire, gambade autour de moi en répétant aux autres ce que je viens de dire, puis il s'enfuit. Comme il s'est rassemblé du monde autour de moi, je reste à cheval et je parle principalement aux jeunes gens. — « Dites-moi, leur dis-je, vous n'étudiez rien, vous n'apprenez pas à prier? » — *Eux.* Non! — « Les bœufs et les vaches, les bêtes des champs que font-elles? ça n'étudie pas, ça ne prie pas, ça ne fait que boire et que manger, n'est-ce pas? » — *Eux.* Oui! (Ils ouvrent leurs bouches toutes grandes et font briller leurs dents éclatantes de blancheur au milieu d'un disque noir, en prenant un air narquois). — « Eh bien! les bœufs font donc comme vous et vous comme les bœufs. Pourtant Dieu vous a créés pour être plus intelligents et plus grands que les bêtes, n'est-ce pas? » — *Eux* (en chœur). « Oui, plus grands que les bêtes. » — *Moi.* « Sans doute; il vous a donné une âme qui survit au corps et qui doit apprendre à le connaître. C'est aujourd'hui le jour où l'on parle de Dieu et des besoins de vos âmes immortelles. Pourquoi continuez-vous à profaner toujours ce saint jour? Ce n'est pas bien du tout! » Ici le *borgne* s'approche de moi, regarde ma monture de tous les côtés, loue la selle, la bride, etc., etc. Je lui dis: « Ami! tu n'as toujours qu'un seul œil? » — *Lui.* « Oui! puisque l'autre est mort depuis si, si longtemps. » — *Moi.* « Je te recommande d'aller à la prière, de te convertir. C'est alors que tu auras de nouveau *deux yeux.* Tu gagneras un nouvel œil qui verra à lui seul plus clair que deux autres. » — *Lui.* « *U leshano, mijuheer, u leshano* (tu me trompes ou

tu te moques de moi). » — *Moi.* « Non, je parle sérieusement. Tu trouverais un œil spirituel qui te ferait regarder le ciel et Celui qui y habite et les richesses incomparables de sa maison. Crois-moi, tu te repentiras bien, si tu ne m'écoutes pas. » Puis je m'en vais à la recherche de ce Moraganié qui s'échappe continuellement. Je le trouve dans la cour d'une maison voisine, et je lui dis : « Eh bien ! l'ami, combien de temps nous verrons-nous encore comme cela ? Ne penses-tu pas qu'un jour on dira quand je reviendrai ici et demanderai après toi : « Moraganié est mort, ses os pourrissent « dans la terre. » Il est temps, bien temps de s'occuper de ton salut. » — *Lui.* « C'est vrai, tu nous dis toujours cela, mais *rea chuafa* (nous sommes trop paresseux pour le faire). Je quitte cet homme après cette conversation, et retournant sur mes pas, je tire vers le village du chef *Nonné* qui est attaqué d'une espèce de lèpre aux mains et aux pieds. Je trouve cet homme assis dans son *lapeng*, devant le feu, à côté de sa femme qui est immensément grosse et grasse. Lui-même est maigre et mince comme un bâton et tremblottant de froid ; ses mains jusqu'au poignet, ses pieds jusqu'à la cheville sont tout blancs, couverts d'ulcères à moitié desséchées, à moitié purulentes. Les os semblent presque vouloir sortir hors des chairs. Pour un Européen, ce serait là un bien triste état ; mais le Mossouto, peu sensible aux nerfs émoussés, paraît s'en arranger sans trop de peine. — Je demande à *Nonné* « s'il allait encore à la bière » (*yoaleng*), C'était un grand ivrogne, battant la campagne continuellement pour aller assister à quelque débauche. Je lui dis : « s'il ne pensait pas un peu que sa maladie incommode était ou pourrait être un enseignement de la part du Dieu du ciel qui dispense toutes choses, pour lui apprendre que ses pieds et ses mains avaient mal fait, qu'il importait pour lui de choisir un chemin nouveau et chercher le Sauveur, tandis qu'il se trouve encore, etc., etc. » Le malade dit : « Oui !

oui! cela pourrait être. » Mais son ton leste indique qu'il ne sent guère cette vérité. Il me parle des médecins du Lessouto qu'il avait appelés à son secours et qui ne pouvaient rien contre le mal, et me demande des médecins. Là-dessus je lui réponds : « Oh ! les médecins ne font pas grand chose. Il faut prier, demander le secours à Dieu, se repentir, faire des promesses saintes à Dieu et les accomplir. Le Seigneur, qui est le vrai médecin, pourra peut-être vous accorder la guérison à ces conditions. Mais si *Nonné* dit en son cœur: « Que Dieu me délivre et j'irai de nouveau faire la « débauche, j'éviterai sa maison comme de coutume, j'agirai « contre ses ordonnances, je vivrai selon mes convoitises, » oh! alors Dieu, qui sonde les cœurs, pourra bien dire à son tour : « *Ohé!* Nonné, ki legata (non, Nonné, c'est un mauvais sujet), je ne lui aiderai pas ! » « Puis, pensez aux douleurs qui viendront après cette vie pour celui qui ne donne pas gloire à Dieu. » Néanmoins je promets à cet homme des secours médicaux, et je quitte son village pour m'en retourner chez moi. Chemin faisant, je rencontre un autre petit chef dont le village est bâti plus bas que celui de Nonné: c'est *Khosi* (le roi), il court après nous en criant : attends-moi, attends-moi! — Je l'exhorte, lui aussi, de se convertir et de venir au culte. Là-dessus, il me dit à différentes reprises : « *Ria tla*, *'ria tla*, je viens, je viens ; mais fais-moi *un présent*, donne-moi un *tomo* (bride de cheval). » — *Moi.* « Vous devez vous convertir avec vos enfants, *parce que Dieu le veut*, et que c'est pour votre salut éternel, non pas pour avoir un présent. Je ne donne pas de présents pour attirer du monde à notre culte, qui est un culte de franche volonté. Cela me ferait trop de peine de voir quelqu'un à l'église pour avoir un *tomo*. Venez au culte avec un cœur désireux d'apprendre à connaître la vérité, et vous trouverez infiniment plus que le monde entier ne peut vous offrir. » Cela dit, nous nous séparons : lui, pour regagner sa hutte, l'air pensif, et moi avec mon fils, pour rentrer chez moi.

II.

10 juillet.

Après une prédication dans notre chapelle, sur « Israël à la mer Rouge » (Exode, chap. XIV), j'ai expédié Simon Sueba et Esaïe Linaké pour aller évangéliser les *Bamokhuané*, et je me suis rendu moi-même à cheval, accompagné d'Albert, vers le village de *Sufu*. Le temps est très beau; les chevaux trottent bien; nous respirons un air pur et frais. En trois quarts d'heure nous touchons au but de notre excursion. Passant près d'un petit hameau à proximité de *Sufu*, je m'arrête, demande le maître, qui paraît aussitôt. C'est *Bamosepeï*, un homme de *Bapoto*. Je lui parle, ainsi qu'à plusieurs des autres personnes, du but du dimanche, de la nécessité d'adorer Dieu *en esprit et en vérité*, et les invite tous à fréquenter le culte chrétien. Ces gens se montrent assez raisonnables, mais il n'y a aucun besoin spirituel réel à découvrir chez eux. A mon départ, j'entends des enfants, assis devant la dernière maison du hameau, crier après moi, : « Voilà un *lekhoa*, un *lekhoa* (un blanc, un blanc). » —*Moi*. « Et vous, qu'est-ce que vous êtes donc, petits drôles? Vous devriez venir à l'école chez nous, pour vous faire blanchir comme il faut. » Ils rient de cette répartie, s'enfuient, et vont vers leurs parents leur répéter mes paroles.

Nous arrivons alors chez *Sufu*. Son village est très bien exposé; il regarde *Lipiring*, a des parcs de bétail proprement bâtis; les huttes cependant sont à la sessouto. Le seul wagon visible du *motsi* est en débris, comme à l'ordinaire. Néanmoins, *Sufu* est un forgeron, à ce qu'on dit; mais il ne travaille guère, à ce qu'il paraît. Je le trouve toujours gros et gras, assis sur un bloc dans le *khotla*. Cet homme me fait l'effet d'un vieil ivrogne grognard et fort sensuel. Il a cependant été reçu membre de l'Église wesleyenne, vient de temps à autre à nos services religieux,

mais n'a jamais manifesté, dans ce pays-ci, une foi quelconque par ses œuvres; il est sur le chemin des renégats. Même observation à faire au sujet d'un certain *Mathias*, baptisé à Morija, et de sa femme *Ketsia*, qui habitent ici avec leur parent. Ils sont malheureusement, eux aussi, embourbés dans la fange du vice tout en conservant quelques lambeaux de croyance. Je descends donc chez ces individus et, les trouvant entourés d'un certain nombre de leurs enfants et de gens du village, je leur adresse de suite, après les salutations d'usage, cette question : « Est-ce que tous ceux-là sont des enfants de Dieu? » *Sufu* répond qu'en effet c'étaient là des enfants de Dieu au commencement, puisqu'ils sont créés par Dieu, mais qu'aujourd'hui peut-être on ne pourrait plus les appeler ainsi.—*Moi*. Eh bien! oui, c'est vrai! Tous vous êtes des enfants de Dieu, qui est Père par-dessus tous. C'est lui qui vous donne la nourriture, le vêtement, l'être, la respiration et toutes choses. Il vous donne des maisons pour y habiter, du pain à manger, des enfants pour vous aider, des forces, des biens innombrables, des jours pour l'aimer et pour le servir. Mais vous, que faites-vous à l'égard de ce bon Dieu? N'est-il pas vrai que vous vivez pour vous-mêmes ; vous mangez, vous buvez, vous travaillez pour vous-mêmes; vous dormez, vous voyagez comme ça vous plait. Vous faites mille choses, mais la *seule chose nécessaire*, utile et raisonnable, vous l'abandonnez; vous n'en voulez rien savoir. Toutefois, pensez-y bien, Dieu ne vous oublie pas lors même que vous l'oubliez. Il compte vos péchés ; il viendra vous demander compte de votre administration. Il est souvent venu comme cela pour compter avec les hommes qui l'avaient oublié. Il est venu ainsi pour les enfants du déluge, et pour les villes que le feu du ciel a dévorées. Il viendra ainsi dans ces derniers temps, car sa bouche l'a dit. Pensez-y bien, vous surtout Sufu, Mathias, etc., qui avez été appelés il y a longtemps, et qui faites si mal ce que Dieu vous commande. L'Evangile de

grâce vous a été annoncé tout spécialement, tandis que d'autres sont demeurés entièrement dans les ténèbres de l'ignorance. Songez que le *serviteur* qui sait la volonté de son maître et ne l'a point faite sera frappé de plus de coups que celui qui ne la connaissait pas. »

Là-dessus *Mathias* commence la vieille ritournelle de ses excuses : « C'est vrai, dit-il, Monsieur dit vrai ; mais les enfants, les autres hommes avec lesquels vous habitez, vous ne pouvez leur changer le cœur. Ils font ce qu'ils veulent et vous entraînent dans le mal. Puis, n'est-il pas écrit « que peu « de gens seront sauvés? » Du temps de Noé, il n'y eut que huit personnes qui furent sauvées. Aujourd'hui y en aurait-il davantage? Nous n'avons pas de forces! Nous sommes morts. » Son second, *Sufu*, l'accompagne dans cette chanson en disant : « Oui ! nous sommes *pourris* (bolile); nous n'allons pas au culte comme il le faudrait, *monga ka* (mon maître)! etc. »

Moi. «Vous faites assurément mal de ne pas aller au culte. Vous vous privez ainsi d'un moyen de grâce très puissant. Mais ensuite ce n'est pas assez d'assister au culte; cela ne fait pas encore le chrétien ; cela ne donne pas la paix et la joie, l'assurance du pardon et l'espérance de la vie éternelle. Si nous allons aux services religieux seulement, et si tout en sortant nos habits du dimanche nous continuons à suivre le train de ce monde, nous ne faisons rien pour Dieu ni pour son règne. Voyez un homme qui irait la pioche sur l'épaule dans son champ, sans cependant piocher et semer comme il faut : il ne moissonnerait rien et se fatiguerait certainement à la fin d'aller à son champ. Il vous faut retourner, recommencer votre ouvrage avec contrition, avec prière, à l'aide de Dieu ; il vous faut faire cette œuvre dans vos âmes, dans votre maison, dans votre village. Puis vous verrez croître le *bon grain* ; vous aurez de la joie, de la paix, de l'assurance pour la vie à venir. Vous compterez parmi ceux

qui seront sauvés. Mais c'est de la folie de crier et répéter toujours : *Re bolile* (nous sommes pourris), et de ne rien faire pour sortir de la corruption. Le Seigneur Jésus a dit : Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite. »

J'exhorte de même en son particulier la femme *Retsia*, qui est aussi visiblement dans un état de chute, et que je n'avais plus vue depuis plusieurs mois. Je parle en tout à une quarantaine de personnes assemblées dans le village. A mon retour je trouve Esaïe et Simon qui revenaient de chez les Bamokhuané. Ils ont bon courage et disent : « *Ba ve amogetse* (ils nous ont bien reçu). » Nous les avons exhortés. Motleyoa (le jeune chef) désire beaucoup d'apprendre à lire. Il nous a invités à revenir souvent. Quant au culte du dimanche, il dit : « Nous savons bien que c'est la vérité, mais nous en avons peur. »

Espérons que le Seigneur, qui tient les cœurs dans ses mains, ouvrira devant nous une porte !

III.

22 juillet.

Nous avons joui aujourd'hui avec le peuple de Dieu, dans la contemplation d'Elim (II, Moïse, XV). « *La piété*, nous sommes-nous dit avec l'Apôtre, *a les promesses de la vie présente et de celle qui est à venir.* » Déjà, dans cette vallée de misères, le Seigneur nous accorde de bien doux moments et se manifeste au milieu de nous par des délivrances magnifiques. Le Psaume 107 en dit quelque chose. Puis après le faix et la chaleur de la journée de cette vie, le voyageur du Seigneur trouvera d'autant plus *royal* le repos éternel qui l'attend sous l'ombrage des palmiers et le long des fontaines d'eau vive qui coulent en vie éternelle. « Oh ! Seigneur ! nous sommes-nous écriés, nous croyons; aide-nous dans notre incrédulité ! » Dans l'après-midi nous avons tiré tout droit vers

les Litakou de l'ancien village de Sufu. En route j'ai parlé à mon fils Albert de nos institutions pour l'éducation de la jeunesse, de l'application que requièrent de bonnes études, de la joie que nous éprouverions l'un et l'autre s'il pouvait revenir ici un jour comme un homme grandi dans les connaissances utiles, propre à toute bonne œuvre. Je lui ai demandé à diverses reprises : « Ne serait-ce pas bean, Albert? » Il m'a dit : « oui » avec une intonation de voix qui trahissait l'inquiétude. Puis quand j'ai conclu en disant : « Eh ! tu vois bien que ce serait bon de t'envoyer en Europe, » il a dit résolument : « Non ! oh non ! je n'aime pas cela. Je voudrais y aller avec toi et avec maman, mais non pas seul. » Pauvre enfant ! C'est très-compréhensible. Quelle précieuse et douloureuse épreuve pour un jeune garçon de se voir ainsi, presque sans retour, arraché du terrain où il a crû, pour être transplanté tout-à-coup loin de ses parents, les seules personnes qu'il connaisse et en qui il se confie dans ce vaste monde. Oh Dieu ! dirige nos voies selon ton bon plaisir ! Sois tout particulièrement le Dieu de nos enfants ! Aide-nous à te les consacrer ! — Au milieu de ces conversations, nous arrivons devant les premières huttes du village, d'où s'échappe de tous côtés une épaisse fumée, et où l'on entend le bruit des jaseries des femmes et l'aboiement d'une meute de chiens. Je demande après le *mongari* (le maître), et l'on me présente *Marigé*, un homme qui doit bien avoir ses cinqnante-cinq ans accomplis. Je vois arriver ensuite son frère *(Enguanabo)*, son fils, trois autres jeunes gens et des femmes vieilles et jeunes qui se tiennent à quelque distance. Je leur dis : « Je suis venu pour vous appeler au culte du dimanche. Je ne vois jamais personne de vous au *tuto*. Cela n'est pas bien. Aujourd'hui c'est dimanche. Après six autres journées de travail il y aura encore un dimanche, et ainsi de suite. Ces dimanches sont de grands jours : les *jours du Seigneur*. Il veut que vous étudiiez sa Parole tout

particulièrement ces jours-là. » L'un d'eux, *Marigé*, je crois, objecte : « Est-ce que Sufu, Mathias, etc. vont donc à l'école le dimanche ?»—« Non ! lui répondis-je, il y a longtemps que je ne les ai pas vus le dimanche. Cependant la femme de l'un d'eux a été aujourd'hui à l'église. Mais qu'importe ? C'est vous qui êtes appelés et qui devez aller vous enquérir des choses de Dieu. Il veut que vous le serviez. Votre bonheur dépend de votre obéissance à son commandement. Vous avez une bouche qui mange la nourriture qui convient à votre corps. Que deviendrait le corps si la bouche ne mangeait pas ? Ah ! comme il serait misérable ! Il ne survivrait pas longtemps, assurément ; il mourrait. Et voici ce qui arrive à votre âme si vous ne la nourrissez pas de la Parole de Dieu. Elle aussi a besoin de nourriture ; elle ne saurait vivre sans cela. Que mangerez-vous quand ce corps de chair sera mort ? Ne voyez-vous pas que ceux qui quittent ce monde y laissent tous leur avoir après eux. Ils ne prennent rien avec eux, pas même leurs bras et leurs jambes. Que mangerez-vous, si vous n'habituez pas aujourd'hui vos âmes à vous nourrir du pain de Dieu ? Pourquoi tardez-vous à vous acquérir le plus grand trésor, qui vaut mieux que le bœuf, et le *mabélé*, et les enfants et les autres richesses périssables. Voyez *Seabela* (un homme qui vient de disparaître sans qu'on sache de quelle manière il a péri), comme il a été retiré de ce monde. Il ne pensait assurément pas que sa fin était si proche quand il sortit le soir de la hutte où il s'était enivré de bière toute la journée avec d'autres ivrognes. C'est ainsi que chacun de nous ira sans qu'il y pense, en *son lieu* ; seulement le lieu où ira le juste, qui a cherché sa justice en Dieu et son Christ est un endroit agréable où il se reposera de ses œuvres faites en Dieu ; mais le méchant et le pécheur inconverti iront dans l'abîme des misères et des tourments. « Le méchant ne trouvera pas la paix, a dit le Seigneur. »

Ici j'adresse quelques questions aux assistants : « Qu'est-ce qui vous empêche donc de venir à l'Eglise? dis-je au fils de *Marigé*. Est-ce que le *tuto* est donc une si mauvaise chose que vous le craignez tant ? »—Non; dit-il, mais *re slutsal ki pelu, pelu ca gana fela* (nous sommes vaincus par le cœur, le cœur ne veut pas simplement). *Moi.*—« Quelle triste chose! vous ne savez pas même pourquoi votre cœur ne veut pas de la prière, de la Parole de Dieu, du dimanche, de votre salut. Votre cœur est donc *un sot* (*sesoto*). C'est en effet un cœur vieilli dans le péché et que Dieu vous a dit de rejeter loin de vous, pour gagner un cœur *nouveau et jeune*, qui sache l'aimer et lui obéir. Venez donc à l'école pour entendre ces choses. Je suis venu encore une fois aujourd'hui vous appeler tout exprès, n'oubliez pas cela. » *Marigé* était allé nous chercher une quinzaine d'œufs qu'il voulut nous faire accepter comme *lejo*, et qu'il essaya d'introduire dans la poche d'Albert en disant : « Je n'en demande pas de paiement. » Mais nous crûmes, par plusieurs raisons assez palpables, qu'il serait plus prudent de refuser ces œufs que de les accepter. Après trois quarts d'heure d'entretien avec ces gens, nous les quittons. Puisse le Seigneur faire servir cette vérité à opérer quelque bien.

IV.

8 août.

Nous continuons aujourd'hui notre croisade spirituelle en faisant une *échappée* du côté des *Baseperé*. Esaïe Linaké me conduit ; son cheval, mon étalon, le jette par terre tout près de la maison. *Beutel*, qui est monté par Albert, fait aussi ses fredaines en donnant des ruades, ce qui détermine le renvoi du pauvre Albert, désappointé, et son remplacement par *Samuel Molaoa*. Nous marchons avec précaution, à cause de ces chevaux fougueux. Durant la route, nous parlons de l'ap-

parition soudaine du cadavre de Seabela, disparu il y a trois semaines. On accuse sourdement le fils de cet homme, mon ancien berger *voleur*, d'avoir fait périr son père, de concert avec un certain *Ramanamané* (beau-fils de la victime). « Voilà comme ils s'aiment, dis-je à mes compagnons : ce garçon, mauvais sujet, a commencé par me voler mes moutons, qu'il devait mener au pâturage, et il finit aujourd'hui par assassiner son père! » — « Cependant, chose étrange! les *Moréna* (chefs), qui dépouillent si promptement et tuent, tous les jours, des gens accusés de crimes imaginaires, comme du *boloï* (sortilége), ne font rien, absolument rien, dit Esaïe, pour rechercher ce crime et punir les coupables. C'est comme avec les voleurs de profession : on ne les punit pas, on demande aux honnêtes gens de payer une amende à leur place pour les *lepolla* (sauver de la punition). Cela fait que les morèna se déprécient eux-mêmes parmi le peuple. » Tout en causant sur ces sujets, nous passons devant un village abandonné aujourd'hui même. Quel triste spectacle! Les habitations restent là toutes seules : les maîtres sont loin; des chiens retardataires ou émancipés s'y voient encore rôdant de côté et d'autre. C'est le village de *Letloka*, qui émigre de l'autre côté du *Sinkou* (Orange), dans les environs du *Moraka* (poste) de Letuka. Plus loin, un second hameau est aussi déserté : c'est celui de *Leteba*, fils aîné de Seperé. Lui aussi a décampé pour aller habiter *Kamosé* (de l'autre côté du fleuve). Tous ces gens, impliqués dans des vols nombreux de bétail, découverts par les fermiers, craignent de demeurer plus longtemps dans leur ancien quartier. Le chef, Seperé lui-même, a peur, parce que les citoyens du Frejstat lui ont promis une *bonne rincée* pour ses méfaits : « *Bare batla 'nkurumetsa ka musi* (Ils disent qu'ils m'envelopperont de fumée), dit-il. »

Enfin nous arrivons chez *Seperé* après une bonne heure de marche. J'y trouve quelques gens assis devant les maisons,

auprès d'un feu. Le chef *Seperé*, appelé par une de ses femmes, vient aussi à nous, et j'entre en conversation avec lui : — *Seperé* (le chef). « Tu vois, je suis mort; on me persécute au sujet des vols ; je n'ai plus aucune sécurité. —*Moi*. Je crois, au contraire, que vous jouissez de trop de sécurité; vous êtes gros, gras et joyeux compagnon. Vous ne manquez de rien. C'est pourquoi vous ne vous souciez pas du dimanche ni des commandements de Dieu. Vous ne savez apparemment pas que c'est dimanche aujourd'hui.—*Seperé*. Si fait, je sais que c'est dimanche. Aussi bien peux-tu t'apercevoir que je suis resté à la maison et que je ne travaille pas.—*Moi*. Est-ce faire la volonté de Dieu que de demeurer chez soi et de s'occuper de toutes autres choses, excepté de Dieu et de sa Parole? Non, assurément pas. Dieu veut que vous étudiiez sa Parole, que vous retiriez votre pied du chemin de l'injustice, et que vous alliez l'adorer avec vos enfants dans son saint jour. L'avez-vous fait ? Non. Voyez ses saints commandements, ce qu'ils exigent de vous (Ici je leur répète le Décalogue). Ne faites-vous pas tout juste le contraire de ce que la loi divine exige de vous? Les faux dieux, les choses de rien, vous leur faites des sacrifices ; le jour du Seigneur, vous n'en tenez aucun compte ; le vol, l'adultère, le mensonge se promènent au grand soleil parmi vous. Vous offensez ainsi notre Seigneur par vos mauvaises œuvres; vous ne voulez pas même venir à la maison du culte pour apprendre à connaître le message du *Roi des Rois*.—*Seperé*. Moi, je ne vais pas à l'église parce que vous ne me donnez pas des *mesebetsi* (des présents). —*Moi*. Je suis un envoyé du Seigneur. Est-ce qu'on demande jamais des présents aux envoyés *du maître?* Vous ne demandez pas des présents aux messagers de Moshesh, quand ils vous apportent ses ordres, et surtout quand ils viennent vous reprocher les torts que vous avez envers lui. Et moi aussi, je suis venu pour vous apporter non des présents matériels, mais les ordres du *Roi des*

cieux, et vous reprocher les péchés qui vous séparent de votre Dieu. D'ailleurs nous vous apportons bien des bénédictions temporelles et spirituelles. Vous dites, dans votre sensualité : « *Le tuto ne remplit pas le ventre!* » mais moi, je dis : *La piété* remplit le cœur et fait du bien aussi au corps tout ensemble. Le Maître de la religion de Christ, c'est le Souverain donateur de toute chose : il nous donne le blé des champs et le lait des vaches, il nous fournit des vêtements, nous accorde des enfants, et nous fait présent de toutes les journées de notre vie. Si nous le servons fidèlement, il nous bénit abondamment ; il nous remplit surtout de paix et de joie, et nous promet la vie éternelle. Mais si nous faisons comme l'*homme riche* de l'Evangile, qui ne se souciait point de Dieu, nous pouvons bien avec lui manger, boire et nous divertir peut-être jusqu'au moment de notre mort; mais alors certainement viendra le jugement et la condamnation. Le pécheur endurci dira éternellement : « Je suis grièvement tourmenté dans cette flamme ! » Vous pensez peut-être que ce n'est rien que d'offenser Dieu. Mais voyons donc, vous, Seperé, que quelqu'un de vos gens dise : « J'aime bien les viandes, et le pain et les bœufs du maître, mais je me moque de ses ordres, de ses enfants. » Qu'est-ce que vous diriez? Voudriez-vous qu'il se moquât toujours de vous, tout en mangeant votre nourriture ? — Vous dites aussi souvent : « Le *tuto* (l'enseignement), c'est une affaire des blancs, cela ne nous regarde pas. » N'est-ce pas étonnant, cependant, que toutes les autres choses des blancs, vous les aimiez : leurs chevaux, leurs fusils, leurs wagons, leur habillement, leur nourriture, leurs brides, leurs selles, leurs pioches ? Tout, tout vous est bien-venu, tout excepté la religion, la prière. Qu'est-ce donc à dire? Ce n'est donc pas parce que cette chose abonde parmi les blancs que vous la méprisez ; c'est parce qu'elle vient de Dieu réellement, et qu'elle combat et condamne vos mauvais penchants, c'est-à-dire *la maladie de votre cœur*, *la mort qui vous*

tue! Est-ce donc une mauvaise chose que celle qui vous fait sortir de la mort pour vous amener à la santé et à la vie? Voilà déjà douze ans que je vous répète ces choses, et vous ne m'écoutez pas. Je finis par dire: N'est-ce pas de la *sagesse* que celle qui procède de l'*instruction?* Voyez seulement une chose: l'*écriture.* Vous êtes beaucoup de monde ici, je ne connais pas vos noms; je m'en vais les écrire maintenant sur un papier, et je les saurai toujours, dans un an, *dans dix: le papier n'oublie rien.* » — J'écris la liste des noms de ceux qui sont présents, ce qui fait peur à plusieurs, qui se sauvent, et je la présente au chef, qui veut voir son nom « *Seperé mora oa 'Nkopané*, » en lui disant: « Ne serait-ce pas joli, si tu amenais tes enfants à l'école, pour qu'ils apprissent à étudier la sagesse? »

CHR. SCHRUMPF.

FRANCE.

Deuils dans la famille de M. Daumas.

Nos lecteurs n'apprendront pas sans un douloureux intérêt que notre excellent frère de Mékuatling, M. Daumas, retiré pour quelque temps à Nîmes, comme ils le savent, dans l'espoir d'y rétablir sa santé, vient d'éprouver coup sur coup deux pertes sensibles. Sa vieille mère, après avoir longtemps attendu le bonheur de le revoir, a reçu cette grâce; mais soit que l'émotion qu'elle en a ressentie ait été trop vive pour qu'elle la pût supporter, soit que la mesure de ses jours se trouvât remplie, elle a été enlevée quelques jours après à l'affection de son fils et des siens. Deux jours après, notre frère était appelé à un autre deuil : sa sœur, se rendant auprès de lui, heureuse aussi de sa présence, s'est brisé le pied en descendant de voiture, d'une manière si fâcheuse, qu'immé-

diatement les hommes de l'art reconnurent l'impossibilité d'y porter remède, et, peu de temps après, la vie se retira d'elle au milieu d'atroces souffrances supportées avec une chrétienne résignation. Elle laisse trois enfants en bas âge. En présence de ces deuils si rapprochés, nous déposons ici l'expression de nos affectueuses sympathies, bien sûr que tous les amis de la Mission uniront leurs prières aux nôtres pour demander à Dieu de consoler abondamment le fidèle serviteur qu'il a jugé bon d'affliger ainsi.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

EMPIRE TURC.

Travaux des Missionnaires américains.

Une ancienne connaissance. — Souffrances et dévouement d'un évangéliste indigène. — Les adversaires pris dans leurs propres filets. — L'Église d'Aintab. — Mouvement parmi les mahométans. — Le Turc et la Bible. — L'Église de Thyatire. — Aperçu général. — Le protestantisme à Constantinople.

La correspondance des missionnaires employés en Turquie devient de plus en plus intéressante. Nous choisissons, parmi les nombreux récits qu'elle renferme, quelques-uns de ceux qui nous semblent jeter le plus de jour sur la nature et l'importance du mouvement religieux de ce pays.

Nos lecteurs n'auront pas oublié ce chef curde, amené à la connaissance de l'Évangile avant d'avoir su ce qu'était le protestantisme (XXXe année, pages 64 et 157). Un missionnaire, M. Dunmore, visitant, l'été dernier, les régions montagneuses qu'habitent cet homme et ses gens, a eu occasion de le voir plusieurs fois. Voici le portrait qu'il en trace :

« Ali Gako (c'est ainsi qu'il se nomme) paraît avoir une quarantaine d'années. Sa figure n'a rien de remarquable, mais à une taille élevée il unit des manières tout à la fois viriles et douces, qui attirent vers lui et qui le font reconnaître, parmi ses semblables, pour un homme de mérite. On ne voit sur sa personne aucun de ces ornements prétentieux dont les chefs curdes aiment à s'affubler. J'ai eu avec lui plusieurs conversations très-intéressantes, et plus d'une fois, après avoir vu s'endormir mes autres visiteurs, nous avons passé de longues heures à étudier ensemble les saintes Écritures sans que jamais j'aie vu se peindre sur ses traits la moindre lassitude. Il répondait toujours par un *Amen* évidemment parti du cœur aux prières par lesquelles je terminais ces exercices. Il ne sait pas encore lire; mais il a pris à son service un mollah (docteur mahométan), qui lui fait la lecture et donne des leçons à sa famille. Dimanche dernier, il vint au service que je fis dans ma chambre, et y avait amené son mollah. C'était la première fois qu'il assistait au culte évangélique, et il parut y prendre le plus vif intérêt. Son esprit est d'une lucidité remarquable, prompt à se rendre aux bonnes raisons, mais se refusant à rien admettre avant de l'avoir soigneusement examiné. Aussi me semble-t-il impossible qu'un homme si bien qualifié et animé de pareilles dispositions ne devienne pas, si Dieu lui accorde de persévérer, un instrument très-utile pour la propagation de la vérité parmi son peuple. »

Ces entretiens du missionnaire avec Ali-Gako avaient lieu à Tchimishgezek, où se trouve un certain nombre d'Arméniens convertis à l'Évangile. L'un d'eux, nommé Garabed, y remplit les fonctions d'évangéliste avec des succès encourageants. Cet homme a passé par le creuset de l'épreuve pour le nom de Christ. Se trouvant, il y a neuf ans, à Smyrne, il y entendit les missionnaires américains, goûta la vérité et revint deux ans plus tard à Tchimishgezek, sincèrement con-

verti à la foi protestante. Les Arméniens bigots du lieu, n'ayant pas tardé à s'en apercevoir, cherchèrent les moyens de le faire renoncer à ses nouvelles convictions, et ils crurent un instant l'avoir trouvé. Garabed devait à un habitant de la ville une somme de huit cents piastres turques. Par divers artifices, on parvint à obtenir des autorités locales l'ordre de le renfermer jusqu'à ce qu'il se fût acquitté. Cet ordre reçut son exécution. Le pauvre homme fut saisi et, les fers aux pieds, jeté dans un cachot malsain, où il resta dix-huit jours, sans lit, sans couvertures, sans qu'il fût permis à aucun membre de sa famille de pénétrer jusqu'à lui, et sans autre nourriture que ce qu'il plut au geôlier de lui donner, quelques aliments des plus grossiers, de ceux que l'on abandonne aux chiens dans les rues.

Garabed se tira de là en faisant le sacrifiee d'une petite propriété qu'il avait. Mais alors il courut d'autres dangers. Ses ennemis, désespérant de parvenir à ébranler sa constance ou à lui imposer le silence, poussèrent la malice jusqu'à faire attenter secrètement à sa vie par quelques Curdes, qu'ils gagnèrent à prix d'argent. Mais Garabed, averti à temps, déconcerta ce projet, en se plaçant sous la protection d'Ali Gako, dont l'influence est toute-puissante dans le pays, et depuis lors il a pu continuer, sans trop souffrir, ses évangéliques travaux. C'est un homme aussi simple que courageux et dévoué. Il a, dans son zèle, fait don à la Mission de tout l'avoir qu'il possède, une maison et le terrain sur lequel elle est bâtie : exemple de désintéressement rare partout et surtout dans ces contrées.

On voit, par cette histoire, de quels instruments Dieu se sert pour faire avancer la connaissance du salut en Christ parmi les Arméniens. Mais ses voies sont infiniment variées. En voici un autre exemple. Le même missionnaire qui raconte les faits qu'on vient de lire, M. Dunmore, a, depuis quelque temps, fondé une nouvelle station à Kharpout et s'y

est fixé. « Il y a quelques semaines, dit-il, l'agent du patriarche dans cette ville fit venir devant lui deux des principaux Arméniens, qui fréquentaient nos réunions et passaient pour s'être fait protestants. Après avoir inutilement tenté de les convaincre qu'ils avaient tort d'abandonner leur Église : « Hadji Baba, dit-il tout-à-coup au plus considérable des « deux, je baiserais volontiers vos mains et vos pieds si vous « vouliez me promettre de ne plus aller aux assemblées de « ces protestants. » Et comme cette étrange supplication ne produisait pas l'effet désiré : « Eh bien! reprit-il, dites-moi « ce qu'il faudrait faire pour vous contenter et empêcher « notre monde de devenir protestant ?—Il n'y a, répondit Hadji « Baba, qu'un moyen à essayer. Chaque dimanche les protes- « tants prêchent deux fois et ils lisent l'Évangile dans la lan- « gue que tout le monde comprend. Nous avons ici un jeune « maître d'école capable de prêcher dans le même idiome. « Permettez-lui de lire et d'expliquer une portion de l'É- « vangile, tous les dimanches, dans la grande salle d'école « attenant à l'église, aux mêmes heures que les protestants « ont leurs services. Je vous promets d'y assister, et je crois « pouvoir vous affirmer que d'autres, qui fréquentent habi- « tuellement les réunions protestantes, feront comme moi.» En faisant cette proposition, Hadji Baba savait que le jeune instituteur, qui, au fond, partage pleinement nos convictions, prêcherait l'Évangile aussi fidèlement qu'il le pourrait, et, en effet, depuis un mois, il annonce le message du salut par la grâce à des auditoires beaucoup plus nombreux que nous n'en pourrions avoir. Ce n'est pas tout. L'instruction donnée dans les écoles arméniennes a paru, depuis notre arrivée, tellement défectueuse, sous le rapport religieux, que, sur les plaintes des parents, on s'est cru obligé d'y introduire le Nouveau Testament et même notre Catéchisme, comme livres de lecture. Ainsi ceux que notre présence effraie se sont en partie chargés de faire notre œuvre, dans l'espor

d'empêcher ainsi leurs coreligionnaires de venir à nous. Quelques-uns des Arméniens plus subtils d'Arabkir en ont fait la remarque; l'un d'eux disait un jour que ses stupides compatriotes de Kharpout devenaient protestants sans s'en apercevoir. »

Depuis son installation à Kharpout, M. Dunmore a déjà pu organiser une petite Eglise, non seulement dans cette ville, mais encore dans une autre localité nommée Divrick, située, comme la première, sur les bords de l'Euphrate. Ce missionnaire a fait, dans un village voisin de Divrick, la rencontre d'un jeune homme que la seule lecture de l'Évangile avait arraché aux superstitions de son Eglise, au moment même où il se disposait à recevoir l'ordre de la prêtrise. Le missionnaire dit avoir rarement trouvé, même en Amérique, des vues plus justes ou plus claires, et des sentiments plus évidemment évangéliques que chez cet Arménien, dont le Saint-Esprit seul avait fait l'éducation religieuse.

Sur ces mêmes rives si célèbres de l'Euphrate, mais plus bas vers le Midi, se trouve Aintab, qui est, après Constantinople, la ville de tout l'empire où la prédication du pur Evangile a remporté les plus beaux triomphes. On se rappelle peut-être qu'au commencement de l'année dernière, la dédicace d'une nouvelle chapelle, bâtie aux frais des habitants, avait attiré de douze à treize cents auditeurs. Sous la date du 10 septembre dernier, M. Schneider, l'un des missionnaires occupés dans ce district, annonce encore de nouveaux succès. « A notre dernière communion, dit-il, dix-sept personnes, dont huit hommes, ont été admises dans l'Eglise de Christ. A l'extérieur notre congrégation n'offre rien de bien extraordinaire, mais il est réjouissant d'acquérir la preuve que la grâce y fait peu à peu son œuvre dans les âmes, de sorte qu'à chaque fois que nous célébrons la Cène, quelques-unes sont jugées dignes de se réunir à nous. Trois

nouveaux frères ont aussi été dernièrement admis à Killis (une des annexes d'Aintab). La petite congrégation de ce lieu est dans un état satisfaisant : elle s'accroît ; ses membres sont respectés et exercent une heureuse influence autour d'eux. Les services ordinaires du dimanche attirent environ 70 auditeurs, mais lorsqu'un missionnaire peut aller les célébrer, ce chiffre s'élève jusqu'à près de cent. C'est presque exclusivement par des agents indigènes que l'œuvre du Seigneur s'est accomplie jusqu'ici dans cette localité. » — Des nouvelles encourageantes arrivent aussi de Biredjik, d'Ourfa et de deux autres villages des environs. On espère pouvoir bientôt organiser une Eglise à Biredjik. Ourfa (l'ancienne Ur des Chaldéens, patrie d'Abraham) a déjà la sienne.

Un fait s'est passé tout récemment dans cette dernière localité, qui a mis dans un jour éclatant l'influence de l'Evangile pour la régénération des mœurs. Deux nouveaux convertis venaient de se réunir publiquement aux protestants. Quelques années auparavant, l'un d'eux avait fait tort à un Arménien d'environ cent quarante piastres turques. Sitôt après son admission dans l'Eglise, il alla trouver cet homme, et lui remettant cette somme en présence de plusieurs témoins, il lui dit : « Ne me jugez pas avec trop de sévérité ; après avoir commis ce péché à votre égard, je m'en étais confessé au prêtre, qui m'avait donné l'absolution ; mais l'Evangile ne s'accommode pas de ces procédés. Veuillez recevoir cet argent et me pardonner. »

A Aintab, comme du reste sur plusieurs autres points, un nouveau signe des temps commence à se manifester aux yeux des missionnaires, qui désespéraient presque de jamais l'apercevoir. C'est l'esprit de recherche que la prédication de l'Evangile et le retentissement qu'elle a dans le pays commencent à éveiller chez un grand nombre de mahométans. Ce n'est plus maintenant, comme autrefois, chose rare que de les voir parler de choses religieuses avec des chré-

tiens, ou se procurer nos Livres saints pour les lire et les comparer au Coran. Dernièrement deux d'entre eux ont été bannis d'Aintab, et cinq autres y ont reçu la bastonnade pour avoir laissé percer des tendances au protestantisme. L'un des deux exilés était allé jusqu'à dire publiquement que Mahomet n'avait été qu'un homme ordinaire, et que le seul prophète en qui l'on pût avoir toute confiance était Jésus-Christ. Cet homme et son compagnon d'exil ont refusé de se rétracter ; mais les cinq autres n'ont pas eu la même constance : la bastonnade a triomphé de leurs convictions naissantes. A Killis, un Turc, éclairé par la lecture du Nouveau Testament, a réuni autour de lui quelques disciples qui, suivant son exemple, fréquentent encore les mosquées, mais n'en sont pas moins soupçonnés de protestantisme par leurs concitoyens. Il est à craindre, pourtant, que ces gens ne mêlent beaucoup d'erreurs aux idées qu'ils se sont faites du christianisme.

Une anecdote curieuse et on peut ajouter édifiante, que raconte un autre missionnaire, M. Ladd, de Smyrne, montre quels effets la lecture de la Bible peut produire sur les sectateurs du Coran. Quelques Grecs d'Akhissar (l'ancienne Thyatire), irrités des progrès des nouvelles croyances, avaient eu l'idée d'indisposer contre les protestants un des Turcs les plus influents de la ville, dans l'espoir de l'inciter à les persécuter. Dans ce but, ils se cotisèrent pour acheter une Bible protestante, et la portant à cet homme, l'engagèrent à s'assurer par lui-même que les doctrines enseignées dans ce livre étaient diamétralement opposées à celles dont il faisait lui-même profession. Le Turc ouvrit sur-le-champ le volume et se mit à lire ; mais à la grande stupéfaction de ses visiteurs, il déclara qu'il ne voyait là que de bonnes choses. Quelques jours après et plusieurs fois de suite, les Grecs revinrent à la charge, mais pour recevoir toujours la même réponse. Et ce n'était pas, à ce qu'il paraît, de la part du

Turc, une simple manière de les éconduire. Il a, dit-on, pris goût à la lecture du livre qu'on lui a fait ainsi connaître ; il en parle aux autres mahométans, et s'est depuis lors déclaré le protecteur de ces protestants contre lesquels on avait voulu le prévenir.

Puisque nous sommes à Thyatire, disons un mot de ce qui se fait pour l'avancement du règne de Dieu dans cette ville, dont le nom reste impérissablement uni à l'Evangile éternel du salut. (Apoc., II, 18 et suiv.) Depuis un an environ, une petite Eglise évangélique y a été organisée et placée sous la direction d'un évangéliste indigène. Quoique peu nombreuse encore, elle est vivante et bien décidée à souffrir, sous le regard de Dieu, pour la cause de la vérité. En septembre dernier elle reçut la visite d'un délégué du Conseil américain, le révérend M. Thomson, qu'accompagnaient M. Ladd et un autre chrétien de Smyrne, M. Van Lennep. Pendant le séjour qu'ils y firent, l'évêque arménien de Smyrne, qui s'y trouvait aussi, prêcha contre les protestants avec une telle violence, qu'en sortant de l'un de ses sermons, des enfants vinrent jeter des pierres contre une maison où ils s'étaient réunis pour célébrer leur culte ; mais à cela se borna tout l'effet de cette éloquence furibonde.—Dans la demeure d'une des familles qui se sont prononcées pour l'Evangile à Thyatire, on fit voir à M. Thomson une sorte de monument qui l'intéressa vivement. C'était, réunies en un monceau, une grande quantité de pierres, que des méchants, incités sans doute par quelques prédications du genre de celles de l'évêque, avaient, deux ou trois ans auparavant, lancées contre cette maison pour en effrayer les habitants. La porte et les fenêtres portaient encore les marques de cette violente agression.

Après ces citations, auxquelles nous pourrions en ajouter beaucoup d'autres non moins intéressantes, un résumé général des opérations missionnaires en Turquie trouvera na-

turellement sa place. Le voici, aussi complet qu'il nous a été possible de le dresser, mais remontant déjà à sept ou huit mois en arrière, et courant ainsi le risque de n'être plus tout-à-fait exact. Seulement on peut être sûr, d'après les nouvelles les plus récentes et grâce à la marche rapidement ascendante de l'œuvre, que, s'il y a changement, c'est dans le sens du progrès.

Au printemps de l'année dernière, la mission américaine, dont l'origine remonte à 1832, comptait 22 Eglises, presque toutes entourées de quelques annexes et comprenant environ 500 communians, tous admis après de consciencieuses épreuves. Le chiffre des personnes inscrites comme protestantes dans les registres spéciaux ouverts à cet effet, s'élevait à près de 3,000.

Voici les noms des plus importantes de ces Eglises, avec l'indication sommaire de quelques particularités intéressantes :

Constantinople, où nous reviendrons un peu plus loin.

Nicomédie, où éclata contre les chrétiens du troisième siècle, la célèbre persécution de Dioclétien.

Adabazar, centre d'un grand nombre de villages où paraît s'ouvrir une large porte à la prédication de l'Evangile.

Brousse, où les chrétiens rebâtissent en ce moment leur temple, détruit par les tremblements de terre qui ont récemment rempli cette malheureuse ville de décombres.

Tocat, où vint mourir à son retour de Perse, le pieux et dévoué missionnaire Henri Martyn.

Erzeroum et *Trébizonde*.

Demirdesch, grand village peuplé de gens qui ont fait et font encore une guerre violente aux nouveaux protestants.

Arabkir, séjour d'une nombreuse population arménienne, au sein de laquelle s'est manifesté une singulière ardeur pour l'étude des choses religieuses.

Césarée, située à peu près au centre de l'Asie-Mineure.

Marash, d'où les missionnaires avaient été chassés onze fois, avant de parvenir à former une congrégation.

Smyrne, d'où la presse de la mission a lancé, dans toutes les parties du pays, une énorme quantité de livres saints et de traités religieux ;

Et enfin *Rodosto*, situé sur la mer de Marmara, et par où nous revenons à Constantinople.

Cette vaste cité renferme trois Eglises protestantes indigènes, quatre congrégations d'Arméniens régulièrement organisés, et une congrégation de Grecs, s'assemblant toutes le dimanche pour le culte public. L'éducation protestante y est donnée dans treize écoles, non compris le séminaire de Bebek, où se préparent de futurs ministres et des évangélistes. Un dépôt de Livres saints, indiqué par une grande enseigne, où la vente des Livres saints est annoncée en six langues différentes, a été ouvert dans une des rues les plus fréquentées, et a une succursale dans le faubourg de Péra. Des dépôts du même genre se trouvent dans toutes les grandes villes et même dans quelques villages de l'empire. Les Sociétés bibliques anglaises et américaines répandent en outre, partout où elles le peuvent, au moyen de colporteurs ou d'autres agents, les saintes Ecritures en quatorze idiomes différents. Deux journaux évangéliques se publient à Constantinople, l'un en arménien moderne, et l'autre, destiné aux Iraélites, en espagn ol eten hébreu.

Le Conseil américain des missions emploie actuellement en Turquie environ 100 missionnaires des deux sexes, et 75 agents indigènes. Mais tous ces ouvriers ne travaillent pas dans le champ que nous avons parcouru aujourd'hui. Deux autres missions, celle d'Assyrie et celle de Syrie, en occupent un certain nombre. Nous ferons une autre fois connaître ces deux branches de l'œuvre, dont la première comprend deux stations et la seconde sept. Celle-ci n'a pas moins de 23 écoles renfermant ensemble environ 600 élèves.

On sait qu'il s'est formé l'année dernière à Londres, une association dont le but est de venir en aide à toutes les missions fondées en Turquie, et spécialement à celle des Américains. On a dit, aux grandes conférences tenues a Paris, en août dernier, que cette Société auxiliaire avait à cette époque, envoyé plus de 300,000 fr. aux missionnaires américains, et sans doute ce chiffre s'est de beaucoup accru depuis lors.

On connaît aussi les travaux poursuivis en Syrie par l'évêque Gobat, de Jérusalem, et par les missionnaires de l'Eglise anglicane. Plusieurs autres Sociétés, et en particulier les deux Eglises d'Ecosse, ont, à Constantinople et sur d'autres points de l'empire, des agents employés surtout à l'évangélisation des juifs.

Ajoutons enfin, comme fait important, quoiqu'il soit moins exclusivement missionnaire, que, par suite des événements politiques, le protestantisme a maintenant beaucoup d'autres représentants dans la capitale de l'empire. On y célèbre des services anglais, américains, allemands, italiens et français, et l'on dit que chaque dimanche l'on y prononce plus de vingt sermons protestants en dix langues différentes. En 1830, on n'y pouvait entendre que celui de l'ambassade anglaise.

Gloire au Dieu trois fois saint qui fait revivre ainsi la lumière de son Evangile dans ces contrées, où il avait jeté jadis un si vif éclat suivi de ténèbres si épaisses ! Que tous les chrétiens s'accordent à lui demander de continuer à déployer ainsi la puissance de sa Parole dans ce vaste champ de travail.

PAYS BIRMAN.

Les œuvres missionnaires anciennes et nouvelles.—Fidélité des Karens.—Lettre d'un évangéliste indigène.

Un missionnaire américain baptiste, employé dans le Birman, écrivait dernièrement :

« La cause de Christ continue à faire des progrès dans toutes nos stations nouvelles. Les Birmans prêtent l'oreille à la prédication de l'Evangile. Il y a quelques jours, nous en avons baptisé deux ici ; à Prome, plus de cent l'ont été déjà : notre frère Thomas en a admis de quarante à cinquante, et le frère Vinton, un nombre encore plus considérable. Le pays de Bassein n'est pas moins béni. On y a vu dernièrement une réunion composée d'au moins un millier de chrétiens. Dans la région de Tongou, il a fallu construire trente ou quarante nouveaux *zayats* (petits bâtiments servant de chapelles) ; il y a eu des centaines de baptêmes, et le nombre de ceux qui demandent à le recevoir s'élève, dit-on, à trois mille. Je viens enfin de recevoir une lettre du pasteur indigène Dumoo, m'annonçant qu'environ mille personnes ont été baptisées sur les montagnes de Schwaygyeen. »

Il est surtout question dans ces renseignements des stations fondées dans les contrées que les changements politiques des dernières années ont rendues accessibles aux missionnaires. Les anciennes stations, et surtout celles dont les Karens sont les objets, n'offrent pas un spectacle moins propre à réjouir le cœur des enfants de Dieu. Ces populations, simples et dédaignées des races plus fortes qui les environnent, n'en reçoivent qu'avec plus d'empressement les doctrines consolatrices de l'Evangile. Mais ce qui continue à distinguer les Eglises karens, c'est, après leur importance toujours croissante (celle de Sandoway compte 44 lieux de culte et près de 5,000 communiants), le grand nombre d'évangélistes indigènes qu'elles

fournissent, et le dévouement avec lequel ces humbles serviteurs de Christ poursuivent, presque sans rémunération, leurs pénibles travaux. On ne lira pas sans intérêt quelques fragments d'une lettre que l'un d'eux, nommé San Quala, écrivait dernièrement au Rév. M. Wade, missionnaire à Maulmein.

Après avoir dit qu'il importe de veiller avec soin sur les troupeaux déjà formés, de peur que les chapelles élevées par eux à la gloire du Seigneur ne deviennent, quelque jour, la propriété de Satan ; le pieux San Quala ajoute :

« Dieu m'a appelé à cette œuvre, et je tâche de m'en acquitter. Je voyage sans cesse, montant et descendant les montagnes, passant une nuit dans un endroit, deux nuits dans un autre. C'est la tâche que Dieu m'a donnée ; mon plus grand regret est de ne la remplir que très imparfaitement. Quelquefois des gens, venus de très loin, me disent : « Maître, vous dites « que vous êtes dans ce pays pour prêcher, pourquoi donc « n'êtes-vous pas encore venu le faire chez nous ? Est-ce que « vous nous aimeriez moins que les autres ? » A cela j'essaie d'ouvrir la bouche pour répondre, mais je ne le peux pas, car il y a un grand nombre d'âmes qui n'ont jamais entendu la Parole de Dieu ; elles se léveront contre moi au jour du jugement, et je n'aurai rien à dire. C'est pourquoi, quoique, je sois très faible dans ma chair, je ne dois pas me reposer. Il me semble que Dieu veut sauver ce peuple, et je ne puis vous dire combien je désire voir son règne s'établir de plus en plus parmi mes compatriotes si ignorants et si sauvages. Mon cœur est fort, mais mon corps est faible, et comme je commence à devenir vieux, je ressens beaucoup de fatigue à monter et à descendre les montagnes. Cher pasteur et chère mère (Mme Wade) priez Dieu pour moi; je prie pour vous. — Signé : San Quala. »

Nous n'ajouterons rien à cette lettre d'une simplicité si éloquente. Trouverait-on facilement dans les vieilles Eglises

chrétiennes, et parmi les plus vivantes, des prédicateurs de la Parole qui comprissent mieux la grandeur de la responsabilité qui pèse sur eux?

AMÉRIQUE DU NORD.

Les Indiens des États-Unis.

Détails statistiques. — Les Chactas et les Cherokees. — Autres tribus.— Mort d'un jeune Chactas. — Progrès remarquables.

Un ancien employé supérieur du gouvernement des États-Unis, M. Schoolcraft, a publié, aux frais de l'administration, un très-curieux ouvrage de statistique sur les tribus indiennes qui existent encore sur le sol de l'Union. Voici quelques détails empruntés à ce livre :

« Treize tribus d'Indiens à demi-civilisés et se subdivisant en diverses peuplades vivent aux États-Unis. Trois langues principales, l'iroquois, l'algonquin et l'apalache, les relient entre elles, malgré quelques différences de dialectes. Ces treize tribus sont : les Chactas, les Chickasaws, les Creeks, les Cherokees, les Oneidas de New-York et du Wisconsin, les Senecas, les Onondagas, les Tuscaroras, les Cayugas, les Mohicans ou Stockbridges, les Brothertson, les Delawares et les Iroquois du canton de Saint-Régis, État de New-York.

« Au nombre de moins de 66,000 hommes adultes, en tout, ils cultivent 883,999 acres, et récoltent 304,202 boisseaux de grains et le produit de 7,000 arbres fruitiers. Avec 2,634 charrues et autres instruments d'agriculture, mis en œuvre par 6,052 chevaux et 6,766 têtes de gros bétail, ils entretiennent 3,474 vaches à lait, 884 moutons et 103,999 porcs.

« Les quatre tribus d'Apalaches, à l'ouest du Kansas, sont les plus éloignées et les plus nombreuses. Elles se composent

des Chickasaws, des Chactas, des Cherokees et des Creeks. Peu versées dans l'agriculture, elles ont néanmoins des gouvernements constitués, fonctionnant au moyen d'assemblées législatives, judiciaires, et d'un pouvoir exécutif soumis à l'élection.

« Les tribus colonisées du Kansas, jointes aux tribus indigènes, forment un total de 30,000 âmes, dont 14,000 proviennent des anciens États de l'Union avant 1824. La population indienne de Nebraska est de 48,360.

« L'étendue des terres publiques occupees plus ou moins par les tribus sauvages, est de près de 2,075,000,000 d'acres, qui, à 3 sous l'acre seulement, produiraient 30,000,000 de dollars. »

Nous n'apprendrons rien de nouveau à nos lecteurs en ajoutant que toutes ces tribus, débris intéressants des anciens possesseurs du pays, ont été et sont encore l'objet d'une vive sollicitude de la part des chrétiens d'Amérique. Une multitude de missionnaires, appartenant à toutes les grandes dénominations religieuses des États-Unis, travaillent à leur conversion, et, sur plusieurs points, avec un succès remarquable. On en jugera par quelques extraits du dernier rapport présenté à l'assemblée générale du *Conseil américain pour les Missions*, de Boston.

En parlant des Chactas et des Cherokees, le document s'exprime en ces termes :

« Quelques-unes des écoles établies au sein de ces tribus ont ressenti efficacement l'influence de l'Esprit saint, et plusieurs conversions réjouissantes y ont eu lieu. Mais la grande œuvre missionnaire de la prédication chrétienne y a été bénie plus abondamment encore. Durant l'exercice qui finit, cent quarante personnes ont été reçues dans l'Église de Christ parmi les Chactas seulement. Chez les deux peuples, des indigènes pieux ont puissamment servi la cause de Christ par leurs prières et par leur zèle pour l'évangélisation.

Les progrès de la civilisation et les améliorations apportées à la vie sociale de ces peuples marchent de conserve avec leurs progrès dans les voies de la piété. Les soins donnés à l'agriculture sont de plus en plus satisfaisants et paraissent devoir être récompensés bientôt par d'abondantes moissons, source de prospérité pour la nation. Il y a eu aussi un redoublement marqué de zèle pour l'observation des règles de la tempérance. »

Le même rapport, passant aux Missions que le Conseil entretient parmi les Dakotas, les Ojibways, les Senecas, les Tuscaroras et les Abenaquis, résume ainsi les nouvelles que l'on en a reçues :

« Au point de vue humain, ces Missions ne présentent pas un aspect brillant. Les peuplades qu'elles ont en vue sont peu nombreuses, et quelques-unes d'entre elles vont chaque jour en diminuant. La plupart n'ont eu jusqu'à présent aucun domicile permanent et se voient perpétuellement menacées d'être expulsées de celui qu'elles occupent par l'avidité envahissante de la race blanche. C'est donc avec une profonde reconnaissance que nous devons signaler les progrès que ces circonstances ne les empêchent pas de faire sur la plupart des stations. En effet, il y a une amélioration sensible, quant à la culture du sol et quant à l'industrie. On peut dire que l'intempérance, ce cruel ennemi de l'Indien, devient chaque jour moins universelle, surtout dans les localités où l'on a pu mettre en vigueur les principes de la prohibition absolue. Le goût de l'instruction se répand, et les écoles reçoivent de la part des naturels des marques d'intérêt qui aident efficacement à les développer. Enfin et surtout, la grande œuvre spirituelle, celle qui a pour but d'arracher les âmes à la puissance du paganisme et de l'iniquité, continue à donner des encouragements. Sur quelques points, elle en est encore aux petits commencements ; nulle part, l'année dernière, il ne s'est opéré de ces grands réveils qui amènent

des multitudes de cœurs vers Jésus; mais nous avons, néanmoins, lieu de nous réjouir avec nos missionnaires des encouragements qu'ils ont reçus sous ce rapport. »

Dans la séance où fut lu le rapport d'où nous extrayons ces passages, deux *Peaux-Rouges* prononcèrent de chaleureuses allocutions, l'un en anglais, l'autre dans la langue de sa nation, celle des Senecas. Tous deux racontèrent, en excellents termes, le bien qu'avaient fait et que continuent à faire les missionnaires qui travaillent au sein de leurs tribus respectives.

A cet aperçu général des œuvres du Conseil américain parmi les Indiens, la correspondance des missionnaires ajoute une foule de détails qui le confirment et dont plusieurs sont très édifiants. Nous n'en citerons qu'un.

C'est la fin chrétienne d'un jeune Chactas, que le docteur Hobbs, missionnaire de la station de Lenox, raconte en ces termes :

« Ellis Wade, élevé à Fort-Coffee, était doué de rares talents, des dispositions les plus aimables et d'excellentes manières. Sa vie a été exemplaire, et sa mort triomphante. Depuis notre arrivée dans cette contrée, il nous avait été très-utile auprès des gens de sa nation, de sorte que son départ a laissé un grand vide parmi nous.

« J'ai dit que sa mort a été triomphante. Comme nous lui disions un jour que nous demandions du fond de nos cœurs à Dieu qu'il pût recouvrer la santé, mais en nous efforçant d'ajouter : « Que ta volonté soit faite, Seigneur, et non pas la « nôtre, » il prit la parole et dit : « Oh ! oui, oui ; que ta vo- « lonté soit faite, Seigneur ! Je suis jeune, j'aurais voulu faire « quelque chose de plus pour ma famille et pour ma nation, « mais mon Père céleste veut que je m'en aille maintenant; « j'y suis tout résigné ; c'est que la chose est bonne et salu- « taire. » Une autre fois il nous chargea de transmettre à ses concitoyens ce message affectueux : « Dites-leur bien que je

« les aime tous et recommandez-leur de ma part de recevoir « l'Evangile, de croire en Jésus-Christ et de devenir des « chrétiens vivants. »

« Nous n'oublierons jamais ses derniers adieux. A sa femme il disait : « Nous nous réunirons un jour. Vous ne « resterez pas toujours sur cette misérable terre ; vous me re- « joindrez dans un monde meilleur. Je vais vous y attendre. » Et à quelques amis chrétiens réunis autour de son lit : « Je « n'ai pas peur de mourir ; je vais dans ma véritable patrie. « Adieu, frères en Christ; soyez fidèles jusqu'à la fin, et nous « nous reverrons là-haut. » Telles furent ses dernières paroles, simples, mais bien senties, et d'autant plus précieuses à recueillir qu'elles étaient comme un reflet fidèle des sentiments et des actes de sa vie entière. »

Les rapports de la Société presbytérienne des Missions, qui compte aussi un grand nombre de stations parmi les Indiens de l'Union, ne renferment pas moins de faits encourageants. A sa dernière assemblée générale, on annonçait que le nombre des Chactas ajoutés à l'Eglise durant l'année précédente s'était élevé à 95, et quelques mois après 30 autres admissions avaient été prononcées. Des succès pareils ont récompensé le zèle des ouvriers occupés parmi les Séminoles, les Chippewas et les Ottawas. On rapporte que quand le missionnaire employé parmi ces derniers arriva à la *Grande-Traverse*, sa station actuelle (en 1840), il y trouva une population d'Indiens tellement abrutis par l'abus des liqueurs fortes, qu'ayant besoin des services de l'un d'eux pour l'aider à bâtir sa petite maison de troncs d'arbres, il fut obligé de payer à cet homme, outre le prix de sa journée, une somme additionnelle pour qu'il restât un jour sans s'enivrer. Aujourd'hui, à côté de la maison missionnaire et de la chapelle, il y a un établissement d'éducation qui contient 50 élèves, et le chiffre des communiants s'élève à plus de 40. La condition sociale de la tribu n'est pas moins changée. Les

hommes prennent de plus en plus des habitudes sédentaires, et un grand nombre de familles sont établies dans des maisons commodes, cultivant avec succès leurs terres et jouissant avec reconnaissance de tous les priviléges de l'Église et de l'Etat.

NOUVELLES RÉCENTES.

BENGALE.

Aux détails donnés dans notre dernier numéro (xxx[e] année, page 477) sur la conférence missionnaire de Calcutta, il faut joindre les suivants, qui en complètent le récit :

« L'éducation proprement dite a tenu aussi une grande place dans les délibérations de la conférence. Il y a été constaté que le nombre des écoles et des élèves qui les fréquentent va toujours en augmentant, mais que de tous ces établissements les plus utiles sont les écoles supérieures que l'on a pu fonder dans les grandes villes. Non-seulement elles ont eu pour résultat un grand nombre de conversions, mais encore elles contribuent puissamment, partout où elles existent, à affaiblir l'esprit de caste et les préjugés indous, à prémunir la jeunesse contre l'incrédulité, et à faire pénétrer les idées chrétiennes dans un grand nombre de familles influentes qui autrement seraient probablement restées inaccessibles.

« Les efforts tentés pour l'éducation des femmes offrent, jusqu'à présent, des résultats moins satisfaisants. D'immenses obstacles, tenant à la condition de leur sexe dans l'Inde, empêchent le développement et réduisent à peu de chose les fruits des écoles primaires fondées pour elles. Les pension-

nats et les institutions d'un ordre supérieur ont plus de succès et, partant, plus d'utilité; mais la conférence n'en a pas moins conclu que ce sujet devait tout particulèrement occuper la sollicitude des amis de l'Evangile. »

Colonie du cap de Bonne-Espérance.

Nous avons déjà eu plusieurs fois occasion de parler des sentiments chrétiens dont se montre animé le gouverneur actuel de cette colonie, Sir George Grey, précédemment gouverneur de la Nouvelle-Zélande, où il a favorisé de tout son pouvoir les missions évangéliques. Persuadé que le meilleur moyen de prévenir le retour de la guerre avec les Cafres est de civiliser ces peuplades par la prédication de l'Evangile, et autorisé par le gouvernement anglais, le pieux gouverneur vient de prendre une résolution qui pourra concourir puissamment à ce résultat. Il offre d'y consacrer une somme annuelle de 750,000 fr., à la seule condition que des efforts correspondants seront tentés dans le même sens par des Eglises ou des Sociétés de missions. On peut être sûr que le zèle des chrétiens anglais ne laissera pas passer sans y répondre l'offre d'un si précieux appui.

CHINE.

Nos lecteurs savent déjà de quelles sanglantes exécutions le triomphe des Impériaux a été suivi à Canton (xxxe année, page 317). Voici sur les mêmes faits, et sur d'autres du même genre, de nouveaux détails empruntés à la correspondance d'un Anglais établi en Chine. Rapporter de pareils actes, malgré l'horreur qu'ils inspirent, est une manière de plaider la cause des missions.

« La révolte continue toujours en Chine, mais elle est resserrée pour l'instant dans les hautes montagnes. Les rebelles du voisinage de Canton ont été ou chassés ou pris, et les relations commerciales recommencent.

« D'après les rapports les plus exacts, 70,000 hommes ont été exécutés à Canton depuis le commencement de la guerre; le 17 février dernier, 27,000 à San King-Fu, et 25,000 à Blenheim-Reach, après la prise de cette forteresse. J'ai visité la place des exécutions à Canton; le terrain est noir de sang desséché; dans un coin sont amoncelés les vêtements des condamnés et la mèche de cheveux qui leur est enlevée avant le supplice, en signe de dégradation.

« Dans les environs de Bleinheim, des maisons spéciales ont été élevées dans un but curieux. Là, les rebelles condamnés à mort peuvent se pendre ou s'empoisonner pour éviter l'exécution publique et le déshonneur. Beaucoup d'entre eux, surtout les femmes, profitent de cette faveur. Les supplices sont horribles.

« Dernièrement, un des chefs des révoltés, Kam-Sin, qui, l'automne dernier, a tenu en échec toute la partie nord de la ville, fut coupé en cent huit morceaux. Ses principaux lieutenants et 700 de ses soldats subirent le même sort. Des réjouissances publiques furent ordonnées le jour de cette exécution, car Kam-Sin était un des chefs les plus habiles des rebelles.

« Outre les exécuteurs ordinaires, une foule de gens se présentent pour les aider, et font l'office de bourreaux en poussant des cris de joie. D'après les statistiques les plus exactes, environ 2 millions d'hommes ont péri des deux côtés depuis le commencement de la rebellion. »

Un raisonnement peu ordinaire.

La dureté des temps et l'accroissement de charges qui en résulte sont une excuse trop souvent invoquée pour refuser ou retirer les contributions affectées à des œuvres religieuses. Voici un chrétien écossais qui raisonne d'une autre manière. Le secrétaire du comité des Missions de l'Eglise libre d'Ecosse a reçu la lettre suivante :

« Monsieur, en écoutant les adieux du Dr Duff, j'ai été vivement frappé de la comparaison qu'il a faite entre les Missions de l'Inde et les braves armées qui luttent pour expulser les Russes de leurs forteresses de Crimée, comme aussi de la force avec laquelle le docteur a fait ressortir la nécessité de soutenir cette lutte de tout notre pouvoir.

« Appelé, comme beaucoup d'autres, à payer cette année un impôt additionnel pour l'entretien de notre armée, je me regarde comme tenu de *m'imposer moi-même* pour une somme égale en faveur de la vaillante troupe de missionnaires qui affrontent tant de dangers et exposent leur vie pour renverser dans l'Inde les forteresses du paganisme. Ci-joint, d'après ce principe, un mandat de £5 (125 francs.)

« UN AMI DES MISSIONS. »

ÉGYPTE.

Ce pays est l'un de ceux où les travaux des missionnaires évangéliques ont, jusques à présent, pris le moins de développement. Cependant les deux missionnaires Lieder et Kruse, établis au Caire depuis 1836, y dirigent des écoles qui font beaucoup de bien. Depuis une dizaine d'années, deux autres missionnaires sont activement occupés à l'évangélisation des juifs dans la même ville et dans les environs.

Paris. — Imprimerie de Mme SMITH, rue Fontaine-au-Roi. 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MERIDIONALE

—

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Après vingt-trois ans d'un ministère actif et béni parmi les Bassoutos, M. Casalis vient de quitter ce peuple auquel il avait été l'un des premiers à porter l'Evangile du salut. On sait que ce bon frère a été rappelé par le Comité de la Société, pour venir prendre part à la direction de la maison des Missions qui, si Dieu le permet, ne tardera pas à se rouvrir. Les lettres que l'on va lire retracent quelques-unes des manifestations auxquelles le départ du missionnaire a donné lieu de la part de Moshesh et de sa tribu. Cette seule indication suffit pour faire pressentir l'intérêt de ces récits. Tous nos lecteurs y trouveront, nous en sommes sûrs, ce que nous y avons trouvé nous-mêmes : une démonstration frappante des fruits que la mission française porte au sud de l'Afrique, un magnifique témoignage rendu à la vertu chrétienne de nos missionnaires, et comme conséquence des motifs pressants à redoubler d'affection, de zèle et d'efforts en faveur d'une entreprise si évidemment agréable au Seigneur. Les besoins de cette œuvre enlèvent un de ses fondateurs au sud de l'Afrique ; que d'autres ouvriers se présentent pour aller le remplacer, et que tous les amis de la Mission sentent que de tels faits les obligent de plus en plus à aimer, à aider, à évangéliser cette nation lointaine, à laquelle nous unissent dès à présent tant de liens spirituels.

Nous appelons tout particulièrement, à ce point de vue, l'attention de nos lecteurs sur les derniers passages de la lettre de Moshesh aux *pères des missionnaires français*, c'est-à-dire au Comité et à tous les membres de la Société des missions.

STATION DE THABA-BOSSIOU.

Lettre de M. Casalis, en date du 24 *septembre* 1855.

Reconstruction du temple. — Dédicace. — Prédications. — Préparatifs de départ. — Impressions et souvenirs.

Messieurs et bien chers frères,

Une fête simple, mais fort impressive, vient de répandre la joie au sein de l'Église de Thaba-Bossiou, et de nous rappeler que la fidélité du Seigneur ne se dément jamais. Depuis assez longtemps, le local consacré au culte se trouvait dans un état de délabrement qui rendait la prédication fort pénible au pasteur, et contrastait d'une fâcheuse manière avec les notions d'ordre et de convenance que nous nous efforçons d'inculquer à ce peuple. Les réparations à faire étaient considérables; il s'agissait presque d'une reconstruction totale. A l'époque où ce temple avait été bâti, l'affluence des auditeurs était si grande, que force fut de jeter la truelle après avoir élevé les murs à une hauteur de six pieds, et de se hâter de placer un toit sur cette maçonnerie inachevée. Le moment des réparations sérieuses étant venu, il fallait rehausser l'édifice, y faire à neuf des portes et des fenêtres, recouvrir le tout d'une charpente solide. L'entreprise était au-dessus des forces d'un missionnaire obligé de veiller presque constamment sur sa compagne malade. Il se vit réduit à tenir les services en plein air, devant la porte de sa demeure. Plus tard, lorsque la main du Seigneur s'appesantit sur lui

et qu'il entrevit les suites du coup qui l'avait frappé, il se demandait, avec la plus profonde douleur, s'il serait donc condamné à laisser en ruines sa précieuse Béthel. — Grâce à Dieu, ces tristes prévisions ne se sont pas réalisées. L'arrivée de M. Jousse à Thaba-Bossiou, dans le commencement de l'année, nous a permis de mettre la main à l'œuvre avec vigueur. Au mois de janvier, l'ancien bâtiment fut démoli jusqu'à la hauteur de quatre pieds au-dessus des fondements. Les jeunes gens de l'endroit se mirent en devoir de fournir la pierre. Les hommes, membres de l'Église, s'engagèrent à aider de tout leur pouvoir comme manœuvres. Les femmes se chargèrent du déblaiement et du plâtrage, partie à laquelle elles s'entendent parfaitement. Une liste de souscription circula parmi quelques amis et nous procura 900 francs. Ce secours nous permit de louer un bon ouvrier, qui nous déchargea entièrement du travail de la maçonnerie, que nous avions d'abord entrepris nous-mêmes. A la fin du mois de mai, la charpente était montée. Je fus alors appelé à me rendre à Béerséba pour la révision des dernières feuilles de la traduction du Nouveau Testament. Pendant cette absence, mon collègue ne s'est donné aucun relâche pour me procurer le plaisir de trouver le bâtiment prêt à recevoir les adorateurs.

La dédicace a eu lieu le 26 du mois dernier. M. Arbousset est venu y assister. Bon nombre des membres de l'Eglise de Bérée étaient accourus, se croyant suivis de leur pasteur, qui, malheureusement, fut retenu par une indisposition. Vers dix heures du matin, la colline sur laquelle s'élève la station se trouva couverte d'une multitude de gens. C'étaient des chrétiens dans leurs habits de fête, les fils du chef, que l'on reconnaissait à leur physionomie intelligente, à leur bonne tenue, quantité d'hommes et de femmes encore attachés au costume national. En dépit de ces différences extérieures, il était facile de lire sur les traits de tous les assis-

tants un intérêt également vif pour l'évènement du jour. Lorsque Moshesh fut descendu, nous le conduisîmes d'une manière privée dans le temple, afin qu'il pût en examiner l'intérieur avant que les portes fussent ouvertes au public. Il admira la solidité du travail, les dimensions d'une enceinte capable de recevoir 500 adultes, la blancheur des murs relevée par un soubassement de couleur foncée, la régularité des bancs en briques, qu'un pisé consistant rendait à la fois propres et agréables à la vue.

Je fus profondément ému lorsque, peu d'instants après, je pus du haut de la chaire contempler l'assemblée. Mes pensées se reportèrent sur le passé. Les vingt-trois années de mon ministère parmi les Bassoutos semblèrent se dresser devant moi, comme autant de témoins de la fidélité du Seigneur. Je fis l'esquisse de cette période si mémorable dans l'histoire de mes auditeurs. Je rappelai les jours de profonde ignorance où nos voix n'étaient écoutées de personne, les scènes touchantes du réveil, les défections dont elles avaient été suivies, les jugements de Dieu sur le pays, le bruit effrayant de la mousqueterie et du canon retentissant dans l'enceinte où nous étions de nouveau réunis, les blessés abrités par les murs chancelants que nous venions de consolider, la paix ramenée par un Dieu toujours prêt à pardonner, le retour du peuple vers l'Evangile, l'arrivée d'un nouveau messager de la croix. L'assemblée fut alors exhortée à se donner sans réserve à Celui dont les compassions se sont déployées à son égard d'une manière si remarquable.

Dans l'après-midi, M. Arbousset choisit pour texte ces paroles de I. Sam. VII, 12 : « Samuel prit une pierre et la mit entre Mitspa et le rocher, et il appela le nom de ce lieu-là *Eben-Hézer*, et dit : « l'Eternel nous a secourus jusqu'en « ce lieu-ci. »

Aucun des auditeurs de mon frère ne pouvait éprouver, autant que moi, le besoin de s'approprier ces belles paroles,

et de les répéter à la gloire de Dieu. La dédicace du nouveau temple était le dernier acte de mon ministère à Thaba-Bossiou.

Le Seigneur a voulu, Messieurs, qu'avant de me rendre à votre appel, je pusse voir cette station dans l'ordre le plus satisfaisant. Je l'ai quittée depuis, y laissant un pasteur plein de zèle, qui a toute ma confiance; une Église en pleurs, mais soutenue par le souvenir des bénédictions dont elle a été l'objet; un auditoire presque aussi nombreux qu'il l'a été dans les temps les plus prospères. Moshesh et ses sujets sont fort affligés; ils ont donné libre cours à leur douleur dans deux assemblées nationales tenues à mon sujet. Tout ce que l'affliction et la reconnaissance peuvent inspirer de plus touchant m'a été prodigué. On est venu de villages éloignés me serrer la main, me remercier, demander ma bénédiction. Ce peuple a compris combien je l'aime. Ah! si seulement il eût mieux compris l'amour de son Sauveur! Puisse mon départ être un avertissement salutaire! Mes dernières exhortations ont paru produire une profonde impression.

Je fais maintenant de douloureux adieux aux chers frères et sœurs Jousse, Maitin et Lautré, qui m'ont accompagné jusqu'ici. Que Dieu leur rende tout le bien que j'en ai reçu, et bénisse abondamment par eux Thaba-Bossiou et Bérée. Dans quelques jours je devrai me séparer de l'intime ami, de l'excellent collaborateur qui, pendant vingt-trois années, a pris part à toutes mes joies et toutes mes fatigues. A peine si nous osons nous regarder l'un l'autre, tant nos cœurs sont pleins. J'écris ces lignes sous son toit, au milieu de chrétiens empressés, qui viennent solliciter encore un encouragement, un conseil. Quand je porte mes regards sur ce qui m'entoure, je me demande si c'est bien ici le lieu où nous vînmes, Arbousset, Gosellin et moi, fixer notre tente au milieu des hyènes et des lions. Dans ma reconnaissance, je répète le beau nom que nous lui donnâmes. Oui, c'est bien

Morija, la montagne où l'Eternel a pourvu! C'est ici qu'à peine sorti de ma vingtième année, j'ai fait, la hache et le marteau à la main, le rude apprentissage de travaux dont je n'avais nulle habitude, et l'Eternel y a pourvu. C'est ici que j'ai recueilli un à un les mots d'une langue nouvelle qui, par le secours de l'Eternel, m'est devenue aussi familière peut-être que celle de mes pères, et dans laquelle j'ai pu prêcher Christ à des milliers de païens. C'est ce toit qui reçut ma jeune compagne lorsque, faible et inexpérimentée comme moi, elle vint, soutenue par d'immuables promesses, faire luire le flambeau de son dévouement et de sa foi aux yeux des Bassoutos étonnés. Pour elle aussi l'Eternel a pourvu!... Il pourvoiera encore : il me soutiendra lorsqu'il faudra dire un dernier adieu à la tombe qui est là sous mes yeux.....

Je me propose de parcourir lentement toutes les stations, pour tâcher d'y faire quelque bien et d'y jouir encore un peu de la communion de mes frères. Si le Seigneur approuve mes plans, ce sera vers la fin d'octobre que je franchirai la frontière de la colonie du Cap.

Veuillez, Messieurs et très chers frères, vous souvenir de moi dans vos prières, et croire toujours au profond attachement et à la sincère gratitude de votre tout dévoué en Jésus-Christ,

E. Casalis.

MÊME STATION.

Lettre de M. Jousse, en date du 10 *octobre* 1855.

M. Casalis et Moshesh. — Réunions. — Paroles d'un chrétien indigène. — Départ du missionnaire.

Messieurs et honorés frères en Jésus-Christ,

Il y a un peu moins d'une année que je vous écrivis pour vous donner des détails relatifs à mon installation comme

missionnaire à Thaba-Bossiou, et aujourd'hui je suis appelé à vous rendre compte du départ de M. Casalis et des derniers moments qu'il a passés au milieu de son troupeau.

Depuis la perte irréparable que fit notre frère et ami M. Casalis, dans la personne de sa chère compagne, la plupart des habitants de ce pays semblaient avoir compris que la nouvelle position de ce serviteur de Dieu et de sa petite famille, ne lui permettait plus de rester à ce poste qu'il avait fondé et occupé pendant de si longues années. Cependant l'émotion fut grande quand la nouvelle officielle de son départ leur fut annoncée. Le chef en fut informé par une lettre écrite d'Hermon par M. Casalis, et l'Eglise, par M. Casalis lui-même. La réunion dans laquelle notre ami a exposé les motifs qui le contraignaient de quitter son poste, a été particulièrement solennelle. Les fidèles écoutèrent avec un profond recueillement le discours de leur père en la foi ; mais à peine eut-il cessé de parler, que l'assemblée se mit à sangloter d'une telle force, qu'il fut même impossible de terminer par la prière, comme on le fait habituellement.

Le chef Moshesh fut vivement affecté du départ de son missionnaire, et il a voulu réunir tous ses fils pour lui dire un dernier adieu.

C'était le lundi. Le lendemain mardi eut lieu la seconde réunion, et cette fois-ci nous fûmes invités à y assister. Le chef avait fait transporter dans une vaste enceinte entourée de roseaux plantés en terre, un sopha recouvert d'une belle peau de tigre et une table. Bien que cette assemblée n'eût aucun caractère religieux proprement dit, l'un des missionnaires présents fut invité à faire la prière. Le discours d'ouverture fut ensuite prononcé par M. Maitin. Après lui, plusieurs personnes de la tribu prirent successivement la parole, entre autres, Moshesh et ses fils. M. Casalis parla le der-

nier, et son discours fit une impression profonde sur tous les auditeurs. On a observé, non sans quelque étonnement, qu'à l'exception de Moshesh, tous les orateurs qui ont pris la parole ont autrefois fait partie de l'Eglise de Thaba-Bosigo. Ce qui est non moins étonnant, c'est que tous ont proclamé que l'Evangile est la vérité. Ils ont adressé de bien vifs remercîments à M. Casalis, pour les services nombreux qu'il avait rendus aux Bassoutos dans des temps difficiles.

Comme la séance se prolongeait beaucoup, le chef nous fit servir une tasse de café et du pain. Une prière avait commencé cette assemblée, une prière la termina. Moshesh remit alors à M. Casalis un beau kross de tigre et plusieurs curiosités du pays. Mais j'ai hâte de descendre la montagne de la nuit et de vous faire assister aux réunions d'Eglise où M. Casalis a fait ses derniers adieux, et où il a reçu ceux de son troupeau. Pour ne pas trop prolonger des émotions qui fatiguaient beaucoup notre frère partant, l'on décida qu'il y aurait deux réunions, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Dans chacune de ces réunions, des paroles vraiment belles ont été prononcées par les chrétiens de cette Eglise, et le seul regret que j'éprouve, c'est de ne pouvoir vous les transmettre toutes. Voici ce que disait le chrétien M..... : « Lorsque notre Sauveur fut sur le point de quitter ses disciples, il leur dit qu'il était bon pour eux qu'il les quittât, afin que du ciel où il allait, il pût leur envoyer le consolateur. Mais les disciples ne comprirent pas d'abord ces paroles ; de là leur tristesse à la pensée de se séparer de leur bon Maître. Il en est de même de nous : nous sommes affligés de te voir partir, et c'est tout ce que nous éprouvons pour le moment. Mais espérons que de ton départ il résultera aussi quelque bien pour nous et pour toute la tribu. Va donc en paix ! Que le Seigneur soit avec toi quand tu traverseras les mers. Qu'il t'accompagne jusqu'au terme de ton voyage; et quand tu seras arrivé auprès de tes pères, pense encore à nous et nous écris. »

Comme le sujet principal était en quelque sorte circonscrit à l'avance, il est résulté beaucoup de répétitions ; cependant, tous les discours ont été intéressants et ont porté l'empreinte de l'individualité de leurs auteurs. Si j'étais appelé à me prononcer, je dirais que la réunion des femmes a été plus intéressante encore que celle des hommes. Je ne pouvais me lasser d'entendre ces servantes du Seigneur exprimer avec convenance, mais aussi avec émotion, les sentiments de reconnaissance qu'elles éprouvaient envers celui dont le Seigneur s'était servi pour les amener à la connaissance de la vérité, et leur profond regret de le voir partir. Cette dernière réunion eut lieu le samedi; le lendemain dimanche, M. Casalis fit ses adieux au troupeau, par un sermon d'appel qu'on n'oubliera pas, je l'espère, de longtemps. L'affluence des auditeurs était tellement grande, qu'on a dû prêcher encore en plein air.

Trois jours après, notre frère quittait sa station de Thaba-Bossiou, où tant de grâces lui avaient été accordées, où tant d'épreuves lui avaient été dispensées. Je n'essaierai point, Messieurs, de vous dépeindre l'émotion qui, dans ce moment solennel, s'était emparée de notre frère ; tout son passé semblait renaître et se dérouler devant lui comme en un vaste tableau. Mais dans ce moment même, le Seigneur lui a montré qu'il n'était point seul, et la force du Maître s'est manifestée dans la faiblesse du serviteur.

L'Eglise de Thaba-Bossiou est allée accompagner son ancien missionnaire jusqu'à Morija, où elle lui a fait ses adieux après avoir et pour la dernière fois sur cette terre, pris ensemble la Cène du Seigneur.

Veuillez, Messieurs, demander au Seigneur qu'il nous assiste dans l'œuvre de nos mains comme il l'a fait pour notre frère partant,

Et croyez-moi toujours

Votre tout dévoué,

THÉOPH. JOUSSE.

STATION DE MORIJA.

Lettre de M. Arbousset, en date du 25 octobre 1855.

Encore le départ de M. Casalis.

Messieurs, honorés et bien aimés frères en notre Seigneur,

L'incluse, que je me hâte de vous envoyer, m'a profondément ému le cœur et vous touchera aussi beaucoup. Ecrite par un chef africain que votre Société trouva, il y a vingt-trois ans, dans les Maloutis, étranger encore aux blancs et à l'Evangile, cette lettre peut être considérée comme un puissant encouragement que la bonté du Maître que nous servons en commun veut bien accorder au travail de votre charité. Il me semble qu'elle en dit autant qu'un petit volume. Quelques autres lignes du roi des Bassoutos, plus intimes, pleines d'effusion naïve, me sont également passées sous les yeux, et j'ai pris la liberté d'en dérober une traduction que j'ai glissée dans ma lettre, pour vous aider dans l'étude que vous faites de Moshesh. Ce larcin est le seul que j'aie jamais fait à la correspondance privée de M. Casalis.

Cet intime ami vient de me quitter enfin. C'était au 18 courant, vingt-trois ans, jour pour jour, après notre consécration au saint ministère, durant lesquels nos efforts jumeaux ont tendu vers un but commun : enfanter à Christ un petit peuple. Beaucoup me manque aujourd'hui. Mon frère n'est pas parfait, mais ses dons sont bien nombreux. Que de calme dans son âme! quel grand fonds d'intégrité en lui! Ah! que Dieu nous donne une abondante mesure de cette modestie qui le caractérise, et de cet excellent esprit de conciliation qui l'a toujours animé.

M. Casalis vous expliquera mieux que personne combien l'œuvre nous déborde dans ce pays. Une ère nouvelle vient de commencer pour elle. Les populations du Les-

souto regardent à vos ouvriers comme à leur seule ressource de salut. Cette confiance, qui n'existait pas auparavant au même degré, nous rend notre tâche beaucoup plus facile. Les auditoires augmentent, les relaps demandent à rentrer dans le giron de l'Eglise; il y a plus de conversions et un plus grand goût pour la lecture. Voilà le tableau que présente la mission. Si la guerre ne vient point entraver notre marche, j'ai très bon espoir pour l'œuvre. Mais comment y faire face sans un prompt renfort d'ouvriers?

Croyez-moi, Messieurs, votre toujours bien dévoué et très obéissant missionnaire,

TH. ARBOUSSET.

P. S. Sur demande expresse, le gouverneur de la colonie, sir G. Grey, vient de faire un don de £30 pour couvrir la dette qui pesait sur le temple de Bossiou, et de £70 en sus pour aider à finir celui qui s'élève à Morija. La pose de la charpente a eu lieu. Malheureusement mon compagnon d'œuvre ne guérit pas, ce qui retarde le travail.

Les deux pièces qui suivent sont celles dont M. Arbousset annonce l'envoi dans la lettre qu'on vient de lire. La première, outre les signatures reproduites ici, porte le sceau de Moshesh, avec cette devise en langue sessouto : MOI, LE CHEF DES BASSOUTOS, J'AFFIRME CELA.

La seconde est celle que M. Arbousset appelle le seul larcin qu'il ait jamais fait à la correspondance privée de son ami.

Traduction littérale d'une lettre écrite par un fils du chef Moshesh, sous la dictée de son père et revêtue du sceau de la tribu.

« Thaba-Bossiou, 18 septembre 1855.

« AUX PÈRES DES MISSIONNAIRES FRANÇAIS.

« Mes Maîtres !

« Je demande la permission de vous dire, mais sans être long, ce que je pense, en apprenant de mon missionnaire que vous venez de le rappeler. Et maintenant je pleure, ainsi que mes enfants, parce que c'est l'instituteur de mes noirs. Quand même, en arrivant, il m'a trouvé homme fait, mes enfants ont grandi sous ses soins. En ce qui regarde ma tribu, ce missionnaire est un père, en tant qu'il lui a annoncé les paroles de la vie éternelle, avec beaucoup de force et un extrême zèle, d'une voix que nous comprenions tous, dans la langue de nos pères, comme s'il n'eût pas appartenu à un peuple étranger. Il ne s'est point laissé rebuter par les fatigues et les difficultés, dans l'œuvre que Dieu l'avait envoyé faire. Tandis qu'il la faisait d'une main, de l'autre, il protégeait la ville et mon pays tout entier. M. Casalis a aidé en toutes choses parmi les fils du Lessouto. C'est un vrai Mokuéna; c'est lui qui a présidé à la fondation de nos villes et chassé les guerres d'au milieu d'elles. Dorénavant, je me verrai en proie aux nations, moi et mes enfants. Une fois abandonné par la mère (1) de mes enfants, je vais manquer, ainsi que ces enfants, d'un homme qui nous aide dans nos affaires ; car il n'oubliait rien de ce qui pouvait procurer la paix de tous. Même dans l'épreuve, il

(1) Allusion à la mort de la reine Mammagatou, que M. Casalis est représenté ici comme remplaçant auprès des enfants qu'elle a laissés.

T. A.

s'est trouvé là, quand nous nous sommes battus contre ceux qui voulaient nous ravir notre pays. Quand même il n'a pas combattu avec la zagaie, il a combattu avec la main, c'est-à-dire avec le papier et l'encre. Voilà l'homme qui nous quitte, pour s'en retourner parmi vous, hommes honorables en France, qui savez si bien choisir un homme vraiment homme. Ma confiance est celle-ci : que m'ayant accordé du secours sans me connaître, vous m'en accorderez d'autant plus, maintenant que vous me connaissez. Pères ! les missionnaires sont encore bien nécessaires parmi nous. Plusieurs dans la tribu n'ont encore rien entendu. Envoyez-nous l'instruction. Je vous prie en sus, de me procurer ce que vous croirez propre à me faire plaisir. Je n'ai pas un mot de plus à dire, vous ayant demandé ce qui peut m'être bon et convenable. J'ai la confiance que vous me procurerez ce dont j'ai besoin.

« Croyez que je suis votre serviteur,

« *Signé* MOSHESH.

« *Contresigné par* Letsié, Molapo, Mayara, David, ses fils ; Job, Mopeli, ses frères ; Mofuka, son neveu ; Lesasana, son gendre ; et Josué Makoaniane et Mareka, deux de ses conseillers. »

Certifié conforme en tout à l'original,

TH. ARBOUSSET.

Morija, 29 septembre 1855.

Traduction d'une lettre particulière de Moshesh à M. Casalis.

« A MON MISSIONNAIRE.

« Ah ! mon Missionnaire, je suis Moshesh ; des nouvelles douloureuses me sont apportées : les pasteurs français vous

ont dit de retourner chez eux ! Je verse beaucoup de pleurs qui me troublent presque l'esprit; car, ô Casalis, vous êtes mon instituteur, mon père, ma mère, le bouclier au moyen duquel j'ai paré à tout ce qui m'est survenu de fâcheux. En outre, c'est vous qui avez été ma lumière, mes oreilles et mes pieds. Vous nous avez dit le bien et le vrai : vous n'êtes point en faute. Vous êtes un vrai Mossouto, un des nôtres. Comment nous consolerons-nous ? Ah ! les larmes passées, puissions-nous être encouragés en voyant les fruits de votre retour. J'ai mis ma confiance en vous; j'espère que, pour réparer ma perte, vous nous enverrez beaucoup de boucliers (beaucoup de missionnnaires), et que vos supérieurs consentiront à ce que le bien et le vrai nous soit apporté et multiplié. Allez en paix, nous restons dans les larmes. Dieu vous reconduise et vous garde. Priez aussi Dieu pour nous. Voilà ce que j'ai à dire, moi, mes fils, mes conseillers et toute la tribu.

« *Signé* MOSHESH.

« Bossiou, septembre 1855. »

Nous terminerons cette série de documents relatifs au même fait, par lecourt extrait suivant d'une lettre que le fils de M. Casalis, qui continue ses études à Paris, a reçue de son père, et qu'il a bien voulu nous communiquer :

« J'ai déjà dit adieu aux amis et aux troupeaux de Thaba-Bossiou et de Morija. Tu ne saurais croire avec quelle difficulté je m'en suis arraché. Je tremble encore en pensant aux scènes émouvantes par lesquelles j'ai dû passer. Je savais que les Bassoutos m'aimaient, mais je n'avais jamais cru qu'ils le fissent à ce point. Ce n'a été que réunions, assemblées publiques pour me témoigner les regrets, la douleur qu'occasionne mon départ. J'ai eu les plus belles occasions de répandre encore mon âme tout entière devant ce

peuple et de le presser de se donner à Christ. Moshesh s'est conduit à mon égard avec une délicatesse admirable. Il a reconnu tout ce qu'il y a de providentiel dans le changement qui s'opère. Les noms les plus tendres, les titres les plus honorables m'ont été prodigués. On est venu des quartiers environnants me saluer par bandes. Les cavaliers arrivés devant ma porte, voulaient tous me parler, me toucher la main, me crier encore une fois : « Va en paix ! O notre « Mokuena (noble concitoyen) , notre Mossouto, et que ta « bénédiction nous reste ! » Le chef m'a remis, entre autres souvenirs, un bouclier du corps particulier auquel il appartient lui-même, et une des javelines favorites avec lesquelles il a combattu dès sa jeunesse, afin que mes enfants sachent que j'ai été son bouclier et son défenseur. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

POLYNÉSIE.

Les Iles Fidji.

Troubles et guerres. — Courage et souffrances d'un missionnaire. — Le roi Tha-Kombau et le roi George. — Progrès remarquables.

Depuis la conversion du roi Tha-Kombau, racontée dans notre numéro d'avril dernier (XXXe année, page 145), une grande agitation a régné dans l'archipel des îles Fidji. Les partisans des anciennes coutumes, irrités par cet événement, se sont montrés plus remuants et plus cruels que jamais, et les chefs hostiles, se prévalant de ce mécontentement, ont pris les armes pour essayer de renverser l'autorité de Tha-Kombau. Il en est résulté une guerre dont plusieurs des mis-

sionnaires ont eu à souffrir. L'un d'eux, le révérend Moore, avait, après le baptême du roi, jugé le moment opportun de réoccuper la station de Rewa que l'on s'était vu, quelques années auparavant, forcé d'abandonner. Il y fut témoin, pendant plusieurs mois, des scènes les plus révoltantes de férocité et de cannibalisme. Son courage n'en était cependant pas ébranlé ; mais en janvier 1855, le roi particulier de cette île qui se préparait à attaquer celui de Bau, vint à mourir subitement. La rage des païens en redoubla ; une nuit, le 3 février, une bande affreuse se jeta sur la maison du missionnaire, y mit le feu et la détruisit complètement avec tout ce qu'elle contenait. M. et Mme Moore et leurs enfants coururent eux-mêmes le plus grand danger. Des massues furent levées sur eux ; mais Dieu protégea leur vie et ils parvinrent à s'échapper. Mme Moore se sauva jusqu'à Bau, sans chapeau, sans souliers et entraînant après elle ses enfants, couverts, pour tout vêtement, de leurs chemises de nuit. La perte matérielle éprouvée dans cette nuit désastreuse, par la Société et par Moore, représentait une valeur de 20 à 25,000 fr. Le missionnaire, qui avait dû céder un instant devant l'orage, n'a pas pour cela abandonné son poste. Il est retourné très peu de temps après reprendre ses évangéliques travaux au milieu de ces hordes sanguinaires.

La mort du roi de Rewa n'avait pas empêché les rebelles de poursuivre leurs desseins contre Tha-Kombau, et ce chef, abandonné d'une partie de ses sujets immédiats, courait les plus grands dangers, quand un évènement imprévu vint changer la face des choses. Nos lecteurs connaissent le roi George, ce souverain de Tonga (île des Amis), dont les lumières, les vertus et le zèle évangéliques sont un des plus beaux triomphes de la foi dans la Polynésie. Ce chef, dont les exhortations chrétiennes avaient puissamment contribué à la conversion de Tha-Kombau, vint, avec une flotte de 39 canots et environ deux mille de ses sujets, tous chrétiens

comme lui, faire une visite à son nouvel ami. Ce voyage avait un but tout pacifique, mais les rebelles des îles Fidji, se méprenant sur les intentions du visiteur, ou obéissant à leurs mauvais instincts, se jetèrent sur quelques-uns des canots du roi George, tuèrent le chef qui les commandait et blessèrent plusieurs autres guerriers. Ces meurtres, que d'autres provocations suivirent bientôt, forcèrent le souverain de Tonga à repousser la violence par la violence. Il joignit sa troupe à celles de Tha-Kombau, et grâce à ce secours, celui-ci remporta sur les chefs révoltés une victoire décisive. Tous ceux d'entre eux qui n'avaient pas péri dans le combat firent leur soumission. Depuis lors la paix n'a plus été troublée, et par suite, les travaux missionnaires ont obtenu plus de succès que jamais. Les naturels de Bau et de plusieurs autres îles, affranchis de la frayeur que leur inspiraient les chefs païens, reçoivent avec ardeur l'instruction chrétienne et demandent par milliers à être admis dans l'Eglise. La plus grande difficulté qui retarde maintenant les progrès de l'œuvre est l'insuffisance du personnel appelé à la poursuivre. « Nous ne sommes pas assez nombreux, écrivent les missionnaires, et nous avons à peine assez d'évangélistes indigènes pour satisfaire à la dixième partie des demandes qui nous arrivent de toutes parts. »

Il y a deux ans, la Société biblique britannique et étrangère avait fait imprimer et envoyé aux îles Fidji, 5,000 exemplaires du Nouveau Testament en langue fidjienne. On croyait avoir ainsi pourvu pour longtemps aux besoins de l'avenir, mais le placement de ces volumes a, par la grâce de Dieu, dépassé toutes les prévisions, et un nouveau tirage sera très prochainement nécessaire. Les naturels mettent un empressement remarquable à se procurer le *Vola tabou* (livre sacré). On en voit souvent franchir de grandes distances dans le seul but d'en reporter chez eux un exemplaire.

NOUVELLES-HÉBRIDES ET NOUVELLE-CALÉDONIE.

Quelques nouveaux martyrs. — Les évangélistes de l'île Fate. — Magnifiques succès obtenus dans d'autres îles.

N'en déplaise aux adversaires des missions protestantes, si souvent calomniées, les agents occupés à cette œuvre sont des serviteurs dévoués, des hommes d'abnégation et de sacrifice. La liste des martyrs sortis de leurs rangs est déjà longue, et aujourd'hui nous avons à l'enrichir encore de quelques nouveaux noms. Voici ce qu'on lit dans un rapport présenté à la Société des missions de Londres, sur le dernier voyage du navire le *John Williams* à travers les îles connues sous le nom de Nouvelles-Hébrides et de Nouvelle-Calédonie :

« Le 19 octobre 1854 nous arrivâmes en vue de l'île de Fate. Un canot s'approcha de nous. L'homme qui le montait avait été autrefois à Samoa. Nous le prîmes à bord, où il nous confirma la triste nouvelle, déjà vaguement arrivée à nos oreilles, que quelques-uns des évangélistes de l'île avaient été massacrés.

« Bientôt après nous fûmes devant la station d'Erakor. L'évangéliste fut bientôt près de nous. Le pauvre homme était profondément ému, et la première chose qu'il fit, en nous voyant, fut de fondre en larmes à la pensée qu'il avait seul survécu aux désastres dont la mission avait été frappée dans le courant de l'année. Quand il eut repris un peu de calme, nous le questionnâmes, et ce fut une lamentable histoire que celle qu'il eut à nous raconter. Toutes les belles espérances que l'œuvre de ce lieu donnait à notre dernier voyage avaient été brisées. Le 20 novembre de l'année précédente, dix-neuf jours seulement après leur établissement à Lolopa, les deux évangélistes de Rarotonga, Pikika et Kavariri, et leurs deux femmes, avaient été odieusement égorgés. Rien n'avait pu leur faire prévoir un pareil évènement. Les na-

turels du lieu avaient témoigné au contraire un vif désir de les avoir auprès d'eux, et leur avaient fait un accueil dont la cordialité semblait aller jusqu'à l'enthousiasme. Qui se serait jamais imaginé que si peu de temps après ils tremperaient leurs mains dans le sang de ces hommes? Oh! combien est vraie cette parole des Ecritures qne « les lieux ténébreux « de la terre sont remplis des repaires de la violence! »

« Les évangélistes d'Erakor avaient appris cet affreux massacre deux jours après sa perpétration. Il leur fut annoncé par un homme qui avait reçu en présent un morceau du corps de l'une des victimes. Les circonstances ont été racontées de plusieurs manières, et il ne nous a pas été possible d'arriver à savoir au juste comment les choses s'étaient passées. Ce qui paraît à peu près certain, c'est qu'après avoir tué nos amis, les naturels de Lolopa avaient mis leurs corps en pièces, se les étaient distribués entre eux et en avaient assouvi leurs appétits cannibales. On dit qu'après la mort des évangélistes les chefs avaient voulu s'emparer de leurs femmes pour en faire leurs concubines, que ces pauvres créatures s'étaient alors enfuies et avaient essayé de franchir à la nage le bras de mer qui sépare Lolopa de l'île principale, mais que les chefs les avaient fait poursuivre et qu'elles avaient été massacrées dans l'eau. On rapporte aussi qu'un des chefs avait d'abord épargné un petit enfant, fils de l'un des évangélistes, mais qu'ensuite il avait commandé de le jeter à la mer. La mer, ajoute-t-on, avait rejeté l'enfant sur le rivage; mais alors les barbares l'avaient saisi, lui avaient coupé les mains et, après l'avoir affreusement mutilé, avaient fini par faire un festin de sa chair.

« Quant aux motifs qui avaient pu changer en si peu de temps les dispositions des naturels à l'égard de nos pauvres évangélistes, ils sont restés complètement inconnus. Est-ce quelque terreur superstitieuse à la pensée que la présence des évangélistes et de leur religion pouvait attirer

sur le pays quelque maladie ou quelque autre calamité? Est-ce colère de la part du chef principal, dont le fils avait fait un voyage à Samoa et était mort sitôt après son retour? Est-ce simplement le désir de s'approprier les femmes des évangélistes ou leur mince avoir? — C'est ce qu'on ne saura probablement jamais; mais ce dont on peut être sûr, c'est que l'ignorance et la férocité naturelle aux insulaires de ces parages sont au fond la véritable cause de cet affreux évènement.

« La station d'Erakor a été éprouvée d'une manière différente. Deux des trois évangélistes que nous y avons déposés à notre dernier voyage, Waaru, de Rarotonga, et Tauri, d'Hervey, avaient été emportés par des maladies. Tous deux étaient morts dans la foi, en exhortant leurs compagnons de service à persévérer courageusement jusqu'à la fin. Ainsi, dans ce nouveau champ de travail, sept individus, en comptant l'enfant dont il a été question plus haut, sont tombés victimes, les uns d'une abominable cruauté, les autres de l'insalubrité du climat. Il ne restait plus de vivant, à notre arrivée, que l'évangéliste venu à bord du navire et la veuve de Waaru. Avant que le nombre des évangélistes d'Erakor eût ainsi été réduit, leurs vies avaient été plusieurs fois en danger, mais leurs travaux n'étaient pourtant pas restés stériles. Un assez grand nombre d'indigènes ont renoncé aux coutumes païennes, et il y a tout lieu de croire que sept d'entre eux, y compris le chef, ont senti efficacement le pouvoir de la vérité pour changer les cœurs. Ils ont déjà pu se rendre utiles aux évangélistes dans l'accomplissement de leur tâche. »

Les épreuves dont on vient de lire le récit n'empêcheront pas les missionnaires de la mer du Sud de continuer leur œuvre à Fate. La foi chrétienne ne se lasse pas si facilement, et de plus, à peu près toutes les autres œuvres entreprises dans les mêmes parages présentent l'aspect le plus encourageant.

Empruntons encore, comme contraste à ce qui précède, quelques traits au rapport sur le voyage du *John Williams*.

A l'île d'Eromanga, où fut massacré le grand missionnaire dont le navire que nous suivons porte le nom, et tout auprès du lieu où ce meurtre eut lieu, s'élève une station dirigée avec un succès remarquable par quelques évangélistes samoëns. Depuis le précédent voyage du navire, le nombre des naturels suivant le culte avait plus que doublé. Soixante-sept personnes, jeunes ou âgées, dont environ le tiers sont des femmes, y ont complètement abandonné l'idolâtrie. En quittant l'île, les missionnaires y laissèrent quatre autres évangélistes chargés de fonder une ou plusieurs stations nouvelles.

L'île de Maré ou Nengone a, depuis quelques années, reçu l'Evangile avec une telle ardeur, que les évangélistes indigènes ne suffisaient plus à diriger le mouvement. Le *John Williams* y a laissé trois missionnaires anglais, que les naturels accueillirent avec des transports de joie indescriptibles. Plus de lá moitié des habitants de l'île ont renoncé aux coutumes païennes, et ceux qui ne l'ont pas encore fait montrent des dispositions telles, qu'on espère les voir bientôt suivre l'exemple des premiers. Presque tous les chefs ont renvoyé leurs femmes à l'exception d'une seule. On apprend à lire avec ardeur ; des centaines d'individus demandent le baptême, et sur l'une des stations on a bâti, l'année dernière, une chapelle en pierre de quatre-vingts pieds de long sur soixante de large, qui le dimanche ne suffit déjà plus à contenir tous les auditeurs de la Parole sainte.

Les insulaires de Lifu demandent à grands cris qu'on leur donne au moins un missionnaire. On peut dire, qu'à peu d'exceptions près, toute la population de cette île fait profession de la foi chrétienne.

Celle de Niue, ou île sauvage, est moins avancée, mais le paganisme n'y compte plus que de rares défenseurs, et il se

manifeste partout une véritable soif d'instruction. Un des évangélistes exprimait en ces termes les espérances que fait concevoir cette œuvre : « Aujourd'hui la grande montagne des difficultés a disparu ; la Parole de Dieu grandit et elle possédera bientôt tout le pays. »

Mais de toutes les îles que visita le *John Williams*, celle où l'œuvre de Christ paraît avoir pris les développements les plus remarquables est celle d'Aniteum. Deux missionnaires, les Rév. MM. Geddie et Inglis, y dirigent, depuis quelques années, deux stations florissantes. « Ces deux frères, dit le rapport, sont parvenus à dresser un recensement à peu près complet de la population de l'île. Elle est d'environ 4,000 âmes. Sur ce nombre, 2,600 ont renoncé à l'idolâtrie et font profession de christianisme. Les autres 1,400, restés encore plus ou moins attachés aux coutumes de leurs pères, sont dispersés et trop divisés entre eux pour avoir la moindre influence. Le parti chrétien a décidément pris le dessus dans l'île entière, d'où les anciennes mœurs disparaissent rapidement.

« Un nombre assez considérable d'indigènes et plusieurs évangélistes de Samoa secondent avec zèle les missionnaires. Trente écoles ont été ouvertes dans l'île ; le chiffre de ceux qui y reçoivent l'instruction, enfants ou adultes, ne s'élève pas à moins de 1,500, dont à peu près un tiers savent lire et écrire d'une manière passable. Un des traits caractéristiques les plus réjouissants de cette mission si jeune encore, c'est l'esprit missionnaire qui s'y manifeste. Au dernier voyage du *John Williams*, il avait emporté déjà deux de ses membres, lesquels prêchent aujourd'hui la Parole à Fotuna ; nous avons eu, cette fois-ci, la joie d'en emmener deux autres accompagnés de leurs femmes, et destinés à Tana. De quelles magnifiques récompenses Dieu a couronné les efforts de ses serviteurs dans cette île !

L'île de Tana, qui vient d'être nommée, a déjà été l'objet

de deux tentatives missionnaires restées l'une et l'autre sans succès, la première par suite du mauvais vouloir des habitants, la seconde à cause des ravages de la petite-vérole qui avait emporté les évangélistes en même temps qu'une grande partie de la population. Le *John Williams* n'y a pas moins déposé les deux nouveaux évangélistes d'Anitéum mentionnés plus haut. Qui n'admirerait ici le courage dévoué de ces simples et pieux insulaires que la foi porte à se faire ainsi les pionniers de l'Évangile ! Les insulaires de Tana accueillirent ceux-ci de la manière la plus encourageante ; mais on a vu, par l'exemple de Fate, que ces réceptions, en apparence si amicales, ne sont pas toujours une garantie de sécurité. Puissent ces humbles semeurs de la Parole de Christ être gardés pour le jour de la moisson ! Les évangélistes indigènes de la Polynésie sont une classe d'hommes remarquables. Nulle part ces précieux auxiliaires ne sont plus nombreux, ne rendent plus de services et n'ont plus de droits aux sympathies de quiconque désire l'avancement du règne de Dieu.

INDE BRITANNIQUE.

Mission américaine de Madura.

Visite à la station de Mandahasalie. — Discours et réponses. — Une journée bien remplie.

Le Conseil américain des Missions a fondé dans l'Inde britannique quatre missions importantes, celles de Madras, de Bombay, de Madura et de l'île de Ceylan. L'année dernière, deux membres du Conseil, les révérends MM. Anderson et Thompson, ont été chargés de visiter ces divers champs de travail, et ils y ont trouvé partout des motifs de reconnaissance et d'encouragement, dont la lettre suivante pourra donner une idée. Ecrite, le 7 février 1855,

par M. Thompson, elle raconte une visite des deux délégués du Conseil à l'une des stations de la mission de Madura.

« Après une courte visite à Madura, dit M. Thompson, nous sommes arrivés ici hier au soir. Mandahasalie est à 40 milles (de 13 à 14 lieues) sud de Madura. C'est le centre des opérations étendues et bénies de M. Taylor. La station elle-même ne se compose que d'un insignifiant village, mais on lui a donné le nom significatif d'Antioche, parce que c'est dans ce lieu que les disciples de la contrée *ont commencé à être appelés chrétiens*. Rien n'y frappe les regards, si ce n'est la fertilité de la plaine, qui s'étend au loin dans toutes les directions ; mais sa position a l'avantage d'offrir au missionnaire de grandes facilités pour la surveillance de toutes ses annexes.

« Les chrétiens indigènes du district avaient été prévenus que la députation serait aujourd'hui à Mandahasalie. Aussi les a-t-on, dès le matin, vus arriver par troupes de tous les villages environnants, de telle sorte qu'à onze heures, il s'en trouvait de trois à quatre cents rassemblés sur le devant de la maison missionnaire et sous son vérendah. Trente villages au moins avaient là leurs représentants. Les uns avaient franchi 10, les autres 15, quelques-uns même 25 milles de distance. Il y avait parmi eux de 30 à 40 membres reçus de l'Eglise.

« Après les exercices religieux qui ouvrent toute réunion de ce genre, l'invocation du secours divin, la lecture de la Bible et une prière en langue tamule, vos deux députés prirent successivement la parole et parlèrent chacun deux fois. Nous avions beaucoup de choses à dire, et naturellement nous mentionnâmes l'intérêt que les chrétiens d'Amérique prennent à l'œuvre missionnaire dans ce pays, les dons qu'ils font pour la soutenir, les prières dont elle est l'objet, etc., etc. Nous ajoutâmes que nous étions venus pour voir de nos propres yeux la moisson qui commençait à naître de la bonne

semence répandue par les missionnaires, et que les Eglises d'Amérique, voyant aussi par nos yeux, rendraient grâces avec nous, si nous avions de bonnes choses à leur raconter.

« Dans le cours de ses allocutions, M. Anderson avait fait entendre à nos auditeurs des exhortations pareilles à celles que Josué adressa jadis à son peuple dans Sichem : « *Main-« tenant donc craignez l'Eternel, et servez-le en inté-« grité et ôtez les dieux que vos pères ont servis.* » A cela l'auditoire répondit à peu près comme l'ancien Israël : « *A « Dieu ne plaise que nous abandonnions l'Eternel pour « servir d'autres dieux.* » Un catéchiste indigène, nommé Henri Zilva, fit ensuite une fervente prière, et les enfants de l'école chantèrent une hymne tamule qui commençait ainsi :

Oh ! quand verrons-nous Jésus !
Quand, régnant avec lui dans les cieux,
Pourrons-nous boire à la source divine
De l'éternel amour !

« Lorsqu'ils eurent fini, le vieux Samuel parut ne pouvoir contenir plus longtemps l'expression de ses sentiments. C'est un chrétien très actif, au cœur bouillant et quelque peu excentrique : « Nous sommes heureux et contents, s'écria-t-« il, nous vous remercions, nous prions pour vous, » et se précipitant vers nous, avec son impétuosité naturelle, il se mit à toucher respectueusement nos vêtements, comme si nous eussions appartenu à une race différente, ou comme si nous avions eu d'autre mérite que celui de nous être associés à d'autres pour faire connaître à ce peuple la grande doctrine du salut.

« Après cette manifestation toute personnelle, l'assistance entière se divisa en quinze groupes représentant les divers villages, et ayant en tête leurs catéchistes ou leurs instituteurs respectifs. Dans quelques cas, deux ou trois villages, n'ayant là qu'un petit nombre de leurs habitants, s'étaient

fondus en un même groupe. On y voyait « *Benjamin le petit, les principaux de Juda avec leur conseil, les principaux de Zabulon et les principaux de Nephtali.* » Chacune de ces petites troupes vint ensuite à son tour se présenter à nous, nous faisant un respectueux *salam* (salutation), et attendant de nous une allocution spéciale, à laquelle un de ses membres était chargé de répondre.

« Le premier groupe qui se présenta ainsi fut, si j'ai bonne mémoire, celui des habitants de Caresacoolum. Parmi eux se trouvait le potier du village, converti au christianisme depuis quelques mois. C'était un pauvre paria sans instruction ; mais la grâce avait éclairé son esprit. Quand les païens lui avaient demandé pourquoi il renonçait au culte de ses pères. « Notre religion est fausse, leur avait-il répondu ; « c'est moi qui fabrique les dieux avec de la terre et qui les « fais cuire au feu. Ils n'ont ni vie ni force ; ils ne peuvent « pas même se mouvoir, comment me sauveraient-ils ? » Ce n'a pas été, à Caresacoolum, un mince triomphe pour l'Evangile que le moment ou ce fabricant d'idoles, le seul qui se trouvât dans la localité, renonça publiquement à son industrie.

« Après ces gens, vinrent les habitants de Courtatoor. En répondant en leur nom à notre allocution, leur catéchiste nous dit, entre autres choses : « Nous avons vécu longtemps au « sein de l'ignorance païenne ; mais enfin la véritable lu- « mière a resplendi sur nous. Nous croyons à la religion de « la Bible, et nous espérons bien demeurer, par la grâce de « Dieu, fidèles à la profession que nous en avons faite. »

« Les chrétiens et les chrétiennes de Nuttacardoo, s'exprimèrent par la bouche de leur instituteur indigène : « Merci, nous dit-il, pour vos salutations et vos bons con- « seils. Saluez de notre part les chrétiens d'Amérique. Nous « sommes persécutés ; mais quand il faudrait souffrir jusqu'à « la mort, nous espérons que Dieu nous fera la grâce de

« persévérer. Nous n'avons pas d'argent à vous offrir en « échange de ce que vous avez fait pour nous, mais nous « pouvons prier pour vous, et nous le ferons. »

« Le groupe de Kundakondamanikam s'exprima dans le même sens : « Naguère, disaient-ils, nous adorions le diable, « mais maintenant que le chemin de la lumière est devant « nous, nous avons abandonné celui des ténèbres. Nous vous « remercions d'être venus ici. Les chrétiens d'Amérique ont « fait beaucoup en notre faveur, mais vous seuls êtes venus « nous voir. »

« A peine ceux-là s'étaient-ils retirés qu'un autre groupe de villageois s'avança : « Nous étions, dit leur catéchiste, ca-« tholiques romains (1); mais nous avons remis nos images « entre les mains des missionnaires. Nous savons mainte-« nant qu'il n'y a qu'un seul médiateur entre Dieu et les « hommes. L'Evangile est arrivé jusqu'à nous depuis un an « seulement, mais nous jouissons d'une grande paix en Jésus-« Christ. »

« Je ne multiplierai pas ces détails. Ce que je viens de dire suffira pour faire comprendre la nature des réponses faites à nos discours. Il paraît que l'on était convenu qu'un seul orateur prendrait la parole au nom de chaque groupe; mais ces braves gens étaient si heureux de pouvoir nous exprimer leur joie, qu'à diverses reprises deux ou trois le firent, et ce ne fut pas, pour notre frère, M. Taylor, chose toujours aisée que de remplir ses fonctions d'interprète. A l'arrivée d'un des groupes, il ne se trouva pas d'orateur ; mais aussitôt une femme prit sur elle d'en tenir lieu, et sa réponse ne fut pas une des moins cordiales que nous entendîmes. En

(1) On sait que les missions catholiques romaines avaient eu autrefois d'assez grands succès au sud de l'Inde. Aujourd'hni le chiffre de leurs adhérens a diminué, et les mœurs religieuses de beaucoup d'entre eux diffèrent peu de celles des populations encore païennes qui les environnent.

général, nous avons été frappés de la facilité, de l'élégance et de l'assurance modeste avec lesquelles les catéchistes indigènes s'acquittaient de leur tâche.

« La journée était très avancée quand vint le tour du quinzième et dernier groupe. Nos forces étaient épuisées au point que depuis longtemps nous avions dû, le docteur Anderson et moi, nous asseoir et nous relever chacun à notre tour pour recevoir ces représentants heureux et reconnaissants d'une multitude de petites congrégations qui ont, depuis quelque temps, *jeté leurs idoles aux taupes et aux chauves-souris.* Cette fatigue ne surprendra personne quand on saura qu'ici, à cinq heures du soir et à peu près toute l'année, le thermomètre indique 94° de Fahrenheit.

« Cependant le travail de la journée n'était pas encore achevé pour nous. Le soir, comme nous nous disposions à prendre un peu de repos, nous entendîmes au loin des chants qui peu à peu se rapprochèrent, et en levant les yeux nous vîmes une procession se diriger vers la maison missionnaire. C'étaient les catéchistes, les instituteurs, les enfants du pensionnat des garçons et quelques autres personnes, ayant toutes entre les mains leur livre de cantiques. Dès qu'ils arrivèrent, M. Taylor ouvrit les portes. Ils entrèrent en continuant leur chant et en s'inclinant pour nous saluer. Les conducteurs de la troupe déposèrent ensuite devant nous leurs présents, qui consistaient en pain, en sucre, en œufs, en riz, en plantains, en citrons, en noix de bétel; il y avait même un mouton bien gras. Qu'on ne s'imagine pourtant pas qu'il fût question de renouveler à notre honneur la scène de Lystres. Nos visiteurs étaient des chrétiens, et ce qu'ils faisaient n'avait rien qui sentît l'idolâtrie. De tels présents sont, dans ce pays, la manière ordinaire de souhaiter la bienvenue et de témoigner aux gens le cas qu'on fait d'eux.

« A la fraîcheur du soir, au moment où le thermomètre tombe à 85° ou tout au plus à 80°, nous visitâmes l'église

du lieu. Elle est bâtie en terre, recouverte en chaume, et n'a pour tout meuble que des nattes étendues sur le sol, une table et deux ou trois chaises.

« On me croira, j'en suis sûr, quand je dirai que cette journée a été l'une des plus intéressantes que nous ayons passées depuis que nous avons mis le pied sur le sol de l'Inde. Aucune ne nous a mieux fait voir, de nos propres yeux, les progrès de la sainte œuvre des missions chrétiennes dans ce pays. »

PAYS BIRMAN.

Nouveaux détails sur les progrès de l'Évangile parmi les Karens.

L'importance du mouvement qui entraîne vers la foi chrétienne les Karens du Birman, n'a pas échappé aux lecteurs habituels de notre feuille. Ils nous sauront donc gré d'ajouter à ce que nous avons dit à ce sujet dans notre dernier numéro (page 30), quelques nouveaux renseignements non moins dignes d'intérêt. Nous les empruntons à la correspondance de Mme Vinton, femme d'un missionnaire établi dans les environs de Rangoun : « Avez-vous, écrit cette dame à l'une de ses amies, entendu parler du merveilleux réveil qui s'est opéré parmi les Karens de Toungoo ? Il y a six mois environ que M. O'Keily, député commissaire (du gouvernement anglais), annonça au major Phoyre, que les tribus indépendantes d'au-delà de Toungoo désiraient faire un traité de paix avec les anglais et demandaient qu'on leur envoyât des prédicateurs et des maîtres d'école. Le major fit connaître cette circonstance à notre mission, qui décida sur-le-champ l'envoi simultané de six ouvriers dans ce champ de travail. M. Vinton fut chargé de les accompagner et de procéder à leur installation. Dès que les Karens, auteurs de la

demande, furent informés de sa prochaine arrivée, 500 d'entre eux se mirent en route pour venir à sa rencontre. Notre prédicateur indigène de Toungoo parvint à persuader à ces gens de regagner leurs foyers, à l'exception de 75 qui continuèrent leur voyage. Quand ceux-ci virent, en arrivant auprès de M. Vinton, qu'il ne leur amenait que six hommes, leur désappointement fut grand : « Nous avions, « dirent-ils, demandé des prédicateurs, nous pensions qu'on « nous en enverrait un grand nombre ; dans cet espoir nous « avions commencé à bâtir des chapelles, et il en existe déjà « 18, situées à 8 ou 10 milles les unes des autres. Qu'allons-« nous faire maintenant? » Là-dessus, deux ou trois jeunes gens qui avaient accompagné M. Vinton offrirent d'eux-mêmes de s'en aller avec ces gens, ce à quoi M. Vinton consentit bien volontiers. Sitôt après son retour, il a envoyé huit autres jeunes gens et deux jeunes filles, qui enseigneront dans les écoles. Mais ce n'est pas encore assez ; les Karens ont écrit de nouveau qu'ils avaient besoin de prédicateurs, en ajoutant que maintenant ils ont élevé 37 chapelles. En même temps, les jeunes gens déjà partis et à l'œuvre parmi ces populations, transmettent sur la manière dont elles écoutent et reçoivent l'Evangile, les détails les plus intéressants que j'aie jamais lus. Des milliers de gens supplient qu'on aille leur donner l'instruction chrétienne, et le nombre de ceux qui demandent le baptême est immense ; mais le pasteur hésite à le leur administrer avant qu'ils sachent lire. On a dit à M. Vinton que ces tribus indépendantes s'étendent au nord jusque dans le Thibet, et à l'est jusqu'en Chine. Quel vaste champ de mission ! Oh ! si nous étions plus jeunes, M. Vinton et moi, avec quelle joie nous irions planter nos tentes au milieu de ce peuple, en apparence si bien préparé par le Seigneur à recevoir sa Parole ! Mais nous pouvons servir la même cause en restant ici à former des ouvriers capables de la prendre en main. Nous avons actuel-

lement dans notre école de garçons plus de 100 élèves, et avant la fin de l'année nous espérons en avoir 200. Il le faut bien, car, sans cela, où trouverait-on des instituteurs pour ces races nouvelles qui les réclament avec tant d'ardeur? etc. »

Dans une seconde lettre, écrite trois mois plus tard, en juin 1855, Mme Vinton annonçait que les prévisions exprimées à la fin de la première étaient en bonne voie de se réaliser. Le chiffre des élèves de l'école s'était élevé à 170, dont plus de 50 s'adonnaient déjà sérieusement à l'étude des saints Livres. De plus, le mouvement parmi les Birmans et parmi les Karens rouges du Pégu et de Toungoo, conservait la même intensité. On n'évaluait pas à moins de 2,500 le nombre des baptêmes administrés depuis deux ans dans la contrée.

HOLLANDE.

Mission parmis les juifs.

Baptême de trois néophytes.

Les missionnaires que l'Eglise libre d'Ecosse emploie parmi les Israélites d'Amsterdam, annoncent que le 10 octobre dernier trois néophytes, sortis des rangs du judaïsme, ont reçu le baptême chrétien dans cette ville. L'un d'eux est un homme d'environ quarante ans, l'autre une femme jeune encore, et le troisième le fils de cette dernière, enfant de quatorze ans. L'histoire de chacun d'eux offre quelques particularités intéressantes que les missionnaires résument comme on va voir.

Le premier avait exercé, pendant une vingtaine d'années, la profession, assez exceptionnelle pour un juif, de marin, d'abord au service du commerce, puis au service de l'Etat. Cette profession a presque entièrement fait perdre à sa figure

les traits caractéristiques de sa nation. Ses manières sont celles d'un marin simple, honnête et ouvert. Un goût prononcé pour son état et sa bonne conduite l'avaient fait parvenir, dans cette carrière, aussi haut que le permettait le peu d'éducation qu'il avait reçu. Mais, aussi longtemps qu'il avait parcouru les mers, son esprit, moins bien dirigé que les navires qui le portaient, avait flotté çà et là au gré de tous les vents, sans boussole et sans ancre de sûreté. Il s'était abstenu des vices grossiers, mais les impressions religieuses qu'il avait pu recevoir dans son enfance avaient été comme écrasées et complètement effacées sous la pression des rudes travaux de la mer. Elles ne reparurent que lorsqu'il eut renoncé à sa première profession. Engagé dans une petite entreprise de blanchisserie, une idée vint un jour, raconte-t-il, traverser son esprit : « Je vis comme une brute; tous les autres ont un Dieu, moi je n'en ai point, et quand je mourrai, si je ne suis ni juif, ni chrétien, je mourrai encore comme une brute. On ne saura pas même quel genre de sépulture me donner. » Ce simple raisonnement éveilla en lui un esprit de recherche; il réfléchit, s'informa, prit longtemps pour but de ses pensées cette grave question : « Où trouverai-je Dieu? » et finit par sentir ce Dieu se révéler à son cœur. Depuis lors, il jouit d'une paix profonde et donne beaucoup d'espérances aux pasteurs dont le Seigneur s'est servi pour l'éclairer. « C'est, dit M. Schwartz, l'un des missionnaires, un homme qui *parle* peu, mais qui, je crois, *vivra* réellement pour et en son Sauveur. Quelques-uns de ses anciens coreligionnaires se trouvaient au nombre de ses pratiques ; ils l'ont quitté depuis son baptême ; mais il peut suffire sans eux à ses besoins, et quoiqu'à Amsterdam les gens de son état travaillent généralement le dimanche, il a pris la ferme résolution de s'en abstenir.

La femme baptisée en même temps que lui se nomme Mme Houtkrugez. Son histoire diffère beaucoup de celle

qu'on vient de lire. Appartenant à une famille respectable, elle avait été élevée avec soin, suivant les idées et les coutumes de sa nation, dans la maison de son père, qui était rabbin. Dès son enfance, cependant, quelques semences de la vérité chrétienne avaient été providentiellement jetées dans son esprit, et c'est ainsi qu'à travers une longue suite de vicissitudes et d'épreuves, elle s'est sentie attirée vers Christ, comme pas à pas, jusqu'au moment où le filet de l'Evangile s'est à la fin refermé sur elle. Tout en se conformant strictement à l'esprit et aux lois du judaïsme, une sorte d'attrait secret, qu'elle n'a su s'expliquer que depuis peu de temps, l'attirait vers le christianisme. Un jour, dans le village qu'elle habitait, elle entra dans l'église protestante et y entendit un sermon sur la doctrine de la justification par la foi. Elle en fut frappée au point qu'elle en parla dans sa famille. Elle fut pour cela sévèrement réprimandée et même battue, ce qui ne l'empêcha pas d'aller secrètement trouver le pasteur pour lui demander quelques explications sur ce qu'elle avait entendu. Malheureusement, ce ministre, apprenant ce qui s'était passé chez ses parents, et craignant sans doute de se compromettre, refusa de lui donner d'autres instructions. Plus tard elle fut mariée à un homme qui, après l'avoir rendue très malheureuse, a été renfermé dans un hospice où il vit encore, frappé d'aliénation mentale. Après cet événement, elle demanda formellement à notre frère, le Dr Cappadose, de La Haye, de lui donner quelques instructions; mais ses préjugés juifs étaient encore si puissants que, cédant aux sollicitations de sa famille, qu'elle aimait beaucoup, elle retourna au judaïsme pour un temps. Ce fut à Amsterdam, et à la suite de dispensations providentielles fécondées par la grâce, que Dieu soumit enfin son cœur. Elle nous pria de l'instruire; ses impressions devinrent de plus en plus profondes, la lumière de la vérité éclaira son intelligence, quoique toujours à travers bien des luttes. Elle nous a avoué, disent les

missionnaires, que plus d'une fois, en se rendant auprès de nous, elle avait pensé qu'elle ferait aussi bien de se jeter dans un des nombreux canaux qui traversent la ville, que d'embrasser et de confesser le Crucifié. Mais enfin le Seigneur a jugé bon de mettre un terme à ces rudes combats, et avant comme après son baptême, notre néophyte nous a donné des gages satisfaisants du changement opéré en elle par le Saint-Esprit. Son fils a suivi pendant dix-huit mois notre petite école israélite. Il est maintenant en apprentissage chez un pieux ébéniste, dont les soins vraiment paternels et les prières ont puissamment contribué, sous la bénédiction divine, à le faire devenir un enfant du Seigneur. Ce jeune homme nous donne beaucoup d'espérances. Il est tendrement attaché à sa mère, et la manière dont ils se comportent l'un à l'égard de l'autre présente un tableau de mœurs qui réjouirait le cœur de beaucoup d'amis d'Israël, s'ils pouvaient en être les témoins. »

VARIÉTÉS.

Une lettre du docteur Duff.

La haute réputation dont jouit à bon droit le Dr Duff, et les souvenirs qu'il a laissés, en France, dans l'esprit de ceux qui l'ont entendu l'année dernière, nous donnent l'assurance que nos lecteurs suivront désormais avec intérêt les travaux de cet homme éminent, de cet orateur au cœur si chaud, à la parole si chrétienne et si vigoureuse. En octobre dernier, le docteur, que l'état de sa santé avait longtemps éloigné du champ où s'exerce son zèle, est reparti pour l'Inde. Des nouvelles récentes annoncent son arrivée à Bombay, après

une traversée difficile et des dangers dont le fragment de lettre qu'on va lire donnera l'idée. M. Duff écrivait de Corfou, le 1er novembre :

« .... Samedi dernier, à quatre heures, nous nous embarquâmes (à Trieste) par un temps calme et par un soleil magnifique ; pas une ride n'apparaissait à la surface des eaux, pas une ombre au-dessus des étincelantes villas qui ornent d'une manière si pittoresque les hauteurs environnantes ; nos cœurs débordaient de reconnaissance envers le Dieu de miséricorde.

« A peine, cependant, étions-nous à bord depuis une heure, que d'épais nuages s'amassèrent à l'horizon du côté du sud, et qu'une brise fatigante se fit sentir. Les hommes d'expérience nous annoncèrent l'approche d'un coup de *sirocco*. Bientôt après le vent s'accrut et, nous frappant en proue, nous empêcha de faire plus de deux nœuds à l'heure. En peu d'instants, la plupart d'entre nous éprouvèrent toutes les horreurs du mal de mer. Au point du jour, la tempête continuant, et le navire n'avançant pas, notre capitaine quitta la ligne droite pour se mettre à l'abri, en se glissant à travers le labyrinthe d'îles qui borde les côtes de la Dalmatie. Là, le vent soufflait encore avec violence, mais la mer, resserrée dans des canaux étroits, était moins grosse. Nous ne sortîmes de cet archipel que vers lundi au soir, c'est-à-dire au moment où nous aurions dû partir de Corfou, dont nous étions encore à moitié chemin. Une fois au large, notre navire se comporta tristement, car « la mer était très tourmentée. » A onze heures du soir environ, les vagues déferlèrent sur le pont avec une telle fureur qu'elles emportèrent une grande partie des bordages de l'avant, ainsi que les boiseries qui recouvraient les cabines de l'équipage et des passagers de seconde classe. De cette manière l'eau pénétrait dans l'intérieur du bâtiment comme une cataracte et menaçait de le faire sombrer. Se sentant ainsi inondés, les passagers crurent que

nous allions couler bas, et poussèrent des cris affreux, un véritable hurlement de détresse et d'horreur, qui, pendant quelques instants, sembla couvrir le tumulte des eaux et de l'ouragan. Presque tous, hors d'eux-mêmes et livrés à d'affreuses angoisses, couraient çà et là ; les femmes s'attachant à leurs maris, les enfants à leurs parents ; les uns poussant des sanglots et des cris de terreur ou de désespoir ; ceux-ci se jetant à plat sur le pont couvert des eaux de la vague ; ceux-là répétant avec véhémence des prières, chacun suivant sa croyance ; un petit nombre seulement, gagnant leurs cabines, dans le profond sentiment de leur impuissance, se placèrent, eux et leurs compagnons de voyage, sous la protection miséricordieuse du vrai Jehova, en se réclamant des mérites du « Seigneur de justice. » Tout-à-coup, au milieu de cette scène si saisissante et si pleine d'un effroyable tumulte, la machine cessa de fonctionner ; le bâtiment n'obéit plus au gouvernail, et présentant le flanc aux vagues, se remplit d'une telle quantité d'eau, que pendant quelques instants on perdit l'espoir de le sauver. Ah! des moments comme celui-là ne s'oublient jamais ! J'avais déjà vu des tempêtes et eu même ma part de naufrage, mais rien ne peut familiariser avec des scènes si terribles, ni diminuer la crainte solennelle qu'inspirent ces soudains appels à comparaître devant le tribunal du grand Juge. Que son saint nom soit loué ! Par un effet de sa grâce, nous pûmes, ma chère femme et moi, nous remettre avec calme et résignation entre les bras d'un Sauveur fidèle, charitable et tout puissant, et lui recommander tout ce qui nous était cher au loin, de même que sa sainte cause sur la terre, avec l'espoir béni de retrouver dans des régions plus heureuses tous ceux de la famille des élus dont nous pouvions nous voir séparés en ce moment. Douces et saintes épreuves de la foi que celles qui naissent au sein de ces scènes angoissantes ! Oh ! que n'avons-nous une mesure plus abondante de grâce pour nous y préparer et nous les rendre plus profitables !

« Toutefois, par un effet de la bonne Providence de Dieu, il arriva qu'après quelques instants on parvint à remettre la machine en mouvement, et le navire reprit le vent; mais il avait tellement souffert que le capitaine, craignant qu'il ne pût résister plus longtemps à l'ouragan, prit la résolution de gagner le port dalmate le plus rapproché : c'était celui de Raguse; nous y arrivâmes le mardi matin vers huit heures. Les réparations les plus urgentes furent faites, et à minuit, par un beau clair de lune, nous reprîmes notre voyage encore dangereux, car telle était la force du vent et des vagues que nous n'avons pu jeter l'ancre en rade de Corfou que ce matin à neuf heures, tandis que, suivant la marche ordinaire de ces transports, nous aurions dû arriver ce soir à Alexandrie. Quelle est la signification complète d'un retard sans précédents sur cette ligne de navigation à vapeur? Nous le saurons peut-être un jour. En attendant, nous y avons reçu déjà une leçon d'humilité et de confiance simple et sans réserve. Nous avions pris cette route, parce qu'elle nous présentait la chance d'une traversée plus courte, et, partant, moins de temps à souffrir du mal de mer. Le Seigneur nous a fait voir ici ce qu'il y a de folie et de fausseté dans tous les calculs purement humains. »

De Corfou à Alexandrie, le Dr Duff eut encore à souffrir beaucoup du mauvais temps. Une lettre écrite de ce dernier port se terminait par ces mots : « Nous avons eu un terrible passage; mais Dieu est bon, plein de compassions, et contrairement à nos craintes, nous voici encore sur la terre des vivants pour célébrer ses louanges. »

De Bombay, le Dr Duff doit se rendre par terre à Calcutta; ses amis l'attendent avec impatience. Son absence aura duré près de six ans, mais les médecins d'Europe auraient voulu qu'elle se prolongeât encore. Cet espace de temps n'a pas été un repos complet pour le zélé missionnaire. Loin de l'Inde, les missions de ce pays n'ont pas cessé d'occuper sa pensée;

malgré l'affaiblissement de sa santé, il a plaidé leur cause, non seulement dans sa patrie, mais encore aux États-Unis et ailleurs. Il a collecté des sommes considérables en faveur des importants établissements d'éducation qu'il a fondés à Calcutta, et les excellentes mesures que le gouvernement anglais a arrêtées récemment, quant à l'éducation des populations indoues, paraissent dues en grande partie à ses suggestions et aux sages avis de son expérience.

NOUVELLES RÉCENTES.

Les Chinois en Californie et en Australie.

Nous avons parlé déjà des efforts missionnaires tentés en faveur des nombreux Chinois que l'amour du gain ou d'autres motifs ont conduits dans les *pays de l'or*, en Californie d'abord, puis, plus récemment, en Australie. Ces œuvres continuent à intéresser vivement les chrétiens d'Angleterre et d'Amérique, et quelques résultats obtenus permettent déjà d'en apprécier l'importance.

En Californie, la petite Eglise chinoise fondée à San-Francisco, sous la direction du révérend M. Speer, s'affermit et commence à attirer l'attention de ceux en vue desquels on l'a formée. On compte parmi ses membres les plus actifs cinq jeunes Chinois qui ont été élevés dans l'école du docteur Legge, à Hong-Kong.

En Australie, un heureux concours de circonstances toutes providentielles a récemment permis de pousser l'œuvre avec plus de vigueur. Un pasteur établi à Melbourne, le révérend J.-L. Poore, avait reçu d'une Société 2,000 Nouveaux Testaments en langue chinoise, mais il ne savait trop comment

s'y prendre pour les distribuer avec fruit, parce que les émigrants chinois ne font généralement que passer par Melbourne pour se rendre en toute hâte dans les régions aurifères, quand il reçut de Hong-Kong l'avis que deux jeunes gens, aussi élèves du docteur Legge et très capables de travailler à l'évangélisation de leurs compatriotes, venaient de partir pour l'Australie. Sitôt cette nouvelle reçue, M. Poore réunit les chrétiens de Melbourne et leur exposa l'affaire ; un comité se forma ; le rév. M. Young, missionnaire qui s'était occupé déjà des Chinois d'Australie, fut appelé à prendre la direction de l'entreprise, et dès que les deux évangélistes d'Hong-Kong furent arrivés, tous les trois partirent pour les lieux où se trouvent le plus grand nombre d'émigrants Chinois. Là, M. Young s'est chargé d'évangéliser les Chinois originaires du Fokien, tandis que ses deux auxiliaires, qui se nomment Ho et Chu, travailleront parmi ceux de Canton. Une lettre de M. Poore, en date du 18 juillet dernier, annonce qu'il a reçu d'eux des nouvelles très satisfaisantes. A cette époque, on évaluait à 30,000 environ le nombre des Chinois arrivés en Australie, mais le flot de cette émigration croissait dans de telles proportions que, dans un prochain avenir, 100,000 enfants de *l'Empire du Milieu* pourraient bien être l'objet de la nouvelle mission. Il paraît qu'un assez grand nombre de ces émigrants adoptent, au bout de quelque temps, les mœurs et les habitudes anglaises, mais en restant idolâtres.

ANGLETERRE.

Libéralité chrétienne. Nos lecteurs n'auront peut-être pas oublié qu'en mai dernier, la *Société des missions de Londres* ouvrit son nouvel exercice avec un déficit d'environ 13,000 livres sterling (325,000 fr.). Un appel extraordinaire fut en

conséquence adressé aux amis de l'institution, et tel en a été le succès, qu'au 15 janvier dernier le chiffre des offrandes reçues pour cet objet spécial avait atteint 7,000 livres sterling (175,000 fr.). Un chrétien s'est engagé à verser 1,000 livres entre les mains du trésorier, aussitôt que les souscriptions s'élèveront à 10,000 livres, et à la manière dont les choses marchent, il y a lieu d'espérer qu'on pourra bientôt réclamer de lui l'accomplissement de cette promesse. La Société fait en outre, parmi les enfants, une collecte extraordinaire dont le produit doit être affecté aux réparations dont le *John-Williams* a besoin.

Les chrétiens qui se rattachent à d'autres Sociétés ne se montrent pas moins généreux. La *Société des Missions épiscopales*, sur laquelle pèse aussi une dette considérable, fait en vue de l'éteindre des efforts auxquels tout annonce un succès complet ; et dans un seul numéro du journal de la *Société des Missions wesleyennes*, nous voyons, parmi un nombre immense de noms, ceux de 10 souscripteurs qui, à eux seuls ont donné 30,000 francs.

Tahiti.

Un des vétérans de la cause missionnaire dans l'Océanie, le révérend Davies, vient de mourir à Papara, l'une des stations de Tahiti. Ce missionnaire était arrivé dans cette île en 1801, et ne l'avait quittée depuis lors que pour remplir des missions temporaires sur d'autres points de la Polynésie. Durant ce long ministère de 54 ans, M. Davies avait vu s'opérer à Tahiti des changements qui n'avaient pas tous également réjoui son cœur, mais qui ne l'ont pas empêché de continuer ses fonctions jusqu'à la fin. Il avait encore prêché le dimanche qui a précédé sa mort. Ses derniers moments ont été remplis d'une douce paix. Il était âgé d'environ 85 ans.

Paris. — Imprimerie de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.



AFRIQUE MERIDIONALE.

STATION DE MORIJA.

Lettre de M. Arbousset, *en date du* 8 *août* 1855.

Une excursion missionnaire. — Procédés et prédications contre l'ivrognerie. — La leçon de lecture. — Un chef relaps. — Une femme fidèle. — Discours chrétiens d'un ancien cannibale. — Demande de missionnaires. — Remarquables confessions.

Messieurs et chers frères,

Depuis quelque temps déjà, je ne vous ai transmis aucun détail sur nos excursions missionnaires. Ce n'est pourtant pas, Messieurs, que cet excellent plan pour étendre le glorieux règne de Christ ait été négligé par mon compagnon de travaux, ou par moi. Au contraire, nous l'avons l'un et l'autre poussé avec plus de vigueur qu'avant, depuis le rétablissement de la paix dans le pays. Mais nos efforts se sont surtout portés sur les environs immédiats de la station, ce qui nous a valu quelques conversions nouvelles, plus de lecteurs et une plus grande affluence aux services du dimanche. Il y a trois à quatre mois que, portant mes pas jusqu'à la limite la plus reculée du district, il me fut donné d'y évangéliser une bonne partie des localités qui la recouvrent.

Dans celle de Taolani, où j'arrivai tout d'abord, je trouvai un jeune chef aussi doux qu'intelligent, nommé Lekoa. « Mon ami, lui dis-je, tu ne peux te convertir, et pourtant la reli-

gion t'est connue et tu sais l'apprécier; tu éprouves même un certain désir de te conformer à ses préceptes, à ce qu'il me semble. Pourquoi donc t'es-tu récemment adonné à cette liqueur fermentée de millet appelée *joala*, qui retardera certainement tes progrès? Je ne la crois pas très forte en soi, et n'en blâmerais pas beaucoup l'usage si vous autres, pauvres Bassoutos, saviez vous imposer un peu de modération dans vos désirs. Mais le fait est que, cette boisson une fois goûtée, vous vous y livrez sans la moindre retenue, oubliant jusqu'aux aliments plus substantiels et vous enivrant au point de ne plus avoir le sentiment de ce que vous dites ni de ce que vous faites. Sois ferme aujourd'hui, montre-toi homme, jette au loin ta calebasse. Voici des feuilles de séné mêlées à une dose de tartre-émétique. Si tu rassemblais tous les buveurs, nous jetterions cela dans un pot de joala et vous y puiseriez ensuite. Mes ingrédients, très nauséabonds, pourront vous donner du dégoût pour cette funeste liqueur. » Ma proposition ayant été acceptée, je fis prendre au morèna, ainsi qu'à beaucoup d'autres personnes qui tendirent la main, une bonne pomme d'abord, et puis une calebasse pleine de la boisson incriminée, avec de l'eau tiède à discrétion. Ce procédé a corrigé une femme et deux ou trois autres ivrognes. Avant de quitter l'endroit, je prononçai de plus un discours, que je dirigeai principalement contre les effets abrutissants de l'intempérance.

Arrivés à Choaeng, les chrétiens qui m'accompagnaient racontèrent au chef Mapaté tout ce qui s'était passé, et je fus prié par lui d'essayer, à son égard et à l'égard des siens, du moyen employé à Taolani: « Car j'ai vraiment honte, ajouta-t-il, de me voir si esclave de cette vile passion. Elle m'a ravi la piété que j'avais avant, ma réputation, ma tranquillité; il n'y a pas jusqu'à mes filles qui n'aient été entraînées par mon exemple, et la conséquence a été qu'elles n'ouvrent plus leurs livres. » Nous usâmes donc encore ici de l'expédient et adres-

sâmes beaucoup d'exhortations aux jeunes comme aux vieux; après quoi, remontant à cheval, nous nous dirigeâmes sur Kerkberg.

Ici, le peuple se rassembla sans se faire trop attendre. Nous nous mîmes aussitôt à lui montrer à lire, ce qui eut son intérêt. « Où est *A?* » demandaient les uns. « Faites-nous voir *O*, » disaient les autres. « Eh! cela ressemble à une étoile! Et ce qu'on appelle *S?* Quoi! c'est comme un petit, petit serpent!.. » Les anciens de la ville riaient aux éclats dans leur cercle. « Ce sont des sorciers, criaient-ils, de vrais sorciers que ces blancs! Où ont-ils trouvé tant de science? » Et je prie le lecteur de croire que ces gros messieurs ne s'amusaient pas à nos dépens : nos tableaux d'épellation leur en disaient probablement autant qu'un petit volume... Au chant de cantiques qui suivit, grande admiration encore; puis vint l'explication d'une page ou deux du catéchisme, qui fut écoutée avec plus de sérieux. Je conclus enfin par une prière *ex tempore*, que l'auditoire repéta phrase après phrase, après moi, en se tenant debout et les mains collées contre les yeux.

Parvenus à Thaba-Chéou, nous nous sentions déjà fatigués, et de plus nous avions faim. Heureusement que notre hôte est un très brave homme, un membre fidèle de l'Eglise de Christ à Morija. Il se hâta de nous offrir un mouton et du pain *d'oleus Sorghum*. Sa nombreuse famille craint le Seigneur, ainsi que bien d'autres gens dans le village. Je leur tins un bon service. Notre diacre, Esaïe Léhéti, fit aussi chanter et lire les enfants, et leur raconta un sermon que j'avais prêché le dimanche auparavant sur Daniel, chap. II; longue et saisissante histoire que ces petits noirs écoutèrent d'un bout à l'autre avec un intérêt mêlé de plaisir et d'émotion.

De là nous passâmes chez Morashale, où se trouvaient réunis une foule d'hommes et de femmes prêts à se livrer ensemble à leurs libations de joala. J'arrivai juste à temps

pour leur adresser un mot de morale et de salut, avant qu'ils eussent rien commencé. Malgré leur grossièreté, ces gens goûtèrent fort le chant de nos cantiques, et ils en redemandèrent un qui va sur l'air de Calcutta, ce en quoi nous accédâmes à leur désir. Le chef, assez avantageusement connu dans le pays, me fit un beau compliment à l'adresse des missionnaires. « Vous êtes évidemment les pères de notre tribu, dit-il, vous l'avez créée. Je reconnais personnellement qu'il y a un Dieu ; son existence frappe tous les yeux, les grandes choses de son *Livre* resplendissent de beauté. J'accuse nos cœurs d'être si mal conformés qu'ils refusent de rien suivre de ce qui paraît si bon, si plein de paix, si digne d'être écouté avant tout le reste. » Aimeriez-vous, demandai-je, à mieux connaître ces grandes choses ? — « Certainement, maître, certainement. » — Dimanche prochain je dois les proclamer chez Séfari, vous y rendrez-vous ? — « Je m'y rendrai. » — Dans ce cas, je vous reverrai bientôt, adieu, lui dis-je, adieu.

Nous continuâmes notre course, en exhortant ici quelques bergers, là des laboureurs, plus loin encore une troupe de jeunes filles qui couraient à une danse. Elles portaient des anneaux de cuivre aux pieds, aux poignets, au cou, et avaient enduit leur tête, d'ailleurs découverte, de graisse de mouton mêlée à de la poudre d'un métal bleuâtre. De leurs reins partait une espèce de jupon de peau qu'elles avaient embelli de boutons très luisants et de graines de rassade. La joyeuse bande ne parut guère comprendre, mais elle était placée sous la surveillance de deux matrones qui parurent goûter mieux notre discours.

Chez Mikaéle Maquaï, où je dessellai pour y passer la nuit, nous nous trouvâmes remarquablement bien. La piété, dit un apôtre possède *les promesses de la vie présente*. Avec elle, vous avez la paix du cœur, la tranquillité d'esprit, le calme dans la conscience, la joie sur tous vos traits. Tout cela manque à mon ami Maquaï. Il courut cacher sa honte en me voyant.

Trois chrétiens de ma suite allèrent le trouver et me le ramenèrent. Il nous mit dans une maison qu'il venait de terminer, et que j'inaugurai ce soir même. La chambre d'entrée me servit d'oratoire. J'y parlai au long et en employant bien des arguments *ad hominem* sur ces belles paroles du Sauveur : « Cherchez plutôt le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par-dessus. » Le chef parut très ému, ce qui ne servit au reste qu'à ajouter à son embarras, de sorte que nous ne pûmes avoir avec lui aucune conversation suivie.

Me faisant amener ensuite une quarantaine de petits élèves que nous avons ici, placés sous les soins de Louisa Maquaï, je les examinai tour-à-tour sur la lecture, sur le chant et sur le catéchisme. Ils répondirent en général bien à mes questions, et me récitèrent sans broncher un grand nombre de cantiques; mais dans la lecture, je les trouvai encore faibles, très faibles, ce qui tient surtout à ce qu'on ne les réunit que dans la soirée, et que bien souvent la chandelle manque; or, l'école n'est pas payée. La pieuse personne qui la tient ne manque pas de moyens : outre sa propre langue, elle parle couramment l'anglais et le hollandais. C'est la même qui accompagna ma femme au Cap, il y a dix ans. En rentrant de là, elle fut mariée à Mikaéle Maquaï, alors membre si fidèle de mon troupeau, et qui a longtemps marché si fermement dans la bonne voie. Mais les troubles du pays l'ont entièrement dérouté. Digne, par ses talents comme par sa naissance, de compter immédiatement après Moshesh, il a reculé devant la gêne que la religion impose à une tribu encore barbare, et en cherchant des allures libres et des coudées franches, comme chef bassouto, il a fait à peu près naufrage quant à la foi. Cette déchéance a naturellement mis à une rude épreuve la piété de l'épouse; elle navre aussi mon cœur au delà de toute expression. Nous luttons encore.

Soit dit à la louange du malheureux chef, il se montra fort respectueux et plein d'attention envers moi. Non seulement il m'accompagna en personne chez Séfari, mais il se prêta de bonne grâce à expédier des messagers dans diverses directions pour appeler au service du dimanche les nombreux adorateurs que nous comptons le long de Likhole et au delà. En arrivant sur le lieu, populeux par lui-même et bien disposé, nous eûmes bientôt une nombreuse assemblée, dans laquelle je remarquai, à ma grande satisfaction, Morashale et quelques-uns de ses gens. Le chant fut nourri et bien goûté, le recueillement très satisfaisant pour un auditoire ainsi composé et qui se réunit en plein air. Ma prédication roula sur l'œuvre des six jours et sur le repos du septième (Gen., I). J'ai maintes fois remarqué que ce sujet est d'un intérêt inépuisable pour les indigènes; ils m'écoutèrent comme si tout eût été nouveau pour eux; et malgré la pluie de l'après-midi, nous n'en tînmes pas moins une école, ou jeunes et vieux se rendirent avec un empressement marqué.

Dès qu'elle fut terminée, Séfari me fit présent d'un beau bœuf, que je fis préparer pour notre troupe. Pour cela, quelques directions suffirent de ma part; après quoi, prenant Mikaéle et un de ses amis resté fidèle à la vérité, nous allâmes causer ensemble, sur son état spirituel, sous un gros rocher dans la montagne. « Je ne suis pas heureux, me dit en commençant ce pauvre morèna. Vous avez déjà fait beaucoup pour moi d'abord quand je me convertis, puis quand je retombai, puis lors de mon mariage avec Louisa, et il y a quelque temps encore, quand je me vis assailli par une dangereuse maladie, dont vos soins m'ont aidé à me rétablir. Aimer purement, comme c'est donc beau! d'un amour de Dieu! sans intérêt propre! Je vous remercie, mon père, de ce que vous pensez encore à mon sort; n'oubliez jamais de prier pour moi... »

« Je le fais, lui dis-je, mon ami; mais il faut aussi que vous

vous aidiez vous-même. Je vois bien le grand obstacle qui s'oppose à votre retour : c'est cette fille de Fétsi que vous avez prise pour seconde femme, afin de donner à votre qualité de chef un peu plus d'éclat; mais Maquaï en a déjà beaucoup sans cela; ne pourriez-vous pas la renvoyer? — Je l'essayerai du moins, me répondit-il. — Venez-donc, ajoutai-je, me trouver à Morija dans quinze jours, avec ce Lemec que voilà, votre ami le plus intime : nous pourrons tacher de conclure cette affaire; car pourquoi différer quand la chose est bonne, et que le Seigneur, je pense, vous répète tout bas dans le for intérieur : « Aujourd'hui, si vous entendez « ma voix, n'endurcissez pas vos cœurs. » Mikaéle, un peu gêné, promit de prendre en sérieuse considération ce que je lui proposais, et je terminai en l'assurant que personne, s'intéressant sincèrement à lui, ne voudrait briser un roseau cassé, ni éteindre le lumignon qui fume encore.

De retour à la hutte de Séfari, on me servit un quartier de poule que je mangeai dans l'obscurité, sans fourchette, bien entendu, comme sans assiette; la faim n'a pas cure de ces choses. Il se faisait tard; je me hâtai donc d'entonner une hymne et de prononcer une prière, après laquelle chacun se retira, excepté le chef pourtant, qui voulait m'entretenir d'un très important sujet.

Quoique autrefois cannibale, par nécessité sans doute, cet homme se montre aujourd'hui aussi humain et aussi poli qu'aucun autre dans la tribu. Son influence même n'y est pas des plus petites. Dans un giron de 12 à 14 lieues seulement, aux alentours de sa localité, peuvent se trouver huit milliers d'âmes. Les membres de mon Église y abondent, comparativement parlant. Le quartier est fertile, bien arrosé, généralement tranquille et montagneux. Il nous faudrait là un missionnaire, mais actif et à la hauteur de sa position. Les convertis de Thabana-Moréna (1) m'ont prié et

(1) Dans le même district.

supplié de le leur procurer, comme si j'étais en France, ou que j'eusse à ma disposition ce que le comité de notre Société lui-même n'a pas pu trouver jusqu'à ce jour. Séfari voit comme moi, chose incomparable pour un chef païen. « Vos excursions plus ou moins fréquentes, me disait-il, ont porté leur fruit, ainsi que les autres moyens que vous avez employés pour nous amener à la foi chrétienne ; cependant vos progrès eussent été autres avec un prophète (passez l'expression!) dans ce district. Les ouailles que vous y comptez ne sont pas toujours à même de se rendre au culte à Morija. Celles de Mapéaneng, dont la persévérance a été longtemps si remarquable, se sont refroidies ; Mikaéle a fait naufrage, après nous avoir tant exhortés. Chez moi, en ce moment, vous voyez l'Esprit de Dieu souffler et réveiller bien du monde ; mais vous demeurez si loin de nous, et puis cette maladie de la foi (passez l'expression encore!) a tant de côtés obscurs pour nous, qu'il nous est facile de nous fourvoyer. Ainsi, par exemple, quand ma femme Ntouna a été atteinte du mal, nous avons aussitôt dit : Egorgeons un bœuf, puis quelques brebis, elle guérira ; mais cela n'a pas aidé. Un chrétien hottentot est venu après, qui nous a dissuadés de persévérer dans cette voie. Nous avons enlevé à ma compagne les vessies et les colliers de gras dont nous l'avions couverte contre son gré : elle s'est montrée comparativement calme et plus à son aise. Les affaires d'Église sont comprises par l'Église, et c'est tous les jours qu'elles peuvent se reproduire diverses, compliquées, très embarrassantes... Je vous l'ai fait demander par Moshesh, et ensuite par mes fils. Je vous le répète par ma propre bouche : Ne pourriez-vous pas me procurer un prophète? *Quoique nous soyons sans persévérance pour le bien, et que nous n'en ayons que dans le mal, veuillez, je vous prie, me venir en aide.* »

Le lundi matin, après que les bergers eurent enlevé les troupeaux pour les mener aux pâturages, je rassemblai de

nouveau la population et commençai par inviter le chef à nous raconter ce qui se passait d'extraordinaire au milieu d'elle depuis quelque temps. « Un esprit de contrition souffle chez les femmes, répondit-il; il a commencé par la mienne. Ayant un jour gravi la montagne, pour ramasser un fagot de bois, elle y fut soudainement saisie d'un grand tremblement, et rentra à la maison sanglotante, défaite de visage, proférant des paroles de douleur, entrecoupées et obscures, où nous ne comprîmes rien. Les osselets divinatoires consultés, ils prescrivirent des sacrifices, et nous en offrîmes aussitôt pour apaiser à son égard les mânes de nos pères. Mais elle ne guérit pas; et une vingtaine d'autres personnes ont été saisies de même, chacune à son tour. Un certain Hottentot, et ensuite un converti de Béerséba ayant passé par ce lieu, nous leur exposâmes le cas; leur opinion fut que c'était l'esprit de la prière qui mouvait intérieurement ces femmes, de sorte que nous cessâmes nos purifications, et nous nous mîmes à chanter des cantiques et à invoquer le dieu Jéhovah, mais sans bien savoir comment on devait s'y prendre. Zachée Mokhanoi et Nicanor, de Morija, que nous informâmes, sont venus plusieurs fois nous aider, et nos compagnes se sont un peu calmées, tout en parlant constamment de leurs péchés, de Jésus-Christ, de salut et de perdition éternelle. Je regrette extrêmement de n'avoir pas auprès de moi un blanc pour m'instruire ainsi que ce peuple, quoique notre propension au mal soit grande, et notre persévérance dans le bien toujours très suspecte, ce qui vous empêche probablement d'accéder à ma requête. »

Ce discours terminé, Léhéti se lève à son tour, et atteste avoir, lui aussi, vu des effets bien extraordinaires de la prédication de l'Evangile dans le pays. Il avait un jour accomgné son pasteur au delà de la montagne de Morija. Ils y trouvèrent une femme sourde et muette que les *lingakas* (1)

(1) Espèce de prêtres ou magiciens indigènes.

traitaient depuis longtemps, mais sans effet. Le missionnaire pria pour elle, donna quelques médecines, la fit visiter par des chrétiens ; elle guérit et suit à présent les services de la station, saine de corps et d'esprit, heureuse en son âme.

A son tour, Esaïe Sehele, de Bérée, raconte qu'aux environs de Platberg s'est élevée depuis deux à trois ans une espèce de prophétesse bassoutose, fort réputée à présent dans la tribu, dont le nom est Mantsoupa. Chose étonnante ! elle a annoncé et décrit d'avance, en détail et avec plus ou moins d'exactitude, comme chacun sait, la bataille de Mékuatling, celle de Bérée, la défaite des Mantaétis. Son pied n'a jamais foulé le seuil d'une église ; aucun missionnaire ne l'a vue; elle n'en exhorte pas moins la nation à se rendre à la prière, à se montrer moins ingrate envers l'Evangile, prédisant des jugements tels qu'on croirait, en les entendant prononcer, lire saint Marc XIII, 7, 8, et saint Pierre, III, 7, 10, etc., dont elle a sans doute entendu parler. Sa parole est claire, précise, souvent poétique, ses discours suivis d'un calme d'esprit et d'un silence parfaits. Cette femme annonce comme très prochain un temps plein de paix « où personne n'exercera plus autorité sur ses frères, le Fils de Dieu seul régnant en Maître souverain sur les peuples. » Mantsoupa n'a recours ni aux incantations, ni aux osselets divinatoires, ni à aucun sacrifice; elle ne reçoit pas non plus de présent. En tout cela, rien ne la rapproche des lingakas ordinaires. Moshesh a été deux ou trois fois prévenu et admonesté par elle. De tous les coins du pays, les chefs se rendent personnellement auprès d'elle pour recueillir ses paroles, et ils en reviennent bouche close, déterminés à ne rien révéler de ce qu'elle leur a dit (1).

(1) Esaïe Sehele, qui a deux ou trois fois visité cette femme pour l'entendre, a consigné par écrit une foule de choses curieuses qu'elle lui a dites en style très relevé pour une Bassoutose.

Je parlai après ceci. Un fort vent soufflait du sud. « D'où sort ce vent, dis-je au chef Séfari, en le questionnant ? — Je ne sais, Mynheer, répondit-il. — Où va-t-il ? — Chacun l'ignore. — Pourriez-vous bien l'arrêter ? — Personne. » J'ajoutai alors : « Laissez de même l'Esprit de Dieu souffler quand et où il veut... Donnez-moi les noms des femmes dont vous nous entreteniez tout-à-l'heure. » Il les prononce et je les écris; puis, lui remettant la liste : « Je vous la confie, lui dis-je; elles devront la porter à M. Dyke, à Hermon; c'est lui qui, moins éloigné que moi, pourra le mieux soigner leurs âmes. De nouveaux missionnaires, nous n'en avons pas encore pour satisfaire ni le désir du chef Moshesh, ni le vôtre propre, ni celui de personne autre; je le regrette beaucoup. » — Quant à la femme sourde et muette, le fait est constant : nos médecines auront guéri son corps, et Dieu aura soulagé son âme. Je ne me prononce pas sur Mantsoupa, faute de lumières suffisantes. Ses discours m'étonnent peut-être tout autant que vous. Et puisque nous en sommes à la question des réveils, en voici un remarquable que je veux vous raconter (Ezéch. 37). Il est très emblématique de la conversion de l'homme à Dieu. Je terminai par un chant de cantique sur les missions et par la prière. Ensuite huit femmes, apparemment travaillées, vinrent me parler de leurs sentiments. Cinq d'entre elles étaient rentrées ce jour-là des services tenus la veille à Hermon (7 ou 8 lieues à pied). On doit craindre d'être long. Je n'en transcrirai pas moins les petits discours de deux de ces pauvres créatures pécheresses, et je terminerai.

Ntouna. — « Je suis, dit-elle, un sépulcre ; je sors de la pourriture des morts. Je m'étais enfoncée profondément dans la mort, jusqu'au cœur de la terre que je foule. Vous m'avez souvent prêché, M. Casalis, vous-même, le *ñgaka* (D[r] Lautré) ; vous pensiez probablement que j'avais tout oublié ; il n'en est pas ainsi ; ce que vous me dîtes lorsque vous emme-

nâtes les fils de mon prince au Cap (en 1844), retentit encore dans mes oreilles ; je me le rappelle avec frayeur. Dieu lui-même a porté l'alarme dans mon âme ; il voudrait que tous les enfants de l'Afrique le connussent et jurassent par son nom ; mais voilà qu'ils le rejettent. C'est un Seigneur débonnaire, plein de compassion. Sa main m'a retiré d'un bourbier profond. Je suis morte au monde ; je commence à vivre pour le ciel. Je me lève et m'essaye à suivre les pas de Jésus, pareille à un homme fait prisonnier dans un combat ; on court le délivrer, il part joyeusement après ceux qui ont compté le prix de sa rançon.

« Satan est un trompeur. Il m'a percée de ses flèches, je les retire de mon corps et les jette loin de moi, l'une après l'autre. Celui qui m'a créée m'émerveille en procurant mon rachat. Je crois, parce qu'il y a une résurrection. C'est moi-même qui ai causé la mort du Sauveur. J'étais dans la ville de Pilate quand il se fit mettre sur la croix, quand Joseph demanda son corps, qu'il le déposa dans un sépulcre neuf. Les Juifs criaient : il n'en pourra plus sortir, et pourtant il en sortit, eux présents encore. Il monta ensuite au ciel ; de là fut envoyé le Saint-Esprit, ce même Esprit qui est descendu sur nous, de sorte que nous n'avons pas été laissés orphelins.

« Ma ville a mangé les gens ; voilà ce qui me fait dire qu'elle est un sépulcre. Séfari a longtemps été un antropophage... Dès mon enfance, comment le cacher, j'ai dérobé dans mon cœur et ensuite de mes mains. Ce que mon père et ma mère faisaient, je l'ai bientôt vu et imité, comme on imite le son de la voix et les manières de ceux qui vous font grandir. Quand j'étais le plus adonnée au mal, est venue votre parole ; elle m'a troublée et remplie d'étonnement ; je vis aujourd'hui par elle. Je dormais le sommeil du péché lorsque l'esprit du Seigneur est entré chez moi ; une lumière marchait devant lui, je me dis : Ah ! te voilà malade, te voilà

morte, et pour tous. C'est cette même lumière qui m'a fait découvrir le mal qu'il y a dans les actions que je commettais, le danger aussi qui les suit de près ; ce que je cachais avec le plus grand soin est venu en plein jour ; je le confesse en m'accusant, et mes yeux se fixent sur Jésus-Christ pour qu'il me soulage le cœur en le lavant de toute souillure, et mes mains aussi.

Makonosoang — « Il y a quelque temps qu'une voix m'exhorta intérieurement à sortir du péché. Cette voix se fit entendre avec menace ; elle me troubla ; j'ouvris les yeux sur le passé : Oh ! qu'il est affreux, qu'il est affreux, mon passé ! J'ai sucé le mal avec le lait ; nous avons grandi ensemble, moi et lui. Les méchantes actions de ma mère, de mon père, je m'y suis livrée en tout ; aux champs, à la moisson, je dérobais le bien d'autrui et le cachais dans les montagnes, même sous la boue, pour aller l'y prendre de nuit, et le dévorer si c'était de la nourriture, ou le rendre méconnaissable quand c'était autre chose et me l'approprier. D'horribles guerres éclatèrent plus tard, qui nous rendirent très misérables. Devant elles marchait la destruction ; elles étaient suivies d'une famine affreuse. C'est alors que je vécus, pour un temps, de racines et de graines d'herbe ; j'ai même mangé de l'argile dans ma détresse. Comme les bœufs j'ai brouté la *poko*, la *setimamotto*, la *khoko*, la *monkhanka* (plantes inconnues de moi). Le fer des Mankuanes ravageait tout le pays, toutes nos tribus étaient en guerre, chacun fuyait loin de son habitation ; les mangeurs d'hommes se renforçaient de jour en jour ; je mangeai de cette chair, j'en mangeai en femme aveugle (pleurs) ; la frayeur des gens me saisit, on te tuera ou va te tuer, me disais-je en tremblant. Trouvant un jeune garçon égaré dans les champs, je le pris et allai me cacher avec lui dans une caverne, pensant qu'il pourrait me protéger peut-être. Oh ! quel temps fâcheux ! C'est le temps où, coupant le bras d'un oncle maternel, je le

mis au fond d'un pot, et le dévorai ensuite. Le frère de mon père, je le mangeai aussi tout entier; mais c'était manger un fagot d'épines, cela me lacéra l'âme et la conscience aussi. Même du pied, on ne peut toucher à des épines sans qu'elles vous le déchirent. Le sifflet d'Ezéchiel sonne l'alarme au-dedans de moi. Si ces os secs se rapprochent, s'entrechoquent, reprennent vie, et que les gens que j'ai déchirés de mes dents se lèvent et se tiennent sur leurs pieds, j'en vois un qui apparaît une corde encore au cou, un autre sort de terre, mon couteau dans sa poitrine, celui-là se présente à moi privé d'un bras ; cet autre tient à la main un vieux pot où j'ai, dit-il en me menaçant, mis et fait bouillir toutes ses chairs pour les dévorer ensuite.

« Je suis (1) *Kholou-Moloumou* (2), cette horrible chose qui dévora tous les hommes et toutes les bêtes des champs. Elle se réfugia dans une bergerie et y accoucha d'un fils qui lui demanda : Où sont allés tous les hommes, ma mère? Laquelle lui répondit : Kholou-Moloumou les a engloutis. La perspective d'une résurrection générale me remplit d'épouvante. Où me cacherai-je, si elle a lieu? Où fuirai-je avec mes horreurs? Homme de Dieu, permettez du moins que je tombe aux pieds de Jésus-Christ et y pleure. Je voudrais même pouvoir me rendre jusqu'au Golgotha, m'asseoir là sur la colline du crâne et demander au Crucifié : Où étais-je quand on te mit là? Pensas-tu à moi aussi, ô Fils de l'Eternel? Puis-je asseoir ma foi sur toi, vrai rocher?.... »

Ici la voix de la malheureuse femme fut étouffée par les

(1) On croirait écrire un roman et cependant ces cannibales circulent habituellement au milieu de nous. Comme je traçais ces lignes, j'ai été dérangé par un chef anthropophage, qui m'est venu demander une dose de jalap. Il était venu ici des environs pour les services du dimanche.

(2) *Khotu-Molumu, Voix-Puissante,* synonyme de *Khamjapa,* déluge d'eaux. C'est une légende indigène qui rappelle Noé et son arche. Dans une conscience alarmée, l'imagination joue un grand rôle.

sanglots ; je laissai parler ses amies, les exhortai toutes, priai pour elles et me rendis ensuite à Hermon où je trouvai l'œuvre spirituelle et l'œuvre d'établissement allant bon train. Un bel avenir paraît réservé à cette station naissante. J'y prêchai deux fois, et allai plus loin évangéliser Rampoute, Machosa, Sémouri, Tsépé, Boleka. Les membres du troupeau qui m'avaient accompagné dans cette excursion rentrèrent chez eux tous reconfortés, sans en excepter Salathiel, que j'avais glissé dans leur nombre en raison de sa faiblesse.

Agréez, Messieurs, l'assurance de mon dévouement en Jésus-Christ.

TH. ARBOUSSET.

STATION DE BÉRÉE.

Lettre de M. MAITIN, *en date du* 30 *novembre* 1855.

Extraits du journal du missionnaire. — L'écriture qui parle. — Langage d'un catéchumène. — Les serviteurs convertis. — Ecoles. — Une pieuse fermière hollandaise. — Visite à Morija. — Visite à Mékuatling. — Une âme travaillée. — Réveils. — Tournées pastorales. — Un grand devin du pays. — Deux conversions.

Messieurs et très honorés frères,

Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que, malgré de sérieuses appréhensions de me voir forcé, par le mauvais état de ma santé, à suspendre mes travaux, il a plu au Seigneur de me soutenir à mon poste, et que jusqu'à ce jour j'ai pu y remplir, quoique trop imparfaitement, les devoirs de mon ministère. Je crois pouvoir dire aussi que par un effet de la bonté de Dieu, mes travaux et ceux de ma chère compagne ont eu quelques résultats encourageants, et que ce que nous voyons autour de nous est de nature à nous réjouir et à porter nos cœurs à donner gloire au Seigneur qui répand sa

bénédiction sur l'œuvre de nos mains. Peut-être quelques extraits d'une sorte de journal, dans lequel je note plus ou moins régulièrement quelques faits relatifs à notre œuvre, auront quelque intérêt pour vous, chers directeurs, et je prends la liberté de vous les soumettre en toute simplicité :

1855.— 5 *juin.* « Sechachi m'a prié d'écrire une lettre pour lui. Dernièrement nos jeunes gens annonçaient l'Evangile dans un village ; l'un d'eux, tenant le Nouveau Testament à la main, disait qu'il ne faisait que répéter ce que dit le Livre de Dieu, quand Sechachi saisit le livre, le porta à son oreille et s'écria : « C'est un mensonge ; j'écoute bien, mais le livre « ne dit rien, » et alors de pousser des éclats de rire et des moqueries. En lui remettant la lettre, je lui ai dit : « Tu crois « donc maintenant que l'écriture parle ! » Puis j'ai pris occasion de lui parler du Livre de Dieu et de son âme. Il a été humble et doux, ne sachant que répondre. C'est un de nos ennemis les plus déclarés en public, mais toujours respectueux en notre présence. — J'ai eu ensuite une longue conversation avec Setephani Makobalo (fils de Moshesh retourné au monde). Triste état! reconnaître la vérité de l'Evangile, en avoir éprouvé les consolations, se sentir malheureux de l'avoir abandonné, et cependant ne vouloir pas briser les chaînes du péché ! — Notre école du soir a été nombreuse. Quelle satisfaction pour nous d'entendre ces jeunes bergers chanter dans les champs, en gardant leurs troupeaux, les louanges de Dieu !

6 *juin.* « Hier soir, je demandai aux garçons de l'école que ceux qui le pourraient vinssent aujourd'hui faire des briques pour construire des bancs dans la chapelle. Ils sont venus, et toutes les briques dont j'ai besoin pour cet objet sont faites.

7 *juin.* « Long entretien avec Sekuruba et Lekumula (candidats). Ce dernier est plein de joie et de décision! « Il faut « choisir, dit-il, entre Dieu et le monde, et en choisissant il

« faut savoir qu'on choisit la vie ou la mort. Mon choix est « fait, ou plutôt c'est le Seigneur qui l'a fait. J'étais mort et « il m'a fait vivre. » — Aujourd'hui Malibeng devait quitter notre service, comme il me l'avait annoncé précédemment. Quand j'ai voulu lui donner son salaire, il m'a dit : « Non, « mon père, gardez cet argent pour moi. J'avais désiré re- « tourner chez mes parents; mais maintenant que le Seigneur « m'a fait la grâce de comprendre sa Parole, je désire rester « chez vous jusqu'à ce que je puisse être reçu membre de « l'Eglise. Que ferais-je, faible comme je le suis encore, « chez des païens? J'ai commencé à m'instruire et je ne peux « plus abandonner les instructions que vous nous donnez. « Oh! pourquoi ai-je été si longtemps avant de comprendre « l'Evangile! Mon cœur était bien dur, puisque ce n'est que « maintenant qu'il commence à sentir. Je me suis moqué de « vos prédications, mais alors je ne sentais pas que j'étais un « pauvre pécheur. Mon désir est d'être sauvé, de devenir un « disciple de Jésus. » — J'ai ensuite fait appeler Mokotu, dont l'année de service est aussi écoulée; mais lui aussi m'a dit qu'il ne voulait pas quitter notre demeure avant d'être instruit et reçu membre de l'Eglise. Les réponses aux questions que j'ai faites à ces deux jeunes gens ne me laissent pas de doute que l'œuvre du Seigneur est commencée en eux. Il y a trois ans qu'ils sont chez nous, et nous avons pu remarquer le changement qui s'est opéré dans leur conduite depuis quelques mois.

8 *juin.* « Mafale a empêché ses enfants de venir à l'école. Voyant que son fils aîné ne veut plus prendre part aux coutumes païennes, et qu'il les condamne, il se fâche contre l'Evangile et défend à ses enfants de s'approcher de nous. Cela ne les empêche pas de chanter nos cantiques, soit dans les champs soit dans le village. Du reste, notre école du soir est toujours bien suivie.

14 *juin.* « Ces jours derniers j'ai fait les bancs de la cha-

pelle, et la fatigue m'a rendu malade. Je souffre encore de violents maux de tête. Ma femme est encouragée dans la petite école qu'elle tient tous les jours pour les petits enfants.

15 *juin.* « C'est avec beaucoup de difficultés que j'ai tenu ma classe de candidats ; mais dans la soirée je me suis trouvé mieux, et j'en suis doublement reconnaissant, car nous avons eu beaucoup de monde. Nous sommes tout joyeux de voir le zèle de ces jeunes gens pour la lecture et le chant. Nous avons formé plusieurs classes : j'ai les plus avancés ; ma femme, ceux qui commencent à lire ; Lekumula et Sekuruba, ceux qui épellent, et Constance ceux qui n'en sont qu'aux lettres.

16 *juin.* « Esaïe est revenu de son voyage (il avait été envoyé par Moshesh chez les fermiers hollandais pour arranger des affaires relatives au pays). Il m'a cité un incident de son voyage qui l'a vivement intéressé et qui a aussi de l'intérêt pour nous. Le samedi matin, Esaïe et les Bassoutos qui l'accompagnaient se séparèrent de M. Orpen (magistrat) et des boers. Le soir, arrivés sur une ferme, ils demandèrent la permission d'y passer la nuit. Le maître était absent ; mais la femme, à qui Esaïe s'adressa, comprit bientôt que ce n'était pas un païen qui lui parlait. Aussi, après avoir aidé les voyageurs, elle voulut avoir un entretien avec Esaïe. « Tu es donc un enfant du Seigneur? Comment as-tu « été appelé à sa connaissance? » Et, pendant que le jeune Mossouto racontait sa conversion et la grâce que Dieu lui a faite de croire au salut, de grosses larmes coulèrent le long des joues de la fermière. « Nous avons le même Sauveur, « dit-elle alors en prenant les mains d'Esaïe. Mais écoute, « quoique j'aie été baptisée dans mon enfance, je n'ai pas « toujours été chrétienne. » Et à son tour elle raconte à son frère noir sa vie mondaine et la manière dont le Seigneur l'a rendue croyante. Le lendemain matin, la dame chantait un psaume avec ses enfants. Les Bassoutos voulaient continuer

leur route, mais Esaïe voulait observer le jour du Seigneur et les engager à faire de même. Dans ce but, il se rend auprès de la maîtresse de la maison et lui dit qu'il désire vivement que le jour du Seigneur soit observé par lui et ses compagnons; mais que voyageurs, ils ne savent que faire. La dame répond qu'ils ne lui sont pas trop à charge, qu'il y a encore de la nourriture pour eux, qu'ils peuvent rester. « Merci, mère. « Où pensez-vous que nous pourrons nous réunir pour la « prière, sans vous gêner? — Comment, vous dites que vous « voulez lire la Parole de Dieu, et faire la prière ensemble! « C'est bien, vous ne vous réunirez pas ailleurs que dans « ma chambre. Je ne vous comprendrai pas, puisque vous « parlerez en votre langue; mais mes yeux vous verront, « et j'aurai de la joie à entendre vos voix invoquer le Sei-« gneur. J'ai quelques Bassoutos à mon service. J'ai es-« sayé de leur parler de leur âme et du Sauveur; mais ils ne « me comprennent pas. Je vais les faire appeler, afin qu'ils « vous entendent parler de Dieu en leur langue. » La réunion se forma dans la chambre. Après le chant et une prière, Esaïe ouvre l'Evangile; mais quelques fermiers paraissent devant la porte, et il ne sait s'il doit continuer. « Ne te « trouble pas, dit la dame, ce sont des visiteurs; je vais les « faire entrer; il est bon qu'ils voient des noirs prier Dieu. » Le jeune chrétien lit le 3e chapitre de l'Evangile de St Jean, et exhorte 34 Bassoutos, en prenant pour sujet de ses réflexions ces paroles de Jésus: « Comme Moïse éleva le ser-« pent dans le désert, de même il faut que le fils de l'homme « soit élevé, afin que quiconque croit en lui, etc.» En terminant, il s'adresse aux fermiers et leur demande en hollandais s'ils n'ont pas quelque chose à dire aux Bassoutos qui puisse les instruire et les édifier, s'offrant de servir d'interprète. Les fermiers se taisent; mais la dame prend la parole, et demande qu'on lui indique le chapitre qu'on a lu et le sujet qu'on a médité. Alors, tout émue, elle exhorte les Bas-

soutos à servir le Seigneur, leur témoigne la joie qu'elle ressent en voyant que la Parole de Dieu est écoutée avec respect par des gens nés dans le paganisme. « J'ai la peau blan-
« che et la vôtre est noire, dit-elle ; mais Dieu ne regarde
« pas à cela : blancs et noirs, nous avons des cœurs que le
« péché a corrompus, et tous, nous avons besoin de pardon.
« Ecoutez, mes amis, le Fils de Dieu a été élevé pour que
« je ne périsse pas, pour que vous ne périssiez pas. A cause
« de ce Sauveur, en qui j'espère, Dieu me donnera la vie
« éternelle ; croyez-en lui et vous obtiendrez la même
« grâce. » Esaïe dit que les fermiers paraissaient tout étonnés.

17 *juin, dimanche.* « Assez bonne congrégation, grand zèle pour l'école entre les deux services. Sekuruba m'apprend que ses parents parlent de quitter la station. « Nous sommes
« fatigués, disent-ils, d'être toujours repris, prêchés par les
« mayakani (chrétiens). » En effet, on se plaint beaucoup de ce qu'aujourd'hui les disciples ne se contentent plus d'écouter le missionnaire. « Faut-il qu'ils se joignent aussi au mission-
« naire, pour nous troubler en condamnant notre conduite ?
« Il n'en était pas ainsi autrefois. » — Je commence aujourd'hui ma 39e année. Que de sujets de m'humilier en pensant combien peu et combien mal j'ai servi le Seigneur pendant les années écoulées ! Grâce, grâce, ô mon Dieu, pour le passé ! Puissent les jours qui me restent encore à demeurer dans cette tente mortelle, être tous consacrés au service de mon Sauveur !

22 *juin.* « Me voici bien solitaire ! Ma famille est partie pour Morija. Frère Arbousset a insisté pour que j'accompagnasse ma femme, pensant qu'un peu de repos serait avantageux à ma santé. Mais comment quitter la station dans un tel moment ? Et comment se reposer avec la pensée que l'œuvre va souffrir ? Ma femme est allée pour remplir un devoir et je suis resté. — Ce soir, j'ai tenu l'école comme à l'ordinaire. La chambre a été bien pleine. Quand l'heure de terminer est

arrivée, je l'ai annoncé. « Non, non, se sont écriées plusieurs « voix, lisons encore un peu, s'il vous plait. » Tous ont témoigné du chagrin de l'absence de ma femme. « Oh! notre « mère nous a quittés ! »

24 *juin*, *dimanche*. « Mon auditoire s'est élevé à plus de 100 personnes aujourd'hui. Après le dernier service, j'ai été voir Mamotuba qui est malade. Elle paraît humiliée, se reproche de n'avoir pas suivi mes conseils et ceux de ma femme, de s'être adonnée à la boisson, et d'avoir attendu le dernier moment pour penser à son âme. Comme plusieurs femmes étaient présentes, je les ai toutes exhortées à se tourner vers Dieu. Après la prière, quelques-unes étaient émues.

13 *juillet*. « Grâces à Dieu, me voici sous mon toit avec ma famille. Le 3, j'arrivai à Morija, où je trouvai ma famille en bonne santé. Le vendredi, Mme Arbousset eut une délivrance heureuse. Je fis le service du dimanche matin, et frère Arbousset alla prêcher dans les environs. L'œuvre présente dans ce moment de grands encouragements aux missionnaires de Morija. Les membres de l'Église sont plus vivants, les services mieux fréquentés, et ce qui réjouit particulièrement, ce sont les candidats et les personnes réveillées qui viennent avec larmes confesser leurs péchés et exprimer leur désir d'être sauvées. J'ai eu des entretiens avec plusieurs et j'ai eu l'occasion de me convaincre des progrès de l'œuvre du Seigneur.—Arrivés à la maison, nos gens sont accourus nous saluer et nous témoigner leur joie de nous revoir. Dès que notre wagon a été en vue, nos jeunes gens se sont empressés de venir à notre rencontre. Il nous est bien précieux de voir cet attachement qu'on nous porte, surtout quand nous nous rappelons le passé, où l'on nous regardait avec tant d'indifférence.

15 *juillet*, *dimanche*. « Les services ont été bons, c'est-à-dire bien suivis. On me rapporte que Mentsatsi est sérieusement travaillée dans son âme. Elle vient d'ôter et de jeter

avec dégoût les ornements qu'elle portait aux bras et aux jambes. Elle dit aux chrétiens : « Que ferai-je ? Je suis per« due ! Malheureuse ! Combien je me suis moquée de la Pa« role de Dieu et de ceux qui l'annoncent ! » Tous les jours, elle assiste à notre culte du matin.

22 *juillet, dimanche.* « Environ 100 personnes ont assisté au service. Il me semble qu'un esprit sérieux anime nos auditeurs. Plusieurs personnes demandent des livres. C'est particulièrement la jeunesse qui nous encourage.

24 *juillet.* « Nous sommes bien attristés par la nouvelle qui nous apprend que nous aurons bientôt à nous séparer de notre ami Casalis. Encore un bon ouvrier de moins pour le Lessouto ! . . . . .

25 *juillet.* « Nos élèves font des progrès ; plusieurs lisent déjà assez bien, et quelques-uns écrivent passablement !

26 *juillet.* « Nous avons été bien affligés aujourd'hui par la nouvelle du départ du frère Daumas pour l'Europe. Pauvre ami ! Que le Seigneur le rétablisse et le ramène ! Quand on se sent soi-même malade, qu'on ne fait son œuvre qu'avec peine, oh ! combien on est écrasé par le départ de frères bien-aimés, qui vous soutenaient par leur présence et leur affection ! Pauvre Lessouto ! Que vas-tu devenir ? Il faudrait de nouveaux ouvriers pour te faire sortir de tes ténèbres, et voici, ceux qui étaient dévoués à ta prospérité et à ton salut sont retirés ! Que font donc les Églises de France ? Que d'années écoulées sans qu'un seul missionnaire ait été envoyé par elles !

27 *juillet.* « Rasenoli, Monyeki et Poto sont entrés dans ma classe. Ils demandent l'instruction, tout en déclarant qu'ils ne sont pas encore convertis (les deux derniers sont de nos écoliers du soir).

1er *août.* « Depuis longtemps je désirais faire une visite à Mekuatling ; mais l'état de ma santé s'y opposait toujours ; enfin j'en reviens. A l'exception de leurs plus jeunes enfants,

nos amis Keck se portent bien, et sont bien occupés dans l'œuvre du Seigneur. Plusieurs personnes sont venues me voir, et j'ai eu des entretiens avec elles. Quelques jours auparavant, David Ralye avait eu une sérieuse dispute avec son fils. Frère Keck ayant voulu intervenir pour prévenir l'effusion du sang, Ralye avait indignement repoussé son missionnaire. Depuis lors, notre frère n'avait plus revu Ralye. Ce dernier est venu me parler; je lui ai fait de sérieux reproches et l'ai exhorté à la repentance. Il était encore plus ou moins irrité, et je ne sais si cette nature rebelle aura bien reçu mes avis. Une chose qui afflige beaucoup à Mekuatling, c'est l'état de délabrement dans lequel se trouvent les bâtiments de la station. Ce matin, avant de partir, j'ai eu un petit service pour les habitants de la station. Je me suis efforcé de les rendre attentifs aux bénédictions que le Seigneur leur accorde, et je les ai exhortés à l'union, etc. On sent vivement le départ de M. Daumas. J'ai été réjoui de voir l'attachement bien réel qu'on porte à mes amis.

2 *août*. « Ralye, en se rendant à Thaba-Bossiou, a demandé d'avoir un entretien particulier avec moi. Il a réfléchi à ce que je lui avais dit; son orgueil avait d'abord été irrité, mais maintenant il voit qu'il a eu tort, qu'il s'est laissé emporter par la colère, son grand ennemi. — Il s'humilie et demande au Seigneur de lui pardonner. — Esaïe m'a annoncé qu'il veut aller s'établir dans l'ancien village de Rameïsa, où il pense qu'il pourra faire du bien. Je me suis fortement opposé à ce projet. Ma principale objection porte spécialement sur sa femme et ses enfants qui seront éloignés de la station. La première a beaucoup gagné depuis qu'ils sont venus s'établir près de nous; faible de caractère, douce mais molle, elle se laisse trop facilement entraîner au mal quand elle est mal entourée.

3 *août*. « Quelques-uns de nos jeunes gens ont été bien frappés ce soir, par la lecture du premier chapitre de l'Epître

aux Romains, et ont fait des remarques qui prouvent que la conscience se réveille.

5 *août*, *dimanche*. « Nous n'avons eu que peu de gens aux services. On a fait la fête de la circoncision, et plusieurs de nos auditeurs n'ont pu résister à la tentation d'y prendre part. J'ai eu le cœur brisé de voir combien facilement des personnes qui ont éprouvé des sentiments de repentance peuvent se laisser entraîner au mal. — Le Seigneur me ménageait une consolation. Après les services, Nchana est venu me demander de le recevoir dans la classe des catéchumènes. Il se reconnaît pécheur, et il dit qu'il veut servir Dieu. J'ai aussi appris que quoiqu'on ait essayé d'entraîner Sekese à la fête, celui-ci a préféré venir à la chapelle.

7 *août*. « Après l'école du soir, comme je faisais la prière, Mantsatsi n'a pu contenir la douleur dont son cœur était plein. Elle a éclaté en sanglots. La prière terminée, nous avons pu remarquer quelque chose de bien saisissant. C'était le moment de sortir, mais personne ne bougeait. Cette jeune femme poussant des cris d'angoisse et répandant des larmes de repentance, ces jeunes gens devenus tout-à-coup sérieux et se tenant debout comme en présence de Dieu, tout cela était un spectacle bien nouveau et bien beau pour nous.

8 *août*. « Ce matin, Mantsatsi est venue parler de son âme à ma femme. Elle est toute bouleversée par le sentiment de ses péchés et la crainte d'être perdue.

9 *août*. « Nous étions encore couchés quand, de bonne heure, quelqu'un frappe à notre porte. Constance se lève pour voir qui c'est. Mantsatsi était là, demandant à me parler. Cette pauvre femme est dans une grande angoisse. Elle a répété deux ou trois fois ces paroles : « Je suis perdue, « que ferai-je ? Oh ! si moi aussi je pouvais être sauvée ! » Je l'ai exhortée à regarder à Jésus, le Sauveur des pécheurs. J'ai voulu lui faire des questions, mais son émotion ne lui a

pas permis de me répondre. Enfin je me suis jeté à genoux et j'ai imploré la grâce de Dieu en faveur de cette âme, avec le sentiment que ce serait un tison arraché du feu.

12 *août, dimanche.* « Le Seigneur nous a accordé une journée de bénédiction. Nos auditeurs ont été nombreux et bien des larmes ont été répandues pendant les services. La Parole de Dieu, qu'on écoutait avec tant d'indifférence, agit maintenant avec puissance. J'ai eu de la peine à faire la dernière prière ; l'émotion d'une dizaine de personnes a été si grande qu'elles ont poussé des cris. Le soir, deux sont venues me parler de leur âme.

14 *août.* « Après l'école du soir, Lekumula a demandé à me parler. Ses péchés le troublent. Il a essayé de me décrire sa douleur; mais les sanglots lui ont bientôt coupé la parole. Je l'ai encouragé par les promesses du Seigneur et j'ai fait la prière avec lui. Dans le même moment, Sekuraba était dans une autre chambre, ouvrant son cœur à ma femme et lui demandant des conseils. Il était près de minuit quand ils nous ont quitté.

19 *août, dimanche.* « Quelques garçons de Molisanyane ont commencé à assister aux services et m'ont demandé des abécédaires pour apprendre à lire. J'ai eu bien de la peine à faire les services.

22 *août.* « Quoique bien souffrant, j'ai fait ma classe et j'ai eu bien de la joie d'entendre Rantaoli m'exprimer le désir d'y entrer, afin d'apprendre à connaître le Seigneur, dit-il. C'est un jeune homme qui, jusqu'il y a quelques mois, avait toujours éte vivement opposé à l'Evangile. Grand buveur, grand danseur, il n'avait que des moqueries pour les chrétiens. Aujourd'hui, il a renoncé à ses mauvaises habitudes. Il est devenu sérieux, aimable et apprend à lire et à écrire avec beaucoup d'ardeur.

26 *août, dimanche.* « Hier, invité à prendre part à la

dédicace de la chapelle de Thaba-Bossiou, je me décidai à m'y rendre avec ma famille. Incontinent, je fis savoir à nos gens qu'ils eussent à aller à cette fête. Comme il se faisait tard, nous envoyâmes nos enfants en avant, afin de ne pas être retardés. Parti avec ma femme, de violentes douleurs me forcèrent de retourner à la maison. Nos pauvres enfants continuèrent leur route jusqu'à Thaba-Bossiou. La plupart de nos gens s'y étant rendus aussi, je ne pensais donc pas avoir de service, et j'en étais satisfait, car j'étais au lit, malade. Cependant j'apprends qu'il arrive du monde, je fais sonner la cloche, je me lève et nous entrons dans la chapelle où se trouvent plus de 60 personnes. J'ai été presque satisfait d'avoir été privé du plaisir d'aller me joindre à mes amis. J'ai pu faire les services et je souffre moins que ce matin.

31 *août*. « Ces derniers jours, nous avons été heureux d'avoir au milieu de nous frère Arbousset et frère Casalis, ainsi que les enfants de ce dernier. Cependant nos cœurs se sont souvent serrés et se serrent encore à la pensée du départ qui s'approche.

2 *septembre*, *dimanche*. « Notre chapelle a été remplie d'auditeurs. Mashupa (David, fils de Moshesh) a assisté au service. Il m'a dit que c'est son désir d'entendre l'Evangile qui l'a rapproché des stations. Il parle avec sentiment de l'état dans lequel il est tombé.

4 *octobre*. « Grâce à Dieu, après trois semaines d'absence nous voici de retour sur notre station. Nous étions allés faire nos adieux à notre ami Casalis et à ses chers enfants; mais les pluies et les rivières pleines nous ont retenus plus longtemps que nous ne le désirions. Quel vide frère Casalis laisse au milieu de nous!...

5 *octobre*. « Repris la chaire et l'école. On est un peu dérouté; mais j'espère toutefois que notre absence n'aura pas trop nui à notre œuvre.

9 *octobre.* « Pendant que je tenais ma classe ce matin, deux personnes sont venues demander à ma femme de prier avec elles. Depuis quelque temps nous avions remarqué qu'elles devenaient sérieuses. Nous espérons qu'elles sont sous l'influence de l'Esprit saint qui les convainc de péché. — J'ai été bien réjoui d'apprendre par Motake, qu'Esaïe a établi des réunions dans son village. C'est un bon signe.

13 *octobre.* « Nous avons fait une course à cheval dans les environs, laissant nos enfants à la maison. Nous avons d'abord visité Elisabeth, que la maladie a empêchée de venir aux réunions ces derniers temps. Nous l'avons trouvée, comme toujours, humble et fidèle. Une petite victoire qu'elle a remportée sur son mari lui donne beaucoup de joie. Cet homme, qui est païen, voulait aller s'établir loin de toute station. Elisabeth lui a déclaré positivement qu'elle n'irait pas où elle ne pourrait pas se réunir aux disciples de son Sauveur. Ensuite, s'adressant à la conscience de son mari, elle l'a amené à reconnaître qu'elle avait raison. Nous nous sommes ensuite rendus chez Esaïe. Il m'a de suite demandé si je voulais avoir la bonté de faire un petit service, et sur ma réponse affirmative on a appelé les gens à la prière. Une quarantaine de personnes se sont réunies, auxquelles j'ai expliqué les trois premières béatitudes. On a été fort attentif. Tous les jours, me dit-on, Esaïe réunit quelques personnes avec lesquelles il fait la prière.

14 *octobre, dimanche.* « Plusieurs personnes ont dû rester hors de la chapelle, faute de place. On nous a demandé beaucoup d'abécédaires et autres livres. Béni soit le Seigneur, l'œuvre marche. Après les services, j'ai remarqué avec plaisir deux de mes candidats qui exhortaient deux petits groupes de personnes. J'avais envoyé quatre de nos gens dans les villages environnants ; mais ils ont trouvé qu'on buvait de la bière et ils n'ont pu avoir de réunions ; ils ont néanmoins annoncé l'Evangile à plusieurs personnes.

17 *octobre*. « Partis le matin à cheval, nous ne sommes rentrés à la maison, ma femme et moi, qu'après le soleil couché. Nous sommes fatigués, mais heureux de ce qu'il nous a été permis de faire quelque bien, nous l'espérons. Nous nous sommes d'abord rendus chez Makhobalo. Le jeune chef était dans ses jardins. Assez bien accueillis par quelques-uns de ses gens, en particulier par deux de ses femmes, je le fis prévenir de notre arrivée. En l'attendant, car je pensais qu'il viendrait, je liai conversation avec une dixaine d'hommes, tandis que ma femme annonçait l'Evangile à quelques femmes. Comme le fameux Chapi (le principal *ngaka*, devin du pays) était présent, je me suis adressé à lui, et pendant plus d'une demi-heure nous avons attiré l'attention des personnes présentes qui prenaient un grand intérêt à notre discussion. Ce qui m'a fait le plus plaisir, c'est d'entendre deux hommes approuver avec sentiment ce que je disais de Dieu et de nos devoirs. Chapi a reconnu qu'il y a un Dieu et a avoué qu'il n'avait rien à blâmer aux enseignements des missionnaires. Seulement il aurait voulu que j'admisse que lui aussi reçoit des inspirations de Dieu, et qu'en effet il peut prédire l'avenir comme il le prétend. Je lui ai demandé où il ira quand il quittera cette terre. « Au ciel, » a-t-il répondu. J'ai voulu savoir sur quoi il fonde son espérance d'être admis dans le ciel, et comme il cherchait à détourner le sujet, je lui ai fait connaître qu'elle est l'espérance des chrétiens. Souvent il a cherché à jeter du ridicule sur ce que je disais, mais il s'est trouvé très embarrassé en voyant que personne ne l'approuvait. Makhobalo ne venant pas et le temps se passant, j'invitai les gens du village à se réunir pour la prière. Peu se rendirent à mon invitation. La femme principale de Makhobalo a paru sérieuse et a exprimé le désir de venir le dimanche aux services sur la station, mais il paraît que le jeune chef, quoiqu'il vienne lui-même, ne permet pas à ses gens et surtout à ses femmes

de venir à la chapelle. — Nous nous dirigeâmes ensuite sur le village de David Mashupa. Celui-ci était dans les jardins. Pendant qu'on alla l'avertir, nous liâmes conversation avec ses gens, qui paraissaient tous satisfaits de nous voir. J'ai rencontré Mattoyoe qui, il y a quelques années, suivait nos services. Il m'a promis de venir le dimanche, quoique la distance soit grande. — Enfin Mashupa est arrivé en courant et nous a témoigné sa joie de nous voir. « Vous a-t-on « au moins donné à manger? » Et en même temps il entre dans sa demeure en criant à sa femme : « Où est la poule « que tu m'as fait cuire? Apporte les couteaux et les four« chettes? » — Pendant que nous faisons notre repas, Mashupa nous dit combien il est heureux de nous voir chez lui, qu'il espère que nous le visiterons souvent, et que lui aussi nous verra souvent le dimanche sur la station. « Quoi « qu'il soit déjà tard, ajoute-t-il, j'espère que vous vou« lez avoir la bonté de faire la prière avec nous? » On appela les gens, et avant de partir j'ai eu la joie d'annoncer l'Evangile à bien des âmes.

19 *octobre.* « J'ai été bien réjoui à ma réunion des catéchumènes. L'œuvre de la grâce se développe dans le cœur de ces jeunes gens. Je les ai invités à me dire librement ce qu'ils éprouvent, et tous l'ont fait l'un après l'autre d'une manière bien touchante. Quel encouragement de voir ce qu'a produit chez eux la prédication de l'Evangile! Combien on se trouve petit en présence des fruits d'un ministère dont on accomplit les devoirs avec tant d'imperfections! J'ai été touché d'entendre ces jeunes gens confesser leurs péchés et exprimer leur espérance d'être sauvés par le sang de Christ. D'où me viennent ceux-ci? me suis-je demandé. C'est bien l'esprit du Seigneur et non le pauvre missionnaire qui les a arrachés à une vie de péché pour les amener à la vie chrétienne. Gloire soit à celui qui a déposé sa grâce dans des vaisseaux faibles et qui par leur moyen la communique à d'autres!

21 *octobre, dimanche.* « L'opposition se réveille. Dans le village de Sekese il y a lutte. Hier soir la petite réunion de prière a été dispersée à coups de bâton. Sekuruba, qui faisait la prière, est resté cependant, et il a pu parler de manière à calmer la colère des ennemis.

23 *octobre.* « Ramotepu, femme de Sekese, et Sikiri sont venues me parler de leur âme. Elles ont beaucoup pleuré en me racontant ce qu'elles éprouvent. L'une est laissée parfaitement libre par son mari de servir le Seigneur, mais l'autre est déjà persécutée. Sekese a dit à sa femme, qui lui annonçait sa détermination de chercher le salut de son âme : « Que je suis malheureux ! il y a si longtemps que j'entends « l'Evangile et je ne suis pas encore converti ; mais, va, « peut-être que tu m'aideras à me dégager des liens qui me « retiennent encore. »

25 *octobre.* « Grande rumeur dans le villlage au sujet des deux femmes qui se convertissent. Sekese lui-même est devenu furieux contre sa femme. Il s'oppose à ce qu'elle assiste à ma classe, la menace de la battre et de la renvoyer chez ses parents, loin du missionnaire. Sebetoone a pris les habillements de sa femme pour les brûler. — Esaïe était présent quand on m'a rapporté ces faits : « Bon, a-t-il dit, la persécu- « tion commence, c'est la preuve que l'œuvre se fait. Voilà « le baptême qu'il faut à nos sœurs pour affermir leur foi ; « voilà aussi ce qui peut devenir le moyen de la conversion « de ceux qui les persécutent. » Oui, ai-je dit, si ces pauvres femmes ont assez de foi pour persévérer.

« Agréez, etc.

« J. Maitin. »

STATION DE BÉERSÉBA.

Travaux d'imprimerie.

Dans une lettre, datée du 27 octobre 1855, M. Schuh, chargé de cette branche importante de l'œuvre missionnaire parmi les Bassoutos, rend compte de ses travaux et des difficultés qu'il y rencontre. A cette époque, l'impression du Nouveau Testament en langue sessouto touchait à sa fin, et si les espérances du missionnaire ont pu se réaliser, l'ouvrage a dû être terminé en décembre. « Béni soit, dit à ce propos M. Schuh, béni soit le Seigneur, le souverain Chef de l'Eglise, le Dieu de miséricorde, qui m'a fortifié et soutenu assez pour que j'aie pu mener à bon terme cette tâche que vous m'aviez confiée et que, je l'avoue, j'ai trouvée souvent difficile à remplir, surtout sur la fin ! »

Mal secondé, en effet, par les deux aides qu'il avait, dès son arrivée, trouvé employés à la presse, et souffrant lui-même de l'insalubrité du local affecté à ce travail, M. Schuh a dû faire à peu près tout à lui seul, et ceux qui connaissent un peu les détails de l'imprimerie se feront une idée de la grandeur d'une telle tâche, rendue plus ardue encore par les imperfections inévitables d'un matériel transporté dans le désert et resté longtemps sans emploi. Maintenant une autre difficulté se présente : celle de savoir comment on reliera d'une manière solide les 5,000 Nouveaux Testaments imprimés. M. Schuh craint de ne pas trouver à se faire aider dans ce travail par des indigènes. Mais le Seigneur qui a permis d'achever l'impression de sa Parole, pourvoira sans doute aussi aux moyens de couronner cette œuvre, de manière à lui faire porter tous ses fruits.

A côté de ses travaux d'imprimerie, M. Schuh continue à évangéliser une petite congrégation de Bastards, disséminés sur différents points de la station ; mais jusqu'à présent ces

gens lui ont donné peu d'encouragements. « Ils sont, dit-il, morts à tous les appels, et dès qu'on attaque leur conscience à l'endroit faible, ils fuient la Parole de Dieu qui appelle le pécheur à la repentance. » Espérons que de meilleurs jours viendront aussi pour ces objets de la sollicitude missionnaire.

STATION DE MÉKUATLING.

Témoignage honorable rendu à la mission française par un magistrat anglais.

Nous avons eu déjà la joie de mettre sous les yeux de nos lecteurs des témoignages honorables rendus par des étrangers aux travaux de nos chers missionnaires du sud de l'Afrique. Celui que nous allons rapporter n'est pas nouveau dans l'ordre des temps, mais nous n'en avons eu connaissance que tout récemment. Quelques années de date ne lui ont rien fait perdre de sa valeur. Il est extrait d'un rapport présenté au général Cathcart, alors gouverneur du Cap, par M. Henri Green, résident anglais, environ trois mois après la bataille de Bérée (entre les troupes anglaises et Moshesh), c'est-à-dire au commencement de 1853.

« Je regagnai Bloem-Fountain, en passant par le pays des Bataoungs, écrivait M. Green, et en m'arrêtant deux jours à la station missionnaire de Mékuatling, où je vis le chef Molitsané.

« Quoiqu'il le cède à Moshesh en habileté diplomatique et en intelligence, Molitsané est pourtant un Cafre (Mossouto) vraiment supérieur. Il paraît désirer beaucoup de vivre en bons termes avec ses voisins de race blanche, et se montra enchanté de ma visite. Je crois que l'on peut compter sur sa sincérité.

« Un grand nombre des Bataoungs qui habitent sur cette station se sont bâti de bonnes petites habitations. La Société des missions de Paris y a fait élever aussi une très jolie chapelle. J'y ai assisté au service divin et j'y ai vu se réunir en bon ordre une congrégation qui écouta avec beaucoup d'attention son digne et infatigable missionnaire, le révérend M. Daumas.

« Les Bassoutos et les Bataoungs qui se trouvent sur les stations de cette mission paraissent, les uns et les autres, plus avancés en civilisation que les autres tribus indigènes du sud de l'Afrique. Ils en sont redevables surtout à leurs intelligents missionnaires, agents de la Société de Paris, dont j'ai reçu moi-même des égards et de bons offices que je porte avec plaisir à la connaissance de votre excellence. L'assistance des révérends MM. Casalis et Daumas, entre autres, m'a été extrêmement utile dans toutes mes relations avec les chefs. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Départ d'un missionnaire et d'un chef indigène pour l'Angleterre. — Scènes et discours d'adieux.

Un missionnaire dont nous avons quelquefois cité les récits en parlant de la Nouvelle-Zélande, le révérend R. Taylor, de Wanganui, se trouve actuellement en Angleterre. Il y est accompagné d'un chef chrétien qui, depuis de longues années, a rempli, sous sa direction, les fonctions de catéchiste avec autant de zèle et de capacité que de succès. Cet insulaire n'a

pas pris de lui-même la détermination de visiter l'Angleterre; ses compatriotes l'y ont envoyé à leurs frais, dans le but spécial de demander aux chrétiens anglais de faire de nouveaux efforts pour donner à la Nouvelle-Zélande un plus grand nombre de missionnaires. Ce n'est pas qu'il reste dans ce pays beaucoup de païens à convertir; l'immense majorité de la population fait maintenant profession de la foi chrétienne; mais à mesure que la civilisation se développe, des dangers nouveaux se révèlent, des vues mondaines préoccupent les esprits, et il est à craindre que la vie spirituelle n'en souffre. De là, chez les Néo-Zélandais les plus pieux, la sollicitude qui leur a suggéré l'idée d'envoyer un des leurs auprès des chrétiens anglais. Un des organes de la Société des Missions épiscopales les loue de cette preuve de zèle, tout en faisant observer pourtant qu'ils ont dans leur pays toutes les ressources désirables; que ce dont la Nouvelle-Zélande a surtout besoin à présent, c'est d'une effusion de plus en plus abondante du Saint-Esprit, et que ceux de ses enfants qui ont à cœur son bien spirituel doivent avant tout compter beaucoup, sur Dieu d'abord, puis sur leurs propres efforts mis au service de la cause de Christ avec un redoublement d'activité. Ces réflexions prouvent à elles seules que l'on regarde dès à présent la Nouvelle-Zélande comme un pays acquis à l'Evangile.

Quoi qu'il en soit, on ne lira pas sans un profond intérêt quelques-unes des scènes émouvantes auxquelles donna lieu, à Wanganui, le départ de M. Taylor et de son compagnon de voyage.

Le 10 décembre 1854, le missionnaire avait prêché son sermon d'adieu, donné la communion à 140 personnes et administré le baptême à 30 individus, parmi lesquels un grand nombre d'adultes. Le lendemain au soir il écrivait dans son journal :

« Ce matin, je reçus l'invitation de me rendre chez Hori Kingi, où les chefs du district s'étaient réunis pour me faire

leurs adieux. Je m'y rendis, accompagné de M. Stock (son remplaçant temporaire), et de Hoani Wiremu Hipango (le chef qui devait partir avec lui). Tous les chefs de Wanganui, de Wangaehu, de Turakina et de Rangitikei étaient là. Le premier qui prit la parole fut Tamati Wiremu. Il annonça que le but de la réunion était de nous souhaiter un bon voyage, à mon compagnon et à moi, et de nous témoigner l'affection de tous, en appelant sur nous les bénédictions divines. « Allez, dit-il « en terminant, allez et faites tous vos efforts pour accroître « nos richesses. Les richesses que nous désirons et dont nous « avons besoin, c'est un plus grand nombre de ministres « pour nous prêcher l'Evangile; allez et tâchez de nous les « obtenir. Quoique j'aime la reine et notre gouverneur, ce « n'est pas, en ce moment, vers eux que mes pensées se « portent, mais bien vers les ministres de l'Evangile; puisse « le nombre s'en accroître! Allez, ô notre pasteur! allez re- « voir votre pays, vos amis, vos parents, mais revenez en- « suite vers nous qui sommes vos enfants. Que Dieu soit « avec vous! »

« Après ce discours on apporta devant nous divers objets, entre autres une massue, une *mire* en pierre verte, un *hi patu paraua* et un *meremere kokoti* (anciens instruments de guerre), puis enfin un sac renfermant deux cents souverains; sur quoi Hori Kingi prit la parole : « Ce sont ici nos présents « pour la reine, en témoignage de notre souvenir et de notre « amour. La mire en pierre verte vient de moi et de Mawae, « le patu paraua d'Abraham Tipai, le meremere kokoti de « Rangitikei et de Turakina, de même que les nattes et les « wahas. Nous plaçons ces objets entre vos mains pour les « porter à notre reine; ce sont les offrandes les plus conve- « nables que nous ayons à lui présenter. Quant à l'argent, « il est destiné à payer les dépenses de John Williams (c'est « le nom que Hoani Wiremu a pris en recevant le bap- « tême). Tous ceux qui sont ici n'ont qu'une même pen-

« sée, qu'un même esprit, qu'un même cœur : c'est de « vous aimer. Allez, et que le Seigneur soit avec vous ! »

« Vint ensuite le tour de Meti Kingi. « La route que vous « allez faire est bonne, dit-il, et nos vœux vous y poussent ; « mais quand vous serez partis, que nous restera-t-il ? Per- « sonne ne sera là pour faire bien aller les choses. Le ciel « est sombre devant nous. Allez, tous les deux, et hâtez-vous « de revenir. Allez, ô te Teira (Taylor), père de nos tribus « et de nous tous, qui allons rester orphelins ; allez, tous les « deux. C'est au Seigneur de prendre soin de nous, qui res- « tons. Vous seuls, ministres du Seigneur, avez pu subjuguer « cette île et nous y faire habiter en paix. C'est à vous d'al- « ler parler à la reine et de vous efforcer de faire revenir « notre gouverneur (1), qui, lui aussi, s'est donné beaucoup « de peine pour nous ; allez, et que toutes sortes de béné- « dictions vous accompagnent ! »

« Paora s'exprima dans ces termes : « L'estime que je « vous porte n'est pas venue en un jour ; non, c'est le pro- « duit des années. Mais que va-t-il arriver ? Jusqu'à votre « retour, mes espérances seront comme un canot renversé « que les flots jettent sur le rivage, où il risque d'être brisé, « et les larmes de l'affection ne cesseront pas de couler de « mes yeux, parce que le Grand-Océan sera entre nous. Al- « lez, te Tira ; que Dieu veuille prendre soin de vous deux et « de nous qui restons. Quand il y a un courant dans la rivière, « le canot qui le descend marche, et il y a maintenant un « flot pour vous porter en Angleterre. Quand vous y serez, « parlez à l'Eglise, parlez au comité (de la Société épiscopale) « en faveur de Rangitikei ; parlez à la reine pour qu'elle nous « renvoie notre gouverneur : c'est le seul gouverneur qui

(1) Sir George Grey, aujourd'hui gouverneur de la colonie du Cap, a laissé de très vifs regrets à la Nouvelle-Zélande ; les chrétiens indigènes surtout l'aimaient beaucoup à cause de sa piété, de l'affection qu'il leur témoignait et de son zèle éclairé pour la propagation de l'Evangile.

« soit venu nous voir, de sorte que nous le connaissons et « l'aimons. Allez, et que le Seigneur soit avec vous deux! »

« Ici je pris la parole. Remerciant ces braves gens de tout ce qu'ils avaient dit et fait, je leur rappelai que j'étais au milieu d'eux depuis bien des années; que sous mes regards leurs enfants étaient devenus des hommes; que, tout en prenant congé d'eux, je laissais parmi eux, comme gages de mon retour ma femme et mes enfants, et que, si telle était la volonté du Seigneur, je comptais leur consacrer le reste de mes jours. J'ajoutai qu'en montant à cheval, au début d'un voyage, la dernière chose qu'on faisait, après les adieux réciproques, était de fouetter le cheval pour qu'il parte, et qu'ils venaient eux-mêmes de donner ce coup de fouet pour nous aider à partir; que de même un canot, pour remonter un courant véhément, a besoin d'être mis en mouvement par des rameurs vigoureux, et qu'ils venaient de mettre entre nos mains d'excellents avirons, savoir leurs bons souhaits et leurs prières, qui, sous la bénédiction du Seigneur, enfleraient nos voiles et nous procureraient une courte traversée. Je leur rappelai enfin qu'avant de les quitter pour ce voyage j'avais eu soin de me procurer un remplaçant dans lequel j'avais toute confiance, et que surtout je les exhortais à ne jamais perdre de vue l'espérance à laquelle ils étaient appelés.

« Ce fut Rawire qui me répondit : « Le fouet, s'écria-t-il, « est prêt pour le cheval, frappez-l'en et partez vite pour revenir vite. De plus longs discours seraient inutiles; quand nous « peindrions nos canots de couleurs brillantes et quand nous « les ornerions de belles plumes, ils n'en marcheraient pas « plus vite et n'en prendraient pas davantage de poisson. « Mettons donc fin à toutes nos paroles, et que Dieu vous « garde tous les deux! »

« Ainsi se termina la réunion, non pas toutefois avant que le fouet destiné à notre cheval, c'est-à-dire l'argent collecté pour payer le passage de John Williams n'eût été compté et

remis entre nos mains. John Williams était trop profondément ému pour avoir pu prononcer une seule parole. Il emporte, pour l'offrir à la reine, une belle natte brodée à la mode du pays. »

Nous ajouterons à ce récit de M. Taylor que, depuis leur arrivée en Angleterre, ils ont, lui et son compagnon de voyage, paru dans plusieurs réunions de Missions, et que les pieux discours du chef Néo-Zélandais ont excité partout les plus vives sympathies, non seulement pour sa personne, mais encore en faveur de la cause qu'il est venu plaider devant les chrétiens anglais.

NOUVELLES RÉCENTES.

PERSE.

Mission américaine parmi les Nestoriens.

Malgré beaucoup d'entraves et de difficultés, cette mission, dont le siège principal est Oroumiah, continue à prendre des développements de plus en plus réjouissants. Un nouveau réveil, commencé en 1854, a porté beaucoup de fruits bénis. En 1855, il est sorti du séminaire de garçons, établi à Seïr, 18 jeunes gens bien instruits et pleins de zèle pour l'évangélisation de leurs coreligionnaires. A mesure que l'influence d'un christianisme plus pur se fait sentir, le goût de l'instruction se répand, le niveau intellectuel de la population s'élève, et on voit se multiplier le nombre des publications imprégnées de l'esprit évangélique. La Bible entière est maintenant traduite en langue vulgaire.

Un séminaire de filles, correspondant à celui des garçons,

et placé à Oroumiah même, renfermait à l'époque des derniers rapports, 48 élèves qui s'y préparent surtout à devenir institutrices. Plusieurs jeunes femmes formées dans cet établissement sont déjà à l'œuvre en cette qualité, et rendent d'excellents services à la cause de l'évangélisation.

Le nombre des enfants qui reçoivent l'instruction dans les écoles de la mission varie suivant les saisons. Durant l'hiver de 1855 il avait été de plus de 1,300, dont 3 ou 400 filles.

Six ou sept missionnaires américains et dix femmes de la même nation sont occupés dans cet intéressant champ de travail. Ils ont pour auxiliaires dix prédicateurs indigènes et un chiffre beaucoup plus considérable d'autres agents de même origine.

L'influence de la mission a de plus conduit insensiblement un certain nombre de prêtres nestoriens à prêcher plus fidèlement l'Evangile tout en restant attachés à leur Eglise.

Un ordre du gouvernement persan avait, au commencement de 1855, interdit aux missionnaires tout acte de prosélytisme et on les avait, en outre, menacés de faire fermer leurs écoles et leur imprimerie ; mais grâce à l'intervention de plusieurs ambassadeurs, et entre autres des consuls anglais et russe de Tébriz, ces menaces n'ont pas eu les effets fâcheux qu'on avait redoutés un instant. L'œuvre n'en a pas moins à lutter constamment contre une opposition ardente, que fomentent surtout, à ce qu'il paraît, les missionnaires de l'Eglise romaine.

Un nouveau missionnaire médecin.

Un jeune Chinois, nommé Wong Fun, a obtenu, il y a quelques mois, à l'Université d'Edimbourg, le diplôme de docteur-médecin. Il s'y était préparé par d'excellentes études

et s'était distingué aux examens préalables d'une manière assez remarquable pour que le professeur, chargé de délivrer les diplômes aux nouveaux docteurs, ait cru devoir en faire une mention spéciale. Le Dr Wong Fun est, si nous ne nous trompons, le premier Chinois qui ait jamais été gradué dans une Université européenne. C'est, en outre, un chrétien sincère et dévoué. On espère qu'il pourra bientôt, sous les auspices de la Société médicale-missionnaire d'Edimbourg, retourner dans son pays pour s'y adonner à la pratique de son art et travailler en même temps à l'évangélisation de ses compatriotes.

Les dernières nouvelles annoncent le prochain départ du jeune docteur pour Canton.

Henry Martyn.

Tous les amis des missions connaissent le nom de ce pieux serviteur de Dieu, dont la vie a été traduite en français. Quelques chrétiens anglais se sont cotisés dernièrement pour lui élever un monument dans la ville même où il mourut. La Compagnie des Indes a souscrit pour 50 livres sterling (1,250 fr.). L'inscription suivante sera inscrite sur sa tombe:

« Ici gît Henry Martyn, chapelain au service de la Compagnie des Indes-Orientales. — Né à Truro (Angleterre), le 18 février 1781 ; mort à Tocat, le 16 septembre 1812. Pendant plusieurs années il travailla dans l'Inde au bien de l'humanité, soit en vue de ce monde, soit en vue du monde à venir. Il traduisit les saintes Ecritures en hindoustani et en persan, et fit sa plus chère occupation de proclamer le grand Dieu et Sauveur dont elles rendent témoignage. On se souviendra longtemps de lui dans ces pays, où on le connaissait comme un « homme de Dieu. » Que sa tombe soit honorée! »

Cette épitaphe sera gravée sur le monument en quatre langues : en anglais, en arménien, en turc et en grec moderne.

Paris. — Imprimerie de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi. 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.



AFRIQUE MERIDIONALE.

STATION DE BÉTHESDA.

Lettre de M. Schrumpf, *écrite en date du* 18 *décembre* 1855.

Joies et douleurs de la vie missionnaire. — Des auditeurs inattendus. — Obstacles aux progrès de l'Evangile. — Départ de M. Casalis. — Tremblements de terre. — Une visite à Hébron.

Chers frères et très honorés directeurs,

On a souvent comparé, et avec raison, les incidents de la vie des croyants aux diverses phases du voyage des Israélites dans le désert.

Il n'y a donc ni nouveauté ni indiscrétion dans ma requête, si je prie nos chers amis chrétiens de se placer toujours davantage à ce point de vue, en considérant les éventualités de l'histoire de notre mission dans le sein du paganisme, et surtout au milieu du *peuple-enfant* que nous évangélisons.

Tantôt c'est la confiance et la joie qui brillent sur les figures basanées qui nous entourent; ce sont des cris d'allégresse qui se font entendre après une délivrance signalée de la part du Seigneur.

« Moïse et les enfants d'Israël, avec Marie la prophétesse, « sœur d'Aaron, et toutes les femmes, tenant dans leurs « mains des tambours et des flûtes s'entrerépondent en di-

« sant : Chantez à l'Eternel, car il s'est hautement élevé. » (Ex. XV, 20, 21.)

Tantôt du sein de cette même communauté retentissent des accents d'un tout autre timbre, des murmures qui nous bouleversent le cœur. C'est le nouvel Israël charnel de Réphidim (Ex. XVII), qui chuchote plus ou moins ouvertement, selon les occasions : « Donnez-nous de l'eau à boire, donnez-« nous de la viande à manger. Pourquoi nous a-t-on fait « monter hors d'Egypte pour nous faire mourir de soif, nous « et nos enfants et nos troupeaux ! »

C'est ainsi que nous avons tour à tour, et dans une succession presque non interrompue, nos joies d'Elim et nos amertumes de Mara ; nos victoires sur Hamalec et nos honteuses défaites de la plaine de Horma (Nombres, XIV, 45).

Chers frères, j'ai cru devoir placer en tête de ce que j'ai à vous dire sur les derniers incidents de notre vie missionnaire à Béthesda, ce petit avant-propos comme *correctif* à ce que, soit nos espérances, soit nos inquiétudes et nos craintes, pourraient avoir de trop excessif.

Nous avons été, ces temps derniers, témoins d'un petit mouvement réjouissant qui se fait sentir parmi les ossements de morts qui nous entourent depuis tant d'années sans donner signe de vie.

A la suite de nos récentes tournées d'évangélisation dans les villages de nos alentours (tournées maintes fois entreprises par nous sans produire aucun résultat), cette *pâte* inerte des indifférents, pour parler avec la similitude de l'Evangile, a paru, cette fois, vouloir se soulever un peu.

Nous fûmes tout étonnés de contempler un beau dimanche de petites troupes bruyantes, sortant de presque tous les coins du pays pour se diririger vers notre humble chapelle et y assister à nos réunions de culte.

Le nombre de ces nouveaux arrivants était parfois si considérable, qu'il n'y avait plus moyen de tenir nos services religieux dans notre salle de prière, qui peut à peine contenir 200 personnes entassées les unes sur les autres. Force nous fut de nous réunir en plein air.

De cette manière, il y eut plusieurs fois plus de 400 personnes réunies autour de nous, écoutant en silence nos exhortations, et mêlant très convenablement leurs voix à nos chants religieux.

Vous comprenez que nous ne pûmes, à cette occasion, nous empêcher de nous étonner nous-mêmes de la soudaine et inattendue tournure qu'allaient prendre les affaires du royaume de Dieu dans notre champ de travail, si longtemps ingrat et semé des plus grandes difficultés.

Il est vrai que la plupart des personnes qui nous arrivaient ainsi, ne nous paraissaient nullement être sous des inspirations très sérieuses, ni amenées par des besoins spirituels apparents, car les services finis, nous avions toute la peine du monde pour contenir un peu cette *multitude sauvage et bruyante* à l'excès; elle assiégeait notre maison avec des cris assourdissants, s'introduisait dans tous les coins et touchait à toutes choses d'une manière peu discrète.

Cependant, le fait même du mouvement qui se communiquait à cette matière inerte depuis tant d'années, ne devait-il pas nous paraître d'autant plus remarquable ?

« Le doigt de Dieu, nous sommes-nous dit, se fait sentir comme à l'œil. Le Seigneur se sert des circonstances du temps pour remuer ces aveugles païens qui ne se soucient guère *des voies de Dieu, qui sont justes et équitables.* » (Apoc. XV, 3.)

Ces gens, en effet, ne semblent avoir que le sentiment confus (qui prédomine chez Moshesh et d'autres de son peuple) qu'en demeurant dans leur ignorance des anciens jours ils seront non seulement débordés, mais écrasés par la

civilisation qui s'avance et les étreint de tous côtés, et ils font quelques efforts *tardifs* pour sortir de leur abrutissement.

Puisse ce petit mouvement, auquel on ne peut guère se fier jusqu'au jour présent, de peu considérable qu'il est, devenir encore plus général et surtout plus intense parmi nous.

Il est, hélas! déjà combattu rudement par les cérémonies païennes, accompagnées de toutes les débauches ordinaires qu'on ressuscite avec plus de fureur que jamais dans nos quartiers.

Humainemement parlant, ce ne serait que le résultat positif et prochain d'un retour *sincère* et *général* chez les indigènes, vers une certaine mesure de sagesse, de probité et d'honnêteté, qui pourrait sauver le pays des Bassoutos d'un envahissement complet des puissances étrangères, et leur nationalité d'une extinction totale.

Jusqu'à présent la propension à s'approprier le bien d'autrui a été malheureusement si répandue chez ce peuple, et a porté de si tristes fruits, même jusque dans les familles de la plupart des chefs, que nous avons vécu et que nous vivons encore dans des transes continuelles en songeant aux conséquences probables de pareilles manœuvres.

Maintes fois les petits chefs de notre voisinage (Morosi, Seperi, Poushouli, etc.) ont été, par suite des vols commis par leurs gens et leurs fils, menacés d'une attaque à main armée.

Ce sont là des choses de notoriété publique, rebattues dans les assemblées nationales et dans les conférences que Moshesh a eues dernièrement avec le président du Frijstaat (l'ancienne Sovereignty) et le gouverneur de la colonie du Cap.

Au milieu des émotions que nous causaient ces divers évènements, nous avons été appelés, au surplus, à prendre congé d'un ancien et cher ami qui, de tout temps, a, souvent

plus qu'aucun autre ici, sympathisé aux peines et aux joies qui nous sont échues en partage, dans le champ spécial que nous cultivons ; je veux parler de notre frère Casalis.

Hélas ! que dire de ces séparations en pays étranger, désert sous plus d'un rapport, d'anciens coopérateurs dans l'œuvre du Seigneur, dont les uns, éprouvés par diverses peines du cœur et du corps, quoique non pas abattus, s'en retournent, après de longues années de labeur, au pays de leurs pères ; tandis que les autres, plus ou moins accablés aussi sous le fardeau qui pèse sur leurs épaules, demeurent en arrière en sentant doublement leur faiblesse et le poids de la solitude. . . Ce sont des moments bien douloureux ! Qu'il plaise au Seigneur de les sanctifier pour le bien de nos âmes !

Du reste, nous accompagnons notre cher frère de nos vœux et de nos prières dans son voyage et dans sa nouvelle vocation. Puisse-t-il vous arriver bientôt sain et sauf avec sa famille, et, de l'*excellent trésor de son cœur*, vous communiquer des choses *nouvelles* et des choses *anciennes* sur le règne de Dieu dans ces contrées, pour l'encouragement et l'édification des amis des Missions. Notre frère vient en outre de voir un peu de ses yeux notre station de Béthesda, la famille missionnaire qui y habite, les gens que nous soignons et le résultat apparent de nos travaux. Il vous dira amplement de vive bouche ce qui en est.

Le phénomène des tremblements de terre, dont j'ai déjà eu occasion de vous parler, continue à se reproduire à Béthesda d'une manière très alarmante. Le 4 décembre dernier, à l'entrée de la nuit, nous avons eu un nouveau et violent choc qui nous fit craindre un moment pour nos vies. Le bâtiment que nous habitons était violemment ébranlé, et les murs menaçaient de s'écrouler sur nous.

Il est extraordinaire que dans le reste du Lessouto on ne paraît rien ressentir de semblable. Ce qui de plus est surprenant, c'est que des personnes aux nerfs sensibles ressen-

tent presque constamment comme les effets d'un continuel bouillonnement souterrain. Ma chère femme, qui est souvent éprouvée dans sa santé, en souffre beaucoup.

Nous commençons maintenant à posséder le Nouveau Testament sessouto en entier. La presse de Béerséba doit en tirer les dernières feuilles au complet. Ce saint Livre, vrai code du chrétien, sera une bonne et excellente chose entre les mains de nos Bassoutos. Pour soulager l'atelier de Béerséba, qui est fort mal monté en ouvriers indigènes, je me suis chargé de la reliure des *cinq cents* exemplaires du saint volume qui sont destinés à la station de Béthesda.

Déjà une vingtaine (les seuls complets que j'aie pour le moment) ont été solidement reliés ici en peau de chèvre, et les indigènes les achètent peu à peu à un prix raisonnable. J'aurai plus tard un petit compte de recettes et de dépenses à présenter, pour cet effet, à l'honorable trésorier de la Société.

J'ai été, le mois passé, faire une petite excursion à cheval à Béerséba, en passant par Hébron, pour assister à une conférence extraordinaire. A cette occasion, j'ai pu prêcher, dans la première de ces deux stations, à une *congrégation stable* de plus de 500 personnes.

Les frères attachés à cette mission ont toujours des encouragements dans l'exercice de leur ministère. Il faut avouer aussi que l'industrie européenne et les avant-postes de la civilisation qui étreignent Béerséba de tous côtés, n'ont pas peu contribué à donner une heureuse impulsion à l'œuvre dans cet endroit.

A Hébron, nos amis Cochet se réjouissent à leur tour d'un *mieux* très notable qui se fait sentir dans leur quartier. J'ai d'ailleurs trouvé chez eux des réunions religieuses beaucoup plus nombreuses que par le passé. Puisse là aussi la petite famille croître jusqu'à mille, et le désert commencer à fleurir comme une rose!

Voilà, chers frères et directeurs, ce que je tenais à vous

dire pour aujourd'hui. J'espère que ma dernière lettre, datée du 28 août de cette année, avec mes feuilles d'évangélisation, vous sera parvenue. Ces communications précédentes contiennent des détails que l'aperçu général de ce jour doit compléter.

Recevez, chers frères, avec l'assurance renouvelée de mon parfait attachement en Christ, les salutations affectueuses de ma femme, de frère Gosselin et de votre tout dévoué dans le Seigneur,

Christian SCHRUMPF.

STATION DE CARMEL.

Lettre de M. LEMUE, *en date du* 9 *janvier* 1856.

Adieux de M. Casalis à Carmel. — Un magistrat chrétien. — Vingt-six catéchumènes.—Collecte.

Messieurs et très honorés frères,

« La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. » Cette parole est maintenant plus applicable que jamais à ce pays et à beaucoup d'autres. Nos rangs viennent encore de s'éclaircir par le départ de M. Casalis. L'absence de ce cher frère sera une grande perte pour la mission des Bassoutos, où il était apprécié, aimé et honoré, et où son labeur a été en bénédiction pendant de longues années. Mais ils ne sont pas les seuls qui le regrettent : les Européens qui l'ont connu auraient voulu le retenir, et ses collègues, qui ont vécu dans une douce intimité avec lui, sentent que leur œuvre au sud de l'Afrique va être privée de l'appui d'un consciencieux serviteur de Dieu.

Lorsque notre cher frère vint nous faire ses adieux, il a prêché un discours aussi solide qu'émouvant sur ces paroles :

Retiens les saines doctrines (II Tim., I, 13). « Je suis venu, dit-il, dans ces contrées au nom de Christ; je désire les quitter en *son nom.* » Heureux ceux auxquels la conscience rend ce beau témoignage d'avoir commencé et achevé leur œuvre dans le Seigneur et pour sa gloire! Notre frère s'appliqua à montrer, pour la dernière fois, à nos indigènes, ce qu'il faut retenir, comment il faut le retenir, et sur quels secours d'en-haut nous pouvons compter; ce qui lui donna occasion de leur rappeler les principaux traits de la doctrine chrétienne et de les exhorter à la persévérance. Ce discours, comme j'ai pu m'en convaincre dans la suite, produisit deux impressions profondes sur l'auditoire : le désir de profiter de ces sérieuses paroles d'adieu, et la tristesse de perdre l'un des premiers hérauts de l'Évangile parmi eux; tristesse accompagnée pour eux d'une vague impression que ce départ n'était peut-être pas le dernier.

Bientôt après ces adieux de notre frère, je fus appelé auprès d'une amie plongée dans le deuil. Mme Stuart, sœur du missionnaire Helmore, de Likhatlong, vient de perdre son mari, Charles Urquhart-Stuart, autrefois ancien magistrat de Bloem-Fountein. Homme de bien et doué d'une grande énergie et de beaucoup de talents, il s'intéressait vivement à la conversion des indigènes. Chaque matin il dirigeait un culte domestique auquel on lisait l'Écriture sainte en trois langues différentes, l'anglais, le hollandais et le sechuana. Lorsqu'un missionnaire le visitait, il avait la coutume de le conduire dans une communauté de Fingoes, à une demi-lieue de la ville; et à sa voix, tous se réunissaient pour entendre la prédication de l'Evangile. Dans plusieurs rencontres, il a adressé des exhortations aux gens de Carmel, avec tant de sérieux et tant d'amour, que ces paroles ne furent jamais oubliées. Notre sœur, restée veuve, se voit donc obligée de quitter l'Afrique.

Vous apprendrez avec plaisir que les habitants de la sta-

tion continuent à nous donner de la satisfaction. Pendant les dernières fêtes de Noël, douze néophytes se sont présentés comme catéchumènes. De ce nombre est un jeune Mossouto de bonne famille, remis à mes soins par M. Arbousset, et dont je surveille l'éducation depuis environ deux ans. Il y a donc aujourd'hui parmi nos auditeurs vingt-six personnes qui reçoivent des instructions préparatoires au baptême. Je ne me hâte pas de les admettre dans l'Eglise visible, convaincu qu'un long noviciat leur est salutaire, tant sous le rapport de l'instruction que de la discipline. La jeunesse continue à bien fréquenter les écoles et à montrer du goût pour la lecture. La collecte en faveur de la Société a produit cette année la somme de 330 fr.

Agréez, Monsieur le président et Messieurs, l'expression sincère du respect et de l'affection avec lesquels je suis votre dévoué serviteur et frère dans la foi,

P. Lemue.

STATION D'HÉBRON.

Lettre de M. Cochet, *en date du* 9 *janvier* 1856.

Lumières et ombres. — La nouvelle chapelle. — Aspect des auditeurs. — L'Évangile et les doctrines humanitaires. — Adieux de M. Casalis à Hébron. — Baptême de cinq néophytes. — Espérances et difficultés.

Messieurs et très honorés directeurs,

En venant vous donner quelques aperçus sur l'état de la station confiée à mes soins, une réflexion bien simple, mais qui ne manque peut-être pas d'à-propos se présente à mon esprit. C'est que quand le mot de progrès ressort du récit des messagers de l'Evangile chez les païens, l'on court quelquefois risque d'en étendre trop la signification et de le tenir

pour synonyme, ou peu s'en faut, de succès complet. Comme dans une lutte meurtrière entre des forces ennemies, le cri de victoire de l'armée triomphante est rarement poussé sans éveiller des regrets amers chez les vainqueurs eux-mêmes, ainsi le succès dont se réjouit le messager de l'Evangile est loin d'être si complet qu'il ne laisse plus d'un sujet de douleur. A côté des individus qui, se convertissant un à un, se joignent au petit troupeau de Jésus-Christ, se trouve la masse de païens toujours gisante dans son ignorance et dans ses péchés; malgré une réception sincère de l'Evangile, il reste chez les chrétiens des superstitions, des goûts, des mœurs qui tiennent du paganisme; à des intentions bonnes et droites, s'allient un manque d'énergie ou une inconstance dans le caractère qui frustrent souvent les espérances qu'on avait fondées sur des individus en apparence bien affermis; avec le principe d'une nouvelle vie dans le cœur, un besoin trop peu senti de le développer, et une tendance à faire consister la vie chrétienne beaucoup en paroles. Tels sont quelques-uns des traits qui doivent souvent faire ombre au tableau que le missionnaire veut tracer de son œuvre, au moins parmi les Bassoutos. C'est avec ces réserves que je vais dire à quel point en sont les choses dans cette station.

Une chapelle d'une construction bien modeste et peu coûteuse, commencée il y a sept mois, est à peu de chose près achevée; j'y tiens les services depuis deux mois. Le simple fait de cette construction a eu son importance, en ce qu'une augmentation sensible s'est déclarée dans le nombre des auditeurs dès que nous avons possédé un lieu de culte. Quand le temps le permet, je puis compter sur une congrégation d'environ deux cents personnes, qui ne peuvent trouver place dans cette chapelle qu'à condition d'y être fort serrées. Je devrai donc aviser prochainement à l'agrandir de quelque manière, si, comme je l'espère, le nombre des auditeurs continue à s'accroître. L'aspect de cet auditoire n'est pas

attrayant à tous égards: la majeure partie de ceux qui le composent portent le costume sessouto, qui n'est pas précisément élégant. Il consiste en peaux sales couvertes de graisse et d'ocre, qui laissent plusieurs parties du corps à découvert, et qui, de plus, recèlent force insectes de plusieurs espèces. Ajoutez à cela que les Bassoutos s'enduisent de temps à autre le corps de graisse, ainsi que la tête et la figure. Mais qu'importe cet extérieur repoussant, qui n'est après tout qu'une image de l'état spirituel du païen? L'Evangile n'est-il pas accessible aux êtres nés dans la condition la moins enviable? Les saintes et salutaires vérités du christianisme semblent mieux se recommander à la croyance du reste des hommes, lorsqu'elles sont acceptées par les plus grands esprits dont s'honore la nature humaine.

Mais j'avoue qu'un argument non moins solide en leur faveur me paraît ressortir de leur adaptation à l'enseignement des plus ignorants, de leur puissance à régénérer les hommes les plus abjects, ces hommes pour le relèvement desquels les doctrines humanitaires, qui prétendent pourtant à plus d'universalité que l'Evangile, font entièrement défaut, et au sujet desquels les apôtres de ces systèmes prennent au fond si peu de souci. Pourquoi ces prétendus sages n'essaient-ils pas la valeur de leurs doctrines sur cette portion si nombreuse de l'humanité? Jusques-là nous tiendrons la prédication de la croix comme le seul remède efficace contre les misères morales du paganisme.

Le dimanche, 28 octobre dernier, a été marqué pour la station par une double solennité: par les adieux de M. Casalis, et par la réception dans l'Eglise de quelques personnes.

Notre frère, qui venait d'arriver avec sa famille, accompagné de M. et Mme Dyke, allait quitter ici le sol du Lessouto. Faut-il dire combien de sentiments se sont pressés dans nos cœurs durant les derniers jours que nous l'avons possédé et dont la mémoire nous sera toujours précieuse? Les gens des

environs avaient été prévenus; ils arrivèrent en bon nombre, ainsi que les chefs. M. Casalis leur adressa la parole comme on le fait pour la dernière fois à des auditeurs qu'on ne reverra plus, exhortant les uns à la repentance et à la foi, les autres à la persévérance, comme il l'avait fait pendant vingt-trois années de ministère parmi les Bassoutos, faisant à tous des adieux émouvants et propres à laisser de salutaires impressions. Cette circonstance, déjà bien sérieuse, coïncidait avec la réception que j'ai dite, celle de cinq candidats, deux hommes et trois femmes, qui avaient suivi un cours d'instruction religieuse depuis deux ans. La prédication achevée, il se levèrent devant une congrégation attentive, confessèrent leur foi et s'engagèrent à demeurer attachés au Seigneur, puis ils reçurent le sceau sacré du baptême. Huit jours après, ils furent admis à la participation de la sainte-Cène.

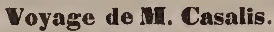
Je me plais à croire qu'il se fait un travail dans les cœurs de plusieurs personnes, travail souvent très lent, d'abord peu apparent, mais qui n'en existe pas moins. Des convictions se forment insensiblement sous l'enseignement de la Parole de Dieu ; puis vient le moment où, la conscience se sentant agitée, il faut avancer ou reculer. Hélas ! j'en vois plusieurs qui prennent ce dernier parti. Telle personne, qui paraît très susceptible de recevoir des impressions salutaires et qui ne réussit pas toujours à déguiser ses émotions, cherche maintenant à étouffer sa conscience en n'assistant plus aux prédications. Une autre, appelée à entrer dans le sentier de la vie, ne peut se résoudre à faire le pas décisif. Avoir part au salut paraît une chose désirable à ces gens ; mais l'idée de se convertir et de renoncer à leur train de vie les effraie. Comme dans la vision du pélerin de Bunyan *(Voyage du chrétien)*, ce palais magnifique, dont les habitants portent des vêtements d'or et jouissent de la vraie félicité, est entouré de gens qui voudraient bien y pénétrer, mais qui reculent effrayés à la

vue des ennemis redoutables qui en défendent la porte à main armée ; ainsi en est-il d'un grand nombre de ceux qui font partie de notre congrégation : pour un qui se fait résolûment inscrire et se force comme avec l'épée un passage dans la demeure glorieuse, le grand nombre reste dehors à former de stériles désirs. Il est cependant juste de remarquer que, dans une station comme celle-ci, où les chrétiens sont encore peu nombreux, les personnes comme celles que je viens de décrire reçoivent moins d'impulsion et de secours de l'exemple que dans les stations où les chrétiens sont plus nombreux et plus considérés, et qu'il faut espérer en bien de beaucoup de ceux qui n'ont pu se décider jusqu'ici à embrasser l'Evangile . . . . .

Votre dévoué en Christ.

L.-J. COCHET.

En terminant sa lettre, M. Cochet exprime le vœu que l'état de paix dont jouit actuellement le Lessouto puisse se prolonger longtemps, mais en laissant percer sur ce point quelques appréhensions fondées sur divers indices trop peu caractérisés encore pour être mis au jour. Nous unissons nos prières à celles du missionnaire pour demander au Seigneur de mettre un frein aux mauvaises passions d'où pourraient naître de nouveaux troubles.



Voyage de M. Casalis.

Après avoir quitté le Lessouto et fait aux stations françaises ces adieux chrétiens, dont les lettres des missionnaires parlent d'une manière si touchante, M. Casalis s'est rendu à Port-Elisabeth avec l'intention de s'y embarquer pour le Cap. Là il a dû s'arrêter quelques jours pour attendre le départ d'un navire, et une lettre datée du 21 décembre der-

nier, donne une idée de la manière dont une partie de ce temps a été employé. Nous n'avons pas besoin de signaler à l'attention du lecteur le charme émouvant de quelques-uns des détails qu'ils vont lire :

« J'ai, écrit notre frère, prêché ici à une communauté de Fingoes et de Bassoutos, qui travaillent au déchargement des vaisseaux. Ils ont tout près de la ville un établissement à eux, où la Société de Londres leur a bâti une bonne chapelle. J'ai observé avec plaisir, dans ce faubourg de Port-Elisabeth, plusieurs maisons à façade blanche, à toits d'ardoises. On voit aux fenêtres des rideaux et dans l'intérieur quelques bons meubles. J'ai pris des informations pour savoir si ces maisons appartiennent aux naturels, et j'ai appris avec plaisir que la municipalité leur a accordé le droit d'acheter du terrain et de posséder autant d'immeubles qu'ils le désirent. Au sortir du service, je fus salué par plusieurs Bassoutos qui m'avaient reconnu : « Où allez-vous ? » me criaient-ils ; et me voyant indiquer le Cap : « Oh ! non, ce « n'est pas là votre route : la voilà, la voilà ! » Et ils tendaient le bras dans la direction du Lessouto....

« Pauvres gens ! ils ne savaient pas quelle corde douloureuse ils faisaient vibrer ! J'ai peine à me remettre des émotions du départ. Il me semble sentir l'étreinte convulsive que j'ai reçue dans les bras de chacun de mes frères. J'entends encore leurs voix m'apportant, après le dernier embrassement, encore un mot d'adieux, une parole de paix et d'amour. Thaba-Bossiou, Morija, toutes nos chères stations sont là, flottant devant mes yeux, de quelque côté que je me tourne. Est-il donc bien vrai que de tout ce qui a fait palpiter mon cœur pendant vingt-trois années, il ne me reste que des souvenirs ? Heureusement que ces souvenirs se rattachent à des réalités d'une portée éternelle. J'emporte avec moi, comme un impérissable monument de la grâce divine qui a reposé sur nos travaux, tous les livres du Nou-

veau Testament traduits et imprimés en sessouto. Quoi qu'il arrive, l'Evangile a été donné au peuple qu'il était réservé à la Société des Missions évangéliques de découvrir, et dans les Maloutis comme à Madagascar, la Parole divine manifesterait au besoin, toute seule, sa puissance pour perpétuer et consolider l'Eglise. »

Une lettre plus récente, écrite du Cap, annonçait que M. Casalis, arrivé heureusement dans cette ville avec ses enfants, se disposait à profiter du premier navire en partance pour l'Angleterre. Nous espérons donc pouvoir bientôt, Dieu le voulant, annoncer que ce cher frère est parmi nous.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

ASIE CENTRALE.

Relation d'un voyage dans le Thibet occidental.

But du voyage. — Difficultés de la route. — Mœurs du pays. — Arrivée à Ladak. — Un monastère bouddhique. — Les lamas en prières. — L'œuvre missionnaire.

L'année dernière, dans nos livraisons de septembre et d'octobre (pages 348 et 370), nous donnâmes quelques extraits de la relation d'un voyage au royaume de Cachemir, par le révérend missionnaire Clark et le major Martin, ce chrétien dévoué qui a récemment quitté l'armée anglaise pour se consacrer tout entier à l'œuvre des missions. Nous annonçâmes en même temps l'intention de suivre les deux voyageurs dans des pays moins connus encore que le Cachemir, c'est-à-dire à travers les hauteurs du Thibet occidental, régions où jamais encore ne s'était avancé le pied d'un

missionnaire protestant. C'est cette promesse que nous allons remplir, mais en restreignant beaucoup nos citations. Il faudrait un volume entier pour dire toutes les choses curieuses et intéressantes que les voyageurs observèrent durant ce voyage. On se rappelle que leur grand but était de s'éclairer sur la possibilité de fonder une station missionnaire à Ladak ou Lé, capitale du pays. L'entreprise leur paraissait d'autant plus exécutable, que cette contrée reconnaît pour souverain le Maharajah ou prince de Cachemir, ce Goolab-Sing dont nous avons rapporté les bienveillantes dispositions.

La distance qui sépare Srinagar de Lé n'est que d'environ quatre-vingts lieues; mais la route est semée d'immenses difficultés, le climat d'une rudesse extrême, et les passes souvent dangereuses. Nos voyageurs ne tardèrent pas à s'en apercevoir, bien qu'ils eussent eu soin de choisir pour leur expédition la saison de l'année la plus convenable, c'est-à-dire les premiers jours de juillet. Cinq jours après avoir quitté Srinagar, c'est-à-dire le 11 de ce mois, M. Clark écrivait dans son journal :

« Ce matin, à quatre heures, nous étions prêts à nous mettre en marche, mais nos chevaux (de somme ; il serait impossible de faire la route autrement qu'à pied) s'étaient échappés pour aller paître sur le flanc de la montagne, et une heure au moins fut perdue à les retrouver. Partis ainsi à cinq heures, onze heures arrivèrent avant que nous eussions pu faire plus d'un mille et demi (demi-lieue). Le sol était tellement escarpé et raboteux, qu'à chaque instant il fallait arrêter les chevaux pour rajuster nos caisses sur leur dos. Dans un endroit, l'une de ces pauvres bêtes tomba les pieds en l'air et resta longtemps comme morte, ensevelie dans la neige et entre d'énormes fragments de roches. Les caisses qu'elle portait étaient justement celles qui contenaient nos livres de mission, de sorte que nous eûmes un

moment d'inquiétude. On parvint cependant à tout relever sans trop de dommage, mais il fallut, dans cet endroit même, tailler la neige à coups de hache pour nous ouvrir un passage. Un peu plus loin, nous avons dû nous frayer encore, de la même manière, une route à travers un immense lit de neige d'une pente très rapide et aboutissant à la rivière (un des affluents de l'Indus), qui coulait à cinq ou six pieds au-dessous de la surface. Le sentier n'avait pas plus de six pouces de large, et il était très glissant; de sorte que le moindre faux pas aurait eu pour résultat probable une chute funeste dans les eaux écumantes que nous entendions mugir à travers les rochers. Nous vîmes près de là les traces d'une avalanche qui avait dû être énorme. Sur une étendue d'environ 50 verges, elle avait comme labouré la forêt, en déracinant ou brisant tous les arbres, dont les débris couvraient encore les bords de la rivière. Enfin, après bien des fatigues, nous avons atteint la haute vallée où nous voici campés pour la nuit, à 9,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Il s'y trouve trois petites maisons, mais inhabitées... »

Deux jours après, les missionnaires dressent leurs tentes à 10,700 pieds au-dessus de la mer, et M. Clark écrit :

« 13 *juillet*. Nous avons ce matin franchi la grande passe. La neige, dont l'épaisseur est en hiver d'au moins 40 pieds, à ce qu'on nous a dit, recevait d'un soleil éblouissant un éclat très fatigant pour les yeux. Il n'y a ici qu'une méchante petite cabane inhabitée. On s'y sent brûlé le jour et presque gelé la nuit. L'aspect du pays est nu et désolé; les collines sont des rochers; on ne voit pas un arbre, et les hivers de dix mois au moins qu'on y subit n'y laissent vivre que des marmottes, lesquelles nous voyons de temps en temps paraître à l'entrée de leurs retraites pour jeter sur nous un regard effrayé, pousser un cri et se cacher ensuite bien vite. J'oublie de mentionner deux ou trois corbeaux; mais outre cela, aucun être vivant : de temps à autre seulement, quelques

voyageurs thibétains, malpropres et d'une figure peu avenante. »

Plus loin, le 19 juillet, les missionnaires suivent une vallée étroite, profonde, dépourvue d'ombrage, où la chaleur est telle qu'ils peuvent à peine respirer, et qu'à midi ils tombent épuisés sur le sol, ainsi que leurs gens de service, et qu'ils y restent plusieurs heures sans trouver la force de se remettre en route.

Le lendemain, pendant qu'ils prennent leur repas du matin, un lama, le premier qu'ils eussent aperçu, vient à passer suivi de son serviteur. C'est un des incidents agréables de la route. Sur un signe qu'ils lui font, cet homme vient s'asseoir auprès d'eux; ils ne peuvent s'entretenir avec lui, car il n'entend pas la langue du Cachemir, mais ils lui offrent un traité en langue thibétaine. Il l'ouvre, et aussitôt sa figure s'éclaircit d'un rayon de joie. Il regarde les missionnaires, puis le livre, fait un *salaam* (salutation du pays), et se met à lire à haute voix. Au bout d'un moment, il relève les yeux, sourit et salue de nouveau, puis recommence à lire, comme un homme qui comprend et ressent du plaisir. Il se remet ensuite en route, après avoir pris congé par signes, et les missionnaires le voient encore longtemps, sur le penchant de la montagne qu'il gravissait, occupé très attentivement à poursuivre sa lecture.

Le 25 juillet, nos voyageurs traversent une autre passe, qui se trouve à 13,500 pieds au dessus du niveau de la mer; c'est, à 1,500 pieds près, la hauteur du mont Blanc. Une pluie glaciale tombe par torrents, et un vent violent rend la marche très fatigante. Le major Martin en souffre au point qu'il ne peut plus manger. Cependant on approche de Lé, et l'espoir d'y arriver bientôt soutient les missionnaires. L'ignorance de la langue est pour eux une source de pénibles embarras. Les habitants de la contrée paraissent doux et bienveillants. L'aspect des voyageurs leur inspire une vive curio-

sité; ils les regardent, se font mutuellement des signes et rient, en examinant tout avec une attention presque indiscrète. Ils paraissent presque tous savoir lire, et reçoivent avec empressement les traités qu'on leur offre. Les femmes ne sont pas voilées, et ne se montrent pas plus timides que les hommes. On dit qu'elles sont très laborieuses, que ce sont elles qui exécutent les travaux les plus pénibles, et l'on ajoute que, suivant l'habitude du pays, elles ont souvent plusieurs maris. Une idolâtrie grossière pèse sur ces populations. Un homme consent à vendre aux missionnaires une idole dont la forme excite leur curiosité, mais avant de s'en séparer, il lui fait un profond *salaam*, incline son front sur elle, et fait comprendre qu'il craint beaucoup que cet acte n'enflamme contre lui la colère du dieu et ne lui cause quelque grand malheur.

A mesure qu'ils avancent, les missionnaires observent, aussi exactement que l'ignorance du langage le leur permet, les mœurs et les idées religieuses du pays. Le bouddhisme est la seule religion que paraissent connaître les habitants, et nulle part en Orient cette forme dégénérée du panthéisme primitif ne s'étale plus à son aise qu'au sommet de ces hautes montagnes pittoresques. Les lamas et les bouddha-vivants du Thibet sont plus célèbres encore que bien connus. Leurs monastères, placés habituellement au sommet des rocs les plus élevés, sont assez nombreux pour que l'œil du voyageur en découvre presque continuellement quelqu'un. Dans presque tous les villages, et souvent sur le bord des routes, à une grande distance de toute habitation, se trouvent aussi une quantité d'édifices religieux connus sous le nom de *Manis*. Ce sont de petites constructions en maçonnerie très solide. Elles n'ont guère que 4 à 5 pieds de haut et 8 ou 10 de profondeur, mais leur longueur varie depuis 10 pieds jusqu'à 7 ou 800 pas. Le toit, qui le plus souvent est plat, mais quelquefois légèrement incliné, paraît en être la partie

la plus importante. On le voit invariablement couvert d'une multitude innombrable de pierres plates, sur lesquelles sont gravées des sentences ou des représentations grossières d'objets de toute nature. Ce sont les offrandes votives de Thibétains. Qu'un homme désire avoir un fils, qu'à la veille d'un voyage il veuille s'assurer la chance d'un heureux retour, qu'il craigne pour ses brebis les rigueurs de l'hiver, il s'en va trouver un lama, achète de lui une de ces pierres plates, y fait graver quelques mots prétendus sacrés ou la figure de ce qu'il désire, puis vient dévotement la déposer sur le Mani. Quand un Thibétain rencontre sur sa route un de ces édifices il passe toujours à droite ; prendre à gauche serait, à ce qu'il paraît, s'exposer à quelque malheur.

Les tombes des lamas ornent fréquemment aussi les bords des routes. Elles varient en grandeur et en élégance, suivant le rang que le défunt a occupé durant sa vie. Souvent, aux abords d'un village, ces petits monuments couvrent de grands espaces, ce qui ne saurait étonner, s'il est vrai, comme on le dit, que le quart de la population mâle de la contrée embrasse la profession de lama. Les murs en sont souvent ornés de figures de dragons ou d'autres animaux, et le sommet couronné de petites coupoles rouges. Réunies en groupes, ces tombes sont d'un aspect très gracieux.

Mais arrivons à Ladak. Ce fut le 31 juillet seulement, après 25 jours de marche, que les missionnaires mirent le pied dans cette ville, qui paraît être pour le Thibet occidental, ce que Lha-Ssa est pour le Thibet oriental, la ville sainte par excellence. Son aspect n'a rien de remarquable. Vue à distance, elle semble ne consister qu'en une immense maison, celle du rajah, dont les autres ne seraient que les dépendances. Une fois entré, on y trouve cependant d'autres habitations, mais leur nombre ne paraît guère dépasser 300. La ville est bâtie en partie sur le flanc et en partie au pied d'un hémicycle de rochers; de l'autre côté, une plaine, légè-

rement inclinée, s'étend jusqu'à l'Indus, qui coule à quatre milles de là. Les rives d'un petit ruisseau qui traverse cette plaine sont couvertes de verdure; mais partout ailleurs le regard ne découvre que sables et que rocs complètement dénudés. Le sommet de l'hémicycle est couronné de temples bouddhistes. Plus loin, par derrière, s'élèvent de hautes montagnes, et au-delà de l'Indus le regard en embrasse de plus hautes encore, que recouvrent des neiges éternelles. Quelques-unes de ces dernières sont les points les plus élevés de l'Himalaya occidental. On estime que l'une d'elles a 18,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Au centre de la ville est un vaste bazar très renommé et qui paraît être le rendez-vous général du commerce de toute l'Asie centrale. On y apporte des marchandises du Cachemir, du Punjab, de l'Inde, de la Perse, et même, dit-on, de la Russie. Grâce à ce concours de nationalités diverses, les missionnaires trouvèrent dans ce marché des auditeurs capables de les entendre. Dès le lendemain de leur arrivée, ils y annoncèrent le but de leur présence. Ils parvinrent aussi à se procurer un interprète et purent ainsi, à plusieurs reprises, réunir autour d'eux des auditoires assez nombreux, et qui se montrèrent généralement attentifs et bienveillants. Les traités composés en langue thibétaine par le Dr Prochnow (dont nous avons raconté le voyage sur un autre point du pays), eurent à Ladak un grand succès. Chacun en voulait, et les missionnaires regrettèrent beaucoup de n'avoir pas le Nouveau Testament dans le même dialecte. Ils trouvèrent l'occasion de placer plusieurs exemplaires de ce livre saint en Persan, et en firent présenter un au rajah de Lé. Celui-ci, qui est un jeune homme d'une vingtaine d'années, accorda le lendemain une audience aux missionnaires et les remercia de leur présent, mais sans se montrer, du reste, disposé à s'entretenir longtemps avec eux.

De Ladak, M. Clark fit dans le voisinage quelques excursions, dont une le conduisit dans la grande lamaserie de Hemé, l'une des plus renommées de la contrée. Laissons-le raconter lui-même les choses qu'il y vit :

« Après avoir quitté l'Indus et la route de Simla à Chunga, nous entrâmes daus un ravin profondément encaissé des deux côtés entre des rochers à pic, et nous nous dirigeâmes vers les temples, qui sont au nombre de six. L'un d'eux est beaucoup plus vaste que les autres; mais tous sont remplis d'idoles, grandes ou petites, de toutes formes, de toutes couleurs et dans toutes les positions imaginables. Dans les intervalles sont placés des vases en porcelaine, des coupes et des pots remplis de feuilles de roses, des tableaux, grands ou petits, entourés de cadres couverts de belles broderies (où la figure d'une femme assise occupe toujours une place éminente); de petites cloches, des trompettes, des boîtes d'encens, et une multitude d'autres ornements. Nous remarquâmes, parmi ces derniers, et au premier rang, un cahier d'échantillons de draps de fabrique anglaise, et portant encore écrit à l'extérieur : *Echantillons de couleur foncée*, ou quelque chose de pareil. Cet objet devait nécessairement avoir passé par la boutique d'un tailleur anglais; mais comment était-il arrivé là pour y recevoir des honneurs presque divins? On nous dit que c'était un présent fait au couvent par un *sahib* (blanc). Plusieurs des idoles étaient recouvertes d'étoffes d'or ou d'argent, et leurs niches resplendissaient de pierres précieuses. Des peintures représentant toute espèce d'objets ou de scènes couvraient les murs du haut en bas. Le sol était enduit d'un ciment d'une beauté remarquable, et il n'y avait pas jusqu'aux serrures des portes qui ne fussent dignes d'attention. L'endroit où les lamas gardent leurs vaches ressemble lui-même à une galerie de tableaux; nous vîmes sur les murs contre lesquels le bétail s'appuie, des tableaux qui, pour l'éclat du moins, feraient honneur au palais d'un rajah.

« La route qui nous avait conduits aux temples est bordée de *machines à prières*, différentes de celles qu'on appelle *skurris* et que l'on fait tourner dans la main. Celles-ci, d'une dimension beaucoup plus grande, c'est-à-dire hautes au moins d'un pied, étaient placées dans les murs, très près les unes des autres, et sur un pivot qui permettait de les faire tourner en les touchant du bout du doigt. Grâce à cette disposition, ceux qui montent aux temples peuvent prier tout le long du chemin. On sait que ces machines sont censées contenir des prières, et qu'il suffit de les mettre en mouvement pour s'acquitter d'un devoir religieux. Trouvant ce procédé encore trop pénible, ou pensant qu'il ne leur permet pas de prier assez, les lamas de Hemé ont eu recours à une invention plus expéditive encore. Un certain nombre de ces boîtes ont été placées dans un petit bâtiment spécial, où, au moyen d'un mécanisme très simple, un cours d'eau les met en mouvement toutes à la fois ; à l'une d'elles est, en outre, attaché un morceau de bois qui fait saillie et frappe, à chaque fois qu'il tourne, une cloche, dont le tintement se fait ainsi entendre le jour et la nuit. Impossible d'imaginer quelque chose de plus ingénieux et de plus commode pour se décharger d'une obligation peu agréable. Nous avons vu ailleurs des rangées de ces machines construites d'une autre manière, c'est-à-dire en forme de moulins à vent, et que le vent fait effectivement marcher.

« On dit que la lamaserie de Hemé contient environ 200 lamas. Ils sont tenus d'assister à leur culte idolâtre trois fois par jour, et font aussi trois repas en commun, Ils ne s'abstiennent ni de viande ni de vin, mais paraissent surtout grands amateurs de thé. A les entendre, ils n'auraient aucun revenu fixe ni aucune propriété, mais vivraient de ce qu'ils reçoivent des propriétaires du sol. Quand un homme est devenu lama, il lui est interdit d'exercer d'autre profession. Ces usages, joints à leur costume et à leurs manières, leur donnent une res-

semblance frappante avec les moines catholiques romains (1).

« Un des frères du rajah actuel est lama, et habite ce monastère. Ce jeune homme, âgé d'environ 18 ans, paraît doué d'intelligence. Nous allâmes lui faire une visite de cérémonie, et là, en présence d'un assez grand nombre de ses collègues, nous dîmes franchement qui nous étions et le but de notre voyage. Nous fîmes ensuite présent au monastère d'un assez grand nombre de nos livres chrétiens, en demandant qu'ils fussent placés dans un des temples, et tenus à la disposition de quiconque pourrait et voudrait les lire. Nous ajoutâmes que ces écrits faisaient connaître notre religion, et demandâmes qu'on voulût bien nous donner aussi des livres où nous pussions apprendre quelle était la religion du pays. Les lamas acceptèrent nos livres et promirent de nous envoyer quelques-uns des leurs le lendemain. Nous essayâmes aussi de les interroger sur leurs croyances, mais nous les

(1) Cette ressemblance, signalée par plusieurs voyageurs, l'est en particulier par un prêtre catholique romain, le père Huc, missionnaire lazariste, à qui ses voyages en Orient ont donné une certaine célébrité. Le passage suivant est remarquable; s'il était sorti de la plume d'un protestant, on n'aurait pas manqué de crier à la calomnie :

« Pour peu qu'on examine, dit-il, les réformes et les innovations introduites par Tsong-Kaba dans le culte lamanesque, on ne peut s'empêcher d'être frappé de leur rapport avec le catholicisme. La crosse, la mitre, la dalmatique, la chape ou pluvial que les grands-lamas portent en voyage ou lorsqu'ils font quelque cérémonie hors du temple; l'office à deux chœurs, la psalmodie, les exorcismes, l'encensoir soutenu par cinq chaînes, et pouvant s'ouvrir et se fermer à volonté ; les bénédictions données par les lamas, en étendant la main droite sur la tête des fidèles ; le chapelet, le célibat ecclésiastique, les retraites spirituelles, le culte des saints, les jeûnes, les processions, les litanies, l'eau bénite : voilà autant de rapports que les bouddhistes ont avec nous. »

Un peu embarrassé de cette étrange ressemblance, l'écrivain catholique cherche à établir que les lamas ont emprunté beaucoup au christianisme, mais en avouant avec candeur qu'il n'a trouvé « ni dans les traditions, ni dans les monuments du pays, aucune preuve positive de cet emprunt, et que tout ce qu'il est permis de dire à cet égard se borne à des conjectures.» (*Souvenirs d'un Voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine, etc., par M. Huc, prêtre-missionnaire de la Congrégation de Saint-Lazare.*)

trouvâmes d'une ignorance incroyable. Ils n'avaient pas l'idée d'un Dieu purement spirituel et ne comptaient évidemment, pour être sauvés, que sur leurs œuvres monacales. Quelle triste condition morale que celle de cette classe d'hommes si nombreuse, et quelle responsabilité pèse sur les nations chrétiennes qui, jusqu'à présent, n'ont rien fait encore pour les arracher à cet état de misère spirituelle !...

« Le lendemain, les lamas, fidèles à leur promesse, nous firent présent de quelques livres thibétains ; nous en achetâmes aussi d'autres qui nous parurent avoir plus de valeur, et qu'on ne nous céda qu'avec beaucoup de difficulté.

Quelques jours après, les missionnaires allèrent visiter une autre lamaserie située sur la rive opposée de l'Indus, dans un village nommé Pittah. Ils y arrivèrent au moment où les moines bouddhistes célébraient un de leurs exercices religieux : « En entrant dans le temple, dit M. Clark, nous vîmes dix-neuf lamas assis sur des bancs confortablement garnis de coussins, et rangés dans l'espace qui séparait les idoles de la porte. Le siége du lama principal était plus élevé, plus rapproché des idoles que les autres, et placé en face du moine chargé de conduire le service. Il paraît que l'usage de ces moines est de restaurer leur corps, tout en s'acquittant de leurs devoirs religieux, car au moment de notre entrée, ils avaient tous une petite tasse à la main, et bientôt après un serviteur, passant entre les rangs, leur versa du thé bouillant. Il nous sembla de plus que tous avaient, sous leur siége, une petite boîte contenant de la viande. Après avoir bu le thé, ils commencèrent leur service. L'officiant entonna une espèce de chant auquel tous les autres s'associèrent, et qui dura environ dix minutes. Leurs intonations n'étaient ni très harmonieuses ni très justes, mais ils savaient les paroles parfaitement bien, et les répétèrent sans la moindre hésitation, avec une telle vitesse qu'évidemment il était impossible que l'intelligence la plus prompte pût

suivre le sens des mots. On nous dit qu'ils prient ainsi cinq fois par jour, mais que ces exercices ne sont jamais suivis que par des lamas. Le service achevé, nous visitâmes les bâtiments. Il n'y avait de remarquable que deux choses : la hideuse laideur de quelques-unes des idoles, et des peaux de chèvres, de chiens, de chevaux et d'yaks, soigneusement empaillées et suspendues par des cordes au toit de l'un des temples. Je supposai que c'étaient les restes de quelques animaux morts au service du couvent, et dont on avait voulu ainsi conserver le souvenir. En sortant, nous passâmes par la cuisine, où nous n'aperçûmes guère que trois grands vases en cuivre. Cette lamaserie paraît ne contenir qu'une quarantaine de lamas. Leur chef ou abbé est nommé par le grand-lama de Lha-Ssa. Avant d'entrer en fonctions, il se rend dans cette ville, voyage qui exige environ trois mois de marche, et là on lui rase la tête, après quoi le grand-lama lui impose les mains... »

Nous ne suivrons pas MM. Clark et Martin dans leur voyage de retour à Srinagar. Prenant une autre route, ils se dirigèrent vers le nord, dans le but de visiter Iskardo, autre ville importante de ces contrées. Cet itinéraire, joint à la saison plus avancée, leur fit éprouver des souffrances bien autrement grandes encore que celles qu'ils avaient ressenties en se rendant à Ladak. Ils eurent à franchir des passes d'une hauteur prodigieuse (l'une d'elles a 15,000 pieds au-dessus du niveau de la mer), et ressentirent un tel froid, que, dans leurs tentes mêmes, et en se couvrant de tous les vêtements qu'ils avaient emportés, ils ne parvenaient pas à réchauffer leurs membres engourdis. En marchant, ils ne pouvaient respirer que très difficilement; une épaisse couche de neige obstruait leur chemin, et il virent succesivement plusieurs de leurs compagnons de route tomber malades, au point de ne pouvoir plus avancer qu'en se traînant ou en s'attachant à la queue de leurs bêtes de somme.

Nous citons ces faits pour montrer de quel dévouement savent faire preuve des serviteurs du Christ, zélés pour l'avancement du règne de leur Maître. Il ne nous reste plus qu'à reproduire les conclusions de M. Clark quant au but de leur voyage, l'établissement d'une mission dans ces contrées d'un aspect si étrange, mais intéressantes à tant d'égards :

« Les Thibétains, dit-il, sont, autant que nous en avons pu juger, des gens paisibles, simples et disposés à écouter tout ce qu'on voudra leur enseigner. La plupart d'entre eux savent lire, et tout ce que nous avons vu nous donne lieu de croire que là, comme en Chine, il existe un goût prononcé pour la lecture. A parler humainement, nous ne voyons donc aucun obstacle qui puisse empêcher la Parole de Dieu d'être portée et prêchée daus ce pays, du moins dans le Thibet occidental, car il ne paraît pas qu'il en soit de même du côté de Lha-Ssa. Que si, après cela, on demande: Quand cette mission doit-elle être entreprise? Je réponds sans hésiter: « Sur-le-champ. » Quiconque voudra se vouer à cette œuvre, devra commencer par apprendre la langue, et pour cela vivre dans le pays, ou du moins y rester aussi longtemps qu'on ne l'en chassera pas, procédé peu probable, mais qu'il faut prévoir pourtant, si l'on tient compte des caprices des princes orientaux. Les populations sont très ignorantes, mais en les évangélisant on n'aura à se débattre ni contre le mahométisme, ni contre l'indouisme, et peut-être au fond le bouddhisme n'a-t-il d'autre empire sur les masses que celui d'une crainte superstitieuse ou d'une longue habitude. Les missionnaires qui s'établiront dans ces contrées doivent être capables de supporter une vie dure, beaucoup de fatigues et l'âpreté du froid le plus vif, car la plus grande partie du pays est située à 10,000 ou 12,000 pieds d'élévation, et les hivers y sont excessivement rigoureux. Il faut aussi qu'ils se résignent à ne voir à peu près jamais d'autres visages que

ceux des naturels. Le major Martin dit que des frères moraves sont justement les hommes qu'il faut pour une œuvre pareille. »

Au moment même où M. Clark écrivait ces mots, deux frères moraves, MM. Pagell et Heide, étaient en chemin pour se rendre, par une autre route, à Ladak, où ils avaient l'intention de s'établir. Nous aurons probablement bientôt de leurs nouvelles, et nous nous empresserons d'en faire part à nos lecteurs, que ce qu'ils viennent de lire, aura disposé sans doute à suivre avec intérêt les œuvres tentées pour Christ dans ce nouveau champ de travail.

PAYS BIRMAN.

Mission parmi les Karens.—Histoire des deux premiers convertis de cette nation.

Notre première livraison de cette année contenait (page 31) une lettre écrite par un des évangélistes ou plutôt par un des pasteurs indigènes employés parmi les Karens du pays birman. En reproduisant cette lettre, nous avions omis de dire que San-Quala son auteur, est une des premières conquêtes que l'Evangile ait faites parmi ses compatriotes, et que son histoire offre des particularités d'un intérêt remarquable. Depuis, nous avons trouvé dans un journal missionnaire, à la suite d'un compte-rendu des travaux évangéliques dont les Karens sont l'objet, une notice assez étendue sur le révérend San-Quala. On nous saura gré de la reproduire en partie, en la faisant précéder de quelques renseignements sur sa nation. Plusieurs de ces détails ont pu déjà paraître ici et là dans notre recueil, mais à une époque assez éloignée pour que nos lecteurs n'en aient pas eu connaissance ou les aient oubliés, et l'admirable œuvre qui s'accomplit parmi les Karens

mérite bien que les amis des missions soient mis en mesure de la bien comprendre.

Les Karens, race dispersée dans les régions montagneuses du Birman, diffèrent de la population birmane proprement dite, par les traits de la figure aussi bien que par leur langage et leur religion. Tandis que les Birmans offrent tous les caractères distinctifs des races malaises, notamment les pommettes des joues saillantes, le nez écrasé et les lèvres épaisses, les Karens appartiennent évidemment au type caucasien. Ils ont une langue à eux, et au lieu d'être bouddhistes comme les Birmans, ils avaient, tout en tombant sous le joug de la démonolâtrie (culte des démons) et de la crainte des esprits, conservé l'idée vague d'un Dieu suprême et tout-puissant. Une tradition curieuse, transmise soigneusement de père en fils, disait qu'ils avaient été autrefois le peuple de ce Dieu, que leurs péchés les avaient ensuite fait rejeter, mais qu'un jour ils rentreraient en grâces, et que cette délivrance leur serait apportée par des hommes de couleur blanche.

Ces espérances confuses ont été longtemps à peu près le seul bien que possédât la nation des Karens. Cruellement opprimées, tantôt par les Siamois, tantôt par les Birmans, n'ayant rien dont ils pussent disposer, et réduits à l'état le plus misérable d'esclavage et de dégradation, ces pauvres gens s'étaient réfugiés dans des montagnes presque inaccessibles, au sein des gorges les plus reculées, ou dans la profondeur des forêts les plus épaisses. Une fois là, loin de l'atteinte de leurs oppresseurs, ils mettaient le feu aux arbres, se faisaient ainsi un coin de champ que les cendres engraissaient, y semaient quelques graines, puis, leur récolte faite, abattaient la hutte temporaire qui les avait abrités, et s'en allaient chercher un autre endroit où ils pussent en sûreté recommencer le même travail.

Telle fut la condition des Karens jusqu'au moment où les blancs, si singulièrement signalés à leur attente par leurs traditions, arrivèrent dans le pays. A cette époque, c'est-à-dire

après la première guerre des Anglais contre le Birman, il y a environ trente ans, l'attention du célèbre missionnaire Dr Judson se porta sur ce peuple. Avec le zèle ardent qui lui fit accomplir tant de choses, ce grand serviteur de Christ entreprit aussitôt de jeter parmi eux les semences de la vérité chrétienne, et bientôt une conversion éclatante vint couronner cette tentative; ce fut celle d'un Karen nommé Ko-Thah-byu. Dès sa jeunesse, cet homme avait été adonné au vol et au meurtre; il avouait plus tard en pleurant avoir trempé ses mains dans le sang d'au moins trente de ses semblables. Quand le Dr Judson le rencontra pour la première fois, il était esclave, mais esclave si indocile et si indomptable que ses maîtres désiraient de s'en défaire. Un des amis du missionnaire, lui voyant quelques dispositions à écouter, le racheta et lui rendit la liberté. Ko-Tha-byu entra alors au service d'une des familles qui travaillaient à la même œuvre que le docteur. Là, il reçut une instruction régulière, mais qui d'abord n'eut d'autre résultat que d'exciter dans son âme une lutte terrible entre la lumière et ses anciennes habitudes. A la fin pourtant le vieil homme fut vaincu, et Ko-Tha-byu put recevoir le baptême. Depuis ce moment, il fut véritablement une nouvelle créature ; toutes les énergies de son âme ardente furent mises au service de Christ, et il devint au milieu de ses compatriotes un évangéliste dévoué, intrépide, infatigable. Rivières débordées, montagnes arides, forêts en apparence impénétrables, rien ne l'arrêtait dès qu'il s'agissait d'aller à la recherche de quelques Karens retirés au fond de leurs cachettes obscures. Travailler était sa joie, prier sa force, et nombreuses furent les conversions dont Dieu permit que son ministère fût l'instrument. Sa mort enfin fut celle d'un racheté de Jésus-Christ. « Que Dieu fasse de moi ce « qu'il voudra, disait-il quelques instants avant d'expirer : je « suis certain que le Sauveur me recevra auprès de lui. »

Ainsi vécut et mourut le premier converti karen. Le se-

cond est encore vivant. C'est San-Quala, l'auteur de la lettre qu'on a lue, et l'objet de cette notice. Voici comment son histoire est racontée par l'un des plus anciens collaborateurs de Judson, le Dr Mason, encore à l'œuvre aujourd'hui dans le même champ de travail.

« Il y a quarante ans à peu près, dit-il, qu'une petite hutte en bambous se dressait sur les flancs d'une gorge abrupte, d'où se précipite le ruisseau qui passe ici. Cette pauvre cabane paraissait si fragile, qu'au moindre souffle du vent on s'attendait à la voir emportée au fond du précipice qu'elle dominait. Ses habitants étaient un Karen de taille élevée, à la barbe flottante, une femme de la même race et un enfant âgé d'environ deux ans. Comme tous ceux de leur nation, ces gens gémissaient sous le joug de l'oppresseur; mais à l'époque où je les prends, ils venaient d'entendre dire que des navires montés par des hommes blancs paraissaient souvent dans les ports birmans, et ils s'attendaient vaguement à voir ces étrangers devenir leurs libérateurs. Pendant qu'ils se livraient à ces pensées, un second fils leur naquit; ils lui donnèrent le nom de *Quala*, qui, dans leur langue, signifie *Espoir*. « Nous espérons, disaient-ils, de voir le bonheur « nous arriver pendant sa vie. » Cet enfant, c'est notre collègue d'aujourd'hui, le révérend San-Quala, qui dirige aujourd'hui notre mission parmi les Karens de la province de Toungoo, et qui, dans cette partie du champ missionnaire, a déjà pu administrer le saint baptême à plus de 1,500 convertis.

« Son père était un homme austère, que les souffrances de sa nation avaient presque rendu fou. Se comparant lui-même à un buisson d'épines, il disait, dans son langage figuré : « Que la feuille de bambou tombe sur les épines, et elles la perceront; que les épines tombent sur elle, et elles la déchireront. Si nous allons aux Siamois, ils font de nous leurs esclaves; si nous nous tournons vers les Birmans, ils font de nous leurs esclaves. » Et quand il s'exprimait ainsi,

on sentait qu'une sorte de rage concentrée menaçait de faire explosion en brisant son cœur. La haine qu'il portait aux bouddhistes était sa vie. Il haïssait leur religion, leurs pagodes, leurs idoles, leurs prêtres, tout ce qui tenait à eux par quelque côté, et ce sentiment amer, qu'entretenaient et qu'irritaient sans cesse des exactions ou des insultes nouvelles, avait fini par étouffer en lui tous les bons instincts du cœur. Il n'avait plus même l'ombre d'un sourire pour sa douce et laborieuse femme, qui, sans se plaindre jamais, plantait le coton, le sarclait, le gardait, le récoltait, le cardait, le filait, le teignait, le tissait, et en faisait des tuniques et des mouchoirs pour toute la famille.

« J'ai vu parmi les Karens beaucoup de femmes intéressantes, dignes d'affection, mais aucune qui ait laissé dans ma mémoire une trace aussi profonde que la mère de Quala. Si jamais être humain reçut l'Evangile comme une bonne nouvelle, ce fut bien celui-là. Si j'étais artiste, et que j'eusse à peindre Marie aux pieds de Jésus, je n'irais pas chercher mes inspirations ailleurs que dans le souvenir de cette humble sœur prêtant l'oreille aux discours des messagers du Sauveur. Dès qu'elle pouvait, sans négliger ses devoirs, s'absenter de son humble demeure, c'était pour se rendre auprès du missionnaire, en quelque lieu qu'il fût, à la ville ou au fond de la jongle; et tout le temps qu'elle pouvait rester auprès de lui, c'était littéralement à ses pieds ou à ceux de sa femme qu'elle le passait, écoutant la Parole et comme la buvant de ses grands yeux fendus en amande et brillant d'intelligence et de bonheur. Elle ne cessait d'écouter que pour raconter de temps à autre, dans son harmonieux dialecte, les changements que la grâce du Seigneur avait opérés dans son âme et les glorieuses espérances dont elle avait appris à se nourrir. Après avoir reçu les eaux du baptême, elle ne vécut que quelques années, mais ce furent des années de croissance spirituelle : d'abord le bouton, puis la fleur, et

enfin le fruit savoureux développé et mûri pour l'éternité.

Dans son enfance, Quala unissait à quelques-uns des traits de sa mère l'intelligence et le caractère résolu de son père, mais sans la morosité haineuse qui avait terni les belles facultés de ce dernier. Ce nom de Quala semblait, comme celui de Noé, lui avoir été donné prophétiquement ; car il se montra toujours animé d'une impérissable espérance. Dès son enfance, il avait recueilli dans sa mémoire toutes les traditions qui prophétisaient vaguement l'émancipation de sa race et la fin des cruelles vexations que lui faisaient subir ses oppresseurs. Ces traditions, dont on retrouve les traces parmi toutes les nations de l'Asie orientale, et dont l'origine est, selon toute apparence, dans la promesse d'un Messie, paraissent n'avoir été nulle part plus vivaces et plus populaires que parmi ces pauvres Karens. C'était un thême que développaient perpétuellement les sauvages improvisations de leurs poètes, et de tout ce qu'il avait entendu en ce genre Quala n'avait rien oublié. Bien des fois, en gardant les champs de riz de son père pour en éloigner les perroquets, les singes et d'autres animaux destructeurs, il se souvient d'avoir chanté une sorte de ballade dont voici le sens :

« Les enfants de Dieu sont ceux qui ont reçu,
« De la main de Dieu, le saint Livre.
« Ces enfants sont les étrangers au visage blanc;
« Oui, c'est à eux qu'a été donnée la Parole du Seigneur. »

Lorsque les troupes anglaises s'emparèrent de Tavoy (en 1825), Quala était âgé de quatorze ou quinze ans. Ses parents l'emmenèrent avec eux dans cette ville. A peine y étaient-ils entrés qu'on les arrêta pour les conduire devant le nouveau gouverneur, qu'ils trouvèrent environné d'officiers. Ce procédé les remplit d'abord de terreur; mais ils furent bientôt rassurés quand le gouverneur, au lieu de permettre qu'ils se prosternassent devant lui, à la manière orientale, leur dit de rester debout, leur parla avec bonté,

et les renvoya après leur avoir fait à chacun présent d'un turban et de quelque argent. « Je me rappelai alors, raconte « Quala, ces vers que j'avais entendus dans mon enfance :

« Voyez, voyez les blancs ! Comme ils sont beaux !
« Avec quelle grâce ils marchent, ils s'asseyent, ils mangent !
« Avec quelle perfection ils se tiennent debout et marchent !
« Et avec quelle bonté ils vous regardent et vous parlent ! »

Ce fut deux ou trois ans après cet évènement que Ko-Thah-byu, qui venait de recevoir le baptême, se mit en route pour aller prêcher l'Evangile à ses compatriotes cachés dans les jongles. La première maison qu'il trouva sur son chemin fut celle du père de Quala. Il s'y arrêta pour passer la nuit ; mais à peine y était-il que tous les voisins accoururent pour l'entendre raconter sa généalogie, car, à cette époque, les Karens voyaient un ennemi dans tout inconnu qui paraissait parmi eux, et ils ne lui accordaient l'hospitalité que lorsqu'il avait établi sa communauté de race. Ko-Thah-byu fit cette preuve et se hâta d'y ajouter, avec l'énergique vivacité d'expressions qui lui était propre, l'exposition de ses nouvelles croyances et du but de son voyage. Grande fut, à l'ouïe de ces choses, la surprise de ses auditeurs ; mais nul n'en fut plus ému que le jeune Quala : « Dès que je les eus entendues, « dit-il, je crus, et je me dis à moi-même : N'est-ce pas là « précisément ce que nous attendions et ce qu'il nous faut ? » A cette question, Dieu se chargea lui-même de répondre dans le cœur du jeune homme, et sous l'action bénie de la grâce, San Quala fut, après Ko-Thah-byu, le premier Karen converti et comme les prémices du ministère de cet homme, que la lumière de l'Evangile avait été chercher dans de si profondes ténèbres. »

NOUVELLES RÉCENTES.

Madagascar.—Une lettre du prince Rakoton-Radama.

Un des anciens missionnaires de Madagascar, le seul qui vive encore, le révérend David Griffiths, de Woodbridge, avait consacré plus de deux ans à la révision de la version malgache des saintes Ecritures. Cet important ouvrage terminé, il trouva le moyen d'en faire parvenir quelques exemplaires à l'héritier présomptif de la reine, le prince Rakoton-Radama, bien connu de nos lecteurs pour son attachement aux doctrines chrétiennes, si cruellement persécutées par sa mère. A cet envoi était joint celui d'une grammaire malgache dont M. Griffiths est l'auteur. Le prince a, en retour, adressé au missionnaire la lettre suivante, écrite de sa propre main :

« Antananarivo, 2 juillet 1855.

« *A David Griffiths.*—J'ai reçu la lettre écrite par vous le 10 août 1854, pour accompagner le livre que vous m'avez envoyé, et mon cœur s'est vivement réjoui. Je vous remercie en Dieu-Jehovah, et je lui demande de vous bénir. Je vous assure que je fais tout ce que je peux, suivant que Dieu me bénit, pour le peuple de Dieu soumis à la tribulation. Puissiez-vous être rendu toujours capable de remplir votre promesse de prier Dieu pour qu'il me bénisse, moi, les chrétiens et le peuple de Madagascar (lisez II Thess., III, 1), afin que nous puissions nous revoir sur la terre, et sur-

tout dans l'éternité, si telle est la volonté de Dieu! (Lisez Rom. XII, 12; Ephes. IV, 5.)

« Puissiez-vous vivre longtemps et être béni de Dieu! Ainsi parle

RAKOTON-RADAMA,

« Prince et premier secrétaire. »

Des nouvelles récentes annoncent qu'en effet le jeune prince use de tout son pouvoir, qui malheureusement n'est pas sans contrôle, pour empêcher que les chrétiens ne tombent sous le coup des lois rigoureuses qui les menacent sans cesse. On rapporte que dernièrement un jeune officier, ayant dénoncé quelques fidèles de la capitale qui se réunissaient en secret pour lire la Bible et prier en commun, le prince s'est hâté de l'envoyer commander un poste militaire éloigné de la capitale.

Hoani Wiremu Hipango et les Juifs convertis de Londres.

Nos lecteurs reconnaîtront ce nom de Hoani Wiremu Hipango. C'est celui de ce chef Néo-Zélandais que ses compatriotes chrétiens ont député dernièrement auprès de la reine d'Angleterre et de la Société des Missions épiscopales, pour recommander à l'une et à l'autre les intérêts spirituels de leur nation. (Voir notre dernière livraison, pages 113 et suivantes.)

Hoani Wiremu a vu dans Londres beaucoup de choses toutes nouvelles pour lui; mais rien ne l'a autant étonné et intéressé que les institutions et les œuvres religieuses qui abondent dans cette vaste cité. Ce fait montre, mieux que beaucoup de discours n'auraient pu le faire, la sincérité et la

profondeur de ses sentiments chrétiens. On en jugera par le trait suivant, que racontait il y a quelques semaines un journal anglais, *le Record*.

Depuis sa conversion au christianisme, Hoani Wiremu s'était toujours vivement intéressé à l'histoire et aux destinées du peuple juif. Arrivé à Londres, il visita les synagogues et se montra tout heureux d'apprendre qu'un certain nombre de juifs s'étaient convertis à la foi chrétienne. Il exprima le vœu d'être mis en rapport avec eux ; on l'introduisit, à cet effet, auprès du docteur Ewald (missionnaire employé à cette œuvre) ; celui-ci convoqua chez lui une nombreuse assemblée composée tout entière d'israélites convertis, et Hipango leur raconta, au moyen d'un interprète, la manière dont la lumière de l'Evangile s'était fait jour dans son esprit. Ce récit fut écouté avec toutes les marques de la plus profonde sympathie. A la fin de la séance, le chef demanda qu'il lui fût permis de serrer la main de tous les fils et de toutes les filles d'Abraham présents à la réunion. Quand ce fut le tour de M. Grevier, autrefois le rabbin Grevier, Hipango, apprenant que ce frère avait étudié au collége de Malte et se préparait à partir pour Tunis comme missionnaire parmi les juifs, parut très touché de ces faits, et ce fut avec une émotion manifeste qu'il invoqua la bénédiction du Très-Haut sur le nouveau missionnaire.

« Nous ne pensons pas, dit le journal auquel nous empruntons ce récit, avoir jamais assisté à une réunion religieuse plus impressive que celle-là. Les assistants avaient sous les yeux une démonstration vivante de ce que l'apôtre écrivait aux Ephésiens (chap. II, v. 14-22). »

La liberté religieuse en Turquie.

Nous n'apprendrons rien à nos lecteurs en leur disant que,

le 18 février dernier, un *Hatti-humaïoun*, ou Ordre impérial, publié à Constantinople, a proclamé, entre autre réformes importantes, le grand principe de la liberté religieuse. Un des articles de ce décret est ainsi conçu :

« Attendu que tous les cultes sont et seront librement « pratiqués dans les Etats ottomans, aucun sujet de mon « empire ne sera gêné dans l'exercice de la religion qu'il « professe, et ne sera d'aucune manière inquiété à cet égard. « Personne ne pourra être contraint à changer de reli- « gion. »

Malgré l'apparente clarté de ces promesses, quelques personnes ont émis des doutes sur leur accomplissement et sur l'interprétation qu'on pourrait leur donner ; mais des hommes bien placés pour en juger et très intéressés à ne pas se faire d'illusion, les missionnaires américains employés dans l'empire turc, ne paraissent pas éprouver ces craintes. Voici comment ils s'expriment à cet égard dans une adresse qu'ils ont présentée à l'ambassadeur d'Angleterre, lord Stratford de Redcliffe, pour le remercier de la part qu'il a prise, par ses conseils, dans cette grande affaire :

« Votre Seigneurie nous permettra de dire que nous considérons le Hatti-Cherif (décret du Sultan) comme entièrement satisfaisant, non seulement dans ses dispositions sociales, mais encore en ce qui concerne la liberté de conscience. Avoir agi avec moins de ménagement en traitant de ce grand principe, comme quelques-uns paraissent s'y être attendus, aurait été imprudent, et aurait certainement retardé le triomphe de la vérité au lieu de l'avancer..... Les choses se sont arrangées de manière à nous donner les plus brillantes espérances pour l'avenir.

« L'Acte impérial ne demande qu'à être convenablement appliqué, lorsque l'occasion s'en présentera, pour qu'on s'aperçoive bientôt de son importance. Nous reconnaissons avec gratitude la bonté du souverain de ce pays et les senti-

ments de modération, de sagesse et de libéralité dont son gouvernement est animé. Nous ne voyons aucune raison pour entretenir des doutes sur sa sincérité et sa loyauté dans la promulgation de l'Edit impérial, et sur son exécution dans toutes les parties de l'empire..... »

On voit par le reste de l'adresse que les signataires ne se dissimulent pas les difficultés de l'application de ces grands principes qui, disent-ils, « sont si contraires aux opinions d'une population ignorante et fanatique; » mais ils espèrent qu'avec les conseils et l'appui des puissances occidentales, ces difficultés seront peu à peu vaincues, et terminent comme ils ont commencé, en disant qu'ils regardent avec joie vers l'avenir, et se confient en Dieu qui achèvera, sans aucun doute, l'œuvre de régénération ainsi commencée.

Les signataires de l'adresse sont au nombre de dix-sept, en tête desquels figure le docteur Schauffler, qui assistait l'année dernière aux grandes conférences de l'*Alliance évangélique*, à Paris. Que Dieu veuille bénir de plus en plus abondamment le ministère de ces frères si dévoués, et dont les efforts ont déjà porté de si beaux fruits !

Mission américaine parmi les Zoulas.

Cette œuvre, dont nous avons parlé plusieurs fois, marche lentement, mais de manière pourtant à inspirer quelques espérances pour l'avenir. On sait que les Zoulas sont une des peuplades les plus farouches et les plus dégradées de l'Afrique du Sud. Les missionnaires américains ont parmi eux dix stations, dans lesquelles la moyenne des auditeurs varie de 35 à 170. Il y a de plus sept annexes, que les missionnaires vont visiter aussi souvent qu'il le peuvent. Dans les stations, sept Églises ont pu être organisées et comptent ensemble 172 membres reçus, dont la conduite

morale donne généralement de la satisfaction. L'année dernière, il y a eu quatorze admissions. Les écoles, au nombre de sept, n'ont encore que cent quatorze élèves. Une des plus grandes difficultés de l'œuvre paraît avoir été, jusqu'à présent d'éveiller chez ce peuple quelque goût pour l'instruction.

Une remarquable coopération.

Un pasteur des États-Unis racontait dernièrement que le traitement d'un colporteur, employé dans une des grandes villes de la Virginie, était fourni en partie par une congrégation de naturels des îles Sandwich. Ces humbles chrétiens, ayant eu occasion de lire, chez eux, le journal de ce colporteur, en avaient tellement été touchés qu'il avaient résolu de s'associer à ses travaux d'évangélisation.

Ainsi, voilà des Océaniens, naguère encore idolâtres et sauvages, qui contribuent à répandre la connaissance de Christ dans le pays même d'où cette connaissance leur a été portée. Que de merveilleux signes du pouvoir de la grâce apparaissent dans l'histoire des missions évangéliques!

Société des Missions évangéliques de Paris.

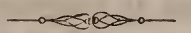
Cette institution, si chère à tous les chrétiens évangéliques de France, a célébré son trente-deuxième anniversaire le 17 avril, dans le temple de l'Oratoire Saint-Honoré. Une foule nombreuse y a pris part, et la bénédiction du Seigneur a, comme toujours, reposé sur l'assemblée. Nous donnerons, dans notre prochaine livraison, un compte-rendu succinct du rapport général et des discours prononcés dans cette belle réunion.

Paris. — Imprimerie de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi 18

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.



AFRIQUE MERIDIONALE

—

STATION DE MORIJA.

Lettre de M. Arbousset, *en date du* 31 *décembre* 1855.

Un réveil. — Les fêtes de Noël. — Trente-sept baptêmes. — Discours des néophytes. — La Sainte-Cène. — Émotion des païens.

Messieurs et très honorés frères,

Une pieuse femme de Morija me disait tout récemment, en parlant du retour de son mari vers Dieu : *La douleur de mon cœur s'est réjouie.* Cette heureuse expression résume en quelque sorte la joie que nous venons d'éprouver dans la station, tant les missionnaires que ceux des Bassoutos déjà convertis qui y résident. Nous avons, les uns et les autres, passé la dernière semaine de l'année d'une manière très occupée et vraiment bénie pour nos âmes. Vous savez les ravages et tout le chagrin que nous ont causés les troubles du pays, et les nombreuses défections qui sont survenues après. Les païens, autour de nous, ont un moment triomphé, disant : « Maints soutiens de l'Église sont tombés ; ses fêtes de baptême ne se reproduiront plus; la croyance des blancs s'en va. » Eh bien! le Seigneur a donné un démenti formel à ces détracteurs de son œuvre. Le jour de Noël, un immense auditoire se pressait dans l'établissement. C'étaient des gens de tout rang et de tout âge, accourus tant de l'endroit même que des villages

prochains ou éloignés, comme au temps du premier réveil, et accoutrés de vingt façons différentes. Nous avons célébré avec eux la nativité de notre Sauveur, non plus dans le temple, car il n'eût pas contenu le tiers de l'assemblée, mais en plein air, dans la cour du presbytère. On a paru édifié, ou tout au moins intéressé, au-delà de mon attente.

Le lendemain, les catéchumènes étant réunis, nous avons procédé à leur examen, qui a duré trois longues journées entières. Comme les séances étaient ouvertes aux fidèles, un bon nombre d'entre eux y a assisté, et en a retiré, je l'espère, beaucoup de fruits, car on les a trouvées aussi instructives qu'édifiantes.

Notre usage porte que chaque personne, en se réveillant, tâche de s'aider d'un ou de plusieurs membres vivants du troupeau, sous la surveillance desquels je la place, afin de m'alléger un peu la responsabilité et de mieux lier les chrétiens ensemble, tout en stimulant ainsi leur zèle. Ces *encourageurs* (c'est le terme consacré) étaient presque tous présents, et quelques-uns d'entre eux, sur invitation de ma part, ont donné aux néophytes d'excellents conseils.

Chaque récipiendaire a d'abord rendu compte de sa conversion et de ses sentiments religieux, ce que j'ai soigneusement couché par écrit, suivant mon habitude. Qui parle s'engage; on a recours au registre quand il y a lieu. Voici deux ou trois extraits de ces confessions, comme spécimen:

Eben-ezer-Nchochoane nous disait : « Je suis encore bien jeune, et j'ai déjà perdu un enfant et sa mère. Ces afflictions avaient un but. Dans le trouble qu'elles ont soulevé dans mon cœur, j'ai crié à Dieu, et sa grâce m'a secouru presque aussitôt. Oh ! que ses consolations sont bonnes ! Oh ! qu'il est doux de l'aimer par dessus tout ! Si seulement je pouvais imiter Job, non pas en paroles, mais par ma résignation !... Je vis mon fils dans un songe ; il expirait entre mes bras impuissants, et cela se réalisa bientôt après... J'ai beaucoup plus

péché que lui. Où fuirai-je, quand mon tour viendra?... Oh! Jésus, ma pensée revient de Golgotha. J'y ai ramassé quelques précieuses gouttes de ton sang, puissent-elles me laver de mon iniquité! Fais de moi ton serviteur; attire-moi toujours plus à toi; que je n'aie d'espérance de salut que dans ta mort; que mon cœur la médite jour et nuit... Quelquefois ce cœur me dit: « Les autres hommes ont leur compagne... » Mais non, chacun est veuf dans ce monde; car, d'un instant à l'autre, il nous quitte, ou plutôt nous le quittons. Je sais que je dois bientôt suivre mon fils et sa mère. Je m'y prépare sous les yeux de mon Sauveur. Que puis-je faire de mieux? »

Taolani. — « Je rends grâce à Jésus-Christ de ce qu'il est mort pour moi. Mon père m'a de bonne heure exhorté à prier Dieu, mais je m'obstinais et bouchais mes deux oreilles. Il me montra l'*a*, *b*, *c*. Je ne voulais pas y regarder, ni prononcer ces trois lettres. Un jour, il me demanda: « Penses-tu que le Tout-Puissant doive s'abaisser devant toi; ne dois-tu pas plutôt t'abaisser devant lui? » Ce simple mot me troubla; il tomba comme un bon grain dans mon cœur. J'appris donc à lire. Une section du catéchisme, qui fut mis entre mes mains, m'effraya beaucoup (celle relative à l'état futur de l'âme).

«... Je viens de très loin, vrai enfant prodigue; je remonte de fort bas, comme Jonas. Ceux de mon âge m'ont devancé; je veux me ceindre les reins aujourd'hui, courir après eux, les atteindre. Voici, l'Évangile a triomphé sur divers points du pays; il triomphera sur tous.

Nyalleng. — « Quand on me lit l'Evangile, le récit des souffrances du Sauveur me navre l'âme; si j'eusse été présente (c'est une femme qui parle), j'aurais voulu l'aider à porter sa croix. Deux traits ont percé ce Dieu fait homme: son amour pour nous et ma culpabilité. Enumérer mes péchés serait pour moi chose longue. Toute petite, j'ai com-

mencé par dérober chez ma mère; en grandissant, j'ai porté mes mains plus loin; puis j'ai dérobé aux femmes leurs époux; puis sont survenues les afflictions : les affreux Manquanes tuèrent mon mari sous mes yeux dans un combat. Je m'enfuis vers les cavernes; les anthropophages faillirent m'y dévorer plusieurs fois. Je m'échappai alors, franchis un très grand pays pour me retirer chez Chaka, et de là plus loin encore... Le soin du Seigneur est grand envers une veuve. Je le laisse faire. Il veut rompre mes liens; il me dit de rejeter au loin le vieux manteau du péché ; je le laisse faire. Tout sacrifice lui est dû, puisque, par amour pour moi, il s'est mis entre les mains d'insignes meurtriers à Jérusalem. »

Sous le rapport de la connaissance, ces néophytes nous ont généralement satisfaits. Les quatre Evangiles leur sont familiers, ainsi que les plus importants faits historiques de l'Ancien-Testament. Ils ont récité trois catéchismes l'un après l'autre, et convenablement répondu à la plupart des questions que je leur ai faites sur les doctrines chrétiennes. Ajoutons, quant au livre de cantiques en usage dans la mission, qu'ils le savent à peu près par cœur. Les indigènes n'ont guère d'autre aliment intellectuel que nos livres. Une fois réveillés, ils les lisent ou s'en entretiennent constamment, et, comme leur mémoire n'est pas mauvaise, tant s'en faut, il n'est pas étonnant s'ils les connaissent si bien. Le nombre des catéchumènes reçus est de trente-sept (1). Aucun d'eux n'a passé moins d'un an dans la classe, et quelques-uns s'y trouvaient depuis 1850. Vingt-six de ces personnes lisent couramment.

Que ne puis-je entrer ici dans des détails sur les fortes et originales exhortations que les parents ou les amis des récipiendaires leur ont adressées! Quelques exemples du moins.

L'un d'eux leur disait: «La bonne conduite procède du cœur. Commencez par le balai de l'Évangile. Promenez-le bien

(1) Dix-huit restent encore Ce nombre va prochainement s'augmenter par l'admission dans la classe de plusieurs nouveaux prosélytes.

dans tous les recoins intérieurs. Si vous ne plaisez à Dieu par « votre sainte conversation, » ainsi que s'exprime un apôtre, tout le reste ne vaut rien. Vous voilà encore ensemble ; vos désirs et vos paroles sont à l'unisson ; mais, dès demain, l'un suivra son propre sentiment ; cet autre s'adonnera à ce que son cœur lui suggèrera de mal. Ah ! plutôt, que ce qui est bon prenne racine en vos âmes, et que vous puissiez le suivre en toute ferveur. Un précieux trésor vous a été confié pour que vous sachiez en faire usage et le garder consciencieusement. Je crains que cette ardeur d'aujourd'hui ne se refroidisse, comme s'arrête un moulin. Avez-vous bien pesé ce mot du Seigneur : *Celui qui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé.* Savez-vous que nous avons confiance en vous au moment présent, mais que cette confiance va s'affaiblir et peut-être disparaître, lorsque nous verrons du louche dans votre conduite. Les païens aussi vous suivront de l'œil ; ils sont très habiles à trouver les croyants en faute. En sus de cela, le désir peut naître de la chose que l'on contemple : ainsi, Ève porta d'abord ses regards sur le fruit défendu. Ce fruit semblerait lui avoir dit : « *Je suis beau et bon.* » Elle y avança la main et le cueillit. Quant aux mœurs du présent siècle, mes amis, c'est un précipice affreux, à bords très glissants ; ne vous en approchez point. Agissez en tout avec circonspection, comme celui qui, traversant une rivière, se munit d'un long bâton pour la bien sonder, devant lui, sur sa droite, sur sa gauche, à chaque trois pas qu'il fait (1). »

Nehemia. — « Voilà des lampes nouvelles (montrant les candidats). Vont-elles briller longtemps, jetteront-elles du feu, ou en verrons-nous sortir de la fumée ? Je ne fais qu'une question, jeunes frères, jeunes sœurs, pour votre bien personnel et le nôtre propre. »

(1) Ces exhortations sont dues à un chrétien jeune encore, mais vrai mentor, calme, très sensé, toujours plein d'une active et douce piété qui vous séduit et vous gagne... Brave Eliakim (c'est son nom), comme on peut l'aimer dans le Seigneur !

Johanne. — « Moi, je m'adresse à mon fils. Un simple alphabet que je lui donnai autrefois lui parut une ville à prendre, et il recula devant l'épellation. Je persistai néanmoins, et à présent il sait lire dans l'Evangile. Mon enfant, je ne me suis jamais refusé à rien pour l'amour de toi, car tu n'es pas né sur les chemins, et je n'ai pas d'autre fils que toi. En temps de malheurs, je t'ai nourri de gramen, de racines, de sauterelles, de fourmis, la sagaie m'ayant tout ravi, excepté ta mère et toi. Te voilà un homme fait, conduis-toi en homme, et montre que tu sais « combattre le bon combat de la foi, » qui se livre la nuit comme le jour, chaque jour, sans interruption, différent en cela de toutes les autres guerres, qui ont un commencement et une fin. Si tu regardes aux *fleurs* du siècle, tu seras battu. Le démon voulut les montrer à Jésus-Christ : « Je te donnerai, lui dit-il, tous les royaumes du monde et leur gloire. » Mais il répondit : « Retire-toi, Satan. »

Onésyma. — « J'ai parmi ces jeunes gens mon propre fils et un neveu. Je me réjouis à leur sujet. Mes enfants (s'adressant à eux), j'ai amené un beau bœuf pour fêter votre baptême. C'est le bœuf de ma sueur, acheté avec un blé que j'ai fait venir de mes propres mains. Rentrés à la maison, saurez-vous aussi enfoncer la bêche dans la terre ? Gare que votre cœur ne vous dise : Il en coûte moins d'aller piller. Gare encore que le fils ne dise en soi-même : « Quand ce sot-là de mon père expirera-t-il, que je prenne son héritage et sois moréna à sa place ? » Ces sentiments-là ne vaudraient rien ; votre connaissance ne vous servira de rien ; n'importe votre baptême et vos nouveaux noms, vous me couvrirez de confusion si, rentrés chez nous, vous ne vous conduisez d'une manière digne de votre vocation. Armez-vous de courage, enfants, car vous avez dans notre ville (1) des gens sagaces,

(1) Dont, par parenthèse, l'orateur est le chef.

très dénigreurs, qui, sur un premier faux pas que vous ferez, vont se récrier et vous enjoler ensuite, disant : « Vous avez songé tout hier; revenez à nous. Voyez-vous tel converti, et aussi cet autre, ils ont renié leur foi; pourquoi rêver en plein jour ? » Et si vous leur répondez : « Mais non, c'est ici la vérité, nous ne la lâcherons point, » ils vous crieront alors : « Ah ! quel baptême rapportez-vous ! Voyez que de vanité dans ces jeunes hommes-là. » Et, si vous n'y avez l'œil, mes frères, vous pourrez vous trouver pris dans l'un de ces pièges ! »

Susanna. — « Je n'ai pas de nom parmi les hommes. Je ne suis rien devant Dieu ; quoique née d'un Cafre, je parle sessouto et bégaye le nom de Jésus dans cette Eglise qui m'a enfantée à lui. Ma Latlékile (sa fille), tu vas être baptisée. Oh ! persévère jusqu'à la fin. Demeure dans le troupeau de Christ avec ta mère. Ne blesse jamais personne par tes discours. Si tu ne veux pas te fourvoyer, aies constamment les yeux ouverts. Prends toute galanterie en horreur, car c'est un poison pour l'âme. Quand je me trouve intérieurement faible, je me hâte d'en parler à mon pasteur, ou bien à une sœur plus vivante que moi. Fais-en de même, ma fille. Il n'est rien de plus amer qu'une querelle de femme. Si tu te vois insultée, au lieu de répondre, retire-toi doucement, et t'enfonces dans ta hutte jusqu'à ce que tes sentiments se soient calmés. La colère tue le cœur : le cœur irrité est incapable d'offrir sa prière. Avant ma conversion, tu le sais, je buvais beaucoup de bière de millet, mais j'y ai trouvé du danger, et je n'y touche plus. Est-ce à dire que le lait abonde chez moi ? Je n'en ai point. Latlékile, la fille de mes entrailles, sois contente et satisfaite, comme moi, de l'eau du ruisseau. Suis-je étonnée d'être née Cafre ? Non, mais je suis étonnée d'être née Cafre et pourtant appelée à l'héritage céleste. Bon courage, jeunes sœurs (s'adressant aux catéchumènes femmes), nous bénissons tous le Seigneur de vous avoir amenées ici. »

Je fais tort à ces discours en les abrégeant ; ils étaient bien

longs et bien beaux. Encore n'en ai-je reproduit que huit sur cinquante-trois. Plus d'une fois, l'émotion qu'ils ont excitée dans l'auditoire m'a forcé à suspendre les séances. A la réunion de samedi soir, dite de préparation de l'Eglise à la Sainte-Cène, le plus grand calme régnait, ainsi que beaucoup de recueillement. Les candidats furent présentés au troupeau, trois relaps réintégrés, et une paraphrase faite sur Héb. XI, 30 et suiv. ; efficace de la foi, d'après maints exemples puisés dans l'Ancien Testament.

Le lendemain, de bonne heure, douze ou treize cents personnes se réunirent devant notre porte. Le temps était favorable, quoique couvert. Je prononce *Notre aide*,etc., en arrivant au pupître, placé sur le parapet du presbytère, sous un dais en toile. Les catéchumènes avaient été réunis dans le temple; ils arrivent lentement, précédés par M. Maeder, et prennent leur place sur des bancs préparés pour eux au pied de la chaire, tandis que l'assemblée entonne ces populaires paroles : « O vous, qui désirez marcher avec le troupeau de Jésus, pensez aux rugosités du chemin qui mène à notre patrie céleste! » Une première prière est offerte ensuite, et lecture faite de Rom. XIII, 8 : « Ne soyez redevables à personne, si ce n'est de vous aimer les uns les autres, » jusqu'à la fin du chapitre. Puis, on chante un très beau cantique, et je prêche sur Luc XIII, 3 : « Et il y en a des derniers qui seront les premiers, et des premiers qui seront les derniers. »

Le sermon fini, deux versets de circonstance sont entonnés, et les catéchumènes se lèvent. Le plus âgé d'entre eux, chef puissant et respecté, Putléri, anime et fait fondre en larmes l'assemblée, en lui racontant ce qu'il était autrefois et ce que Dieu a fait pour son âme, disant d'une voix ferme et très résolue : « Je vous quitte, mes enfants, je renonce à tout pour entrer dans le chemin des croyants. Mon désir est de me trouver un jour auprès de Jésus avec ce blanc-là, qui nous

instruit. Je gémis d'avance à la pensée que vous ne m'y suivrez point ; mais la voie vous est ouverte. Venez donc, fils, filles, amis, peuple, marchons tous ensemble vers ces lieux ; là-haut, tout pécheur y est reçu (montrant toujours le ciel), pourvu qu'il s'humilie et embrasse le Sauveur par la foi, mais après avoir renoncé à toutes les autres choses pour l'amour de lui. » A la suite de ces paroles bien senties de l'honorable vieillard, un homme dans la fleur de l'âge et deux ou trois jeunes gens rendirent compte à leur tour de leurs sentiments pour notre édification commune.

Les catéchumènes furent invités à chanter le premier verset de : « *Oh! que ton joug est facile!* » heureusement reproduit en sessouto par M. Casalis.

Je leur demande alors solennellement s'ils étaient tous résolus, aidés du Seigneur, à porter fidèlement son joug de pureté et d'amour. Ils répondent : « Oui. » Un joug m'est en même temps remis, au bout duquel se trouvait un exemplaire des Evangiles. Le saisissant de la main gauche, et la Bible dans la droite, je lus le Décalogue, m'arrêtant après chaque commandement pour poser la question suivante : « Recevez vous cette loi? » Et ils répondirent : « Nous la recevons. » Ils prononcèrent ensuite le vœu du baptême et tombèrent à genoux. L'assemblée se leva et offrit une prière de consécration; après quoi furent baptisés ces trente-sept frères ou sœurs d'entre les gentils, au milieu de grosses larmes de joie ou de repentir. Le chant d'un verset de cantique, quelques paroles d'actions de grâces et la bénédiction apostolique terminèrent cette touchante réunion.

Au service de l'après-diner, tenu également en plein air à cause de l'immense concours de peuple, j'expliquai les huit béatitudes et donnai la Sainte-Cène. Rien de plus encourageant pour nous que ce sabbat-là.

On entendit deux femmes païennes qui disaient entre elles en se retirant : « Chacun cherche à fuir devant un malheur prochain, pourquoi resterions-nous ainsi en arrière? »

D'autres s'écriaient non moins pleines d'admiration : « Avez-vous vu leurs habits si propres? Ces gens-là s'étaient parés comme pour un autre monde que celui-ci. »

Le chef Ramakao, très grossièrement, disait de son côté : « Il y a un Dieu, il y a un ciel; les renégats nous trompaient; à les entendre, la Parole qui a créé tout ce peuple n'est qu'une fable; ils sortent d'un songe. Mais voyez ces mêmes hommes : quelle triste mine ils ont, comparés à ceux qui prient! »

Dès le soir du même jour, on vint en grand nombre nous demander des alphabets et autres petits livres, ce qui est encore un très bon signe.

Agréez, Messieurs et très honorés frères, avec cette lettre, mes salutations affectueuses,

TH. ARBOUSSET.

P. S. Mon compagnon de travaux (1) se trouve un peu mieux. Son rétablissement n'est pas improbable à présent. Grand sujet d'encouragement de plus pour lui-même et pour nous tous !

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

EMPIRE TURC.

L'Eglise protestante d'Aintab.

Le temple. — L'école du dimanche. — Une classe biblique. — Le culte public. — Détails historiques. — Les enfants docteurs. — Les étudiants en théologie. — La nouvelle Antioche.

Nos lecteurs n'auront peut-être pas oublié que le *Conseil américain des Missions* avait chargé deux de ses membres,

(1) M. Maeder, dont la santé est altérée depuis quelque temps par suite de ses travaux. (*Rédaction.*)

les révérends docteurs Anderson et Thompson, d'aller visiter les nombreuses stations que cette Société a fondées en Asie. Nous avons cité quelques fragments de la correspondance de ces deux chrétiens, relatifs aux missions du sud de l'Inde; qu'on veuille bien nous suivre aujourd'hui, sur les pas du docteur Anderson, dans une Eglise dont le nom a paru souvent aussi dans nos pages, celle d'Aintab, au nord de la Syrie. Nous nous contenterons de traduire à peu près littéralement une lettre du docteur, écrite de cette ville même, en date du 27 octobre dernier :

« Je suis arrivé ici vendredi, après avoir quitté Alep le mercredi 17, toujours accompagné de M. Calhoun. Le premier jour, nous avions voyagé toute la journée sur une vaste plaine qui paraît être la continuation de celle d'Antioche, bien que le niveau en soit plus élevé. Le second jour, dans les montagnes, deux voleurs à cheval firent mine de vouloir nous attaquer, mais la bonne contenance du brave soldat égyptien que le gouvernement avait envoyé pour nous protéger leur fit prendre le large, et nous ne les revîmes pas. Nous remerciâmes le Seigneur de cette délivrance. Un peu après midi, le troisième jour, à 5 ou 6 milles d'Aintab (environ 2 lieues), une vingtaine de cavaliers s'avancèrent vers nous : c'étaient des frères indigènes d'Aintab, qui, avec MM. Schneider, Pratt et Beebee (les missionnaires), venaient à notre rencontre. Leur accueil plein de cordialité nous émut. Au moment où nous nous remîmes en marche, les natifs prirent les devants en chantant un hymne en langue turque, qui commençait ainsi :

Oh ! qu'il est doux, le nom de Jésus-Christ ! etc.

« Ce chant nous parut en effet bien doux, entonné par de telles voix. Un peu plus loin, avant d'entrer dans la ville, ils firent entendre un autre cantique dont les deux premiers vers sont ceux-ci :

Quand le chrétien regarde à la merveilleuse croix
Sur laquelle expira le Prince de la gloire, etc.

« Cela seul nous faisait sentir que nous arrivions dans un important foyer d'influence missionnaire, et depuis lors, chaque heure a renforcé cette impression. Kessab, où nous avions déjà vu des choses si réjouissantes, n'est qu'un des avant-postes d'Aintab.

« Ne supportant plus la fatigue des voyages comme autrefois, je dus faire du samedi un jour de repos comparatif. Nous montâmes cependant jusqu'à la nouvelle Eglise protestante, pour y jeter un coup d'œil. Je dis que nous montâmes, parce que Aintab est bâti sur trois collines, et que la chapelle s'élève à peu près au sommet de celle du milieu. On l'aperçoit ainsi de loin, dans toutes les directions. C'est la première Église protestante qui ait été construite dans l'empire turc sous la protection d'un firman impérial, obtenu, il est vrai, avec quelque difficulté, et seulement au moment où les armées russes envahissaient le sol de l'empire. L'édifice est en pierres disposées par couches alternatives de nuances différentes ; il a 82 pieds de long sur 59 de large, et grâce aux galeries qui en font le tour sur trois côtés, mais dont on n'a pas encore fait usage, il pourra contenir environ 1,500 personnes. Cette maison, qui a été inaugurée le premier dimanche de l'année, est un des monuments de la grâce du Seigneur dans cette ville...

« Le dimanche fut pour nous un grand jour. Une douce brise d'automne tempérait la chaleur d'un soleil resplendissant, et une tranquillité profonde, due à l'absence de toute affaire dans cette partie de la ville, nous permit de jouir en paix et en plein des saints priviléges que ce jour apporte au chrétien.

« Nous dûmes la première de ces jouissances spirituelles à l'école du dimanche, où assistaient 60 garçons et 76 filles. Elle était dirigée par un étudiant en théologie, natif de Marash (localité qui tend à devenir rapidement une station importante). Quinze membres de l'Eglise native, dont 6 hom-

mes et 9 femmes, dirigeaient les classes. Mmes Schneider et Pratt s'étaient chargées des jeunes filles les plus avancées. La bonne tenue des enfants, leur propreté et l'intérêt qu'ils prennent à l'instruction nous parurent, non seulement répondre à ce que nous pouvions raisonnablement attendre, mais aller bien au-delà.

« Nous passâmes de là dans une classe biblique, dirigée par le docteur Pratt, pour 14 femmes pieuses, l'élite de la congrégation. Elles se réunissent dans une maison attenante à l'église et qui appartient à Vartenna, véritable « mère en Israël, » et l'une des deux seules femmes qui sussent lire lorsque la station fut fondée. Cette chrétienne a une figure pleine tout à la fois de bienveillance et de décision. Elle vit du produit de son aiguille, mais n'en donne pas moins gratuitement des leçons à une cinquantaine de petites filles, appartenant pour la plupart à d'anciennes familles arméniennes. Comme elle est sans enfants, elle a légué sa maison à la communauté nouvelle. A notre arrivée, les 14 femmes étaient assises sur des nattes, autour de la chambre, 3 d'entre elles avec des enfants dans les bras. Comme nous prenions place sur un humble divan, préparé pour nous dans un coin de la salle, une de ces chrétiennes laissa échapper à demi-voix ces mots : « Soyez les bienvenus ; » et M. Pratt, nous les interprétant, ajouta qu'ils exprimaient bien certainement la pensée de toutes. C'était une scène belle à voir. Chacune d'elles avait sous les yeux un Nouveau Testament en turc, et les traits de leur figure indiquaient généralement beaucoup d'intelligence en même temps que les plus aimables dispositions. La leçon fixée se trouvait être le XIe chapitre de l'Epître aux Romains, depuis le verset 13. Ce texte les amena naturellement à me demander si j'avais rencontré des juifs dans le cours de mes voyages. Elles me parurent prendre un vif intérêt à cet ancien peuple de Dieu. L'olivier étant un arbre du pays, elles comprenaient bien

la force de la figure que l'apôtre emploie, et s'appelaient elles-mêmes des branches d'olivier sauvage poussées sur la montagne, sans avoir en elles rien dont elles pussent se glorifier. Cette classe est un des joyaux de la couronne de gloire que le Seigneur s'est faite ici. Plusieurs de ses membres la suivent depuis longtemps. Mme Schneider l'avait dirigée avant son voyage en Amérique, mais depuis son retour cette dame tient une autre réunion du même genre tous les dimanches après l'école.

« La première réunion pour le culte public eut lieu à 11 heures. Nous y vîmes un auditoire d'environ 700 personnes, toutes assises sur des nattes étendues par terre. Les femmes, placées sous la galerie du nord, étaient un peu serrées ; le reste de l'enceinte était occupé par les hommes, qui formaient à peu près les deux tiers de l'assemblée. Ces derniers avaient, en entrant, ôté leurs babouches et les avaient déposées sur des tablettes placées au-dessous des fenêtres ; les femmes en avaient fait autant de leurs molles bottines de cuir jaune. Les costumes étaient tout à fait orientaux, très variés chez les hommes et indiquant un goût prononcé pour les couleurs éclatantes, tandis que les femmes étaient recouvertes du pied jusqu'à la tête du grand voile de mousseline blanche, qu'on dit avoir été porté jadis dans ces régions mêmes par Rebecca, Ruth et d'autres saintes femmes. Il me fut quelque temps difficile de me figurer que j'avais sous les yeux une congrégation protestante, et pourtant elle l'était bien réellement tout entière, à l'exception de quelques étrangers. M. Schneider prêcha avec beaucoup de chaleur sur ces paroles de l'Apocalypse : « *Digne est l'Agneau de recevoir*, etc. (ch. V, verset 12), » et il fut écouté jusqu'à la fin avec une attention toute chrétienne. Le recueillement ne fut pas moindre au service de l'après-midi, où, dans un discours que M. Pratt interpréta, je citai quelques faits propres à montrer que le règne de Jésus-Christ fait actuellement de

grands progrès dans le monde. La manière dont je fus écouté me prouva qu'un grand nombre de mes auditeurs s'intéressaient profondément aux destinées de cette divine royauté.

« Au sortir de l'Eglise, j'appris avec plaisir que les impressions reçues par M. Calhoun étaient exactement les mêmes que les miennes. Jusqu'alors nous n'avions pas compris la grandeur de l'œuvre qui se fait ici; mais en ce moment nous trouvions à peine des termes assez vifs pour exprimer nos sentiments. Ce que nous venions de voir nous aurait paru un beau résultat pour les travaux de toute une génération, tandis que neuf ans à peine s'étaient écoulés depuis la première visite missionnaire de M. Van Lennep à Aintab, et à peine huit depuis que M. Johnston en avait été expulsé à coups de pierres. Voici en quelques mots l'histoire de l'œuvre. En 1844, le docteur Azariah Smith, ce modèle de dévouement misionnaire, avait, sur les bords de l'Euphrate et en revenant de Mossoul, donné un Nouveau Testament à un prêtre arménien qui se rendait à Aintab. Quelques mois après, il envoya dans la contrée Bedros Vartabed avec des livres saints et quelques traités. Deux ans plus tard, M. Thomson, de la mission syrienne, visita Alep et noua des relations avec quelques habitants d'Aintab qui commençaient à chercher la vérité. M. Van Lennep y vint au printemps de 1847. La même année, au mois de septembre, quelques jours après l'expulsion déjà mentionnée de M. Johnston, le docteur Smith arriva. Comme il était médecin et que le choléra faisait des ravages dans la ville, il parvint à rester à ce poste. MM. Schneider, Crane, docteur Pratt et Rutting sont venus s'y fixer plus tard. En janvier 1848, le docteur Smith organisa une petite Eglise de huit membres. Sa congrégation ne s'élevait pas alors à 40 personnes, et à la fin de l'année elle n'avait pas encore atteint le chiffre de 100.

« Quelles grandes choses Dieu a faites depuis lors ! Au-

jourd'hui l'Eglise compte 157 membres effectifs, dont 49 sont des femmes, et chaque dimanche le nombre des auditeurs s'élève de 6 à 700. A la communauté protestante se rattachent 203 familles comprenant 849 personnes, dont 473 adultes. L'intempérance, qui jadis était le vice prédominant du pays, n'existe plus au sein de cette communauté. On en a banni, par un règlement spécial, les dépenses extravagantes qui, à l'occasion des mariages, ruinaient les familles et leur faisaient contracter des dettes souvent écrasantes. La conduite comme la situation des protestants prouvent de plus en plus aux yeux de tous que leur nouvelle foi favorise le développement de l'intelligence et de l'industrie, en même temps que la pratique des devoirs de la justice. On s'est donné beaucoup de peine pour maintenir l'Eglise pure, et d'après tout ce que j'en ai vu, je la crois une des plus vivantes comme une des plus actives que j'aie visitées. Cinq de ses membres sont préparés sufisamment, ou à peu près, pour recevoir l'imposition des mains ; une vingtaine d'autres ont été employés l'année dernière comme évangélistes à Marash, à Adane, à Killis, à Bitiar, à Antioche, à Kessab, à Oorfa et à Birijiek. Voilà ce que Dieu a fait au sein de cette population si récemment encore toute plongée dans les ténèbres de l'ignorance spirituelle la plus profonde! Quelles impressions recevrai-je de ma prochaine visite à Constantinople? Je l'ignore, mais en comparant entre elles toutes mes observations passées, qui n'ont pas été peu nombreuses, je puis dire n'avoir jamais encore vu une manifestation si éclatante de la grâce de Dieu. M. Calhoun déclare qu'on « ne lui « avait pas dit la moitié de ce qui est, » et je m'unis complètement à ce jugement...

« Au service du dimanche après midi, on avait annoncé pour le vendredi suivant une réunion de toutes les femmes qui savent lire ou qui l'apprennent, et des enfants qui fréquentent les écoles. Cette séance nous montra l'œuvre sous

un autre de ses aspects. Elle se composait d'environ 150 femmes, la plupart épouses et mères, et de plus de 200 enfants des deux sexes. Je fis de mon mieux pour encourager les premières à se mettre en mesure, par leurs progrès, d'occuper la place qui leur appartient au sein de la grande famille protestante. Quant aux enfants, je m'efforçai d'exciter leur intérêt en leur parlant des pratiques idolâtres que j'avais remarquées dans l'Inde. Après la séance, une femme arménienne, qui n'a pas encore fait profession de protestantisme, vint toute en larmes trouver Mme Schneider, et lui dire qu'elle n'avait jamais encore rien entendu de semblable.

« On n'apprendra pas sans intérêt qu'une quarantaine des enfants les plus avancés dans la lecture sont employés à aller, de maison en maison, enseigner cet art à des femmes mariées, et reçoivent à titre de salaire un para (moins d'un centime) pour chaque leçon, qui doit durer une demi-heure. Ces jeunes docteurs se plaignent d'être retenus quelquefois trop longtemps, tant est grande l'ardeur de leurs élèves. Mme Schneider m'a assuré que l'argent ainsi gagné est le plus souvent dépensé en œuvres charitables. Elle m'a dit aussi que, dans les réunions de femmes, il en est peu qui refusent de prier au nom de toutes, et qui ne soient capables de le faire convenablement.

« Durant la semaine, nous consacrâmes deux demi-journées à l'examen de cinq des jeunes étudiants en théologie les plus avancés. Tous aspiraient à devenir pasteurs en vue de quelque Eglise particulière. Ils nous parurent, tant sous le rapport de l'expérience chrétienne que quant à la direction de leur esprit, aptes à devenir d'utiles prédicateurs, des théologiens vraiment pratiques, et aucun de nous n'hésita à les regarder comme mis à part par l'Esprit pour l'œuvre du ministère. Leur manière d'entendre la doctrine du péché et, en général, tous leurs sentiments les rattachent évidemment à la doctrine des calvinistes. Voici leurs noms :

Kara-Kricor, Polat Avadis, Nazar, Adadoor et Nerso. La classe moins avancée contient huit autres élèves, et les Eglises de la contrée sont en mesure d'en fournir davantage. Nous fûmes d'autant plus réjouis de cet état de choses que quelques-unes de ces Eglises souffrent du manque de pasteurs.

« Jadis, l'ancienne ville d'Antioche, dit en terminant M. Anderson, fut longtemps un des grands centres du monde chrétien. Depuis bien des générations, Alep a été la ville la plus importante du nord de la Syrie. Mais aujourd'hui, le centre chrétien de ce pays est Aintab ; c'est l'Antioche de nos jours. Les membres de l'Eglise qui s'y est formée paraîtraient peut-être méprisables aux yeux des habitants plus policés d'Alep, et surtout aux yeux des citadins de la grande métropole turque, mais ce sont bien certainement des élus du Seigneur, sacrificateurs et rois, et leur foi est ou deviendra un instrument de bénédiction pour des milliers d'âmes. »

Une multitude de faits édifiants arrivés dans les environs d'Aintab, à la suite des efforts tentés pour l'évangélisation par des chrétiens indigènes de cette ville, expliquent et justifient les dernières paroles qu'on vient de lire. Nous pourrons en raconter quelques-uns dans un de nos prochains numéros.

AFRIQUE CENTRALE.

Visite de M. Moffat à Mossélékatsi.

Histoire passée et présente de Mossélékatsi. — Despotisme. — Une excursion. — Dévouement affectueux d'un vieux chef. — La première prédication de l'Evangile. — Vues politiques du chef africain. — Délivrance d'un esclave.

Une lettre de M. Moffat, insérée ou plutôt analysée dans notre cinquième livraison de l'année dernière (XXX[e] année,

page 167 et suiv.), renfermait de curieux détails sur une visite que ce missionnaire venait de faire au fameux et farouche Mossélékatsi, chef des Zoulas Matébélé. Aujourd'hui nous trouvons, dans le *Journal de la Société des Missions de Londres*, une relation de ce voyage plus circonstanciée et dont quelques passages décrivent des mœurs ou racontent des faits qui méritent de trouver place dans l'histoire des Missions. Tels sont les suivants :

En 1829 et en 1830, M. Moffat avait visité Mossélékatsi, et voici le portrait qu'il traçait de ce féroce tyran du désert (dans un livre qui a été traduit en français sous le titre de : *Dix ans de séjour au sud de l'Afrique*) :

«Quoique Mossélékatsi n'ait fait que marcher sur les traces de Chaka (autre roi des Zoulas), son histoire, depuis le moment de sa révolte jusqu'à celui où je l'ai vu et longtemps après, n'a été qu'un interminable catalogue de crimes. Il est à peine une des montagnes de ces vastes régions qui ne porte les traces de ses cruelles fureurs. Joignant une grande expérience à beaucoup de finesse naturelle, il a pris sur ses guerriers un empire absolu et force ses captifs tremblants à l'adorer eux-mêmes comme un monarque invincible. Ceux qui résistent ou ne veulent pas se traîner servilement à ses pieds sont impitoyablement massacrés... Son cœur paraît étranger à toute sympathie et à toute compassion, etc.»

Tel était Mossélékatsi il y a un quart de siècle, et tel ou à peu près l'a retrouvé M. Moffat,— vieilli, affaibli par les infirmités, mais toujours absolu, continuant à faire peser sur ses sujets un joug de fer, et ne connaissant d'autres lois que ses caprices. Ici, dit le missionnaire, la servilité la plus complète dirige les mouvements de tous, à l'exception du monarque. Ses propres fils et ses filles sont ses esclaves comme les autres. En paraissant devant le despote, tous se prosternent et nul n'oserait l'approcher sans lui donner quelques-uns des titres qu'il affectionne, sans l'appeler par exemple: *Dieu*, *Lion*,

Lion des lions, *Grand éléphant*, *Haute montagne*, *Ciel*, *Mangeur d'hommes*, *Soleil*, *Soleil des soleils*, *Roi des rois*, *Dieu du bétail et des hommes*, *Grande limite*, *Père*, *Mère*, ou d'une vingtaine d'autres noms du même genre.

Ainsi adoré et maître suprême d'un immense territoire, Mossélékatsi est cependant moins que jamais un homme heureux. L'affaiblissement de sa santé commence à lui faire sentir qu'il n'est après tout qu'un homme ; il craint la mort, les idées sérieuses, et redoute encore plus l'apparition, parmi ses sujets, de toute velléité d'indépendance ou même de réflexion. Aussi, tout en accueillant M. Moffat comme un ancien ami, on se rappellera peut-être qu'il lui refusa longtemps la permission de prêcher l'Evangile à ses sujets. Toutes les fois que le missionnaire lui en faisait la demande, il répondait par des paroles évasives et des défaites : « La Parole du Dieu des chrétiens, bonne, disait-il, pour les puissants, les savants et les blancs, ne convenait pas aux Matébélés, qui n'étaient que des ignorants et des méchants. » Et telle est la terreur que cet homme inspire que le dimanche, quand M. Moffat célébrait son culte en plein air avec ses compagnons de voyage, aucun Matébélé n'aurait osé s'approcher à la portée de sa voix. Ces jours-là, le roi feignait d'être malade et restait dans sa demeure, de peur sans doute d'avoir à subir quelque demande nouvelle.

Cependant le voyage de M. Moffat n'avait pas eu pour but principal une visite au roi matébélé. Inquiet sur le sort de son gendre, le docteur Livingston, alors enfoncé dans les profondeurs de l'Afrique centrale, M. Moffat était parti avec l'intention de pénétrer lui-même aussi avant que possible dans la même direction, afin de porter des secours au voyageur, ou du moins d'avoir de ses nouvelles. Mossélékatsi n'apprit pas ce projet sans défiance, et il chercha d'abord à le faire échouer en effrayant le missionnaire sur les dangers de la route ; mais ensuite, se ravisant tout-à-coup, non seu-

lement il ne fit plus d'opposition, mais lui-même offrit à M. Moffat de l'accompagner, et ce fut durant cette excursion vers le Nord que le missionnaire obtint enfin la permission tant de fois sollicitée en vain. Seulement il fut convenu que ce serait au retour et dans la ville où le chef fait sa demeure habituelle qu'aurait lieu la première prédication.

Plusieurs incidents remarquables arrivèrent durant ce voyage à travers les possessions du roi matébélé. Nous en citerons un qui montre jusqu'à quel point va l'attachement superstitieux que ce monarque a su inspirer à son peuple. Laissons parler M. Moffat :

« Ce matin, écrit-il dans son journal, nous avons fait halte dans une ville dont les habitants et particulièrement les femmes me parurent ressentir de notre présence une sorte de joie frénétique. Ils vinrent à notre rencontre avec des chants et des danses, tout à fait à la manière des Orientaux, mais chacun des sexes à part, car ici on ne les voit jamais se mêler comme en Europe. Quelques-uns de leurs chants devaient être improvisés, car quoiqu'ils n'eussent pas été avertis à l'avance de ma présence, j'entendis mon nom et celui du Kuruman (station de M. Moffat) répétés plusieurs fois au milieu de ces effusions.

« La ville, comme toutes celles des Matébélés, est bâtie en cercle autour d'une vaste enceinte destinée au bétail. Après l'avoir parcourue, et en revenant vers le wagon où Mossélékatsi était assis, je lui racontai que j'avais été voir le chef du village, qui était malade. Ces actes de charité le touchent naturellement assez peu ; mais au moment où nous parlions de cette visite, le vieux chef, dont tout un côté du corps avait été frappé de paralysie, parut lui-même, appuyé sur un long bâton et suivi d'un indigène qui l'aidait à assurer sa marche douloureuse. Il était d'une taille élevée, et tout en lui indiquait qu'il avait dû posséder jadis une grande vigueur. Après s'être assis avec effort en face du wagon, il leva les yeux vers

Mossélékatsi, puis, sans proférer une parole, il se mit à sangloter et fondit en larmes, comme l'aurait pu faire l'homme doué du naturel le plus tendre. Cette explosion de sensibilité ne s'apaisa, au bout de quelque temps, que pour faire place à l'expression du plaisir que causait au vieux guerrier la vue du monarque au service duquel il avait si souvent combattu. Montrant ses membres paralysés, puis plaçant ses mains sur son cœur et les joues encore couvertes de larmes : « Mon corps, dit-il, ne peut plus combattre les combats du « Roi des rois, du Lion fils de Machobane, mais, voici, ce « cœur est toujours le même. » A ces mots, Mossélékatsi regarda attentivement le vieux chef et lui répondit avec beaucoup de sentiment. Touché moi-même, je fis remarquer au roi ce qu'il y avait de beau dans une telle manifestation d'affection, et j'ajoutai : « Cet homme vous aime évidemment de tout « son cœur, précisément comme nous devrions tous aimer « le vrai Dieu. »

Mais arrivons à cet événement que le missionnaire avait eu tant de peine à provoquer, à la première prédication chrétienne faite en présence de Mossélékatsi et de son peuple.

Ce fut le 24 septembre, deux mois seulement après son arrivée auprès du monarque, que M. Moffat put enfin remplir ainsi en toute liberté ses fonctions d'ambassadeur de Christ. Laissons-le de nouveau parler lui-même :

« Quoique j'eusse, dit-il, réfléchi longtemps à l'avance sur ce que je dirais dans cette solennelle circonstance, je n'ai jamais peut-être éprouvé plus d'embarras que ce matin, quant au sujet et au mode de ma prédication. Je savais qu'à peu d'exceptions près, tous les membres de l'auditoire auxquels j'allais avoir à faire n'avaient de leur vie entendu un mot d'instruction chrétienne, et que, pour eux, Mossélékatsi était le seul Seigneur qui existât. Ce souverain, avec ses 400 femmes et autant de concubines, parmi lesquelles beaucoup sont sœurs

les unes des autres; ses principaux officiers ou *Entonas*, ayant également un grand nombre de femmes; des soldats grossiers et menant tous une vie impure; un peuple formé dès l'enfance à ne craindre, à n'aimer, à n'honorer au monde qu'un seul homme; toute une nation de meurtriers dont la main est perpétuellement levée contre tous : voilà ce que j'allais avoir devant moi. On comprendra que je sentais le besoin d'être divinement soutenu et que je priai en conséquence. Quand il me parut convenable de convoquer l'assemblée, je le dis, et cela fut fait aussitôt que demandé. Un homme, chargé du message royal, parcourut la ville, et en peu d'instants tous ses habitants mâles et un certain nombre d'hommes des autres villes, qui s'y trouvaient accidentellement, se rangèrent autour de moi. Mossélékatsi s'assit à ma gauche; j'avais à droite l'Africain William, qui devait me servir d'interprête.

« Sachant que je pourrais plus tard traiter des sujets particuliers, j'entretins mon auditoire de la Création, de la Providence, de la Rédemption, et enfin de la Mort et de l'Immortalité. Un profond silence et l'attention la plus marquée me furent accordés jusqu'à la fin. Tous avaient l'attitude d'hommes à qui l'on annonce les nouvelles les plus extraordinaires. Sans m'inquiéter le moins du monde du prétendu dieu que je touchais du coude, j'exposai les grandes vérités du salut telles qu'elles se trouvent dans le Livre de Dieu, et assurément jamais choses si différentes de ce qu'ils avaient pu entendre ou concevoir n'avaient encore frappé les oreilles de ces enfants du désert. C'était aussi pour moi un spectacle saisissant que cette nombreuse congrégation d'hommes à figures intelligentes recevant, pour la première fois, le message du Dieu vivant et véritable, leur Créateur et leur Conservateur, qui avait envoyé son Fils pour les sauver de la colère à venir. Etre parvenu ainsi à un but longtemps poursuivi en vain me remplissait de plus de joie que je n'en puis décrire.

« Le service achevé, tous se levèrent, saluèrent le roi de leurs acclamations et se retirèrent. Aussitôt après, Mossélékatsi me serra la main et me dit que mes paroles avaient été bonnes, très bonnes. Le même jour, après le service de l'après-midi, que je célébrai avec mes propres compagnons, il vint passer quelques instants avec moi, en apparence très satisfait de tout ce qui s'était passé. Il me dit qu'ayant ainsi obtenu ce que mon cœur désirait, je devrais prolonger mon séjour, qu'il désirait que ses gens fussent instruits, et qu'ils avaient eux-même pris tant de plaisir à ce que je leur avais dit qu'on en parlait dans toute la ville. Quelques guerriers se trouvaient, en ce moment, assis auprès de nous: il les exhorta à bien garder le souvenir de ce que je leur avais dit, surtout sur la nécessité de mourir. Cette recommandation spéciale, dont il n'expliqua pas le motif et qu'il ne fit suivre d'aucune allusion à ce qui doit suivre la mort, me frappa. Selon toute apparence, Mossélékatsi, qui n'ignore pas que quelques-uns de ses sujets le voudraient voir mort, n'était pas fâché de les voir rappelés ainsi à l'idée qu'ils mourraient eux-mêmes. »

A propos des autres prédications qui suivirent celle-là, pendant une dizaine de jours que M. Moffat put passer encore parmi les Matébélés, le roi ne manqua jamais de donner des marques d'approbation, mais sans réussir à persuader le missionnaire que ces manifestations provinssent d'autre chose que du désir de lui plaire, ou que de quelque préoccupation politique : « Je le trouvais, dit-il, toujours trop content de ce que j'avais dit pour que je pusse le croire sincère..... Résolu à remplir mon devoir avec une entière liberté, je ne ménageais ni les crimes de cet homme, ni ceux de son peuple, mais sans le voir, à mon grand étonnement, devenir plus sérieux ou le moins du monde inquiet quant aux grandes réalités éternelles. Grâce à sa pénétration naturelle, il me comprenait pourtant très bien, et le prouvait sou-

vent en relevant et en citant avec adresse, devant ses gens, tout ce qui, dans mes discours, répondait à ses vues et pouvait servir sa politique. Un jour, je m'étais étendu sur les devoirs que la Parole de Dieu impose aux princes et aux sujets, aux maris et aux femmes, aux parents et aux enfants, et j'avais terminé en essayant de décrire la beauté du spectacle qu'offrirait tout un peuple s'aimant ainsi, par amour pour Dieu, qui est lui-même amour. Quelques moments après, Mossélékatsi, s'adressant à quelques-uns de ses guerriers, reprit la plupart de mes idées, les développa d'une manière remarquable, mais en insistant surtout sur les devoirs des enfants (il en a, dit-on, environ quatre-vingts), et sur ceux des sujets envers leur roi, point sur lequel il s'étendit avec une emphase toute particulière. Quant à l'obligation imposée à tous les hommes de s'aimer les uns les autres, il la restreignit à la nation des Matébélés, et représenta à ses auditeurs combien *son* sommeil serait doux, s'ils s'aimaient tous entre eux « comme les enfants d'une même mère. »

Jusqu'au moment de son départ, M. Moffat dirigea vers la conscience du vieux guerrier les appels les plus sérieux, mais sans qu'aucun résultat plus sensible récompensât ses efforts. Le roi ne cessa cependant de lui donner des marques d'amitié; et une concession touchante qu'il lui fit au moment de la séparation prouve que ce cœur, endurci par tant de guerres et par l'habitude d'un despotisme si brutal, n'est cependant pas fermé à tout sentiment humain.

Vingt ans auparavant, M. Moffat avait remarqué, parmi les esclaves de Mossélékatsi, une pauvre jeune fille gricqua, devenue captive à la suite d'un sanglant combat. Il avait demandé inutilement au tyran de lui rendre la liberté. A ce dernier voyage, il la retrouva, non sans surprise, vivante et toujours esclave. Touché de cette longue misère, il renouvela aussitôt ses instances en sa faveur; mais, à chaque demande, Mossélékatsi répondait par un refus ou en détour-

nant la conversation. La veille du départ même il s'était montré inflexible sur ce point ; mais durant le dernier entretien qu'ils eurent ensemble, Troï (c'est le nom de cette femme) s'approchant des wagons, Mossélékatsi l'aperçut et lui demanda brusquement ce qu'elle faisait là. Elle répondit bien humblement qu'elle avait désiré voir encore une fois le missionnaire qui s'en allait retourner dans le pays qu'habitaient son vieux père et ses autres parents. Là-dessus, M. Moffat intervint de nouveau en sa faveur. Il représenta au chef que le père de cette pauvre femme était un homme juste, craignant Dieu, mais maintenant bien âgé et qui mourrait probablement bientôt en menant deuil sur sa fille. Puis, apercevant quelque symptôme d'émotion sur le visage du chef : « Vous aimez vos enfants, dit-il, et je vous ai vu les embrasser tendrement, comme le fait un bon père. Eh bien! si l'une de vos filles était captive dans un pays lointain, ne penseriez-vous pas à elle, et ne soupireriez-vous après l'instant de la revoir? » — « Oui, certainement, s'écria le vieux guerrier. » Puis se levant, il ajouta : « Je n'ai pas dit que je ne vous donnerai pas cette fille. » La cause était gagnée, et quand l'instant d'après Mossélékatsi s'éloigna, dit M. Moffat, je l'accompagnai de remerciements, moins pompeux sans doute, mais bien plus sincères que ceux auxquels la servilité de ses sujets a habitué ses oreilles. Ainsi se termina le dernier dimanche que je passai avec Mossélékatsi pendant ce voyage et peut-être sur la terre. Je doute, en effet, de le revoir jamais, car je ne pense pas qu'il puisse vivre encore longtemps. »

M. Moffat termine sa relation en exprimant le vœu que l'Evangile puisse être prêché un jour d'une manière plus régulière dans les pays que ce voyage lui donna occasion de visiter, et surtout parmi les Matébélés de Mossélékatsi. Mais des difficultés immenses lui paraissent s'opposer pour le moment à toute entreprise missionnaire en faveur de ces popu-

lations. L'état politique du pays est trop incertain, et les moyens pour traverser le désert qui le sépare du sud de l'Afrique encore trop insuffisants. Il y a pourtant là un beau champ de travail que les amis de l'Évangile feront bien de ne pas perdre de vue.

POLYNÉSIE.

Progrès de l'Evangile dans l'île de Maré. — Le chef Nasilini. — Bienheureux ceux qui procurent la paix! — Un ancien anthropophage.

Si nos lecteurs jettent parfois les yeux sur *le Petit Messager des Missions évangéliques*, ils pourront se souvenir d'y avoir vu, l'année dernière (page 241), le portrait et l'histoire d'un chef polynésien nommé Nasilini. Cet homme qui, dès l'arrivée des missionnaires à Maré, son île natale, s'était déclaré leur protecteur, est devenu, par la grâce de Dieu, un disciple vivant et dévoué de l'Evangile. Le trait suivant, que racontait tout récemment un missionnaire, le Rév. Sunderland, en offre une preuve frappante. Rapportons-le dans les termes mêmes du narrateur :

« Il y a quelques mois, écrit-il, que Nasilini et quelques-uns de ses amis, tous chrétiens comme lui, partirent pour aller visiter une tribu qui est encore toute païenne, dans le but de lui parler des choses du salut. A leur arrivée, ils trouvèrent le village en armes : ses guerriers se préparaient à aller guerroyer contre une autre tribu du voisinage, également païenne. Nasilini tâcha de calmer ces gens, en leur dépeignant les malheurs de la guerre, les douceurs de la paix, et en appelant leur attention sur les bénédictions que le christianisme avait procurées à sa propre tribu. Mais ses auditeurs se montrèrent peu sensibles à ces raisons : ils avaient reçu un défi et se croyaient en honneur obligés d'y répondre.

Voyant cela, Nasilini et ses compag ons demandèrent la permission d'aller aussi à la rencontre de l'ennemi ; on le leur accorda, et, dès le lendemain, tous se mirent en route. Mais quand les deux troupes rivales furent en présence, à quelques cents pas seulement l'une de l'autre, Nasilini dit aux chefs qu'il avait accompagnés : « Arrêtez-vous ici ; je veux aller « parler à vos ennemis et essayer de les engager à vivre en « paix avec vous. — Non, n'en fais rien, lui répondit-on ; « car si tu vas ainsi seul vers ces hommes, ils te tueront et « te mangeront. » Mais Nasilini insista : « Je suis, dit-il, un « serviteur de Dieu, et je ne crains pas l'homme. » Et malgré les instances des autres, il s'achemina, suivi de ses amis chrétiens, vers la tribu rivale. En le voyant s'approcher ainsi sans armes et sans défiance, les chefs et les hommes âgés de cette dernière se réunirent pour lui demander ce qu'il voulait ; il leur répondit en leur parlant de l'Evangile, et avec une telle force que bientôt leur attention tout entière fut absorbée par ses paroles, et qu'au bout d'un moment les chefs dirent : « Nous ne livrerons pas le combat aujourd'hui ; « que les guerriers retournent au village, et que tous se ren- « dent à la grande-maison (lieu des assemblées de la tribu) « pour y écouter le message du chef chrétien. » Puis, sur-le-champ, toute la troupe reprit le chemin du village, à la grande surprise de l'autre tribu, qui avait de loin contemplé cette scène avec un vif intérêt, tout en se tenant prête à courir au secours de Nasilini, dans le cas où on aurait voulu lui faire un mauvais parti.

« Arrivé au village de ses nouveaux amis, le chef chrétien y fut l'objet de toutes sortes d'égards : on lui offrit à manger, et le soir il eut, dans « la grande-maison, » une nombreuse assemblée d'auditeurs qui l'écoutèrent attentivement. Il fut ensuite décidé que la bataille projetée n'aurait pas lieu. On dit à Nasilini qu'on trouvait le *lotu* (religion chrétienne) une excellente chose, quoiqu'on n'osât pas encore le recevoir, et

on pria les chrétiens de renouveler leur visite. Ainsi se termina cette œuvre de conciliation, qui marque un progrès dans la conduite des païens. Plusieurs fois, avant cela, des chrétiens avaient été gravement insultés dans le même district, mais le Seigneur avait été avec notre pieux chef. *Bienheureux sont ceux qui procurent la paix!* »

Le même missionnaire ajoute :

« C'est chose délicieuse à voir que le zèle que nos chrétiens indigènes mettent à se rendre parmi les tribus encore idolâtres pour leur annoncer ainsi les vérités de l'Evangile. On les trouve toujours prêts à entreprendre ces excursions ; et pour peu qu'ils aient vu les gens disposés à les bien écouter, c'est la joie peinte sur le visage qu'ils regagnent la station. »

Cette station se nomme Nengoné. Il s'y trouve, parmi les membres de l'Eglise, un autre chef nommé Esekiu, qui, égal à Nasilini en autorité, ne lui est pas inférieur en piété. Depuis sa conversion, qui remonte à quelques années, cet homme a aussi donné des preuves remarquables de sa sincérité en travaillant avec activité à répandre l'Evangile autour de lui. Atteint maintenant d'une maladie qui, selon toute apparence, l'entraînera bientôt dans la tombe, il se distingue par sa patience, sa résignation à la volonté de Dieu, et la fermeté de ses espérances en Christ. « Les prières que je lui ai entendu faire, dit le missionnaire, ont souvent rafraîchi mon âme, en m'étonnant par la profondeur et la clarté des sentiments chrétiens qu'elles révèlent. » Cet homme est un exemple frappant de la puissance de l'Evangile pour changer les lions en agneaux. Il a été l'un des cannibales les plus redoutés de l'île entière. On montre encore, à quelque distance d'un des villages voisins, un monument de ses anciennes cruautés et de son goût pour la chair humaine : c'est un monticule formé des os des victimes qu'il avait immolées pour assouvir ses appétits sanguinaires ou ceux de ses amis.

L'Evangile n'est connu à Maré que depuis douze ou quinze

ans ; mais les progrès qu'il y fait permettent d'espérer une prompte conquête de l'île entière. Les deux stations déjà fondées ont des chapelles très convenables, que les naturels ont bâties eux-mêmes et où se rassemblent chaque dimanche plus de 2,000 auditeurs. Les écoles sont bien fréquentées, et les missionnaires se louent beaucoup des marques de respect et d'attachement dont ils sont les objets.

INDE BRITANNIQUE.

Mort heureuse d'une chrétienne de Tinnevelly.

Un missionnaire connu de nos lecteurs, le révérend John Devasagayam, qui est lui-même de race indoue, raconte comme on va voir les derniers moments d'une de ses paroissiennes :

« Notre vieille et pieuse sœur Pithavadoumée est entrée dans son repos le 7 novembre dernier. Elle était parmi nous une lampe brillante, un monument vivant de l'amour du Sauveur pour les pauvres pécheurs. Les chrétiens et même beaucoup de païens s'accordaient à la regarder comme une véritable chrétienne, comme un enfant de Dieu, et tous sont pleinement persuadés qu'elle jouit aujourd'hui de la félicité des cieux. Nous avons de plus cette ferme assurance que sa vie exemplaire a été bénie pour plusieurs âmes, et les a amenées à goûter, ainsi qu'elle l'avait fait elle-même, combien le Seigneur est bon et l'amour de Christ précieux pour ceux qui le cherchent. Ses paroles ont été bénies souvent d'une manière remarquable : nous avons maintenant en voie d'instruction deux familles chrétiennes, composées chacune de cinq membres, qui ont été amenés par elles à abandonner le paganisme. J'espère que l'une d'elles pourra rece-

voir bientôt le baptême. Pithavadoumée est morte comme elle avait vécu depuis sa conversion. Quelques jours avant son départ, un de nos lecteurs de la Bible était allé la voir. Elle lui répéta un grand nombre d'hymnes et de passages des Saintes-Écritures, entre autres celui-ci, qu'elle affectionnait tout particulièrement : *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous ferai trouver le repos de vos âmes.* Elle fit ensuite cette courte prière : « Fais, ô Dieu ! « que le ciel soit pour moi doux comme le miel, et que cette « terre me paraisse toujours amère comme le fiel. Si quel- « que chose ici-bas pouvait encore me tenter ou me sé- « duire, parais, et tire mon cœur en haut. Que je meure, « Seigneur, en Christ, qui est mon refuge ! » J'allai aussi la voir, et comme je la comptais parmi nos communiants les plus réguliers, je lui donnai la sainte Cène chez elle, quatre jours avant sa mort. Sa faiblesse était déjà si grande alors qu'elle pouvait à peine parler ; mais elle suivit toutes mes paroles, parvint à m'assurer qu'elle se sentait heureuse d'aller dans les demeures de son Père céleste et, à notre grande surprise, répéta après moi la prière du Seigneur tout entière. Un assez grand nombre de païens étaient présents à cette scène et en furent vivement touchés. »

VARIÉTÉS.

Un sanctuaire idolâtre.

Un chrétien d'Angleterre a reçu dernièrement, en présent, du commandant d'un navire de la Compagnie des Indes, plusieurs idoles en bois et en terre cuite, qui remontent évi-

demment à une haute antiquité. Cet envoi était accompagné de la note suivante :

« J'ai tiré ces objets d'un ancien sanctuaire birman, situé à dix milles environ N.-E. de Maulmain. Ce lieu sacré se compose de deux immenses cavernes naturelles qui s'étendent sous une montagne ou plutôt sous un vaste rocher, dont la circonférence est d'environ deux milles et la hauteur de 4 ou 500 pieds au-dessus de la plaine environnante. Des infiltrations d'eau minérale, pénétrant à travers le rocher, ont percé la voute des cavernes et y ont produit, dans la suite des âges, de belles pétrifications qui descendent parfois jusque sur le sol, et forment ainsi d'immenses piliers qu'on prendrait pour des sculptures aussi magnifiques que massives. C'est, à la lumière des torches, un spectacle splendide et merveilleusement propre à entretenir les impressions superstitieuses les plus extravagantes. Dans l'une des cavernes on remarque des traces évidentes de décadence, qui donnent lieu de penser qu'elle a été négligée depuis assez longtemps; mais elle contient encore un grand nombre d'idoles qui diffèrent en proportions seulement de celles que je vous envoie. La plupart d'entre elles sont scellées contre les parois au moyen de ciment; mais les plus grandes, faites de briques et de mortier, sont étendues sur le sol; quelques-unes de ces dernières ont plus de 16 verges de longueur (la verge anglaise correspond à peu près au mètre français). Dans un coin très retiré, j'en avais trouvé trois p'us petites, que j'avais d'abord emportées, mais malheureusement sans prendre la précaution de les faire couvrir pour les dérober aux regards, de sorte qu'en passant dans un village, elles frappèrent les yeux des habitants. Aussitôt ces pauvres gens s'attroupèrent autour de moi en poussant des cris lamentables et en me suppliant de ne pas emporter des objets si chers à eux et à leurs ancêtres. Ils ajoutaient que si je les refusais, leur pays serait inévitablement ravagé par la peste. Touché

de ces frayeurs et ne pouvant espérer d'y porter remède en les éclairant, je rendis leurs dieux à ces pauvres enfants de la superstition. »

Lacs intérieurs de l'Afrique.

On a longtemps cru que l'intérieur du continent africain était un immense plateau aride, que dévoraient les rayons du soleil et où l'on ne pouvait parvenir qu'en gravissant des chaînes de montagnes presque inaccessibles. Aujourd'hui, la fausseté de ces suppositions est pleinement démontrée. Au nord de l'équateur, on a reconnu l'existence d'un grand lac, nommé Tschad, au midi, le docteur Livingston a découvert le lac N'gami, et un grand nombre d'informations obtenues en divers lieux rendent à peu près certain que d'autres amas d'eaux considérables existent aussi au centre du continent, sous la ligne équinoxiale elle-même. Beaucoup de nègres, interrogés sur ce sujet, s'accordent à parler d'une mer qu'ils appellent *N'yassi*, et qui, suivant eux, serait couverte d'îles. Les missionnaires de l'Eglise anglicane établis sur la côte occidentale, MM. Krapff, Rebmann et Erhardt, ont recueilli sur ce point, dans leurs excursions à l'intérieur, des témoignages nombreux et que leurs propres observations tendent à rendre très vraisemblables.

Suivant les indigènes qu'a pu dernièrement consulter M. Erhardt, le lac dont il s'agit serait nommé par les indigènes Ukérévé, et son étendue serait telle que les habitants de ses bords prétendent n'en pas connaître la fin, ni vers le nord ni vers le sud. Tous s'accordent à dire que les eaux en sont douces, contiennent beaucoup de poissons, et s'élèvent parfois en vagues tumultueuses. Les riverains réussissent cependant à le traverser quelquefois, mais seulement sur les points où il est le moins large. L'un de ces passages,

a-t-on dit à M. Erhardt, est regardé comme si dangereux qu'on n'ose l'entreprendre que par un temps parfaitement calme, et par conséquent qu'au moyen de la rame. Cette traversée dure, d'après les façons de parler africaines, depuis le premier chant du coq jusqu'à ce que les poules reviennent au perchoir. Un père et son fils ou deux frères, ne voudraient pas la faire ensemble dans une même barque, de peur que leur famille ne fût, par suite d'accident, privée de plusieurs de ses soutiens à la fois. Pour s'assurer à l'avance que les eaux sont parfaitement calmes, on y jette, à trois heures différentes du jour, une petite fleur; si à chaque fois elle tombe directement au fond, le passage peut être entrepris le jour suivant. Cette épreuve s'appelle *Kudemba-Niandscha*, c'est-à-dire l'examen du N'yassa. Quand les indigènes sont revenus heureusement de cette traversée, ils célèbrent une fête de réjouissance qu'ils appellent *Kuisi*. L'homme qui n'a jamais tenté le passage reçoit le surnom de *Kiwerenga masira*, c'est-à-dire *compteur d'œufs*, ou homme qui ne sort jamais de chez lui.

Tous ces renseignements, quoique encore bien incomplets, éveillent l'attention des savants et les remplissent d'espérance. Un recueil que nous avons cité plusieurs fois, le *Bulletin de la Société de Géographie*, les enregistre soigneusement et en prend occasion, nous sommes heureux de le pouvoir dire, de rendre hommage aux missionnaires protestants aussi bien qu'à d'autres voyageurs. « L'ensemble de nos connaissances sur l'Afrique, disait-il dans son numéro d'avril dernier, s'augmente donc de jour en jour de faits nouveaux ou d'informations qui, se corroborant les unes les autres, acquièrent souvent le caractère de la certitude. Nous sommes redevables de ces derniers au zèle infatigable des missionnaires de Londres (de diverses Sociétés). Ils ont tracé aux explorateurs futurs une nouvelle route vers l'intérieur de l'Afrique. »

NOUVELLES RÉCENTES.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Assemblée générale de 1856.

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, le 32me anniversaire de la Société a été célébré le 17 avril, dans le vaste temple de l'Oratoire, en présence d'un auditoire qui nous a paru plus considérable encore que les années précédentes, et remarquable surtout par le grand nombre de jeunes gens et d'enfants qu'il renfermait.

Les discours prononcés et les rapports présentés dans cette belle séance sont sous presse et arriveront bientôt entre les mains des amis de l'œuvre. Nous engageons vivement nos lecteurs à se procurer, s'il ne leur est pas directement envoyé, et surtout à lire ce 32me Rapport général de la Société. Ils y retrouveront plusieurs faits que sans doute ils connaissent déjà pour les avoir lus dans nos colonnes, mais qui, rapprochés, coordonnés et accompagnés de renseignements nouveaux et de détails statistiques, leur donneront une vue d'ensemble intéressante et bien propre à les édifier. Ils y acquerront surtout la conviction, chère à tout croyant, que, grâce aux travaux missionnaires, le règne de Christ s'étend de jour en jour parmi les païens, et que ses progrès, réagissant à leur tour sur leur point de départ, excitent au sein des nations déjà chrétiennes un zèle toujours plus actif en faveur de l'œuvre.

Le président de la Société, M. le comte Jules Delaborde, occupait le fauteuil. Il ouvrit la séance par quelques mots

bien sentis sur l'œuvre, paya un juste tributs de regrets à trois hommes que le comité avait perdus durant l'année, MM. Marc Wilks et Adolphe Monod, enlevés par la mort, et M. Bridel, qui a quitté la France. Il annonça ensuite que M. le pasteur GrandPierre, directeur des Missions depuis 30 ans, avait dû, devant des devoirs impérieux, se démettre de ses fonctions, mais que le comité l'avait, d'une voix unanime, appelé à la place de vice-président, restée vacante par le décès de M. Wilks. On sait qu'il doit être remplacé lui-même, comme directeur, par M. Casalis, dont aujourd'hui même nous pouvons annoncer l'heureuse arrivée à Paris. En devenant vice-président de la Société, M. GrandPierre conservera le titre de directeur honoraire.

Après ce discours, M. GrandPierre lut le Rapport général. Dans l'espoir que tous nos lecteurs suivront le conseil donné plus haut, nous nous bornerons à dire de ce document qu'il intéressa l'assemblée par l'abondance des renseignements et des faits variés qu'il présenta, soit sur la Mission française du sud de l'Afrique, soit sur d'autres faits étrangers à la Société.

Dans ce premier champ de travail, qui nous touche naturellement de plus près, l'impression du Nouveau Testament en sessouto achevée, la fondation prochaine d'une école normale et industrielle, toutes les stations ou à peu près voyant s'opérer en elles des réveils qui les consolent et les réjouissent, des conversions remarquables, le retour d'un grand nombre de relaps et surtout des preuves évidentes que, pour les âmes converties, ce fait de la conversion est bien réellement le passage d'un état de péché à une vie nouvelle, à la vie en Christ: tels sont les traits principaux du tableau que présente la mission du Lessouto. N'oublions pas d'y ajouter deux faits qui, pour se passer en France, n'en sont pas moins de la plus haute importance pour cette œuvre: la très prochaine réouverture de la Maison des Missions et

les dons de plus en plus abondants par lesquels les chrétiens de France manifestent leur attachement à la Société.

En jetant, à la suite de ces communications relatives à nos œuvres françaises, un coup-d'œil rapide sur d'autres institutions et d'autres œuvres, le Rapport conduisit ses auditeurs sur presque tous les points du globe, dans l'Afrique centrale, dans l'Inde, en Chine, dans l'Océanie, dans l'Amérique du Nord, en Patagonie, etc., montrant partout l'Evangile prêché avec des succès variés, mais assez éclatants et assez bien constatés pour justifier toutes les espérances des disciples de Christ. Que ceux-ci aillent donc courageusement en avant : « Dieu le veut, s'écria en terminant le rapporteur, Dieu le veut, car il reste encore sur la terre 600 millions d'idolâtres à convertir. »

La lecture du Rapport achevée, M. le pasteur Vaurigaud, de Nantes, prononça quelques paroles de sympathie, puis M. de Pressensé, trésorier de la Société, présenta un aperçu de la situation financière.

En commençant l'exercice, la Société avait en caisse 72,328 fr. 23 c.; elle a reçu pendant l'année 116,217 fr. 64 c., et emprunté, dans un moment d'embarras, 25,000 fr., de sorte que le comité a eu à sa disposition la somme de 213,545 fr. 87 c. Les dépenses ont été de 137,359 fr. 61 c. Reste donc 76,186 fr. 26 c., comme excédant des recettes sur les dépenses ; mais en déduisant de cette somme le solde dû aux missionnaires d'Afrique, ce qui reste dû encore sur l'emprunt, les dons spéciaux faits pour la réouverture de la Maison, et un dépôt qui doit rester entre les mains d'un banquier de Londres, pour faciliter les opérations avec le sud de l'Afrique, il se trouve que la Société a ouvert son nouvel exercice avec une somme disponible de 8,963 fr. 31 c. On voit qu'elle a toujours grand besoin que ses amis lui viennent en aide.

Après les comptes, l'assemblée devait entendre le Rapport

spécial du comité auxiliaire des dames de Paris, mais l'heure déjà avancée contraignit M. le pasteur Frédéric Monod, qui s'était chargé de le lire, à se contenter d'en donner un résumé succinct. Ce fut dommage, car il renferme beaucoup de faits dignes d'être connus, mais les lecteurs du Rapport général n'y perdront rien, puisqu'il sera imprimé à la suite.

M. Daumas, missionnaire à Mékuatling, accouru de Nîmes pour assister à cette séance malgré son état de souffrance, prit ensuite la parole. Il commença par donner quelques détails sur l'histoire primitive de la mission française parmi les Bassoutos, puis en particulier sur la station de Mékuatling et son chef Molitsane, cita plusieurs preuves remarquables des progrès que les Bassoutos font dans la civilisation comme dans la pratique de la vie chrétienne, lut des passages de quelques lettres qu'il avait reçues depuis son arrivée en Europe et intéressa vivement l'assemblée en lui racontant, entre autres choses, comment Esaïe, jeune indigène converti dont le nom a paru souvent dans nos pages, avait appris à lire en français sans autre secours qu'un Nouveau Testament en cette langue, qu'il comparait, verset après verset, avec le même livre en langue sessouto.

Depuis son arrivée en Afrique, M. Daumas a eu la joie de baptiser 134 adultes, 139 enfants, et de bénir 74 mariages indigènes. Quels succès, et que l'on en est frappé quand on se rappelle que près de Mékuatling se trouve une caverne qui, avant l'arrivée des missionnaires, servait de retraite à une troupe de féroces cannibales, et où l'on voit encore, avec une grande quantité d'ossements desséchés, les débris des pots qui servaient à cuire la chair humaine ! M. Daumas a baptisé un des hommes qui avaient pris part à ces abominables festins.

En terminant, le missionnaire exprima, tant en son nom qu'en celui de ses collègues d'Afrique, les regrets profonds que leur avait causés la retraite de M. GrandPierre et l'assu-

rance que ces missionnaires, qui, à une exception près, sont tous ses élèves, continueraient à ressentir pour lui une profonde affection.

A la fin de la séance, M. le pasteur Frédéric Monod, en proposant à l'assemblée les élections à faire, exposa de nouveau, comme l'avait déjà dit M. le président, les motifs de reconnaissance et d'attachement qui avaient fait appeler M. GrandPierre au poste de vice-président, avec le titre de directeur honoraire. Ces paroles, jointes à toutes celles qui avaient été prononcées déjà sur le même sujet, faisaient à M. GrandPierre un devoir de cœur de prendre la parole. Il remercia avec émotion pour tous ces témoignages d'affection, qu'il regarde comme une douce récompense, et finit en disant que ce qui le consolait en quittant la direction officielle de l'œuvre était la pensée du bien-aimé successeur qui allait le remplacer dans ses fonctions.

Telle a été cette belle réunion du 17 avril. Nos lecteurs en comprendront bien autrement le charme quand ils liront toutes les pièces dont nous n'avons pu présenter ici qu'une analyse très incomplète et décolorée. Gloire à Dieu qui donne de pareilles journées à ceux qui aiment sa Parole et ses œuvres !

Retour de M. Casalis en France.

Les amis de la Société et de l'œuvre missionnaire apprendront avec joie que M. Casalis, parti de la ville du Cap avec ses enfants, le 13 mars dernier, à bord du *Lord George Bentinck*, est arrivé à Falmouth le 15 mai, et à Paris le 23. Quatre jours après il est allé conduire ses enfants à Orthez, sa ville natale, d'où il reviendra, dans quelques jours, à Paris, pour se mettre au courant des affaires à la direction desquelles le Comité l'a appelé.

On n'apprendra pas non plus sans un vif intérêt qu'une maison vient d'être achetée à Passy, par un membre du comité, qui la donnera en bail à la Société, pour y placer l'École des Missions. On espère que, Dieu le permettant, cette installation pourra avoir lieu, avec cinq ou six élèves au moins, dans les premiers jours du mois d'octobre.

ILES SANDWICH.

Nous avons eu déjà plusieurs fois occasion de dire avec quel zèle édifiant les nouveaux chrétiens de ces îles comprennent et pratiquent le devoir de concourir à l'œuvre de l'évangélisation, non seulement chez eux, mais dans les contrées les plus lointaines. En voici un nouvel exemple que raconte un de leurs missionnaires.

Dernièrement, dans une réunion tenue à Hilo, un jeune Sandwichien, prêt à partir pour les missions de la Polynésie, s'exprima dans ces termes :

« Je déclare que ce qui m'a déterminé à partir pour cette mission, c'est uniquement le sentiment de la dette immense que j'ai contractée envers le royaume de Dieu. Je possède des terres, du bétail, des chevaux, des parents et des frères, mais quand je donnerais toutes ces choses, elles ne suffiraient pas pour effacer cette dette. Il faut donc que je consacre à l'Auteur de mon salut mon corps et mon âme sans aucune réserve. Le trésor de la grâce nous a été donné gratuitement, et c'est gratuitement aussi que nous avons à nous donner, sans regrets ni murmures. »

« Un grand nombre de nos chrétiens natifs, ajoute le missionnaire, brûlent du même amour, et sont prêts à partir joyeusement aussi en chantant cette hymne :

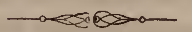
Je vous annonce une grande nouvelle ;
Iles du Sud, le Seigneur vous appelle.

Paris. — Imprimerie de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.



AFRIQUE MERIDIONALE

—

Notice sur la nation des Bassoutos.

(*Deuxième article*). (1).

La polygamie. — Notions sur la beauté. — Qualités et défauts. — Les aliénés. — Travaux agricoles. — Soin des bestiaux. — Commerce. — Danses publiques. — Les maisons et leurs dépendances. — Habillement. — Nourriture. — Moyens de transport. — Messagers royaux.

La polygamie faisant partie des mœurs de ce peuple, chacun cherche à se procurer autant d'épouses que ses moyens le lui permettent. La première est celle qu'un fils reçoit de ses parents. Ce choix se fait ordinairement selon le rang que ceux-ci occupent dans la tribu, et selon la famille à laquelle ils appartiennent. Les convenances étant ainsi consultées, beaucoup plus que les désirs du jeune homme qui se marie, il arrive souvent qu'entre les nouveaux époux il n'existe aucun de ces liens d'affection qui proprement constituent le mariage. C'est cependant de cette femme que doit naître l'héritier du père, car elle seule est sa véritable épouse, et toutes

(1) Voir le *Journal des Missions* du mois de février 1855. (XXXe année pages 41 et suivantes.)

les autres femmes qu'il peut prendre ensuite ne sont considérées que comme ses concubines. A défaut d'enfants nés de l'épouse, l'héritier est choisi parmi ceux des concubines. Le nombre des femmes stériles est considérable parmi les Bassoutos ; ce qui peut s'expliquer par ce que souvent les jeunes filles se marient avant d'être nubiles. Comme chez les anciens juifs, une épouse sans enfants n'est guère estimée. Le Mossouto, en prenant sa femme, chèrement achetée, compte surtout sur des enfants dont il puisse faire trafic en vue de s'enrichir. Quant aux concubines, il a le droit de choisir partout où ses désirs le portent. Qu'une femme appartienne aux Bâtards, aux Morolongs, aux Matebelés, aux Mokhotsa, n'importe la couleur, le langage ou les mœurs, pourvu qu'elle ou ses parents consentent à s'unir à lui. Toutefois la règle est que le Mossouto se marie dans sa tribu ; et ordinairement ce ne sont que les chefs et les personnes principales de la nation qui possèdent une telle variété dans leur harem. Chaque femme a sa maison à part, tandis que le mari n'en a point qui lui appartienne en propre. La première femme considère les autres comme ses inférieures ou, autrement dit, comme ses servantes. Celles-ci, ne sachant pas mieux, se prêtent à cette coutume établie avec assez de facilité et sans trop se quereller entre elles. Un Mossouto se marie à une cousine germaine et respecte les degrés plus rapprochés ; mais il arrive que deux ou trois sœurs sont à la fois unies à un même mari. Quand un homme qui possède plusieurs femmes meurt, celles-ci avec leurs enfants tombent en héritage à ses frères ; s'il n'y a pas de frères, elles demeurent veuves.

Il est naturel qu'après avoir parlé des femmes, j'ajoute un mot sur ce qui constitue la beauté aux yeux des Bassoutos. Généralement parlant, on peut dire qu'une personne belle selon les notions européennes est également belle pour le Mossouto. Il paraît donc que le sentiment du beau est gravé dans le cœur de l'homme, sans distinction, car il est plus que

probable que le même fait se produit parmi toutes les nations sauvages répandues sur notre globe. Toutefois il y a, dans ce sentiment du beau, des nuances de détails. Chez les Bassoutos, une personne bien nourrie et corpulente est préférée de beaucoup à celle qui ne l'est pas, et s'il s'agit d'une femme, le prix en est plus élevé. Quant à la couleur, on préfère celle qui est la plus foncée. On ne peut pas dire que les Bassoutos soient une belle race, car leurs traits ont quelque chose de grossier et de sauvage; cependant ils sont assez bien faits; la conformation de leur corps et de leurs traits est passablement régulière; ils ont, comme les Maures, les cheveux crépus. Il arrive parfois que certaines familles ont des enfants presque blancs (des Albinos), mais c'est le résultat d'une maladie.

En prenant en considération leur manière de vivre ou le degré de civilisation auquel ils sont parvenus, on s'étonne de trouver chez les Bassoutos la faculté de raisonner si développée. On peut parler raisonnablement avec eux sur toutes sortes de sujets, et trouver même du charme dans leur conversation, pourvu qu'elle ne se porte pas au delà de ce qu'ils comprennent ou ont vu. Leur intelligence est susceptible d'amélioration; leur mémoire est excellente. Une jeune personne, placée dans une bonne école ou dans une situation favorable à la culture de son esprit, fait de rapides progrès. Leur voix se prête aussi facilement au chant. Plusieurs membres de nos Eglises possèdent une connaissance remarquable des doctrines chrétiennes. Sous tous ces rapports, rien n'empêche donc qu'ils ne puissent un jour s'élever considérablement sur l'échelle de la civilisation.

Toutes les nations sauvages sont plus ou moins portées à la paresse, et, sous ce rapport, les Bassoutos ne font pas exception; cependant, en les comparant avec les autres tribus du sud de l'Afrique, on peut les appeler laborieux et persévérants dans quelques-unes de leurs occupations. Ils aiment à

être un peu comfortablement dans leurs maisons; aussi les voit-on parfois courageusement combattre contre la pauvreté. Ils sont hospitaliers entre eux, et quelquefois aussi envers les étrangers. La guerre est entièrement opposée à leurs habitudes et à leurs intérêts, car ils sont bergers et cultivateurs. Cela explique comment, depuis l'arrivée des Européens, on ne les a jamais vus faire la guerre en agresseurs, mais seulement défendre bravement leur pays. Il est donc plus que probable que si la race blanche voulait les laisser paisibles possesseurs de leurs terres, elle ne pourrait trouver de meilleurs voisins, car ils lui fournissent, non seulement divers grains en abondance, mais aussi un nombre considérable de domestiques, pour les travaux manuels des fermes, où l'on a grand besoin de leurs services. Mais, hélas! ceci n'a pas encore été compris de nos blancs de la colonie. Il est plus facile de se plaindre d'un peuple que d'apprécier ses qualités. Les derniers gouverneurs du Cap sont tombés dans cette erreur. On accuse les Bassoutos de vol, et non sans raison; mais d'où vient ce vice? N'a-t-il pas été engendré chez eux par les colons eux-mêmes? Il est certain que cette funeste habitude n'existait pas il y a une dizaine d'années. On tâche de rogner le pays de ces gens toutes les fois que l'occasion s'en présente. Les indigènes le voient, sans pouvoir toujours s'y opposer; et, en revanche, ils tracassent les intrus autant qu'ils le peuvent, en volant leur bétail. Laissez aux Bassoutos leur pays, et vous verrez diminuer les déprédations.

La culture d'esprit n'étant pas, chez les Bassoutos, aussi développée que chez les nations européennes, ils possèdent, par conséquent, moins de vertus, mais aussi moins de vices que celles-ci. On pourrait dire, sans risquer beaucoup, qu'ils sont naturellement mendiants, et qu'ils ont une inclination à la convoitise et à l'avarice. De meurtres, on n'en entend presque jamais parler parmi eux, sinon dans les cas excep-

tionnels où ils sont la conséquence de leurs croyances à la sorcellerie. La générosité ne peut pas être comptée parmi leurs bonnes qualités. Les plaisirs des sens sont ceux qu'ils préfèrent à tout le reste.

La vie des Bassoutos est tranquille et généralement paisible; ils se font aussi peu de soucis qu'ils peuvent. La mendicité proprement dite n'existe pas. Chacun trouve à vivre, qu'il travaille ou qu'il ne travaille pas. Le paresseux demande de la nourriture à ses amis, et on lui en donne. On croirait qu'avec une vie si simple, l'esprit devrait être toujours sain, et pourtant il ne manque pas de personnes aliénées. Cette maladie de l'âme se rencontre plus fréquemment chez les femmes. La cause en est probablement que la femme a beaucoup plus à souffrir que l'homme, car elle n'est auprès de son mari qu'une sorte d'esclave, et que, comme conséquence inévitable de la polygamie, la jalousie agite souvent son esprit. Quant aux hommes que j'ai connus personnellement en état de démence, des affaires d'amour en avaient été la cause. Peut-être ne se tromperait-on guère en présumant que, sur cinq cents personnes, il y en a une d'aliénée. Ces pauvres gens restent en liberté; ils peuvent aller où ils veulent; mais comme, naturellement, on n'aime pas à les avoir près de soi, ils sont généralement chassés de partout.

Tout le pays du Lessouto est propre à la culture, car il y a partout de la bonne terre. La plus grande partie de l'année, les plaines et les montagnes présentent à l'œil une agréable verdure. Les habitants moissonnent du millet et du blé en abondance. Ils ont aussi des champs de maïs, de cannes à sucre, de citrouilles, de gourdes, de pommes de terre, de haricots et de divers autres légumes de moindre valeur. Le tabac, dont ils font un grand usage, croît également dans leur pays. Une grande partie de leur temps est consacré au labourage, et comme ils ne se servent de la charrue que par exception, et qu'ils en sont encore réduits à creuser

la terre avec la houe, leur travail est considérable. On commence maintenant à planter partout des arbres fruitiers et de la vigne ; mais les arbres propres à la construction ne s'y trouvent pas. Les bords des grandes rivières sont garnis de saules, et les bas-fonds des montagnes d'oliviers sauvages et de quelques arbrisseaux toujours verts qui atteignent peu de hauteur et sont rarement droits. Le gouverneur actuel de la colonie du Cap a généreusement offert aux missionnaires de ces contrées des jeunes arbres et diverses semences, afin qu'ils puissent plus tard se procurer eux-mêmes le bois nécessaire à la construction de leurs maisons et de leurs églises.

Le climat de ce pays étant à peu près le même que celui de l'Espagne, il est probable que beaucoup d'espèces d'arbres peuvent y prospérer, et qu'avec le temps et du travail, de jolies forêts pourront un jour en embellir le sol. Toutefois, au mois d'octobre (qui fait ici partie du printemps), il arrive ordinairement une gelée qui endommage considérablement tout ce qu'il y a de tendre dans les jardins, soit plantes, soit légumes, soit arbres. Les hivers sont quelquefois assez rigoureux pour que du bétail meure de froid ; mais il faut considérer que les animaux, n'ayant pas d'étables, restent exposés en tout temps à l'intempérie de la saison. Les Bassoutos possèdent un grand nombre de bœufs et de chevaux ; ils ont des troupeaux de chèvres et quelque peu de brebis. Ces dernières ne prospèrent pas bien dans le pays, parce que l'herbe est pour elles d'une saveur trop amère. La coutume qu'ont les Bassoutos de brûler l'herbe chaque année détruit, à ce qu'il paraît, les racines de l'herbe douce, qui, sans cela, ne demanderait pas mieux que de croître. Depuis plusieurs années, les bêtes féroces se sont retirées de ces contrées maintenant si peuplées. On n'y voit plus çà et là que quelque panthère ou quelque loup attiré par la présence des troupeaux enfermés dans les kraals.

L'usage de la monnaie, comme moyen d'échange, n'étant pas encore introduit au Lessouto, le commerce se fait en échangeant un objet contre un autre. Les blancs qui veulent acheter des grains ou du bétail chez les Bassoutos leur apportent des houes, des faucilles, des couteaux, etc., puis des habillements et des étoffes. Les missionnaires établis dans leur pays sont, en conséquence, obligés d'avoir toujours sous la main un certain assortiment d'objets, afin de se procurer ce dont ils peuvent avoir besoin.

Quoique le peuple Bassouto n'ait point de lois écrites, il est cependant gouverné par les ordres de son chef. Celui-ci, pour avoir une occasion de voir ses sujets et de leur déclarer ses volontés, tient assez souvent des assemblées nationales très nombreuses, où l'on parle de tout ce qui concerne soit l'état politique du pays, soit les coutumes et les mœurs de ses habitants. Comme autre moyen de réunir de temps en temps leurs gens, les divers chefs les convoquent à des danses publiques. Ainsi invités, les hommes d'un certain nombre de villages se rendent, en se faisant suivre de leurs femmes et en chantant tous ensemble, jusqu'au lieu du rendez-vous. Arrivés là, ils se mettent en cercle et dansent tous à la fois. Leur danse consiste à sauter en l'air, en battant la terre de leurs pieds par un mouvement cadencé que répètent tous les assistants. Le maître de la danse se tient au milieu et fait les signes nécessaires pour diriger cette masse énorme de gens. Les hommes seuls se livrent à ces danses, durant lesquelles ils restent toujours sur la même place en faisant mille gestes bizarres, et en faisant prendre à leur corps toutes les positions possibles. Ces divertissements ont lieu sur un sol bien uni, dans le village ou hors du village. Les femmes entourent cette masse mouvante comme une ceinture, en imitant un peu les mouvements des hommes et en s'unissant parfois de bon cœur à leurs chants guerriers, par des sifflements ou des sons très aigus. Ces danses durent de lon-

gues heures sans interruption. Les mouvements des danseurs sont si précipités et si soutenus que tout leur corps se couvre bientôt d'une abondante sueur qui coule à terre et humecte la poussière. On n'est donc pas surpris d'apprendre quelquefois, le lendemain des danses, qu'une ou deux personnes en sont mortes. Le divertissement achevé, on se désaltère avec la bière préparée pour cet effet, et le chef donne quelques bœufs à manger.

Ce que les Bassoutos possèdent en instruments de musique est très peu de chose. Ils ont une espèce de tambour, qui consiste en une gourde vidée et coupée en deux, sur l'ouverture de laquelle est étendue une peau que l'on frappe avec la main. Ils ont aussi une sorte de flûte, et enfin une corde tendue de différentes manières et qui rend un son harmonieux lorsqu'on la touche ou qu'on la frappe avec des baguettes. Tous ces instruments ne donnent que des sons faibles, et ne peuvent, par conséquent, être employés que là où un grand bruit ne les domine pas.

Le Mossouto se contente d'une petite maison de forme ovale où il couche la nuit, et où il renferme ceux de ses meubles qui ne souffrent pas d'être exposés à la pluie; mais cette maison n'est pas bâtie pour servir de demeure, car elle ne reçoit de lumière que par une petite ouverture qui sert de porte, et n'est pas assez haute pour qu'on puisse y marcher commodément. Le Mossouto fait sur un des côtés de cette humble cabane, un petit enclos entouré de roseaux qu'il appelle « *lelapa* » ou cour, et c'est là qu'il coud ses peaux pour les habillements de sa famille, et là aussi que sa femme cuit la nourriture. Si la pluie les y surprend, ils se trouvent dans la nécessité de se sauver dans la maison et d'y passer leur temps à peu près sans rien faire. Autour de la demeure se trouvent les parcs ou kraals, dans lesquels les bœufs et les chèvres sont enfermés pendant la nuit. On y voit aussi presque toujours des arbres branchus qui servent à déposer de la chair

ou d'autres aliments, pour empêcher qu'ils ne soient enlevés ou dévorés par les chiens, dont le Mossouto possède presque toujours un grand nombre. C'est aussi là que les poules, s'il y en a, se perchent durant la nuit. Les magasins de blé consistent en d'énormes paniers (*lisiou*), qui sont dressés près de la maison et élevés un peu au dessus de terre, mais qui restent exposés à la pluie, et quelquefois aux ravages des boucs et des cochons.

L'habillement du Mossouto consiste en une ceinture autour des reins, et en un grand manteau fait avec une ou plusieurs peaux, qui couvre tout son corps. Comme ce manteau est gênant, il le met de côté autant de fois qu'il a à faire quelque ouvrage. Du reste, il marche pieds et tête nus. Pour essuyer la sueur de sa figure, il se sert d'un petit fer plat qu'il porte suspendu au cou. Sa tabatière est attachée, soit à son bras, soit à la ceinture. S'il a un long voyage à faire, il se fabrique une paire de sandales, dont il se défait pourtant aussitôt qu'il le peut, car il n'aime pas à les porter. S'il n'a pas besoin de grand'chose pour se couvrir, il est également simple, quant au dormir. Il couche à terre en s'enveloppant dans son manteau de nuit, le poil tourné en dedans.

Sa nourriture se compose de pain, de viande, de quelques légumes sauvages, de citrouilles et de maïs. Le pain se cuit à l'eau dans un pot et se pétrit de la farine du millet. Il est assez agréable à manger et apaise promptement la faim. La viande se mange ordinairement sans sel, assaisonnement qu'on regarde pourtant comme une friandise quand on peut se le procurer. Quoique les Bassoutos aient du bétail en abondance, la viande n'est pas pour eux une nourriture habituelle ; ils en mangent rarement et ordinairement à l'occasion de quelque fête, ou lorsqu'un de ces animaux meurt. Pour eux, la nourriture par excellence c'est le pain et le lait. Ils ne font que deux repas par jour, le matin avant de commencer la journée, et le soir après l'avoir achevée. Cela ne les empêche pas de manger à toute heure du jour,

quand ils en trouvent l'occasion. Quant à la boisson, ils font usage de l'eau et de la bière. Cette dernière, préparée avec le millet, se boit dans l'état de fermentation. Ils en font de deux sortes. L'une, très forte, est à l'usage des personnes âgées; l'autre, beaucoup plus faible et plus douce, est pour les jeunes gens et les personnes qui n'ont pas pris la coutume de boire la forte.

Cette nourriture végétale et lactée, dont les Bassoutos usent si abondamment, agit sur leur sang d'une manière différente que celle des blancs sur le leur. Ils ont le sang très foncé et si épais qu'en cas de saignée il a de la peine à sortir de l'incision, et que quelquefois il s'y refuse absolument. Du reste, les Bassoutos possèdent à peu près autant de forces corporelles que les Européens ; s'ils en ont moins, il faudrait peut-être en chercher la cause dans le manque d'un exercice régulier et soutenu.

Pour transporter des effets d'un endroit à l'autre, on les charge sur le dos de bœufs dressés à cet usage, et qui, en voyage, portent aussi les femmes et les enfants. Depuis que les chevaux ont été introduits dans le pays par les blancs, c'est-à-dire depuis environ 23 ans, les Bassoutos emploient beaucoup ces animaux et les montent souvent.

Quand le chef Moshesh désire envoyer ses ordres à des sujets éloignés, il appelle un de ses messagers experts et lui dit, jusqu'aux moindres détails, tout ce qu'il veut leur faire savoir. Celui-ci conserve admirablement bien dans sa mémoire toutes les paroles de son maître et les répète exactement. L'expérience a prouvé que, pour eux, cette manière de communiquer réussit souvent mieux que les lettres, parce que dans un écrit on résume un long discours en peu de mots, tandis que le Mossouto, pour bien comprendre ce qu'on veut lui dire, a besoin de l'entendre exposer longuement et avec détails.

F. MAEDER.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

CHINE.

Travaux missionnaires à Ningpo. — Une tournée d'évangélisation. — Distribution des livres sacrés. — Agents indigènes. — Progrès à Schanghaï.

Au mois d'avril 1855, trois missionnaires, MM. Cobbold et Edkins, de la Société des missions épiscopales, et le docteur Medhurst, de la Société des missions de Londres, quittèrent la cité de Ningpo pour s'enfoncer dans l'intérieur du pays. Les serviteurs de Christ appelés à planter la connaissance de leur maître au sein des immenses populations qui couvrent le sol de l'Inde et de la Chine, sont de plus en plus persuadés de l'utilité de ces tournées d'évangélisation, qu'ils appellent *prédications itinérantes* (itinerating preaching), et qui ont pour but de préparer le sol non seulement par des discours, mais encore et surtout par la distribution des livres saints et des traités. On comprend l'usage de ce moyen d'action chez des peuples dont la langue est écrite et où beaucoup de personnes savent lire.

Cette fois, les trois missionnaires se dirigèrent vers des régions où aucun de leurs collègues, et probablement aucun Européen, n'avait encore pénétré. Ils avaient emporté avec eux une ample provision de livres, dont la distribution donna lieu à plus d'un incident remarquable, comme on va le voir par quelques fragments de la relation de leur voyage, extraits du journal de M. Cobbold.

Après quatre jours de marche à travers des villes et des

villages où leur présence excita beaucoup d'étonnement, mais pas la moindre manifestation hostile, les voyageurs arrivèrent vers le soir devant un monastère bouddhique nommé Ts-isigliang-z et y entrèrent. Aussitôt on leur présenta le rafraîchissement ordinaire des Chinois, c'est-à-dire le thé; « après quoi, dit M. Cobbold, un moine vint nous annoncer que le supérieur serait bien aise de nous voir.

« Nous rendant aussitôt à cette invitation, nous nous trouvâmes en présence d'un vieillard d'un aspect grave, d'une figure très intelligente, et qui parut enchanté de se voir visité par des étrangers au fond de sa solitude. Les questions qu'il nous adressa, avec une liberté presque indiscrète, nous donnèrent l'occasion de faire une découverte toute nouvelle pour nous, celle d'un Chinois de quelque instruction dans le cœur duquel le bouddhisme était vraiment une affaire de foi. En Chine, il est extrêmement rare de rencontrer un homme faisant profession d'une religion quelconque, qui se montre sincèrement et exclusivement attaché aux dogmes de cette religion. Mais ici nous avions devant nous un sincère admirateur de Bouddha, acceptant avec une simplicité d'enfant toutes les doctrines et tous les miracles renfermés dans ses *livres sacrés*. Peu lui importait que le raisonnement ou la science démontrassent l'impossibilité de plusieurs de ces enseignements ou de ces faits. Il ne pouvait répondre à aucune de nos objections, mais n'abandonnait pas plus, pour cela, ses opinions que ne le ferait un humble et sincère sectateur de Jésus-Christ que l'on essayerait d'ébranler en opposant aux livres de Moïse quelque obscure tradition préadamique. Quand nous dîmes à ce bouddhiste sincère que nous exhortions le monde à adorer un *seul* Dieu qui existait avant les cieux et la terre, il nous répondit que Bouddha aussi existait avant les cieux, non pas, à la vérité, comme l'homme-Bouddha, incarnation de la divinité, mais à l'état d'intelligence suprême existant à travers tous les *culpas* (périodes)

des temps passés. Nous ne pûmes, en conséquence, faire autre chose que d'insister sur la nécessité de rendre à cet Etre, considéré en lui-même, un culte spirituel vraiment digne de lui, et que d'essayer de faire comprendre au vieillard combien la doctrine d'un Rédempteur envoyé par l'Eternel pour sauver l'humanité l'emportait sur toutes celles de son système. Ce qu'il comprit le mieux et ce qui l'intéressa le plus fut l'idée que Dieu est le père des hommes et que ceux qui lui obéissent sont ses enfants. Après le repas du soir, auquel le vénérable abbé assista, nous échangeâmes quelques-uns de nos Nouveaux Testaments et de nos traités contre deux livres bouddhiques qu'il consentit à nous céder. »

Après être restés une journée entière dans ce couvent, où une foule immense se donna le plaisir de venir les contempler ou les entendre, les missionnaires se rendirent dans une ville assez rapprochée de là et nommée T'ien-t'ai.

« Ici, dit M. Cobbold, notre arrivée produisit une sensation extraordinaire. En traversant les rues, je me prévalus de cette affluence pour m'arrêter tous les deux ou trois cents pas, dans le but d'adresser aux masses de curieux qui nous suivaient quelques brèves allocutions où je me bornais à exposer les notions les plus élémentaires de la vérité éternelle, comme on voit que les apôtres faisaient souvent (Actes, XIV, XVII, etc.). Quel fut l'effet de ces exhortations? c'est ce que je ne sais pas. Elles ne soulevèrent aucune opposition, et mes auditeurs s'écrièrent plusieurs fois que j'avais raison, que les choses que je leur annonçais étaient excellentes; mais cela tenait-il seulement à la politesse exagérée, et souvent si peu sincère, qui est un des traits distinctifs du caractère chinois, ou bien n'y avait-il parmi ces auditeurs improvisés que des gens simples, incapables de discuter sur des questions religieuses? Quoi qu'il en soit, je crois pouvoir évaluer à 3,000 environ le nombre de personnes à qui je m'adressai, pendant cette marche lente et interrompue, dans

l'enceinte de la cité. Craignant d'avoir à souffrir du voisinage de tant de curieux, nous traversâmes en effet la cité tout entière pour aller trouver une auberge dans un des faubourgs.

« Il ne faut pas s'imaginer que les auberges chinoises ressemblent à celles que l'on rencontre en Angleterre, même dans les endroits les plus reculés. Il n'y a chez nous pas de grange qui, en fait de propreté et de commodité, ne l'emporte de beaucoup sur les meilleures hôtelleries de la Chine. Celle où nous nous arrêtâmes était comparativement bonne. De trois côtés d'une petite cour, où l'on voyait amassées toutes les immondices de l'établissement, s'élevaient trois corps de bâtiment qui renfermaient des chambres situées les unes au rez-de-chaussée, les autres à un premier étage. Notre caravane se composant de seize personnes, y compris nos bateliers et nos porteurs, il nous fallait beaucoup de lits, et ce fut avec joie que nous vîmes que nous pourrions nous arranger ici. Deux petites chambres et une sorte de dortoir, garni de lits des deux côtés, nous furent assignés; c'est tout ce qu'il nous fallait.

« La grande question était de savoir si nous pourrions jouir de quelque repos. En entrant, nous nous étions hâtés de fermer les portes pour échapper aux importunités des gens qui nous avaient suivis jusque là; mais bientôt les faibles verrous auxquels nous demandions cette protection parurent incapables de résister à la pression de la foule, qui demandait à grands cris qu'on la laissât entrer. Le maître de l'établissement, en homme prudent, n'osait opposer aux curieux que quelques mots d'exhortation à ne pas se montrer impolis. Mes deux compagnons étaient très fatigués, de sorte que je dus me résoudre à faire à moi seul face à tout le tumulte. J'en pris mon parti : je descendis bravement l'escalier et me trouvai bientôt en présence d'une masse compacte d'êtres humains. Bravant tout à la fois la dégoûtante malpropreté de la

cour, et une pluie abondante survenue à l'improviste, ces gens restaient là, avides de voir et d'entendre les étrangers nouveaux venus. Je leur expliquai aussi clairement que possible le but de notre présence, et finis en les priant de se retirer tranquillement, attendu que nous étions très fatigués de notre voyage, et que, comme étrangers, nous avions droit à des égards. Cette requête leur parut très raisonnable et ils l'avouèrent, mais sans que personne fit un pas pour s'y conformer. « Vous êtes des étrangers, me dit l'un d'eux; c'est la première fois que nous voyons des hommes comme vous; laissez-nous contenter notre curiosité; nous voudrions que tous les trois, et surtout *le monsieur à la barbe blanche* (M. Medhurst), vous vinssiez vous asseoir au bout de la cour, pour que nous puissions bien vous regarder. » Je répondis à cela que j'en étais très fâché, mais que ce qu'ils demandaient était impossible, parce que celui d'entre nous qu'ils désignaient plus particulièrement se trouvait extrêmement fatigué. « Sa « barbe blanche elle-même, ajoutai-je, vous indique qu'il « est avancé dans la vie, et que, par conséquent, vous ne « devez rien faire qui lui soit pénible. »—« Eh bien! s'écria-t-on, qu'il se montre au moins un instant à la fenêtre. » Amusé de cette obstination enfantine, je priai mon collègue de s'approcher un instant de la fenêtre, mais cela ne satisfit pas les curieux. Ils se précipitèrent en masse sur l'escalier; la porte fut sur le point de céder sous leur poids, et je me vis obligé de repousser quelques-uns des plus ardents; mais à la fin j'eus l'idée de leur dire : « Si vous voulez nous voir, « présentez-vous comme visiteurs, avec des formes conve« nables, en nous envoyant vos cartes et en mettant vos ha« bits de visite. » Ces paroles allaient droit au point vulnérable du caractère chinois; aussi firent-elles un effet merveilleux, et quelques instants après la foule disparut.

« Nous nous décidâmes alors à sortir de nouveau pour prêcher ou distribuer des livres, suivant que l'occasion s'of-

frirait de faire l'un ou l'autre. Chacun de nous s'en alla de son côté. Prenant pour ma part une allure lente et mesurée, un vrai pas de limaçon, qui, dans ce pays, est le signe de la distinction, je m'approchai d'abord d'un petit groupe de femmes que la curiosité avait fait s'avancer sur le seuil de leurs maisons. Si j'avais marché plus vite, ou si, en m'avançant de leur côté, j'avais fixé mes yeux sur ces femmes, elles se seraient aussitôt renfoncées dans leurs logis, comme une troupe de lapins effrayés rentre dans leurs terriers, et toutes les portes se seraient fermées devant moi ; mais je connaissais le terrain. M'adressant d'abord à quelques passants, j'engageai une conversation générale, puis me tournant tout-à-coup vers les femmes, je leur demandai, sans paraître y attacher de l'importance, si elles me comprenaient. Un des hommes présents répondit pour elles : « Nous vous comprenons, nous, « parce que nous sommes habitués à voir beaucoup de mon-« de, mais il n'en est pas de même de ces femmes. » Et je m'aperçus qu'en effet elles ne m'entendaient au moins que très imparfaitement. Voilà une des grandes difficulté de l'œuvre. Quoique cet endroit ne soit guère qu'à une centaine de milles de Ningpo, le dialecte en est si différent que, pour y faire pénétrer quelques idées parmi les femmes, il faudrait des interprètes. Je n'en dis pas moins quelque chose sur la folie des croyances bouddhiques, dont ce sexe surtout subit l'influence, et m'en allai plus loin, cherchant à découvrir des auditeurs plus capables et auxquels nos livres au moins pussent être de quelque utilité.

« J'arrivai ainsi devant la maison d'un homme qui préparait des élèves pour la profession des lettres. La porte se trouvant ouverte, je m'y glissai et en tirai vivement les verroux, au grand désappointement des curieux qui me suivaient. Entrant ensuite dans la chambre du maître, toujours de mon pas de limaçon, je me servis à moi-même d'introducteur en disant : « Je suis un lettré de l'ouest, venu pour

vous rendre ses devoirs et comparer les doctrines de votre pays avec celles du nôtre. » Quoique cet homme n'eût probablement jamais reçu d'étranger, c'était un Chinois trop bien élevé pour laisser percer le moindre embarras, et sur-le-champ une conversation s'engagea entre nous. J'en profitai pour lui exposer rapidement les grandes vérités religieuses et commençais à traiter des points particuliers de la foi chrétienne, quand tout-à-coup la foule restée en dehors fit sauter les verrous de la porte et envahit la cour. Je me confondis en excuses et proposai au lettré de faire mon possible pour nous débarrasser de ces gens, mais, dans la crainte sans doute que ses portes ne fussent brisées, il me pria de ne pas l'essayer en m'assurant que ces gens ne feraient aucun mal. Je repris donc mon discours interrompu, mais au milieu d'un tel vacarme qu'il me fut impossible de le contiuuer longtemps. Les huit ou dix jeunes gens qui étudiaient sous ce maître m'écoutaient, mais paraissaient prendre moins facilement que lui leur parti de l'apparition inattendue de l'étranger venu « du pays aux cheveux rouges. » Quand je me retirai, je m'excusai de n'avoir pas offert de présent, suivant l'usage, en faisant remarquer qu'un voyageur comme moi n'avait sur lui rien qui méritât d'être présenté de cette manière.

« Un peu plus loin, dans une autre rue, j'entrai dans une seconde maison du même genre ; mais le maître était absent, et il me fut impossible de triompher de la réserve timide où se renfermèrent à mon égard les jeunes gens que je trouvai à l'étude. Je m'en dédommageai au sortir de là, en profitant d'un vaste espace bien découvert pour adresser de courtes mais sérieuses exhortations à la foule qui me suivait toujours.

« Rentré à l'auberge, j'envoyai un de nos hommes porter dans les deux écoles quelques-uns de nos Nouveaux Testaments reliés, et, dans la soirée, le maître de la première école

où j'étais entré, vint avec tous ses élèves me rendre ma visite. Il m'apportait en présent un peu de thé et quelques feuilles de papier sur lesquelles étaient écrites des sentences du genre de celles-ci : *L'humilité produit le respect et la gloire; le respect pour les autres conduit à la prospérité; que votre conversation soit un modèle pour l'humanité; faites le bien en commun avec les autres hommes*. Ces maximes, tracées en caractères très élégants, contenaient, comme on le voit, des leçons dont la traduction ne voile pas l'admirable sagesse. La dernière nous frappa surtout, après ce que nous avions vu dans ces monastères bouddhiques où les dévots chinois pensent faire leur salut en ne s'occupant que d'eux-mêmes. »

Nous ne suivrons pas plus longtemps M. Cobbold et ses compagnons de voyage dans cette excursion. Ils la terminèrent en distribuant, le long de la rivière qu'ils descendirent pour revenir à Ningpo, un grand nombre de livres, reçus partout avec un empressement extraordinaire, et sans qu'ils rencontrassent nulle part une opposition sérieuse, même lorsque dans un lieu, nommé Dzing-Yün, ils allèrent prêcher dans la cour intérieure d'un vaste temple où des milliers de personnes se réunirent autour d'eux.

Dans une lettre plus récente, le même missionnaire rend compte de l'ensemble des opérations qui ont eu lieu durant l'année dernière dans le district de Ningpo, et les résume ainsi :

« Une immense étendue de pays a été visitée et pourvue de traités et de Livres saints; l'Evangile de paix a été proclamé dans des centaines de villages et dans vingt-six villes, qui toutes, à l'exception de trois ou quatre, n'avaient pas encore vu la figure d'un missionnaire. Partout les populations nous ont bien accueillis; les autorités ne nous ont entravés nulle part; nous avons trouvé un facile accès dans les monastères, les temples, les auberges, quelquefois dans les maisons particulières, et le seul inconvénient dont nous ayons eu à

souffrir a été l'encombrement de ces foules qui, se pressant en tous lieux sur nos pas, devient parfois une occasion de trouble ou de crainte pour ceux qui nous reçoivent chez eux ou nous procurent des moyens de transport.

« Dans le voisinage immédiat de la ville, nous avons aussi beaucoup travaillé, et nos frères les missionnaires des autres dénominations en ont fait autant. La province de Sze-Che a été parcourue plusieurs fois dans tous les sens, et dans le nord de ce district nous avons trouvé un certain nombre de personnes assez bien disposées pour que nous soyons à peu près décidés à envoyer un de nos catéchistes s'y fixer tout-à-fait.

« Je dois mentionner particulièrement les services de plus en plus nombreux que nous rendent nos agents indigènes. Outre notre ancien catéchiste, nous en employons maintenant plusieurs à l'œuvre de la prédication. Deux d'entre eux, appartenant à la classe des lettrés, viennent de partir pour la grande cité de Schaou, où ils passeront quelques semaines à l'époque des examens pour les degrés littéraires. Ils ont pris avec eux 200 Nouveaux Testaments, 300 exemplaires d'un traité très solidement écrit sur les *Preuves du christianisme*, et plusieurs milliers d'autres traités moins considérables ou de traités-placards, qu'ils trouveront, sans aucun doute, le moyen de placer d'une manière très utile. Deux autres de nos chrétiens natifs, d'une condition plus humble, mais d'une foi non moins sincère, se sont rendus à Wan-Chau, autre grande cité, emportant avec eux environ 400 Nouveaux Testaments. Ces deux derniers sont au service de la Société Biblique, c'est-à-dire occupés à cette grande distribution d'un million de Livres saints, votée l'année dernière pour l'empire chinois. Les traités-placards dont j'ai parlé plus haut sont très utiles, et j'engage toujours nos colporteurs à s'en munir pour les afficher dans les endroits où ils passent, comme des prédicateurs permanents de la vérité. J'en ai

retrouvé plusieurs placardés depuis des mois à de grandes distances de Ningpo, sans qu'on y eût touché, mais non sans doute sans que beaucoup de passants y eussent jeté les yeux. Notre catéchiste se montre toujours aussi actif que sérieux. Nous sommes sur le point de lui donner pour aide un homme d'un certain âge, en qui nous espérons trouver un ferme appui de la vérité. Il sera chargé surtout de faire des visites à domicile, fonctions pour lesquelles son âge le rend très avantageusement qualifié. »

Ces détails prouvent que l'œuvre missionnaire prend une extension remarquable à Ningpo et dans les provinces voisines. Il en est de même dans les environs des autres ports dont les missionnaires ont pu faire le centre de leurs opérations, et notamment à Schanghaï. Là aussi la *prédication itinérante* paraît un moyen de plus en plus efficace, auquel les agents de toutes les Sociétés s'adonnent avec zèle. Un des missionnaires de l'Eglise d'Angleterre, le révérend Burdon, a même pris le parti de s'y vouer exclusivement. Abandonnant aux soins de ses collègues le service du temple et des rues de la ville, il a quitté sa maison et n'a plus pour domicile qu'un bateau, au moyen duquel il va de ville en ville et de village en village sur les rivières ou les canaux qui entourent Schanghaï, dans un rayon d'une dizaine de lieues. Ce champ de travail paraît très intéressant, et quel chrétien, croyant aux promesses du Seigneur, pourrait craindre de n'y pas voir lever tôt ou tard une de ces moissons bénies qui sont annoncées aux ouvriers fidèles?

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Mission d'Abbékuta.

Une collecte en faveur de l'œuvre des Missions évangéliques.

La mission d'Abbékuta est maintenant assez connue de nos lecteurs pour que nous puissions les y conduire, sans avoir besoin de leur rappeler son origine et les nombreuses bénédictions que le Seigneur y a répandues sur les travaux de ses serviteurs. Transportons-nous dans une des Eglises qu'elle a fondées, celles d'Igbein (un des quartiers de la ville) pour y assister à une réunion dont l'objet est l'œuvre des missions elles-mêmes. Nous ne connaissons pas, dans la marche de cette œuvre, aujourd'hui si activement et si heureusement poussée, de fait plus remarquable que l'intérêt qu'y prennent des chrétiens à peine sortis des ténèbres du paganisme. L'auteur du récit qu'on va lire est le révérend Thomas King, noir d'origine, jadis esclave, et maintenant l'un des pasteurs d'Abbékuta.

« Aujourd'hui, écrivait-il dans son journal, sous la date du 30 juillet 1855, nous avons eu une réunion missionnaire à Igbein. Le 21, j'avais, en annonçant cette fête, prêché sur le devoir chrétien de donner quelque chose pour venir en aide à la bonne cause, et deux fois depuis j'étais revenu sur ce sujet. La séance d'aujourd'hui a commencé à quatre heures et demie de l'après-midi. Après le chant et la prière, je lus Matth. IX, 36 à 38, et j'en pris occasion de m'étendre sur la compassion que faisait éprouver à Jésus la vue des multitudes privées de connaissance, sur les effets que le même sentiment, passé dans l'âme des chrétiens anglais, avait produits en faveur de mes auditeurs. Je terminai en exhortant ceux-ci à se rappeler ce qu'ils étaient il y a quinze ans, et de le comparer à ce qu'ils sont maintenant. Quand j'eus fini,

huit membres de l'Eglise prirent successivement la parole, avec une chaleur et une vie qui remplirent d'une douce joie ceux qui les entendirent et moi tout le premier. Je voudrais que tous les amis des Africains eussent été présents, bien persuadé que leurs cœurs auraient débordé de gratitude à la vue de ces trophées vivants de la grâce toute puissante du souverain chef de l'Eglise, et en entendant ces touchants témoignages rendus à la bonté du Seigneur et au bonheur que l'Evangile de Christ met dans les cœurs. Voici la substance de quelques-uns des discours prononcés :

« Le premier orateur exhorta ses amis à se montrer généreux, en leur disant : « Frères, écoutons ce qui nous est dit « en ce jour. Souvenons-nous qu'à notre mort tout ce que « nous possédons aujourd'hui, argent, habits, meubles, etc., « sera vendu ou dispersé et passera en d'autres mains, tan- « dis que ce que nous donnerons à Jésus nous appartiendra « pour toujours. Que chacun de nous montre son amour « pour ce bon maître en donnant suivant ce qu'il possède. « Souvenons-nous de ces paroles : *Celui qui sème peu re- « cueillera peu, mais celui qui sème abondamment recueil- « lera aussi abondamment.* Considérons quelle grande quan « tité d'argent il a fallu pour que l'Evangile nous fut apporté ; « combien il en a été dépensé sur la mer, et combien il en « a été dépensé sur la terre. Si les enfants de Jésus n'avaient « pas semé aussi abondamment, comment la bonne nouvelle « serait-elle arrivée jusqu'à nous? »

« Un autre se leva, et, s'avançant au milieu de l'assemblée : « Avant de vous parler du sujet en question, dit-il, « permettez-moi de me placer ici, bien en face de vous, puis « regardez-moi bien. Tous ceux qui sont ici présents me « connaissent; rappelez-vous ce que j'étais autrefois, ce « que j'ai été longtemps. Y a-t-il jamais eu un homme « aussi méchant et aussi vicieux que moi? Mais voyez « ce que Jésus-Christ a opéré en moi par son Évangile.

« Montrons à Dieu notre reconnaissance pour tous ses « bienfaits. Quand un homme va s'établir dans une forêt, « il commence par abattre les arbres et par déblayer le « terrain, puis il enfonce ses semences dans le sol, et a « soin ensuite de préserver sa plantation des mauvaises her- « bes. Qu'il en soit ainsi de nous. La foi sans la charité « est morte, car la charité est une des preuves qui mon- « trent que la foi a poussé dans nos âmes. Ce n'est pas « elle qui nous sauve, mais c'est par elle que nous faisons « voir notre foi. Chez nous, on se met volontiers soi-même « en gage pour se procurer les moyens d'ensevelir un pa- « rent décédé ; c'est une chose que je ne ferai jamais ; mais « je suis tout prêt à me mettre en gage, si cela est néces- « saire, pour servir le Seigneur Jésus-Christ, à cause de tout « ce qu'il a fait pour moi, etc. »

Un troisième orateur exhorta les assistants à faire tout ce qu'ils pourraient faire pour l'Évangile, en remarquant que si les hommes blancs d'Angleterre n'avaient pas agi d'après un pareil principe, l'Evangile ne serait pas arrivé entre leurs mains et entre celles de leurs enfants. Un autre exprima en termes touchants le regret de n'avoir pas les moyens d'envoyer, à lui seul, un évangéliste dans l'intérieur pour y prêcher l'amour de Christ... Je ne puis pas rapporter tout ce que nous entendîmes. Les huit orateurs parlèrent dans le mêmesens, et un plus grand nombre encore auraient pris la parole, si l'approche de la nuit ne nous avait contraints de lever la séance. Nous avons renvoyé l'inscription des noms à un autre jour.

La collecte eut lieu le 11 août, et quelques jours plus tard, le missionnaire put écrire dans son journal :

« La réunion destinée à recevoir les dons en faveur de la Société commença à une heure. Après le chant, la prière et une courte méditation sur Ecclésiaste, XI, 1, quelques-uns de nos chrétiens prirent encore la parole, à la grande édification de tous. Nous commençâmes ensuite la collecte, et ce fut

un spectacle véritablement doux à contempler que l'empressement joyeux avec lequel tous y prirent part. J'avais beau leur recommander à chaque instant de ne venir que les uns après les autres; dans leur ardeur, ils se pressaient les uns sur les autres; les mots *Fi orako mi sille* (écrivez mon nom) partaient de tant de bouches à la fois, qu'il m'aurait fallu six mains au moins pour aller aussi vite que leurs désirs, et à la fin je fus obligé d'appeler le maître d'école à mon secours. Plusieurs, après m'avoir fait inscrire une somme pour eux-mêmes, souscrivirent encore au nom de leurs enfants. Quelques-uns des élèves du pensionnat donnèrent aussi tout ce qu'ils pouvaient donner. Une jeune fille m'étonna tout particulièrement. « Ecrivez mon nom, me dit-elle, pour trente cordons (1). » Ne sachant où elle prendrait cette somme, je crus devoir lui faire observer qu'il ne fallait se faire inscrire que pour ce que l'on était sûr de pouvoir payer. Mais elle : « Oh! ne craignez rien, Monsieur; je sais comment me « procurer cela, et je le paierai. » Quand l'inscription de tous les noms et de toutes les sommes fut terminée, nous dîmes aux souscripteurs qu'ils pourraient venir déposer leurs offrandes entre nos mains quand cela leur conviendrait. Les sommes promises se montaient à dix *sacs*; je n'osais espérer que tout fut exactement payé; mais, à ma grande surprise, tout le fut en peu de jours, et, en outre, plusieurs personnes qui n'avaient pas assisté à la séance apportèrent ensuite spontanément leurs offrandes. De cette manière, le total de la collecte s'éleva à près de douze *sacs*, qui représentent à peu près 120 dollars. Dans le nombre des souscripteurs, quelques-uns avaient donné de leur abondance, mais le plus grand nombre avaient donné avec joie,

(1) Sorte de courroies, d'une longueur déterminée, auxquelles on enfile un certain nombre des coquillages (*cauries*) qui servent de monnaie dans le pays. Les *sacs* ou *têtes* dont il est question plus loin représentent deux mille de ces cauries.

comme la veuve de l'Evangile, de leur pauvreté, à peu près tout ce qu'ils avaient. Voilà ce qu'ont fait ces nouveaux disciples de Christ. J'espère que cet exemple servira à stimuler en faveur de la bonne cause le zèle de nos amis de Sierra-Leone. »

Ce simple récit peut se passer de tout commentaire. Quels résultats on obtiendrait si toutes les vieilles Eglises où le nom de Christ est invoqué se montraient aussi empressées que celle d'Igbein de contribuer, par leur libéralité, à l'extension du règne de Dieu !

PATAGONIE.

Honneurs rendus à la mémoire des premiers missionnaires.

Aucun ami de l'Evangile ne peut avoir oublié la lamentable, mais glorieuse histoire de ces sept martyrs qui, en 1851, moururent d'épuisement et de faim sur les rivages barbares de la Patagonie, où les avait conduits l'amour pour le nom de Jésus. Les noms d'Allan Gardiner et de ses compagnons de souffrances resteront comme un beau monument du dévouement et de la résignation que la foi sait inspirer même dans les extrémités les plus affreuses (Voir notre 27e année, page 227 et suiv.). Nos lecteurs savent que la catastrophe qui termina si tristement ce premier essai de mission sur la pointe méridionale de l'Amérique ne découragea pas la Société avec l'aide de laquelle Allan Gardiner l'avait entrepris. Nous avons annoncé le départ pour la Patagonie, d'un navire qui a reçu le nom du martyr. Aujourd'hui nous avons sous les yeux quelques passages d'un récit intéressant, où le capitaine Snow, commandant de l'*Allan Gardiner*, raconte son arrivée sur le théâtre du désastre. En voici quelques fragments :

Le capitaine Snow visita, le cœur plein d'une émotion

pieuse et recueillie, tous les endroits mentionnés dans l'histoire des sept martyrs : la baie où leurs embarcations avaient échoué, les rochers sur lesquels leurs mains défaillantes avaient inscrit des textes sacrés ou des indications destinées à faire trouver leur trace, la caverne où ils s'étaient un instant réfugiés et où le corps de l'un d'eux avait été découvert, les divers points de la plage sur lesquels s'étaient douloureusement exhalés les derniers soupirs des autres. On sait que le capitaine de la marine royale que le bruit de cette catastrophe amena le premier sur les lieux, avait fait religieusement rassembler et déposer dans une tombe commune les restes de ces vénérables héros de la foi. M. Snow n'eut donc pas à s'occuper de ce soin, mais il énumère dans sa relation divers objets qui leur avaient appartenu et qu'il ne considéra pas avec moins d'intérêt que les lieux eux-mêmes : c'étaient les restes d'un bateau à demi brûlé, quelques vestiges des abris que les martyrs s'étaient formés, quelques ustensiles endommagés, des lambeaux de vêtements, etc., etc.

On ne sera pas surpris d'apprendre que sous l'empire des impressions qui naissaient si naturellement en présence de ces souvenirs, le capitaine Snow ait eu l'idée de perpétuer ceux-ci au moyen d'une inscription gravée sur une tablette en bois, et fixée aussi solidement que possible sur l'arbre le plus rapproché de la fosse qui renferme la dépouille mortelle des martyrs. La pose de ce simple monument, le seul que permissent les circonstances, eut le caractère religieux qui lui convenait. Le capitaine, les officiers, l'équipage, les ouvriers missionnaires, le catéchiste qui s'est dévoué à l'œuvre et quelques marins naufragés que l'*Allan Gardiner* avait recueillis en route, entouraient le monceau de pierres dressé sur la fosse. Un service religieux, approprié à la cérémonie, fut lu par le catéchiste ; la petite assemblée, émue au point que plusieurs répandaient des larmes, chanta une hymne, et l'humble tablette monumentale fut placée en son lieu. Voici

les paroles qu'on y lit. L'Académie des inscriptions et belles-lettres n'en trouverait sans doute pas le style assez *lapidaire*, mais le cœur des chrétiens en goûtera, nous en sommes sûrs, la touchante simplicité.

Consacrée à la mémoire des missionnaires martyrs :

Allan F. Gardiner, capitaine de la marine royale,
Richard Williams, chirurgien,
John Maidment, catéchiste,
Joseph Erwin, charpentier,
Jean Bryant, batelier,
John Pearce, id.,
John Badcock, id.,

lesquels, après beaucoup de fatigues et de privations par suite du manque de nourriture, ont quitté la vie entre le 28 *juin et le* 6 *septembre* 1851.

Leurs restes mortels reposent tout auprès d'ici.

« Cette tablette commémorative a été dressée (manifesta-« tion merveilleusement remarquable des voies insondables « de la Providence !) par le capitaine (W. P. Snow) et l'équi-« page d'un navire construit selon les désirs exprimés par « le susnommé capitaine Gardiner, et qui a reçu son nom ; « M. G. Philips, catéchiste, assistant à cette pose, a lu un « service approprié à la circonstance ; — le tout sous la di-« rection de la Société des Missions de la Patagonie ou de « l'Amérique méridionale, à qui le navire appartient, et dont « le capitaine Gardiner avait été le fondateur. »

A la date de cette lettre du capitaine Snow, la nouvelle mission patagonienne n'avait pas encore commencé ses opérations. Elle a dû depuis lors, si Dieu l'a permis, se voir renforcée par l'arrivée d'un missionnaire consacré, lequel n'avait pu partir avec l'*Allan Gardiner*, mais qui s'est embarqué à Londres au commencement de l'année. Nous sommes sûrs de répondre aux vœux de nos lecteurs, en leur parlant de cette œuvre, inaugurée par un sacrifice

si mémorable, toutes les fois que nous en recevrons des nouvelles.

ANGLETERRE.

Assemblées générales des Sociétés missionnaires en 1856.

I.

Société des Missions de l'Eglise établie.

Nos lecteurs savent que, par l'importance de ses travaux comme par le chiffre de ses recettes, cette Société marche en tête des institutions du même genre. Elle a célébré son 57[e] anniversaire, le 6 mai, à Londres, dans la vaste salle d'Exeter Hall, sous la présidence de lord Chichester, et en présence d'une foule immense. Les faits suivants sont empruntés au compte-rendu de cette séance :

Les recettes du dernier exercice ont dépassé de près de 200,000 fr. celles de l'année dernière ; elles se sont élevées, pour l'Angleterre seulement, à la somme de 115,200 livres sterling, qui, avec l'adjonction des 10,000 livres sterling qu'on reçoit annuellement de l'Inde ou d'autres champs missionnaires, mais qui n'étaient pas encore arrivées, porteront le revenu total de la Société, pour cette année, à plus de 125,000 livres sterling (3,225,000 fr.). Le nouvel exercice ne s'en ouvre pas moins avec un déficit d'environ 162,000 fr.

La Société a des représentants dans la plupart des pays où se trouvent encore des païens; mais ses champs de travail les plus importants et les plus bénis sont : l'Afrique Occidentale, la Nouvelle-Zélande, l'Inde, la Chine et l'Amérique du Nord. Ses stations sont au nombre de 128 ; elle y emploie actuellement 203 missionnaires consacrés (dont une trentaine sont sortis des rangs mêmes des nations évangélisées), 33

agents européens, et plus de 1,700 ouvriers indigènes, catéchistes, lecteurs de la Bible, visiteurs, instituteurs, etc.

Le chiffre des communiants, dans toutes les stations dont on a reçu le rapport, est de 18,739; il n'était, en 1855, que de 16,772.

Des renseignements pleins d'intérêt ont pu être donnés sur la plupart des œuvres nommées plus haut. Nous n'en citerons ici que ce qui concerne la colonie de Sierra-Leone, sur la côte occidentale d'Afrique, et la province de Tinevelly, au sud de l'Inde.

Dans la première de ces missions, le nombre des agents indigènes s'est tellement multiplié depuis dix ans, qu'aujourd'hui les deux tiers des congrégations ont pour pasteurs ou catéchistes des hommes de cette classe, et que presque toutes les écoles primaires sont dirigées de la même manière. Les chrétiens natifs ont, l'année dernière, donné pour l'œuvre missionnaire, près de 20,000 fr., chiffre remarquable, quand on se rappelle l'origine et l'histoire de ces gens, presque tous arrachés depuis quelques années à l'esclavage, et forcés de gagner, souvent assez péniblement, leur subsistance. Plusieurs des stations se suffisent en outre à elles-mêmes. Une d'elles, le village de Kissey, est une preuve frappante des progrès de l'Evangile dans la colonie. Sur une population de 3,000 âmes, 723 personnes, y compris les catéchumènes et les élèves adultes qui suivent les écoles, s'y rattachent à l'Eglise, et le chiffre des communiants ne s'élève pas à moins de 424, tous sérieux et faisant, par leur vie, honneur à la profession de l'Evangile.

La célèbre mission de Tinevelly se distingue aussi par la proportion toujours croissante de ses ouvriers indigènes. Il y a cinq ans, sur 12 missionnaires consacrés qui la dirigeaient, 2 seulement étaient des indigènes. Aujourd'hui le nombre des missionnaires est encore de 12, mais il n'y a plus parmi eux que 5 Européens; les 7 autres sont des Indous. A la pre-

mière de ces époques, le chiffre des convertis était de 24,552, et celui des communiants de 2,743; aujourd'hui il y a 27,140 convertis et 3,821 communiants. Le nombre des congrégations s'est élevé, dans le même espace de temps, de 295 à 375, et celui des enfants dans les écoles de 6,682 à 8,253. Les chrétiens de Tinevelly, quoique tous très pauvres des biens de ce monde, donnent chaque année à la Société environ 1,800 francs, et plus de dix fois la même somme pour d'autres pieux usages. Ils ont, en outre, fondé et ils alimentent de leurs dons une Société missionnaire indigène, qui emploie six catéchistes indigènes, et une association de jeunes gens qui entretient à ses frais un missionnaire parmi les païens. On remarque enfin parmi cette population un goût de plus en plus prononcé pour l'instruction. Les livres de piété pratique les plus solides y sont recherchés avec un empressement qui fait plaisir à voir.

On a vu plus haut que la Société terminait son exercice avec une dette de 162,000 fr. Après la lecture du rapport, le révérend H. Venn annonça que peu d'instants avant l'ouverture de la séance il avait reçu, de la part d'un ecclésiastique qui désirait garder l'anonyme, une lettre ainsi conçue

« Mon cher Henri Venn, si nous nous réunissions encore une fois sans que la dette qui pèse depuis deux ans sur la Société fût liquidée, cela, dans mon opinion, ferait peu d'honneur à la libéralité des amis de l'œuvre. Cette dette n'est pas assez considérable pour motiver un appel au pays; il suffirait, pour la faire disparaître séance tenante, d'un effort de générosité de la part de quelques-uns des amis les plus riches de la Société... Je ne doute pas qu'il ne s'en trouve dans l'assemblée un assez grand nombre qui se sentent pressés de contribuer à ce résultat en donnant des sommes de 50, de 100, de 500 livres ou même davantage...

« Si vous en voulez faire la tentative, je m'estimerai heureux de souscrire moi-même pour une somme de 1,000 livres (25,000 fr.) en vue de cet important objet. »

A la suite de cette communication, qui impressionna vivement l'assemblée, des dons furent immédiatement annoncés par diverses personnes jusqu'à concurrence d'environ 1,000 autres livres sterling, et quelques jours après le montant de cette souscription spéciale dépassait la moitié du chiffre nécessaire.

Une autre lettre, non moins digne de remarque, avait figuré déjà dans le rapport. On sait que le royaume d'Aoud, au nord de l'Inde, vient d'être réuni aux possessions déjà si vastes de la Compagnie des Indes. C'est un nouveau champ ouvert devant l'activité des missionnaires. Un ami de l'Evangile l'a compris sur-le-champ, et s'est hâté de le signaler à la Société en ajoutant que, dès qu'elle demanderait des fonds pour cette entreprise nouvelle, il mettrait à sa disposition 10,000 roupies indoues (25,000 fr.). Heureuses les Sociétés qui voient se multiplier dans leur marche de tels encouragements et de tels moyens d'extension!

Dans la séance dont nous rendons compte, l'attention des membres de la Société fut appelée tout spécialement aussi sur les facilités que le retour de la paix, les rapports de plus en plus fréquents avec l'Orient et les succès des missionnaires américains semblent assurer à des tentatives faites en faveur des mahométans de l'empire turc. L'assemblée vota en conséquence une *résolution* portant : qu'elle regardait comme un pressant devoir pour elle de donner tout le développement possible à ses opérations missionnaires dans ces contrées.

Une autre *résolution* du même genre fut votée en faveur de la belle mission du pays des Yorubas, qui avait pour représentant dans l'assemblée un des hommes qui ont le plus contribué, sous la bénédiction de Dieu, à lui faire porter les beaux fruits qu'elle a produits déjà, le révérend M. Townsend, d'Abbékuta même. Les détails que ce missionnaire donna à l'assemblée sur cette mission et sur la prospérité qui s'ouvre devant elle intéressèrent profondément l'assemblée.

S'il plaît à Dieu, nous en reproduirons quelques-uns, sans craindre que la valeur en soit diminuée par la lettre insérée plus haut (page 221).

VARIÉTÉS.

Les Juifs de Crimée.

Un correspondant du *Record*, de Londres, lui a donné, dans une lettre écrite de Balaclava, d'intéressants détails sur une colonie juive qu'il a eu récemment l'occasion de visiter et en faveur de laquelle il pense qu'une œuvre d'évangélisation pourrait être tentée avec succès.

« Ces juifs, dit-il, se nomment eux-mêmes Caraïm, et sont de ceux que nous appelons juifs caraïtes. On en compte en Crimée environ 10,000 ou, 2,000 familles. Ils ont leur quartier-général à Tchoufut-Kaleh, singulier endroit situé à deux ou trois milles de Batschi-Séraï, au sommet d'un roc élevé et presque inexpugnable, — vrai nid d'aigle, où des générations nombreuses paraissent avoir vécu longtemps en sécurité. Aujourd'hui, une centaine de familles seulement y sont fixées d'une manière permanente. Les besoins du commerce ont dispersé les autres à peu près sur tous les points du pays, à Eupatoria, à Simphéropol, à Kherson-Bazar, etc. Presque tout le commerce de Sébastopol a été entre leurs mains, et ils ont fait une riche moisson dans nos camps.

« Ces gens sont une sorte de juifs protestants. Ils rejettent les traditions talmudiques, mais ils reçoivent, avec la loi de Moïse, tous les livres de l'Ancien Testament. Leur nom signifie *lecteurs* et non pas *scripturaires*, comme on l'a dit à tort. Ils prétendent que lorsqu'ils vinrent s'établir dans

ce pays, ce ne fut pas comme secte, et que leur séparation d'avec les autres israélites n'eut lieu que plus tard, sous le règne de Chanan le Prince, postérieurement à la fondation du second temple, et que c'est de là seulement que date leur nom de Caraïm. Suivant eux, leurs ancêtres faisaient partie des juifs que Salmanasar emmena captifs sous le règne d'Hosée, roi d'Israël, comme on le voit au ch. XVII du 2e livre des Rois. Il serait intéressant de savoir à quelle époque a paru dans nos livres d'histoire ou de géographie ce nom de Crimée, que selon toute apparence, ces juifs donnèrent au pays et à ses habitants. Quoi qu'il en soit, cette peuplade a occupé une position importante sous les différentes dynasties qui ont exercé le pouvoir en Crimée. Aujourd'hui encore, le gouvernement russe paraît les tenir en haute estime, et j'ai vu, dans leur synagogue à Tchoufut-Kaleh, un beau flacon d'argent massif qui leur fut donné en 1847 par la czarine, épouse de Nicolas.

« Le rabbin actuel de cette communauté se nomme Chacan Salomon Abrahamson Beyin, et il a eu son père pour prédécesseur. C'est un homme très éclairé et qui, comme son père, « paraît avoir eu des doutes, » ce qui veut dire qu'ils ont été l'un et l'autre réellement convaincus que Jésus de Nazareth est le vrai Messie.

Ces juifs Caraïm appellent leur cimetière la « Vallée de Josaphat. » On dit qu'il s'y trouve au moins 40,000 pierres sépulcrales, sans parler des milliers de fosses qu'aucun nom n'a désignées à l'attention de la postérité. Le but principal que je me proposais en visitant cette colonie était d'obtenir quelques renseignements sur un ancien manuscrit des saintes Ecritures qu'on m'avait dit être en sa possession. Le rabbin raconta au révérend M. Stern, qui était avec moi, qu'il y a quatre ans, en effet, on avait découvert, en faisant des fouilles sous la synagogue, un coffret en fer où se trouvait renfermé, entre autres choses, un manuscrit très ancien

comprenant les prophètes et les hagiographes, et qui, caché sans doute dans ce lieu à l'occasion de quelque persécution, y était resté oublié pendant des siècles. Ce manuscrit est actuellement à Odessa, où on doit l'imprimer. Le rabbin voulut bien nous en promettre le premier exemplaire. Il ajouta que ce n'était pas sa propriété particulière, mais bien celle de la communauté tout entière, qui désirait trouver à le vendre avantageusement. Voilà l'exacte vérité sur ce manuscrit. Plusieurs personnes venues à Tchoufut-Kaleh disent à tort l'y avoir vu. On ne leur a montré que le rouleau sur lequel sont inscrits les livres de la loi à l'usage de la synagogue. Il n'existe dans l'endroit aucun autre exemplaire manuscrit de l'Ancien Testament, qui remonte à plus de cinq cents ans, et nous n'y vîmes aucun autre objet qui parut avoir quelque valeur.

« Ce qu'il y a de plus intéressant à Tchoufut-Kaleh, c'est la population elle-même. Ces enfants d'Israël sont intelligents, éclairés, actifs et ont la réputation d'apporter dans les affaires une probité parfaite. Ils achetèrent avec empressement, de M. Stern, les livres hébreux qu'il avait avec lui, y compris le Nouveau Testament, divers traités et la liturgie anglicane traduite en leur langue. Je regrettai beaucoup que nous ne fussions pas mieux approvisionnés sous ce rapport, car je suis persuadé que nous aurions pu placer des milliers de ces livres parmi ces gens, à Batschi-Seraï, à Tschoufut-Seraï et à Simphéropol. M. Stern vend les livres sacrés au lieu de les donner, surtout aux juifs, parce qu'il a cru remarquer que lorsqu'ils les ont payés ils les tiennent en plus grande estime. Quoi qu'il en soit, le plaisir évident avec lequel ceux de Tschoufut-Kaleh donnèrent leur argent en échange de nos publications, nous prouve qu'ils en sentaient bien la valeur. Il est toujours doux de voir la Parole de Dieu se répandre. Ici comme partout, c'est une pluie bienfaisante qui tombe sur une terre desséchée.

« Cette contrée me paraît un champ missionnaire tout préparé, et qui n'attend, pour donner des fruits, que la présence d'agents intelligents et dévoués. Deux missionnaires, sachant l'hébreu, l'allemand, le turc et si possible le russe, et qui viendraient se fixer à Batschi-Seraï, verraient probablement s'ouvrir devant eux une perspective d'activité dont il me semble impossible d'exagérer l'importance. Le rabbin et les israélites de Tschoufut-Kaleh sont évidemment bien disposés pour écouter et discuter, et si une œuvre de conversion commençait parmi eux, elle pourrait avoir des résultats incalculables. A Simphéropol il y a aussi une synagogue de juifs Caraïm, et à côté une synagogue de juifs polonais et allemands ; mais cette dernière population diffère beaucoup de l'autre, et le rabbin qui la dirige spirituellement passe pour un homme aussi bigot qu'érudit. Il n'en est pas moins probable que là aussi on parviendrait à mettre en circulation beaucoup de livres saints, et qu'un missionnaire capable verrait du matin au soir sa demeure envahie par des visiteurs avides de s'instruire.

« Nous étions arrivés à Simphéropol le samedi soir. Le dimanche de bonne heure, nous vîmes les soldats russes se diriger vers l'Eglise. En route, ils passaient devant deux hommes qui tenaient élevées de longues perches, au haut desquelles étaient fixées je ne sais quelles grossières images, auxquelles tous rendaient un hommage évidemment religieux en présentant les armes. Les pratiques de ce genre sont un obstacle aux progrès de l'Evangile, en ce sens qu'elles donnent aux nombreux israélites du pays une idée mensongère du christianisme. M. Stern ne fut pas plutôt entré dans la synagogue de Simphéropol, qu'en réponse à ses paroles, on lui dit que les chrétiens étaient idolâtres, et le fait même que je viens de citer fut donné comme preuve. Cela montre la nécessité de présenter à ce peuple le christianisme spirituel et vivant, celui de la Réforme. Pour ma part, plus j'ai vu de

près les juifs et les mahométans, plus je me suis senti confirmé dans cette conviction que ce n'est pas par un vain étalage de cérémonies pompeuses qu'on les attirera vers Christ, mais bien par la force de la vérité, prêchée avec simplicité, avec amour, avec bonté, et de manière à lui laisser son caractère de spiritualité, qui l'élève au-dessus de tous les sys èmes humains. »

NOUVELLES RÉCENTES.

Écoles de filles en Orient.

Il s'est formé à Genève, depuis quelques années, un comité de dames qui s'occupe des écoles chrétiennes de filles dans l'Inde, la Chine et l'Orient. Cette institution est en rapport avec deux dames employées activement à l'œuvre de l'éducation, l'une à Berhampore (Bengale), et l'autre à Pinang (presqu'île de Malaca).

A Berhampore, Mme Bradbury, d'origine suisse, a sous sa direction 41 orphelines, presque toutes mahométanes, et dont 13 sont pensionnaires et les autres externes.

A Pinang, Mme Bausum, veuve d'un missionnaire de ce nom que la mort vient de frapper à la fleur de l'âge, est à la tête d'une école destinée surtout aux jeunes Chinoises, très nombreuses dans le pays. Cette école compte habituellement de 25 à 40 élèves, dont plusieurs ont pu recevoir le baptême. Trois d'entre elles ont été mariées à de jeunes catéchistes indigènes employés à l'œuvre missionnaire. Les élèves les plus avancées de Mme Bausum lui donnent généralement de la satisfaction : « Sept d'entre elles, dit cette dame, forment

une classe biblique que j'instruis en anglais. Nous commençons à six heures du matin. Quatre de mes élèves baptisées en font partie, et toutes semblent porter le plus vif intérêt à l'étude des choses révélées. Je remercie Dieu à leur sujet, car, sauf une, toutes se montrent très fermes dans la foi et croissent dans la grâce. »

Une des plus grandes difficultés que rencontre dans ces contrées toute entreprise ayant pour objet l'éducation de la jeunesse, et surtout des filles, est l'influence pernicieuse qu'exercent sur leurs enfants les parents idolâtres, qui, soit par superstition, soit dans des vues mondaines, les entraînent aux fêtes païennes, et trop souvent les enlèvent à l'école pour les marier à de jeunes idolâtres. Quelquefois aussi ils les maltraitent, mais sans réussir toujours à les détourner de la voie où l'on s'efforce de les faire entrer. Mme Bausum cite de ce fait un exemple intéressant :

« La foi de *Sang-Keu*, dit-elle, a été mise à l'épreuve par les fréquentes visites de ses parents. Un jour, elle a été battue par sa mère. Toutes sortes de reproches lui ont été adressés par son père. Mais elle a persisté, quoiqu'elle aime tendrement ses parents, et qu'elle sente cruellement la douleur de la séparation. Je l'ai laissée tout exprès à elle-même dans ces moments difficiles, n'intervenant que lorsqu'il se donnait des coups. Elle a montré une grande fermeté, et a résisté tour-à-tour aux flatteries et aux menaces de ses parents. Elle est bien jeune, mais elle est très conséquente dans sa conduite. »

Malgré la mort de son mari, Mme Bausum est décidée à continuer l'œuvre où Dieu lui a donné de recueillir déjà tant d'encouragements. En attendant l'arrivée d'un nouveau missionnaire, c'est un catéchiste indigène qui prêche l'Evangile, et avec assez de succès pour qu'en ce moment huit candidats demandent à être baptisés.

Le christianisme chez les Chactas.

On lit dans *l'Observateur de New-York*, du 5 juin :

« Aucune portion du pays ne paraît avoir, dans ces derniers temps, été plus abondamment bénie par l'effusion du Saint-Esprit que celle qu'habitent les Chactas. Les missionnaires (du Conseil américain) y sont au nombre de 12, et ont, pour les seconder, 3 licenciés (prédicateurs non consacrés). Ils ont organisé un presbytère composé de 15 églises, et une lettre particulière nous apprend que, dans le courant de l'année dernière, ils ont eu la joie de recevoir dans l'Eglise *cent quarante-six* membres nouveaux, sans compter 24 personnes admises à l'épreuve. Le nombre total des communiants est de 1,494, dont 118 sont des gens de couleur. Les écoles du dimanche comptent 1,134 élèves. L'année dernière, les Eglises chactas ont donné, pour divers objets charitables, au-delà de 1,279 dollars (environ 6,400 fr.). On voit que la mission chactas est en bonne voie de prospérité, que les Eglises s'y développent, et que tout se réunit pour constater, dans ce champ de travail, un avancement sensible du règne de Christ. »

Le colportage parmi les Chérokies.

Dernièrement, le révérend S. Wells, agent général de la Société américaine des Traités religieux, a visité la nation des Chérokies dans le but d'aviser aux moyens d'y établir un système de colportage régulier et permanent. Il a reçu partout l'accueil le plus empressé, et a pu se convaincre que la nation désirait sincèrement d'être aidée et dirigée dans les voies d'une instruction solide et sérieusement évangélique. A la suite de trois sermons, prononcés le même dimanche, dans

la capitale du pays, les collectes destinées à l'œuvre projetée ont atteint le chiffre de 200 dollars (1,000 fr.).

En rendant compte de ces faits, M. Wells ajoute :

« Les circonstances sont on ne peut plus favorables pour l'accomplissement de notre projet. Cette nation jouit des avantages de la mission depuis une trentaine d'années. Les écoles y sont bien organisées; la grande masse du peuple sait lire, et la plupart des adultes de la jeune génération sont devenus membres de différentes Eglises. Les livres seuls leur manquent, et comme leur éducation s'est faite sous une influence religieuse, ce sont des livres religieux surtout qu'ils désirent posséder. Il y a donc ici « une moisson toute blanche. » Plusieurs indigènes bien qualifiés sont tout disposés à entrer au service de l'œuvre, et les missionnaires de toutes les dénominations souhaitent, avec une égale ardeur, qu'on puisse remplir ainsi une lacune qu'ils déplorent depuis longtemps. Qui ne se sentirait pressé de prier et de donner pour une œuvre si digne d'être entreprise! »

Une prière.

La prédication de l'Evangile commence à produire au Nord de l'Amérique, dans les régions glaciales situées au fond de la baie d'Hudson, des fruits de régénération et de vie spirituelle bien propres à réjouir le cœur des missionnaires. En voici un exemple remarquable, et qui pourrait servir de leçon à bien des chrétiens de vieille date.

Deux Indiens convertis de ce district rencontrèrent dernièrement quelques-uns de leurs compatriotes en état d'ivresse. A cette vue, ils échangèrent ensemble quelques paroles; puis, tombant tous les deux à genoux, l'un d'eux prononça une fervente prière pour ces malheureux esclaves d'un vice qui fait beaucoup de ravages au sein de ces populations. L'Eu-

ropéen qui a raconté ce fait ajoutait que, depuis longtemps, il connaissait ces deux hommes, et qu'il était parfaitement convaincu de la sincérité de leurs intentions dans cet acte comme dans leur vie tout entière.

CHINE.

Les faits suivants peuvent être ajoutés à ceux qu'on a lus plus haut, dans notre article sur la Chine. Deux missionnaires employés par la Société anglaise pour l'évangélisation, MM. Lobstein et Taylor, ont à eux seuls distribué, dans le courant d'une année, le premier 16,000 exemplaires du Nouveau Testament, de portions du même livre et de traités religieux, et le second 29,150 exemplaires des mêmes publications. La plus grande partie de ces livres ont été donnés ou plus tard transportés, par ceux qui les avaient reçus, au delà des ports ouverts aux étrangers, et sont parvenus ainsi entre les mains de gens qui, jusqu'à présent, n'ont eu que peu ou point de rapports avec les missionnaires.

Donner beaucoup dispose à donner encore plus.

Un pasteur des Etats-Unis adressant, il y a quelque temps, au trésorier d'une Société de Missions, les contributions recueillies pour elle dans son Eglise, accompagnait cet envoi des paroles suivantes :

« Nos offrandes sont, cette année, beaucoup plus considérables qu'elles ne l'avaient été jusqu'à présent. La seule explication que je puisse donner de ce fait, c'est que nous avons ici donné bien davantage pour nous-mêmes, en vue de la construction d'une église et de l'établissement d'une école paroissiale. »

Paris. — Imprimerie de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MERIDIONALE

STATION DE MOTITO.

Extrait d'une lettre de M. Frédoux *à M. le Directeur des Missions, sous la date du* 12 *janvier* 1856.

Services religieux.— Accroissement de l'influence chrétienne.— Une lettre aux Koranas. — Maladie des bestiaux. — Le docteur Livingston et M. Moffat.

« Depuis l'hiver, nos services religieux ont été bien suivis. Quoique la population de Motito ne soit pas considérable, notre église se remplit à peu près chaque dimanche matin. Le christianisme paraît acquérir insensiblement une influence de plus en plus générale sur les esprits. Nous avons ici beaucoup de gens qui, sans avoir jamais fait, ou sans faire actuellement partie de l'Eglise, sont une sorte de chrétiens formalistes. Ils assistent régulièrement aux services religieux, s'y rendent décemment vêtus, s'y comportent d'une manière convenable et y prennent souvent part aux chants des cantiques. Nos meilleurs chanteurs appartiennent à cette catégorie. Un étranger ne pourrait pas distinguer ces gens des chrétiens véritables, et ils sont parfois peut-être aussi croyants que certains individus qui font partie du troupeau

proprement dit. Soit respect religieux, soit besoin de repos, le jour du dimanche est observé par tout le monde, du moins pour ce qui regarde la cessation de certains travaux. Au reste, je dois m'attendre à voir bientôt diminuer beaucoup nos congrégations ce jour-là, car on commence déjà à garder les blés pour en chasser les oiseaux.

« Vers le commencement de l'hiver passé, je me proposais de faire une nouvelle visite à Mamusa, et j'étais sur le point de l'entreprendre lorsque ce voyage me fut fort déconseillé à cause de l'épidémie des bestiaux, qui avait commencé déjà de faire invasion dans ce pays ; de sorte que j'y renonçai. Privé ainsi de l'occasion de voir nos Koranas, je leur écrivis une lettre que je leur envoyai par un exprès, et qui leur fit un grand plaisir. Avant de l'expédier, je la lus ici publiquement du haut de la chaire, le dimanche 7 octobre, après le premier sermon. Comme une pareille lecture était quelque chose de nouveau, elle fut écoutée avec beaucoup d'attention et dans un grand silence.

« Cette maladie des bestiaux, que je viens de mentionner, est un des plus terribles fléaux dont le sud de l'Afrique pût être visité. Les troupeaux n'y sont pas seulement décimés, mais souvent ils périssent à peu près entièrement. C'est au point que quelquefois on se demande autour de nous si la race des bœufs ne va pas être anéantie. Dans certains lieux, on ne respire plus qu'un air empesté, et je ne sais s'il ne pourrait pas en résulter une épidémie parmi les hommes. Cependant, les habitants de Motito ont été épargnés jusqu'ici. La station du Kuruman n'a pas non plus beaucoup souffert encore. S'il plaisait à Dieu de frapper moins sévèrement les stations missionnaires que les autres lieux, il me semble que son nom en serait glorifié, et peut-être que des prières ferventes, faites avec foi en vue de cet objet, ne resteraient pas sans effet.

« Nous sommes sans nouvelles ou à peu près de M. Livings-

ton. Il paraîtrait qu'il a écrit, de l'intérieur de l'Afrique, une lettre qui a été publiée, et que, si tout lui a réussi dans cette nouvelle entreprise, il aurait dû être arrivé à la côte orientale vers le mois de novembre dernier. M. Moffat s'est remis à la traduction de l'Ancien Testament. Son collègue, M. Ashton, qui est chargé de la direction de la presse du Kuruman, est revenu à son poste il y a quelque temps, après avoir fait un assez long séjour dans la colonie, où il a beaucoup vu M. Daumas. »

STATIONS D'HÉBRON ET D'HERMON.

Nous n'avons cette fois à publier aucune communication directe venue de ces deux postes missionnaires, mais à la fin de l'année dernière, M. Maeder, de Morija, avait eu occasion de les visiter, et voici ce qu'il en dit dans une lettre datée du 15 janvier 1856 :

« A Hébron, nous avons trouvé nos amis Cochet heureux et en bonne santé. L'œuvre spirituelle a depuis peu de temps fait des progrès considérables dans cet endroit, et la congrégation y a augmenté de beaucoup. Les travaux matériels ont aussi avancé. Il y a maintenant un local provisoire pour le culte, une maison d'habitation et une cuisine. On peut donc espérer que l'établissement s'affermira. »

« Nous avons aussi, à Hermon, vu nos amis Dyke en pleine activité. Cette station a fait en peu de temps des progrès sensibles sous tous les rapports. Le nombre d'auditeurs qu'y attirent les services divins est presque aussi considérable que celui de Morija. Nos amis sont encore logés bien à l'étroit, mais une maison plus spacieuse ne tardera pas à être mise en construction. »

La lettre où M. Maeder donne ces bonnes nouvelles en

contient deux autres moins satisfaisantes. La première est, qu'à la date de cette communication, quelque agitation politique se faisait pressentir dans le pays, et la seconde que la santé de M. Maeder lui-même ne se rétablissait pas d'une manière aussi sensible qu'on l'avait espéré. Nous recommandons ces deux objets aux prières des chrétiens qui s'intéressent aux Bassoutos et à leurs chers missionnaires, que nous pouvons appeler aussi les *nôtres*.

STATION DE WELLINGTON.

M. Bisseux, si douloureusement éprouvé par la mort de sa femme, vient de l'être encore dans la personne de son fils aîné. Le retour d'une grave maladie a menacé les jours de ce jeune frère, qui a déjà rendu d'utiles services à la mission par ses travaux à l'école de la mission. Grâces à Dieu cependant un nouveau deuil a été épargné à notre cher missionnaire de Wellington; nous en sommes reconnaissants avec lui.

Incapable de suffire seul à tous les travaux de l'œuvre, M. Bisseux a pu se procurer l'asistance d'un instituteur évangéliste, nommé M. Keet, qui a déjà été employé à des travaux missionnaires, sous la direction de plusieurs chrétiens anglais. « Quant à l'école, écrit M. Bisseux, sous la date du 26 février, je puis vous dire qu'elle a été rouverte, après les vacances du nouvel an, sous les auspices les plus encourageants, et que l'on y compte plus de cent élèves dans les deux endroits (à Wellington et à l'annexe de Wagen-maker's valley). »

« Notre Eglise a reçu une augmentation de huit nouveaux membres à la fête de Noël. Espérons que la parole divine en amènera un plus grand nombre au Sauveur cette nou-

velle année, et que les pasteurs et le troupeau seront rafraîchis par les influences bénies de l'Esprit saint. »

PARIS.

Dans sa séance extraordinaire du 18 juin, le Comité a souhaité la bienvenue à M. Eugène Casalis, nouvellement arrivé d'Afrique, et l'a particulièrement et cordialement recommandé à la bénédiction divine, à son entrée dans les fonctions qu'il est appelé à remplir.

En s'adressant au Comité, notre cher frère, le nouveau directeur de la Maison des Missions, s'est exprimé en ces termes :

« Qui m'eût dit, Messieurs, lorsque je vous faisais ici mes adieux, en 1850, qu'au bout de six ans je me retrouverais au milieu de vous? Je croyais bien alors que je quittais ma patrie pour la dernière fois et que j'allais terminer ma carrière parmi les Bassoutos. Les voies par lesquelles le Seigneur m'a ramené, ont été douloureuses, mais les consolations que j'ai trouvées auprès de ce tendre Père m'ont prouvé que ce n'est jamais en vain que l'on s'attend à lui, et qu'il n'afflige ses enfants que parce qu'il les aime.

« Je vous dois de bien vifs remercîments, Messieurs, pour la part que vous avez prise à mes épreuves. En m'appelant à venir travailler au développement de l'œuvre des Missions dans ma patrie, vous m'avez donné une preuve d'affection et de confiance qui m'a profondément touché, et pour laquelle je désire exprimer ma sincère gratitude.

« Je vous apporte beaucoup de faiblesse, une grande inexpérience, et, s'il ne m'eût semblé voir dans tout ce qui s'est passé un enchaînement de directions providentielles, j'eusse certainement reculé devant une charge à laquelle je me sens si peu propre.

« J'avais espéré que mon retour serait le moyen de maintenir au poste qu'il occupait le cher directeur auquel nous devons tant, et dont les travaux ont été si abondamment bénis. La position secondaire de *sous-directeur* eût été bien certainement la plus convenable pour moi ; j'en eusse été moins alarmé. Elle m'eût fourni le moyen de m'initier progressivement aux devoirs d'une vocation toute nouvelle.

« Je me rassure jusqu'à un certain point, en pensant que le directeur honoraire sera toujours disposé à me tendre une main secourable. Je lui ai déjà exprimé en particulier mes désirs à cet égard, et je lui réitère ma requête en votre présence.

« C'est à titre d'essai, Messieurs (comme je vous l'écrivais déjà du fond de l'Afrique), que j'accepte les fonctions que vous m'avez offertes. Je m'attends à Dieu qui, jusqu'à cette heure, ne m'a jamais refusé les forces dont j'ai eu besoin, et j'espère pouvoir promettre que je ne m'épargnerai point, pour répondre à la confiance que vous avez placée en moi. Si l'expérience me prouve que je ne suis pas propre à la direction de la Maison des Missions, je vous le dirai sans détour. Aucune considération personnelle ne me portera jamais à compromettre une entreprise aussi sérieuse, aussi sainte que l'est la nôtre.

« Demandez au Seigneur de me revêtir de sagesse et d'humilité, de m'accorder une foi vivante, un zèle ardent pour le salut des âmes. Je désire marcher devant lui avec confiance et simplicité, ne cherchant point les choses hautes de ce monde, me plaisant avec les humbles et les petits, qui sont si chers à mon Dieu. Mes tendances personnelles et mes convictions me feront toujours un besoin de conserver à la Maison des Missions la précieuse neutralité qu'elle a observée, dès l'origine, dans toutes les questions qui peuvent diviser l'Eglise de Jésus-Christ.

« Les frères dont je viens de me séparer dans l'Afrique

méridionale, m'ont témoigné la plus vive sympathie. J'ai la douce assurance d'avoir emporté avec moi tout leur amour. Ils m'ont promis le secours de leurs conseils et de leurs prières, ainsi que des communications fréquentes sur l'état et les besoins de l'œuvre qu'ils poursuivent.

« J'ai été chargé par eux de solliciter l'envoi de nouveaux missionnaires dans le plus court délai possible. Un réveil remarquable s'est manifesté ; on nous demande des ouvriers pour des quartiers du pays des Bassoutos qui jusqu'ici étaient restés fermés à l'Evangile. Vous n'avez pas lu sans émotion la lettre du chef Moshesh. Il m'a prié avec instance de vous recommander les intérêts de son peuple. Je crois donc, Messieurs, qu'il est urgent de ne pas tarder davantage à rouvrir la Maison des Missions. »

A l'occasion du désir exprimé par M. Casalis, que l'ancien directeur de la Maison des Missions eût pu conserver le poste occupé par lui jusqu'à ce jour, nous croyons devoir faire connaître aux amis de la Société des Missions une lettre dans laquelle les missionnaires français en Afrique lui ont exprimé le même vœu. Elle servira à montrer quelles relations fraternelles et intimes ont toujours existé entre M. le pasteur GrandPierre et ses anciens élèves, et à quel point ceux-ci lu demeurent attachés. C'est une grande bénédiction dans l'œuvre missionnaire que de pareils rapports :

« *A Monsieur le pasteur GrandPierre, directeur de la Maison des Missions à Paris.*

« Carmel, 17 juillet 1855.

« Monsieur et bien aimé directeur,

« Nous venons de recevoir une lettre de M. le président de la Société, dans laquelle il nous annonce que vous avez invité le Comité à vous désigner un successeur. Cette résolution nous a causé une vive douleur. Et comment pourrait-il

en être autrement? N'est-ce pas vous que nous sommes habitués à considérer comme notre père, comme la principale colonne de la Société et comme l'un de ses premiers fondateurs? Sommes-nous les seuls qui vous considérions ainsi? Tout le public religieux de la France et de l'étranger peut-il séparer votre nom de la Société des Missions en France? Jugez de notre douleur, lorsque nous apprenons par une communication officielle, non écrite de votre main, que vous avez renoncé aux fonctions de directeur! (1)

Cette nouvelle imprévue, inattendue, nous révèle une perte immense à laquelle notre cœur se refuse à croire. Quoi! serait-il possible que celui qui a naguère nourri, réchauffé notre zèle pour les missions, ne fût plus à notre tête pour nous encourager à aller en avant? Serait-il possible que celui qui nous a tant de fois consolés, édifiés, ranimés, dans ses lettres pleines d'affection, de cordialité et de confiance, pendant trente ans, cessât de correspondre avec nous comme par le passé? Serait-il possible que celui qui avait tant à cœur l'extension du règne de Christ dans le monde païen, renonçât à prendre une part active dans la direction de l'œuvre des missions?

« Cher et bien-aimé directeur, nous vous prions que, pour l'amour du Seigneur, vous ayez pitié de vos enfants d'Afrique, qui vous aiment et vous révèrent. Nous vous prions de garder ce poste où ils étaient si heureux de vous voir, et de ne pas les laisser orphelins. Qu'il n'y ait que la mort qui puisse nous séparer dans cette œuvre où nous avons déjà passé tant d'années! La vie est si courte, que ce sera pour nous une consolation bien précieuse de vous avoir pour appui jusqu'à la fin.

Si la tâche est trop forte pour vous, et si les nombreuses occupations qu'elle exige sont trop pesantes pour vos forces,

(1) Le directeur n'avait pas manqué d'écrire en son particulier aux missionnaires pour leur faire part de sa retraite, mais cette lettre ne leur était pas encore parvenue. (*Rédaction*)

vu les autres devoirs que la Providence vous a appelé à remplir, nous prions notre Comité de vous en décharger en partie en vous adjoignant frère Casalis; par ce moyen, nous vous aurions tous les deux. Votre nom vénéré ne disparaîtrait pas, pour jeter une vive inquiétude parmi tous les sincères amis des Missions, et en même temps nous ne perdrions point le fruit de votre longue expérience. Nous vous envoyons une copie de la lettre que nous adressons au Comité, et nous réitérons notre prière, vous suppliant, au nom du Seigneur, de continuer une œuvre que vous avez si bien faite depuis tant d'années et qui a été bénie.

Ne doutez nullement, bien cher directeur, que les lignes qui précèdent sont bien l'expression sincère de nos cœurs, quoiqu'elles l'expriment imparfaitement; que nous faisons les vœux les plus ardents pour que vous nous soyez conservé, et que rien ne nous procurera une aussi grande joie et une aussi grande consolation que votre présence au milieu de nous, comme par le passé. Telle est l'humble prière de vos enfants bien affligés, qui s'unissent tous pour vous prier d'agréer encore l'assurance de leur profond respect, de leur attachement et de leur dévouement.

Vos affectionnés et dévoués serviteurs :

S. ROLLAND. — L.-J. COCHET. — J.-D. KECH. — F.-P. LAUTRÉ. — P. LEMUE. — Chr. SCHRUMPF. — J.-V. PELLISSIER. — Fr. MAEDER. — Th. ARBOUSSET. — Benj. SCHUH. — J. MAITIN. — Théop. JOUSSE (1).

Une lettre, dans le même sens, a été adressée à la même époque par les signataires au Comité, et par M. Casalis lui-même à M. le pasteur GrandPierre.

(1) Il manque à cette lettre la signature de M. Daumas, qui avait déjà quitté la station à cette époque, et celle de M. Frédoux, qui réside à plus de cent lieues au nord. Ils y ont adhéré depuis tous deux.

(Rédaction.)

Par décision du Comité, celui-ci demeurera quelques mois encore en fonctions, pour mettre M. Casalis au courant des affaires de la Société, et, comme depuis le 17 avril il est devenu membre du Comité, il pourra, en cette qualité, accorder à M. Casalis le concours de son expérience, et de cette manière, répondre aux vœux exprimés par lui et par ses anciens collègues en Afrique.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

EMPIRE TURC.

Travaux des missionnaires américains parmi les Arméniens.

Dernière lettre d'un missionnaire.—L'Eglise protestante de Baghchejik. —Zèle et persévérance.—Quelques convertis.—Les Saintes Ecritures. —Le colporteur et le juge.—Un café chrétien.—Le vartabed et le dimanche.—Une mort chrétienne.

Il en est des victoires spirituelles comme des victoires politiques. On les remporte rarement sans avoir à déplorer la perte de quelques-uns des combattants. La mission que les Américains poursuivent en Turquie en a fait l'expérience. Plusieurs de ses ouvriers sont déjà tombés au milieu de leurs travaux. L'un d'eux, le révérend M. Everett, a succombé le 8 mars dernier à une attaque de fièvre typhoïde, après avoir rendu de grands services à l'œuvre. La dernière lettre que ce serviteur de Dieu ait écrite au Comité du Conseil américain, porte la date du 25 janvier. Elle donne des détails d'un haut intérêt sur un point de ce beau champ mis-

sionnaire où les semeurs de l'Evangile commencent à voir de si beaux fruits accordés à leurs efforts.

« J'arrive, écrivait M. Everett, d'une visite de sept jours que j'ai faite à Nicomédie et à Baghchejik (1). C'est dans ce dernier endroit que j'ai passé la plus grande partie de mon temps. Le Vartabed, envoyé par le patriarche dans le but d'y entraver les progrès de la vérité, s'y trouvait en même temps que moi. C'était, pour les Arméniens, la semaine de Noël, celle où tous ceux d'entre eux qui ont quelque religion doivent confesser leurs péchés, afin de participer à la communion. Or, dans le moment actuel, le plus grand des péchés, c'est, au dire des prêtres, de pencher vers l'Evangile ou seulement de témoigner quelque faveur à ceux qui embrassent « la nouvelle doctrine. » Il résulte de là que beaucoup de gens qui, en temps ordinaire, se prononcent hardiment pour l'Evangile, écoutent à cette époque les conseils de la prudence mondaine et se conforment, du moins à l'extérieur, aux préceptes de l'ancienne Eglise.

« Cette époque est aussi, chaque année, l'époque des persécutions et des divisions, celle où le père s'élève contre la mère, la mère contre le père, ou l'un et l'autre contre leurs enfants, celle par conséquent qui porte le plus de troubles au sein du foyer domestique. Il arrive souvent alors qu'un attachement superstitieux à l'Eglise étouffe dans l'âme jusqu'aux moindres étincelles de l'affection paternelle. Des scènes de ce genre ne sont pas inconnues à Baghchejik. Un homme et sa femme ont, depuis deux ans, banni de leur maison leurs cinq enfants, uniquement à cause de l'Evangile. Un autre a, pendant que j'étais là, chassé de chez lui pour le même motif deux de ses fils. Un jour, vingt ou trente hommes, armés de bâtons, envahirent une maison avec l'intention

(1) Ces deux localités, dont la dernière n'est qu'un village, sont situées à peu de distance l'une de l'autre, au fond d'un des golfes que forme la mer de Marmara, presqu'en face de Constantinople.

d'en expulser les quatre fils et la fille; mais ces jeunes gens déployèrent dans ce danger une douceur et une sagesse qui contrastaient tellement avec la grossièreté violente de leurs persécuteurs, que leur père se refusa à devenir l'instrument de cette vengeance, et que la troupe exaspérée dut se retirer sans avoir exécuté son projet. On voit, par ces faits, que pour faire acte de religion spirituelle, à cette saison de l'année, il faut avoir des convictions bien sincères et être déterminé à tout sacrifier pour l'amour de Christ. Cela n'a pas, grâces en soient rendues à Dieu, empêché nos services d'être bien suivis pendant toute la durée de mon séjour.

« J'arrivai à Baghchejik le samedi au soir. Suivant leur usage, nos frères étaient alors réunis en prières, pour demander à Dieu le secours de son Esprit, et une heureuse célébration du dimanche. Quoique l'on n'eût pas été prévenu de mon arrivée, une soixantaine de personnes assistaient à cette réunion. Le dimanche, je prêchai deux fois à des auditoires d'environ 70 personnes. Le lundi et les jours suivants, nous eûmes aussi une prédication dans l'après-midi, et le soir une réunion de prières. Le jeudi, j'administrai la sainte Cène et reçus trois femmes dans le sein de l'Eglise. Ces trois recrues ne sont pas les seules dont nous ayons à nous réjouir dans ce lieu. Il en est plusieurs autres des deux sexes qui paraissent avoir acquis une connaissance salutaire de la vérité, et qui, je l'espère, pourront être aussi reçues dans la communauté après un temps d'épreuve convenable.

« En somme, beaucoup de signes indiquent que l'Esprit se meut ici sur les cœurs d'un grand nombre. L'un de ces signes est l'empressement sérieux et la confiance avec lesquels ceux que la vérité attire écoutent la prédication de l'Evangile. A chacune de nos réunions, l'intérêt allait en augmentant, et toutes les fois que le Saint-Esprit était mentionné ou son assistance invoquée, je fus frappé de voir avec quel sentiment profond, sur la sincérité duquel il

était impossible de se méprendre, l'auditoire s'associait à ces actes. Qu'il me soit permis de citer quelques faits à l'appui de ces assertions :

« Un de mes auditeurs, gendre de l'un des notables du village, parait être un « vrai sujet de la grâce. » Sa place n'est pas restée une seule fois vacante. Un second, petit-fils du chef de la localité, est un homme complètement changé depuis longtemps déjà. Autrefois il était adonné à la boisson, mais aussitôt que la vérité se fut révélée à son esprit, il réforma sa vie et renonça complètement à sa funeste habitude. Ses anciens amis le raillaient. « Toi, lui disaient-ils, « toi, aller à la chapelle ! toi, devenir un homme évangéli- « que ! Toi, qui bois au point que le vin te sort par tous les « pores ! » A ces sarcasmes notre nouveau frère ne répondait que par ces mots : « Attendez et vous verrez ! » Et l'on a vu qu'en effet une œuvre de régénération durable s'était accomplie en lui. Un troisième était le plaisant du village. Il ne faisait que d'aller de café en café, en se livrant à toutes sortes de railleries plus ou moins spirituelles. Mais lui aussi est devenu un des hommes les plus sobres et les plus sérieux de la localité. Il est tellement changé et sait si bien tenir sa langue en bride que ses concitoyens en sont tout étonnés. Quand il leur arrive de chercher à exciter de nouveau sa verve railleuse : « Non, leur dit-il, non, je ne puis plus « m'amuser ainsi ; cela n'est plus dans mes sentiments. » Je citerai encore une femme dont les yeux se sont ouverts à la lumière depuis à peu près un an. Quand elle voulut suivre les exercices de la chapelle, son mari s'y opposa formellement. Elle se soumit d'abord, et se contenta de prier chaque jour dans sa chambre avec ses trois enfants. Mais il y a quelques semaines que, par un mouvement de l'Esprit, elle résolut d'aller à l'assemblée, « quoi qu'il en pût advenir. » Elle le fit, et à sa grande surprise trouva que ses prières n'avaient point été vaines. Non seulement son mari ne lui fit aucune défense

nouvelle, mais il se joignit à elle, et pendant mon séjour je les ai vus tous deux, avec leurs trois enfants, à chacune de nos réunions.

« Un autre indice de la présence du Saint-Esprit au sein de cette population, c'est l'ardeur qu'il y a fait naître pour la lecture des saintes Ecritures. Près de trente femmes apprennent à lire, n'ayant pour tout instituteur qu'un jeune garçon de quatorze ans, qui, pour salaire de son travail de tout l'hiver, s'est contenté d'une paire de souliers. Notre livre d'épellation est très recherché. Trois femmes, trop pauvres pour l'acheter (il coûte 100 paras, environ 8 sous de France), se cotisèrent, parvinrent à réunir 95 paras, et se montrèrent joyeuses au delà de toute expression quand on le leur accorda à ce prix. Peu de jours avant mon arrivée, ce petit livre avait été l'instrument d'une remarquable opération de la grâce. Un Arménien déjà âgé l'avait acheté et s'était mis à l'étudier, ou plutôt à l'épeler. Arrivé à ce passage : *Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs*, ces paroles le frappèrent au point qu'il fondit en larmes, et que de longtemps il ne put se remettre de l'émotion qu'il en avait ressentie. Bien qu'il eût, depuis de longues années, fréquenté son Eglise, jamais, disait-il, aucun rayon de la lumière céleste pareil à celui-là n'avait encore frappé son esprit.

« L'œuvre que fait notre colporteur, Amooja, présente un vif intérêt. Il parcourt avec hardiesse les marchés et les cafés, offrant ses livres et criant à haute voix : *Le saint Livre! le saint Livre!* Le mot turc qui répond à celui-là signifie proprement : *le livre qui ne ment pas*. Ce sens donna lieu un jour à un fait digne d'être cité. Un juge turc, venu de Nicomédie, entendit Amooja annoncer ainsi ses volumes. Il le fit appeler. Le colporteur, un peu inquiet, voulut déposer ses livres à la porte ; mais le juge, s'en apercevant, lui cria : « Non, non! apportez tout cela : je suis curieux de voir « *le livre qui ne ment pas*. » Là-dessus, Amooja lui montra

une Bible arménienne. Le juge lui demanda s'il n'avait pas le même livre en langue turque, et sur sa réponse qu'il s'en trouvait au dépôt, le juge l'envoya lui en chercher un. A son retour, ils lurent ensemble le premier chapitre de la Genèse et un chapitre du Nouveau Testament; puis le juge acheta le volume, et deux hommes de sa suite achetèrent chacun un Nouveau Testament. Ce fait se passa en présence de plusieurs Arméniens très opposés à l'Evangile, et auxquels, en conséquence, il fut loin d'être agréable.

« Alarmés par l'empressement que les gens mettent à se procurer la Bible, les ennemis de notre œuvre allèrent un jour trouver le moodir turc du village, et lui demandèrent d'interdire au colporteur la vente de ses livres hors de sa boutique. Mais le moodir, qui est un vieillard sensé, leur répondit : « Vous savez, Messieurs, que les hommes sont natu-
« rellement paresseux, insouciants, et que si quelqu'un ne
« s'occupe d'eux, ils périssent dans leur insouciance. Il faut
« donc bien que ce chrétien aille leur porter ce qu'il regarde
« comme la vérité. C'est l'ordre de son Maître; il doit y
« obéir et aller presser les gens de recevoir cet Evangile. »

« Depuis le mois d'octobre dernier, Amooja a vendu pour plus de 1,000 piastres de livres. L'année dernière, il avait placé, dans le village seulement, 60 Bibles et près de 100 Nouveaux Testaments. Ces gens ont vraiment soif des saintes Ecritures. Aussi la joie du colporteur fut-elle grande quand, durant ma visite, il reçut deux caisses pleines de livres, et le jour de mon départ, ce fut avec un visage rayonnant de plaisir qu'il vint me dire avoir encore vendu, le matin même, trois exemplaires de la Bible entière. »

On sait qu'en Orient les cafés sont un des rendez-vous ordinaires où se discutent toutes les questions, même les plus graves, quand il y a quelques motifs d'agitation. M. Everett, rappelant ce fait, ajoute :

« Un de ces établissements est entre les mains de nos nou-

veaux frères. Il est, soir et matin, rempli de visiteurs ; ils s'y réunissent souvent jusqu'à quarante à la fois. On y lit constamment la Bible, sur laquelle quelqu'un des assistants donne des explications. C'est véritablement un *café de prédication*, qui rappelle « l'école d'un nommé Tyrannus. » Je l'ai visité deux fois et n'affirme rien que je n'aie vu moi-même. Les adversaires ont fait de grands efforts pour en expulser les protestants ; mais le propriétaire, qui est cependant un Arménien, a toujours déclaré qu'il remplirait ses engagements. De plus, les efforts illégaux qu'on a tentés pour arriver à ce résultat l'ont presque déterminé à embrasser lui-même le protestantisme. Il assista deux fois à nos services durant mon séjour. Si, malgré sa résistance, on parvient à faire fermer le café, des mesures seront aussitôt prises pour en ouvrir d'autres du même genre.

« Un homme qui avait, il y a quelque temps, menacé sa femme de l'empoisonner si elle avait *le malheur* de s'attacher aux doctrines protestantes, vint l'autre jour demander à notre prédicateur indigène de lui enseigner la Prière du Seigneur, et après en avoir appris la moitié en une seule séance, ne se retira qu'après avoir promis de revenir bientôt.

« Les progrès de l'Evangile à Baghchejik, continue M. Everett, étaient tellement rapides, que quelqu'un avait prévenu le patriarche que le village entier devenait protestant. Aussitôt ce dignitaire alarmé y envoya un vartabed, qui connaissait la localité, avec mission de ramener au bercail les brebis prétendues infidèles. Le vartabed, ne se faisant aucune idée juste du mouvement des esprits, se mit à prêcher avec violence contre les évangéliques, en insistant sur toutes les erreurs de son Eglise. Croyant un jour avoir produit, dans ce sens, une impression profonde, il saisit les reliques de je ne sais quel saint, et suivant l'usage, invita les assistants à leur rendre hommage en venant les baiser ; mais là-dessus, à son indicible surprise, les deux tiers au moins

de ses auditeurs se levèrent et quittèrent l'Eglise. Transporté de rage, le vartabed leur cria : « Allez, hérétiques, allez, gens sans foi, allez en enfer. » Mais ces injures excitèrent un dégoût général, et depuis ce moment plusieurs personnes se montrèrent plus sérieusement disposées à étudier les saintes Ecritures.

« Un autre fait vint encore accroître cette impression. A l'arrivée du vartabed, quelques partisans de l'ancienne Eglise, désireux d'y voir introduire quelques réformes reconnues indispensables, demandèrent à cet ecclésiastique de donner des ordres pour faire fermer le dimanche les cafés et les établissements où se débitent des boissons. Le vartabed y consentit, et pendant trois dimanches consécutifs ces maisons restèrent effectivement fermées, mais le quatrième, qui arriva pendant que j'étais là, toutes furent rouvertes, et cela par l'ordre du prédicateur lui-même. Il avait remarqué que la fermeture de ces établissements n'avait eu pour résultat que de faire venir plus de gens à notre chapelle, et les rouvrir lui avait paru le seul moyen d'empêcher ce qu'il appelait un mal plus grand encore que l'autre. Mais ce contre-ordre fit sur les Arméniens sérieux, une impression fâcheuse pour la cause du vartabed. On se demanda de quel droit cet ecclésiastique réglementait, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, ce que Dieu lui-même avait institué, et bien des gens furent ainsi amenés à comprendre que leur Eglise enseigne autre chose que l'Évangile. C'est ainsi que Dieu fait concourir toutes choses au bien de sa véritable Église. »

En terminant sa lettre, écrite à son retour à Constantinople, et comme nous l'avons dit, la dernière qui soit sortie de sa plume, M. Everett ajoutait ce qui suit :

« Les journées que j'ai passées à Baghchejik comptent parmi les mieux remplies et les plus heureuses de ma vie. J'y ai prêché sept fois, j'y ai présidé cinq autres réunions de prières, et je puis dire qu'à tous ces services je me suis senti

profondément ému en me reconnaissant indigne d'assister à de telles scènes et d'être appelé à de si grands priviléges. »

Ainsi marche l'œuvre que Dieu a commencée parmi les Arméniens de l'Asie-Mineure. De toutes parts les lettres des missionnaires engagés dans ce champ de travail annoncent des résultats moins éclatants peut-être que ceux de Baghchejik, mais qui tous confirment les espérances fondées sur cette mission, et quelquefois sont d'une nature très édifiante. En voici un autre exemple tiré de la correspondance de M. Van Lennep, missionnaire à Tocat. Il s'agit des derniers moments d'un Arménien très considéré, et à qui sa position sociale donnait une grande influence dans cette ville.

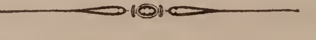
Depuis l'origine de la mission, raconte M. Van Lennep, cet homme s'était toujours montré animé des dispositions les plus bienveillantes, mais sans avoir osé embrasser ouvertement le parti de la vérité. A la fin pourtant il paraissait s'être décidé à faire ce pas décisif et était venu en conférer avec le missionnaire. Mais le lendemain même de cet entretien, il tomba gravement malade. M. Van Lennep, prévenu quelques jours après seulement, se hâta d'aller le voir ; mais au moment de cette visite et de celles qui la suivirent, le mal, qui était la fièvre typhoïde, se produisait en accès si violents que M. Van Lennep ne pût s'assurer des sentiments intimes du patient, et qu'il essaya vainement de fixer son attention sur les approches de la mort. Il dut donc se décharger de ce soin sur un ami chrétien qui veillait nuit et jour auprès de ce lit de souffrance. Annoncer à un malade qu'il est en danger de mort est tellement contraire aux usages du pays, que cet ami consentit avec quelques difficultés à s'en charger. Il promit enfin de le faire, dès que le moment lui paraîtrait opportun pour une telle communication, et en effet, dans un moment de calme comparatif, il rassembla tout son courage et dit au malade qu'il n'y avait pour lui aucune

chance de guérison, et qu'il devait se préparer à un départ prochain. Le vieillard parut d'abord un peu surpris, mais se remettant bientôt : « En suis-je là? dit-il. Pourquoi ne m'en « a-t-on pas prévenu plus tôt ?» Puis aussitôt il déclara avec force qu'il avait une entière confiance dans le mérite des souffrances de Jésus-Christ. Il exprima ensuite le désir que sa famille entière se réunît autour de son lit. Quelques-uns de ses parents l'avaient déjà exhorté à boire d'une sorte d'eau sainte, dans laquelle les prêtres arméniens trempent de prétendues reliques, et qu'ils disent avoir la vertu d'assurer la rémission des péchés; mais il s'y était résolûment refusé. Quand tous les siens furent rassemblés, il exhorta ses enfants à craindre Dieu et à suivre ses lois, puis à se montrer affectueux et bons à l'égard de leur mère. Il demanda ensuite qu'on l'aidât à se relever et à s'agenouiller pour prier. Quelqu'un lui représenta que Dieu l'entendrait aussi bien s'il restait couché. « Cela est vrai, répondit-il, mais je désire « offrir au Seigneur ma dernière prière, lui confesser mes « péchés pour la dernière fois, et aucune position ne me « convient si bien que celle du plus pauvre des suppliants. » Son désir accompli, il confessa ses transgressions l'une après l'autre d'une voix aussi ferme que le lui permettait sa grande faiblesse, et en suppliant Dieu de les lui pardonner au nom du Sauveur mort pour lui sur la croix. Un des articles de cette confession générale était conçu dans ces termes : « Si « j'ai péché en vendant un objet plus cher qu'il ne valait, ou « en le payant au-dessous de sa valeur, ô Dieu, veuille me « le pardonner dans ta grande bonté! » A mesure qu'il parlait, ses forces diminuaient rapidement; il pria de placer un oreiller de manière à le soutenir, et continua à prier ainsi pendant une demi-heure; après quoi on fut obligé de le recoucher, dans un état de complet épuisement. Dès lors il ne prononça plus que des paroles entrecoupées et à peine entendues, mais qui exprimaient encore son détachement du

monde et sa confiance en son Sauveur. Ce fut dans ces sentiments qu'il rendit le dernier soupir.

Cette mort a fait parmi les Arméniens de Tocat une impression profonde. La veuve du vieillard, qui, jusqu'à ce jour, s'était montrée très hostile à l'Evangile, paraît surtout en avoir été touchée. « A présent, dit-elle, je sais ce « que sont les protestants. Dans nos afflictions, nos prê- « tres ne nous apportent aucune parole vraiment consolante ; « ils ne savent que répéter de vaines formules. Ces gens-ci, « au contraire, m'ont fait entendre le langage du cœur et « celui de la Parole de Dieu ; leurs paroles sont allées jus- « qu'à mon cœur. »

Quoique la mission de Tocat soit une des moins anciennes de l'Asie-Mineure, les besoins auxquels elle répond et les chances de succès qui s'ouvrent devant elle sont tels que, pour y pourvoir, une école d'évangélistes a dû être fondée. Elle est placée sous la direction d'un jeune indigène aussi pieux que capable, ancien élève du séminaire protestant de Bebek, et M. Van Lennep est, dès à présent, convaincu qu'il sortira de là des ouvriers très utiles pour le vaste champ de travail qu'ouvrent à la mission les dispositions sérieuses d'un grand nombre de familles arméniennes ou grecques.



ILES FIDJI.

Progrès de l'œuvre.— Discours d'une femme convertie.

Nos lecteurs n'auront pas oublié que le chef souverain de ces îles, le jadis farouche ThaKombau, a été récemment amené à la foi chrétienne, et que cette conversion a déterminé celle d'un grand nombre de ses sujets, déjà ébranlés, mais que la crainte avait jusque-là retenus, du moins à

l'extérieur, dans les liens du paganisme. Un des missionnaires de l'île de Bau, résidence de ce roi, le révérend Waterhouse, écrit, sous la date du 13 novembre dernier, que l'œuvre continue à s'étendre, et il ajoute à cette heureuse nouvelle quelques détails du plus haut intérêt.

« En juin dernier, dit-il, un remarquable réveil a eu lieu à Nairaï. Cent personnes y ont été converties. Ainsi, Celui qui agissait le jour de la première Pentecôte chrétienne est le même, hier, aujourd'hui et à toujours. Il manifeste ici, comme à Jérusalem, tout son pouvoir pour assurer aux hommes le pardon de leurs péchés.

« Nous faisons en ce moment des prières ardentes pour qu'une nouvelle effusion de l'Esprit se répande sur Bau; et déjà nous entrevoyons les premières gouttes d'une pluie rafraîchissante. Mardi, dernier, à deux heures, on me pria d'aller voir une femme qui paraissait mourante. Quand je fus auprès d'elle, elle me prit la main, et me dit : « Voyez « le fruit de vos travaux. Prenez patience à l'égard des « gens de Bau. Ils disent du mal de vous; ils ne com« prennent pas vos intentions, mais ne vous découragez pas « et supportez-les. Pour moi, je suis sauvée. Jusqu'à ces « derniers temps, j'ai craint la mort, mais maintenant la « tombe me paraît douce, et même je désire de mourir. Je « regarde à mon Sauveur charitable, je vois sur lui les mar« ques des clous et de la lance. Dieu est amour! Ma joie est « si grande que je sens à peine les douleurs de mon corps. « Je suis sauvée! Entendez bien cela, M. Waterhouse; en« tendez-le bien, vous tous, mes amis. Je suis sauvée; je vais « aller au ciel! Vous y viendrez après moi. La religion est « une chose vraie. Mes amis, l'homme naturel ne comprend « pas les choses de Dieu; vous pensez peut-être que je « suis dans le délire, mais non; je vous connais bien, mes « amis; vous dites peut-être que mon esprit s'égare, mais il « n'en est rien; ce que je dis, ce sont les paroles de la vé-

« rité. Je suis sauvée; je vais au ciel pour y boire les eaux « dont il est dit qu'après les avoir bues on n'aura plus soif; je « vais manger ce pain de vie qui nous a été prêché. O merci, « merci, messagers de la paix. Que ce salut est grand! Je « suis sauvée! Je suis sauvée! »

« La chaleur avec laquelle tout cela fut dit m'émut profondément. Cette femme paraissait désirer vivement de faire tout le bien qu'elle pourrait faire dans le peu d'instants qui lui restaient à vivre. La maison était remplie de païens qui écoutaient avec étonnement ce langage si nouveau dans cette bouche. Je sentais combien il serait désirable qu'un pareil témoin de la vérité nous fût conservé, dans l'intérêt de ses amis et de ses voisins; mais en même temps je comprenais qu'il lui serait plus avantageux à lui-même d'être recueilli au ciel. Tenant compte de ces deux sentiments, nous adressâmes au Seigneur une ardente prière, en lui demandant de nous exaucer dans le sens qu'il le jugerait bon, et il nous a montré encore en ceci sa miséricorde. Notre malade est aujourd'hui en pleine voie de guérison. C'est une femme très intelligente et d'un rang élevé, puisqu'elle est proche parente du roi Thakombau...

« Il est probable que le nombre des conversions dépassera, pour l'année, le chiffre de 20,000. »

ILES DE LA SONDE.

Nouvelle impulsion donnée à l'œuvre missionnaire. — Progrès du christianisme à Java. — Une conversion.

Les efforts tentés pour l'évangélisation de ces îles sont restés longtemps languissants et par cela même peu fructueux; mais depuis trois ou quatre ans, ils ont pris, surtout dans l'île de Java, une énergie toute nouvelle, qui permet de

concevoir des espérances toutes nouvelles aussi. Les missionnaires hollandais de Batavia ont commencé, en novembre 1855, la publication d'un journal mensuel, qui, sous le titre de *De Opwekker*, a déjà pu raconter un grand nombre de faits intéressants. Les deux citations suivantes en fourniront la preuve :

« Pendant l'année 1854, 131 adultes et 139 enfants ont été baptisés dans cette Eglise. Le total des chrétiens javanais, à la fin de cette année, était de 1,962 individus résidant à Sourabaya, Sidokari, Ngoro, Modjo-Warno et cinq autres villages de cette même partie de l'île de Java. Le missionnaire Jellesma séjourne à Modjo-Warno, où se trouvent 406 chrétiens, et visite deux, trois et quatre fois l'année les autres congrégations disséminées autour de lui ; il leur donne alors la Sainte-Cène, célèbre les mariages et baptise les enfants.

« Le culte, dans chacune de ces Eglises, est présidé par un évangéliste javanais, qui enseigne aussi les enfants. Il est à remarquer que presque toutes les congrégations ont pu se réjouir en voyant des nouveaux convertis se joindre à leurs assemblées. Le missionnaire Jellesma dit qu'il ne fait aucun effort pour attirer autour de lui les Javanais convertis, mais qu'il arrive ordinairement que, tout en changeant d'idées et de religion, les Javanais entretiennent des relations avec leurs amis et parents mahométans, et que ceux-ci, quand leur cœur s'ouvre à la vérité, viennent habiter à Modjo-Warno. Ils y séjournent assez longtemps pour apprendre à connaître la vérité telle qu'elle est en Jésus. Leurs amis déjà chrétiens profitent de toutes les occasions pour leur parler du Sauveur et pour les conduire à Lui, et si ces efforts sont bénis et qu'ils manifestent le désir de devenir chrétiens, ils sont accueillis au milieu de leurs frères. Les visites des mahométans à Modjo-Warno ont ordinairement pour résultat une détermination assez prompte à l'égard du christianisme ; ceux d'entre eux qui désirent devenir chrétiens, s'y établissent, et les autres quittent bientôt l'endroit.

— « La Société des missions intérieures et étrangères, fondée il y a quatre ans à Batavia, publie dans son dernier rapport le fait suivant, qui nous paraît de la plus haute importance :

« Dans le courant de l'année 1855, le président de la Société, M. le pasteur Bierhaus, reçut la visite du prêtre en chef des Kampongs (quartiers) de Kawa, Senen et Kramat, à Batavia. Ce prêtre, ému par la lecture d'un livre sur la religion chrétienne, écrit en langue malaise, que lui avait donné le missionnaire Grimm, voulait avoir des explications sur quelques points qui lui étaient restés obscurs. Lorsque le pasteur eut levé ses scrupules, il déclara placer Jésus bien au-dessus de Mahomet, et le nomma « l'Esprit de Dieu » qui peut pardonner les péchés. Quelques jours après, il demanda au pasteur un second entretien, qui eut lieu dans sa demeure, en présence de 10 à 12 Kétibs (élèves-prêtres). Cet entretien acheva de le convaincre, et deux ou trois Kétibs s'étant joints à lui, il pria M. Bierhaus de faire des démarches auprès du gouverneur-général pour qu'il leur fît construire dans leurs Kampongs un pendops (sorte de léger bâtiment en bois), où un missionnaire pût les instruire, eux et leurs enfants, dans la religion chrétienne. La Société a transmis cette demande à l'Iman, et espère bientôt obtenir une réponse favorable. En attendant, ce prêtre en chef prêche Jésus-Christ et se signale par son zèle et par la prudence avec laquelle il tâche de répandre l'Evangile parmi les mahométans. »

ANGLETERRE.

Assemblées générales des Sociétés de Missions en 1856 (1).

II.

Société Wesleyenne.

L'assemblée générale de cette Société a eu lieu le 7 mai dernier, sous la présidence de lord Shaftesbury. Le rapport a présenté beaucoup d'intérêt. Les recettes de l'année ont dépassé d'environ 200,000 fr. celles de l'année précédente. Elles se sont élevées à 2,978,000 fr., et les dépenses à peu près à la même somme, y compris un versement considérable destiné à diminuer l'ancienne dette, qui se trouve maintenant réduite à environ 160,000 fr.

Pendant l'exercice, 31 missionnaires nouveaux et 7 femmes de missionnaires étaient partis pour divers champs de travail.

Le tableau statistique suivant donne une idée du développement que l'œuvre a prise.

Stations principales ou circuits.	425
Chapelles et autres lieux de culte.	3,283
Missionnaires en service actif.	562
Agents divers, catéchistes, instituteurs, etc. . .	858
Membres de l'Eglise.	113,470
Élèves dans les écoles.	93,906

Il faut cependant se souvenir, en présence de ces chiffres, que la Société embrasse dans son cercle d'activité d'autres nations que les nations païennes. Parmi ces dernières, des succès encourageants continuent à stimuler le zèle des missionnaires. Dans quelques districts de l'*Inde*, notamment dans ceux de

(1) Voir notre livraison du mois de juin dernier, page 228.

Madras et de Mysore, ces succès ont dépassé toutes les espérances. Le district méridional de *Ceylan* a vu 66 nouveaux chrétiens faire leur entrée dans l'Église. En *Chine*, où la Société a été l'une des dernières à prendre terre, les missionnaires sont encore obligés de consacrer la plus grande partie de leur temps à l'étude, si longue et si difficile, de la langue; ils ont pu toutefois distribuer, soit sur la côte, soit dans l'intérieur un grand nombre de Nouveaux Testaments et de traités religieux, reçus partout avec beaucoup d'empressement.

Les nouvelles reçues des missions africaines, du *Cap de Bonne-Espérance*, de l'*Albanie*, de la *Cafrerie* et de la *Colonie de Port-Natal* sont généralement bonnes. Les presses de la Société ont été très actives dans ces contrées. Sur les côtes occidentales d'Afrique, à *Sierra-Leone*, dans l'*Aschanti* et sur la *Côte-d'Or*, les missionnaires ont eu beaucoup à souffrir de l'insalubrité du climat, mais sans que ces épreuves aient empêché l'œuvre de faire de nouveaux progrès. Depuis dix ans le chiffre des membres de la Société a décuplé dans la colonie de Sierra-Leone.

En Amérique, les principales missions sont celles du *Canada* et celles des *Antilles*. Les unes et les autres sont prospères. Au Canada, le chiffre des Indiens qui se rattachent à la Société s'élève à près de 1,300.

Chacun sait les riches bénédictions que Dieu a accordées aux missionnaires wesleyens de l'Océanie, surtout aux *Iles des Amis* et aux *Iles Fidji*. Des réveils remarquables, dont nous avons eu plus d'une fois occasion d'entretenir nos lecteurs ont eu pour résultat d'amener à la croix de Christ, dans ces parages, un nombre d'âmes assez considérable pour être évaluées par milliers. Nous donnons aujourd'hui même, dans une autre partie de cette feuille, un exemple remarquable des effets de la grâce aux îles Fidji (page 260).

Au sein des nations qui font profession de christianisme, les pays où la Société compte des stations et des mission-

naires, sont entre autres l'Allemagne, la France, la Corse, le Canada, etc., etc.

III.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE LONDRES.

Cette Société a obtenu, dans le courant de son dernier exercice, un résultat qui prouve à quel point elle peut compter sur le dévouement de ses amis. Une dette considérable pesait sur elle et lui faisait redouter d'entreprendre de nouvelles œuvres. Mais les appels que cette situation nécessitait ont été entendus, et les recettes ont dépassé d'environ 560,000 fr. celles de l'année précédente. Elles ont atteint le chiffre de 2,057,000 fr., le plus élevé qui ait encore été obtenu. Un fait intéressant, sous ce rapport, est ce qui s'est passé relativement au navire de la Société, le *John Williams*. Après de nombreux et longs services dans la mer du Sud, ce bâtiment, revenu en Angleterre, avait besoin de coûteuses réparations. Le Comité, se souvenant de l'origine du navire, acheté jadis du produit des offrandes recueillies parmi les enfants, et déjà réparé une fois par le même moyen, a eu l'idée d'y recourir encore, et il l'a fait avec un succès inespéré. Les dépenses avaient été évaluées à 75,000 fr., il en a été obtenu environ 100,000, de sorte que le *John William* va reprendre la mer, en justifiant plus que jamais son nom de « navire des enfants. »

La Société de Londres a employé l'année dernière, dans ses nombreux champs de travail, 154 missionnaires et environ 700 évangélistes ou instituteurs indigènes. Nos lecteurs savent les admirables qualités qui distinguent ces aides-missionnaires dans les îles de la mer du Sud, et les immenses services qu'ils y rendent à la cause de la vérité. Peu de faits démontrent, d'une manière plus éclatante que celui-là, la puissance de l'Evangile pour développer l'intelligence et inspirer les dévouements les plus touchants. Les missions des *îles*

Samoa, des *îles Hervey*, des *Nouvelles-Hébrides* ont fait ou continuent à faire des progrès remarquables. On n'évalue pas à moins de 7,000 le nombre des nouveaux membres dont l'Eglise chrétienne s'est enrichie depuis un an, dans ces parages. Malgré les épreuves bien connues qui ont frappé l'œuvre de *Taïti*, elle se soutient et oppose aux influences liguées contre elle une résistance qui fait honneur tout à la fois aux chrétiens indigènes et aux missionnaires qui ont travaillé parmi eux. La plupart des Églises de ce groupe sont aujourd'hui dirigées, et bien dirigées, par des pasteurs indigènes.

Aux *Antilles* et à la *Guyane*, les travaux de la Société ont aussi été l'objet de beaucoup de bénédictions. On a remarqué l'abondance comparative des dons recueillis au sein des Eglises de ces contrées généralement pauvres des biens de ce monde.

Les missions du *Sud de l'Afrique* ont, comme toutes celles des autres Sociétés à l'œuvre dans ce pays, ressenti l'influence fâcheuse des troubles politiques qui en ont troublé le théâtre; mais le retour de la paix a permis de reprendre quelques-uns des postes forcément abandonnés, et de donner dans les autres une nouvelle impulsion à des travaux déjà prospères.

La Société se dispose à réorganiser très prochainement la mission de *Madagascar*, dont on connaît l'histoire.

Les nombreux missionnaires employés dans l'*Inde* ont eu à signaler un grand nombre de conversions et surtout une attention de plus en plus marquée de la part des populations qu'ils visitent. Les relations de leurs tournées d'évangélisation, dans des lieux où le christianisme n'est encore ni accepté ni même connu, offrent un intérêt dont nous avons plus d'une fois mis nos lecteurs en mesure de se faire une idée.

On peut en dire à peu près autant de la *Chine*, où la Société compte quatre principales stations, celles de Hongkong, de

Canton, d'Amoy et de Schanghaï Là aussi de touchantes manifestations de la grâce ont changé beaucoup d'âmes, et là aussi une vaste porte semble s'ouvrir devant le dévouement des *prédicateurs itinérants* qui pénètrent dans l'intérieur, y répandent à pleines mains les livres chrétiens, et font hardiment retentir le nom de Jésus jusque dans l'enceinte des temples consacrés aux dieux du bouddhisme.

IV.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS BAPTISTES.

Cette Société célébrait cette année son soixante-quatrième anniversaire. Elle a continué à recevoir de ses amis un appui tellement efficace, que son dernier exercice, ouvert avec un déficit d'environ 20,000 fr., s'est fermé avec un encaisse de 7,500 fr. Elle a reçu plus de 535,000 fr.

Entravée dans son activité par les embarras momentanés de sa situation financière, la Société n'a pu entreprendre d'œuvres nouvelles, mais elle a maintenu tous ses anciens postes, et peut dire, de la plupart d'entre eux, que leur marche est des plus satisfaisantes.

La mission des *Antilles* a reçu de nombreux encouragements. Le groupe des *Bahamas* renferme actuellement 46 Eglises, comprenant ensemble au-delà de 2,000 membres, et dans leurs écoles du dimanche plus de 1,800 élèves. Cent personnes y ont reçu le baptême durant l'année dernière. Sept prédicateurs indigènes et un grand nombre d'autres agents de même origine y travaillent sous la direction des missionnaires. Dans une des sections de ce groupe, 7 Eglises, comprenant 478 membres, ont donné pour l'entretien du culte à peu près 10,000 fr. L'Eglise de *Port-d'Espagne*, dans l'île de la Trinité, s'est aussi distinguée par l'abondance de ses libéralités; 55 personnes y ont été baptisées l'année dernière.

Les stations de *Clarence*, *Bimbia* et de *Cameroons*, sur la côte occidentale d'Afrique, offrent des résultats moins brillants, mais qui, si l'on tient compte des difficultés locales, sont de nature à donner des espérances. L'école supérieure, destinée à former des agents missionnaires, prospère. Depuis sa fondation, en 1843, elle a formé 19 jeunes gens, dont 11 sont aujourd'hui prédicateurs parmi les nègres des Antilles, et les autres employés en divers lieux comme évangélistes ou instituteurs.

Dans l'*Inde* et à *Ceylan*, les représentants de la Société déploient une grande activité et sont, pour la plupart, bénis dans leur ministère. Un délégué du Comité a, dans le courant de l'année, visité toutes les stations et a pu constater que, malgré des épreuves et des mécomptes, les progrès de l'œuvre sont sensibles à peu près sur tous les points. Un des résultats de cette délégation a été la convocation, à Calcutta, de cette grande conférence missionnaire dont nous avons parlé (XXX[e] année, page 477), et dont les délibérations paraissent avoir été très utiles à la cause des missions dans le nord de l'Inde.

Quelques faits de persécutions ont attiré l'attention de la Société sur la nécessité de provoquer des mesures légales, destinées à protéger les Indous pauvres contre l'oppression des Zémindars (propriétaires du sol), qui forcent souvent les chrétiens indigènes à contribuer à l'entretien du culte des idoles.

En somme, et d'après l'exposé que nous venons d'achever, il se trouve que les recettes des quatre Sociétés de missions qui figurent dans ce tableau se sont élevées au chiffre de fr. 8,795,000 qui se répartissent ainsi :

Société des missions épiscopales,	Fr.	3,225,000
— — wesleyennes. .		2,978,000

Société des Missions de Londres.. . 2,057,000
— — baptistes. . . 535,000

Mais ce chiffre, il faut s'en souvenir, est loin de représenter tout ce que les chrétiens d'Angleterre et d'Ecosse font pour l'œuvre missionnaire. Un grand nombre d'autres institutions ayant le même objet en vue ont leurs budgets particuliers, moins considérables, mais dont l'addition produit encore un total élevé. Les calculs les plus modérés portent à 12,000,000 au moins le chiffre des offrandes annuelles que la charité des protestants anglais affecte à la conversion des païens, des mahométans et des juifs.

VARIÉTÉS.

Les îles Loo-Choo et le Japon.

Nos lecteurs se rappellent sans doute qu'il y a deux ans, un officier supérieur de la marine des Etats-Unis, le commodore Perry, eut mission d'aller faire un traité de commerce avec le gouvernement du Japon. Un des officiers attachés à l'expédition, M. Bayard Taylor, a publié récemment à New-York une relation de ce qu'il a vu dans ce voyage. En voici quelques passages, dont nous empruntons la traduction au *Moniteur universel*. Le Japon n'est pas encore ouvert à la prédication de l'Evangile; mais le jour viendra, l'on peut en être sûr, où cette « puissance de Dieu » pour le salut des âmes abaissera les barrières qui s'opposent encore sur ce point à son action céleste; et il suffit de cette assurance pour que le chrétien s'intéresse aux mœurs d'un pays où tant d'âmes sont encore assises dans les ténèbres de l'ombre de la mort.

Les îles Loo-Choo (Liou-Chiou), tributaires du Japon, et situées entre ce pays et la Chine, furent le premier point que l'escadre américaine visita, après avoir quitté les rivages de la Chine.

Ce fut un soir, à la brune, que les navigateurs jetèrent l'ancre dans le havre de Napakiang, et aussitôt, dit M. Bayard Taylor, « nous vîmes arriver à nous, dans un petit bateau, le docteur Bettelheim, le seul Européen de l'île. C'est un missionnaire qui avait été envoyé sept ans auparavant par une Société religieuse anglaise pour essayer de convertir les habitants au christianisme, et qui, depuis dix-huit mois, n'avait pas aperçu un seul bâtiment européen. Le lendemain, quand le soleil se leva, je fus émerveillé du magnifique spectacle qui s'offrit à ma vue. La baie était close par de charmantes montagnes étagées couvertes d'une végétation forte et vivace et de superbes champs de riz. Des forêts de palmiers et de bambous couronnaient les cimes; sur la droite, nous aperçûmes les maisons de la ville de Napa, et, dans le port, les mâts des jonques chinoises et japonaises. Nous ne pûmes avoir aucune communication avec la terre jusqu'à la visite des hauts dignitaires indigènes. Ils arrivèrent enfin, dans un lourd bateau qui s'avançait cependant assez vite, grâce aux nombreuses pagayes de son équipage. Les chefs japonais paraissaient très graves. Ils étaient vêtus de longues et larges robes de drap, et portaient sur la tête un bonnet jaune fort extraordinaire. Leurs personnes et leurs vêtements étaient excessivement propres, leurs cheveux bien lissés et leur barbe très soignée. Ils parurent très étonnés de la grandeur et de la force de notre bâtiment, et quand ils entendirent trois ou quatre coups de canon tirés en leur honneur, quelques-uns tombèrent assis sur le pont.

« Le jour suivant, nous eûmes la permission de descendre à terre. Je sautai dans le premier canot, manié par des Chinois qui ne connaissaient pas leur métier; un midshipman fit

lever la voile, mais le vent était très fort ; nous filions huit ou neuf nœuds à l'heure, et, ignorant la nature du fond de la baie, nous fûmes jetés contre un banc de corail. Le mal ne fut pas bien grand, mais la côte était si hérissée de rochers, que nous prîmes le parti de retourner à bord chercher un autre équipage qui nous abordât en sûreté à terre. Nous nous avançâmes vers la ville ; pendant notre course, je remarquai derrière des buissons de bambous quelques individus vêtus de longues robes couleur saumon, qui nous suivaient pas à pas et surveillaient tous nos mouvements. Nous entrâmes dans une rue très propre et bien pavée ; de chaque côté s'élevaient des murs de dix pieds, en pierre dure, ombragés par les arbres des jardins intérieurs ; des escaliers, de distance en distance, conduisaient aux portes des habitations. Toutes celles où nous entrâmes étaient abandonnées. Les longues robes saumon firent bien leur devoir ; ils nous suivirent pas à pas. Nous pûmes nous rendre un compte exact de la ville ; mais, sauf quelques enfants çà et là, nous n'aperçûmes pas un seul habitant. Nous allâmes ensuite faire une visite à M. Bettelheim, dans un charmant cottage où il habite avec sa femme et ses enfants. Depuis sept ans, il n'a pu réussir à convertir les indigènes, et leur plus vif désir est de le voir s'éloigner (1).

« Deux jours après notre arrivée à Loo-Choo, le régent de l'île vint faire une visite officielle au commodore Perry, et fixa le jour où il consentait à le recevoir à Shui, la capitale, à 4 milles au nord-est de Napa. Le royaume ou vice-royauté de Loo-Choo, tributaire du prince japonais de Satsuma, a été, depuis cinquante ans, visité par beaucoup de navires, mais était cependant encore très peu connu à l'é-

(1) Depuis cette époque, M. Bettelheim a quitté les îles Loo-Choo, mais sans que l'œuvre ait été pour cela abandonnée. Nous avons annoncé l'année dernière l'arrivée à ce poste du révérend M. Moreton et de quelques autres agents missionnaires.

poque de notre arrivée. Les officiers du vapeur anglais le *Sphinx* furent les seuls avant nous qui, en 1852, purent visiter Shui. L'héritier de la vice-royauté est un jeune homme de onze ans, et l'autorité est entre les mains d'un régent. J'eus la chance d'être désigné, avec trois de mes camarades, par le commodore pour visiter l'île, et nous eûmes la permission de prendre avec nous quatre matelots et quatre Chinois pour porter nos provisions. Nous partîmes bien joyeux, car il y a aujourd'hi peu de coins de terre aussi peu connus que le Japon.

« L'île a soixante milles de longueur du nord au sud, et dix milles de largeur. La partie nord-est est sauvage, montagneuse et peu habitée. Craignant, avec raison, les trahisons des habitants, nous nous mîmes en route sans prévenir personne; mais nous n'avions pas fait un demi-mille, que nous rencontrâmes un mandarin de cinquième classe et quelques officiers subalternes, envoyés en toute hâte pour surveiller nos mouvements. Nous rîmes beaucoup de leurs figures, stupidement étonnées à la vue de huit hommes bien armés, marchant résolument vers leur capitale, et portant, pour indiquer leur nationalité, un petit pavillon de canot au bout d'un bambou. Malgré la rapidité de notre marche, des espions nous avaient devancés, car, en arrivant à la ville, nous trouvâmes toutes les maisons closes et les rues désertes, à l'exception de quelques hommes qui se glissaient le long des murs avec des gestes de surprise et d'effroi. Le vieux mandarin paraissait de plus en plus soucieux à mesure que nous avancions. Nous traversâmes la ville; puis nous nous dirigeâmes, à angle droit, vers le nord. Notre surveillant croyait qu'à la nuit nous retournerions à bord, mais nous lui fîmes signe que non, et il parut dans un trouble inexprimable à la pensée de nous suivre tout autour de l'île, car il avait l'ordre formel de ne pas nous perdre de vue. Il prit cependant son parti avec la résignation passive des Orientaux; mais sa

position était pénible, et nous le faisions marcher fort et ferme; quelquefois il mettait en réquisition des indigènes pour le porter dans un *kago* ou palanquin japonais. Cependant, aux haltes et aux campements de nuit, tout fatigué qu'il était, il venait poliment s'informer de notre santé, et nous souhaiter, de la bouche du moins, toutes sortes de prospérités. Nous découvrîmes, sur une éminence, les ruines d'un ancien château, de deux cent trente-cinq pas de longueur et de soixante-dix de largeur, dont les murs avaient dix pas d'épaisseur. Nous apprîmes plus tard que c'était autrefois le palais d'un des anciens rois de Loo-Choo, quand cette île était divisée en trois royaumes. Le troisième jour, nous dépassâmes Barrow's Bay, et visitâmes les villages de Ching et Kanafa; puis nous remontâmes au nord vers les villages de Ha-Komma et d'Un-Na. Le cinquième jour, nous passâmes à Chando-Kossa, et le sixième, après une marche forcée, nous revînmes à Napa, après une course de cent milles dans un pays où, avant nous, aucun blanc n'avait pu pénétrer.

« Il est presque impossible de se figurer à quelle perfection est arrivé l'espionnage à Loo-Choo et dans tout le Japon; le second jour de notre course nous étions signalés dans toute l'île et nous avions autour de nous des centaines d'espions invisibles. Nous essayâmes, mais en vain, de nous soustraire à ce pouvoir occulte; tous les délicieux villages que nous traversions étaient déserts et les maisons closes; les laboureurs à l'ouvrage restaient seuls aux champs, mais il leur était défendu de nous approcher; nous changions de route, nous nous dispersions, efforts inutiles! Cependant nous pûmes nous apercevoir que les indigènes nous regardaient avec bienveillance, qu'ils auraient voulu s'approcher de nous et qu'ils craignaient leurs chefs plus que nous. Je fis tous mes efforts pour apprendre quelque chose de leurs mœurs et de leurs usages; je m'enfonçais dans les bois, je courais à perdre haleine, et quelquefois j'entrais à l'improviste dans les villages.

A ma vue les femmes se jetaient à genoux et levaient les mains au ciel ; les hommes se prosternaient le front contre terre ; je faisais tous mes efforts pour les rassurer, les espions ne m'en donnaient jamais le temps. Une fois je trouvai deux femmes occupées à trier du coton : elles furent d'abord très effrayées, mais peu à peu elles se remirent et reprirent leur occupation.

« L'île est une des plus belles du monde ; l'agriculture est parfaite et dépasse de beaucoup le système si vanté des Chinois ; les montagnes sont couvertes de pins odoriférants, les villages sont entourés de bosquets de bambous et d'autres arbres dont les feuilles s'enlacent en voûtes et en berceaux qui donnent un ombrage délicieux ; le fond des vallées est couvert des arbres des tropiques. La partie nord de l'île est sauvage et pleine de bêtes féroces, mais la partie sud est un véritable paradis. Tous les villages sont excessivement propres et bien construits ; dans chacun d'eux sont des bâtiments appelés *cung-quas*, où logent dans leurs tournées les employés du gouvernement. Notre mandarin accompagnateur nous y faisait loger et nous entourait la nuit d'un triple rang de feux allumés pour indiquer nos campements aux indigènes. Malgré la surveillance, nous apercevions souvent des centaines de têtes venant curieusement nous examiner à la lueur de la flamme.

« A mon retour à bord, le commodore m'annonça que je ferais partie de sa suite dans la visite officielle qu'il devait faire au régent, à Shui. Le débarcadère fixé était le petit port de Tumai, qui sépare le promontoire de Napa des montagnes de l'intérieur, à 2 milles de Shui. Le rivage était couvert de Japonais qui nous regardaient avec une vive curiosité. Le cortége se mit en marche. D'abord les pièces de débarquement et leurs officiers ; la musique du *Susquehanna* et une compagnie d'infanterie de marine ; le commodore, sur un palanquin, suivi d'une garde d'honneur ; le reste des officiers ; six cha-

riots portant les présents destinés au roi, au régent et à la reine douairière, entre deux files de soldats de marine; puis la musique du *Mississipi* et une compagnie de matelots; en tout, 215 personnes dont 32 officiers et 30 musiciens. La marche offrait un brillant aspect; Les indigènes nous regardaient avec admiration et couraient en avant pour nous revoir passer. Nous mîmes une heure à faire le trajet. Par un hasard bizarre, celui qui fut officiellement envoyé pour recevoir le commodore à son débarquement, était ce même vieux mandarin de 5e classe que nous avions tant fait courir, mais qui ne sembla pas nous garder rancune.

« A la porte de Shui, nous vîmes s'avancer vers nous une foule de hauts dignitaires avec leur suite, tous en brillantes longues robes de drap et portant sur la tête le curieux bonnet jaune et rouge appelé *hatchies matchies*. Ils étaient suivis par le vieux régent en personne, accompagné de trois vénérables coadjuteurs, les trésoriers du royaume. Après avoir salué le commodore, ils prirent gravement leurs places dans le cortége, qui entra dans la principale rue de la ville, pleine de domestiques et d'esclaves portant des *chow-chow*, ou grandes ombrelles, et des paniers pleins de rafraîchissements. Le régent ne croyait pas que notre intention fût de visiter le château du vice-roi, car la porte en était hermétiquement fermée; mais, sur le désir exprimé par le commodore, il envoya un de ses officiers tout préparer pour notre réception. La porte fut ouverte, les troupes présentèrent les armes, et nous entrâmes dans une première cour entourée de hautes murailles et de beaux palmiers de sagou. La seconde cour était défendue par un mur assez élevé, soutenu par un remblai de terre. Deux lions en pierre de grandeur naturelle semblaient veiller sur la porte. Enfin, nous entrâmes dans le palais. Le corps du logis central était destiné à la famille royale et les ailes aux différentes personnes attachées à la cour. Le commodore fut conduit en grande

pompe vers l'aile de droite, ornée d'arcades et d'architraves de la plus grande beauté. La salle de réception était précédée d'une cour de 80 pieds carrées, pavée de marbres arrangés en losanges. Nous fûmes placés en demi-cercle sur un des côtés, et en face de nous le régent et les trésoriers s'assirent sur des siéges de bois noir verni; les interprètes tenaient le milieu.

« Nous ne vîmes ni le jeune prince, ni la reine douairière; le régent nous assura que, depuis la visite des officiers du *Sphinx*, Sa Majesté était dans un tel état de surexcitation nerveuse, que les médecins ne répondaient plus de sa guérison. Le commodore offrit son médecin, mais il fut refusé. Le jeune prince était, d'après les lois du pays, trop jeune pour paraître en public. On nous offrit du thé et des pipes. Je remarquai que nous étions entourés de paravents en papier placés à une grande distance des murs, et un certain frémissement m'apprit que des témoins invisibles nous écoutaient, peut-être la reine douairière elle-même. J'admirai le contraste frappant entre nos uniformes bleu et or et les longues robes molles et jaunes des dignitaires japonais, l'expression masculine et fière de nos équipages et les figures blêmes et hébétées des Japonais.

« Le commodore invita le régent et les trois trésoriers à venir visiter le *Susquehanna* à son retour d'une expédition qui devait durer dix jours, et leur offrit de prendre à bord ce qui pourrait leur convenir; cette invitation fut acceptée. Au bout d'une heure, le régent nous pria de visiter son propre palais. Le cortége se remit en marche dans le même ordre et avec le même concours de curieux. Nous arrivâmes dans un superbe bâtiment carré, orné d'ailes nombreuses, et meublé avec un grand luxe. Le marbre du sol était partout couvert de ces riches nattes dont les Chinois et les Japonais ont encore seuls le secret. Une collation somptueuse était préparée dans la grande salle de réception. Au centre de la table, une

énorme jatte de *sackie* entourée de plats de différentes espèces et de théières. On nous servit des œufs, des poissons bouillis et rôtis, des poissons salés, des foies de différents animaux, du sucre candi, des concombres, de la moutarde, des radis salés, et des ragoûts composés de plusieurs sortes de viandes, avec des sauces impossibles à décrire. Au milieu du repas, on nous fit passer douze espèces de soupes arrosées d'une espèce de liqueur fermentée; au dessert nous eûmes du gingembre, des fruits, des pêches, etc. Le commodore porta un toast à la prospérité du pays, au vice-roi, à la reine, au régent, etc. Au bout de trois heures, nous prîmes congé du régent, avec promesse de se revoir. Il mit à la disposition des officiers, pour revenir à bord, des poneys japonais, charmantes petites bêtes pleines d'ardeur et de feu. Enfin nous rejoignîmes nos embarcations et retournâmes à bord.

(La fin au prochain numéro).

NOUVELLES RÉCENTES.

Statistique religieuse du monde.

Une feuille étrangère, la *Gazette ecclésiastique norvégienne*, a donné la statistique suivante de la population du monde entier au point de vue religieux.

Faisant profession de christianisme.

Protestants.....	Réformés.............	37,955,000
	Luthériens............	20,014,000
	Divers................	11,524,000
		69,493,000

Non Protestants	Catholiques	149,559,000
	Grecs	70,511,000
	Arméniens	2,767,000
		222,837,000

Faisant profession de déisme.

Juifs	4,000,000
Musulmans	120,000,000
	124,000,000

Païens.

Bouddhistes, brahmanistes, idolâtres, etc.... 561,000,000

Ces chiffres, un peu trop précis pour pouvoir être bien constatés, donnent un total de 977,330,000, sur lequel plus des *deux tiers* ne sont pas encore soumis à Jésus-Christ. Quel puissant argument en faveur de l'œuvre des missions chez les peuples non chrétiens!

Colonie de Sierra-Leone.

Le 8 juin dernier, l'évêque anglican de cette colonie nègre a conféré les ordres, suivant les rites de l'Eglise d'Angleterre, à huit catéchistes indigènes, les premiers qui aient été ordonnés dans la colonie même. L'un de ces nouveaux ministres doit remplir auprès de l'évêque les fonctions de chapelain.

On se rappelle qu'il y a deux ans, le révérend Vidal, évêque de Sierra-Leone, fut emporté par une de ces fièvres qui ont déjà, sur ces rives inhospitalières, creusé tant de tombes missionnaires. L'évêque actuel a payé aussi son tribut à l'insalubrité du climat. Au moment de l'ordination ci-dessus mentionnée il relevait à peine d'une longue et violente maladie.

Paris. — Imprimerie de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.



AFRIQUE MERIDIONALE

Rapports généraux sur l'exercice 1855-1856. — Stations de Morija. — De Carmel. — De Béthesda.

La conférence annuelle de nos missionnaires français du Lessouto devait avoir lieu au mois d'avril dernier ; mais plusieurs de ses membres s'étant trouvés dans l'impossibilité de s'y rendre, par suite de diverses circonstances, elle a dû être contremandée. Nous n'espérons pas moins pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs les rapports sur chaque station, qui sont ordinairement présentés à cette assemblée, et dès aujourd'hui nous publions ceux des stations de Morija, de Carmel et de Béthesda. Au moment où il nous envoyait le sien, notre frère M. Arbousset était dans l'affliction. Sa fille aînée se trouvait atteinte d'une grave maladie. Espérons que le Seigneur aura épargné une vie précieuse pour la famille missionnaire et précieuse pour la mission elle-même, car nos lecteurs se souviennent sans doute que Mlle Arbousset dirige avec dévouement et succès une école indigène.

STATION DE MORIJA.

Un des meilleurs signes de progrès à Morija, c'est le goût croissant du peuple pour la lecture. Il se manifeste surtout chez la jeunesse. A défaut d'abécédaires complets, on en

coupe un en deux et satisfait ainsi le désir des gens. Les tableaux d'épellation ont été répandus avec autant de profusion que nos faibles ressources nous l'ont permis. Pour les lecteurs déjà formés, le livre des Psaumes a été une excellente acquisition.

Le besoin de quelques cantiques et chansons d'école se fait grandement sentir. Il en a été préparé une cinquantaine qui vont être mis sous presse à Platberg. Leur réussite dans les écoles de trois ou quatre de nos stations semble une garantie suffisante de leur succès futur. Même les païens des environs de Morija ont paru en goûter beaucoup les airs, lorsque Mlle Arbousset est allée de temps à autre les visiter, accompagnée de son père.

Un jeune homme de cette station demeure placé sous les soins de M. Lemue; un autre reçoit ceux du frère Jousse, de Bossiou; M. Cochet donne les siens à un troisième, et j'en élève moi-même deux.

Les écoles dans le district ont été portées à six. Ce sont des indigènes pieux qui les tiennent, par dévouement à la bonne cause, et sans aucune rémunération. Celle de Morija même n'a rien perdu de son intérêt. Quelques enfants y ont été convertis, de même que dans trois autres des six mentionnées plus haut.

Le plan d'évangélisation du district par l'Eglise a été poussé avec plus de vigueur que jamais, et nous en avons déjà recueilli beaucoup de fruit réel.

Le troupeau répare insensiblement ses pertes, et s'élève présentement à près de 300 communiants. Une douzaine de relaps se sont joints à nous cette année-ci, et plusieurs autres demandent à être réadmis dans l'Eglise. 17 hommes et 20 femmes furent baptisés à Noël dernier.

La classe des catéchumènes compte une trentaine de personnes. Le réveil, en se développant, nous amène des néophytes de semaine en semaine.

Mentionnons dans leur nombre deux femmes d'un certain âge, toutes deux éprouvées et très ignorantes, mais qui, simples et confiantes comme des enfants, ont l'une et l'autre quitté leur village respectif et leurs familles, pour venir se faire instruire à Morija, où de bonnes âmes les ont généreusement reçues pour un temps dans leur maison.

Mamotébéle, l'une d'elles, disait en arrivant dans la station : « J'apporte ici mes péchés. J'éprouve au dedans de moi un trouble de conscience qui ne me laisse aucun repos, ni nuit, ni jour. C'est un fardeau trop pesant pour moi, mais qui ne sera pas trop pesant pour Jésus-Christ. Le fardeau du mal l'a fait souffrir sur une croix ; c'est moi qui ai causé la mort de ce Seigneur. Dans tout le pays, il n'y a pas de plus grande pécheresse que Mamotébéle ; il n'y en a pas non plus de si malheureuse qu'elle. J'ai perdu mon mari dans un combat ; les cannibales ont dévoré plusieurs de mes enfants. J'avais autrefois un nom dans la tribu ; aujourd'hui, je suis pauvre et délaissée de tout le monde. Que de fois, dans mes malheurs, je me suis cachée au fond d'un terrier ! Dieu me gardait là, et quand j'en sortais, il me faisait trouver des racines pour me nourrir. Aujourd'hui, ce Dieu veut garder mon âme. Il l'a effrayée en la faisant ressouvenir de ses péchés. J'allai dernièrement aux champs ; le sentiment de mes fautes s'éleva en moi, comme se lève un accusateur violent. Je rentrai toute tremblante chez moi ; je me couchai aussitôt, rongée par le désespoir. Dans mon assoupissement, je crus voir un ange qui cria, disant : « Qu'on l'amène à la maison blanche, et elle y sera instruite. » Je viens donc pour que vous m'instruisiez. L'instruction manquait au Khèmé, où je demeure ; on y danse, on s'y enivre, on nourrit bien son corps, mais sans jamais penser aux besoins de l'âme. »

Mpotoula disait de son côté : « Je m'accuse d'orgueil ; je me suis faite une grande chose, quoique je ne sois qu'un grain de sable. Mes péchés sont aussi nombreux que l'herbe des

champs. On m'a dit que Jésus était comme un bœuf de charge, aussi fort que docile; je les mets tous sur lui avec une confiante prière. Je crois qu'il m'a vue avant que je le connusse. Les guerres qui ont ravagé ces contrées me jetèrent, jeune fille, parmi les Tambouquis, et de là chez les Makaotas. Je venais de perdre mon père et ma mère; des jeunes gens s'attachèrent à moi. Un Bushman leva son fusil sur moi, mais un chasseur mossouto me délivra de ses mains et m'accueillit chez lui... Mon histoire est noire de péchés, mais brillante de délivrances. Quand Jésus descendra du ciel pour nous juger, je ne sais ce que je pourrai lui répondre. Je me hâte de crier à lui et d'implorer son secours compâtissant. Recevez-moi pour l'amour de lui. »

Dans la classe que Mme Arbousset continue à tenir pour les enfants baptisés, trois jeunes filles ont été réveillées à salut, et sont passées de là parmi les catéchumènes proprement dits.

Les chefs de la tribu ont bien voulu ne pas retirer au missionnaire leur confiance, et le charger de la rédaction de deux décrets qu'ils ont promulgués, l'un contre la sorcellerie et l'autre contre les déprédations.

Peu, comparativement, s'est fait sous le rapport des travaux matériels, vu l'état de M. Maeder, dont la maladie, sans empirer, n'est malheureusement pas encore guérie. — Un de mes enfants souffre également beaucoup, depuis deux à trois mois, d'une grave maladie. Dieu nous soit en aide !

Th. ARBOUSSET.

STATION DE CARMEL.

Il y a vingt ans l'on ne trouvait aucun blanc à demeure fixe de ce côté de l'Orange. D'après un recensement qui vient de se faire, l'Etat libre de l'Orange a aujourd'hui une population de 12,859 blancs, 4,090 Hottentots et autres serviteurs élevés chez les fermiers, et 3,461 indigènes proprement dits. Cette population, qui possède déjà au-delà d'un million de mérinos, est répartie sur un vaste territoire compris entre l'Orange et le Fal. Bien que ce pays puisse nourrir dix fois plus d'habitants, on commence cependant à s'apercevoir que ce n'est plus un désert ; il y a même peu de sources d'eau où l'on ne trouve pas une ferme et ses accessoires. Déjà le pays est coupé en tous sens par des routes frayées, où l'on rencontre des voitures à bœufs et à chevaux chargées de laine ou de produits agricoles, que l'on transporte dans les villages récemment bâtis. Quelquefois ce sont les fermiers eux-mêmes qui s'y rendent avec leurs familles, pour entendre la prédication de l'Evangile.

C'est dans ce centre d'activité et de civilisation naissante que se trouve placée la station de Carmel. L'on sent que cette position doit être favorable à nos indigènes sous plusieurs rapports ; et en effet l'activité qu'ils ont toujours sous les yeux, les stimule à aller en avant. Autrefois ils se contentaient d'un champ de blé et de leurs bestiaux ; plus tard sont venus les chevaux et les armes à feu. Aujourd'hui ils visent plus haut, il leur faut un wagon et une charrue ; ils commencent à vendre leurs produits ; ils remplacent les brebis africaines par des mérinos, et ils ne peuvent déjà plus se passer d'habillements à l'européenne. Dans cette voie de progrès industriel on ne regrette qu'une chose, c'est l'insouciance pour les arts et métiers ; mais ce défaut se retrouve également chez leurs voisins plus avancés, et il en sera pro-

bablement ainsi jusqu'à ce que le produit de la terre et des troupeaux ne suffise plus aux besoins de tous.

Sous le rapport de l'instruction élémentaire, nos naturels ont souvent l'avantage sur beaucoup de leurs voisins plus riches. Le nombre des adultes qui savent lire et écrire s'accroît tous les ans sur la station. L'école, à laquelle nos filles consacrent une heure tous les jours, est fréquentée par 70 ou 75 enfants, dont 25 savent lire assez couramment, 15 épellent, et le reste est à l'alphabet ; on y remarque quelques enfants bushmen qui ont fait assez de progrès en hollandais. L'école du dimanche, dans laquelle on s'exerce à la lecture et au chant sacré, se compose d'adultes et d'enfants, mais surtout des premiers.

Un jeune Mossouto d'une famille respectable, que M. Arbousset remit à mes soins il y a plus de deux ans, pour que je surveillasse son éducation, a fait des progrès assez satisfaisants dans l'écriture, l'arithmétique et le hollandais. Il paraît être sous de fort bonnes impressions et est entré dans la classe des catéchumènes. Espérons qu'un jour il se rendra utile dans quelque école, au milieu de ses amis.

Notre chapelle est toujours remplie d'auditeurs. Beaucoup d'étrangers, tels que des Batlapis venant de l'intérieur, des Bapéris ou des Bassoutos, qui n'ont que bien rarement ou peut-être jamais entendu l'Evangile, ont assisté à nos services. Le trait suivant pourra servir à donner une idée de leurs notions religieuses. Quelques-uns de ces étrangers ayant admiré un portrait de famille, l'un d'eux s'écria : « Celui qui a fait ce portrait est digne d'aller au ciel ! » Il aperçut ensuite un instrument de musique dont on lui montra l'usage ; la même exclamation fut répétée. Si l'on compare ces notions extravagantes aux expériences chrétiennes d'un vieux serviteur de la maison, on ne pourra qu'être frappé de leur contraste. Celui-ci, à la suite d'une longue maladie, vint un jour s'asseoir près de moi. « Vous voyez, me dit-il, une pau-

vre créature devant vous. Dieu m'a privé d'un œil, mais il m'en a laissé un ; je l'en bénis et je dis : Il est bon Celui qui veille sans cesse sur moi avec amour. Pendant quatre lunes j'ai été privé de la lumière du jour ; je suis resté trois jours sans manger ni boire, mais Jéhovah a nourri mon âme d'une nourriture que le monde ne connaît point ; il m'a donné des preuves d'adoption qui ont restauré mon âme ; il a empêché mes lèvres de murmurer ; il a mis la louange dans ma bouche. Oh ! que de choses il m'a enseignées dans cette épreuve ! »

Trois des principaux membres de l'Eglise ont été choisis pour visiter une annexe et y instruire ceux que la distance empêche quelquefois d'assister au service. Ces visites, outre le bien qu'elles ont fait, nous ont amené quelques auditeurs de plus.

Au retour de nos fêtes chrétiennes, il était temps de conférer le baptême à ceux de nos candidats qui avaient suivi un cours de religion depuis dix-huit mois. Dans un examen qui a duré plusieurs heures, en présence de toute l'Eglise, six seulement ont répondu d'une manière satisfaisante aux questions qui leur ont été adressées. Ils ont été baptisés avec leurs enfants le jour du Vendredi-Saint, et reçus à la communion le jour de Pâques.

Chuba et sa femme, que j'ai déjà eu occasion de mentionner, étaient parmi les néophytes. Ils sont si avantageusement connus, soit ici, soit dans les environs, que leur réception a causé une vive joie à tous leurs amis chrétiens. Chuba est Moôakhetsé de naissance ; il perdit son père et sa mère dans les guerres civiles qui ont décimé sa tribu du temps de Sebegoa. Il dut s'expatrier pour n'avoir pas le même sort que ses parents. La Providence l'a conduit à Motito, où il commença à entendre l'Evangile. Sa femme appartient à la nation des Manguatos, établie depuis longtemps dans le voisinage du lac Ngami. Elle aussi vit massacrer ses pa-

rents, et fut laissée orpheline de bonne heure. Ses connaissances, sa piété et son activité nous font espérer qu'elle répandra la bonne odeur de Christ autour d'elle. Tous deux, se sentant animés du désir de mener une vie toute nouvelle et selon l'esprit, ont demandé que leur mariage fût béni dans l'église. J'ai remarqué qu'à l'exception d'une seule femme née sur une station missionnaire, presque tous les parents des nouveaux convertis sont tombés sous le glaive de l'ennemi. Telle était la condition de ces peuplades, il y a à peine trente ans, que la plupart terminaient leur vie errante et misérable par une mort violente. Pour ceux qui y réfléchissent, cette pensée doit être bien propre à les pénétrer de reconnaissance envers le Dieu de paix dont le règne leur prépare de meilleurs jours.

Onze personnes, qui nous paraissent avoir été salutairement réveillées, ont demandé à entrer dans la classe des catéchumènes ; elles y ont été admises le premier jour de l'an. En y comprenant ceux qui avaient déjà assisté à nos instructions une année auparavant, mais que nous n'avons pas encore cru devoir admettre dans l'Eglise, il nous reste maintenant dix-huit candidats.

Quelques membres du troupeau nous ont forcé d'avoir recours à des mesures sévères de discipline. Quatre ont été retranchés pour immoralité et un pour insubordination ; ce qui nous a donné l'occasion de répéter souvent les paroles de notre divin Maître : « Veillez et priez, de peur que vous ne tombiez en tentation. » Deux autres ayant confessé leurs fautes et promis de s'amender, ont été réadmis à la communion des fidèles.

Les noms des personnes inscrites sur le registre de la paroisse s'élèvent à 352. Si nous y ajoutons ceux du dehors dont les noms ne s'y trouvent pas, mais qui cependant se rattachent à la congrégation, le nombre total est de 400.

Nous avons pu, avec l'aide de nos amis, nous procurer du

vaccin, qui a été en circulation pendant plusieurs mois; les deux tiers de la population ont été vaccinés. L'empressement que les mères ont montré à nous amener leurs enfants nous a convaincu qu'elles n'apprécient pas moins que nous ce bienfait que la Providence a mis à notre portée.

Il y a eu des réparations indispensables à faire à deux bâtiments; la maison d'école et une forge ont été recouvertes à neuf. La vigne, qui n'était d'aucune utilité parce qu'elle était ravagée tous les ans par les animaux, a été mise à l'abri de ces ravages par un bon enclos en terre. Les dépenses occasionnées par ces divers travaux ont été couvertes au moyen de la souscription et de quelques fonds qui nous sont rentrés d'ailleurs.

La souscription des membres de l'Eglise a été cette année de £ 13. 4sh. (environ 330 fr.)

Résumé de l'année.

Communiants.		67
Emigré sur une autre station.		1
Candidats.		18
Auditeurs.		200
Adultes baptisés durant l'année.		6
Enfants	idem	18
Ecoliers.		70 à 75
Mariages.		3

P. Lemue.

STATION DE BETHESDA.

Rapport de 1855-1856.

Grâces aux miséricordieuses dispensations de notre grand Dieu et Sauveur, nous vivons encore, et le treizième Rapport annuel sur la station de Béthesda peut raconter quelques bénédictions de plus répandues sur nous-mêmes et sur notre œuvre.

Quatre femmes indigènes, appartenant par leur naissance, soit à la Cafrerie, soit au Lessouto, viennent d'être agrégées par le saint Baptême à notre petite communauté, après plusieurs années de noviciat.

Dix jeunes gens, de l'âge de onze à quatorze ans, qui déjà ont reçu une instruction première dans nos écoles, se présentent dans ce moment avec empressement pour entrer dans notre classe de catéchumènes.

Plusieurs de ces enfants appartiennent à des parents chrétiens ; d'autres nous sont vivement disputés jusqu'au jour présent par le paganisme.

C'est ainsi que, pour ne citer qu'un exemple, le frère aîné d'une petite fille, *Mamagné*, qui habite la station avec sa mère, vient de revenir à la charge pour la troisième fois afin de soustraire sa sœur à l'influence du *Tuto*, l'entraîner à la détestable pratique de la circoncision païenne et la vendre à un polygame.

Comme argument irrésistible, selon lui, cet homme amena cette fois-ci au missionnaire un gros bœuf, en disant : « Voici ton bœuf en paiement de tes soins, mange-le *pour que ton cœur se sente à l'aise, mais livre-moi ces femmes.* »

On comprend que nous répondîmes énergiquement que nous ne pouvions livrer au diable des âmes que Jésus avait rachetées par son sang divin, que d'ailleurs, ni un bœuf ni

cent, ni mille bœufs qu'on nous amènerait, ne sauraient nous faire changer d'avis sur ce point.

La petite fille, malgré les tergiversations de sa faible mère, fit bonne contenance, et force fut au séducteur d'abandonner sa proie.

Le parti païen, dans notre quartier, quoique toujours jurant ses grands dieux et se donnant toutes les peines possibles pour ressusciter ses pitoyables vieilleries, paraît néanmoins entamé. Ni le pauvre jeune homme, qui distribue *de l'eau et du pain* en singeant la sainte Cène, ni les sorcières sans nombre, qui parodient dans ce moment les prophètes de la Bible (1), ne peuvent à la longue soutenir l'édifice croulant des superstitions démoralisantes du Lessouto.

Un petit mouvement favorable à l'évangélisation s'est fait sentir ces temps derniers dans le sein des populations qui nous entourent.

Nous avons eu la satisfaction de voir un plus grand nombre de personnes que de coutume, fréquenter nos services religieux. Quelques-unes d'entre elles montrent de l'intérêt pour la lecture et le chant sacré.

Nous ne nous exagérons pas la portée de ce mouvement, qui est jusqu'à ce moment assez superficiel, n'ayant apparemment pas encore produit *un réveil décidé des consciences*, mais nous disons avec le Seigneur : « Quiconque n'est pas contre nous est pour nous. »

L'ouverture prochaine de notre nouveau et plus spacieux lieu de culte, sera donc pour notre œuvre *un événement tout à fait providentiel.* Il produira, nous aimons à l'espérer, un bon effet sur nos visiteurs du dimanche de fraîche date,

(1) La prophétie se réduit constamment à ceci : *Ki na le moea* (j'ai l'Esprit), *Mpe e tla bating* (il y aura guerre); *Rappelang Morimo* (priez Dieu); *Mpa le di the ea tulong* (mais n'allez pas à l'enseignement, c'est-à-dire chez le missionnaire); *Sondag se go na* (le dimanche est chez moi).

que le moindre obstacle, tel que le manque d'une place confortable dans nos réunions détourne souvent de la fréquenter. Plusieurs des membres de l'Eglise sont actuellement occupés, sous la direction de notre frère Gosselin, à terminer la couverture de ce bâtiment si indispensable au bon succès de notre mission.

Huit cent soixante-six journées de travail gratis, que nos dix hommes ont consacrées ensemble et à tour de rôle à cette bonne œuvre, depuis le mois d'octobre 1854 jusqu'au mois de mars 1856, témoignent pour le moins de leur attachement au culte chrétien qui a été établi parmi eux.

De plus, ils se sont cotisés de nouveau pour couvrir quelques-uns des achats nécessités par la bâtisse en question. Le produit de cette collecte spéciale s'est monté à £ 7. 11 sh. (186 fr. 95 c.)

Tous ces faits sont encourageants. Il y en a d'autres qui ne le sont guère.

Tels sont principalement des cas d'impureté qui se sont produits parmi nos fidèles et nous ont affligé profondément, même dans quelques-uns de ceux dont le rapport vient de mentionner les bonnes œuvres, et qui nous avaient inspiré une certaine mesure de confiance.

Puisse le Seigneur accorder à ces personnes tombées dans la tentation et dans le mal, et retranchées temporairement de la participation à la sainte Cène, une conversion prompte et sincère!

L'évangélisation de nos alentours a été poursuivie cette année avec un certain entrain, soit par les membres de notre troupeau, soit par nous-même. Les détails ci-dessus prouvent que nos efforts, grâce à Dieu, n'ont pas été tout à fait sans quelques succès.

Nous remarquerons en terminant, que le phénomène déjà rapporté dans le compte-rendu de la dernière année, s'est reproduit à Béthesda, dans une succession non interrompue, dans le cours de l'année présente.

Le terrain de la station et de ses environs a été constamment agité pas des convulsions souterraines. Il n'y a presque plus de journée où nous ne ressentions quelqu'une de ces secousses de tremblement de terre, qui deviennent parfois très violentes, comme cela a eu lieu le vendredi-saint et le dimanche suivant de Pâques.

Nous nous demandons quelquefois à quoi aboutiront ces bouillonnements mystérieux qui, jusqu'à ce jour, n'ont causé que quelques légers accidents, mais qui peuvent, d'un moment à l'autre, changer notre station en ruines. En attendant nous les constatons ici, en nous remettant à la paternelle protection de notre Dieu.

Quant aux travaux matériels, il est à remarquer que nous avons dû, à côté de la bâtisse de la chapelle, vaquer aux réparations des autres bâtiments de la station, des murs d'enclos et des wagons. Nous avons de plus acheté et charrié la plus grande partie du bois de charpente de la colonie, destiné à la construction du toit du presbytère.

Les travaux projetés pour l'année qui s'ouvre sont, d'abord, l'achèvement de la chapelle; puis il nous faudra faire abattre le vieux local du culte, qui est à une grande distance de notre habitation actuelle, où il ne servirait plus à rien, en transporter les matériaux qui sont encore bons et le rebâtir près de nous, où il servira d'abord d'abri temporaire à la famille missionnaire durant les travaux de réparation qui rendront le presbytère inhabitable pour plusieurs mois. Il pourra nous servir ensuite d'atelier et de remise pour mettre à couvert les voitures de la station qui se gâtent journellement dehors, au soleil et à la pluie.

Enfin nous aurons à nous occuper de la reconstruction du toit de la maison d'habitation.

Résumé :

Auditeurs plus ou moins réguliers du dimanche.	150 à 200
Chiffre moyen des assistants.	100
Communiants.	39
Membres retranchés de la Cène.	10
Catéchumènes.	10
Baptêmes d'enfants indigènes depuis la fondation de Béthesda.	30
Ecole du dimanche.	40 à 50

Béthesda, le 27 mars 1856.

CHR. SCHRUMPF.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

SOCIÉTÉ DES FRÈRES MORAVES.

Aperçu général des travaux. — Détails sur les principales missions.

La Société des Frères de l'Unité (moraves) continue, avec une persévérance digne de tout éloge, à soutenir et à développer ses œuvres pour la conversion des idolâtres. Quelques chiffres, présentés dans une réunion tenue récemment à Londres, donneront une idée de l'importance de ses travaux.

Depuis l'année 1732 jusqu'en 1852, la Société avait employé à cette œuvre 1,150 frères et 797 sœurs, en tout 1,947 agents missionnaires. De ce nombre, 643 sont morts au travail ou en voyages, et 34 ont péri de mort violente ou ont été massacrés par les sauvages.

Le chiffre actuel des communiants dans les diverses missions s'élève à 18,000, ainsi répartis :

Groenlandais	904
Esquimaux du Labrador.	414
Indiens de l'Amérique du Nord.	107
Nègres des Antilles.	14,097
Nègres et Indiens de l'Amérique du Sud. . .	2,382
Hottentots et autres natifs du Sud de l'Afrique.	1,096

A côté des communiants se trouve, dans les différents champs de travail, une population nombreuse qui reçoit les instructions des missionnaires, et qui porte à plus de 70,000 le chiffre des individus sur lesquels s'étend l'influence de la Société.

La Société entretient actuellement 68 stations, et y emploie 222 missionnaires.

Les dépenses de l'année se sont élevées à 357,600 fr. Jusqu'en 1832, année où la Société célébra le jubilé séculaire de son œuvre des missions, ces dépenses n'avaient guère dépassé le chiffre de 150,000 fr.

Après cet aperçu général, qui constate déjà de si grandes bénédictions accordées à l'œuvre, le lecteur nous suivra avec plaisir dans quelques-unes des missions principales de la Société.

Les missions du *Groenland* et du *Labrador* ont été rudement éprouvées, en 1855, par la rigueur de l'hiver, qui a été plus froid et plus long encore que d'ordinaire. Il en est résulté une disette effroyable, dont les missionnaires et leurs troupeaux ont eu d'autant plus à souffrir que, l'année précédente, le navire qui leur porte habituellement des provisions leur avait fait défaut. A cette épreuve sont venues se joindre des maladies qui ont fait un grand nombre de victimes, surtout au Labrador. Là, dans une seule station, celle d'Okak, 62 personnes, sur environ 400, dont la congrégation

se compose, sont misérablement mortes de faim ou de froid. Sous le poids de ces dispensations sévères, le courage de quelques-uns des indigènes a paru un instant ébranlé, et les missionnaires ont eu de la peine à le relever, jusqu'à l'arrivée du navire *l'Harmonia*, qui leur apportait des vivres. La plupart, cependant, se sont montrés résignés, confiants, et ont su mettre à profit leurs souffrances, dans un esprit de vigilance et de prière.

Sur la station de Hoffenthal se trouve réunie une population mélangée d'Esquimaux et d'Européens, au sein de laquelle s'est manifestée un grand désir d'instruction religieuse. Aux fêtes de Pâques la prédication de l'Evangile y fut écoutée avec une attention extraordinaire, et plusieurs âmes furent amenées ainsi à se demander sérieusement si elles avaient droit aux consolations spirituelles qu'assurent aux élus les souffrances et la résurrection de leur Sauveur.

Une nouvelle station a été fondée sur les côtes du Labrador, près d'un lieu nommé Indian-Harbour. Cette œuvre a été entreprise à la demande du directeur des établissements que possède dans ces contrées la Société de la baie d'Hudson. Cet homme pieux s'était lui-même rendu, pour faire cette demande, jusqu'à Hoffenthal, situé à cent lieues au moins de l'endroit qu'il habite. Il a promis d'aider les missionnaires de tout son pouvoir, soit dans leurs voyages, soit dans leurs travaux de premier établissement.

Grâce au zèle infatigable de leurs conducteurs spirituels, les Esquimaux ont, dans leur langue, un recueil d'hymnes qui contient au-delà de mille cantiques.

La mission parmi les *Indiens de l'Amérique du Nord* offre des résultats moins satisfaisants. On sait que partout où cette race se trouve en contact avec la civilisation européenne, elle tombe rapidement dans un état de dégradation et de misère qui menace de la faire bientôt disparaître complètement de ce sol, où jadis elle était maîtresse absolue. Sur

quelques points, cependant, les efforts des missionnaires sont parvenus à arrêter ce mouvement de décadence, en faisant prendre à leurs convertis des habitudes sédentaires, et surtout en leur faisant adopter les principes de l'Evangile pour règle suprême de leur conduite. Les frères fixés parmi les Delawares ont pu citer une preuve remarquable de l'influence que la foi exerce sur les chrétiens indiens. Chassés, par l'envahissement des blancs, du sol qu'ils occupaient, ces Indiens ont émigré sur les bords du Kansas, dans le territoire de Nebraska. A peine y étaient-ils arrivés, que des trafiquants tentèrent d'introduire parmi eux l'eau-de-vie, cette boisson funeste qui tient une si grande place parmi les causes de la ruine des races indiennes. Les Delawares chrétiens s'opposèrent d'abord avec calme à ce trafic; mais voyant que toutes leurs représentations restaient inutiles, les plus énergiques d'entr'eux prirent une résolution décisive. En dépit de la résistance des propriétaires, dûment avertis de leur projet, ils mirent en pièces tous les vases contenant de l'eau-de-vie, et délivrèrent ainsi leur tribu du danger qui la menaçait. Après leur émigration, ces gens n'ont rien eu de plus pressé que de bâtir une chapelle au milieu de leurs nouvelles demeures, et ils fréquentent le culte avec une grande assiduité.

La mission fondée sur la *Côte des Mosquitos* a pour objet une population mélangée de nègres, d'Indiens et de blancs. Elle a rencontré et rencontre encore de grandes difficultés, mais a reçu pourtant quelques encouragements. L'un des plus grands a été la conversion d'une des sœurs du roi de la contrée, jeune femme douée d'un esprit sérieux et très intelligente. Elle a été baptisée le 10 juin 1855. Une station nouvelle a pu être établie dans l'intérieur des terres, au milieu d'une population plus purement indienne que celle de la côte.

Les stations du *Surinam* (Guyane hollandaise) sont géné-

ralement florissantes. On a vu plus haut que le chiffre des nègres admis à la communion de l'Eglise y dépasse 2,000. Deux nouvelles stations sont en voie de formation, l'une dans le district de Nut-en-Schadelyk, sur les bords de la Commewine, l'autre dans la Nikérie, contrée reculée où l'Evangile n'avait pas encore été prêché d'une manière régulière. Un assez bon nombre de nègres ont reçu le baptême dans le courant de 1855.

Aux *Indes occidentales* (Antilles) l'œuvre prospère et prend chaque jour plus d'extension. Les ravages du choléra, qui a sévi avec violence dans la plupart des îles durant toute l'année, ont entravé quelquefois les travaux des missionnaires, mais n'ont pas été sans utilité. Ils ont fait rentrer en elles-mêmes beaucoup d'âmes tout occupées des intérêts de la terre, et plusieurs conversions ont été le résultat de ces impressions salutaires, surtout à la Jamaïque et à Saint-Christophe. Dans la première de ces îles, de nouvelles écoles, dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps, ont été ouvertes. On y a célébré en octobre 1854, au milieu d'une affluence extraordinaire de fidèles, le jubilé séculaire de la fondation de la mission morave aux Antilles. Une école normale pour former des instituteurs existait déjà dans le champ de la mission. Il en a été fondé une pour les institutrices dans l'île d'Antigoa.

Un membre de la Société, le frère Breutel, a consacré plus d'un an à visiter les stations du *Sud de l'Afrique*, et a rapporté de ce voyage des impressions favorables. Une des choses qui paraissent l'avoir le plus agréablement frappé, est l'esprit de solidarité vraiment fraternelle qui règne entre tous les missionnaires. Une visite que le gouverneur de la colonie, Sir George Grey, a faite à Gnadendhal a produit un effet d'autant plus excellent que ce haut magistrat, dont on connaît la piété, a promis aux missionnaires de les aider autant qu'il serait en lui dans toutes leurs entreprises. L'école normale qui existe dans cette station est florissante. Elle a fourni

à presque toutes les autres stations des instituteurs capables et pieux, dont plusieurs assistent efficacement les missionnaires. L'un d'eux, nommé John Nakin, remplace momentanément à Siloh le frère Bonatz, que l'affaiblissement de sa santé a contraint de faire un voyage en Europe. Cette station de Siloh avait beaucoup souffert durant les dernières guerres, mais elle reprend une nouvelle vie, et beaucoup d'âmes y ont appris, de cette épreuve même, à mieux apprécier la Parole du Seigneur. On peut en dire autant de la station de Goscen qui avait été à peu près entièrement détruite par un chef tambouki nommé Mapasa. Dernièrement la veuve de cet ennemi de l'Evangile a demandé un missionnaire et exprimé le désir que ses gens reçussent l'instruction chrétienne.

Les deux dernières missions qu'ait fondées la Société, sont celles de l'Australie (Nouvelle-Hollande) et celle de la Mongolie. Ni l'une ni l'autre ne présente encore des résultats positifs. Les missionnaires de l'Australie se sont établis sur les bords du lac Boga, qui se trouve assez avant dans l'intérieur du pays; mais les indigènes qu'ils y trouvent sont une race abrutie, dont les oreilles restent fermées à toutes les idées quelque peu spirituelles. Avoir de quoi manger est leur unique pensée, et c'est par ce mobile seulement que les missionnaires espèrent arriver à les fixer auprès d'eux, en leur apprenant à gagner leur vie par le travail.

Les deux frères partis pour la Mongolie ont passé près d'un an à Kotgur, station missionnaire de l'Eglise anglicane, sur la frontière du Thibet, afin d'y apprendre les langues du pays. Ils se sont ensuite rendus, par le Cachemire, à Ladak, ou Leh, capitale du Thibet occidental. De là ils ont essayé à plusieurs reprises déjà, de pénétrer dans l'empire chinois pour se rendre en Mongolie; mais jusqu'à présent la sévérité des lois chinoises contre les étrangers ne leur a pas permis de réaliser ce dessein. Forcés ainsi de prolonger leur

séjour au Thibet, ils en profitent pour y annoncer l'Evangile. Ladak est pour cette œuvre provisoire un poste très avantageux, en raison du grand nombre d'étrangers que son commerce attire.

CHINE.

La prédication chrétienne à Schangaï. — Quelques baptêmes. — Admission des candidats. — Un prédicateur indigène. — Travaux dans l'intérieur du pays.

Dans une lettre toute récente, puisqu'elle porte la date du 5 avril, le Dr Medhurst, de Schanghaï, donne d'intéressants détails sur les progrès de l'œuvre missionnaire dans cette ville et dans les environs.

« Jamais, dit-il, la prédication de l'Evangile n'avait été poussée avec plus de vigueur et sur une plus grande échelle que durant les six derniers mois. Dans nos deux chapelles de la ville (M. Medhurst appartient à la Société des Missions de Londres), le service se célèbre tous les jours et souvent deux fois par jour, sans compter les exhortations que quelqu'un des convertis natifs fait, soit avant, soit après le missionnaire européen. Ces services attirent en général, durant la semaine, de 50 à 100 personnes, et quelquefois jusqu'à 200 ; mais le dimanche il est rare que les chapelles ne soient pas complétement remplies. Il y a, de plus, les exercices religieux de l'hôpital du Dr Lockhardt, où chaque jour, à midi, une instruction est donnée, en moyenne, à une quarantaine de patients. On voit par là que les habitants de Schangaï et les nombreux étrangers qui s'y rendent de toutes les contrées voisines y trouvent en abondance les moyens de s'instruire, mis à leur portée par l'emploi d'un idiôme qu'ils peuvent facilement comprendre. Les auditoires sont très changeants :

ceux d'un jour ne sont souvent pas ceux de la veille, et quelquefois même ils se renouvellent, en partie du moins, pendant la durée du service. De cette manière, l'enseignement des vérités du salut en Christ reçoit une plus grande publicité et devient une chose de moins en moins nouvelle pour un grand nombre d'esprits. Il en résulte que les préventions contre « les doctrines des étrangers » perdent chaque jour de leur force, et que l'acceptation du christianisme par le peuple chinois ne paraît plus chose si incroyable qu'autrefois. »

A côté de ces résultats généraux, qu'on peut regarder comme une préparation salutaire du sol, des conversions continuent à récompenser les efforts du zèle missionnaire. Le Dr Medhurst annonce que, durant les six mois dont il parle, cinq baptêmes ont eu lieu dans les deux chapelles de la Société. L'un de ceux qui l'ont reçu avait longtemps servi de maître de langue à l'un des missionnaires. Depuis son admission dans l'Eglise, il a pris souvent la parole dans les réunions, et il accompagne fréquemment les missionnaires dans leurs tournées d'évangélisation. « En s'adressant à ses compatriotes, dit de lui M. Medhurst, il décrit énergiquement ses propres expériences religieuses, et expose avec netteté les arguments qui ont porté la conviction dans son esprit. Cette méthode a plus de prise sur ses auditeurs que tout ce que peuvent dire des prédicateurs étrangers au peuple chinois. Aussi Chang-Ying-Kiou (tel est le nom de ce nouveau chrétien) est-il écouté avec une remarquable attention par les nombreuses congrégations, que sa présence seule attire. Nous avons la ferme conviction que, sous la bénédiction du Seigneur, il fera beaucoup de bien parmi ceux de sa nation. »

Il ne faut pas s'étonner du chiffre peu élevé des baptêmes. A Schangaï, comme partout, les missionnaires vraiment pénétrés de l'esprit évangélique se montrent difficiles en fait d'admissions.

« Tous ceux qui nous demandent le baptême, dit à cet égard le Dr Medhurst, sont présentés à l'Eglise native, qui discute en toute liberté leurs titres à être reçus dans son sein. Chaque membre est invité à dire ce qu'il sait sur le compte des candidats. Ce procédé met quelquefois en lumière la fausseté de certaines professions que, sans cela, nous aurions pu croire sincères, et nous sert à mieux pénétrer le caractère réel de ceux qui viennent à nous. De plus, les membres de l'Eglise, flattés de cette marque de confiance, prennent plus d'intérêt aux choses spirituelles et contractent l'habitude de se regarder, dans une certaine mesure, comme solidaires les uns des autres. Nous avons maintenant deux candidats qui, après avoir heureusement subi cette espèce d'épreuve, recevront probablement bientôt le baptême. »

Au nombre des agents de la Société de Londres, à Schangaï, se trouve un indigène nommé Wang-Chuh-Sang. Cet homme, admis au baptême depuis plus d'un an, paraît s'être voué entièrement et avec un succès remarquable à l'œuvre de l'évangélisation. Le Dr Medhurst en fait le plus grand éloge : « Ce frère, dit-il, prêche avec beaucoup de force et perpétuellement. Dès qu'il a fini dans une de nos chapelles, il court dans l'autre, et y recommence à développer ses idées avec une chaleur qui fait une vive impression sur ses auditeurs. Chaque soir, en outre, il s'entretient avec une ou plusieurs personnes, auxquelles il s'efforce de faire comprendre le prix de l'âme, l'œuvre accomplie par Jésus, la folie de l'idolâtrie ou du culte des esprits et des ancêtres. Nous avons vu bien rarement un Chinois prendre si vigoureusement à cœur les intérêts spirituels de ses concitoyens. Son opinion sur la valeur morale des candidats nous inspire beaucoup de confiance, et nous le regardons comme un instrument précieux pour ajouter des âmes à l'Eglise. »

En terminant sa lettre, le Dr Medhurst parle de l'extension qu'a prise à Schangaï ce mode d'évangélisation, que les

misssionnaires employés dans tout l'Orient appellent « la prédication itinérante, » et dont ils s'accordent de plus en plus à reconnaître la haute importance :

« L'œuvre des tournées de prédication, dit-il, a été poursuivie avec beaucoup de vigueur durant ces six mois. L'un ou l'autre d'entre nous est continuellement occupé à parcourir ainsi l'intérieur. N'ayant pas le droit de s'établir dans une maison et de séjourner d'une manière permanente dans d'autres villes que Schangaï, les missionnaires se contentent de leur bateau, sorte de maison flottante où ils s'arrangent le moins mal possible, et qui leur sert à se transporter de lieu en lieu, dans un rayon de 100 et quelquefois de 200 milles (35 ou 70 lieues).

« Autrefois, nous osions à peine visiter les villes voisines les plus populeuses, en traverser à la hâte les rues, y distribuer quelques livres parmi les boutiquiers ou les passants, et nous retirer bien vite. Aujourd'hui, les choses sont changées. Rester dans le même endroit des journées ou des semaines entières, prêcher aussi longtemps que nos forces nous le permettent, dans le coin des rues, sur les places ou dans les temples; puis, le soir, une fois retirés dans nos bateaux, y recevoir la visite des indigènes, leur exposer d'une manière plus complète les voies du Seigneur, et faire à haute voix, en leur faveur, des prières qu'ils écoutent en général avec beaucoup d'attention; tout cela nous est permis et n'excite plus d'opposition sérieuse. Plusieurs individus, venus à Schangaï à la suite de ces tournées, ont visité l'établissement de la mission, et nous y ont donné des preuves encourageantes de l'heureuse impression qu'avaient produite sur eux la visite et les discours des missionnaires itinérants. De cette manière, l'Evangile se trouve prêché au loin, dans plusieurs directions différentes; et nous avons lieu d'espérer que, dans peu de temps, la région tout entière aura ainsi quelque connaissance de l'Evangile. Puisse la rosée de la grâce tomber

abondamment sur cette semence sainte, et l'arroser de manière à lui faire porter beaucoup de fruits!

De Hong-Kong aussi les nouvelles sont bonnes. Les révérends docteurs Legge et J. Chalmer, missionnaires de la même Société, écrivent de cette île, sous la date du 14 mars, que le 24 février précédent ils avaient eu la joie de pouvoir administrer le baptême à neuf néophytes, dont six hommes et trois femmes. Parmi les premiers, deux sont des instituteurs placés à la tête d'écoles chinoises, fondées dans l'île par le gouvernement anglais. Ces écoles se trouvaient situées à une lieue et une lieue et demie de la station de Victoria; mais depuis longtemps les deux instituteurs avaient pris l'habitude de venir, chaque dimanche, assister dans cette ville au service divin. Se servant, de plus, du Nouveau-Testament comme livre de lecture dans leurs classes, ils s'étaient trouvés placés auprès de la source de toute connaissance salutaire, et s'étaient distingués par leur ardeur à y puiser. Le docteur Legge les avait enfin visités souvent dans leurs écoles et leur avait donné des instructions dont l'événement a prouvé qu'ils avaient su profiter. Ils se nomment Chan-Sing-Hoy et Leong-Scheik-Heong. Cette double conversion a d'autant plus réjoui l'Eglise, que les deux nouveaux chrétiens resteront à leurs postes et pourront, avec l'aide de Dieu, y exercer une influence salutaire sur les enfants confiés à leurs soins.

Un autre des néophytes, Ho-Nam-Schan, est, ou plutôt était naguère un riche marchand des environs de Canton. Des pertes considérables essuyées dans son commerce l'ayant amené à Hong-Kong, il entra un jour dans la chapelle chinoise, prit goût à ce qu'il y entendit, revint et finit par la fréquenter tous les jours. L'expérience qu'il venait de faire de la fragilité des biens de la terre, le disposait à mieux apprécier la valeur des biens spirituels. Un vieux fidèle indi-

gène nommé A Sun lui donna des livres, s'entretint avec lui, et ce fut ainsi que Dieu fit en lui son œuvre. « L'influence de l'Evangile sur cet homme, quant à la perte de sa fortune, disent les missionnaires, nous a paru très remarquable. Il nous disait l'autre jour, la figure rayonnante de joie, qu'il ne ressentait plus la moindre douleur au souvenir de ses pertes, qu'il pardonnait de tout son cœur à ceux qui lui avaient fait tort, et qu'il bénissait Dieu de s'être servi de ce moyen pour lui faire connaître la vérité telle qu'elle est en Jésus.

Des trois autres néophytes, l'un appartient à la classe lettrée, et les deux autres sont des élèves du séminaire que dirige le docteur Legge.

L'histoire d'une des trois femmes baptisées le 24 février, offre quelques particularités remarquables. Elle est belle-sœur d'un ancien membre de l'Eglise, dont la femme, trois fils et deux filles ont été baptisés aussi à diverses époques. « Exemple rare en Chine, disent les missionnaires, d'une famille où l'Evangile se communique ainsi de membre à membre. Le plus souvent, en effet, nos convertis, déjà si nombreux, restent isolés et n'exercent à peu près aucune influence sur leurs amis ou leurs parents. » La nouvelle chrétienne est aveugle, et a été, elle aussi, amenée à la vérité par le chemin de l'épreuve. Son mari s'était rangé parmi les insurgés de la province de Canton, et selon toute apparence, il a été décapité à la suite de leur défaite. Il paraît que c'est à force d'avoir pleuré, que cette pauvre femme a perdu l'usage de la vue ; mais Dieu, dans sa bonté, lui a ouvert les yeux de l'esprit.

Les missionnaires terminent en annonçant que plusieurs autres personnes, sérieusement réveillées, demandent le baptême, et qu'ils auront probablement ainsi la joie de voir s'accroître encore bientôt leur petite Eglise chinoise.

EMPIRE TURC.

Progrès de l'œuvre chrétienne à Arabkir. — Persécutions d'une famille convertie.

De toutes les villes de l'Asie-Mineure où travaillent les missionnaires américains, celle d'Arabkir est une de celles où s'est manifesté l'esprit de recherche le plus sérieux et le plus persévérant. Aussi l'Eglise évangélique y a-t-elle déjà fait de belles et nombreuses acquisitions. Ce n'est pourtant pas sans peine que les âmes attirées vers Christ se séparent du monde. Le récit qu'on va lire en fournit la preuve.

Le missionnaire Clarke écrit, sous la date du 1er mars 1856 :

« Nous avons eu ici, pendant quelques semaines, à lutter beaucoup contre les principaux personnages de la ville. Voici pourquoi et dans quelles circonstances. Une famille arménienne tout entière, la plus riche de la cité, à une seule exception près, s'est fait porter au rôle des protestants. Elle est nombreuse, puisqu'elle comprend 10 ou 12 hommes; son influence est très grande et justifiée par une réputation bien établie de droiture et de probité dans les affaires. Depuis deux ans et demi que j'habite Arabkir, j'avais constamment fréquenté cette maison, et j'y avais toujours reçu un accueil très cordial, dont je m'étais prévalu pour signaler en toute liberté les erreurs de la religion arménienne, les vérités et les bénédictions de l'Evangile.

« On ne sera donc pas surpris que la perte de cette maison importante ait paru aux Arméniens un triomphe trop signalé pour la cause du protestantisme. On aurait dit que la moitié de la ville venait de leur échapper. Aussitôt les marchands et les autres personnes les plus influentes de la ville se réunirent pour prendre conseil. Le résultat de leur entretien fut qu'il fallait ravoir cette famille à tout prix, et qu'on recour-

rait à tous les moyens possibles pour y parvenir. Les premières armes employées à la suite de cette décision furent des paroles de flatterie, des éloges, de chaudes protestations d'amitié, des craintes affectées sur le dommage que la détermination prise par nos nouveaux frères pourrait porter à leur popularité, à leurs intérêts, etc., etc. On recourut ensuite à la prière. On supplia la famille fugitive de ne pas affliger ainsi ses amis, de ne pas troubler la paix, de ne pas donner lieu aux mauvais propos. A tout cela, les nouveaux protestants se contentèrent de répondre qu'ils faisaient plus de cas de la faveur et de la gloire de Dieu que de leurs amis terrestres. On leur représenta que tous les Arméniens deviendraient inévitablement leurs ennemis : « Peu nous im-
« porte, dirent-ils ; car il y a longtemps que nous avons
« reconnu combien l'amitié de ces gens est peu solide. »

« Repoussés ainsi dans leurs premières tentatives, les adversaires prirent à part chacun des membres de la famille et cherchèrent à les intimider. Ils les menacèrent de leur intenter des procès, de leur faire perdre leurs biens, de les dénoncer au gouvernement comme coupables de crimes odieux. Quelques-uns allèrent jusqu'à parler de brûler leurs maisons et de les faire périr eux-mêmes d'une manière ou d'une autre. Tout cela fut, comme on peut le penser, dit avec précaution, mais assez clairement pourtant pour qu'on ne pût pas se tromper sur les sens ou sur les intentions. La réponse de nos amis ne fut pas moins péremptoire : « Vous pouvez, dit le
« principal membre de la famille, essayer et faire tout ce
« que vous nous annoncez-là et plus encore ; mais soyez
« sûrs que nous nous résignerons à perdre jusqu'à notre der-
« nier para plutôt que de retourner à vos idolâtries et à
« votre Eglise corrompue. »

« Alors les Arméniens cherchèrent à s'assurer, par des présents, le concours des autorités turques, et diverses circonstances parurent se réunir pour favoriser ce plan. Un

nouveau gouverneur et un nouveau juge venaient d'être donnés à la ville, tous deux arrivés de loin et connus pour des hommes vicieux, intempérants et d'habitudes vénales. Au même moment, le membre le plus âgé de la famille persécuté vint à mourir. La loi, dans des cas de cette nature, veut que le juge fasse l'inventaire de tous les biens, et trop souvent, en procédant à ce travail, les juges de ce pays trouvent le moyen de s'approprier beaucoup de choses. Heureusement, ici, le défunt, homme d'ordre, avait tellement bien arrangé ses affaires, en prévision de toutes les éventualités, qu'il n'y eut pas moyen de rien détourner de la succession. Irrités de ce mécompte, les magistrats iniques se trouvèrent parfaitement disposés à servir les vues haineuses des Arméniens ; ceux-ci les poussèrent à opprimer et à spolier autant que possible la famille protestante, en leur promettant une récompense proportionnée à leur dévouement. Mais telle était l'aveuglement de leur haine, et telle l'avidité des Turcs au gain, qu'à force d'ardeur, les uns et les autres compromirent leur cause. Le chef de la famille qu'ils voulaient perdre sut en profiter avec autant d'habileté que d'énergie. Il leur résista en face, exposa publiquement leurs trames indignes, et refusa de céder sur aucune des demandes qu'on lui faisait. Furieux de cet insuccès, le juge partit pour Kharpout, afin d'y faire au pacha un rapport sur l'affaire et peut-être dans l'espoir de gagner ce magistrat, en lui promettant une part dans le pillage projeté. Mais, avertis à temps, nous écrivîmes nous-même au pacha une lettre où nous lui racontions en détail tout ce qui s'était passé, et le résultat de cette démarche a été excellent. Depuis deux ou trois jours, le juge est revenu très adouci, et en annonçant le désir d'arranger à l'amiable tous les différents qui s'étaient élevés. Nous regardons donc l'orage comme passé et remercions le Seigneur de ce calme si heureusement revenu. »

Dans la lettre où M. Clarke fait ce récit, il annonce que, le

premier dimanche de février, quatre personnes converties avaient été solennellement admises dans l'Eglise, en présence d'une assemblée de 225 personnes.



AFRIQUE DU SUD.

Une Station missionnaire parmi les Cafres.

L'affection, si naturelle et si bien justifiée, que nous portons à notre mission française parmi les Bassoutos ne doit pas nous faire perdre de vue les travaux que d'autres Sociétés font accomplir au sud de l'Afrique. Ces œuvres sont, elles aussi, l'objet des plus abondantes bénédictions, et concourent, sur une échelle déjà vaste, à l'avancement du règne de Dieu dans ces contrées. Les extraits suivants d'une lettre écrite des confins de la Cafrerie, par le Rév. R. Birt, en offre la preuve. Il faut savoir, pour en apprécier toute la valeur, que la station de Peelton fut une de celles que les missionnaires se virent contraints d'abandonner momentanément durant la dernière guerre des Cafres contre les Anglais, et qu'elle ne put être réoccupée qu'en 1853. Aujourd'hui, M. Birt écrit de Peelton :

« En ce qui concerne la partie spirituelle de l'œuvre, j'ai le bonheur de pouvoir vous annoncer des progrès bien décidés. Dans le courant de l'année (1855), nous avons admis plus de 50 adultes dans notre petit troupeau, qui maintenant se compose de 199 membres. Sont compris dans ce chiffre quelques relaps que nous avons cru pouvoir réconcilier avec l'Eglise, après plusieurs années de suspension, et quelques membres d'autres Eglises que les malheurs de la guerre avaient séparés de leurs frères. Il nous reste encore environ 35 candidats au baptême.

« Ce qui nous a le plus réjouis, sous ce rapport, c'est un réveil très réel qui s'est produit en mars dernier parmi les jeunes gens de la station, surtout parmi ceux dont les parents étaient déjà membres de l'Eglise, ou qui avaient été eux-mêmes pendant quelques années sous l'influence de l'enseignement chrétien. Depuis quelques mois, l'Eglise entière s'était occupée de ces jeunes gens avec un redoublement d'intérêt. Des exhortations pressantes leur avaient été faites, d'ardentes supplications les avaient recommandés au tribunal de la grâce, et le Seigneur n'a pas voulu que ce travail restât vain. Dans nos services d'un des dimanches de mars, l'Esprit saint parut être avec nous d'une façon toute particulière, et le jour même, 36 de nos jeunes gens résolurent de se donner au Seigneur ; d'autres se joignirent ensuite à eux pour confesser leur état de péché, et reconnaître qu'il n'y a pas de salut en un autre que Jésus. Le résultat de ce mouvement fut que nous eûmes bientôt 66 candidats, dont 32 ont déjà pu être admis à la communion, et dont les autres le seront bientôt, si Dieu continue à les soutenir dans la foi. Une petite fille de onze ans offre un exemple remarquable de ce que la grâce d'en-haut peut faire dans un enfant, et de la vérité de cette parole, que les témoignages de l'Eternel donnent la sagesse aux simples. Ses réponses à toutes nos questions ressemblent plus à celles d'un chrétien expérimenté qu'à celles d'un enfant. — « Véritablement, s'est écrié un jour l'un de « nos diacres, c'est bien par l'Esprit de Dieu que cette petite » fille a été enseignée ! »

« Pendant toute l'année, notre chapelle, qui, pourvu que l'on se presse beaucoup, peut contenir environ 400 personnes, a été plus que remplie. Nous avons été, à notre grand regret, forcés d'en exclure les enfants, pour laisser plus de place aux Cafres qui viennent du dehors, et qui seraient plus nombreux encore s'ils étaient toujours sûrs de pouvoir entrer.

« Notre école du dimanche n'a rien perdu de son intérêt.

Elle compte toujours à peu près 300 élèves, et nos instructeurs sont aussi dévoués que jamais. A propos du nouvel an dernier, ceux-ci avaient décidé, sur l'initiative d'Utubeni, notre surintendant, que l'école serait examinée ce jour même, et qu'à la suite on donnerait un *thé* aux instructeurs et aux plus anciens élèves. Ils s'étaient cotisés entre eux pour faire les frais de cette petite fête. Le jour arrivé, 31 instructeurs se présentèrent à la tête de leurs classes, tous joyeux et portant sur leurs figures l'expression du vif intérêt qu'ils prenaient à l'œuvre du jour. Douze des classes récitèrent des versets, quelques-unes jusqu'à vingt, qui leur avaient été désignés huit jours à l'avance; les plus jeunes répétèrent les dix Commandements et des hymnes dans leur propre langue. Les parents auraient voulu assister à ces exercices; mais un petit nombre seulement y parvint en s'entassant comme il put. Tous paraissaient profondément émus. Deux cent trente élèves furent examinés, après quoi des prix, consistant en Nouveaux Testaments anglais, et en recueils de cantiques en langue cafre, furent donnés aux plus assidus. On distribua ensuite très libéralement du thé et des gâteaux; et dans la soirée nous entendîmes plusieurs excellents discours, où les orateurs, mettant leur situation actuelle en regard de leur état passé, montrèrent à quel point ils savent apprécier les bienfaits de la Parole de Dieu.

« Nos écoles de la semaine continuent à prospérer... Elles renferment près de 200 enfants, dont une grande partie est parvenue, durant l'année, à lire le Nouveau Testament en langue cafre, et dont quelques-uns ont acquis de l'anglais une connaissance suffisante pour être admis dans l'école supérieure, qui fonctionne depuis un an..... Nos élèves les plus avancés ont fait des progrès très sensibles en écriture et en arithmétique, branche qu'ils affectionnent beaucoup. La plupart font avec facilité des multiplications et des divisions compliquées, et les plus avancés se tirent avec honneur des

règles de trois simples..... Ils étudient aussi avec goût et succès la géographie, surtout depuis que M. Budden, de Kensington Crescent, nous a envoyé une série de belles cartes.

« Notre école d'adultes, tenue tous les soirs, est assez bien fréquentée; on y enseigne surtout les deux langues et l'écriture..... Soixante-dix jeunes filles apprennent les travaux à l'aiguille sous la direction de ma femme et de ma nièce.

« Tout cela est quelque chose, continue M. Birt, mais reste encore bien au-dessous de ce qu'il faudrait pour faire avancer parmi le peuple une civilisation dont il commence à sentir le prix. Depuis mon retour sur la station, j'ai nourri le projet d'établir, dans la contrée, des écoles industrielles où des jeunes gens puissent apprendre divers métiers; mais, jusqu'à présent, ce désir n'a pu être réalisé..... Cependant un comité s'est formé à Graham's-town dans le but de collecter des fonds pour cet objet. Sir George Grey (le gouverneur actuel de la colonie) a fait un don libéral pour engager des cordonniers, qui sont maintenant à l'œuvre et auront bientôt des apprentis natifs. » A part cela, tout reste encore à faire, et cependant il faut arriver à quelque résultat sous ce rapport, sous peine de laisser incomplets et même de voir languir nos travaux d'enseignement et de prédication.

« Sir George Grey a aussi donné 500 livres sterling pour aider à la fondation d'un pensionnat destiné à recevoir une trentaine de jeunes filles cafres. Cet établissement, que l'on espère pouvoir ouvrir dans six mois, sera placé sous la direction de Miss Harding et soutenu par la *Société pour l'avancement de l'éducation parmi les femmes de l'est et du sud de l'Afrique*.

« Les habitants de notre station ont souffert beaucoup de la maladie qui règne sur les bestiaux de la contrée. Quelques-uns ont perdu ainsi tout ce qu'ils possédaient en bétail; d'autres ont pu en sauver une partie au moyen de l'inoculation. C'est une grande calamité, qui a influé d'une manière

fâcheuse sur la partie matérielle de nos travaux, en diminuant le chiffre des offrandes volontaires.

« L'année dernière, quelques-uns des membres de l'Eglise ont fait beaucoup pour l'évangélisation, en allant de côté et d'autre annoncer la Parole sainte à leurs compatriotes, sans autre mobile que leur zèle pour le service de leur Maître et leur amour pour les âmes. Il pourra être fait beaucoup plus de bien encore sous ce rapport, quand nous serons parvenus à fonder de différents côtés trois ou quatre annexes à la tête desquelles seront placés des évangélistes natifs capables et actifs. C'est un plan qu'avec la grâce de Dieu nous réaliserons dès que nous en aurons les moyens. »

VARIÉTÉS.

Les îles Loo-Choo et le Japon.

(Suite et fin.)

(*Voir notre dernière livraison, page* 271.)

Le commodore Perry obtint difficilement des autorités japonaises de Loo-Choo les provisions qui lui étaient nécessaires pour atteindre le Japon. Il y parvint néanmoins, et l'escadre se remit en marche. Laissons ici parler de nouveau M. Bayard Taylor.

« Nous longeâmes la côte de Neptou, entrâmes dans la baie de Jedo, dépassâmes les îles de Vulcain et d'Idzu, où nous admirâmes de hautes montagnes de 6 à 7,000 pieds au moins, couvertes, au sommet, de superbes forêts, et à la base de champs parfaitement cultivés; enfin, nous arrivâmes à la

baie de Kowadgu et au cap Sagami. Les capitaines des bâtiments furent mandés à bord du *Susquehanna* pour recevoir leurs dernières instructions; les canons furent chargés, les armes montées sur le pont, le branle-bas de combat ordonné, et nous nous préparâmes à tout événement. Près du cap Sagami, nous aperçûmes une grande ville avec un port. Plusieurs jonques mirent à la voile pour venir à nous, mais nous les laissâmes bien en arrière, fort étonnées, sans doute, de la rapidité de notre marche. Les rives de Sagami sont très pittoresques, la végétation y est superbe et le pays admirablement bien cultivé. Nous jetâmes l'ancre à Uraga et tirâmes un coup de canon. Quatre ou cinq barques vinrent à nous pleines de Japonais grands et forts, complètement nus, à l'exception d'un morceau de drap ceint autour des reins. Les embarcations étaient en bois blanc, sans peintures, très larges et pouvant contenir beaucoup de monde. Dans chacune d'elles étaient deux ou trois hommes bien vêtus, armés d'épées et portant une bannière à trois bandes horizontales, celle du milieu noire et les deux autres blanches. Arrivés contre le *Susquehanna*, les porteurs de bannières voulurent monter à bord, mais on s'y opposa; nos interprètes s'avancèrent et s'entretinrent avec eux en chinois et en hollandais, qu'ils parlaient assez bien. Nous avions été évidemment signalés, car ils nous demandèrent si nous n'étions pas Américains. Après quelques autres pourparlers, le vice-roi d'Uraga, qui était dans une barque, monta à bord. Il parut d'abord très en colère de n'être pas suivi de ses officiers et marmotta quelques menaces; mais bientôt il se calma et se tint tranquille. Le commodore l'assura que nous venions avec des intentions très pacifiques, mais que toute trahison serait sévèrement punie : il défendit à aucune barque de s'approcher des autres bâtiments, car nous aurions pu être entourés pendant la nuit et notre position eût été assez dangereuse. Le vice-roi nous montra un papier orné du sceau de

l'empereur, écrit en français, en hollandais et en anglais, enjoignant à tout bâtiment étranger de ne pas s'approcher trop près de terre, de tenir la mer et d'envoyer un seul canot à terre pour demander ce dont ils auraient besoin. Nous vîmes bientôt clairement la sagesse des mesures du commodore, car, vers le soir, quelques barques s'approchèrent du *Mississipi*, qui leur ordonna de s'éloigner. Les Japonais n'eurent pas l'air d'entendre et quelques-uns cherchèrent à escalader les parois du navire; mais ils furent si bien reçus à coups de piques et de coutelas qu'ils se retirèrent à l'instant. Les bords de la mer étaient couverts de jonques et de bateaux de pêche, et d'une grande foule de pêcheurs.

« Le soir, les hommes, nus dans le jour, mirent une longue robe à bandes noires et rouges et à longues manches; quelques-uns se couvrirent la tête d'un bonnet de bambous tressés, de la forme d'un bassin renversé. Les personnages importants étaient vêtus d'espèces de cottes de mailles dorées et de larges chapeaux brodés. Quand ils entraient dans une barque, les rameurs plantaient au milieu, en signe d'honneur, une longue lance supportant un grand bouclier rond couvert de caractères hiéroglyphiques de couleurs voyantes. A la nuit, nous vîmes allumer de grands feux sur toute la côte et sur le sommet des montagnes; en même temps, nous entendîmes le son régulier, grave et doux, d'une grosse cloche; nous fîmes bonne garde, mais nous n'aperçûmes rien de suspect. Le lendemain matin, Yezaimou, gouverneur d'Uraga, vint à bord, accompagné de deux interprètes, Talsonoske et Tokoshiuro, et du principal personnage de la ville, qui, dans une longue conversation, nous fit entendre qu'il ne pouvait rien prendre sur lui, qu'il avait envoyé un courrier à la capitale pour demander des ordres supérieurs, et qu'il aurait la réponse dans quelques jours. Enfin, Yezaimou vint annoncer que l'empereur avait envoyé à Uraga un des premiers conseillers de l'empire pour recevoir la lettre écrite par le

président des États-Unis, et que le commodore pouvait l'apporter lui-même à terre. Nous fûmes tous étonnés de ce succès, car nous obtenions du premier coup ce qui, jusque-là, avait été si péremptoirement refusé. En attendant le jour fixé, nous faisions en canot des excursions le long des côtes. Quand le temps était clair, nous apercevions distinctement le fameux pic volcanique de Fusi-Yumma. Les Japonais, dès le jour de notre arrivée, avaient masqué par une fausse batterie le rivage sud d'Uraga; il n'y avait aucune apparence de canons; mais, avec la lunette, nous pouvions apercevoir par les embrasures des soldats en uniformes écarlates qui faisaient une garde assidue. Nous allâmes de l'autre côté de la baie visiter les forts du rivage; ils nous parurent grossièrement bâtis; les embrasures des canons étaient énormes et les artilleurs à découvert; les ouvrages extérieurs étaient en terre, et les casernes des soldats en bois blanc. Nous avançâmes assez près d'une redoute, dont les gardiens se promenaient sur le rivage. Un lieutenant dirigea vers eux une lunette. A la vue du tube brillant au soleil, ils rentrèrent précipitamment, et une barque pleine de soldats leva l'ancre pour nous arrêter au passage; mais, à la vue des fusils dont s'armaient les matelots, elle rebroussa chemin et nous laissa passer. Toutes ces courses nous servirent à étudier le fond de la baie et à connaître les abords du rivage.

« Enfin nous reçûmes avis que le commodore pouvait aller porter la lettre du président à la ville de Gori-Hama, à deux milles au sud d'Uraga. Dès le matin, tous les forts de la côte furent armés; de nombreuses troupes de soldats paradaient sur le rivage; partout une innombrable quantité de bannières de toutes couleurs. Nous aperçûmes de loin, à droite de la petite ville de Gori-Hama, une maison pavoisée pour recevoir le commodore. Deux bateaux du gouvernement, portant Yezaimou, les interprètes et un délégué de l'empereur appelé Saboroske, vinrent au-devant de nous. Ils

étaient superbement habillés de robes de brocart brodées de soie des couleurs les plus vives. Aussitôt débarqués, les soldats de marine furent disposés en une masse compacte, et les matelots en deux lignes au milieu desquelles nous nous avançâmes. Il y avait 112 soldats de marine, 120 matelots, 50 officiers et 30 ou 40 musiciens. Nous étions entourés de 5,000 Japonais, infanterie, artillerie et cavalerie. Le commodore marchait avec son état-major, précédé de deux matelots nègres, agitant le drapeau de l'Union, et de deux mousses portant la lettre du président dans une boîte de bois précieux, doublée de velours écarlate. Là encore une fois, je pus constater le contraste de nos hommes forts, vigoureux, aux figures mâles, courageuses, bronzées par la poudre et les tempêtes, et l'apparence mièvre, efféminée et lymphatique des Japonais. Les troupes de la garde du vice-roi portaient un uniforme ressemblant beaucoup aux costumes égyptiens. La salle de réception était magnifiquement décorée; d'un côté, des siéges pour le commodore et son état-major; et en face, assis, l'envoyé de l'empereur et un autre personnage de même importance, « Toda Idzu no-Kami » (Toda, prince d'Idzu) et « Ido Iwani-no-Kami » (Ido, prince d'Iwani). Le prince d'Idzu avait cinquante ans, les traits doux, réguliers, les sourcils fournis et l'air intelligent; il était vêtu d'une robe de brocart avec des ornements de soie, d'or, d'argent et de pierres précieuses. Le prince d'Iwani avait quinze ans de plus et l'œil bien moins intelligent; il était vêtu de même. Ils se levèrent, la figure impassible, à l'entrée du commodore, et se rassirent sans dire une seule parole. Yezaimou demanda, par l'entremise de l'interprète Tatsonoske, si la lettre allait être présentée au prince; elle fut apportée, remise, et en échange il en fut donné un reçu en japonais et en hollandais. Le commodore annonça son départ pour Canton, et se mit aux ordres des princes, qui lui firent demander quand il reviendrait; il indiqua son retour pour dans quelques mois.

Les envoyés de l'empereur voulurent savoir si les mêmes bâtiments reviendraient, et le commodore répondit qu'il en amènerait davantage. Nous nous levâmes tous et nous prîmes congé des princes, qui restèrent immobiles sur leurs siéges et ne bougèrent plus en notre présence.

« Nous nous rembarquâmes en bon ordre, et nous engageâmes quelques officiers japonais à faire une visite à bord. Ils parurent fort surpris de tout ce qu'ils voyaient. Ils étaient d'une haute taille, d'un teint couleur olive foncé ; leurs yeux étaient grands, mais pas aussi obliquement placés que ceux des Chinois. Leurs mouvements étaient élégants et distingués. Ils ont un grand mépris pour les Chinois, qui bien certainement ne les valent pas. Un de leurs interprètes, voyant à bord quelques matelots chinois, nous dit avec mépris : « Comment pouvez-vous employer de telles canailles ? » M. Portman répondit de suite : « Ce sont les domestiques de nos hommes. » Ces mots donnèrent de nous une haute idée aux Japonais. Nous examinâmes leurs épées, qui nous parurent d'un très bon acier, mais elles sont peu coupantes et n'ont point de garde. Un autre interprète nous montra sur une carte les Etats-Unis, et fit preuve d'une grande connaissance de la géographie européenne. Avant de nous quitter, Yezaimou dit au commodore que la lettre du président était entre les mains de l'empereur, qui l'avait fait traduire, et que bien probablement Sa Majesté y aurait égard.

« Nous revînmes à Loo-Choo, où nous eûmes affaire à un nouveau régent. L'ancien avait été disgrâcié pendant notre absence, à cause de sa trop grande bienveillance à notre égard, grâce à laquelle cette île avait été considérée comme le quartier-général de l'escadrille. Pendant ce second jour, en parcourant l'île, je pus avoir quelques vagues renseignements sur l'histoire du Japon. Autrefois ce pays était partagé en trois grands royaumes, celui du nord, celui du centre et celui du sud. Le vice-roi actuel de Loo-Choo descend des an-

ciens monarques du centre. Nous vîmes les ruines du château, berceau de sa famille, à « Timaguska. » Le sol est la propriété de l'Etat, et tout ce qu'il produit est partagé en dix parts : six pour le gouvernement, et quatre pour les particuliers considérés comme locataires. Depuis la disgrâce du vieux régent, nous étions moins bien vus dans le pays, et des espions nous suivaient continuellement. Un jour nous voulûmes visiter un marché plein de monde. Tout alla bien pendant quelque temps, mais tout-à-coup marchands et acheteurs s'enfuirent, et nous aperçûmes quelques espions en robe couleur saumon. Un de nos midshipmen courut après l'un d'eux, qu'il finit par attraper, et lui administra une bonne correction corporelle pour être venu troubler le plaisir que nous éprouvions à un spectacle si nouveau pour nous.

« Le régent eut pleins pouvoirs de l'empereur pour traiter avec le commodore, et il se montra très rusé et fin diplomate : il ne refusait rien, mais n'accordait rien. Quand on lui proposait de laisser établir un entrepôt de charbon, il prétendait que les vents renverseraient les magasins, que le charbon serait volé par la populace, et que la côte serait trop dangereuse pour l'abordage des bâtiments chargés. Mais il avait affaire à forte partie, et le commodore Perry, par un langage ferme, logique et en même temps conciliant, sut détruire toutes ses objections. Il fut décidé qu'un magasin de charbon serait établi à Loo-Choo et le port ouvert à tous les navires. Des charpentiers indigènes se mirent de suite à construire le bâtiment sous les ordres d'un ingénieur. Le *Plymouth* devait rester à Napa pour surveiller les travaux et être relevé dans quelque temps par un autre bâtiment de guerre. Le commodore fit signer au régent un traité de commerce qui deviendra par la suite très important, car on peut tirer de Loo-Choo des étoffes de coton et de drap, des soieries, des sandales de paille, des éventails, des pipes très bien travaillées, des chow (grands parasols), des boîtes, des pa-

piers de toutes les couleurs, des pots, des vases et des ouvrages en laque. Loo-Choo est admirablement placé comme relâche pour les bâtiments qui font le service de Chine en Californie. Quand tout fut terminé, nous quittâmes le Japon pour revenir à Hong-Kong. »

Une branche d'industrie dans l'Inde.

Dernièrement, à Genève, un membre du Comité de la Société des missions de Bâle, a parlé des efforts tentés par cette Société pour introduire un peu d'industrie dans ses stations de l'Inde. Quelques essais, pour y transporter l'art de l'horlogerie sont restés infructueux ; mais un missionnaire ayant annoncé qu'un assez grand nombre d'Indous convertis exerçaient le métier de tisserands, l'attention de la Société se porta sur ce point. En 1848, un ouvrier européen fut envoyé par elle dans le Mahratta, et aujourd'hui une vingtaine de métiers, tenus par des Indous convertis, donnent des produits bien supérieurs aux anciens produits indigènes.

Patagonie.

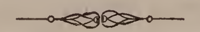
Nos lecteurs apprendront avec plaisir que de nouveaux ouvriers missionnaires sont partis ou sur le point de partir pour la Patagonie. Il y a quelques semaines que, dans une réunion publique tenue à Cliffton, près de Bristol, deux pasteurs, MM. Despart et Ogie, un catéchiste dont le nom rappelle le glorieux fondateur de l'œuvre, M. Gardiner, et un aide-missionnaire, M. Turpin, ont été solennellement mis à part et recommandés aux prières de l'Eglise en vue de cette mission.

Paris. — Imprimerie de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.



AFRIQUE MERIDIONALE.

Suite des rapports préparés pour être présentés à la Conférence des missionnaires du Lessouto.

(*Voir notre dernière livraison, page* 281.)

Stations : de Thaba-Bossiou, — de Bérée, — de Béerséba, — Imprimerie. — Station de Hébron.

STATION DE THABA-BOSSIOU.

Le sentiment qui prédomine dans mon cœur au moment où j'écris ces lignes est un sentiment de reconnaissance envers le Seigneur, pour tout le bien qu'il nous a fait pendant l'année qui vient de s'écouler. Sans doute que cette année-là, comme toute celles que nous sommes appelés à passer ici-bas, a eu ses jours d'épreuves et de larmes. Nous avons vu s'éloigner du milieu de nous un frère bien-aimé et ses chers enfants, et ce départ a laissé dans nos cœurs et dans l'Eglise un vide immense. Mais le Seigneur, qui connaît la faiblesse de ses enfants, est venu réjouir nos cœurs par la conversion de plusieurs pécheurs, et, sous ce rapport, nous pouvons dire que cette année a été bonne, et pour l'Eglise de Thaba-Bossiou et pour son pasteur. L'année passée, nous ne faisions que constater l'apparence d'un retour au bien; aujourd'hui,

nous sommes heureux de vous annoncer qu'un réveil s'est opéré et se continue parmi nous.

Les commencements de ce réveil ont été de petits commencements.

Une jeune fille de la tribu des Amakotsas fut faite prisonnière par les Bassoutos, à la suite d'une guerre dans laquelle elle perdit tous les siens, moins un frère. Notre jeune captive fut amenée à Thaba-Bossiou par celui qui l'avait capturée. Peu de temps après, les missionnaires arrivèrent dans le pays, et elle put fréquenter quelquefois et l'école et l'Eglise. Mais la dureté de son maître y mit bientôt obstacle. Le temps de la marier arriva, et elle fut donnée ou plutôt vendue à un homme qui habite les montagnes voisines de Thaba-Bossiou. Dès-lors, elle n'eut plus rien à faire ni directement ni indirectement avec le *tuto*, et elle s'adonna à la boisson. Bien des années s'écoulèrent ainsi sans apporter aucun changement à sa position. Devenue mère de plusieurs enfants, elle vivait dans la plus complète indifférence au sujet de son âme. Mais la semence de vie qui semblait avoir été étouffée par l'ivraie allait, réchauffée par un rayon de la grâce, croître et produire des fruits de repentance pour la vie éternelle.

Un jour, cette femme a quelque réminiscence des paroles qu'elle a autrefois entendues sur la station, et elle prend la résolution de ne plus boire de bière. Son mari s'en étonne, mais ne la contrarie pas. Bientôt après elle fut amenée à comprendre que la bière n'était pas son seul péché, et la frayeur, une frayeur épouvantable, s'empara de tout son être. Un dimanche matin de l'année dernière, elle vint à la maison me demander un remède pour chasser Satan qui la tourmentait au point de lui ôter tout repos. Je lui parlai de Jésus, de son amour pour les pécheurs ; mais la grandeur de l'amour de Dieu ne faisait qu'augmenter ses frayeurs, qui s'accrurent à tel point que, six fois peut-être elle quitta sa maison, la nuit, un enfant sur son dos et par un froid rigou-

reux, pour venir prier avec moi.—Aujourd'hui, elle est dans la classe des candidats, et je ne sache pas qu'elle ait manqué d'assister une seule fois aux cultes du dimanche, bien qu'elle demeure très loin de la station. — Son nom est Haya.

Depuis lors, des âmes se sont successivement réveillées et sont devenues les objets de mes soins pastoraux; deux fois par semaine, elles reçoivent une instruction religieuse. — Parmi ces néophytes se trouvent trois femmes du chef et huit de ses fils, dont quelques-uns me donnent beaucoup d'espérance. Le nombre des personnes réveillées jusqu'à ce jour est de 40. Cinq d'entre elles, après avoir reçu une instruction religieuse pendant une année environ, et donné l'exemple d'une vie simple et chrétienne, ont été reçues dans l'Eglise par le sceau du baptême, à la fête de Pâques.— L'un de ces néophytes est le jeune Molise qui, lors de mon déplacement, est venu avec moi à Motito; une femme de Moshesh a aussi figuré parmi les six personnes baptisées, après avoir été libérée par ce dernier. Cette cérémonie avait attiré un grand nombre d'auditeurs, bien que le temps fût très pluvieux, et ce n'est pas sans éprouver une bien vive émotion que, pour la première fois, depuis que je suis en Afrique, j'ai administré le baptême à ces jeunes chrétiens.

Grâce à Dieu, l'auditoire a sensiblement augmenté pendant le cours de l'année qui vient de s'écouler. Il me souvient que, l'année passée, la fête de Pâques fut célébrée dans la maison de M. Lautré, et que le nombre des auditeurs s'élevait tout au plus à 200 personnes. Cette année, 500 grandes personnes ont pris place dans la chapelle; les enfants n'ont pas pu entrer. Depuis l'époque où l'on a commencé à garder le *mabele*, l'auditoire a sensiblement diminué, mais il n'y a jamais moins de 250 à 350 auditeurs; en temps ordinaire, j'en compte 400. Il faut ajouter qu'une partie de ces auditeurs permutent, et que le nombre réel des personnes qui ont part aux avantages de la prédication s'élève à 600.

Les membres de l'Eglise semblent se réveiller aussi de l'apathie dans laquelle des années d'épreuves les avaient plongés, et ils suivent avec plus d'assiduité les services de l'Eglise. — Aucun cas de discipline n'a été exercé pendant le cours de l'année, et trois personnes qui, dans les mauvais jours, s'étaient retirées de l'Eglise, y ont été réadmises après un temps d'épreuve.

Il vous souvient, chers frères, qu'à la conférence de l'année dernière, nous nous sommes occupés de la question de l'évangélisation des natifs par les natifs. Grâces à Dieu, nous avons pu envoyer, chaque dimanche, deux membres de l'Eglise évangéliser dans les environs de la station. — Je leur ai bien recommandé de parler du Seigneur à tous ceux qu'ils rencontreraient sur le chemin ou dans les champs, en attendant qu'on puisse les réunir et les instruire ensemble. Le petit nombre d'hommes qui font partie de l'Eglise ne nous permet pas d'agir sur une plus grande échelle; mais si faibles que soient nos efforts, ils ont eu pour résultat de nous amener de nouveaux auditeurs, et les encouragements reçus nous disent de marcher en avant.

L'école quotidienne se maintient, et je puis porter à 120 le nombre des élèves qui la fréquentent alternativement pendant le cours de l'année. — Cette école est journellement tenue par Mme Jousse et par moi. — L'école du dimanche est aussi bien suivie.— Pendant son séjour à Thaba-Bossiou, frère Lautré a bien voulu se charger des leçons de chant dans l'école, des leçons d'anglais avec quelques-uns des fils de Moshesh et d'une partie des services du dimanche.

Vous avez tous appris, chers frères, la mort de Mokhachane, le père de Moshesh. Ce vieillard, qui a conservé l'usage de ses facultés jusqu'au dernier moment, s'est éteint comme une lampe qu'on cesse d'alimenter. Qu'il est triste de penser qu'aucun des rayons du soleil de justice n'a jamais pénétré dans les profondeurs de ce cœur endurci dans le péché! Mo-

shesh tenait beaucoup à ce que son père fût enterré comme les chrétiens; et, comme ses missionnaires se trouvaient à la conférence extraordinaire de Béerséba, le cadavre n'a été déposé dans la tombe que le septième jour après la mort. Ce jour-là, l'Evangile a été annoncé, par frère Maitin et par moi, à un millier d'auditeurs, accourus de toutes parts pour la cérémonie.

Matériel.

La chapelle de Thaba-Bossiou a été terminée, et sa dédicace au Seigneur en a été faite par frère Casalis, avant son départ. — La maison provisoirement occupée par frère Lauté a été rendue à sa destination primitive, l'école. J'y ai bâti des bancs en briques et une petite chaire. Mais ce bâtiment est de beaucoup trop petit, et une partie des élèves doivent se tenir dehors pour lire, ce qui est fort incommode, et je ne puis avoir qu'une petite table de six pieds pour ceux qui écrivent. Les murs du jardin ont été élevés à une hauteur de cinq pieds et demi.

Qu'il me soit permis, en terminant, de présenter quelques réflexions générales sur la marche de l'œuvre à Thaba-Bossiou. Le Seigneur a travaillé avec puissance au milieu de nous, et il travaille encore; mais l'ennemi a aussi beaucoup travaillé. Les danses, la circoncision, les prophètes de mensonges, la persécution des enfants de Dieu qui renoncent au monde, rien n'a manqué. Le chef Moshesh, effrayé de l'ébranlement produit dans son nombreux sérail par la prédication de l'Evangile, a menacé ses femmes et est parvenu à en détourner plusieurs qui étaient sous l'empire d'idées sérieuses. Sa vieille doctrine est qu'il ne faut entrer dans l'Eglise que d'un pied.—Quoi qu'il en soit, l'œuvre se continue, et les missionnaires ont repris dans l'esprit du peuple une place que d'injustes défiances leur avaient fait perdre.

Résumé.

Auditeurs en temps ordinaire	350 à 450
Membres de l'Eglise : anciens	68
— nouveaux	6
Candidats au baptême	35
Ecole quotidienne : jeunes gens et jeunes filles	30
— jeunes enfants	50
Baptêmes d'enfants	7

Croyez, chers frères, à l'amitié de votre tout dévoué en Christ,

T. Jousse.

STATION DE BÉRÉE.

Bien des années se sont écoulées sans que j'aie eu le privilége de pouvoir vous annoncer que le petit troupeau de Bérée se fût augmenté par l'admission de nouveaux membres. Mon dernier rapport exprimait, il est vrai, l'espérance que l'œuvre du Seigneur, déjà commencée chez quelques âmes, s'affermirait et prendrait de l'extension. Béni soit le Seigneur de ce que cette espérance n'a pas été déçue ! Trois jeunes chrétiens ont été, il y a quelques mois, consacrés à leur Sauveur par le baptême, et leur entrée dans l'Eglise a été une grande consolation et un encouragement pour nous et nos fidèles.

Le 14 décembre dernier je présentai trois de mes candidats aux membres de l'Eglise, invitant ceux-ci, après avoir entendu ce que nous diraient les néophytes au sujet de leur conversion, à s'assurer, autant que possible, de leurs connaissances et de leur piété. Je ne rapporterai pas l'examen sérieux qu'on leur fit subir. Les membres de l'Eglise étaient émus et répandaient des larmes en entendant ces trois jeu-

nes frères leur communiquer ce que le Seigneur avait fait pour leurs âmes. Citer quelques paroles prononcées par l'un d'eux, ce sera vous faire connaître un peu ce que nous dûmes éprouver de joie et de reconnaissance envers le Seigneur, en entendant l'expression des sentiments de ces trois nouveaux frères. Sekuruba, s'adressant aux membres de l'Eglise, dit :

« Disciples du Seigneur, un pauvre pécheur demande à être reçu au milieu de vous. Comme vous, je suis né dans les ténèbres et dans le péché. J'ai aimé les ténèbres ; quant au péché, j'ai *joué* avec lui sans en sentir l'aiguillon. Quand Dieu a eu compassion de nous, nous montrant notre perdition et nous offrant par l'Evangile le moyen d'être réconcilié avec lui, j'étais encore tout-à-fait indifférent à mon salut. Lorsque vous avez embrassé par la foi Celui qui est le chemin, la vérité et la vie, je n'avais que du mépris pour vous et pour les doctrines que vous professiez. Par moi-même je ne serais jamais arrivé à la connaissance de la vérité. Je vous regardais comme des fous ; à ce qu'on disait du missionnaire et de *ses nouvelles*, je répondais : sottises ! Je faisais le mal et ma conscience me laissait tranquille. Je ne voulais pas entendre dire qu'il y eût d'autre Dieu que mes ancêtres. Comment se fait-il que je me trouve aujourd'hui au milieu de vous ? Vous le savez, vous que le Seigneur a cherchés les premiers, vous qui, comme moi, étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés, mais que la miséricorde de Dieu a fait revivre. L'Evangile dont je me moquais est une puissance. Comment il a commencé à agir en moi, je ne peux vous le dire ; mais ce que je peux dire, c'est que j'ai été amené à me reconnaître pécheur, méritant la mort et le feu éternel. J'ai pleuré sur mes péchés, mais mes pleurs ne les ont pas effacés. Le salut annoncé par grâce, acquis par la mort du Fils de Dieu, je l'ai accepté, et maintenant me voici demandant à faire partie du petit

troupeau de Celui qui est mon salut, mon espérance et ma consolation. Je ne vous apporte ni justice, ni sagesse, ni sainteté. Je sens ma faiblesse et mes misères. J'espère cependant ; je crois que tout indigne que je sois, le Seigneur m'a reçu, que je suis à lui. Enfants du Seigneur, ayez aussi pitié de moi et recevez-moi comme il vous a lui-même reçus. Je viens après vous, je ne peux donc rien vous apprendre. Seulement je désire vous rappeler Celui en qui vous avez cru avant moi. Je vous dirai : C'est lui qui vous a sauvés, c'est lui qui m'a sauvé ; aimons-le, servons-le ensemble. »

Ce fut le jour de Noël que ces trois frères reçurent le sceau des croyants. Nos amis Jousse, avec le troupeau de Thaba-Bossiou, s'étaient réunis à nous pour célébrer cette fête chrétienne. Le dimanche précédent et la nuit de Noël, il avait fallu tenir les services en plein air, nos auditeurs étant trop nombreux pour notre humble chapelle. Nous en eûmes davantage encore le jour des baptêmes. Jamais peut-être autant de monde ne s'était trouvé réuni à Bérée, si ce n'est en temps de guerre. De près et de loin on était accouru à la fête des chrétiens, et j'ai lieu de croire qu'une bonne impression a été produite sur plusieurs païens. Après le sermon, l'aîné des candidats fut invité à faire connaître à l'assemblée sa foi et ses espérances.

Lorsque Lekumula, debout devant cette multitude, commença à parler, l'attention des auditeurs redoubla et l'on entendait bien des soupirs, bien des sanglots poussés par diverses personnes, et les larmes coulaient sur les joues d'un grand nombre. Le candidat parla comme suit :

« Oui, mes frères et mes amis, il convient que je vous dise pourquoi je me tiens ici, demandant à recevoir la marque des disciples du Seigneur Jésus. Cependant je suis affligé de ne pouvoir pas parler comme je le voudrais. Vous l'entendez, ma voix est bien enrouée, et je crains qu'elle ne soit entendue que d'une partie de cette assemblée. Je veux donc

demander à l'un de mes frères de parler pour lui-même et pour nous. Le mal de gorge qui voile ma voix ne m'empêchera pas, cependant, de vous dire quelques mots ; mon ardeur me presse de donner gloire à mon Dieu. J'ai eu le bonheur d'apprendre à lire dès mon enfance. La lecture de l'Evangile a été en bénédiction pour moi; lors même que je ne comprenais pas tout ce que je lisais, je peux dire que j'affectionnais ce livre. Plusieurs d'entre vous savent que depuis bien des années je n'ai pris part à aucune des fêtes païennes, à aucun des divertissements coupables de la jeunesse. C'est l'amour que j'avais pour mes livres qui m'en tenait éloigné. Mes parents, me croyant malade, m'emmenèrent loin des stations et me firent prendre des médecines pour chasser mes idées. Partout mes livres ont été avec moi; partout, quand on se livrait aux fêtes païennes, je me sauvais dans un lieu retiré, et là, triste, je tirais mes livres du sac, les ouvrais et y lisais. Alors je me voyais pécheur, et quoique je ne fisse pas partie des danses, je sentais que je n'étais pas meilleur que mes frères, que j'avais mérité la condamnation. Je priais; mais il me semblait que Dieu ne voulait pas m'écouter. Je trouvais de belles promesses dans l'Evangile; mais je n'osais pas me les appliquer. Je me figurais que si Dieu voulait me recevoir en grâce, un miracle devait être fait sous mes yeux pour me convaincre que mes péchés étaient pardonnés. Je suis resté dans cet état un temps bien long ; mais enfin le Seigneur a eu pitié de moi. Il m'a consolé en me donnant de croire aux promesses de sa Parole, et je comprends maintenant cette déclaration du Sauveur : « Heureux ceux « qui n'ont pas vu et qui ont cru ! » Je suis heureux, parce que j'ai placé mon espérance dans ce Sauveur qui est venu sur la terre pour chercher et sauver ce qui était perdu. Mes amis, comme vous j'étais et je suis encore un pauvre pécheur. Jésus est le Sauveur. Oh! venez, venez à lui et il vous sauvera. Je me suis donné à lui ; je veux entrer dans son

Eglise: je veux le servir; car il n'y a pas d'autre nom que le sien par lequel nous puissions être sauvés. Je renonce au monde, je veux combattre le mal qui est en moi; je renonce aux *barimos* (culte des ancêtres); il n'y en a pas. Je crois à un seul Dieu, à Jésus son Fils, mon Sauveur, et au Saint-Esprit, qui nous ramène dans le chemin de la vie. J'espère être fidèle jusqu'à la fin par le secours de Dieu, et être reçu dans la vie éternelle. Voilà ce que j'ai désiré vous dire ; je laisse la parole à mon frère. »

Moshesh, qui avait assisté à cette touchante cérémonie, dit, après le service, aux personnes qui l'entouraient :

« Que pensez-vous de ce que vous venez de voir et d'entendre aujourd'hui? Vous n'êtes peut-être pas étonnés de ce qui se passe. Vous ne voyez que trois jeunes gens qui nous abandonnent en nous disant ce qu'ils se proposent de faire. C'est peu de chose, dites-vous; nous sommes beaucoup! Je ne partage pas votre sentiment. En voyant et entendant ces jeunes garçons, je me suis dit: Nous serons vaincus! Ne les méprisez pas. Voyez quelle foi ils ont et combien elle leur communique de force. »

Je suis heureux de pouvoir ajouter que le Seigneur nous accorde d'autres encouragements que ceux que je viens de mentionner. Je compte dans ma classe 14 candidats, dont la moitié, j'espère, pourra bientôt être reçue dans l'Eglise. Nous voyons aussi que l'Evangile a exercé une salutaire influence sur un certain nombre d'autres personnes qui, ne se sentant pas encore le courage de confesser leur foi jusqu'à demander à être reçues parmi les candidats, la confessent déjà, jusqu'à un certain point, par leur conduite et leurs paroles auprès des païens.

Pendant l'année, les membres de l'Eglise et les candidats se sont fait un devoir, à ma grande satisfaction, d'aller fréquemment annoncer l'Evangile dans les villages qui avoisinent la station. Ces visites ont déjà eu de bons résultats.

Plusieurs personnes qui ne mettaient jamais le pied dans notre chapelle, sont devenues des auditeurs assez assidus de la Parole de Dieu.

En général, sur la station et aux environs, un progrès a été obtenu. A une grande indifférence pour l'Evangile a succédé, chez plusieurs, le sentiment que le .christianisme est bien la vérité. Mais, il faut le dire, ce qui retient un grand nombre de nos Bassoutos éloignés de nous, ce qui les effraie, c'est la question des femmes à renvoyer et aussi le mariage sans bétail. L'instruction a été beaucoup plus répandue que précédemment. Tous les abécédaires, tous les livres de lecture que nous avions ont été placés. Le goût pour la lecture ne s'est pas seulement manifesté sur la station. Dans plusieurs villages se trouvent des jeunes gens qui ont appris à lire et d'autres qui apprennent encore. L'école du soir, que nous avions fondée pendant l'hiver et que nous allons rouvrir, maintenant que les soirées deviennent plus longues, a fait du bien. Elle se composait de 35 jeunes gens ou enfants. Parmi les premiers, trois sont devenus candidats.

L'école des enfants sur semaine, quoique bien petite, encore, donne des encouragements à Mme Maitin. Quelques enfants y ont appris à lire, et nous avons l'espérance qu'une jeune fille qui en faisait partie, est morte dernièrement dans la foi au Sauveur. Pauvre enfant ! tous ses parents étaient païens, et cependant elle a pu entendre la bonne nouvelle qui a réjoui son cœur, en l'assurant qu'elle serait reçue dans le ciel à cause de sa foi en Jésus.

La petite chapelle de Bérée est devenue trop étroite pour contenir nos auditeurs. Généralement elle se remplit ; souvent plusieurs personnes sont forcées de rester dehors, et plusieurs fois j'ai dû faire le service en plein air, ce qui en soi ne convient pas et ce que l'état de ma santé ne me permet guère de faire. Je demande à la conférence de m'autoriser à

en bâtir une plus convenable. L'ancienne deviendra une école, ce à quoi elle sert déjà, au reste.

Les dépenses pour la station se sont élévées à 39 £ 16*s*. 9*d*., y compris 25 £ 14*s*., pour achat de bois pour une nouvelle chapelle.

J. Maitin.

Bérée, le 5 avril 1856.

STATION DE BÉERSÉBA.

Messieurs et chers frères,

L'œuvre missionnaire de Béerséba présente cette année un aspect nouveau par l'évangélisation des environs de la station au moyen de nos chrétiens indigènes. Six ou huit des membres de notre Eglise ont porté l'Evangile aux divers villages situés entre la station et la montagne de Bothéta. Au premier abord l'opposition fut terrible dans quelques localités. Les païens n'ayant pas réussi à intimider nos évangélistes par des menaces réitérées, qui allaient jusqu'à brandir leurs sagaies contre eux, essayèrent du bruit, des chants païens, du ridicule et des moqueries, mais sans plus de succès. Vous pouvez nous tuer, leur disaient nos chrétiens, vous ne tuerez que le corps; il nous sera doux de mourir en vous annonçant le salut. Vous pouvez vous moquer de nous, nous tourner en dérision, faire ce que vous voudrez, nous ne nous en fâcherons pas, parce que nous savons que tout ce que vous faites pour résister à l'Evangile, vous le faites par ignorance. Si vous étiez éclairés et que vous sussiez ce que nous savons, vous nous aimeriez et vous nous diriez : Racontez-nous encore les nouvelles de Sion; car elles font du bien à notre âme. Deux mois ne s'étaient pas écoulés qu'ils avaient accès partout, et que dans plusieurs villages on les pressait de revenir

plus souvent. C'est ainsi que plusieurs centaines de païens ont entendu l'Evangile, et qu'un grand nombre de livres d'épellation et de tableaux de lecture ont été répandus dans ces divers villages et ont implanté le germe de la connaissance qui peut un jour les rendre sages à salut. Un résultat plus encourageant encore, c'est qu'un culte régulier a lieu chaque dimanche dans le village de Moléko, où se rendent les personnes les mieux disposées des environs qui ont été évangélisés. Nos évangélistes y comptent 130 auditeurs et une cinquantaine d'écoliers. Moléko a commencé à bâtir une chapelle en pieux et en roseaux, de onze mètres de longueur sur quatre de largeur. Espérons que ces évangélistes, à la tête desquels est David Mosikuane dont la fermeté vous est connue, iront en avant, et que l'année prochaine nous aurons des résultats plus satisfaisants à vous présenter.

Sur la station proprement dite, nous comptons 48 personnes réveillées dans le courant de l'année, et qui ont exprimé leur désir de se donner au Seigneur; elles sont entrées dans la classe de catéchumènes, qui s'élève actuellement au nombre de 122 personnes. Cette classe est aujourd'hui placée sous les soins pastoraux de M. Schuh. L'instruction a lieu le jeudi. Vingt à trente d'entre eux viennent chez le missionnaire lui parler de leurs âmes, et vers le soir tous se rendent à l'église. L'instruction s'ouvre par le chant d'un cantique, puis on lit un chapitre de la Bible, on en explique une portion, après quoi l'un des catéchumènes est appelé à parler de sa foi et de ses expériences chrétiennes. On le questionne plus ou moins longtemps, puis, tous sont invités à raconter ce qu'ils ont retenu des sermons du dimanche, et le service se termine par le chant et la prière. C'est de cette manière que nous apprenons à connaître nos néophytes peu à peu, et que nous nous trouvons à même de faire un choix judicieux de candidats au baptême.

L'année dernière nous en avions ainsi choisi 29, avec les-

quels nous avons fait un cours de religion pendant trois mois, deux jours par semaine. Après un examen qui a duré quatre jours, à la grande édification de l'Eglise, ces néophytes ont été reçus avec 6 autres personnes, le jour de Pâques, en tout 35 membres ajoutés à l'Eglise par la cérémonie du baptême et la confirmation de ce saint sacrement. Au nombre de ces derniers était Emma, ma plus jeune fille. Je bénis le Seigneur de ce que j'ai vu ainsi tous mes enfants se donner au Sauveur. Une douzaine d'enfants au-dessous de sept ans, appartenant à nos néophytes, reçurent aussi le sceau du baptême avec leurs parents. Veuille le Seigneur les baptiser du baptême de l'Esprit, et les faire devenir des membres vivants de son Eglise, ainsi que tous les autres qui ont été marqués pour le Seigneur dans le courant de l'année. Comme à l'ordinaire nous avons pris des notes quand nos néophytes ont rendu compte de leur conversion, de leur foi et de leur espérance. Elles offrent peu de chose de nouveau et de frappant. J'en excepterai cependant Nnotho, qui a pris le nom d'Arkas. C'est un jeune homme marié, d'une trentaine d'années environ, et dont la conversion est très marquée et ne laisse rien à désirer. Il tenait le premier rang parmi les libertins, selon ses propres expressions. « C'est moi, disait-il, qui étais à la tête des danses et des autres cérémonies païennes. J'avais entendu dire que Dieu était dans la station missionnaire de Philipolis. Je m'y rendis avec le désir de le voir ; mais à ma grande surprise je ne vis dans l'église que des personnes qui chantaient et un blanc qui parlait. J'en conclus qu'il n'y avait point de Dieu comme on me l'avait dit, et que les missionnaires étaient venus nous tromper. De retour dans mon pays, aux environs de Morija, j'avais envie d'aller voir si Dieu ne s'y trouverait point ; mais l'on me découragea : on me dit que les missionnaires avaient creusé un trou dans l'église, dans le dessein d'y faire tomber un jour tous ceux qui s'y rendraient. Je me sauvai alors, et au lieu

d'aller à l'église, je me rendis à la circonsision où, ayant reçu le titre d'homme fait, je crus que je pouvais tout faire et que tout m'était permis. Je ne respectai point la maison de mon prochain. Le maître de cette maison me chercha pour me donner un coup de fusil, et ne m'ayant pas trouvé, il déchargea sa colère sur mes chevaux, qu'il tua. Je jurai de le tuer en revanche. Sur le point de le faire, le Seigneur retint mon bras, et une voix se fit entendre en moi, disant : « Désiste-« toi ; le compte que tu as à rendre à Dieu est assez grand, « sans y ajouter le sang de cet homme. » Mes forces alors m'abandonnèrent : ma conscience me reproche mes péchés; je brise mes ornements de danse et je forme le projet d'aller à l'église. Qu'entends-je? Voici, il vient sur les nuées du ciel, Celui qui est mort pour les pécheurs; il vient avec les anges puissants pour juger et séparer les bons d'avec les méchants. Je tremblai au milieu de l'assemblée, dont les yeux me semblaient tous fixés sur moi. Dès lors l'Esprit saint m'a découvert mes péchés et l'état de perdition dans lequel je me trouvais. »

C'est, en effet, dans cet état que Nnotho vint me parler de son âme, ayant laissé femme et enfants dans le village pour y faire la moisson. Il craignait qu'en restant plus longtemps avec ses compagnons païens, il ne fût de nouveau séduit. Aujourd'hui il croit au pardon de ses péchés par les mérites du Sauveur, et il possède la paix avec Dieu. Il vit heureux avec la femme de sa jeunesse, dont le mariage a été béni à l'église, et ses trois enfants baptisés avec lui. Sa femme Mantao, surprise de ce changement, a voulu suivre ses traces, et est entrée parmi les catéchumènes.

J'ai à vous signaler le retour sur la station de quelques familles de nos chrétiens émigrés durant la guerre, et qui ont été de nouveau reçus dans l'Eglise, au nombre de 10. Leur retour, qui n'a d'autre motif que celui de servir Dieu là où ils sont nés à la foi de l'Evangile, et la repentance sincère

qu'ils ont manifestée nous a fort réjouis, de même que le troupeau, qu'ils ont édifié par la nouvelle profession qu'ils ont faite de leur foi en Celui qui les a rachetés.

Le goût pour la lecture des saintes Ecritures s'est de nouveau manifesté sur la station. Les feuilles d'épreuves des Epîtres, distribuées à mesure qu'elles sortaient de notre presse, n'y ont pas peu contribué. Elles ont aussi donné un nouvel élan à nos écoles. Mon beau-frère, le révérend G. Schreiner, qui aime beaucoup à s'occuper de la jeunesse, ne manqua pas d'aller visiter celle des petits enfants dans une visite qu'il nous fit le mois dernier. Il en compta un jour 207 et un autre jour 208. Cette école est confiée en partie à une sous-maîtresse indigène. Ma femme y donne aussi autant de temps que ses occupations de ménage et ses forces le lui permettent. Elle a collecté parmi les mères de ces enfants six sacs de millet, dont le produit, 1 £ 10*s*. a été employé à acheter quelques robes et des mouchoirs qui ont été distribués, comme faibles encouragements, à la sous-maîtresse et aux monitrices. Les écoles du dimanche sont aussi bien suivies. Celle d'enfants a lieu le matin avant le culte, et l'après-midi entre les services. Le local est complètement plein. L'école d'adultes se tient dans l'église, après le service du matin. Elle compte de trois à quatre cents lecteurs. C'est le jour des bergers; ils y affluent des divers méraka (lieu où paît le bétail jour et nuit), afin de profiter de l'occasion pour apprendre à lire. On y lit le sessouto, le hollandais et l'anglais. Cette occupation est l'œuvre de nos dames, aidées de moniteurs qu'elles ont à diriger et à exhorter de temps en temps. Il va sans dire que ces écoles font un grand bien : outre qu'elles tiennent notre jeunesse occupée d'une manière convenable à la sanctification du jour de repos, elles produisent des connaissances et des habitudes de piété qui ne peuvent que contribuer au salut de ceux qui sont ainsi exercés. Vingt moniteurs, dont la moitié femmes, y enseignent avec

joie et regardent cette tâche comme un devoir qu'ils ont à remplir envers Celui qui a dit : « Vous l'avez reçu gratuitement, donnez-le gratuitement. »

Les membres de l'Eglise ont aussi fait une collecte de quinze sacs de froment et de millet pour aider à la construction du temple commencé. Mais il ne nous faudrait pas moins de £300 pour l'achever.

Pour ce qui concerne le matériel de notre œuvre, le bois nécessaire pour achever la toiture du presbytère a été acheté, des joncs ont été préparés et la maison est couverte. Il nous reste le plâtrage, que le maximum, limité à £40, ne m'a pas permis d'entreprendre cette année, bien que j'aie fait moi-même la charpente et la menuiserie nécessaire pour fermer le bâtiment, afin d'économiser autant que possible.

Résumé de l'année :

Personnes réveillées		50
Membres réadmis à la communion	10	45
Communiants reçus aux fêtes de Pâques	35	
Baptêmes d'enfants		36
Mariages		26

Résumé général :

Auditeurs, sans compter les enfants et une foule qui ne peuvent trouver place dans l'église	600
Auditeurs au dehors (annexe)	130
Communiants	350
Catéchumènes	122
Membres sur le point d'être réadmis	3
Suspendus de la Cène	2
Morts cette année	2

Ecoliers journaliers sur la station	200
Au dehors..............................	50
Elèves des écoles du dimanche.............	500

Deux collectes pour l'école et pour l'église évaluées à £12.

P. S. J'apprends que le commando contre Uetsé est de retour, que les fermiers ont enlevé à la tribu de Uetsé 4,000 têtes de bétail et lui ont tué une trentaine de personnes. Mosbesh s'est tenu tranquille et j'espère que la paix, dont nous avons si grand besoin pour le succès de notre œuvre, continuera à régner dans le Lessouto.

Croyez-moi, Messieurs et très honorés frères,

Votre tout dévoué en J.-C.,

S. Rolland.

Imprimerie de la mission française.

Rapport préparé pour la Conférence, par M. Schuh, directeur.

Messieurs,

Je n'ai rien d'important à constater dans ce rapport, si ce n'est que l'impression du Nouveau-Testament en langue sessouto, a été terminée ces jours derniers. La composition, reprise à la forme Rr, a été de 10 formes in-8°, soit 76 pages. Par suite de la maladie de David, cette tâche est retombée entièrement sur moi, ainsi que celle des corrections et des changements nombreux du texte. Je regrette d'avoir à vous dire qu'à la suite de ce travail, ma santé a reçu un choc dont je ne me sens pas encore entièrement remis.

Malgré mes infirmités, j'étais parvenu à terminer la com-

position dès le mois de septembre dernier, mais les forces me manquant pour travailler en personne à la presse, le tirage dépendait des manœuvres, et plus j'avais hâte d'atteindre le but, moins ils faisaient preuve de bon vouloir; ils ne se sont pas fait scrupule de s'absenter des semaines et même des mois entiers, comme le journal de l'imprimerie le porte. L'impression, reprise à la forme Oo, comprend 13 formes in-8°, sur lesquelles 674,000 exemplaires ont été tirés. En outre nous avons imprimé à 200 exemplaires une *Convention entre les Boers et Moshesh,* de 29 pages in-4°, que j'ai composée et que les garçons ont tirée pour rien. La Société a dû fournir le papier. La chose était nécessaire pour le maintien de la paix du pays, et plusieurs des frères présents m'ont conseillé de ne pas refuser de faire de suite ce travail. Le nombre des feuilles pliées est de 5,500.

Un supplément aux types qui figurent dans le Nouveau-Testament nous est arrivé de Londres, juste à temps pour nous être très utile dans les dernières feuilles. Je vous annonce avec plaisir que le type entier qui a figuré dans les Epîtres est sorti de la presse en bon état, et pourra être employé encore pour bien des travaux. Nous avons aussi reçu le complément d'un type qui pourra servir un jour à l'impression de tableaux de lecture, ainsi qu'un long composteur et douze filets. Quelques planches ont été achetées pour faire des tables dans l'atelier de reliure.

Le pignon de l'imprimerie étant tombé en partie a été relevé en pierres depuis le fondement. La chambre à coucher et le toit ont été réparés aussi bien qu'il était possible de le faire, et la façade a été replâtrée. Environ 150 mètres de mur en pierres ont été élevés autour du champ, mais ce travail n'est pas achevé, et le petit jardin qui se trouve derrière la maison est encore exposé au bétail. Il reste aussi à faire un nouveau four à pain. Quelques réparations ont été faites à la voiture.

Ce rapport portait la date du 3 avril. En l'envoyant au comité, M. Schuh annonce que dans l'impossibilité de relier le Nouveau-Testament sur les lieux mêmes, 1,000 exemplaires ont été envoyés au Cap, où ils seront reliés gratuitement dans les ateliers de la Société biblique de la colonie.

Au moment où il écrivait, M. Schuh était occupé à faire une seconde édition du livre d'épellation, composé par M. Daumas, pour les écoles. « Ce petit livre qui ne contient que 12 pages, dit M. Schuh, a déjà fait beaucoup de bien. Il a trouvé son chemin non seulement dans les écoles, mais dans les villages les plus éloignés, où il a enseigné à lire à des hommes d'un âge mûr aussi bien qu'à des enfants. » La première édition était épuisée depuis six mois au grand regret des naturels, qui le recherchent beaucoup. La seconde édition sera tirée à 5,000 exemplaires.

La santé de M. Schuh, bien que faible encore, s'était pourtant asez raffermie, pour que depuis deux mois il ait pu rester chargé de tous les travaux de la station, pendant une absence de M. Rolland, parti pour le Cap avec sa famille, pour des raisons de santé.

STATION DE HÉBRON.

Si la station de Hébron est encore loin d'avoir atteint un plein développement, elle a du moins suivi, depuis son établissement, qui ne date proprement que de deux ou trois années, une marche ascendante, et elle tend à prendre plus de consistance. Le village de la station s'est accru, cette année, de quelques familles bien disposées. Il en est d'autres qui devaient aussi venir s'y fixer; mais elles ont hésité jusqu'ici, à cause d'une certaine appréhension de nouveaux troubles. Ce quartier étant, peut-être plus que nul autre, sujet à des

commotions politiques, la situation de l'établissement ne peut manquer d'en être affectée ; il est surtout regrettable que la sécurité y soit si facilement compromise.

Nous possédons, depuis quelques mois, une modeste chapelle de 38 pieds anglais de longueur sur 18 de largeur. Elle est bâtie en briques crues, et sa charpente est en bois de saule de rivière. Les gens de la station et quelques-autres de chez Lebénya ont consenti à donner, sans rémunération, chacun quelques journées de travail pour l'érection de ce bâtiment. Les hommes ont fait du mortier et coupé du roseau ; les femmes ont préparé de la paille pour la couverture. Lorsque la journée du dimanche est belle, la chapelle est ordinairement remplie, et dans certaines occasions, où le nombre des auditeurs peut atteindre 200, une partie doit rester à la porte et aux fenêtres. Le chiffre moyen de la congrégation est d'environ 150; mais si l'on compte d'autres personnes qui assistent de temps à autre aux services religieux, ce chiffre peut être porté à 250.

L'esprit qui anime les indigènes est favorable ; c'est-à-dire qu'ils manifestent le désir d'être instruits, et qu'ils consentent à entendre annoncer des vérités qui ne sont pas flatteuses pour l'homme naturel. Mais leur attachement aux coutumes païennes est beaucoup plus tenace qu'on ne serait enclin à en juger par les dispositions qui viennent d'être mentionnées. La polygamie et le mariage sessouto, qui n'a de valeur que si la femme a été obtenue au prix d'un certain nombre de bœufs, sont les liens que ne peuvent rompre beaucoup de personnes qui comprennent les vérités de l'Evangile, et dont la conscience doit être mal à l'aise. Il n'est que trop commun de voir des Bassoutos qui avaient renoncé à ces coutumes s'y accommoder de nouveau, lorsque les circonstances viennent mettre leur foi à l'épreuve. Le mouvement dont ils semblaient être les éclaireurs ne se déclarant pas généralement, ils regrettent leur isolement, se lassent et finis-

sent par céder à l'exemple de la masse païenne. Cette sorte de personnes cause un mal incalculable à la cause de l'Evangile. A l'exemple des messagers que Moïse avait envoyés explorer le pays de Canaan, ils retournent porter le découragement parmi leurs concitoyens, et leur dire : « Nous ne saurions prendre possession de ce pays-là. »

Malgré cela, la puissance de la grâce de Dieu se manifeste en face de la lâcheté des uns et de l'incrédulité des autres, et, dans ces derniers temps, quelques personnes, réveillées de leur sécurité charnelle, ont paru se convertir et ont été admises dans une classe d'instruction religieuse. Ce sont principalement des jeunes filles et des femmes. Les hommes mariés, et les jeunes hommes encore davantage, semblent déterminés à faire tous leurs efforts pour échapper au filet de l'Evangile. En octobre dernier, 5 personnes, 2 hommes et 3 femmes ont été reçues dans l'Eglise par le baptême : elles avaient suivi la classe d'instruction pendant deux ans. Je me propose d'en admettre quelques autres prochainement.

Il est regrettable de dire que, dans cette petite Eglise, les occasions d'exercer la discipline ne reviennent que trop souvent. Tout récemment, deux de ses membres, un homme qui a été baptisé en octobre dernier, et sa femme, qui avait professé la foi chrétienne plusieurs années avant lui, ont dû être retranchés de la communion. Voici la faute qui a motivé cette exclusion. Leur jeune fille, qui est un enfant par l'âge et le caractère, a été accordée en mariage, moyennant 25 bœufs, à un jeune homme païen, tellement païen qu'il n'est probablement jamais entré dans la maison de prière. La chose a été arrangée si complètement dans le sens des Bassoutos, que les parents n'ont pas même demandé à la jeune fille son consentement. Ils prétendent que les bœufs n'ont pas été donnés à eux, mais à leur fils aîné, qui aurait arrangé ce mariage avec le père du jeune homme, indépendamment d'eux. Mais rien n'indique qu'ils aient sérieusement voulu s'y

opposer. Des gens qui comprennent si mal leurs obligations de parents chrétiens déshonorent l'Eglise au lieu de l'édifier, et ils méritent d'être désavoués par elle.

A côté de ce mauvais exemple, il est consolant de citer celui d'un jeune père de famille, Petros Léroané, qui a été baptisé en même temps que le précédent, et dont l'influence sur sa famille est digne d'imitation. Petros avait résidé plusieurs années, soit près de la station de Kat-Rivier, soit dans quelque village de la colonie.

Lorsque la dernière guerre avec les Cafres éclata, lui et ses parents prirent le parti de revenir dans le Lessouto. Il était encore païen, mais il était capable de quelque appréciation du christianisme et de la civilisation, et il avait perdu beaucoup du goût de ses compatriotes pour leurs coutumes; il avait aussi appris un peu à lire. Pressé de se faire initier au rite de la circoncision, quoiqu'il fût déjà père de famille, il s'y refusa positivement. A cette époque, il habitait à une petite distance de la station, et fréquentait les services avec sa femme, y prêtant l'un et l'autre beaucoup d'attention. Fatigué des tracasseries des païens qui voulaient le gagner à eux, il se décida à venir habiter sur la station, et il y amena une parente chrétienne qui avait fait partie d'une Eglise dans la Cafrerie, mais qui courait à ce moment grand risque de déchoir. Son père, Yafeta Léroané, qui était exactement dans le même cas, fut aussi amené par lui, plus tard, sur la station, et, après un certain temps, il fut réintégré dans les priviléges de la communion chrétienne. Petros lui-même fut reçu dans l'Eglise avec sa femme, et depuis lors, deux membres de cette famille sont entrés dans la classe d'instruction religieuse. Il en est d'autres encore dont il y a lieu d'espérer en bien. Tel est l'effet que peut, sous la bénédiction de Dieu, produire un seul individu au milieu des siens, lorsqu'il est comme celui-ci, doué d'une certaine énergie de caractère, et qu'il la met au service de la bonne cause.

Un membre de l'Eglise, Téélé, a été chargé de faire des visites dans les villages des environs, tant pour exhorter les païens que pour les engager à fréquenter le culte du dimanche. Il paraît avoir pris sa tâche au sérieux et s'en être occupé avec plaisir. Il faut espérer aussi que ce n'a pas été sans résultat.

Résumé :

Auditoire	150	personnes.
Communiants	18	
Exclus dans l'année	2	
Candidats	14	
Enfants baptisés	4	

Hébron, avril 1856.

L.-J. COCHET.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE AU-DELA DU GANGE.

Travaux de la Société américaine des Missions baptistes.

(Baptist Missionary Union).

Coup d'œil général.— Missions parmi les Karens et les Birmans.— Mission d'Assam.— Mission de Siam.— Inde cisgangétique.—Chine.—Amérique du Nord.

La Société des missions baptistes n'est pas une des associations missionnaires les plus considérables que possèdent les Etats-Unis. L'année dernière ses recettes ne se sont élevées

qu'à environ 647,500 fr., tandis que celles de la Société presbytérienne ont dépassé le chiffre de un million, et que celles de la Société congrégationaliste (le Conseil américain des missions) a presque atteint celui de deux millions. Mais la fidélité, et dans un certain sens, l'utilité d'une institution ne doit pas se mesurer à l'étendue de ses ressources pécuniaires ou de ses dépenses. Malgré son infériorité sous ce rapport, la Société baptiste a droit à une grande part dans l'estime des chrétiens. Elle a fondé des œuvres de la plus haute importance, et les poursuit avec une persévérance à laquelle le Seigneur prodigue des encouragements.

L'une de ces œuvres, la principale, est bien connue de nos lecteurs, c'est cette belle mission de l'Inde transgangétique dont nous les avons souvent entretenus. Jetons, en suivant le dernier rapport de la Société, un coup d'œil sur ce vaste champ de travail.

La mission baptiste de l'Inde transgangétique comprend 14 stations principales, ou plutôt 14 missions diverses dont on va voir l'état actuel. Il faut se rappeler, en lisant ces détails, qu'il y a dans les contrées où ils nous transportent deux populations bien distinctes et qui restent complètement étrangères l'une à l'autre, bien que, vivant côte à côte, celle des Birmans et celle des Karens. Nous avons dit plus d'une fois combien cette dernière, malheureuse, pauvre, et continuellement opprimée, se montre empressée à recevoir les doctrines consolatrices de Christ.

Mission de Maulmain pour les Birmans. Les deux Eglises appartenant à cette subdivision sont dirigées par des ouvriers indigènes. Celle de Maulmain même compte 118 membres; celle d'Amherst, considérablement diminuée par de nombreuses émigrations, n'en a plus que 13, mais on a l'espoir de voir ce chiffre remonter bientôt. Une Société de missions existe dans ces Eglises et a, l'année dernière, fourni pour les besoins de l'œuvre environ 800 fr. Quatre écoles ouvertes tous les

jours, reçoivent ensemble 170 enfants. La presse de la mission, établie à Maulmain, a mis en circulation, durant l'année, 20,750 exemplaires d'ouvrages divers, donnant ensemble 5,496,000 pages.

Mission de Maulmain pour les Karens. L'école de théologie fondée en ce lieu, dans l'intérêt de cette race si intéressante, compte 48 élèves. Elle a déjà doté le pays d'un grand nombre d'évangélistes et même de pasteurs indigènes qui rendent les services les plus signalés.

Un autre établissement du même genre, l'école normale a reçu, l'année dernière 61 élèves, dont plusieurs y ont été entretenus par des dons recueillis au sein des Eglises indigènes. Quinze de ces élèves ont été baptisés durant l'année, après avoir donné des gages suffisants de la sincérité de leur conversion.

L'Eglise karen de Maulmain se compose de 26 membres. Son pasteur est un indigène, qui remplit en même temps les fonctions de régent dans l'école de théologie. Le nombre des autres Eglises qui se rattachent à ce département est de 18; 105 personnes y ont été admises dans le courant de l'année, ce qui porte le chiffre total des membres à 889. Malheureusement toutes ces congrégations vivent dans la plus grande pauvreté, et ne paraissent pas près de pouvoir se suffire à elles-mêmes. Par la même raison aussi, les écoles établies dans les villages n'ont pas atteint le même degré de prospérité que celles des contrées voisines.

Mission de Tavoy. Le rapport de l'année précédente donnait pour ce département les chiffres de 23 Eglises et de 1,062 convertis baptisés. Depuis lors les accroissements ont été peu sensibles; il est même à craindre que sur quelques points il n'y ait eu déclin plutôt que progrès, ce qu'il faut attribuer au départ de plusieurs agents indigènes appelés dans d'autres champs d'activité, et au défaut d'une direction missionnaire assez constante. Malgré ces causes de relâchement

ou plutôt de ralentissement dans la marche de l'œuvre, la discipline s'est maintenue avec fruit dans les Eglises. Le gouvernement anglais a pris des mesures pour avancer la cause de l'éducation parmi les Karens, et tout donne lieu d'espérer que cette sollicitude portera de bons fruits.

L'Eglise birmane de Tavoy est confiée aux soins d'un pasteur natif. Elle ne compte encore que 16 membres.

Mission de Schwaygien. A l'époque de la dernière assemblée générale, les rapports de cette mission n'étaient pas arrivés. Ceux de l'année précédente annonçaient la formation de six Eglises et portaient le chiffre des conversions à 800. Ces beaux résultats étaient dus en grande partie, après Dieu, aux travaux dévoués de trois prédicateurs itinérants indigènes, entretenus presque entièrement aux frais de la Société des missions auxiliaires de Maulmain. Une école de 50 élèves, ouverte dans ce champ de travail, a pu se soutenir sans aucune assistance extérieure.

Mission du Toungou. Cette œuvre embrasse trois tribus diverses, celles des Bghais, des Pakus et des Maunis-Pghas. C'est une de celles où l'efficacité de la prédication chrétienne pour la conversion des âmes s'est manifestée avec le plus d'éclat depuis quelque temps. Les deux premiers convertis y furent baptisés en janvier 1854, et à la fin de la même année le chiffre des convertis s'était élevé déjà à 741. Il est aujourd'hui de 1,880, répartis entre 28 congrégations, dont 19 sont de création toute récente. Il a fallu, en outre, bâtir, en différents lieux, des zayats (sorte de petits hangars) pour la célébration du culte, et les habitants de plus de quarante villages plus ou moins considérables, déclarent hautement qu'ils croient en Jésus-Christ. Le mouvement d'où sont sortis ces remarquables résultats paraît avoir été presque entièrement spontané, et il continue à s'étendre. Rien n'égale l'ardeur que ces populations mettent à rechercher l'instruction, à se procurer des livres, et à se communiquer les unes aux au-

tres les impressions religieuses qu'elles reçoivent. Une école normale, contenant trente élèves, a été ouverte dans le pays. Ce sont des dons volontaires et une contribution de la Société auxiliaire de Maulmain qui la soutiennent.

Mission de Rangoun. Quatre Eglises birmanes, fondées à Rangoun et dans le voisinage, voient chacune environ cent personnes assister à leurs réunions. Le chiffre des personnes baptisées s'élève à 160, dont 31 l'ont été dans le courant de la dernière année. Ces progrès auraient, à parler humainement, pu être plus sensibles encore si la maladie et la nécessité de consacrer une grande partie de leur temps à des travaux matériels n'avaient entravé les efforts des missionnaires. Le vénérable pasteur indigène Ko-Thah-A, connu des lecteurs de cette feuille, continue, malgré son grand âge, à diriger l'Eglise de Rangoun. Celle de Kemmandine a aussi un pasteur natif, et des aides de même origine sont placés à la tête de plusieurs des annexes. Deux écoles ouvertes dans la ville comptent de 25 à 30 élèves.

L'œuvre, parmi les Karens de cette région paraît être en pleine voie de prospérité, mais la Société ne la connaît exactement que par les rapports de l'année précédente. Elle comptait alors 46 Eglises, autour desquelles se groupaient environ 2,500 personnes.

Mission de Bassein. Les agents employés dans cette partie du champ de travail se réunissent tous les trois mois pour s'entretenir de l'œuvre de Dieu et s'encourager mutuellement à la tâche. Les derniers renseignements communiqués dans ces réunions constatent des progrès très sensibles. Dans les Eglises, qui sont au nombre de plus de 50, 233 baptêmes ont été célébrés. Les écoles de villages, au nombre de 38, renferment en moyenne une trentaine d'enfants ; deux écoles supérieures comptent l'une 130, et l'autre 60 élèves. Ces établissements d'éducation sont à très peu de chose près soutenus par les Karens eux-mêmes. Ils n'ont, l'année dernière,

coûté à la Société qu'environ 180 francs. Une Société de mission intérieure, qui s'est formée au sein de ces Eglises, emploie 14 missionnaires, dont plusieurs ont été envoyés dans le Toungou et dans le Henthada. En général, les Karens convertis du Bassein déployent le plus grand zèle pour l'avancement du règne de Dieu. Grâce à ces dispositions, les efforts tentés parmi les Birmans du pays sont aussi couronnés de quelque succès. Plusieurs d'entre eux ont reçu dernièrement le baptême.

Mission de Henthada. Cette branche de l'œuvre n'est organisée que depuis un an, mais le sol avait été si bien préparé par des évangélistes natifs, qu'elle compte déjà huit Eglises, comprenant ensemble environ 150 membres. En dehors de ces petites congrégations, un nombre beaucoup plus considérable de personness manifestent le désir d'embrasser la foi chrétienne et demandent le baptême. Les agents indigènes ont la plus grande part dans ces succès, qui ne se bornent pas aux Karens. Un missionnaire a baptisé récemment trois Birmans, dont deux paraissent admirablement qualifiés pour devenir d'utiles ouvriers dans la maison du Seigneur.

Mission de Prome. Ici encore les efforts de la bonne grâce de Dieu continuent à se manifester. L'année dernière a vu se célébrer 91 baptêmes. A Prome même l'Eglise se compose de 73 membres. Cinq autres congrégations, dont deux de Karens, en comptent 88. De ces convertis plus de 100 sont des Birmans. Tout récemment une station qui promet de devenir très importante, a été fondée à Thayat, la ville la plus septentrionale des nouvelles possessions que les derniers événements politiques ont rangées sous la domination anglaise. C'est un excellent poste pour travailler à faire pénétrer la connaissance de l'Evangile dans le Birman propre. Une quantité considérable de livres et de traités chrétiens a déjà pu prendre ce chemin entre les mains des marchands

qui passent continuellement d'un pays dans l'autre. Les résidents anglais de la contrée se montrent en général bien disposés et généreux à l'égard de la mission. Un chrétien indigène donne aussi un bel exemple de libéralité. Il entretient à lui seul un prédicateur karen, employé parmi ceux de sa race.

Mission d'Ava. Ce pays, où le célèbre et bienheureux Judson avait porté l'Evangile, mais d'où les missionnaires avaient ensuite été chassés, paraît prêt à se rouvrir, et, on l'espère, d'une manière plus définitive et plus durable que la première fois. En avril 1855, deux des missionnaires de la Société, les révérends Kinkaid et Dawson, ont visité la capitale du royaume et y ont reçu, de la part des autorités, l'accueil le plus encourageant. Ils ont été non seulement autorisés, mais gracieusement invités à venir s'établir à Ava avec leurs familles. Après leur retour à Prome, cette invitation a été renouvelée, et à l'époque des dernières nouvelles, ils remontaient ensemble le fleuve Irrawadi, se rendant à cette destination, depuis longtemps objet de leurs vœux et de leurs prières. Dans leur première visite à Ava, MM. Kinkaid et Dawson ont retrouvé quelques restes de la petite Eglise fondée à l'époque des travaux de Judson. Depuis lors, plusieurs habitants d'Ava avaient été baptisés à Prome.

Mission d'Assam. Cette œuvre, d'un genre bien différent des précédentes et qui se poursuit au sein d'une population d'Indous plutôt que de Birmans ou de Karens, a pris aussi un développement bien moins rapide. Diverses circonstances, entre autres le départ ou la mort de plusieurs des agents et le défaut de ressources pécuniaires ont même contribué à l'affaiblir. Les trois Eglises organisées dans ce département ne comprennent encore que 75 membres, dont 6 seulement ont été baptisés dans le courant de l'année. Les missionnaires restés à l'œuvre ne perdent cependant pas courage, et travaillent en attendant que le Seigneur leur envoie des

jours meilleurs. L'un d'eux s'applique d'une manière presque exclusive aux travaux de la presse, qui ne manquent pas d'importance.

Mission de Siam. On sait qu'un roi beaucoup plus éclairé et plus libéral que tous ses prédécesseurs occupe aujourd'hui le trône de ce pays, et que deux femmes de missionnaires ont même été autorisées à donner des leçons à quelques princesses de sa famille. Malgré ces circonstances, en apparence si favorables et qui avaient d'abord fait concevoir les plus belles espérances, l'œuvre missionnaire a, jusqu'à l'année dernière, rencontré une vive opposition et des entraves de tout genre. Depuis quelques mois les choses prennent un meilleur aspect. Les missionnaires commencent à pouvoir poursuivre leur tâche plus librement, soit parmi les Siamois, soit parmi les Chinois, qui forment une partie considérable de la population.

Le service divin se célèbre publiquement en langue siamoise et attire en moyenne une trentaine d'auditeurs. Cinq Siamois font profession ouverte de christianisme, quoique jusqu'à présent un seul ait demandé le baptême. Quatre femmes de la même nation et trois Chinois ont reçu ce sceau du chrétien dans le courant de l'année. Il y a pour les deux nations 33 membres de l'Eglise et à peu près le même nombre de candidats.

Tels sont les travaux de la Société des missions baptistes américaine dans l'Inde transgangétique. Ce tableau paraîtra sans doute un peu sec et monotone à nos lecteurs. Nous aurions pu le diversifier en l'entremêlant du récit de quelques conversions particulières, ou de faits édifiants ; la correspondance des missionnaires en est remplie. Mais nous avons préféré lui laisser ce caractère de statistique précise et condensée, qui permet de mieux saisir l'ensemble d'une œuvre et d'en constater les progrès sur une grande échelle. Et n'y a-t-il pas, en effet, dans cette nomenclature, en apparence

si aride, un magnifique témoignage rendu à la puissance de l'Evangile pour réveiller les âmes et remuer les masses? Nous ne pensons pas que l'histoire des missions modernes présente beaucoup de mouvements religieux plus remarquables sous tous les rapports, que celui qui s'est manifesté et continue à s'étendre parmi les Karens.

Comme nous avons commencé cet article par quelques considérations générales sur l'importance de la Société baptiste américaine, nous le terminerons par quelques mots rapides sur les travaux qu'elle accomplit dans d'autres contrées païennes.

Ces contrées sont l'Inde en deçà du Gange, la Chine et l'Amérique du Nord.

Dans *l'Inde*, la mission parmi les Telougous de la côte orientale présente des résultats encourageants. Son imprimerie a produit près de six cent mille pages; un nombre considérable de traités et d'exemplaires de la Bible ou de portions de la Bible, a été distribué. Les écoles de la station principale contiennent 53 élèves, dont 18 sont entretenus complètement aux frais de l'œuvre. Cinq baptêmes ont été administrés l'année dernière. Les missionnaires louent beaucoup le zèle et les succès des évangélistes indigènes qu'ils emploient.

En *Chine*, la Société a deux stations, l'une à Hong-Kong et l'autre à Ningpo. Toutes les deux présentent le même aspect que les autres missions protestantes entreprises dans le pays: des progrès lents mais continus, de grands obstacles, provenant surtout de la légèreté du peuple chinois, mais des espérances que viennent de temps en temps soutenir et raviver des conversions, où l'efficacité de la grâce se révèle parfois d'une manière touchante. La station de Hong-Kong compte 35 communiants et celle de Ningpo 13 seulement, mais dans l'une et dans l'autre le nombre des candidats tend à s'augmenter. Beaucoup de livres saints et de traités ont été mis en circulation.

Les Indiens Ojibways, Ottaways et Cherokies sont, dans *l'Amérique du nord*, les principaux objets de la sollicitude de la Société. C'est parmi les derniers que ses agents paraissent avoir été le plus abondamment bénis. En 1855, 81 Cherokies ont été ajoutés à l'Eglise par le baptême. Les convertis de cette tribu se distinguent par la libéralité de leurs dons pour l'entretien de leurs écoles et pour l'évangélisation de leurs concitoyens encore païens.

NOUVELLES RÉCENTES.

ABYSSINIE.

Nos lecteurs n'auront sans doute pas oublié qu'un nouveau roi qui, sous le nom de Théodore, paraît avoir étendu sa domination sur la plus grande partie de l'Abyssinie, a chassé de ses états les jésuites, mais accueilli favorablement, après cette expulsion, les ouvertures que lui a faites M. Gobat, évêque protestant de Jérusalem. Nous avons dit aussi qu'un missionnaire bien connu, M. le docteur Krapff, accompagné de M. Flad, a depuis lors rendu visite à ce roi Théodore, et rapporté de ce voyage la pensée qu'une nouvelle mission pourrait être tentée avec chance de succès en Abyssinie. Une lettre que le roi Théodore vient d'adresser à M. Gobat, confirme pleinement cette espérance.

Voici cette pièce tout à la fois curieuse et importante :

« Que cette lettre, qui est envoyée par Théodoros, le roi des rois (d'Ethiopie), établi par Dieu, arrive à l'évêque évangélique Samuel Gobat, à Jérusalem ! — Te trouves-tu fort bien ? — L'écrit que tu m'as envoyé par Krapff et Martin Flad m'a trouvé. J'ai vu avec plaisir que tu demandes de

mes nouvelles. Si ces deux hommes restent auprès de toi, garde-les, et s'ils reviennent adresse-les chez moi. Et si ces gens dont tu m'as parlé disent : Nous voulons aller en Abyssinie, je les recevrai avec amour et les renverrai avec amour. En disant : Je veux t'envoyer des ouvriers (missionnaires), tu m'as réjoui ; envoie-les ! Mais tu connais la situation de notre pays, dans lequel tu as vécu. Nous étions auparavant divisés en trois partis (par rapport à la dispute des trois naissances du Seigneur) ; mais maintenant, avec l'aide de Dieu, j'ai fondé l'union. Des prêtres qui voudraient détruire notre foi ne doivent pas venir, pour que l'amour ne nous quitte pas.

« Auparavant est venu le soi-disant *Pater Jacob* ; il a fait le baptême et l'ordination, et il a fait faiblir beaucoup de monde. Avec l'aide de Dieu, je l'ai expulsé et banni. Mais lorsque va nous venir un autre d'entre vous, je veux le recevoir avec amour, et le renvoyer plus tard avec amour, et s'il veut rester, je veux le laisser rester avec joie. Un de ces ouvriers devrait nous apporter la chose qui laboure la terre avec une vis de feu ; car j'ai entendu dire qu'il y a quelque chose qui laboure la terre avec une vis de feu (charrue à vapeur). Quant à toi, inquiète-toi de moi ; moi aussi, je veux m'inquiéter de toi. Pour plaire à Dieu, depuis deux ans, j'ai défendu par le héraut de l'Etat le commerce des esclaves. Adieu ! »

ILES SANDWICH.

Deux Sociétés religieuses.

Les chrétiens indigènes des îles Sandwich ont, comme nous avons eu déjà l'occasion de le dire, fondé, entre eux,

plusieurs Sociétés religieuses, notamment, une Société de missions et une Société biblique. Ces institutions ont, comme celle des pays protestants plus civilisés, leurs assemblées générales et présentent des rapports imprimés. Il résulte de ceux-ci que, l'année dernière, la Société sandwichienne des missions a reçu environ 28,800 fr. Elle fournit seule aux besoins de la mission fondée depuis deux ans à l'île de Fatuhiva, l'une des Marquises. et a contribué, pour plus de 17,000 fr., à l'entretion de la mission micronésienne, qu'elle a entreprise de concert avec le Conseil américain des missions de Boston.

La Société biblique des îles déploie beaucoup d'activité pour concourir à la dissémination des saintes Ecritures. Dans sa dernière réunion elle a voté un subside annuel de 3,000 fr. pour l'entretien d'un colporteur chinois, qui travaillera dans quelques-unes des îles dispersées sur les côtes de la Chine, en face d'Amoy, îles qui sont très peuplées, et où, jusqu'à présent, aucun missionnaire évangélique n'a pu encore s'établir. La moitié de cette somme de 3,000 fr. a été recueillie dans la séance même où l'assemblée l'avait votée.

N'est-ce pas un fait des plus remarquables, que ce peuple, à peine sorti du paganisme, envoyant ainsi des messagers de paix à la Chine et aux peuplades encore si peu connues des îles les plus reculées de l'Océanie? Qu'on ose affirmer encore, après cela, que les missions protestantes n'ont obtenu aucun résultat appréciable.

L'Évangile à Tarse.

Nous avons déjà dit que, grâce au zèle des missionnaires américains à l'œuvre dans l'empire turc, la connaissance du pur Evangile de la grâce a été reportée dans cette ville de

Tarse, au nom de laquelle reste attaché l'impérissable honneur d'avoir donné naissance au grand apôtre des gentils. Sous la date du 8 mars dernier, le révérend M. Schneider, missionnaire à Aintab, écrit sur ce sujet :

« Dernièrement une nouvelle impulsion a été donnée à nos petits commencements de Tarse. Un Arménien, que sa position plaçait sous la protection du consulat anglais, s'y est hautement déclaré protestant. Ses anciens coreligionnaires ont trouvé bientôt un prétexte pour le faire jeter en prison. Le consul, après avoir inutilement fait des démarches auprès du gouverneur de la ville et du pacha d'Adana, pour obtenir son élargissement, en a écrit à Constantinople, et nous ne doutons pas que la réponse à ses réclamations ne soit favorable. En attendant, d'autres personnes, plutôt encouragées qu'intimidées par ce fait, se sont déclarées en faveur de la vérité. Notre colporteur d'Adana, l'ayant appris, s'est hâté de se rendre à Tarse et a passé sept ou huit jours auprès de ces nouveaux professants. Il les a réunis souvent dans une chambre de la maison du consul, et s'est efforcé de les encourager à persévérer et à se fortifier dans la confession de la vérité. Ils paraissent vivement désirer qu'un colporteur vienne au plus tôt se fixer à demeure au milieu d'eux. Persuadés qu'il importe beaucoup que ce vœu soit réalisé, nous nous occupons de chercher un homme bien qualifié, et dès à présent nous regardons Tarse comme une de nos annexes régulières. Voilà donc l'esprit de la vie en Christ ravivé dans cette patrie du grand apôtre, où il sommeillait depuis tant de siècles ! Ce sera pour nous une tâche bien douce que de travailler à l'entretenir. Tous les amis des missions s'en réjouiront avec nous. Que leurs prières soient nombreuses et ferventes en faveur de cette œuvre. »

JAPON.

Les détails que l'on va lire ont leur intérêt pour le chrétien. Le pays qu'ils concernent est devenu depuis quelques années un point de mire pour le zèle missionnaire, et comme nous espérons avoir, par la grâce du Seigneur, à parler bientôt de quelque tentative pour porter l'Evangile aux Japonais, il peut être utile de connaître l'origine et la valeur des conditions dans lesquelles des missionnaires pourront aborder leur pays.

On lisait, il y a quelques jours, dans le *Moniteur de la Flotte* :

« Nos dernières correspondances des mers de Chine mentionnent une nouvelle très intéressante.

« L'empereur du Japon, pour résoudre les questions, auxquelles donnent lieu les traités récents qu'il a faits avec plusieurs des grandes puissances de l'Europe et de l'Amérique, a tenu le 22 juin, à Yedo, capitale de son empire, une assemblée solennelle des principaux seigneurs et des personnages les plus influents de sa cour.

« Il a été décidé, dans cette réunion, que deux ports de l'empire, celui de Nangasaki et celui de Hakodadi, seraient ouverts aux navires de toutes les nations, qui pourraient y faire leurs réparations, leurs approvisionnements et y établir des dépôts de charbon ; que, de plus, tous les autres ports de l'empire seraient ouverts aux navires en danger qui pourraient y chercher un refuge, mais qui n'auraient pas le droit d'y séjourner.

« Aucun étranger ne pourra pénétrer dans l'intérieur de l'empire sans une permission spéciale du chef de l'Etat. Quant à la question commerciale, il n'a encore rien été statué. Le droit de commercer avec le Japon a été maintenu exclusivement en faveur des Hollandais et des Chinois, qui le

possèdent depuis longtemps, qui sont soumis à une surveillance pénible, et qui, pour leurs opérations, ne possèdent qu'un seul marché, celui de Nangasaki.

« La voie dans laquelle entre le gouvernement japonais est importante. Jusqu'ici aucun navire étranger ne pouvait mouiller dans les ports du Japon, ni s'y réparer, ni s'y ravitailler. La dernière décision de la cour de Yedo constitue donc un grand progrès. S: la Chine, la Cochinchine, l'empire d'Anam et tous les Etats voisins adoptaient la même politique, les rapports de l'extrême Orient avec le reste du monde se modifieraient de la manière la plus complète.—L. d'Hortier. »

Conversion d'un sorcier indien.

Un missionnaire américain, employé chez les Indiens-Ojibwas, racontait dernièrement, à New-York, un fait qui montre sous un jour éclatant la puissance de la grâce pour soumettre, quelquefois en un instant, les cœurs les plus rebelles.

De deux frères Ojibwas, qui exerçaient ensemble l'art prétendu de la sorcellerie, l'un embrassa le christianisme et renonça complètement à ses pratiques mensongères. L'autre en ressentit une violente colère, et jura qu'il tuerait le missionnaire la première fois qu'il le rencontrerait. Une menace de ce genre est rarement un vain mot dans la bouche d'un Indien. Quelques jours après, celui-ci, armé de son tomahak, entra dans une réunion que M. Jacobs, le missionnaire en question, présidait. Un des assistants, qui connaissait son dessein, interrompit le prédicateur pour l'avertir du danger qu'il courait. M. Jacobs n'en continua pas moins son discours. Au bout d'un instant, le sorcier qui, en entrant, s'é-

tait assis, se leva et s'avança en brandissant son tomahak. M. Jacobs le pria tranquillement d'attendre qu'il eût achevé son discours, ajoutant qu'ensuite il le trouverait prêt à tout. Cela dit, il ferma un instant les yeux, s'attendant à recevoir d'un instant à l'autre le coup fatal. Mais ce coup ne vint pas; et quelle ne fut pas la surprise du prédicateur et du troupeau, quand, au bout de quelques minutes, ils entendirent un gémissement profond sortir de la poitrine du meurtrier. Alors M. Jacobs rouvrit les yeux et vit son ennemi prosterné sur le sol, dans la position d'un homme qui demande grâce. Une flèche décochée d'en-haut avait frappé son cœur, et les suites ont prouvé que l'effet n'avait pas été passager. Cet homme est devenu, depuis lors, un vrai croyant, et il prêche aujourd'hui avec un zèle ardent cet Evangile dont il avait voulu massacrer le ministre.

Libéralité d'un soldat chrétien.

Un missionnaire anglais du nord de l'Inde propose le trait suivant à l'imitation des chrétiens de tous les pays :

« Hier matin, dit-il, un simple soldat, appartenant à l'un des régiments européens (de l'armée britannique), m'apporta 136 roupies (environ 340 francs), en me priant de les employer pour des œuvres charitables, à la seule condition d'en affecter une partie à la Société pour l'évangélisation des juifs. Il avait, me raconta-t-il, acheté une montre avec le produit de ses économies de plusieurs années; mais quand il l'avait eue, il s'était dit à lui-même : « A quoi me servira-« t-elle? Je puis m'en passer et m'en suis passé durant bien « des années? D'ailleurs, j'appartiens au Seigneur, et par « conséquent cette montre n'est pas à moi, mais à Lui. Et « quant à l'argent qu'elle vaut, après avoir remis le soin de « mon âme à Dieu, je serais un insensé de ne pas lui remet-

« tre aussi le soin de mon corps; s'il a sauvé l'une, il saura « bien aussi sauver l'autre. » Telles furent, aussi exactement que je peux les reproduire, les paroles du militaire. Par suite de son raisonnement, il avait vendu la montre, avait ajouté au prix obtenu le reste de ses économies, et m'apportait le tout, à la réserve de 10 roupies (25 fr.) qu'il gardait pour les cas imprévus. Qu'on se rappelle maintenant, afin d'apprécier ce don à sa juste valeur, que nos soldats européens ont tous en vue leur retour au pays; que plus de 13 livres sterling peuvent, à ce retour, servir à former un petit établissement, et que la paie du soldat, ici, n'excède pas de 8 à 10 roupies par mois. — J'ai fait la répartition de la noble offrande du soldat chrétien, en donnant 70 roupies à la Société pour les juifs, 50 à l'école de la mission, et 16 à la Société biblique. »

CHINE.

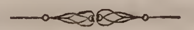
Les dernières nouvelles de Chine annoncent que les rebelles gagnent du terrain du côté de Nankin. Le commandant en chef des impérialistes, Heang-Jung, a été forcé de retirer ses troupes de ces parages; sa cavalerie a disparu; son armée paraît être démoralisée. Il a été livré deux grandes batailles dans lesquelles les rebelles semblent avoir eu le dessus. Nous mentionnons ces faits, parce qu'en vue de l'œuvre missionnaire, tout ce qui concerne l'état politique d'un peuple de 360 millions d'âmes encore païennes, intéresse naturellement les chrétiens. Nos lecteurs n'auront pas oublié, en outre, que les rebelles chinois se sont déclarés iconoclastes et qu'ils font des livres sacrés de la Bible un usage, profane sans aucun doute, mais qui peut, sous la sage direction de la Providence, contribuer à faciliter, dans le pays, la prédication de la vérité.

Paris. — Imprimerie de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.



AFRIQUE MERIDIONALE.

STATION DE HERMON.

Rapport préparé par M. Dyke pour la conférence missionnaire de 1856.

Chers frères,

Au moment de vous rendre compte de mes travaux et de mes expériences durant l'année dernière, je sens profondément ma faiblesse, mon insuffisance en vue de la grande œuvre qui m'a été confiée par mon Maître céleste, et ce rapport que j'ai à vous présenter me rappelle cet autre compte solennel que je dois rendre au grand Dieu qui sait tout.

Autour de moi le paganisme reste debout. Les ténèbres spirituelles couvrent encore les nombreux villages qui entourent Hermon. Bien souvent encore le vent du soir apporte à nos oreilles attristées les chants des troupes de jeunes gens que les païens initient aux rites de la circoncision, les cris insensés de l'ivrogne ou les vociférations sauvages des danseurs, nous rappelant ainsi que Satan défend son empire et qu'il nous reste immensément à faire pour le vaincre. Bénie soit donc la voix d'en haut qui nous encourage en criant : « *Voici, je vais créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre*, etc. » Elle seule soutient notre faible foi, dissipe nos doutes

et fait cesser nos craintes. Celui dont l'Esprit se mouvait sur la surface des eaux, quand la terre était sans forme et vide, et qui sut alors mettre partout l'ordre, la vie et la beauté, Celui-là est toujours le même. Par sa grâce, le Lessouto se réjouira un jour à la lumière de son avènement, et dès à présent même quelques rayons de sa gloire, perçant à travers les nuages de notre horizon, nous donnent la douce assurance que nous verrons un jour, si ce n'est des yeux de la chair, au moins du sein de notre repos éternel, le règne de Christ, notre Sauveur, établi sur le théâtre de nos labeurs.

Durant l'année qui vient de s'écouler, j'ai eu la joie de voir nos services bien suivis, et beaucoup de gens venir écouter la Parole de plus de quarante villages du district. Plusieurs d'entre eux sont obligés de quitter leurs habitations le samedi et n'y retournent que le lundi; d'autres partent le dimanche aux premières lueurs du jour, et ne regagnent leurs villages que le soir à la nuit tombante. Durant ces trajets ils sont souvent surpris par quelques-uns de ces orages qui sont si fréquents dans ces contrées ; soit à l'aller, soit au retour, ils sont parfois ainsi mouillés jusqu'aux os, et souvent ils ont à franchir, non sans peine, des torrents subitement grossis par la pluie. Mais malgré ces difficultés et bien d'autres encore, ils mettent à venir se joindre à nous une persévérance dont je suis tout à la fois étonné et réjoui. Le grand nombre d'auditeurs que nous avons le dimanche me force souvent à célébrer les services en plein air. Quand les circonstances s'y opposent, une partie de la congrégation est forcée de se presser devant la porte ou sous les fenêtres de notre petite chapelle.

A la suite des services, beaucoup de gens me demandent des livres ou des exercices de lecture, qu'ils emportent chez eux, et dont je crois qu'ils font un bon usage. Malheureusement le nombre de ceux qui, parmi eux, peuvent enseigner à lire est encore très limité.

Le service en langue hollandaise est régulièrement célébré, bien que les assistants y soient peu nombreux. Leur chiffre varie de trente à quarante, et vu l'état de dispersion et la triste manière de vivre des Bastards qui se trouvent dans le district, il n'est guère probable qu'il augmente. Je ne m'en regarde pas moins comme obligé de fournir à ces gens, aussi longtemps que je le pourrai, l'occasion d'entendre la Parole du Seigneur.

L'école du soir continue d'avoir lieu deux fois par semaine pour les jeunes gens de la station ; et en tenant compte du chiffre de la population, je puis dire qu'elle est bien fréquentée. Je crois aussi qu'elle fait du bien, non seulement en répandant la science de la lecture, mais encore en faisant naître dans les esprits le désir d'entendre les choses qui appartiennent à la vie éternelle.

Un des bons effets produits par la fondation d'Hermon a été de provoquer un réveil dans l'âme d'un assez grand nombre de personnes qui, après avoir quitté d'autres stations missionnaires, avaient trop souvent aussi abandonné la voie du salut. Cet effet continue à se produire, et je fais tout mon possible pour l'entretenir. Depuis deux ans plusieurs individus de cette classe sont retournés dans les stations qu'ils avaient quittées, afin d'y recevoir de nouveau les instructions des pasteurs qui les avaient les premiers amenés à la connaissance de Christ, et j'ai appris avec bonheur que quelques-uns d'entre eux ont été réadmis dans le sein de l'Eglise, tandis que d'autres, anciens candidats au baptême, ont pu le recevoir enfin.

Notre Eglise elle-même s'est accrue par l'admission de personnes qui, forcées par les circonstances à s'éloigner des autres stations, et privées ainsi de l'usage des moyens de grâce, étaient, jusqu'à un certain point, retournées aux coutumes païennes des Bassoutos. Quand ces gens se réveillent et cherchent sincèrement le pardon de leurs fautes, je les reçois

à la communion, mais jamais sans leur avoir fait subir quelques mois d'épreuve. J'exige aussi, toutes les fois du moins que la chose est possible, qu'ils se rendent dans les Eglises dont ils avaient autrefois fait partie, afin d'y exprimer publiquement leur repentir de leurs fautes passées, et d'y réclamer une part dans les prières des fidèles.

Je regrette d'avoir à dire que ce mouvement s'est presque exclusivement manifesté parmi les femmes. Je n'ai pu réadmettre encore de cette manière que trois hommes. Trop souvent les hommes, se trouvant dans le cas de rechute, s'efforcent de prolonger le sommeil de leur conscience en se tenant éloignés du missionnaire et de la maison de prières. J'aime à croire que la fidélité et la persévérance de leurs femmes, comme aussi les accroissements incessants de l'Eglise, seront pour ces gens un pressant appel et les amèneront à se dire : Que nous servira-t-il de gagner les choses de la terre, si nous perdons nos âmes? Et j'ai cette espérance sur le compte de plusieurs. Mais le pouvoir de Satan est encore grand sur eux. Un seul fait montre à quel point ses artifices pour éloigner les âmes de Christ sont perfides. J'ai connu ici des hommes qui, tout en abandonnant l'Eglise et les moyens de grâce, s'étaient, pendant plusieurs années, abstenus des vices les plus grossiers de leur tribu, entre autres de la polygamie, mais qui, dans ces derniers temps, et depuis qu'ils ont vu le mouvement que l'Esprit du Seigneur a fait naître en notre faveur, ont acheté d'autres femmes et se sont plongés plus avant que jamais dans le bourbier de l'iniquité.

Notre classe de candidats s'est accrue de quelques nouveaux convertis, et nous avons, durant l'année, formé une autre classe de gens qni cherchent la vérité. Il se trouve dans l'une et dans l'autre quelques âmes intéressantes. Des vieillards ou des infirmes, dont la course terrestre sera bientôt terminée, y sont assis à côté de jeunes gens vigoureux, et tous ensemble demandent : « Que dois-je faire pour être

sauvé? » C'est chose touchante que d'entendre ces gens raconter l'expérience qu'ils ont faite de la vanité des plaisirs de la terre, et l'état de dégradation où ils vivaient avant d'avoir connu Christ. Parmi eux se trouve un jeune homme qui, après avoir, il y a cinq ans, suivi une instruction religieuse à Béerséba, avait abandonné l'Evangile, et s'était livré à la poursuite de tous les plaisirs criminels, mais qui aujourd'hui pleure amèrement le temps qu'il a perdu à essayer de saisir cette ombre vaine. Il nous disait un jour : « Lorsque je quittai mes vrais amis, je courus à la circoncision, m'imaginant qu'en passant par ces rites païens, je serais initié à l'état d'homme fait. Je recherchai ensuite les danses sauvages de notre nation, en me disant que j'y trouverais du plaisir. Pour montrer que j'étais un homme, je bus à grands traits la bière des Bassoutos, et je m'adonnai à toutes les convoitises charnelles, en essayant d'oublier mon Dieu. Mais à quoi tout cela m'a-t-il profité? Suis-je un homme? Non. J'ai été un insensé. Mais dans sa bonté, le Seigneur a envoyé son serviteur vers moi, et cela au moment même où je pensais ne plus entendre la voix de la sagesse. Il m'avertit de fuir la colère à venir. J'ai été cherché et retrouvé par Jésus. »

Ecoutez encore le témoignage d'une femme qui a vieilli au service du monde et dans les ténèbres du paganisme. Elle aussi énumère avec bonheur les merveilles de la grâce à son égard. Elle dit comment ses premières années se passèrent (comme se passent, hélas! celles de la plupart des femmes de sa tribu), dans les alarmes de la guerre, dans les souffrances de la faim, dans la fuite de lieu en lieu, dans la crainte des hommes, dans la crainte des bêtes féroces. Elle raconte comment elle fut entraînée à prendre part aux horribles festins des cannibales, d'abord en vue d'assouvir sa faim, et ensuite par un goût dépravé pour la chair humaine. Quand elle retrace ainsi quelques-unes des scènes sanglantes dont elle fut jadis témoin, des visions affreuses se dressent devant

elle ; les corps mutilés de ses victimes semblent reprendre vie pour l'accuser devant le tribunal de Dieu. Elle reste alors comme frappée d'horreur; mais quand ensuite elle regarde à Jésus, l'espérance lui revient ; elle se réfugie sous la robe de justice qu'il étend sur les pécheurs, et c'est là, là seulement, qu'elle se sent à l'abri des châtiments qu'elle avait mérités. Ah ! si le sceptique qui met en doute les bons effets des œuvres missionnaires pouvait entendre de pareils récits ! S'il pouvait voir la joie de ces pauvres pécheurs à la pensée qu'ils sont rachetés ! Il renoncerait alors pour toujours, j'en suis sûr, à célébrer *le bonheur* des enfants de la nature, et pour peu qu'il eût un cœur d'homme, on le verrait verser une larme de pitié sur ceux qui sont encore païens, et peut-être faire monter vers le ciel une prière en notre faveur.

Avec de pareils encouragements je dois, chers frères, croire que le Seigneur est avec moi, et reconnaître qu'il s'est montré plein de gratuité envers son serviteur. Combien de missionnaires dévoués ont travaillé des années sans voir de pareils fruits de leurs travaux ! Je pense souvent à ces frères qui, évangélisant autrefois à Calcutta, s'écriaient : « Oh ! un converti ! Un chrétien ! Une âme qui se donne à Christ ! » *Une seule âme* gagnée les aurait comblés de joie. Béni soit le Seigneur de ce qu'il nous a donné, à nous, *des âmes* pour notre salaire.

Il me reste à dire que le bâtiment qui doit servir de maison d'habitation au missionnaire avance et recevra bientôt sa toiture. L'accroissement de la congrégation nous fait maintenant une nécessité d'agrandir la chapelle. Je m'emploierai à cette œuvre dès que j'aurai les matériaux et l'argent nécessaires.

Résumé général :

Membres de l'Eglise.............	36
Candidats.................... ...	13

Personnes qui cherchent la vérité..		15
Elèves de l'école du soir..........		30
Auditeurs habituels de......	250 à	300

J'ai vu cette année, dans quelques circonstances extraordinaires, ce dernier chiffre s'élever à plus de 500.

H. Moore Dyke.

STATION DE MOTITO.

Lettre de M. Frédoux, *écrite sous la date du* 5 *avril* 1856.

Etat de la station. — L'école. — Extraits du journal du missionnaire. — Visites dans les villages. — Entretiens divers. — Un ouragan. — Une épizootie. — Un décès et un enterrement. — Un baptême. — Faits divers.

Motito, le 5 avril 1856.

Messieurs et très honorés directeurs,

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint un journal de quelque étendue, auquel je n'ajouterai ici que peu de mots.

La paix continue à régner aux environs de Motito, malgré certains bruits, fondés ou non, qui s'y répandent quelquefois. Le plus grand fléau de cette contrée est aujourd'hui, et depuis longtemps déjà, l'épizootie connue sous le nom de *lungsickte*. Elle a étendu ses ravages jusque chez les Bamanguatos, et peut-être plus loin encore. Cependant elle a épargné jusqu'à ce jour les troupeaux peu nombreux de Motito. Cette épidémie continue à rendre les communications d'un lieu à un autre en général assez difficiles, et pourrait nous placer, isolés comme nous le sommes ici, dans de véritables embarras.

Depuis le temps où les champs de blé ont eu besoin de gardiens, nos congrégations ont été, comme de coutume, beaucoup moins nombreuses qu'auparavant. Jusque-là, j'avais continué d'avoir un fort bon auditoire pour une population comme la nôtre; et bien que celui qui se dit le chef de Motito nous soit peu favorable, j'ai lieu de croire qu'aussitôt après la moisson l'église se remplira de nouveau. Je n'ai pas, cette année, suspendu l'école pendant l'époque qui va finir, et elle a continué d'être suivie par quelques enfants, peu nombreux, il est vrai. J'espère qu'avant longtemps ils le seront davantage. Quelques adultes semblent vouloir apprendre à lire ; je fonderai probablement une école spéciale pour cette classe de personnes. J'ai appris avec plaisir qu'une petite fille de l'un de nos villages s'est mise, sans que je lui en eusse donné l'idée, et même à mon insu, à tenir chaque soir une espèce de petite école chez elle. Sa mère fait partie du troupeau, mais son père est un de ceux qui ne viennent jamais à l'église.

En me recommandant de nouveau à vos prières, je demeure, Messieurs et très honorés directeurs,

Votre tout dévoué,

J. Frédoux.

Journal de Motito.

23 *Mai* 1855. —Visite au village de Mokharé (1). P. avait perdu son fils, qui mourut à Morokoeng, pendant qu'on le faisait passer par la cérémonie de la circoncision. Lui-même était souffrant. Il me raconta qu'autrefois il avait reçu de fortes impressions religieuses, mais que son frère aîné l'avait détourné des choses de Dieu. C'était une bonne occasion

(1) La population de Motito, comprenant des Batlapis, des Barolongs, des Bahouroutsis (Baharoutsis), des Baoankétsis, des Batlaros, est dispersée dans plusieurs villages séparés les uns des autres.

pour l'exhorter à s'occuper de son âme. Je lui dis qu'il avait donc entendu la voix de Dieu, et lui citai le passage : « Si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez point vos cœurs. » Je lui fis remarquer que Dieu l'avait longtemps supporté, et l'engageai à prendre garde cette fois à lui-même, à penser à ses péchés, lui rappelant la faute que récemment encore il avait commise, en envoyant à la circoncision le fils qui venait de lui être enlevé. Enfin, je l'exhortai à se repentir et à confesser à Dieu ses péchés, dont il pouvait encore obtenir le pardon.

29 *Mai*. — Visite au village des Barolongs. Le pauvre Morisanyané (dont je parlais dans un précédent journal) me parut être près de sa fin. Lui-même me dit : « Je suis un homme mort » (*ki nyélétsé*). Je lui parlai à peu près comme suit : « Votre état m'inspire beaucoup de compassion. Oh ! si vous aviez servi Jésus ! Alors vous ne seriez pas à plaindre ; car, en quittant la terre, vous iriez auprès de lui. Mais vous ne l'avez pas servi... Toutefois, vous pouvez encore l'invoquer. Un malfaiteur, crucifié près de lui, lui adressa sa prière en mourant, et Jésus lui promit une place à ses côtés. Invoquez-le à votre tour, et il vous pardonnera. » Bientôt après je priai pour lui, puis, m'étant rapproché de sa femme et de deux ou trois autres personnes accroupies autour du feu allumé dans la hutte, je les exhortai à profiter du solennel avertissement qu'elles recevaient. Au bout d'un instant, la première fondit en larmes. Ayant encore adressé la parole à Morisanyané, je le quittai plein d'émotion.

Pendant une nouvelle visite que je lui fis dans la soirée, je lui racontai librement l'histoire renfermée dans le traité qui a pour titre : *Le capitaine de vaisseau et son mousse*. Lorsque j'eus fini, s'adressant à sa femme, il lui dit : « Matsipa (1), j'entends Monarré. » Je l'entretins encore de Christ

(1) Mère de Tsipa ; Tsipa est le nom de sa fille. — *Monarré* est une corruption du mot hollandais *mynheer* (monsieur).

mourant pour sauver les pécheurs, et lui citai le passage : « Dieu a tant aimé le monde, » etc, ainsi que la parabole des ouvriers loués à des heures différentes (Matth., XX). Il semblait écouter avec plaisir.

2 *Juin.* — Etant allé revoir ce pauvre vieillard, il me demanda s'il y avait des *nouvelles*. Cette question se présente d'elle-même dans ce pays ; mais combien elle semblait peu convenir à un homme dans un état pareil au sien ! Au reste, il était un peu mieux, sous quelques rapports du moins, et sa vie devait se prolonger sur la terre quelque temps encore. A cette époque, il avait, à ce qu'on me dit, donné quatre têtes de gros bétail aux médecins indigènes, pour qu'ils le délivrassent de sa maladie.

4 *Juin.* — Je trouvai cet homme sensiblement mieux. Un feu allumé dans sa hutte y répandait de la fumée ; je lui demandai si elle ne l'incommodait pas ; il me répondit que non. Ces gens-là sont très durs. Leur sensibilité physique autant que morale paraît peu développée, et il n'est pas probable qu'ils soient capables d'éprouver des souffrances aussi vives que les Européens.

Nous rouvrîmes ce jour-là notre école, qui avait été suspendue à cause des travaux des champs. Une cinquantaine environ d'enfants et autres personnes y assistaient; mais ce nombre ne se soutint pas. La veille, notre chantre, qui avait été mordu par un lion (1), avait pu reprendre ses fonctions.

7 *Juin.* — Vers le 2 de ce mois, Mochuara, le vieux chef des Barolongs qui émigrèrent autrefois de Motito à Sétlagolé, mourut à Nyessa. Depuis longtemps déjà, il était aveugle et très infirme, et son autorité était passée entre les mains de son fils Makhobi, chef actuel de cette partie de la tribu. Mochuara se montra toujours, je crois, affable et bienveillant envers les missionnaires ; mais, du reste, il n'abjura jamais le paganisme. Sous ce rapport, son fils lui ressemble assez.

(1) Voir mon précédent journal.

Dans une visite au village de Mokharé, je trouvai Mapoukoumoussi (la vieille femme dont il était question dans mon précédent journal) occupée dans sa cour à découper des melons indigènes pour les faire cuire. Elle me dit qu'elle continuait à penser aux choses du ciel et ne les oubliait point. Je lui demandai si elle se croyait très bonne. Elle répondit que oui, sans hésiter. Je répétai ma question et obtins la même réponse. Cela m'étonnait quelque peu. La pauvre femme avait cru que je lui demandais si elle pensait, non qu'elle-même, mais que Dieu fût très bon (entre les pronoms *tu* et *il*, il n'y a que peu ou point de différence en séchuana). Du reste, elle s'expliqua ensuite, et avoua que, pour elle-même, elle était loin d'être bonne.

Je trouvai Mokharé, le chef de ce petit village, assis sous son *loöbo* (espèce d'abri où se tiennent et travaillent les Béchuanas). Depuis quelque temps il n'avait pas paru à l'église, où, d'habitude, il est assez assidu. Je lui demandai s'il était malade. Il me répondit qu'il l'était, à cause ou à l'occasion de la mort de l'une de ses femmes, qu'il avait perdue récemment, et qu'il se soignait *(kia ikoka)*. Mochuara était, dit-il, du même âge que lui. Je pris occasion de cette parole pour lui dire qu'il nous faut chercher le Seigneur pendant que nous vivons encore.

10 *Juin* (dimanche). — S., jeune homme qui, depuis longtemps, a reçu des impressions religieuses, et dont la conduite est régulière, mais qui n'avance pas, vint chez nous. Il devait partir le lendemain pour un voyage au Khalagari, et il me l'annonça. Après cela, il restait là tranquille, il toussait, et je compris bientôt qu'il voulait aborder le sujet de la religion. Enfin il ouvrit la bouche et dit quelques mots, mais, comme cela est très souvent le cas, d'une manière un peu générale et vague. Je lui parlai à peu près comme suit : « Si les paroles que nous annonçons étaient les nôtres, il serait permis de ne pas les recevoir ; mais ce sont les paroles de

Dieu même que nous vous répétons. Voilà bien longtemps que vous laissez paraître des sentiments religieux. Ces sentiments, je le crois, vous viennent de Dieu; mais prenez garde à vous-même. Il est des gens qui, après avoir eu des pensées sérieuses, retombent dans un endurcissement et dans une indifférence pires que leur premier état. Prenez garde qu'il n'en soit ainsi de vous, etc. »

18 *Septenbre.* — Un bruit fort étrange s'était répandu dans la contrée. On racontait qu'il était arrivé des *likoualo* (lettres ou journaux) annonçant que des ténèbres extraordinaires allaient couvrir le pays pendant plusieurs jours; que pendant ce temps chacun devrait rester enfermé dans sa maison, sans en sortir, même pour des besoins naturels; qu'en conséquence, il fallait faire provision d'eau et de bois. Les Béchuanas sont très superstitieux, et par là peuvent paraître parfois bien stupides. Ils ne le sont pourtant point à d'autres égards. Au reste, bien que ce bruit fût assez répandu, il ne parut pas préoccuper bien vivement les esprits.

14 *Octobre* (dimanche).—Des Barolongs arrivèrent le soir de Morokoeng. Maïkécho, le chef de cet endroit, leur avait dit de venir descendre chez nous et de nous remettre en même temps un mouton, dont il faisait présent à ma femme. Je leur demandai pourquoi il avaient voyagé le dimanche. Ils me répondirent qu'ils ne savaient pas que ce fût un dimanche. Ils disaient vrai peut être, mais il est vraisemblable que la sainteté de ce jour les préoccupait peu. Etant allé les voir quelque temps après, dans l'ancienne cuisine de Mme Jousse, où je les avais logés, je n'y trouvai qu'une partie d'entre eux, avec qui je m'entretins un moment. Je leur demandai des nouvelles de l'épidémie des bestiaux parmi les troupeaux de Morokoeng. Ils me répondirent qu'elle y faisait de grands ravages. — Mais qu'aimerez-vous donc quand vous n'aurez plus de bœufs, car vous n'aimez guère autre chose ?—Nous

ne savons, d'autant plus qu'il n'y a pas de *mabélé* (blé indigène). — Mais peut-on être heureux sans avoir rien à aimer ? — Non, on ne peut l'être. — Mais n'est-il donc rien, outre les bœufs et le blé, à quoi l'on puisse s'attacher ? — Non, rien ; car le menu bétail manque aussi. — Quant à nous, nous disons qu'il est autre chose encore, un trésor qui reste, quand même tous les autres biens auraient disparu : ce trésor est dans un autre monde, etc. — On écoute (ou plutôt, peut être, on n'écoute guère) en donnant des signes d'une approbation indifférente. — Si vous étiez sages, vous rechercheriez ce trésor-là. — *Lé ghalé* (sans doute). Ceci peut donner une idée des dispositions d'un grand nombre de Béchuanas.

23 *Octobre.* — Nous eûmes dans la soirée une tempête et une grêle terribles. Depuis quelque temps déjà, le tonnerre grondait, on voyait briller les éclairs, lorsqu'un autre bruit, assez semblable à celui d'un tonnerre lointain, mais égal et continu, se fit entendre. « Est-ce de la grêle qui approche? » dis-je à Mme Frédoux. Nous ne tardâmes pas à en avoir des preuves convaincantes, dans les vitres d'une de nos fenêtres donnant sur le couchant, qui se brisaient en mille morceaux, et le vent chargé de poussière qui s'engouffrait par là avec violence dans la maison. Un seul carreau de cette croisée fut tout à fait épargné. Deux autres fenêtres de notre maison et deux de l'église eurent aussi leurs vitres, ou complètement, ou en grande partie, abîmées par cette grêle, dont les grains étaient gros comme des œufs de pigeon et comme des balles de mousquet. Heureusement, celles de notre chambre à coucher, où dormaient nos enfants, ne souffrirent aucun dommage, et je ne pus m'empêcher d'en être reconnaissant.

Plusieurs des natifs avaient alors des champs de blé européen. Une partie de ce blé étant déjà avancée, les épis en furent coupés par la grêle. J'en vis, après le désastre, qui offraient un bien triste spectacle. Nous avions nous-mêmes de

l'orge en épi qui fut aussi maltraitée ; et en général, les légumes, la vigne, les arbres fruitiers ne furent pas épargnés. Ceux-ci, toutefois, ont rapporté considérablement cette année. Pendant ce même orage, deux énormes saules pleureurs, qui s'élèvent à droite et à gauche du presbytère, les plus beaux peut-être du sud de l'Afrique, avant ce jour, furent horriblement mutilés. On eût dit, le lendemain matin, qu'une troupe d'éléphants avait passé sur leurs têtes pendant la nuit. Une des nombreuses branches brisées avait environ trois pieds de circonférence.

26 *Octobre*. — G., venu la veille de Nyessa, me dit qu'il avait bâti dans ce village un *loöbo* pour y tenir les réunions religieuses présidées par lui. Quelques personnes de cette localité l'avaient chargé de me demander des petits livres pour apprendre à lire. Une dizaine environ d'habitants de ce village savent lire déjà. Il ne faut pas oublier que chez les Béchuanas tout lecteur est lecteur de la Bible, les autres livres manquant dans leur langue, sauf un très petit nombre, qui sont encore des livres de piété. G. me dit que les jours du dimanche, une partie des femmes de Nyessa s'abstenaient de bêcher la terre. Elles ne le faisaient pas, toutes du moins, par pur respect pour le jour saint, mais pour se reposer un peu des fatigues des autres jours.

Depuis longtemps déjà l'épizootie avait fait invasion parmi les troupeaux de ce village. Les habitants prétendaient, à ce que me dit G., que ce fléau leur avait été envoyé par les blancs, en punition de leur refus de recevoir l'Evangile, et qu'une fois leur bétail mort, ces étrangers viendraient s'emparer d'eux pour en faire des soldats.

23 *Novembre*. — Visite au village de Magano. J'y vis un ouvrier en cuivre occupé à faire ce qu'on appelle des *khotlos*. Ce sont de tout petits morceaux de laiton qui se portent comme ornement, et dont le nom a été donné par les Béchuanas aux capsules des fusils à piston. Ils se font de la manière

suivante : Le laiton, d'abord aminci à la filière, puis un peu aplati, est ensuite coupé par petits morceaux de deux centimètres environ de longueur. L'ouvrier, après cela, courbe ces morceaux un à un avec les doigts et avec une espèce de petit marteau. Il leur donne ainsi la forme de demi-cercles ; après quoi, il les arrondit en anneaux avec le marteau et à l'aide d'un poinçon fixé au bout d'un manche de bois. Cette opération est encore suivie d'une autre, qui consiste à les polir au moyen des mêmes instruments.

30 *Novembre.* — La nuit précédente fut signalée à Motito par un de ces terribles orages assez fréquents dans ce pays. Les roulements du tonnerre étaient très forts, et il y eut en particulier deux ou trois coups épouvantables. Dans un village situé à quelques centaines de pas derrière notre maison, la foudre tomba sur une hutte où une pauvre famille était réunie, et tua le plus jeune enfant en l'arrachant des bras de sa mère. Presque tous les autres membres de la famille furent aussi plus ou moins gravement affectés; quant à la hutte, elle fut littéralement réduite en cendres.

10 *Janvier.* — Un jeune homme de la tribu des Bamanguatos, qui travaillait pour nous, tua sur un de nos pêchers un *cobra di capello*, long de 1 m. 50 c., c'est-à-dire de taille moyenne. Des serpents de cette espèce se voient assez fréquemment à Motito. Il n'y a pas longtemps, le 19 du mois passé (mars), nous en tuâmes un jeune, découvert par ma femme dans un appartement privé, où il était allé s'établir. Cette espèce de serpent ne paraît que peu ou point différer de la *vipère haje*, si connue en Egypte, où, à ce que l'on raconte, les bateleurs, après lui avoir arraché ses crochets venimeux, l'emploient à divers tours, par lesquels ils excitent l'admiration et parfois la frayeur de la foule. L'un de ces tours consiste à la transformer en bâton. Il est donc possible que lorsque autrefois Aaron jeta sa verge devant le roi d'Egypte, et qu'elle se changea en serpent, ce serpent

était tout semblable à l'un de ces terribles *cobras* qui s'offrent quelquefois à notre vue ; tandis que les verges des magiciens de Pharaon étaient peut-être de ces serpents mêmes, préalablement changés par eux en bâtons, comme cela se fait au Caire aujourd'hui encore.

Pendant la soirée, j'aperçus dans ma chambre d'étude un petit animal qui montait le long du mur, où est adossée ma table à écrire, et qui ne tarda pas à s'arrêter. C'était un petit scorpion blanc, que je n'eus pas de peine à mettre dans l'impossibilité de nuire. Le nombre des animaux malfaisants, grands et petits, depuis les plus forts quadrupèdes jusqu'aux scorpions, aux scolopendres et aux insectes, est incroyable dans ce pays ; mais il est admirable de voir comme la prévoyance divine a pris soin de ne pas leur donner certaines dispositions qui eussent fait d'eux des êtres trop nuisibles.

11 *Janvier.* — Après avoir langui pendant bien longtemps, le pauvre Morisanyané rendit enfin, ce jour-là, son dernier soupir. Averti qu'il était à l'extrémité, j'allais le voir, lorsque, à peu de distance de chez lui, j'appris qu'on creusait sa fosse ; car, chez les Béchuanas, un homme est à peine expiré qu'on l'enterre. Je trouvai dans le *kraal* (1), où on allait l'ensevelir, un certain nombre d'hommes réunis, dont les uns travaillaient à la tombe et les autres regardaient faire. En attendant, le corps du défunt était étendu, enveloppé de peaux, dans le *loloapa* ou cour antérieure de sa hutte. La fosse achevée, on le fit passer, non par la porte de cette cour, mais par une autre ouverture pratiquée à cet effet, ni par l'entrée du *kraal*, mais par un autre endroit. Quand on l'eût déposé dans la tombe, qui était oblongue et avait quatre à cinq pieds de profondeur, on commença à le couvrir, puis on mit vers la tête ses souliers ou sandales et quelques morceaux de peaux qui lui avaient servi de tapis ; on enterra de plus, vers le même endroit, une petite poignée d'herbe

(1) Enceinte où l'on enferme le bétail.

(du chiendent) ; et l'on acheva ensuite de remplir la fosse, tout en piétinant avec soin la terre, à mesure qu'on l'y jetait. Après cela, l'un des fils du défunt, tenant d'une main un vase à traire (*khamèlo*) et un os de l'autre, prononça sur la tombe, en frappant avec l'os quelques petits coups contre le vase, les paroles suivantes : *Khamèlo éa khomo tsénou ki è, mi ou ré tlogèlé sintlé*, c'est-à-dire, littéralement : « Voici le vase à traire de tes vaches ; quitte-nous bien. » Ces paroles, on le voit, étaient adressées au mort. Enfin, à quelques pas de là, on versa de l'eau dans un *mogochana*, ou grand plat en bois, et on s'y lava les mains et les pieds.

Pendant cet enterrement, non seulement pas une larme ne fut versée, mais une grande indifférence semblait régner parmi les assistants ; et, chose qui ailleurs paraîtrait bien choquante, le jeune homme dont il vient d'être question, prit au travail une part principale, piétinant lui-même dans la fosse, sans éprouver le moindre scrupule ni causer probablement la moindre surprise, la terre dont on recouvrait le corps inanimé de son père. Les paroles citées ci-dessus furent aussi prononcées par lui avec la plus grande légèreté.

En présence de cette scène glaciale, désireux de prononcer quelques paroles utiles, je me sentais assez mal disposé pour le faire. J'élevai mon âme à Dieu, le priant mentalement de me venir en aide, et quand la fosse fut comblée, sans prononcer un discours, je fis entendre quelques avertissements sérieux. Trois chrétiens étaient présents ; l'un d'eux fit aussi, pendant qu'on se lavait, et en s'adressant à une ou plusieurs personnes, quelques remarques relatives au même objet. A la suite de l'enterrement, m'étant rendu auprès de la veuve, je la trouvai couchée sur son ventre, peut-être pour se conformer à un usage païen. Je l'exhortai à se convertir à Dieu, et elle fondit en larmes. En sortant de là, je trouvai chez le fils aîné du défunt, les trois chrétiens parlant avec sa femme des choses de la piété.

Suivant la coutume ancienne, on fit venir les bœufs de Morisanyané pour fouler sa tombe et en effacer les vestiges, et le soir on en tua un qui devait être mangé tout entier pendant la nuit. On appelle cet animal *mogoga* ou *motlonégo*. Les hommes seuls sont, à ce qu'il paraît, admis à en manger, à l'exclusion des femmes et des enfants, et si leur nombre n'est pas assez grand pour le manger tout entier pendant la nuit, on donne ce qui reste aux chiens, plutôt que de le garder jusqu'au jour suivant. L'estomac de ce bœuf fut, à ce qu'on m'a dit depuis, vidé sur la tombe, où l'on prononça en même temps les paroles suivantes : *Moshuang oa khomo tsénou ki o, ré gou tlapisa ka ona* « Voici le contenu de l'estomac de tes bœufs, avec lequel nous te purifions. » En outre, on traîna la peau de l'animal jusqu'à la cour de la hutte, et c'est vraisemblablement de là qu'est venu le nom de *mogoga* (de *goga*, traîner). Le jour qui suivit cette nuit, on tua un autre bœuf destiné, à ce qu'il paraît, à purifier la veuve, au moyen encore du contenu de l'estomac de l'animal, délayé cette fois dans de l'eau et appliqué ainsi au corps de la personne.

Ces funérailles, comme on le voit, furent en grande partie païennes ; elles ne furent pourtant pas de tous points conformes aux anciens usages. On n'y entendit point de cris funèbres, et le corps du défunt fut enterré couché et non assis dans la fosse (1).

Pendant sa maladie, ce pauvre homme m'avait toujours très bien reçu, sans que d'ailleurs les choses de l'Evangile parussent trouver beaucoup d'accès dans son intelligence et dans son cœur. Trois fois, sinon davantage, pendant ce temps, sa femme lui avait entendu dire : *Morimo*, *ou*

(1) On peut comparer ce qu'ont écrit M. Lemue et M. Moffat sur la manière d'enterrer les morts chez les Béchuanas (*Journal des Missions*, neuvième année, pages 260-261 ; *Vingt-trois ans de séjour*, etc., chapitre 19).

nthousé, ki ouèna m'opi ѐo o ré bopileng, « O Dieu, aide-moi ; c'est toi qui nous a créés. » C'était quelque chose dans la bouche d'un vieux Mochuana, qui s'était toujours tenu loin de la maison de prière.

Le lendemain du jour de sa mort, eut lieu à Nyessa celle de son frère Morisé. Celui-ci était depuis plusieurs années membre de l'Eglise de Motito. On trouve dans le *Journal des Missions* (vingtième année, pages 177-178) un discours de lui, recueilli par M. Lemue. Ce vieillard avait suivi l'exemple de l'époux de Nahomi ; quittant les lieux où est depuis long-temps établi le culte du vrai Dieu, il était allé habiter dans un village païen, parmi ceux de son peuple, il est vrai ; et là, comme Elimélek en Moab, il a fini sa vie. Puisse-t-il par les mérites du Rédempteur, avoir été admis au repos des bien-aimés de Dieu !

Ces deux hommes, ainsi que Mochuara nommé plus haut, étaient descendants de *Taou*, qui paraît avoir été le dernier chef de la tribu entière des Barolongs, et qui lui commandait probablement pendant la première moitié du siècle dernier. Il mourut à *Taoung*, lieu qui tire de lui son nom, et où résident aujourd'hui les Batlapis soumis à Mahoura. On nomme les ancêtres de Taou en remontant, à partir de lui, jusque vers la huitième génération, ce qui conduit sans doute, pour le moins, aux temps de Luther et de Calvin.

16 *Janvier* (mercredi). — Baptême de Mapoukoumoussi, nommée plus haut. Cette femme âgée, en montrant de l'attachement pour les choses de Dieu, s'exprimait trop ordinairement avec peu de clarté ; je ne comprenais pas bien la nature ou la profondeur des sentiments de piété qu'elle faisait paraître ; et son admission dans l'Eglise avait jusque là été différée. Cependant la pauvre femme était non seulement avancée en âge, mais habituellement malade, et finalement elle devint très mal et parut toucher au terme de sa vie. C'est dans ces circonstances que le 16 janvier, je me

décidai enfin à lui administrer le baptême. Accompagné de deux ou trois chrétiens, je me rendis à cet effet auprès d'elle dans la soirée, aussitôt après le service hebdomadaire que nous avons chaque mercredi. Elle était, comme de coutume, couchée dans la cour de sa chétive habitation ; et c'est là qu'en présence d'un certain nombre de personnes de la famille ou du village, eut lieu la cérémonie. Je lus d'abord une portion de l'Ecriture, ajoutai quelques réflexions, puis procédai au baptême et offris à Dieu une prière.

Mapoukoumoussi vécut encore jusqu'au 8 février suivant, où elle expira pendant une visite que je lui fis. Le 14 janvier, elle avait paru incertaine relativement à la part qui lui était réservée après sa mort. Le jour du baptême, quelque temps avant l'heure où elle le reçut, elle dit quelques mots, et fit quelques réponses que j'aimai davantage. Elle ne pouvait pas d'ailleurs beaucoup parler. La veille, elle ne m'avait pas répondu, et je ne pus pas non plus, au moment de la cérémonie, obtenir d'elle aucune parole. Pendant les jours qui suivirent, elle sembla manifester plus de confiance qu'elle ne l'avait fait auparavant. C'est ainsi qu'une fois, à ce que je compris, elle prononça distinctement ces mots : « J'aime mon Seigneur. »

22 *Janvier*. — Je trouvai, chez le défunt Morisanyané, sa fille et sa belle-fille occupées à faire des *tlatlanas*. Ce sont des chapeaux de femmes destinés à les garantir du soleil, et qui ont exactement la forme du toit des huttes béchuanases. La veuve de Morisanyané ne tarda pas à paraître aussi. Nous causâmes un moment, et je tâchai de dire quelques choses utiles. Voici à peu près quelques-unes des paroles qui furent échangées entre la belle-fille et moi. *Elle :* Nous ne devons pas dire que nous servirons Dieu, car nous mentirions. — *Moi :* Ne parlez pas ainsi ; il vous faut vous convertir à Dieu en effet. — Mais le mensonge doit aussi être jugé. — Sans doute ; mais si vous ne vous convertissez

pas, quand bien même vous n'auriez pas menti de cette manière, cela ne vous empêchera pas d'aller à la perdition. — Nous n'ignorons pas que nous y allons ; nous savons que nous allons à la perdition. — Ah ! si vous le croyiez véritablement, vous ne resteriez pas immobiles ; vous chercheriez à fuir. — Mais ce n'est pas à dessein que nous persévérons dans la mauvaise voie, *ga ré itiré;* nos cœurs sont attachés à la terre ; nous ne pouvons pas autrement. — Ce sont là de vains prétextes ; ils ne vous serviront de rien.

25 *Janvier*. — Un homme me salua du nom de *Morimo oéchou* (mon Dieu). — *Ou boua yang*, « Comment parlez-vous ? » m'écriai-je. — « Ha ! j'ai mal fait, » reprit-il : *Ki léohilé*. Le nom de *Morimo* n'est pas, pour les Béchuanas, ce nom incommunicable qu'on ne doit prononcer qu'avec un respect mêlé de crainte.

28 *Janvier*. — R., homme âgé déjà et membre de l'Eglise, désira d'avoir un moment d'entretien avec moi. Il voulait me raconter un rêve remarquable qu'il avait fait récemment, étant malade. Il lui avait semblé voir un feu immense, effroyable, terrifiant, qui ne tarda pas à l'atteindre. Des brandons enflammés, volant d'une manière épouvantable, vinrent tomber autour de lui. Toutefois ces gerbes terribles respectèrent l'espace où il se trouvait. Il aperçut en même temps, à sa droite et à sa gauche, en dehors de la zone parcourue par le feu, des gens qui jouissaient d'une entière sécurité, tandis que derrière lui, du milieu de l'obscurité de la fumée, s'élevait un bruit affreux.

4 *Février*. — Des marchands anglais, venus de l'intérieur, étaient à Motito depuis deux jours. L'un d'eux me donna des détails sur la fin de Connolly, son compagnon, dont nous avions appris la mort plus de huit mois auparavant. Connolly avait vécu assez longtemps à Motito, et c'est lui qui bâtit la maison de M. Jousse, transformée depuis en église. Un jour, qu'avec son ami il était allé se baigner dans une rivière, il

fut saisi par un crocodile. Son ami lui prenant le bras droit et le tirant avec force, parvint cependant à le délivrer. Sa mort eut lieu quelque temps après cet accident ; mais il ne paraît pas, comme on nous l'avait fait entendre, qu'elle ait eu pour cause principale les blessures que lui fit l'amphibie, mais plutôt une maladie intérieure. Il fut enseveli par son compagnon, à huit jours environ au-delà de la résidence du chef Sékhomé.

8 *Février*. — C'est ce jour là, comme je l'ai dit plus haut, que mourut Mapoukoumoussi. A peine avait-elle cessé de vivre qu'on s'empressa d'allumer du feu dans sa cour, et un peu après je remarquai que plusieurs femmes se mirent de la cendre au-dessus des yeux ou d'un œil (tous les membres de sa famille sont encore païens). C'était, à ce que j'ai appris depuis, un préservatif contre la cécité qui aurait pu résulter de l'acte de regarder un cadavre. L'enterrement eut lieu au cimetière, non cependant sans que la famille eût fait à cela quelques difficultés. Dès le jour du baptême, auquel elle ne s'opposait pas, la question du lieu de la sépulture avait été agitée. Une des objections qu'on faisait valoir, c'est qu'on manquerait de porteurs. A l'heure du décès, deux des fils de Morisé, notre chantre et le jeune homme dont il est parlé à la date du 10 juin, étaient présents. L'un et l'autre étaient d'un avis conforme à mes vœux, et le dernier dit que, n'eût été la maladie des bestiaux, qui ne permet pas de voyager de Nyessa ici avec des bœufs, le corps de son père eût été mis dans un wagon et rapporté à Motito pour qu'il y reposât dans le cimetière. Les fils de la défunte, dont la résistance n'avait pas d'ailleurs été bien énergique, finirent par consentir à ce que leur mère fût enterrée dans ce lieu.

J. Frédoux.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE EN DEÇA DU GANGE.

La prédication itinérante.

Scènes de la vie missionnaire dans l'Inde.

Le missionnaire D. Sanderson, de la Société des Missions wesleyennes dans le district de Bangalore, écrivait récemment :

« Notre œuvre principale est la prédication en langue canaraise, et grâce au concours de nos frères indigènes, elle prend une extension toujours croissante. On l'écoute généralement avec faveur, et la connaissance des saintes Ecritures se répand de plus en plus autour de nous. Nous nous séparons ordinairement en deux petites troupes, chargées de visiter chaque semaine quatre villages et six autres endroits où se tiennent les assemblées du culte. »

M. Sanderson donne ensuite quelques extraits de son journal relatifs à cette prédication. Ainsi, sous la date du 2 août, il écrit :

« Arrivé ce matin devant une imprimerie indigène, j'y fus accueilli par une pluie de sable et de boue, à laquelle je ne fis pas beaucoup d'attention, et que mes auditeurs eux-mêmes finirent par faire cesser. Comme j'allais achever mon discours, un brahmine de petite taille s'avança et m'apostropha en termes grossiers. J'invitai l'auditoire à l'écouter. Alors, à ma grande surprise, il tira de dessous sa robe un manuscrit et se mit à lire un vrai sermon dirigé contre nous. Il y faisait

aux missionnaires un crime de venir détruire la religion du pays et abolir les castes. Sa lecture achevée, il m'adressa encore quelques phrases injurieuses. Je lui demandai alors froidement s'il avait quelque chose de plus à dire, et sur sa réponse négative, je repris à mon tour la parole. Commençant par les castes, je lui prouvai, d'après les livres sacrés de sa nation eux-mêmes, qu'elles étaient une invention toute humaine ; qu'un paria, s'il est pieux, est un véritable brahmine, et que le brahmine, s'il est vicieux, est le véritable paria. J'allais continuer, quand les nombreux brahmines qui se trouvaient dans l'assemblée, furieux de voir mes paroles approuvées du plus grand nombre, se mirent à faire du bruit, poussèrent des clameurs affreuses, et finirent par se retirer. Je pus alors adresser plus paisiblement quelques exhortations aux personnes qui restèrent autour de moi.

« En retournant chez moi, accompagné de quelques individus, je leur parlai avec beaucoup de liberté, et je crois avec quelque bénédiction. Rencontrant sur mon chemin un homme qui cherchait à s'acquérir des mérites aux yeux de la divinité, en procurant de la nourriture aux fourmis dont les nids bordaient la route, je lui enseignai que le seul moyen de salut se trouve dans l'expiation des péchés par le sang de Jésus-Christ. »

Quelques jours plus tard, le 14, M. Sanderson écrit :

« Je me suis rendu de nouveau auprès de l'imprimerie que j'ai déjà mentionnée. Un brahmine qui demeure en face, et qui s'est déclaré mon ennemi, parvint d'abord à éloigner tous ceux qui auraient voulu s'arrêter pour m'écouter. Comme brahmine, et comme brahmine distingué, dit-on, cet homme jouit dans la contrée d'une grande influence. Voyant les effets de sa haine, j'eus recours à un expédient. Deux jeunes brahmines d'environ quatorze ans étaient là ; je leur demandai quel était l'objet de leurs études. Ils me répondirent d'une manière impertinente ; mais je leur citai un vers

d'un de leurs poëmes sacrés, et les priai de me l'expliquer ou de demander au brahmine de vouloir bien le faire. Celui-ci, loin de s'y prêter, essaya d'effrayer les jeunes gens, et finit par se mettre dans une colère si bruyante que les éclats de sa voix attirèrent autour de nous un concours de gens tel que j'aurais difficilement pu le rassembler moi-même. Mon but ainsi atteint, j'en profitai pour entrer en matière. Sachant combien les Indous sont passionnés pour les récits et les fables, j'adoptai cette forme d'enseignement et priai mon adversaire de se tenir tranquille, afin que tous pussent entendre ce que je racontais. Je lui offris, en outre, de prendre la parole avant moi, ajoutant qu'ensuite s'il voulait que je parlasse sur l'Evangile, je le ferais bien volontiers, mais que s'il préférait m'entendre prendre pour texte les livres sacrés indous, j'étais aussi tout prêt à le faire. J'allai jusqu'à lui proposer de réciter lui-même telle portion de ses livres qu'il voudrait, en m'engageant à l'expliquer vers après vers, ou bien de me laisser citer des passages de l'Ecriture sainte, qu'il commenterait lui-même. Toutes ces propositions ne firent qu'accroître sa colère; mais les assistants approuvèrent hautement mes procédés, et finirent par écouter attentivement l'exposition que je leur fis, d'après le Nouveau Testament, des insondables richesses qui sont en Jésus-Christ. »

Le 16 du même mois, nouvelle prédication en face des mêmes obstacles.

« Ce matin, écrit le missionnaire, ayant voulu prêcher dans une rue, auprès d'un lieu consacré à des rites idolâtres, j'en fus quelque temps empêché par un homme violent, que sans aucun doute les brahmines avaient envoyé là avec mission de faire du bruit et de couvrir ma voix. Je l'invitai à se montrer plus calme, mais ne réussis qu'à lui faire vomir contre moi un torrent d'injures et de paroles trop infâmes pour que je les répète. Les assistants, tout en blâmant hau-

tement ce bruyant personnage, n'osaient lui fermer la bouche, par crainte des instigateurs qui le mettaient en œuvre. A la fin pourtant il partit, et toute l'assemblée, que ses violences mêmes avaient rendu plus nombreuse, resta tranquillement à écouter la Parole sainte. J'ai remarqué souvent que supporter avec patience les outrages, est un excellent moyen de produire une impression favorable sur ce peuple, qui n'a jamais rien vu de pareil. »

Ces exemples, qu'il serait facile de multiplier d'après la correspondance des missionnaires, prouvent que la prédication itinérante, ou en plein air, n'est pas toujours d'une exécution facile et sans inconvénients. Souvent les missionnaires qui s'y adonnent sont injuriés et maltraités plus brutalement encore, mais souvent aussi des effets d'un tout autre genre les dédommagent amplement de ces légères souffrances « qui ne font que passer. » C'est surtout quand ils retournent dans des localités visitées déjà quelques fois par eux qu'ils reçoivent du Seigneur ces précieux encouragements. Ecoutons le Rév. Porter, de Cuddapah (poste de la Société des Missions de Londres), raconter quelques-unes de ces joies.

« Nous avons, écrivait-il en février dernier, visité plusieurs villes ou villages du pays de Mysore, et en particulier les villes importantes de Papumpully et de Chintamanypetta, où beaucoup de personnes ont écouté la Parole avec empressement. Dans la dernière, je suis entré dans plusieurs maisons et ai été heureux d'y trouver quelques-uns de nos livres soigneusement conservés et étudiés le soir en famille, après la cessation des travaux de la journée. A Cotta-Cotah, grand village situé à 16 milles de Mudnapully, je trouvai parmi les *chettis* (commerçants) un remarquable esprit de recherche. Dans nos voyages précédents, nous leur avions vendu ou donné des traités et quelques exemplaires des saints Livres. Ils nous dirent qu'ils les avaient lus, et plusieurs en ajoutant qu'ils regardaient comme parfaitement véritables les instruc-

tions qu'ils y avaient trouvées. Ils nous prièrent ensuite de leur exposer les principales doctrines de la religion chrétienne. Pour répondre à ce désir, je leur parlai des attributs de Dieu, de la corruption du cœur humain et du moyen de salut que Dieu nous a préparé en nous envoyant un médiateur, insistant surtout sur la haine que Dieu porte au péché, et sur la miséricorde qui éclata dans la venue et dans les souffrances de Christ. Tous m'écoutèrent avec la plus sérieuse attention et j'en entendis plusieurs s'écrier : « C'est la vérité. » En allant aux informations, j'appris qu'un grand nombre d'entre eux avaient renoncé au culte des idoles, mais que, ne sachant pas mieux, ils adressaient leurs adorations au soleil comme à la manifestation la plus éclatante de la divinité. Nous nous efforçâmes de leur faire sentir la folie de cet autre genre de paganisme et dirigeâmes leur attention vers le Soleil de justice, seul refuge assuré pour les pécheurs. »

Dans un autre village, nommé Ragavarajoopilly, M. Porter voit se produire, sous une forme bien plus prononcée encore, les effets de la prédication chrétienne.

« Là, dit-il, j'allai voir la femme d'un fermier qui, avions-nous appris, témoignait un vif désir d'apprendre à bien connaître les faits et les doctrines de la religion chrétienne. Elle me reçut avec beaucoup de joie, me dit qu'elle souhaitait depuis longtemps de me voir et qu'elle se sentait heureuse de ce que ce désir était enfin réalisé. Elle me conduisit sur le haut de sa maison, où elle avait construit une sorte de petite hutte, dans le but de pouvoir être quelquefois seule pour penser à Dieu. Là, elle me dit qu'elle n'avait plus aucune confiance ni dans les idoles ni dans les brahmines, mais uniquement dans le vrai Dieu, qui a fait toutes choses ; que nos livres lui avaient parlé de ce Dieu et qu'elle voudrait que nos catéchistes pussent venir lire et prier avec elle. Quelques-uns de nos chrétiens d'Ubdoolapoor étaient venus quelquefois la voir ; elle s'en montrait reconnaissante et disait d'eux beau-

coup de bien. Dans la matinée je lui lus le petit traité intitulé : *Venez à Jésus*, et lui montrai la nécessité de croire à Celui qui seul a le pouvoir de sauver les pécheurs. J'insistai surtout sur le grand amour que ce bon Sauveur avait manifesté en prenant notre nature et en mourant pour nos offenses. Elle écouta tout avec une sorte d'avidité joyeuse. Dans le cours de la conversation, elle me dit que son père (instruit déjà, à ce qu'il paraît, par quelque missionnaire rencontré sur sa route) lui avait recommandé de ne plus croire aux dieux du pays, mais au grand Dieu que les hommes blancs adorent. Je lui enseignai une courte prière que je l'engageai à répéter soigneusement tous les jours. Elle alla ensuite chercher sa mère, âgée d'environ quatre-vingts ans, sa fille et les enfants de celle-ci, de sorte que j'eus bientôt le plaisir de prêcher la Parole de vie devant quatre générations réunies. Toutes se montrèrent attentives, et appelèrent mes paroles de bonnes nouvelles, en ajoutant que les brahmines ne leur avaient jamais rien dit de semblable.

« Dans l'après-midi nous montâmes de nouveau tous ensemble au haut de la maison, et j'y lus une portion des Saintes Ecritures. A ma demande, la fille ôta du cou de l'un de ses enfants une petite idole qui représentait Cotye (le dieu singe), et me la donna en disant que cela n'était bon à rien. Dans la soirée un grand nombre de parents de notre hôtesse, invités par elle, se réunirent dans sa maison et nous écoutèrent leur parler de Jésus-Christ jusqu'à minuit. Nous les renvoyâmes après avoir solennellement invoqué la bénédiction divine sur cette intéressante famille. »

Ne dirait-on pas une scène biblique ? Cet accueil fait au messager de la Parole sainte, cette chambre haute, cette famille avide d'instruction, ces exercices de prédication et de prières qui se prolongent jusqu'au milieu de la nuit, tout cela rappelle la présence d'un Pierre à Césarée, ou d'un Paul à Troas. Ainsi l'esprit du Seigneur est toujours le même, va-

riant ses opérations suivant la différence des lieux, des temps ou des mœurs, mais produisant dans les âmes les mêmes désirs, la même docilité, les mêmes effets. Admirons ici son efficacité sous un autre rapport. Chacun sait les destinées que font à la femme les religions et les mœurs de l'Orient, de quel mépris elles la frappent, à quel misérable état d'esclavage elles la réduisent. Mais l'Evangile est la loi d'affranchissement, et dans cette humble histoire du village de Ragavarajoopilly, comme partout où il paraît, on le voit relever la femme et lui apprendre, en réjouissant son cœur, qu'elle aussi peut s'adresser à Dieu comme à son Père.

Le révérend M. Porter, en rendant compte de l'état de Cuddapah, dont il a la direction, annonce que dans le courant de l'année dernière il a eu le privilége d'administrer le baptême à soixante individus, la plupart adultes. Le chiffre des Indous professant le christianisme dans cette station est de 658, déduction faite de 116 personnes qui ont été récemment, par suite de convenances topographiques, rattachées à une nouvelle station fondée dans les environs.

Ainsi se forment et se multiplient dans l'Inde les Eglises où le nom de Christ est invoqué et béni. Qui ne se sentirait heureux et fier d'appartenir à une foi dont la puissance d'expansion se manifeste avec une telle constance et par des faits si dignes d'admiration ?

PAYS BIRMAN.

Lettre d'un évangéliste indigène.

En rappelant, dans notre dernière livraison, les admirables succès que l'Evangile obtient parmi les Karens du Birman, nous avons vu avec quel dévouement les pasteurs et les

évangélistes indigènes se consacrent à cette œuvre. Quelques épisodes de la vie de l'un d'eux, racontés par lui-même, donneront une idée de leurs épreuves. Cette relation remonte à une époque déjà ancienne, mais qu'importe la date des beaux témoignages rendus à la vérité, ou que fait l'âge des salutaires exemples donnés aux hommes?

En 1842, les missionnaires baptistes reconnaissant qu'il leur était impossible de visiter eux-mêmes les Karens dispersés dans le Birman proprement dit, mirent à part, pour remplir cette mission, quelques indigènes bien qualifiés, auxquels ils imposèrent les mains. Peu de temps après, l'un de ces agents, nommé Sau-Le, écrivait :

« Je désire faire connaître à ceux de mes frères qui vivent dans le pays des étrangers (c'est-à-dire dans la partie du Birman qui appartenait alors aux Anglais) combien nous avons d'obstacles à surmonter pour prêcher l'Evangile de Christ, nous qui vivons sous le gouvernement birman. Nous n'allons pas aisément partout où nous voudrions nous rendre. Cela est au contraire excessivement difficile. Dernièrement je résolus d'aller, avec un de mes collègues, prêcher dans un certain village. Le jour finit avant que nous fussions arrivés, et nous fûmes obligés de monter sur un arbre pour y passer la nuit. Bientôt une pluie violente vint fondre sur nous, et nous avions à craindre les tigres et les éléphants, car nous étions au milieu d'une forêt déserte (1); mais le Seigneur nous garda...

(1) Le missionnaire qui transmet ce récit dit que, dans les forêts du Birman, les arbres mêmes n'offrent pas un asile sûr contre les bêtes sauvages. Les léopards et les tigres savent très bien y monter eux-mêmes quand ils espèrent y trouver une proie. « Nos prédicateurs indigènes, ajoute-t-il, voyageant seuls ou en très petites troupes, sont beaucoup plus exposés, qu'on ne le croit, à devenir la proie des bêtes féroces. Pendant mon séjour à Tavoy, trois de nos aides karens, qui avaient tous fait partie de ma classe de théologie, furent dévorés par des tigres. Jamais cependant la crainte de ces dangers ne les empêche d'aller remplir leur tâche. »

« Dès le point du jour nous continuâmes notre route et atteignîmes un village birman où nous prêchâmes. Le village karen où nous voulions nous rendre n'était pas loin de là; mais les Birmans, qui nous en séparaient encore, étaient en guerre les uns contre les autres, de sorte qu'il nous fut impossible de passer à travers eux, et que nous dûmes retourner sur nos pas. Voyant cela, nous nous dirigeâmes vers un autre village. Surpris de nouveau par la nuit, nous entrâmes, pour la passer, dans le monastère d'un prêtre bouddhiste. Là, après avoir pris notre repas du soir, nous crûmes qu'avant de nous livrer au repos notre devoir était de prêcher Christ au prêtre. J'allai donc auprès de lui; mais dès que j'eus prononcé quelques paroles, et qu'il eut appris ainsi que nous étions des chrétiens, il saisit un bâton, se précipita sur nous et nous chassa du monastère au milieu de l'obscurité.

« Après cela, quelques personnes mal disposées à notre égard informèrent le gouverneur que j'allais prêcher de côté et d'autre, et aussitôt des gens furent envoyés pour s'emparer de moi. Ils me conduisirent à Rangoun et me jetèrent dans l'étable de la prison. Mes pieds furent mis dans des fers et relevés de telle manière que je ne pouvais ni m'asseoir ni me coucher. Ce fut dans cette position que je dus passer la nuit. En outre, nous étions dans la saison froide, et on me dépouilla de tous mes vêtements, en ne me donnant pour les remplacer qu'une petite couverture sale et déguenillée qui me laissa trembler de froid toute la nuit. Enfin j'étais très affamé et altéré, et l'on ne me donna rien, ni à manger ni à boire. Le lendemain on me conduisit devant le gouverneur, qui ordonna de me pendre par les talons dans la cour de son palais, en présence de tout le peuple, et de me frapper de coups de bâton jusqu'à ce que j'eusse indiqué les noms de tous les Karens chrétiens. Alors je me remis à Dieu, le priant dans mon cœur sans interruption, et il

me soutint au point que je ne me sentis nullement effrayé, et résolus de souffrir et, s'il le fallait, de mourir plutôt que de trahir un seul de mes frères. Je savais que tous ceux que j'aurais nommés auraient été persécutés, et pensai qu'il valait mieux qu'un seul souffrît plutôt que de les exposer tous à la persécution. S'il me fallait mourir, au moins je mourrais seul. Quand donc on me demanda : « Combien d'entre vous sont-ils devenus disciples de Jésus-Christ? » Je répondis : « Je ne puis pas vous le dire. Si je vous nommais tel ou tel individu, il se trouverait peut-être n'être pas un fidèle disciple ; j'aurais donc dit un mensonge et serais coupable devant Dieu. Vous pouvez prendre deux pierres, les mettre l'une sur l'autre et me broyer entre elles, si vous le voulez, mais il m'est impossible de vous dire les noms de ceux qui adorent véritablement le Seigneur Jésus. » On m'interrogea et on me battit ainsi plusieurs jours de suite ; mais le huitième jour on me relâcha, moyennant une amende de 500 roupies (1,250 fr.) que je payai.

« Un peu plus tard je fus jeté de nouveau en prison, pour avoir continué à prêcher. J'y restai sept jours et ne fus mis en liberté qu'après avoir payé une amende de 200 roupies. Après ce second emprisonnement, ma mère fit son possible pour m'empêcher de prêcher encore, mais je ne crus pas devoir l'écouter. Je me rappelais que les anciens chrétiens avaient souffert excessivement pour le nom de Christ, et que cependant ils étaient restés fermes. C'est pourquoi j'ai continué à prêcher. Frères, priez pour nous, afin que tout ce qui nous empêche d'annoncer l'Evangile soit ôté de devant nous, et que nous ayons, à cet égard, la même liberté que vous. »

GROENLAND.

Mission des Frères Moraves.

Un navire français, la *Reine Hortense*, ayant à bord S. A. I. le prince Napoléon, a fait, dans le courant de l'été, un voyage d'exploration dans les mers du Nord, et notamment le long des côtes du Groënland. Sur ces rives glaciales, les voyageurs ont trouvé une des plus anciennes et des plus célèbres missions protestantes: celle des frères Moraves, et une relation publiée par le *Moniteur universel* (numéro du 24 septembre dernier), a raconté les impressions que cette œuvre de dévouement a produites sur leur esprit. Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire ici quelques passages de ce récit.

Après avoir rappelé que d'anciennes colonies normandes ou scandinaves, fondées au Groënland, ont disparu, sans laisser d'autre trace de leur passage que de vagues souvenirs, l'auteur du récit continue en disant :

« C'est à la tradition des premières colonies normandes et à l'esprit de prosélytisme chrétien que l'on est redevable des établissements modernes que le Danemark a fondés sur la côte occidentale du Groënland. Au commencement du dix-huitième siècle, un curé des environs de Drontheim, nommé Eggède, homme d'une foi ardente mêlée d'illuminisme, se crut appelé à convertir les Esquimaux, que de vagues souvenirs représentaient comme une peuplade nombreuse, barbare, et plongée dans les ténèbres du paganisme. Pour obéir à la voix intérieure qui le poussait, Eggède abandonna sa cure, et, sans protecteur, sans ressources, suivi de sa femme qui partageait sa piété enthousiaste, il alla prêcher parmi les marchands de Bergen et de Drontheim, auprès des évêques de Norwége et jusqu'à la cour du roi de Dane-

mark, une sorte de croisade commerciale et religieuse pour la-conversion des Esquimaux et l'exploitation du Groënland. Après des efforts inouïs, il parvint à tourner de ce côté le zèle des missions protestantes, et le roi de Danemark mit quelque orgueil à faire revivre les droits que l'union de Calmar semblait avoir donnés à sa couronne sur toutes les anciennes colonies scandinaves. C'est de cette époque que datent les établissements modernes de la côte occidentale.

« Aujourd'hui, cent Danois environ sont fixés sur un développement de littoral de plus de trois cents lieues, et répartis en plusieurs résidences, dont les principales sont, du nord au sud : Upernavik, l'île Disko, Gotthaab, Fiskernœss, Frederikshaab, Arksuk et Julianeshaab. Ces quelques maisons en bois, autour desquelles est groupée une population de 9,000 Esquimaux, sont à la fois des missions et des comptoirs. Un ministre protestant dispense aux Groënlandais la nourriture spirituelle, et un marchand, agent du gouvernement danois, pourvoit à leurs besoins matériels, car l'économie de ces colonies est des plus simples. Le sol ne produit rien, absolument rien, pas un brin d'herbe ; il n'y a pas une pelletée de terre. La mer, exploitée par les Esquimaux, fournit une quantité assez considérable de phoques. Des naturels en retirent la graisse que le marchand danois reçoit des Esquimaux, et leur donne en échange les objets nécessaires à leur existence, depuis le fer qui arme leurs harpons jusqu'au bois qui alimente leurs foyers, jusqu'au biscuit qui les nourrit pendant l'hiver. Ce commerce est soumis à un monopole exclusif que le gouvernement danois a établi et maintient à son profit. Ceux qui défendent ce monopole prétendent que si la satisfaction des besoins de ces pauvres sauvages dépendait des spéculations d'un commerce libre, s'ils étaient livrés à eux-mêmes et sans tutelle, ils seraient exposés à mourir de misère et de faim, victimes de leur insouciance et de leur paresse. On ne peut pas repro-

cher d'ailleurs aux Danois de maintenir leur domination par la violence, car il n'a jamais paru au Groënland ni navire de guerre, ni soldat danois, ni même un agent quelconque de la force publique. Il n'y a ni tribunal, ni prison, parce qu'il n'y a ni contestations, ni crimes. Quand un Esquimau a commis une faute, le marchand ferme son magasin à toutes les familles du village auquel le coupable appartient. Au bout de quelque temps, la population le conduit à la résidence pour demander son pardon. Il l'obtient, les échanges recommencent et tout rentre dans l'ordre habituel.

« C'est à l'action bienfaisante des missionnaires institués par Eggède qu'est dû cet adoucissement vraiment extraordinaire des mœurs chez un peuple livré jadis aux instincts les plus sauvages, et même à l'anthropophagie. Sous le nom de Skralingues, les Esquimaux dominaient autrefois dans le nord de l'Amérique et s'étendaient presque à la Delaware. Ce furent leurs belliqueuses peuplades que les aventuriers scandinaves eurent à combattre dans le Vinland. Mais cette prépondérance de la race skralingue dans l'ancienne Amérique ne fut pas de longue durée. Les Indiens peaux-rouges les chassèrent, il y a cinq ou six cents ans, des terres du midi et les refoulèrent jusque sur les bords de l'Océan Glacial. C'est probablement à la suite de ces guerres, qui se continuent encore de nos jours, que les tribus skralingues émigrèrent dans le Groënland, dont elles paraissent avoir formé la première population. Les Esquimaux n'en sont pas moins aujourd'hui une des races sauvages qui occupent le plus de territoire; elles occupent tout le littoral glacé de l'Amérique du Nord. Elle est remarquable par l'unité de ses mœurs et de sa langue. Depuis le cap Farewell jusqu'au détroit de Behring, dans le Labrador, sur les côtes septentrionales de la baie d'Hudson, des lacs de l'Ours et de l'Esclave, sur cet immense littoral du bassin polaire de deux mille lieues d'étendue, l'Européen rencontre le même sang,

le même type, le même idiome, le même peuple; comme s'il n'était possible qu'à cette seule race, paria de l'espèce humaine, de vivre et de se reproduire dans ces affreuses régions.

« De tous les Esquimaux, ceux du Groënland sont les seuls qui aient fait quelques pas hors de la vie sauvage. Le christianisme, en donnant à leurs mœurs une douceur que bien des peuples civilisés pourraient leur envier, leur a permis de développer les facultés que la nature leur a départies. Gais, insouciants, d'une incroyable légèreté d'esprit, et complètement incapables d'application, ils n'en sont pas moins fort intelligents. Nous nous souvenons de la surprise que nous éprouvâmes en apprenant que tous ces sauvages qui nous entouraient savaient lire et écrire leur langue en caractère danois, et nous fûmes à même de vérifier l'exactitude du fait. Fort heureusement pour l'honneur de l'homme civilisé, un sauvage ne se permettrait pas de lui adresser une question indiscrète, car nous eussions été assez embarrassés si quelque docteur esquimau nous eût demandé des renseignements sur l'état de l'instruction primaire parmi nos équipages, en échange de ceux que nous recevions de lui.

« Ce qui, à nos yeux, relève beaucoup le mérite des méthodes employées par les missionnaires danois pour l'éducation morale de ce peuple, et donne une haute idée de leur intelligence et de leur bon sens, c'est qu'à la suite des bienfaits qu'ils ont répandus il ne s'est introduit chez les Esquimaux aucune de ces parodies de la vie civilisée qui, chez la plupart des peuplades sauvages en contact avec les Européens, semblent dénoter un état d'enfance incurable, et une inaptitude radicale à une émancipation plus complète. Chez l'Esquimau vous ne voyez pas ces travestissements de costumes ridicules que l'on rencontre à chaque pas chez les nègres ou dans la Polynésie, ni ces superstitions grotesques substituées à la pratique de la religion; encore moins trouve-

t-on chez eux nos raffinements politiques, des ministres, des chambres, des orateurs, comme aux îles Sandwich et à Taïti.

« Les Esquimaux sont des sauvages nomades, rien que des sauvages; seulement ils savent lire, et ne connaissent ni le vol, ni le meurtre. Quant à leur gouvernement, ils offrent ce caractère unique d'une société fort élémentaire, il est vrai, mais enfin d'une société étrangère à toute notion de hiérarchie et de commandement. Non seulement ils n'ont aucun supérieur élu par eux ou imposé par les Danois, mais les chefs de famille eux-mêmes ne possèdent aucune autorité. Il ne viendrait pas à l'idée d'un père de donner un ordre à son fils, fût-il enfant, ou à un mari d'imposer sa volonté à sa femme. Quelque extraordinaire que paraisse cette exception aux lois ordinaires des sociétés humaines, elle n'en est pas moins constante, et, pour nous, hors de toute espèce de doute. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les bons Esquimaux n'ont jamais pensé à ériger leur état politique en système, et que ce n'est pas par haine de la tyrannie qu'ils sont libres. Tout en jouissant de la plus grande liberté individuelle qu'il soit donné à l'homme de rêver, il est à croire qu'ils sont complètement étrangers à la notion de ce principe, source de tant d'agitation sur la terre, et que le mot lui-même n'existe pas dans la langue.

« Mais les missionnaires danois ne sont pas les seuls apôtres du christianisme au Groënland. Quelque temps avant qu'Eggède y eût fondé ses premières missions, les Frères Moraves y avaient créé de modestes établissements qui subsistent encore de nos jours (1). Au risque d'encourir le re-

(1) Nous croyons qu'ici l'auteur de la relation se trompe. Les Frères Moraves n'avaient pas précédé Eggède au Groënland. Ils furent au contraire ses successeurs dans l'œuvre qu'il avait entreprise, et qui, après sa retraite, se trouvait en danger de périr. Eggède était parti pour le Groënland en 1721. Il y resta une dizaine d'années, et ce fut en 1733 que les premiers missionnaires Moraves, Matthieu et Christian Stach, accompagnés de Christian David, allèrent reprendre la suite de ses apostoliques travaux.

proche de nous complaire à des rapprochements forcés entre le passé et le présent, nous rappellerons que les doctrines de Jean Huss n'ont pas péri avec ce célèbre sectaire, précurseur de Luther, et qu'il existe au sein de notre société moderne, si tolérante, si railleuse, si étrangère aux passions religieuses, des taborites, des adeptes de cette secte farouche qui ébranla l'ancienne société et l'ancienne croyance sur leurs fondements, et attira sur elle une croisade plus implacable et plus terrible que celle des Albigeois. Les hussites de nos jours, descendant par les doctrines et pour la plupart, par le sang, des soldats de Ziska et de Procope, constituent, sous le nom de Frères Moraves, en Allemagne et en Amérique, des sociétés religieuses et civiles, sinon importantes, du moins unies, compactes, complètement étrangères aux intérêts, aux mœurs, aux passions des Etats qui leur ont donné asile. C'est en Saxe qu'est la colonie principale des Frères Moraves ou Hernutten. De ce centre partent les missionnaires qui vont s'établir avec leurs femmes et leurs enfants chez les peuples idolâtres, pour les convertir et leur enseigner, par l'exemple, les principes religieux et sociaux de la secte. La communauté pourvoit aux besoins de celles de ces missions qui ne peuvent se suffire à elles-mêmes, par des envois en nature, l'usage des échanges monétaires leur étant interdit. C'est ainsi que les douze Frères Moraves établis sur les différents points de la côte du Groënland reçoivent de leurs frères d'Amérique et d'Europe du bois, du fer, de la farine, les seules denrées à peu près indispensables à l'extrême simplicité de leur vie. Ils pratiquent du reste, eux et leurs familles, la loi du travail avec la dernière rigueur, agissent sur les sauvages par l'exemple de la prière plus que par la parole, instruisent les enfants, et paraissent, malgré la rivalité des religions et des nationalités, vivre en assez bonne intelligence avec les missionnaires danois.

« Tel est le pays que nous venions visiter. Pour en présen-

ter un tableau même fort resserré, nous avons dû anticiper sur notre récit, la plupart des détails que nous venons de donner ayant été recueillis sur les lieux mêmes et dans le cours du voyage.

« A peine entrés au port de Godthaab, nous vîmes arriver à bord le ministre et le marchand danois de la résidence. L'inspecteur était alors absent, ou plutôt une récente catastrophe avait rendu sa place vacante. Parti de Copenhague au mois de mars, on n'avait pas reçu de ses nouvelles à la fin de juillet, et personne ne doutait dans la colonie que son vaisseau n'eût péri ; les pertes éprouvées annuellement par le Groënland atteignent un chiffre qu'on a quelque peine à faire connaître, tant il est élevé.

« Le missionnaire, M. Jansen, qui parle allemand, est un prêtre extrêmement distingué, d'une bonne instruction, d'une rare intelligence. Nous félicitons le Danemark s'il possède assez de capacités pour pouvoir exiler sur un pareil théâtre, où ses qualités restent sans emploi, un homme de la valeur de M. Jansen.

« Chacun de nous avait hâte de toucher cette terre que nous avions désespéré d'atteindre ; aussi tout le monde s'empressa-t-il sur les pas du Prince, que M. Jansen conduisit à Godthaab. La résidence est séparée de la baie où nous étions mouillés par une langue de terre de deux milles de largeur. Le chemin que nous parcourûmes pour y arriver nous donna une première idée de l'intérieur du pays, bien en rapport avec son aspect extérieur : un sol rocheux horriblement bouleversé et présentant l'aspect du chaos, l'eau des neiges et des sources s'échappant tumultueusement et dans toutes les directions par les fissures de cette masse fracturée, ou croupissant en marais sous une couche de mousse verdâtre ; partout le spectacle d'une nature improductive et désolée. Quant au village, il se compose de cinq maisons en bois : l'église, le presbytère, les maisons du marchand, de l'inspecteur et du

médecin. Autour de ces maisons sont groupées les huttes en terre des Esquimaux. M. Jansen nous fit entrer chez lui; nous y trouvâmes, avec le cachet d'une extrême simplicité, tous les indices d'une vie studieuse, active, utilement employée, une bibliothèque, une petite collection de minéralogie et de botanique. Après nous avoir fait visiter son église et son école, M. Jansen nous conduisit à l'établissement des Frères Moraves, situé à un mille de distance sur la côte. Nous y trouvâmes quatre Frères, à la fois missionnaires et artisans, qui quittèrent leur travail pour recevoir le Prince avec une cordialité respectueuse et grave. Leur extérieur répondait, du reste, parfaitement à l'idée que l'on est disposé à se faire des disciples d'une secte enthousiaste et austère, fondée, sur les principes d'une égalité absolue, par des hommes qui étaient à la fois paysans, soldats et prêtres. L'école est la partie la plus importante de leur établissement, comme l'instruction des enfants est le premier de leurs devoirs. En général, nous sommes loin d'avoir trouvé dans les missions protestantes du Groënland ce caractère mondain et quelque peu mercantile que l'on a si souvent reproché aux missions anglaises (1). Tout ce que nous en avons vu porte à un haut degré le cachet d'une piété, d'une foi ardente, et d'un dévouement qu'on ne saurait apprécier à sa juste valeur qu'en voyant le théâtre où il s'exerce. »

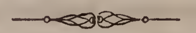
(1) Cette remarque, faite au milieu d'un récit si remarquable par son impartialité, nous paraît un peu absolue. Le reproche qu'elle rappelle n'a été dirigé contre les missionnaires anglais que par leurs adversaires, et si quelques faits isolés peuvent l'avoir motivé, l'histoire des missions modernes démontre que le désintéressement de l'immense majorité des missionnaires protestants égale leur courageuse intrépidité.

Paris. — Imprimerie de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.



AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉTHULIE.

Rapport préparé par M. Pellissier pour la Conférence de 1856.

Baptême de trente-quatre néophytes. — Peines et joies. — Une maladie salutaire. — Ecole.—La prédication.—Histoire d'un esclave affranchi.— Résumé général.

Cet établissement, dont l'existence a été menacée plusieurs fois, continue à prospérer sous la bénédiction du Seigneur. L'œuvre prend toujours plus d'extension et acquiert plus d'importance. Le 9 mars dernier, l'Eglise de Béthulie a reçu un accroissement de trente-quatre nouveaux membres. Pendant trois ans, avant leur admission, tout en les instruisant dans les doctrines de l'Evangile et dans leurs devoirs, j'ai cherché à m'assurer autant que possible de la sincérité de leur foi et de leurs convictions religieuses. La cérémonie solennelle de leur baptême eut lieu en présence d'une belle congrégation sérieuse et attentive. Il était bien touchant de voir tant de personnes prendre l'engagement de vivre et de mourir au service du Seigneur. Ceux qui avaient précédé leurs jeunes frères dans la voie du salut, reçurent tout particulièrement en ce jour une salutaire impression ; c'était pour eux une rati-

fication des vœux de leur baptême. J'espère que leur piété et leur amour pour Dieu auront été fortifiés, et qu'ils pourront toujours plus glorifier celui qui les a fait passer des ténèbres à sa merveilleuse lumière.

A l'exception de quelques cas de discipline qui se sont présentés dans le courant de l'année, la conduite des chrétiens en général me donne des sujets de satisfaction et d'encouragement. Les personnes qui m'ont fait le plus de peine sont les fils du chef, qui dans plusieurs occasions ont voulu faire valoir leur autorité dans l'Eglise, où l'Evangile les a placés sur la même ligne que les simples fidèles. Je me suis vu obligé de leur résister en face, pour ne pas les laisser aller en avant dans leurs prétentions ambitieuses ; ce qui n'a pas laissé de causer quelques frottements désagréables. Il a été nécessaire de les suspendre de la sainte cène pendant quelques mois. C'est avec plaisir que je vous annonce qu'ils se sont humiliés et qu'ils ont avoué leur tort. En conséquence je viens de les réadmettre, espérant qu'ils n'oublieront pas dorénavant la leçon qu'ils ont dû recevoir. Le Seigneur s'est servi d'une maladie grave pour faire rentrer Leina en lui-même. Il était aux portes de la mort. Dans cette circonstance je lui prodiguai tous les soins médicaux possibles, pour hâter le rétablissement de sa santé, et profitai de l'occasion pour avoir des entretiens sérieux avec lui. L'esprit du Seigneur a agi efficacement sur son cœur. Depuis que sa santé est rétablie, il n'est plus le même homme. Toutes choses paraissent être nouvelles pour lui. Il exhorte continuellement ses frères à éviter le mal pour faire le bien. A cet égard il a puissamment contribué à les porter à réfléchir sur leur conduite passée et à rebrousser chemin vers les témoignages du Seigneur.

Par suite de l'autorité dont les fils du chef voulaient user dans l'Eglise et aussi de leur négligence dans leurs devoirs, j'ai été obligé de me passer d'eux. L'école du dimanche,

que j'avais placée sous les soins de Mankies, cesse d'être dirigée par lui; et l'école journalière qui avait été tenue par Petrus, pendant plusieurs années, n'est plus à sa charge. Elle est maintenant dirigée par ma chère compagne, depuis plus de neuf mois. L'école est beaucoup mieux suivie qu'elle ne l'avait été de longtemps. Le nombre des écoliers varie de 100 à 150. Ma femme a placé dans chaque village des moniteurs pour apprendre aux petits enfants le catéchisme, qu'elle leur fait répéter une fois par semaine. De cette manière il y en a beaucoup qui le savent déjà par cœur.

La prédication de l'Evangile a son libre cours ; des centaines d'âmes se rendent au temple chaque dimanche, venant de plusieurs lieues de distance. La Parole de Dieu est écoutée avec attention et je dirai même avec fruit. Depuis notre dernière conférence il y a eu treize personnes qui se sont converties au Seigneur. Outre les trente-quatre qui ont été baptisées, il y en a encore vingt-quatre auxquelles je donne chaque semaine des instructions religieuses préparatoires au baptême.

Ma petite congrégation d'esclaves affranchis, dont je vous parlai dans mon dernier rapport, me donne aussi quelques encouragements ; deux d'entre eux ont cru au Seigneur Jésus pour être sauvés. Ce sont deux hommes très intéressants, surtout l'un, par son humilité et ses connaissances religieuses. Ils viennent ici une fois par semaine pour recevoir des instructions en hollandais. Ce dernier me racontait dernièrement son histoire comme suit :

« J'étais l'esclave d'un colon hollandais. Un jour, comme j'étais occupé à paître les troupeaux de mon maître, la pensée de Dieu s'empara de moi et j'élevai mon cœur vers lui. Je lui promis de me consacrer à lui, si dans sa bonté il voulait m'accorder la liberté dont tant de ses autres créatures jouissent. Quelque temps après, quelle ne fut pas ma surprise et en même temps ma joie d'apprendre que la reine d'Angle-

terre avait affranchi tous les pauvres nègres qui gémissaient dans l'esclavage. Au comble de ma joie et de mes désirs, je quittai la maison de mon maître. Dans ce nouvel état où je me trouvai, ma première pensée fut de chercher un moyen de subsistance, car je ne possédais rien. Le Seigneur seconda mes efforts ; mais en même temps je négligeai de me consacrer à lui suivant ma promesse. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi dans l'indifférence et l'oubli de Dieu. Cependant ma conscience m'aiguillonnait de temps en temps. Ayant appris qu'il y avait une station missionnaire dans les Witte-Bergen, non loin des bords de l'Orange, j'allai m'y fixer. Quoique j'assistasse à la prédication de l'Evangile, mon cœur restait inconverti et irrégénéré. Les liens du péché dans lesquels je me trouvais étaient si forts que je ne pouvais les rompre pour me donner à Christ. La pensée du vœu que j'avais fait de me consacrer à Dieu m'importunait continuellement. En 1842, pour me soustraire aux reproches de ma conscience, je résolus de quitter la station missionnaire des Witte-Bergen, desservie par M. Schreiner, et je vins me fixer à environ six lieues de Béthulie. N'ayant pas de repos dans mon âme, et sachant que l'Evangile était annoncé dans cette station, je m'y rendis pour écouter la Parole de Dieu. C'est là qu'il a plu au Seigneur d'ouvrir mon cœur pour recevoir la bonne nouvelle du salut. Maintenant je bénis Dieu, de ce qu'il m'a accordé la paix après laquelle je soupirais et que je ne pouvais trouver. La force que je cherchais en moi-même pour renoncer au péché, je l'ai obtenue du Seigneur. »

C'est là en abrégé l'histoire d'Antoni Potgieter, telle qu'il me l'a lui-même racontée. Son histoire est celle de beaucoup de gens, qui comme lui ne s'empressent pas de se rendre aux appels du Seigneur, et qui finissent, pour la plupart, par mourir dans leurs péchés avant d'avoir trouvé grâce devant Dieu.

Quant aux travaux manuels, une des ailes du presbytère, qui était en construction lors de la dernière Conférence des missionnaires français, a été achevée et les anciens bâtiments ont été entretenus.

Résumé général.

Communiants..................	212
Enfants baptisés................	442
Mariages......................	219
Congrégation..................	700
Population....................	3500

Résumé de l'année.

Adultes baptisés................	34
Enfants baptisés................	48
Catéchumènes..................	26
Mariages......................	24

Recevez, Messieurs et très honorés frères, l'expression de la haute estime de votre dévoué serviteur en Christ,

J.-P. Pellissier.

STATION DE MORIJA.

Lettre de M. Arbousset, *écrite sous la date du* 4 *mai* 1856.

Une Société d'évangélisation.

Un devoir imposé à tous les chrétiens. — Un souvenir d'enfance. — Organisation et règlement d'une association d'évangélistes. — Détails statistiques. — Apprêts.—La distribution des *boucliers*.—Histoire de la conversion d'un Griquois. — Simple foi d'un enfant. — Le roi et le mourant. — Discours des évangélistes. — Allocution d'un Zoula.

Messieurs et très honorés frères,

Une récente circulaire de la Société évangélique de Genève faisait remarquer que, pour que le christianisme s'étende et

s'affermisse, « il faut, dans le temps actuel, l'activité, non seulement des ministres, mais de chaque membre de l'Eglise. » Cette assertion est tellement évidente pour tout homme de Dieu, que l'on froisserait en quelque sorte ses sentiments en cherchant à la démontrer. Le plus humble croyant, demandez-le à tous, s'étudie à la traduire en fait, même parmi les peuples barbares ; à combien plus forte raison là où les lumières de la civilisation élèvent la pensée, tout en élargissant le cœur! J'avais, dans ma ville natale, un ami intime, riche en biens terrestres, mais plus riche encore en foi. Aveugle depuis son enfance, qu'avait-il donc pu apprendre? que pouvait-il enseigner? Il se faisait lire ; il savait presque toute la Bible par cœur ; il se tenait au courant des progrès du règne de Dieu dans le monde ; c'est à lui que j'ai récité, quand j'étais petit garçon, l'Evangile de Jean, sept à huit Epîtres, et autres portions des saintes Ecritures. Il me les expliquait et me les a soigneusement appliquées, me faisant ainsi beaucoup de bien. Sans ambition, comme sans famille, toutes ses pensées et tout son temps allaient uniquement aux œuvres de piété ou de foi ; quêtant pour nos Sociétés religieuses, dirigeant une fabrique de vert-de-gris, gérant ses terres, et consacrant tout, absolument tout, aux progrès du règne de Dieu, avec une sagesse et une industrie qui me remplissaient d'admiration, quoique je ne fusse encore qu'un enfant. Et ce bienheureux mortel est parvenu à une blanche vieillesse, toujours occupé de la seule chose nécessaire. « Mes frères, disait-il à ceux qui l'entouraient à sa dernière heure, je vous exhorte à ne pas craindre la mort ; car voyez, ceci n'est pas mourir ; il n'y a pas de mort pour celui qui sait en qui il a cru : c'est seulement passer de ce monde dans la félicité éternelle. »

Ce vénéré Jean Ricard (tel était son nom) n'oublia pas Morija avant de mourir. Il lui fit don de 200 fr. pour aider à la dissémination de l'Evangile aux environs de cet établisse-

ment de missions parmi les Bassoutos ! Moitié de la somme a été laissée dans la caisse de notre Société par un sentiment de discrétion, et parce que je considère que, nos honoraires comptés et les frais pour travaux de stations couverts, les convertis indigènes devraient se charger de tout le reste.

Chacun d'eux ici s'est procuré un cheval avec bride et selle, et a pris l'engagement d'aller instruire, aussi souvent qu'il le pourra, ses compatriotes encore païens, ce qui constitue une espèce de Société de missions locale. Elle s'est réunie en assemblée annuelle au mois de février 1853. M. Casalis était présent. Il donna d'intéressants détails sur feu M. Ricard. Du don de ce digne ami j'avais acheté quelques objets utiles dans nos excursions, et je les offris aux évangélistes comme une marque d'encouragement, mais sans faire de distinction entre eux.

Ils viennent de se réunir encore le 18 février dernier. Peut-être aurais-je tort de priver de nouveau mes directeurs de quelques détails. En voici sur cette réunion, je les donne sans gêne comme sans ostentation. Le ruisseau, comme le fleuve, courent vers la mer, et pour elle, rien n'est grand, rien n'est petit ; elle reçoit tout sans distinction. Dieu pareillement accueille tout effort de la foi avec une si parfaite condescendance !...

Notre réunion se tint dans le jardin de la station, par un très beau jour et sous des arbres chargés de fruits. Les chefs de l'endroit étaient présents. M. Maitin, de Bérée, avait eu la bonne idée de venir nous seconder.

La séance s'ouvrit par une invocation qui fut suivie du chant de quelques versets de cantique et de la lecture du Psaume XLVIe: « Dieu est notre retraite, notre force et notre secours... L'Eternel des armées est avec nous. »

J'exposai ensuite, mais en quelques mots seulement, le but de notre petite association, et lus ses règlements, conçus comme suit :

« 1. Cette année, par un jour de Pentecôte, 11 mai 1848, tous les hommes membres de l'Eglise de Christ, à Mont-Morija, ont pris l'engagement de cultiver d'un commun accord le champ spacieux qui leur a été assigné;

2. Ce champ a été divisé en districts égaux ;

3. Et les frères en compagnies.

4. Chaque compagnie cultivera son district.

5. Les compagnies rapprochées l'une de l'autre s'aideront mutuellement ;

6. Et l'on appellera à son secours tel autre frère éloigné, dont on sentira particulièrement le besoin.

7. On évangélisera, le jour du Seigneur, si on ne se rend pas à la station pour y assister au service public ;

8. Quant aux jours sur semaine, les frères, qui auront du temps pour cela, devront également s'appliquer à faire la tâche qu'ils se sont imposée. Le temps ne saurait leur manquer, tant qu'ils seront soigneux de conserver leur premier amour.

9. Les jours de communion, chaque compagnie rendra compte, en pleine réunion d'Eglise, de la diligence qu'elle aura apportée à cultiver la partie du champ qui lui a été assignée; et chaque jour de dimanche, quand le troupeau se réunit à la chandelle, pour son édification, tel frère, revenant d'une excursion, fera part de ses succès, pour l'encouragement commun, et de la manière dont il s'y est pris, afin que tous puissent profiter de son expérience ;

10. Quant aux moyens à employer, il est convenu, qu'il faut que l'Evangile soit annoncé à toute âme d'homme, qu'on montre à lire à tous, qu'on laisse des abécédaires et autres livres dans chaque localité ; et lorsque les frères exhorteront en public, ils devront le faire à tour de rôle, sous la direction du chef de la compagnie. Autant que cela se peut, les femmes aussi, membres du troupeau, devront être présentes pour aider au chant des cantiques et encourager les

personnes de leur propre sexe. Mais il faut soigneusement veiller à ce que cet accord d'évangéliser autour de soi, ne devienne pour personne un sujet d'excuse, pour s'absenter des services de la station.

Encouragements.

Matth., IX, 35 : Et Jésus allait par toutes les villes et par toutes les bourgades, enseignant, etc... : Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson.

Matth., X, 8 : Vous l'avez reçu gratuitement, donnez-le gratuitement.

Dan., XII, 13 : Ceux qui en auront amené plusieurs à la justice, luiront comme les étoiles.

L'amour qu'inspire le christianisme est un feu de propagande. »

Ce document lu, je demandai aux évangélistes : — Est-ce bien là notre accord? Ils répondirent tous : — C'est notre accord. — Y adhérez-vous? Leur réponse fut : — Nous y adhérons. — Tous? — Oui, tous, tous!

Alors je procédai à l'appel nominal. Nous comptions 99 évangélistes en 1848. Il en manqua une trentaine, qui sont morts, ou qui ont émigré, ou qui se sont relâchés depuis. Ce fait donna lieu à plus d'une observation bien sérieuse. Je lus ensuite la liste des 278 villes ou villages, que nous évangélisions au début; ce nombre s'est accru de beaucoup. Les compagnies restent fixées à 21, et les régions ou divisions du champ à 28. Dix-sept nouveaux membres furent ensuite reçus dans la Société.

J'avais tué un bœuf gras pour régaler tout ce monde; je le leur fis servir avec des fruits du jardin à discrétion, du pain de notre façon, du pain indigène, une boisson de millet et le café en sus. — Pendant ce temps, deux diacres apportèrent autant d'exemplaires, qu'il nous en fallait, du livre des Psaumes. M. Maeder écrivit en tête de chacun d'eux le nom d'un

évangéliste avec ce court mot d'exhortation : *son autre bouclier* (allusion à celui dont les indigènes se couvrent dans les combats).

A notre seconde séance, après le dîner, je commençai par cette distribution, dite *des boucliers*.

Puis un ballot de couvertures de laine fut déployé. Elles étaient toutes doubles. Nos dames missionnaires y passèrent les ciseaux en travers, et il s'en trouva quarante.

« Les voilà, dis-je aux frères évangélistes ; prenez-en une chacun, mais par rang de rôle. Je regrette seulement qu'il n'y en ait pas pour tous. Ce n'est pas à moi que vous les devez, ce n'est pas non plus à ma Société, mais c'est à un chrétien anglais, Mr. Andrew Steedman, de Londres, ami que vous avez vu, il y a quinze ans, à Morija, et qui se souvient encore de vous dans le Seigneur. C'est un encouragement commun qui nous est donné, une précieuse marque d'approbation et d'intérêt missionnaire. L'avidité sied mal aux ouvriers du Christ, et le peu, qu'ils font pour lui, perd sa valeur, dès qu'il devient chose intéressée. Ce divin Maître ne veut, n'approuve, ne bénit, que le « peuple de franche volonté. » N'est-ce pas là votre sentiment ? — Oui ! oui ! — En avant donc, frères, comme par le passé, en avant aujourd'hui, demain encore, et jusqu'à ce que le sang ne circule plus dans nos cœurs. La seule récompense digne de nos modestes efforts est dans les lieux très hauts... Dans toutes vos excursions, montrez-vous constamment humbles, fervents, doux, fermes néanmoins, confiants en Dieu, et croyez que sa merveilleuse bonté accomplira tout le reste.

« Un Griquois, nommé Bailey, poursuivis-je en changeant de ton, mais pas précisément de sujet, reçut ses premières impressions religieuses, en voyant des Hottentots, qui offraient une courte prière avant de prendre leur repas. « Je visitai « ensuite, dit-il, la station du Zak, où ils avaient été instruits, « et entendis là beaucoup de choses, mais sans y faire atten-

« tion. Un jour cependant que j'étais seul dans les champs, je « me mis à considérer une grosse montagne, comme une « des œuvres de ce Dieu, dont j'avais ouï parler. Je regardai « ensuite mes deux mains, et remarquai pour la première fois « qu'elles avaient l'une et l'autre le même nombre de doigts. « Pourquoi, me demandai-je, celle-ci n'en a-t-elle pas cinq et « cette autre trois ? Dieu doit l'avoir fait ainsi sans doute. « Puis je regardai mes pieds et je m'étonnai que la plante des « deux fût plate. Pourquoi pas celle-ci plate et cette autre « ronde, me dis-je ! Dieu doit l'avoir fait ainsi ! De point en « point je considérai mon corps tout entier, ce qui produisit « une profonde impression sur moi, qui me disposa à écouter « plus attentivement la Parole du Seigneur, jusqu'à ce que je « fus enfin persuadé que Jésus est mort pour mes péchés. »

« Vous raconterai-je une autre anecdote ? — S'il vous plaît, nous l'aimerons. — Vous vous rappelez tous d'avoir vu ici le vieux M. Read. Il demandait un jour à un petit garçon qui fut converti sous son ministère : « Sais-tu que tu « es un pauvre pécheur ?—Oui, répondit-il; ajoutant en même « temps : Connaissez-vous quelqu'un qui ne le soit pas ?—Non. « Mais qui peut donc te sauver ?—Le Seigneur Jésus.—Qu'a-« t-il fait pour racheter les pécheurs ?—Il est mort sur une « croix. — Si tu te confies en lui, te sauvera-t-il ?— Oui.—Le « crois-tu ?—Je le sens, et non seulement cela, mais je trouve « qu'il serait bien étrange, qu'après qu'il est mort, et qu'il a « envoyé ses serviteurs, les missionnaires, d'un pays si éloigné, « pour publier le salut, qu'après, dis-je, avoir tant fait, il pût « refuser de recevoir à lui le pauvre pécheur. »

Mon petit discours fini, notre cher ami, M. Maitin, se leva, et exhorta à son tour les frères à poursuivre leurs travaux dans un esprit d'humilité et de foi, sans se laisser rebuter, se rappelant sans cesse que l'Eternel des armées est avec nous. Il termina par l'anecdote suivante, qu'on se rappelle encore très bien. L'à-propos en est frappant. « Un roi

de ce monde, dit-il, avait un ministre qui lui avait, toute sa vie, rendu des services éminents. Le ministre du roi tomba malade et se trouva bientôt près de la mort. Alors le roi, son maître, se leva pour aller le visiter et le trouva plongé dans une profonde tristesse. Le roi lui dit : Mon ami, pourquoi répands-tu tant de larmes, et pourquoi es-tu si triste? Le malade lui répondit : Ah ! sire, aidez-moi à mettre un terme à mes souffrances! Le roi branla la tête et lui dit : Hélas! si je le pouvais!.. Alors le malade, poursuivant, lui dit encore : Hé bien, sire, ordonnez du moins que cette maladie ne soit pas à la mort. Mais le roi, plus triste encore qu'avant, lui répondit : Hélas! ce que tu me demandes n'est pas en ma puissance. Le malade, reprenant la parole, lui dit : O mon roi, faites du moins en sorte que, quand mon corps sera redevenu poussière, mon âme puisse voir la face de Dieu. Mais le roi, tout plein de tristesse, lui répondit : Pourquoi me demandes-tu tant de choses qu'il n'est pas en mon pouvoir de t'accorder? Alors le mourant se tourna vers les personnes qui entouraient sa couche, et leur dit : Vous voyez maintenant le sujet de ma profonde tristesse, c'est que j'ai consacré ma vie toute entière au service d'un homme, qui ne peut rien pour moi au jour du besoin, tandis que je ne me suis pas soucié de Celui-là seul qui a dans sa main la puissance de sauver ou de perdre. C'est pourquoi, profitez de mon exemple, et *servez le Seigneur* qui, non seulement, peut dans toutes les difficultés de la vie vous tirer d'embarras, mais qui peut aussi et surtout vous assurer la couronne de vie. »

Après M. Maitin, vint le tour de nos évangélistes. L'un d'entre eux, appelé Simon, se leva et dit : « L'homme qui part pour la guerre ne part pas sans ordres, et pour lui ces ordres sont sacrés. Pensons à cela. Mais, d'abord, aimons-nous tous le Seigneur, selon qu'il demanda au fils de Jona : « M'aimes-tu ? » Sur sa réponse affirmative, il lui com-

manda, disant : « Pais mes brebis. » Jésus n'entend pas que ceux qui le suivent se croisent les bras. L'active mort charrie constamment ses victimes en lieux ténébreux; mais l'homme s'en rit comme d'un jeu. Et pourtant la sentinelle de Dieu nous crie : *attention !* Nos semblables ont passé comme des flots; ils passent, passent pour aller en lieux inconnus. La viande de gnou m'a fait grandir parmi les chasseurs, loin de ces paroles de salut ; je les entends aujourd'hui ; les refuserais-je ? Pourrais-je les taire aux autres? Non, non, car elles viennent de Dieu, elles sont pour tous, elles sont bonnes, bonnes, et pour tous, comme la lumière du soleil.»

Notre diacre, Ricard Sello, ajouta d'une voix calme et touchante : « Il me semble entendre Paul qui nous dit : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Christ. » Et l'un et l'autre ont été missionnaires plus que tous. Un autre trait caractéristique de Jésus, c'était l'aménité. Il n'a pas usé de violence; quelqu'un l'a nommé *l'homme de douleur*, ajoutant qu'il s'est laissé mener à la croix, comme une brebis à la boucherie; mais la force ne lui manquait point, car voyez, d'un seul mot, il renverse par terre ceux qui viennent pour le prendre. Mes amis, on nous a donné un nouveau livre, il est comparé à un bouclier ; manions-le avec toute douceur, afin que nos frères païens soient gagnés à Dieu, et qu'ils s'égaient en lui, comme nous faisons nous-mêmes. Voilà mon exhortation. »

Il se trouvait, dans l'assemblée, trois chrétiens zoulas de Port-Natal, vivants, fermes, pleins d'originalité. Ils prirent aussi la parole, et notre Silas traduisit leurs discours avec une aisance et une habileté surprenantes. L'un d'eux s'exprima comme suit, mais j'abrège : « Frères, c'est très bien ! je trouve ici de la foi, et c'est une foi active. Mon âme en retire de la force, et ces pieds de voyageur (montrant les siens), ces pieds s'en égaient. Que ceux qui sont lâches

parmi vous se séparent et vous quittent; car Jésus laissa le choix même aux apôtres. « Et vous, leur demanda-t-il, ne voulez-vous pas aussi vous en aller? » Qu'il n'en reste ici que trois, que deux; dans le ciel les amis de Christ ne s'en compteront pas moins par dizaines de milliers, et par vingtaines de mille. Mais une fois séparés du Seigneur, à qui serons-nous? Et si nous ne nous levons pour sa cause, se lèvera-t-il pour notre défense au grand jugement des peuples? (Montrant les missionnaires) Voilà des hommes qui ont quitté père et mère pour l'amour de Dieu; leurs cheveux sont déjà blancs, et où ont-ils blanchi et pou r le salut de qui? Travaillns comme eux, la nuit vient, nos soleils sont seulement prêtés! Hâte, hâte! Dieu, d'en haut, voit dans nos cœurs, il compte nos pas, il entend nos discours; tout homme est perdu, ici parmi vous. là d'où je viens, en tous lieux; Dieu cherche tout homme, cherchons-nous tout homme?... Mais vous dites : *c'est si dur!* Je réponds que le marteau du livre, que vous tenez à la main, est beaucoup plus dur encore. Il brise les cœurs de pierre. Attention! soyez sages, vous connaissez les Ecritures, elles vous appellent la *lumière du monde*. Oubliez ces paroles, négligez-les, vous serez trois fois maudits. Je suis reconnaissant, je me félicite d'avoir, sur ma route, trouvé une ville où l'on sert Jéhovah. Je proclame aussi son nom sur mon chemin. Je vous donne rendez-vous dans la céleste cité. Vous n'aurez sans doute pas de honte, frères, de monter un jour aux cieux, pour aller y rejoindre les Abraham, les Jonas et les Jacob. Mais premièrement il faut combattre; foulons d'abord sous nos pieds cette bête féroce appelée Satan, et le monde aussi, avec ses nombreuses tentations. Que notre piété reste ferme, et notre bonheur sera permanent. Les Zoulas inconvertis vénèrent encore le serpent comme un Dieu; les Zoulas chrétiens le tuent. On me dit que les vieux Bassoutos croient que l'homme est sorti d'un marais. du milieu des roseaux : Voyez qu'ils sont sots! Et

si vous ne les tirez de cette erreur, en sortiront-ils d'eux-mêmes? Du courage donc, mes frères! de la vie, surtout de la vie individuelle! Persévérons. L'oiseau monte au ciel pour retourner sur la terre; l'âme du croyant s'en va au ciel et y reste à tout jamais. Aspirons tous là, le cœur collé sur la croix de Jésus-Christ, notre unique maître. »

Ces discours finis, nous chantâmes au Seigneur, et implorâmes sa grâce. Les compagnies promirent de se répandre dans leur voisinage, dès le dimanche suivant. Prenant de mon côté une quinzaine des frères, je partis le lendemain en excursion missionnaire du côté de Bossiou, Bérée et Mékuatling.

Votre bien dévoué frère,

TH. ARBOUSSET.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

EMPIRE TURC.

Mission parmi les Arméniens.

Coup-d'œil sur les stations principales. — Constantinople. — Bagchejuk. — Smyrne. — Trébizonde. — Marsovan. — Tocat. — Siva. — Arabkir. — Césarée. — Aintab.

La lettre qu'on va lire a été adressée, par les missionnaires américains de Constantinople, au secrétaire de la Société qui s'est formée à Londres, pour aider les missions américaines en Turquie (*Turkish missions aid Society*). La haute importance de ces missions, les nombreuses bénédictions dont elles sont l'objet, et l'intérêt qu'inspire en ce moment tout ce qui concerne l'Orient, empêcheront nos lecteurs de penser que

nous les ramenions trop souvent sur ce théâtre d'activité missionnaire. Nous reproduirons à peu près textuellement les termes de ce rapport :

« Constantinople, le 29 mai 1856

« Cher Monsieur,

« Au moment où notre mission célèbre ses fêtes annuelles, nous sommes naturellement conduits à nous demander, quels ont été les fruits des travaux que vous nous aidez à accomplir, et vous êtes comme nous, intéressés à la réponse. Nous ne pourrions pas, dans les limites d'une lettre, faire cette réponse aussi complète que nous le voudrions ; tout ce que nous entreprenons est de vous signaler quelques faits, qui montrent que le Seigneur sourit à nos efforts.

« Pour mieux passer en revue le vaste champ de la mission arménienne, nous ferons bien de le diviser en deux sections, celle du nord et celle du sud. Le centre d'opérations de la première est Constantinople, celui de la seconde, Aintab.

« La section du nord comprend maintenant neuf stations principales, que nous allons parcourir aussi rapidement que possible.

Constantinople.

« La grande œuvre qui se poursuit dans cette capitale a, durant le dernier exercice, prospéré dans chacune des branches dont elle se compose. Toutes les congrégations qui s'assemblent, soit dans la cité, soit dans les faubourgs, se sont accrues, à l'exception peut-être d'une ou deux, à la tête desquelles ne se sont pas trouvé des hommes capables de bien diriger les réunions. Cependant le côté le plus remarquable de l'œuvre (et ceci s'applique à presque tous les points du pays où se trouvent des missionnaires), c'est le réveil qui commence à s'opérer parmi les Turcs, et fait naître en eux un esprit de sérieuse recherche. A Constantinople même il a été vendu, cette année, à des mahométans, plus de livres saints qu'on n'en avait vendu depuis l'origine de la mission.

Un Turc, devenu momentanément colporteur, a placé un nombre considérable de Bibles et de Nouveaux Testaments. Depuis un mois, un autre homme a vendu de 70 à 80 exemplaires des Ecritures en caractères arabes. Dernièrement un *softi* (espèce d'étudiant en théologie turque) avait acheté un Nouveau Testament et quelques jours après il revint en acheter quinze. En voyant cette précieuse Parole se répandre ainsi parmi les sectateurs des faux prophètes, si longtemps et si grossièrement trompés, nous nous rappelons cette déclaration du Seigneur : *Comme la pluie et la neige descendent des cieux et n'y retournent plus, mais qu'elles arrosent la terre et la font produire, et la font germer, tellement qu'elle donne la semence au semeur, et le pain à celui qui mange ; il en sera de même de ma Parole qui sera sortie de ma bouche ; elle ne retournera point à moi sans effet ; mais elle fera tout ce que j'aurai ordonné, et elle aura son effet dans les choses pour lesquelles je l'aurai envoyée* (Esaïe LV, 10 et 11), et nos cœurs sont remplis d'une joyeuse reconnaissance, parce que nous prévoyons de grandes choses. Un de nos missionnaires, le révérend docteur Schauffler, a été mis à part pour suivre cette œuvre, de sorte que désormais il s'occupera spécialement des Turcs. Un colporteur, soutenu avec les fonds de votre Société, vient aussi de commencer ses travaux pour cette classe si intéressante de la population.

« Nous avons appliqué une autre partie de vos secours à quelques étudiants grecs de notre séminaire de Bebek, que nous avons jugé bon d'envoyer à Athènes, où ils sont placés sous la direction du docteur King. On nous annonce que la conduite de ces jeunes gens est excellente, et nous espérons qu'il en sortira d'utiles hérauts du salut. »

Baghchejuk.

L'œuvre la plus remarquable qui se soit accomplie dans les annexes de Constantinople, est celle de Baghchejuk, dont

les ouvriers ont été soutenus par vos allocations. Aussi en avons-nous fait une station distincte, où M. Parsons est allé résider. Non seulement plusieurs habitants de ce lieu paraissent avoir ouvert les yeux sur toutes les erreurs de l'Eglise arménienne, mais encore il en est dans le nombre, qui, sous l'influence de l'Esprit saint, commencent à chercher sincèrement la « perle de grand prix. » En nous parlant de ce qu'il a vu là, notre frère nous écrit : « Il serait impossible de donner, par des mots, une idée exacte de cette œuvre. Il faut, pour la comprendre, rappeler à son esprit les scènes les plus animées d'un réveil religieux. » Ces gens, si récemment arrachés à leur ignorance, manifestent le sérieux de leurs dispositions par leur empressement à fréquenter la maison de prières. « Notre prière du lundi matin, dit le rapport de M. Parsons, quoiqu'elle ait lieu une heure avant le lever du soleil, a été suivie par trente ou quarante personnes. » Verrait-on suivre si bien, dans des pays plus favorisés que ceux-ci, une prière placée à pareille heure? « Nous avons lieu d'espérer, continue le rapport, un prochain accroissement des membres de notre Eglise, qui ne comprend encore que huit personnes. Un grand nombre d'individus des deux sexes, non encore admis dans l'Eglise, paraissent être de sincères adorateurs, de vrais serviteurs de Dieu. »

Smyrne.

Dans cette station, la maladie ou le départ de quelques-uns des missionnaires ont amené divers changements, mais sans que l'exercice régulier du culte ait été interrompu. Les membres indigènes de l'Eglise donnent toujours des sujets de satisfaction. Notre frère, M. Dodd, qui depuis quelque temps est attaché à ce poste, donne particulièrement beaucoup d'éloges à la connaissance étendue et exacte qu'ils ont des vérités évangéliques. L'œuvre de Thyatire marche d'une manière encourageante. Deux nouveaux membres y ont été

ajoutés à l'Eglise, et une famille entière est entrée dans la communauté.

Trébizonde.

Là aussi l'œuvre marche aussi bien qu'on pouvait s'y attendre. Cette station a besoin d'un missionnaire à poste fixe, et nous espérons pouvoir le lui donner bientôt. L'école, que votre Société soutient, renferme environ vingt-cinq élèves, et fait beaucoup de bien. En l'absence du missionnaire, l'instituteur a dirigé les réunions et les services, et a rendu, sous ce rapport, les services d'un agent natif. L'année dernière, une œuvre, qui nous donne des encouragements, a été commencée dans un village voisin de Trébizonde, et quatre familles s'y sont déclarées protestantes. Nous nous proposons d'y placer un aide, entretenu avec vos fonds.

Marsovan.

Une dispensation de la Providence a fait juger bon de retirer notre frère Bliss de ce poste, pour l'appeler à Constantinople. Ce changement, qui laissait la station sans missionnaire, a excité de vifs regrets, mais le Seigneur a montré qu'il sait, sans missionnaire, faire son œuvre, et que telle était sa volonté dans cette occasion. Voici ce que nous lisons dans le rapport de la station : « Ces trois derniers mois (c'est-à-dire depuis le départ du missionnaire), les exercices religieux ont été conduits par l'instituteur de l'école protestante, assisté de quelques-uns des membres les plus intelligents de l'Eglise. De février en août, le nombre des assistants s'est élevé graduellement jusqu'à 80. Depuis lors, le chiffre de ceux qui sont « ensemble dans un même lieu » ne s'est pas accru; il aurait même un peu diminué; mais l'œuvre s'est développée sous une autre forme. De petites réunions se forment dans divers quartiers de la ville, tantôt pour la sanctification du dimanche, tantôt pour l'étude de la Bible... Cet accroissement de zèle pour la lecture des saintes Ecritures

donne naissance, dans les bazars, à un grand nombre de discussions religieuses. L'instituteur protestant raconte que partout où il va, il s'entend appeler par des marchands en boutique, qui l'invitent à s'asseoir et à leur expliquer tantôt un point de doctrine, tantôt un autre. D'autres personnes se réunissent alors autour de lui, et il s'est vu appelé ainsi à adresser la parole à un auditoire de soixante personnes. Nous venons de placer un pasteur natif à ce poste, où nous espérons voir bientôt lever une abondante moisson.

Tocat.

Ici aucun changement bien marqué ne s'est produit dans l'œuvre. L'école destinée à former des agents indigènes prospère. Les élèves font des progrès satisfaisants, et nous avons lieu de croire que nos amis d'Angleterre ne regretteront pas les dons qu'ils ont consacrés à les soutenir. Pendant les vacances, ces jeunes gens ont été faire, dans les villages environnants, des tournées de colportage. « Leurs travaux en ce genre, dit en parlant d'eux M. Van Lennep, sont précieux, et nous n'hésiterons pas à dire que cette partie de leur éducation, soigneusement dirigée par nous, nous paraît aussi importante que leurs études elles-mêmes. Notre école est bien véritablement l'école de la partie nord-est de notre champ de travail. Quatre de ses élèves sont de Césarée, un d'Arabkir, un de Sivas et un de Tocat même. « Un fait encourageant, dit le même rapport, c'est que depuis quelques mois un sérieux esprit de recherche s'est éveillé au sein de la petite communauté grecque de la ville. Ce mouvement a été en partie suscité et surtout entretenu par l'évêque, lequel s'est singulièrement écarté des usages de son Eglise, en recommandant très souvent à son troupeau de s'appliquer à la lecture des saintes Ecritures. » Il s'est formé, dans le but d'étudier la Bible, une association de jeunes gens qui compte de 25 à 30 membres.

Sivas.

Ce poste a maintenant deux missionnaires. Des signes encourageants s'y font apercevoir, bien que la petite Eglise n'ait pas répondu à toutes nos espérances. Ces pauvres frères sont restés trop longtemps sans pasteur. Le prédicateur, qui est soutenu par votre Société, aide à conduire les exercices du culte, et dirige en outre une école, dont les frères natifs font la moitié des frais. On lit dans le rapport : « Nous croyons, non sans en avoir des preuves convaincantes, que nos travaux ont donné naissance à beaucoup de lectures, de réflexions et de conversations religieuses, non seulement parmi nos protestants déclarés, mais aussi dans la masse de la population. Espérons que cet éveil de l'esprit de recherche en conduira beaucoup à se demander ce qu'il faut faire pour être sauvé. »

Arabkir.

Nous n'avons eu à ce poste, l'année dernière, qu'un seul missionnaire. Ce frère se sentait bien insuffisant en face de la grande œuvre qui s'accomplit ou se prépare en ce lieu ; mais les besoins, qui se faisaient sentir à Kharpoot, l'ont fait consentir à ce que son collègue se séparât de lui. En portant ses regards sur l'année écoulée, on voit que le Seigneur a opéré d'une manière merveilleuse. Trois ans ne se sont pas écoulés depuis l'arrivée du premier missionnaire à Arabkir. Il n'y avait alors, dans toute cette région, ni Eglise ni communauté organisée. On y comptait bien quelques protestants, mais très peu nombreux et vivant dans des craintes continuelles. Aujourd'hui M. Clark dit dans son rapport : « Notre champ de travail est très vaste, et quoique nous y ayons employé une grande partie de l'année une vingtaine d'agents, nous nous sentons obligés de dire : « La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. » Une revue rapide de

nos travaux de l'année révèle des progrès bien décidés. Le nombre des protestants inscrits a plus que quadruplé, puisqu'il s'élève maintenant de 4 à 500. Les élèves de l'une de nos écoles sont trois fois plus nombreux que l'année dernière, et le chiffre de nos auditeurs du dimanche a doublé. Quinze membres ont été ajoutés à nos Eglises. Le nombre de celles-ci a été porté à quatre. Nous avons, de plus, vu naître, à deux lieues d'Arabkir, une nouvelle annexe, où le service se célèbre régulièrement le dimanche, et qui a une congrégation de 70 membres... ». « Nulle part ailleurs dans notre champ d'activité, continue le rapport, les progrès n'ont été si marqués qu'à Arabkir. Un des traits les plus heureux de cette œuvre durant l'année, c'est qu'elle a pris un caractère plus spirituel qu'auparavant. Elle s'est développée au sein des consciences et des cœurs aussi bien que dans les intelligences. Il y a eu plusieurs remarquables exemples de conviction de péché bien réelle et bien sincère. On a remarqué dans nos assemblées du dimanche plus de sérieux que jamais, et il s'est présenté plusieurs cas, où des individus se sont demandé pardon les uns aux autres. Des discussions, d'abord purement spéculatives, ont fait place à cette question posée avec angoisse : *Que faut-il que je fasse pour être sauvé?* Nous avons, en un mot, cette année, senti plus que jamais que le Seigneur tient en réserve de grandes bénédictions pour ce peuple, qu'il y fait descendre son Esprit et que la « montagne de la maison de Sion sera établie par-dessus ces montagnes. »

Le rapport de l'année dernière avait mentionné comme un grand obstacle aux progrès de la vérité à Arabkir, l'hostilité de quelques riches marchands, sous la dépendance desquels beaucoup de pauvres se trouvaient placés par la nécessité de gagner leur vie. « Cet obstacle, dit le rapport de cette année, a été en grande partie levé par la conversion au protestantisme du marchand qui, à une seule exception près,

passe pour le plus riche de la cité. Ce fait, joint aux dispositions plus favorables à la vérité que d'autres riches ont manifestées, a produit un changement considérable dans la situation des protestants. Ils ont été affranchis ainsi de beaucoup d'inquiétudes et de tracasseries, auxquelles ils étaient restés soumis jusqu'à présent. »

L'état des écoles est, suivant M. Clark, une autre preuve qui démontre les progrès de l'œuvre d'Arabkir. « Dans le courant de l'année, dit-il, nous avons ouvert, dans sept quartiers différents, des écoles qui, depuis sept ou huit mois, ont reçu en moyenne à peu près 150 élèves. » Plus des deux tiers de ces enfants appartiennent à des familles arméniennes. En somme, à quelque point de vue qu'on se place pour considérer l'œuvre d'Arabkir, nous la voyons considérablement plus avancée qu'elle ne l'était les années précedentes. L'Evangile a maintenant pris un tel ascendant sur l'esprit de ce peuple, que nous comptons avec assurance sur un triomphe définitif.

Il serait impossible d'exposer, dans une lettre comme celle-ci, la marche et l'état de la réformation dans les nombreuses annexes d'Arabkir ; dans toutes, l'œuvre se présente sous l'aspect le plus encourageant. Les frères s'y montrent aussi actifs qu'intrépides dans la prédication de la vérité. Souvent, en la portant dans les régions montagneuses, ils tombent entre les mains des voleurs, mais ils n'en persévèrent pas moins et trouvent toujours le moyen d'aller parler aux gens qui désirent les entendre. De plusieurs points non encore explorés, on entend aussi partir le cri du Macédonien : « Venez et passez vers nous. »

L'œuvre commencée dans la nouvelle station de *Kharpoot* offre beaucoup de traits de ressemblance avec celle d'Arabkir ; mais n'ayant pas encore reçu de rapport spécial sur sa marche, nous ne pouvons entrer dans les détails. Kharpoot est une belle ville, siége d'un pachalik, et qui,

avec les villages qui en dépendent, contient, dit-on, au moins cent mille arméniens. Cette immense population nous est accessible, et il nous paraît évident que la providence du Seigneur nous appelle à faire retentir dans ses rangs la bonne nouvelle du salut. C'est dans des champs de travail pareils, que nous sommes heureux de pouvoir donner rendez-vous à la Société auxiliaire des Missions turques.

Césarée.

Ici aussi nous avons beaucoup d'encouragements. Deux nouvelles annexes ont été fondées cette année. L'une est celle d'Yazgat, belle ville où réside un pacha et qui renferme 5,000 arméniens. Les commencements de cette œuvre pourront être lents, mais quelques personnes se sont déjà déclarées pour la vérité, et beaucoup de bon grain a été semé, soit dans la ville, soit dans les villages d'alentour. Ce qui retarde le mouvement sur ce point, c'est la persécution qui vient d'y lever la tête ; mais nous espérons que de cela même le Seigneur saura tirer du bien. Autour d'Yazgat, comme autour de Césarée, un grand nombre de villages ont été visités par des colporteurs, qui, généralement, ont reçu partout un bon accueil. Mais c'est à Césarée même que les progrès sont le plus sensibles. La communauté protestante a été organisée et reconnue par le gouvernement. Il y a eu un rapide accroissement dans le nombre des protestants qui, durant l'année, s'est élevé de 43 à 124. Les assemblées du dimanche comptent environ 100 personnes ; l'Eglise a 25 membres et l'école des garçons 65 élèves. Celle des filles, ouverte seulement en octobre dernier, avec l'assistance de votre Société, renferme déjà 25 élèves, dont un grand nombre appartiennent à des familles arméniennes influentes. Cette fondation a été un des moyens qui ont le plus efficacement contribué à dissiper les préventions hostiles à notre cause. Tout le monde, à présent, paraît disposé à s'entretenir librement avec nous.

Aintab.

Cette ville est, comme nous l'avons dit, le centre de notre activité dans la partie méridionale de notre champ de travail. Durant l'année dernière, aucun évènement bien marquant ne s'y est produit, mais les progrès s'y continuent sans interruption. Les moyens ordinairement employés : la prédication de la Parole, soit le dimanche, soit durant la semaine ; l'école du dimanche et les classes d'études bibliques ; les distributions de livres ; les visites aux familles protestantes ou arméniennes ; les réunions de prières et les leçons de lecture pour les femmes (leçons auxquelles assistaient environ 150 femmes) ; les discussions dans les marchés ou au sein des familles, tout a continué à avoir un libre cours et a été l'objet des bénédictions divines. De nombreuses additions ont été faites à la communauté et à l'Eglise. Les assemblées du dimanche sont régulièrement au complet et prennent un vif intérêt aux choses de Dieu. On y compte en moyenne 650 auditeurs. L'impression générale, qui prévaut maintenant dans l'esprit des Arméniens, est que le protestantisme est la vérité, et cela au point qu'il est rare, très rare d'entendre des Arméniens essayer de défendre les erreurs de leur Eglise, et que l'immense majorité ne témoigne plus que très peu d'attachement pour les doctrines ou les écrits particuliers de cette communion. Un grand nombre d'entre eux n'assistent plus du tout au culte arménien, d'autres ne le font qu'occasionnellement, et il y a chez la plupart un fort penchant pour le protestantisme. Nous pouvons, en conséquence, dire que dans cette partie du champ l'avenir se présente sous les plus brillantes couleurs. »

CHINE.

Scènes de la vie missionnaire.

Un missionnaire du Conseil américain des Missions dépeint, dans les termes suivants, un mode de prédication que les messagers de la Bonne-Nouvelle pratiquent en Chine avec un succès toujours croissant.

« Je voudrais, dit-il, que vous pussiez m'accompagner sur le devant de l'un de ces temples, où nous prêchons l'Evangile à la foule. A mesure que nous approchons de l'endroit, des troupes d'enfants bruyants courent devant nous, comme autant de hérauts, criant à pleins poumons : « Voilà les « barbares ! » ou bien tout simplement : *« Ya-Sou! Ya-Sou!* « (Jésus, Jésus.) » Arrivés à l'endroit marqué, nous montons à notre chaire, qui est le plus souvent une pierre ou une légère élévation du terrain, et quelques instants suffisent généralement, pour que nous voyions une multitude de gens accourir et s'agiter autour de nous. Alors nous commençons à parler sur le grand sujet du salut. Avec les cieux du grand maître de l'univers ouverts sur nos têtes, entourés de toutes parts des hideuses images d'un paganisme corrompu et corrupteur, et, nos yeux se portant sur cette masse d'âmes immortelles plongées dans leurs iniquités, vous comprendrez que nous nous sentions excités et inspirés parfois d'une façon toute extraordinaire. Il est rare que la crainte de choquer modifie le moins du monde une seule de nos phrases, et de fait, il est évident que nos auditeurs prennent d'autant plus de plaisir à nous entendre, que nous jetons plus de ridicule sur les grossiers objets de leur culte. La grande majorité se montre généralement très attentive. Cependant il y a toujours, comme on peut s'y attendre dans une assemblée si mélangée, un certain nombre d'individus, qui s'occupent plus de nos personnes, ou de nos habits que de nos discours. Quel-

quefois aussi une coquille de noix ou quelque autre projectile tout aussi peu offensif, nous est décoché par la main de quelque plaisant de la pire espèce.

« Notre allocution achevée, nous invitons les assistans à nous interroger. Les questions qui résultent de cette invitation portent souvent l'empreinte d'une profonde ignorance, ou sont frivoles, au point de détourner l'attention des choses plus sérieuses; mais souvent aussi elles sont de nature à provoquer des discussions plus graves et réellement utiles. Les deux points, sur lesquels on nous interroge le plus fréquemment, sont le commerce de l'opium et les cérémonies du papisme, deux pierres d'achoppement que je regarde comme destinées à retarder plus que toute autre, peut-être, les progrès de notre œuvre dans le pays. Après la séance, un certain nombre de nos auditeurs nous accompagnent ordinairement jusqu'à notre bateau, où nous distribuons des livres, s'ils savent lire.

« Dans la soirée, nous recevons souvent la visite de gens d'une condition plus élevée, qui viennent, pour la plupart, sous le prétexte d'apprendre à connaître nos doctrines, mais en réalité par pur motif de curiosité. Nous avons pour règle invariable de ne leur parler d'autre chose que du christianisme, et de les ramener sur ce sujet toutes les fois qu'ils s'en écartent, ce qui arrive à chaque instant.

« Le plus grand inconvénient que nous ayons à braver dans tout cela, c'est la turbulence de ces enfants mal élevés, dont j'ai déjà dit un mot. Partout où nous allons, ils se pressent autour de nous, courant, criant et nous montrant du doigt comme des bêtes curieuses. Une seule fois il nous est arrivé de recevoir des pierres, lancées par une main malveillante qui se cachait dans la foule. Ces petites misères nous touchent fort peu; nous ne faisons pas mine de nous en apercevoir, et les supportons avec la ferme assurance que le Seigneur nous envoie devant lui dans des lieux où il viendra

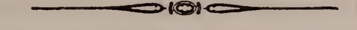
bientôt lui-même, et où il veut que ses sentiers soient préparés pour ce jour, où il jugera bon de déployer sa grande puissance en faveur de ce peuple. Ce sera, dans ce temps-là, un glorieux champ de mission que ces populeuses cités. Que nous, ou d'autres après nous, y puissent voir des fruits abondants en vie éternelle ! »

Un autre missionnaire, le révérend J. Stronach, agent de la Société de Londres à Amoy, décrit, lui aussi, des scènes du même genre.

Dans le courant de l'année dernière, il avait prêché dans plus de soixante temples ou autres édifices publics de la cité, et sans rencontrer nulle part la moindre opposition sérieuse. Suivant lui, l'immense majorité de la population ne ressent aucun respect, ni pour les idoles, ni pour leurs prêtres, et l'on est toujours sûr de provoquer le rire, en exhortant les gens à se servir de leurs idoles pour faire du feu, si elles sont de bois, ou, si elles sont de terre, de faire, comme ce vieux Chinois, qui racontait un jour à un missionnaire, en présence d'une nombreuse assemblée, qu'ayant inutilement imploré les siennes en faveur d'une fille malade, il les avait brisées, et en avait employé les débris à boucher des trous de souris. Grâce à cette disposition générale, M. Stronach a vu souvent des temples païens changés momentanément en chapelles évangéliques. Un jour, les auditeurs, qui se pressaient devant lui dans un de ces édifices, le prièrent de leur adresser un discours, et sur sa réponse qu'il le ferait, s'ils s'engageaient à l'écouter jusqu'à la fin, ils allèrent chercher des bancs, et ils restèrent paisiblement assis pendant plus d'une heure, avec tous les dehors de l'attention la plus soutenue. En commençant son allocution, le missionnaire demanda à ses auditeurs s'ils ne craignaient point que le dieu placé derrière lui ne se fâchât du spectacle que son temple offrait en ce moment. A cette question, un rire général s'éleva et

plusieurs voix s'écrièrent : « Comment voudriez-vous qu'un morceau de bois se mît en colère ? » réponse qui fournit au prédicateur le texte même de son discours.

On voit que la Chine paraît de plus en plus s'ouvrir devant la bonne Parole du salut. Des lettres récentes annoncent des résultats plus positifs encore. Si Dieu le permet, nous en raconterons quelques-uns dans notre prochaine livraison.



ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Mort d'un chef missionnaire indien.

La courte notice nécrologique que l'on va lire, présente un nouvel exemple de ce que peuvent devenir, sous l'action de la foi, des hommes sortis de ces races déchues, que les Européens ont si longtemps écrasées de leurs mépris, et trop souvent contribué, par le contact de leurs vices, à rendre plus misérables encore.

Nous la reproduisons telle qu'elle a paru dans une feuille des Etats-Unis :

« Le 29 juin dernier est mort, à Brantford, le révérend Peter Jones, autrement nommé Kakewakwanaby, chef indien et missionnaire wesleyen. Il était âgé de 54 ans. Pendant les derniers jours de sa vie, la plupart des principaux habitants de la localité et des environs sont venus le voir, et pas un ne s'en est retourné, sans avoir entendu sortir de sa bouche quelques mots affectueux de conseil, d'exhortation ou de prière. En faisant ses adieux à sa famille, il a tendrement confié ses fils aux soins de sa femme, et la mère aux soins de ses fils, en les recommandant tous ensemble à son Père céleste par les supplications les plus ardentes. Il a gardé jusqu'à son dernier moment, l'usage de toutes ses facul-

tés, et a expiré dans cet état de paix et d'indicible joie que donne aux fidèles l'espérance certaine d'une glorieuse résurrection pour la vie éternelle.

« Les temps actuels comptent peu de ministres de l'Evangile, dont la vie ait été, au su de tout le public, mieux remplie que celle de Peter Jones, depuis une trentaine d'années. Il a été pour ceux de sa nation l'instrument des plus grandes bénédictions, soit temporelles, soit surtout spirituelles. Il avait visité l'Angleterre deux fois, et avait réussi, peut-être mieux qu'aucun autre ne l'a jamais fait, à intéresser le public des deux mondes à l'évangélisation des tribus indiennes de l'Amérique, aussi bien qu'à l'amélioration de leur état social. Il avait, pour plaider cette cause, l'avantage d'être lui-même un illustre exemple des triomphes que l'Evangile a remportés parmi cette race, et de pouvoir mettre à son service une intelligence et une capacité remarquables. Les protestants de toutes les dénominations le connaissaient et l'avaient en grande estime. Dix-huit ministres, de communions différentes, ont assisté à ses funérailles, qui avaient attiré à Brantford la plus nombreuse affluence de monde qu'on y ait jamais vue. On comptait au convoi plus de quatre-vingts voitures, que précédait, à pied, une foule immense de gens de toutes les couleurs, de tous les rangs, et parmi lesquels se trouvaient en particulier un nombre considérable d'Indiens.

« M. Jones laisse une veuve et quatre fils, dont l'aîné a 17 ans, le plus jeune 9. Il s'était toujours montré le meilleur des maris et des pères, et passait dans l'esprit de tous pour un homme d'honneur, à vues larges, à sentiments nobles, et chez qui une piété aussi ardente que simple n'excluait pas une grande rectitude de jugement. Le texte du discours prononcé sur sa tombe le caractérisait de tous points. C'était bien « un homme juste, plein du Saint-Esprit et de foi. »

VARIÉTÉS.

Comment on devient missionnaire.

Pendant son dernier séjour en Europe, le docteur Duff, ce célèbre missionnaire de l'Eglise libre d'Ecosse à Calcutta, que nos lecteurs connaissent, fut consulté par un jeune homme qui songeait à se consacrer à l'œuvre des missions. Sa réponse, toute pleine de sève chrétienne et d'originalité, renferme sur les premiers pas du missionnaire, dans la carrière qu'il poursuit avec tant d'éclat et de fidélité, des détails du plus haut intérêt. Voici comment un journal la résume :

« Vous me demandez mon avis. Je serais embarrassé de vous en donner un, car personne ne peut se substituer à la Providence. La seule chose que vous ayez à faire, est d'attendre et de veiller. Ne vous fiez pas, pour prendre une décision, à vos goûts et à votre tempérament naturel. Les mondains ont aussi leur tempérament, par lequel ils se laissent diriger comme par une loi suprême. Quand je leur demande : « Pourquoi ne restez-vous pas tranquilles ? » ils me répondent qu'ils ne le peuvent pas, que leur tempérament réclame de l'agitation et non pas du repos. Puis l'un s'en va vers le nord parcourir des régions désolées et glaciales. Et pourquoi ?... Un autre fait le tour du monde avec la rapidité d'un tourbillon. Un troisième, trouvant que l'on vit trop paisiblement dans son pays, s'en va en Crimée. Tel est le caractère distinctif des chercheurs d'aventures, mais tel n'est pas celui des chrétiens. Votre force sera dans votre tranquillité. L'énergie est en proportion de la sobriété des mouvements. Aucun but important ne peut être atteint que par

une énergie calme, et moyennant qu'on y consacre beaucoup de temps.

« Dans ma jeunesse, je n'avais aucune idée de devenir missionnaire. Je faisais mes études théologiques sans autre but que celui d'occuper une cure en Ecosse. Mais un jour qu'avec d'autres étudiants, nous étions occupés à lire les saintes Ecritures et à prier, cette parole inspirée nous frappa: « Le champ c'est le monde. » Ainsi donc, nous dîmes-nous, ce n'est pas en Ecosse seulement, mais dans le monde entier que l'Evangile doit être prêché, et il faut que nous nous tenions prêts, comme soldats de l'armée de Christ, à nous rendre partout où la miséricorde infinie voudra nous envoyer. Dès ce moment, j'accoutumai mon esprit à l'idée de ne pas passer toute ma vie en Ecosse, comme je l'avais projeté jusqu'alors, et en m'appliquant à l'étude des langues, de l'histoire et de la littérature, je m'efforçai d'acquérir quelque connaissance du « monde ». Un an avant que mes études fussent achevées, on me proposa de partir pour Calcutta en qualité de missionnaire. Je refusai; mais juste un an plus tard, et au moment où je terminais mes études, la même proposition reparut. J'en fus frappé et tout ému. Etait-ce un appel de Dieu? Que faire? Je priai, puis je me demandai quelles conditions je devais mettre à mon acceptation, afin de pouvoir m'engager avec la conviction d'être dans la bonne voie. La première de ces conditions me parut devoir être celle de pouvoir, en toute liberté, prêcher, agir et entreprendre tout ce que je jugerais bon. On m'accorda ce point. Evidemment la voie s'ouvrait devant moi.

« Cependant tout n'était pas fini. Le plus dur combat restait à livrer, c'était le combat avec moi-même. Je redoutais d'être incapable, de n'être pas l'homme qu'il fallait, et je m'écriais avec Moïse : « Hélas! Seigneur, envoie celui que « tu dois envoyer. » Ne voulant pas prendre la responsabilité d'aller à mon poste et de n'y pas réussir, je fis part de mes

doutes au Comité des missions étrangères, et le priai de prendre encore des renseignements sur moi, d'examiner de nouveau la question, sans quoi je me retirerais. Mais le Comité déclara, à l'unanimité, qu'il acceptait toute la responsabilité; il m'encouragea et me déclara justifié à l'avance.

« Ainsi Dieu me désignait et m'aplanissait de plus en plus la route. Mais cela ne mit pas encore mon cœur entièrement à l'aise. Je songeais à mon père et à ma mère, deux chrétiens fervents, mais profondément attachés à leur enfant. Ne me voyant pas arriver, ils éprouvèrent quelque inquiétude, car je ne leur avais pas écrit ce qui me retenait à la ville si longtemps après mes examens. Je savais que les plans d'avenir, que les plus chères espérances de ces bien-aimés parens consistaient à me voir fixé dans une paroisse d'Ecosse. Et j'allais avoir à briser ces espérances jusqu'à la racine! (En rappelant ce souvenir, les lèvres du docteur tremblèrent et ses yeux s'humectèrent de larmes.) Convaincu, par tant de preuves accumulées, que Dieu m'appelait réellement à quitter l'Europe, je crus que ce que j'avais de mieux à faire était d'annoncer à mes parens la chose comme entièrement décidée. Mais cela me déchirait douloureusement l'âme. Je me rendis chez eux en cherchant, durant tout le voyage, des forces dans la prière. Ils ne m'attendaient pas ce jour-là, et s'apercevant immédiatement que ma figure avait quelque chose de particulièrement solennel,

« — Qu'avez-vous donc, mon fils, me demandèrent-ils?

« — Oh! j'ai des choses sérieuses à vous dire, mais avant que je parle, nous ferions bien de prier.

« L'anxiété de mes parents était telle qu'elle me gagna et qu'un instant je me sentis presque désespéré. Cependant quand je leur eus exposé toute l'affaire, mon père, qui était un homme de principes et d'énergie, me dit :

« C'est vrai! je ne puis me refuser à voir dans tout cela un appel du Seigneur. Vous avez agi sagement. Je ne veux

pas vous affliger et vous ébranler par des remontrances. Pour le moment je vous verrais partir avec une douleur profonde; mais j'espère qu'avant le départ, j'en aurai pris mon parti, en me soumettant joyeusement au Seigneur.

« Ma mère ne fut pas si prompte à se résigner. Cependant quand le moment de nous séparer arriva, nous pûmes tous le faire avec un acquiescement plein de sérénité à ce que Dieu demandait de nous. Oh! combien le Seigneur se montra, dans cette circonstance, fidèle à ses miséricordieuses promesses!

« Je ne savais presque rien ni du pays ni du poste où j'allais vivre, mais je continuai à satisfaire, comme par le passé, mon goût pour les livres classiques et pour l'étude. Pour le voyage je pris avec moi presque toute une bibliothèque, et fis en mer, comme tout étudiant sérieux le fait, mes délices des auteurs grecs et romains. J'avais été un bon étudiant, au point de compromettre presque ma santé à force de scruter et de savourer ces productions tout à la fois si harmonieuses et si creuses. J'avais orné ma mémoire d'un grand nombre des beaux morceaux de la poésie antique, et ils revenaient souvent jeter du trouble dans mon esprit et le distraire des choses meilleures. Mais le Seigneur avait préparé un arrêt contre ces variétés. Au moment où nous approchions du cap de Bonne-Espérance, une violente tempête fondit sur notre navire et le jeta sur une petite île bordée de rochers, où il fut complètement brisé. Nous sauvâmes nos vies, mais à peu près rien d'autre. Tous mes livres, en particulier, s'en allèrent au fond de la mer. Tous, ai-je dit? Non. Oh! combien les voies de Dieu sont dignes de notre attention! Le lendemain de notre naufrage, quand la mer fut redevenue calme, un matelot trouva sur la plage un livre qui portait mon nom, et il me l'apporta. C'était ma Bible; non pas l'exemplaire de petit format dont je me servais habituellement, mais une grande Bible, dont un ami m'avait fait présent. Je me rappelle cette scène comme si elle venait de se passer.

—Monsieur, ceci n'est-il pas à vous? me demanda le brave homme.

« Il me sembla que le Seigneur lui-même me présentait ce volume et me disait : « Voici mon livre! Prends-le. Il te « suffira.» Je le reçus donc comme un don venu directement de sa main céleste, et à dater de ce moment tous les autres livres ont disparu de ma pensée, comme avaient disparu ceux que la mer venait d'engloutir. Ils ont tous à présent une bien petite valeur à mes yeux. Voici les voies de Dieu. »

NOUVELLES RÉCENTES.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Un deuil au sud de l'Afrique.

Le directeur de la maison des Missions de Paris vient de recevoir la touchante lettre qu'on va lire. Il serait superflu de demander à nos lecteurs des sympathies et des prières pour le bien-aimé frère qui y raconte l'épreuve dont il a plu au Seigneur de le frapper.

« Je ne puis pas tarder davantage à vous annoncer une nouvelle qui ne manquera pas de vous affliger. Le Seigneur a fait son œuvre; le sacrifice est accompli, et moi, la main sur la bouche, je me tais et j'adore. L'amélioration dans la santé d'Elie, ne devait être qu'un répit de quelques mois. Le 5 d'août son âme s'est envolée, sans beaucoup souffrir, dans les bras de son Sauveur, auquel il a pu la recommander jusqu'à son dernier soupir. Ah! cher frère, que cette coupe est amère! Elie, mon cher Elie! le plus doux, le plus obéis-

sant de tous les enfants, tu m'étais un enfant bien précieux. Je ne t'aimais pas plus que tu ne m'aimais. Tu aurais donné ta vie pour moi. A vingt-trois ans tu étais, aussi bien que moi, le gardien, le protecteur, le père de tes frères et de tes sœurs. Ta mort est une perte irréparable pour nous tous. Ta place va rester vide pour toujours. Tu voulais consacrer ta vie au Seigneur et tu n'avais que quelques instants à vivre. Celui qui connaît les cœurs n'en sera pas moins ton salaire et ta récompense. Il l'est déjà, et tu es couronné alors que tu commençais seulement le combat. Toutes tes larmes ont cessé de couler, mais ton père, ton pauvre père; quand viendra pour lui le moment de n'en plus répandre ?

« La maladie d'Elie n'a duré que quinze jours, c'est-à-dire toutes ses forces l'abandonnèrent alors et à la fois ; sa respiration devint plus courte et plus gênée. Il a vu de suite que sa fin approchait, mais il ne s'en est pas effrayé le moins du monde. Il s'était, nous disait-il, familiarisé avec la mort depuis longtemps. Il n'avait pas attendu qu'il fût malade pour chercher le Seigneur. Il l'avait même servi avec tant de joie dans la santé qu'il lui avait souvent demandé de le retirer de ce monde pour être avec lui et avec sa chère mère. Comme il nous a édifiés par sa patience et par toutes les bonnes paroles qu'il nous a adressées ! Il ne voulait pas que je pleurasse sur lui. « Réjouissez-vous plutôt, nous disait-il ; la « mort m'est un gain. » Dix minutes avant sa mort, il me dit : « J'aurai bientôt la victoire. » Ses dernières paroles furent : « Au revoir! au revoir ! » Et comme je lui disais : Mon cher Elie, je te rejoindrai bientôt ; il ajouta encore : « Là, il n'y aura plus de séparation, nous serons avec le « Seigneur, pour toujours, pour toujours ! *Amen. Amen.* » Il prononça ces dernières paroles avec beaucoup de force. Après cela il s'endormit doucement dans le Seigneur. Il m'avait dit le jour même de sa mort : « Le Seigneur exauce « nos prières. Je lui ai demandé de me donner une douce

« fin, jusqu'ici je ne souffre guère. » Ah ! cher frère, je souffre, mais j'ai en même temps une grande joie. Je puis dire : tout est bien, tout est pour le mieux. Mon enfant aurait pu mourir d'une autre manière, loin de moi, et sans me donner des marques d'une conversion vraie et sincère, et alors il me conviendrait encore d'admirer les voies mystérieuses de Dieu. Vraiment il y aurait ingratitude de ma part si mon cœur était étranger à la joie, et si je ne bénissais pas le Seigneur de toute la force de mon âme. Vous le bénirez avec moi, cher ami. Elie a constamment parlé de vous après que vous nous eûtes quittés. Il a même quelquefois dit : « Si « j'avais pu partir avec M. Casalis, je serais maintenant tout « près de la France. »

« Priez pour moi, cher frère, car me voilà bien éprouvé et bien solitaire.

« Votre affectionné dans le Seigneur,

« J. Bisseux. »

Nouvelles de Madagascar.

Le révérend M. Ellis, dont nous avons raconté le voyage à Madagascar avait, sitôt après son retour, et contre toute attente, reçu du gouvernement de la reine de cette île l'autorisation de visiter la capitale, permission qu'il avait vainement sollicitée durant son séjour à Tamatave. Voyant dans ce fait un appel du Seigneur, M. Ellis quitta de nouveau l'Angleterre, le 20 mars dernier, pour se rendre à l'île Maurice, où il espérait que son ancien compagnon de voyage, M. Cameron, compris nominalement dans la permission royale, viendrait le rejoindre. Des obstacles insurmontables s'étant opposés à cette réunion, M. Ellis arrivé, le 17 juin à Port-Louis, n'en a pas moins persisté dans son dessein. Il

s'est assuré les services d'un pieux Malgache réfugié à Maurice, et a arrêté son passage à bord d'un navire qui devait faire voile pour Madagascar le 9 juillet dernier.

En arrivant à Maurice, M. Ellis y avait reçu les nouvelles les plus encourageantes sur l'état des choses à Madagascar. « Tous les rapports s'accordent, suivant lui, à représenter les chrétiens de l'île comme se multipliant et acquérant chaque jour plus d'influence. Quelques-unes des lettres reçues vont jusqu'à affirmer que parmi les classes les plus élevées, civiles ou militaires, un petit nombre d'individus seulement restent encore attachés aux idoles; mais qu'en général le peuple ne craint pas d'exprimer la conviction, que la Parole de Dieu est bonne et que l'influence, les usages et les lois des chrétiens sont aussi une bonne chose. »

Au moment de retourner au secours de ce peuple intéressant et qui offre un exemple si frappant de la puissance des idées chrétiennes, puisque c'est sans missionnaires que l'œuvre de Dieu s'est soutenue et accrue dans son sein, M. Ellis se recommande chaleureusement aux prières de tous les amis de l'Evangile. Ces prières ne lui manqueront pas. Qu'il plaise au Seigneur de les exaucer !

Depuis que les lignes qui précèdent ont été écrites, une lettre de M. Ellis a annoncé son heureuse arrivée à Tamatave et son prochain départ pour la capitale des Howas. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette entreprise si intéressante.

Encore un martyr.

Un nouveau nom vient d'être ajouté à la liste, déjà longue, des missionnaires martyrs morts au service de leur divin Maître. Le 14 juin dernier, le révérend James Stewart Thomas, missionnaire wesleyen au sud de l'Afrique, a été

massacré par une troupe de Cafres Amapondas, dans un lieu nommé Becham Wood, où il était venu depuis quelques jours seulement jeter les fondements d'une station nouvelle. Il est tombé en essayant de protéger, par sa présence et par des paroles de conciliation, la tribu qu'il avait entrepris d'évangéliser, contre une de ces attaques féroces, qui se renouvellent si souvent parmi ces peuplades belliqueuses et amies du pillage.

Un journal de Graham-Town raconte ainsi cet évènement :

« Il paraît que l'attaque avait pris la famille missionnaire entièrement à l'improviste. On sait que dans ce pays rien n'est plus effroyable que ces attaques. Les hurlements des sauvages, les flammes sinistres qui dévorent l'une après l'autre les huttes du kraal, les cris des femmes et des enfants frappés de terreur, ceux plus déchirants encore des blessés et des mourants, tout se réunit pour former un ensemble d'horreurs qu'aucune langue humaine ne saurait décrire. Ce fut au milieu d'une scène de ce genre que le révérend missionnaire, s'arrachant aux sollicitations de sa famille alarmée, courut vers le parc au bétail, qui est ordinairement dans ces rencontres le théâtre des combats les plus acharnés. M. Thomas y arriva, mais pour tomber bientôt frappé de trois coups de zagaie. A ce cri: «Le missionnaire est tué!» les défenseurs du kraal redoublèrent d'efforts et parvinrent à enlever le corps de leur ami aux assaillants et à le transporter chez lui. Il respirait encore, mais une des blessures avait atteint la veine jugulaire, et deux heures après, la mort avait terminé la carrière terrestre d'un des hommes les plus dévoués que le désir de remplir une mission de miséricorde ait jamais attirés dans ce pays. Il était dans la colonie depuis une quinzaine d'années, et y avait passé par de grandes épreuves, qui cependant ne l'avaient pas un instant distrait de la belle tâche qu'il avait entreprise. Doué d'un courage et d'une persévérance indomptables, et très versé dans la connaissance

des dialectes du pays, il avait su gagner l'estime et la confiance des indigènes, de sorte qu'une belle perspective semblait s'ouvrir devant lui. Dieu en a jugé autrement. »

Cet évènement jette un voile sombre et inspire des craintes sur l'avenir de la mission entreprise en vue des Cafres Amapondas. Cependant le chef principal, nommé Damas, a exprimé les plus vifs regrets du crime commis par ses gens. Il a fait rendre tout le bétail enlevé, a offert de payer une amende et de punir sévèrement le petit chef qui commandait l'expédition et les hommes qui avaient frappé le missionnaire.

Cette catastrophe a fait d'autant plus de sensation au sud de l'Afrique, que M. Thomas est le premier missionnaire que les indigènes aient massacré de cette manière. Un autre ministre wesleyen, le révérend W. Threlfall avait bien, en 1825, péri aussi de mort violente, mais dans des circonstances toutes différentes. Ses meurtriers étaient des voleurs et un guide perfide, qui ne l'avaient tué que pour s'enrichir de ses dépouilles.

Le docteur Livingston.

On a reçu de l'île Maurice une lettre, où l'intrépide voyageur missionnaire annonce, qu'avec l'aide du Seigneur, il a heureusement accompli son projet de traverser le continent, de l'ouest à l'est. Le docteur Livingston est attendu, et peut être au moment où nous écrivons, arrivé à Londres, où les amis des missions et plusieurs corps savants lui préparent une brillante réception.

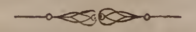
Nous espérons pouvoir communiquer à nos lecteurs quelques-unes des observations recueillies par le missionnaire dans ses derniers voyages.

Paris. — Imprimerie de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.



FRANCE.

Réouverture de la Maison des Missions et Installation du nouveau Directeur.

Le 27 novembre, une fête chrétienne, du caractère le plus simple, a réuni à Passy les membres des deux comités des missions et divers amis de l'œuvre. Il s'agissait de consacrer au Seigneur la maison dans laquelle les futurs délégués de nos Eglises vont se préparer à leur ministère, et d'installer, dans ses fonctions de directeur, M. le missionnaire Casalis.

Nous n'oublierons jamais cette réunion, qui a été d'autant plus intime et bénie, que nous nous sentions tous sous l'influence immédiate de l'Esprit de Dieu.

Après une prière fervente, offerte par M. le pasteur Fisch, M. le comte Delaborde, président de la société, a pris la parole, et, dans une allocution que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, parce qu'elle a été improvisée, a dit en substance que la réunion du jour avait pour objet d'appeler la bénédiction d'en-haut sur le nouvel institut des missions, et que c'était avec de vives actions de grâces envers notre Père céleste qu'il venait, ainsi que le comité, inaugurer cet établissement et installer le nouveau directeur.

Il a rappelé les services rendus à la société des missions par ses fondateurs, MM. Wilks, Stapfer, de Staël, Verhuell, Dobrée et autres, que Dieu a maintenant recueillis à lui, et par un ami que le comité a le bonheur de compter aujour-

d'hui encore dans ses rangs, M. le pasteur Frédéric Monod, présent à la séance.

Après avoir rendu hommage aux lumières, au dévouement et à l'incessante activité de M. le pasteur GrandPierre, ancien directeur, que le comité a la joie de voir siéger dans son sein comme l'un de ses deux vice-présidents, M. Delaborde s'est étendu sur les circonstances dans lesquelles le nouveau directeur, M. Casalis, a été rappelé d'Afrique. Il lui a adressé les plus pressants encouragements quant à la tâche importante qu'il avait désormais à remplir, en insistant sur la confiance que le comité lui accordait, sur l'affection et la haute estime qu'il éprouvait pour lui, sur les solides garanties qu'offrait pour l'avenir sa longue expérience dans la carrière missionnaire.

S'adressant ensuite aux élèves missionnaires (1), M. le président les a entretenus du sérieux et de la grandeur de leur vocation, de la nature des études auxquelles ils devaient se livrer, et du privilége dont ils jouissaient en se trouvant placés sous la direction d'un vénérable ami, qui veillerait sur eux avec la sollicitude d'un père. Il a exprimé le vif regret de ne pas voir dans leurs rangs, en ce moment, un jeune frère auquel il porte une affection toute particulière, Eugène Casalis, retenu dans le midi de la France par les suites d'une grave maladie.

M. le président a terminé en réclamant le concours des prières et de la sympathie des chrétiens en faveur de l'œuvre excellente que poursuit la société des missions évangéliques.

Après l'allocution du président, M. Casalis s'est exprimé comme suit :

« Ce jour réveille en moi le souvenir d'une scène touchante qui se passait, il y a sept ans, dans un village du

(1) Les élèves missionnaires présents étaient : MM. Coillard, d'Asnières-lès-Bourges ; Bouhon, de Paris ; Mabille, Rau et Ellenberger, d'Yverdon.

midi de la France. Deux vieillards paralysés par l'âge, mais pleins de vie chrétienne, attendaient sous le chaume la délivrance promise à leur foi. Leurs couches, qu'ils ne quittaient plus, étaient assez rapprochées pour qu'ils pussent s'entretenir de leurs espérances pendant les heures de solitude, auxquelles les condamnaient les travaux des autres membres de la famille. Le pasteur du hameau qu'habitaient ces époux octogénaires me conduisit auprès d'eux. Ils me reçurent comme une ancienne connaissance. Nos entretiens furent longs, intimes. Nous nous dîmes de ces choses que l'on ne sait penser et énoncer que lorsqu'on a le Seigneur près de soi.

« Au moment où il me fallut quitter ces vénérables amis, la femme appela deux jeunes enfants, les fit mettre à genoux devant moi et me dit avec émotion :

« Etendez vos bras sur mes petits-fils, prononcez une « bénédiction sur leurs têtes, et priez Dieu d'en faire des « missionnaires. »

« Frères et sœurs bien-aimés, ne soyez point étonnés si je me suis permis de placer sous vos regards cet émouvant tableau. Je sens aujourd'hui le besoin d'une bénédiction spéciale, et je voudrais vous la demander avec cette simplicité, cette foi dans l'efficace de la prière, dont vous venez de voir un si bel exemple. C'est au nom de Dieu que vous êtes venus nous installer dans cette nouvelle maison de missions. Eh bien ! appelez le Seigneur au milieu de nous ; faites descendre son Saint-Esprit sur nous ; bénissez-nous d'une bénédiction efficace et durable ; demandez à l'Auteur de toute grâce excellente d'être le directeur suprême de cet établissement et de faire des missionnaires de ces jeunes chrétiens! Lui seul peut, en se communiquant à leurs âmes, les revêtir de force, de sagesse, leur faire goûter et rechercher les joies d'un dévouement sans bornes, et les préparer ainsi à devevenir *ouvriers avec Lui.*

« En effet, plus encore peut-être que tout autre ministre du salut, le missionnaire doit être l'*Epître vivante* du Christ, la personnification des principes et des préceptes de l'Evangile.

« Dès l'entrée de sa carrière il est appelé à triompher, par la seule force de l'amour chrétien, de répugnances, de préventions, quelquefois même de haines, qui résultent de sa couleur, de ses habitudes, de la race à laquelle il appartient. Vainement il s'imaginerait que la supériorité de ses lumières, la pureté de ses intentions lui donneront droit de bourgeoisie dans les lieux où il va s'établir. Sa supériorité? Il faut qu'on la lui pardonne!... La pureté de ses intentions? Quelle garantie peut-il en donner?...

« Pour se faire d'abord tolérer, puis adopter, il doit se faire aimer. Il faut qu'on en vienne à dire de lui, comme de son divin Maître, quoique dans un sens bien plus limité : « Nous « l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier. » Le missionnaire le plus habile et le plus zélé n'aura point de succès permanents, s'il n'apprend à être doux comme Moïse, doux et humble de cœur comme Jésus-Christ, tendre et patient comme Paul, qui n'hésitait point à rappeler aux Thessaloniciens qu'il s'était conduit à leur égard comme une mère, qui nourrit et qui aime tendrement ses enfants.

« Lorsque, par l'attrait de sa bienveillance, le messager de Christ s'est ouvert une porte, que sa position est digne d'envie; mais aussi quelle responsabilité pèse dès lors sur lui! Généralement parlant, les païens n'ont rien à opposer à la sainteté des lois divines. La beauté du plan du salut les frappe. Tout, dans l'Evangile, leur paraît souverainement juste et bon. Mais leurs cœurs charnels repoussent la transformation qu'il faut subir pour devenir disciple de Christ. L'effort, l'abnégation qu'une pareille transformation suppose, leur semble impossible. Le plus souvent ils ne voient, ou ne veulent voir, dans ce qu'on leur enseigne, qu'une sé-

rie de mythes intéressants ou de théories admirables, mais sans application. D'ailleurs, si cette fin de non-recevoir ne leur était pas suggérée par leur attachement au péché, ne leur est-elle pas chaque jour fournie par des chrétiens de nom, qui semblent ne parcourir le globe que pour donner un éclatant démenti à tout ce que l'on peut dire de la puissance inhérente aux doctrines révélées?

« Ce désastreux sophisme, où trouvera-t-il sa réfutation?
« Dans les convictions et la vie du missionnaire lui-même.

« S'il *sent* combien le Seigneur doit être craint, ce ne sera pas en vain qu'il sollicitera les hommes à la foi. La sincérité de ses appels sera manifestée à la conscience de ses auditeurs.

« S'il *se réjouit* « d'une joie ineffable et glorieuse, » son entourage ne doutera pas longtemps « qu'il n'ait remporté le prix de sa foi, savoir le salut de son âme. » D'autres voudront partager le bonheur qu'il éprouve, lorsqu'il s'écrie : «Voyez quel amour le père a eu pour nous que nous soyons appelés les enfants de Dieu. »

« S'il *vit dans la communion* de son Sauveur, il sera le modèle des fidèles en charité, en pureté; ses progrès seront évidents à tous; il prendra garde à lui-même et à la doctrine qu'il prêche, et, en faisant cela, il se sauvera et sauvera ceux qui l'écoutent.

« Si *sa vie ne lui est point précieuse*, pourvu qu'il achève fidèlement sa course, qui ne croira qu'il est convaincu de la réalité des biens éternels et des glorieuses espérances que Jésus offre à ses disciples?

« Enfin les preuves de son apostolat éclateront parmi les gentils, si, après avoir recommandé la pratique de tout ce qui est vénérable, de tout ce qui est juste, de tout ce qui est pur, de tout ce qui est aimable, il peut ajouter :

« Ces choses que vous avez apprises de moi, vous les avez « entendues et vues en moi! »

« Il faut donc, mes frères, pour que cette maison réponde à

sa destination, que ce soit véritablement une école du Saint-Esprit, et que tous les ministres de Jésus-Christ qui en sortiront méritent, comme Timothée, le titre « d'*hommes de Dieu.* »

« C'est sous le regard de ce souverain Maître qu'ils vont commencer les études destinées à les préparer à leur ministère.

« Ces études seront variées, mais nous nous efforcerons de les faire converger vers trois points, qui sont de la plus haute importance pour le missionnaire : l'intelligence des voies de Dieu dans le gouvernement du monde et de l'Eglise; la connaissance du cœur humain, et celle des vérités renfermées dans les Saintes-Ecritures. Pour nous la Bible sera toujours le livre par excellence, la parole *inspirée*. Nous n'oublierons pas que le christianisme ne s'est établi d'une manière durable et efficace, et n'a conservé sa pureté que là où la Bible a été reçue, lue, étudiée, honorée comme l'expression de la sagesse et de la volonté divine.

« Si la pensée que c'est surtout le Seigneur qui formera vos futurs délégués vous rassure, bien-aimés frères, elle ne peut diminuer à mes yeux la responsabilité que j'accepte aujourd'hui.

« Ah! mon Dieu sait quelles luttes se livrent dans mon âme! Qu'y avait-il en moi qui pût me recommander pour une pareille tâche?—A part les expériences d'un ministère plein de faiblesses et d'imperfections, qu'ai-je pu vous rapporter du fond de l'Afrique? Je me le suis demandé mille fois avec angoisse, je me le demande encore! Et cependant la voix de la Providence n'a-t-elle pas parlé?.. Ne l'a-t-elle pas fait en accents d'autant plus distincts qu'ils étaient déchirants pour mon cœur?... Les conseillers, les guides de ma vie, les hommes que je vénère le plus n'ont-ils pas parlé, eux aussi?..

« Seigneur! mon attente est en toi, ne permets pas que je sois confus! Soutiens-moi et supplée à tout ce qui me manque!

« Recevez mes remercîments, cher et digne président, pour tout l'intérêt que vous m'avez témoigné, pour vos paroles d'amour et d'encouragement. Elles ont pénétré profondément dans mon cœur, et y resteront gravées en traits ineffaçables.

« Agréez aussi l'expression de ma vive reconnaissance, vous, tous les membres des deux comités. Je ne saurais, sans ingratitude, laisser passer cette occasion de reconnaître que, pendant le cours de rapports qui datent de plus de vingt-trois années, vous avez montré à mon égard un amour, une libéralité qui ont dépassé tont ce que je pouvais attendre. Que la bénédiction de Dieu repose sur vous !

« Et vous, bien-aimé directeur, qui m'avez formé aux travaux du saint ministère, recevez ici l'expression de mon inaltérable amour. Lorsqu'on vous investit, en 1826, de la charge qui m'est confiée trente ans plus tard, on vous entendit répéter plusieurs fois : « Qui est suffisant pour ces « choses? » L'Eternel a été votre force et il sera votre récompense. Déjà la parenté spirituelle qui vous unit aux âmes réveillées par le ministère de vos anciens élèves doit remplir votre âme de la joie la plus pure ! Que sera-ce lorsque vous les verrez réunies devant le trône de l'Agneau ?

« Un mot encore, et je termine. Il sera pour vous, mes jeunes amis, qui êtes venus vous préparer, sous mes soins, à la sainte œuvre des missions. Quelques semaines d'expérience nous ont déjà fait trouver, dans nos rapports les uns avec les autres, tout ce que nous avions demandé au Seigneur. Vous paraissez heureux auprès de moi, et je puis vous assurer que je me sens heureux au milieu de vous. Regardez-moi toujours comme votre meilleur ami, comme un frère aîné, qui, ayant passé lui-même par toutes les expériences que vous allez faire, ne vous refusera jamais sa sympathie et le secours de ses conseils et de ses prières. »

M. le président ayant invité M. le pasteur GrandPierre

à ajouter quelques mots à ce qui venait d'être dit, celui-ci s'est exprimé à peu près comme suit :

« Messieurs et chers frères,

« Vous êtes heureux de la cérémonie qui nous rassemble ici ; celui qui vous adresse la parole en ce moment ne l'est pas moins que vous ; mais nos chers missionnaires le seraient plus encore que nous tous, s'ils pouvaient y assister.

« Lorsque la maison des missions fut fermée, en 1848, ils me firent le confident de leur douleur. Combien ils ont souffert à la pensée que cette école, où ils avaient tous été formés au saint ministère, où ils avaient laissé une famille dont ils se considéraient comme membres et partie intégrante, quoique sur la terre africaine, et où ils espéraient que se prépareraient, d'année en année, des successeurs quant à leurs personnes, et des héritiers quant à leur œuvre, combien ils ont souffert, lorsqu'ils ont reçu la nouvelle que cette maison n'existait plus, que cette école était suspendue, que cette famille était dispersée! Donc, Messieurs, qu'ils se réjouiraient s'ils voyaient ce que nous voyons à cette heure, s'ils entendaient ce que nous venons d'entendre ! Rassurons-nous, toutefois ; ils l'apprendront bientôt, et alors leur joie sera parfaite, ils reprendront courage et se sentiront fortifiés d'une nouvelle force dans leurs labeurs évangéliques par la perspective que, quand il plaira au Seigneur de les rappeler à lui et de leur donner la récompense promise aux fidèles serviteurs, il ne manquera pas d'ouvriers pour prendre leur place et continuer leur œuvre de paix et d'amour.

« Je puis dire, Messieurs, que les années que j'ai passées dans la maison des missions comptent dans le nombre des plus heureuses de ma vie. J'y ai eu mes épreuves ; dans quelle carrière n'y en a-t-il pas ? et ces épreuves ont été bonnes. Mais les grâces, les bénédictions et les joies ont dominé et surabondé, à la gloire du Seigneur. Je me rappellerai toujours,

entre autres souvenirs doux à conserver, l'intimité qui régnait entre tous les membres de la famille missionnaire. Une fois par semaine au moins, les élèves se réunissaient le soir dans le cabinet du directeur (M. Casalis le sait et pourrait le dire au besoin), et là, le cœur répondant au cœur, on se faisait part mutuellement de ses expériences personnelles, et l'on s'encourageait à persévérer dans la fidélité au Seigneur. Si une lettre était arrivée d'Afrique, on la lisait, ou plutôt on la dévorait, et suivant qu'elle apportait des nouvelles propres à réjouir ou des communications de nature à affliger, tous se prosternaient ensemble pour rendre grâces ou pour s'humilier et intercéder au pied du trône des miséricordes. Je suis persuadé, Messieurs, que cette douce et fraternelle intimité, qui a régné entre les élèves et entre les élèves et le directeur, a été pour beaucoup dans les bénédictions que le Seigneur a daigné accorder à notre mission ; et à cet égard, je me réjouis et je bénis Dieu de ce que la nouvelle maison des missions (je le dis pour l'avoir déjà vu) continuera sous ce rapport la tradition de l'ancienne, et présentera l'édifiant spectacle d'une famille unie pour servir le Seigneur.

« Cher Casalis, qui, après avoir été mon élève, êtes devenu mon successeur et demeurerez toujours mon ami, vous nous avez parlé de vos luttes à votre entrée dans le nouveau champ de travail que le Seigneur a ouvert devant vous, et vous l'avez fait de manière à nous associer à vos émotions intimes. Permettez-moi, pour votre encouragement, de vous dire que les miennes ont au moins égalé les vôtres. Je n'avais que vingt-six ans, à l'époque où j'acceptai en tremblant la vocation qui m'avait été adressée par le comité de la société des missions. Arrivé à la maison des missions dans les premiers jours de l'année 1827, avant que les élèves y fussent rendus, j'y demeurai huit jours seul, tout seul à les attendre. Ainsi, il ne me manqua pas de temps pour réfléchir, quoique je l'eusse déjà fait auparavant. Mais dans cet isolement, je pus me

représenter mieux encore l'immensité de ma tâche, et m'en sentant incapable et plus indigne qu'auparavant, je me reprochais comme une témérité de m'en être chargé. Je me sentais écrasé à la lettre sous le redoutable fardeau que j'avais pris sur mes faibles épaules. Comme Jonas, j'aurais voulu fuir, et plus d'une fois cette pensée traversa mon esprit : « Jette-toi dans la diligence et retourne en Suisse, ta patrie, que tu n'aurais pas dû quitter. » Je puis dire, avec saint Paul, que je me regardais alors *comme condamné à la mort, afin que je n'eusse point de confiance en moi-même*, *mais en Dieu*, *qui ressuscite les morts et qui appelle les choses qui ne sont point*, *comme si elles étaient.* En effet, je fis une grave maladie, et c'est à peine convalescent, pâle, défait et les genoux tremblants, que le jour de mon installation, il y a trente ans à peu près aujourd'hui, je pris la parole pour répondre à l'honorable M. Stapfer, qui, en sa qualité de vice-président de la société des missions, avait été chargé par le Comité de m'établir dans mes fonctions de directeur.

« Mais louez avec moi aujourd'hui les miséricordes du Seigneur. Avec les semaines, avec les mois, avec les années, la confiance et la paix sont revenues; les bontés et les secours du Seigneur ont été proportionnés à mes besoins et à mes misères; et maintenant, après bien des combats et bien des délivrances, nous avons en Afrique une mission sur laquelle Dieu a daigné mettre l'empreinte de son sceau, et vous êtes ici, cher frère, en ce jour, comme le représentant de cette fidèle mission, pour poursuivre avec ces jeunes frères l'œuvre de votre prédécesseur et de ce comité qui l'administre et qui la dirige.

« Courage donc, cher ami; j'ai la confiance en Dieu qu'il en sera de cette institution rouverte et réinstallée, après huit années d'interruption, comme du second temple de Jérusalem : « *La gloire de cette dernière maison sera plus grande que celle de la première* (Aggée, II, 9). » La gloire du second tem-

ple fut d'avoir reçu sous ses voûtes augustes le Seigneur de gloire, le Fils unique et éternel du Père, le Verbe divin incarné dans notre humanité, notre adorable Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, Dieu au-dessus de toutes choses béni éternellement. La gloire d'une maison de missions consiste, vous le savez, dans la foi, dans la piété, dans le zèle, dans le dévouement, dans l'esprit d'abnégation de ses membres, dans le déploiement de l'amour du Seigneur Jésus dans leur cœur, et dans la puissance du Seigneur Jésus opérant dans leur vie. A cet égard, Dieu veuille que cette seconde maison des missions forme plus de missionnaires et de meilleurs missionnaires encore que la première, non-seulement pour l'Afrique, mais pour le monde entier, non à la gloire d'un homme ou d'aucun homme, mais à la gloire du Dieu trois fois saint, Père, Fils et Saint-Esprit, un seul Dieu éternellement béni. Je serai le premier à m'en réjouir et à en rendre grâce à Dieu. »

A son tour, M. le pasteur Frédéric Monod a profondément ému ses frères, en leur faisant faire une revue rétrospective des bénédictions que le Seigneur a répandues sur la société des missions dès son origine. Il voit dans son histoire une preuve frappante de la fidélité avec laquelle le Seigneur veille sur tout ce qui est fait avec foi. Il termine en félicitant les élèves de leur vocation, qu'il regarde comme une grande prérogative. « Je m'en vais, a dit avec attendrissement notre vénérable ami, et vous, vous allez entrer dans la lice ! Heureux êtes-vous d'avoir connu le Seigneur de bonne heure ! Puissiez-vous déployer dans son service plus de zèle que nous ! »

Sur l'invitation du président, l'élève, M. Coillard, a offert une prière, qui a été suivie d'une autre, prononcée par M. le pasteur Vallette.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

CHINE.

Baptêmes à Amoy et à Hong-Kong. — Histoire de deux conversions. — Nouvelles des autres ports. — Une discussion à Schanghaï. — La grande insurrection.

Les missionnaires de la société des missions de Londres, fixés à Amoy, continuent à voir de précieux encouragements donnés à leurs travaux. Une lettre datée du 16 juin annonce qu'ils venaient d'administrer le baptême à 18 néophytes, dont 12 hommes et 6 femmes. L'Eglise indigène qu'ils dirigent se compose aujourd'hui de 151 personnes, dont on peut dire que la conduite fait généralement honneur à la profession de la vérité. Une femme âgée, admise dans l'Eglise depuis plusieurs années, s'est endormie au Seigneur et a été enterrée suivant le rit chrétien, en présence d'un grand concours de peuple, où l'on remarquait beaucoup de femmes.

Le docteur Legge a eu aussi le bonheur de voir l'Eglise indigène de Hong-Kong s'accroître par l'admission de 3 hommes et de 3 femmes. La manière dont 2 de ces néophytes ont été amenés à la connaissance de Christ est remarquable.

L'un d'eux, nommé Chëa-Kiun-Kong, demeurait à Pok-to, ville située à plus de 30 lieues de Hong-Kong, et y exerçait la profession de gardien d'un temple de Confucius, quand il reçut un Nouveau Testament des mains d'un colporteur biblique qui parcourait la contrée. Ce livre excita sa curiosité; il le lut avec soin et rechercha les occasions d'avoir des conversations religieuses. Le premier effet des idées nou-

velles que cette lecture fit naître dans son esprit fut que son emploi, faisant partie d'un culte idolâtre, n'était pas légitime devant Dieu, et en conséquence il l'abandonna. Reconnaissant ensuite que le culte des ancêtres n'était pas moins opposé à la volonté divine, il prit un ciseau et effaça les noms inscrits sur la pierre ancestrale de sa famille. Un peu après, ayant revu le colporteur qui lui avait remis les saintes Ecritures, et apprenant qu'il retournait à Hong-Kong, il partit avec lui, pour demander aux missionnaires l'instruction plus complète dont il sentait le besoin, et d'y recevoir, si possible, le baptême chrétien. Il apporta avec lui, enveloppées dans un linge, deux petites idoles, dont l'une avait été adorée dans sa famille depuis plusieurs générations. Dans une des premières entrevues qu'il eut avec les missionnaires, il leur dit qu'il désirait recevoir le baptême, parce que Dieu l'a commandé. Il ajouta qu'il savait bien que ce n'est pas le baptême d'eau, mais seulement le baptême du Saint-Esprit qui régénère l'âme. Quand on lui demanda où il avait appris cette vérité, il répondit qu'il l'avait vue dans l'Evangile; il ne se rappelait pas dans quel chapitre, mais était sûr de la retrouver s'il avait le livre entre les mains. Et en effet, le Nouveau Testament lui ayant été remis, il l'ouvrit aussitôt au chapitre 3me de l'Evangile de saint Jean. Depuis lors, il a donné aux missionnaires, par sa conduite, tout lieu de croire que le Saint-Esprit a réellement opéré en lui une œuvre de grâce. Il a donc reçu le baptême, et six semaines après, il est reparti pour Pok-to, où se trouvent sa maison et sa famille. Les missionnaires auraient voulu pouvoir le retenir à Hong-Kong, mais ils n'avaient aucun emploi à lui confier, et il ne possédait par lui-même aucun moyen de pourvoir à sa subsistance. Ils espèrent aller le voir quelquefois, correspondre avec lui et recevoir de temps en temps de lui des visites qu'il leur a promises, évidemment avec l'intention de les faire.

Le second néophyte, dont l'histoire offre des particularités dignes de remarque, se nomme Le-Wa-Ch'ëong. C'est un homme d'une soixantaine d'années, qui a beaucoup de fils et de neveux. Il a possédé autrefois une grande fortune et jouit encore de beaucoup d'aisance. Plusieurs membres de sa famille tiennent des boutiques soit à Canton, soit à Hong-Kong. Vers le milieu de l'année dernière, il commença à fréquenter les services religieux de la mission, d'abord la prédication du dimanche, puis les exercices bibliques de la semaine et enfin les réunions de prières. Au commencement de cette année, il ouvrit une boutique dans une des rues nouvelles de la colonie et déclara au docteur Legge qu'à l'avenir son intention était de mettre en pratique dans son commerce les vrais principes du christianisme. Il ajouta qu'il n'aurait pas de repos qu'il n'eût fait disparaître les idoles de tous les établissements appartenant à sa famille. Au bout de quelque temps on lui demanda s'il avait tenu sa boutique fermée le dimanche. Il répondit qu'il l'avait fait depuis le premier jour. Et cela était vrai. Deux ou trois dimanches après, le docteur Legge, voulant s'en assurer par lui-même, se rendit chez lui et vit sur les volets de la fenêtre, soigneusement fermés, un papier sur lequel était écrit, en gros caractères : « *Le jour du sabbat*. » Le docteur entra et exprima au vieillard le plaisir que lui avait fait éprouver cette vue. « Beaucoup de gens, lui fit-il observer, disent que s'ils fermaient leurs boutiques, leur commerce serait ruiné. Je suis heureux de voir que vous avez de meilleurs sentiments. Dieu a dit qu'il honorera ceux qui l'honoreront. » — « Il ne s'agit pas ici, répondit Le, d'une question de profits ou de pertes. Nous appartenons à Dieu. Il a des droits sur notre temps et pourrait le réclamer tout entier ; mais il a dit : « Tu travailleras six jours, » et il ne s'en est réservé qu'un seul pour lui. Quel cœur faudrait-il avoir pour le lui refuser ? » Le-Wa-Ch'ëong a été baptisé, mais il paraît décidé à quitter son commerce

et à se retirer dans les propriétés qu'il possède au lieu de sa naissance. Il se propose d'y avoir un bâtiment spécial pour célébrer chaque jour le culte et lire la Bible avec ceux de sa famille qu'il pourra persuader de se joindre à lui.

De Canton, de Ningpo et de Schanghaï, on annonce aussi quelques nouvelles conversions, mais moins nombreuses dans chacune de ces villes qu'à Amoy. Une des plus frappantes, par les circonstances qui l'ont amenée et par les dispositions de celui en qui la grâce du Seigneur l'a déterminée, est celle d'un jeune homme nommé Liu-Ah-loh. Nous la raconterons une autre fois comme un des premiers fruits apparents de ces tournées de prédication, que les missionnaires ont pris l'habitude de faire dans l'intérieur.

A Schanghaï, la prédication de l'Evangile se poursuit avec la plus parfaite liberté dans les rues et sur les places publiques. Les agents des cinq ou six sociétés diverses qui y ont des chapelles, voient ces édifices se remplir chaque dimanche d'auditeurs nombreux et généralement attentifs. Les écoles que chaque mission a fondées comptent en moyenne de 25 à 30 élèves, et les résultats obtenus sur quelques-unes de ces jeunes âmes ont, dans plus d'un cas déjà, réagi d'une manière salutaire au sein de leurs familles. Dernièrement, presque tout un quartier a été mis en mouvement par les dispositions dans lesquelles est mort un jeune enfant d'une douzaine d'années, qui avait ouvert son cœur aux douces influences de la Parole sainte.

Il ne faut pas conclure de là qu'on voie se dissiper d'une manière sensible les ténèbres spirituelles qui couvrent encore ce pays-là. L'immense majorité des païens auxquels on présente le miroir de la Parole s'y regardent bien, mais s'en vont et oublient bientôt ce qu'ils ont vu. D'autres, en assez grand nombre aussi, sont des disputeurs subtils, dont il n'est pas facile de détruire les préventions ou le scepticisme. Une scène racontée par le révérend

Edkins, de Schanghaï, fait bien connaître la grandeur de cet obstacle.

« Aujourd'hui, écrit ce missionnaire sous la date du 21 janvier dernier, j'ai eu une longue conversation publique avec un habitant de Fa-hua, près de Schanghaï. Il y avait, me dit-il, sept à huit ans qu'il entendait parler du christianisme, sans découvrir ce qui pourrait le porter à l'embrasser. Il avait étudié vingt ou trente religions sans être satisfait d'aucune. Chacune d'elles contenait toujours quelque chose de mauvais, et, dans sa pensée, il en devait être de même de la religion chrétienne, quoiqu'à première vue elle parût être meilleure que les autres. Depuis longtemps, ajoutait-il, j'ai abandonné l'idolâtrie, mais je continue à pratiquer le culte des ancêtres, suivant la coutume du pays.

« Quand cet homme eut fini, je lui répondis que, puisqu'il avait trouvé en faute tous les systèmes dont il s'était occupé, je lui conseillais de renoncer à cette vaine étude, et de se soumettre à ce que Dieu lui enseignerait lui-même en réponse à ses prières.

« — Mais, demanda-t-il alors, comment est-ce que Dieu peut nous enseigner ?

« Un des assistants, qui paraissait nous écouter avec une vive curiosité, prit la parole et dit :

« — Par des songes, sans doute ?

« —Non, repris-je, mais par sa sainte Parole. Puis, m'adressant de nouveau à mon premier interlocuteur : En suivant la marche que vous avez suivie jusqu'ici, lui dis-je, vous n'arriverez jamais à tranquilliser votre esprit. Essayez d'une autre. Occupez-vous, avant tout, du salut de votre âme, en prenant ce livre-ci pour votre guide. Cherchez à obtenir le pardonde vos péchés !

« — Mes péchés !... Je n'en ai point.

« —Quoi, priez-vous Dieu ? Et le remerciez-vous de toutes ses bontés ?

« — Non.

« — Eh bien, cela seul est un péché.

« — Je ne sais pas à quel Dieu (Schang-ti) adresser mes prières.

« —Il n'y en a qu'un : Celui qui a fait les cieux et la terre. Vous feriez bien mieux de le prier, en vous repentant de vos péchés, que de nier son existence. Mettez-vous en doute que cette maison ait eu un architecte?

« —Non, mais vous différez des catholiques romains. Comment saurai-je si ce sont eux ou vous qui dites la vérité. Un catholique peut-il être sauvé ?

« — Les Ecritures disent que quiconque croira en Jésus-Christ sera sauvé. Mais à quoi bon vous complaire dans cet esprit de chicane ? Il ne vous fera que du mal. Pourquoi ne pas accepter une nouvelle manière d'être? »

Ici un des assistants demanda : « Que faut-il faire pour suivre votre religion ? Je lui répondis en traçant un rapide exposé des devoirs du chrétien, et fus écouté avec une patiente attention par une vingtaine d'individus qui se trouvaient-là.»

Le même M. Edkins donne des nouvelles de la grande insurrection qui, maîtresse de quelques-unes des provinces du nord de l'empire, s'y maintient avec succès contre tous les efforts des troupes impériales. « Le parti de Tai-Ping-Wang, écrit le missionnaire, conserve ses principes religieux et répand beaucoup de livres ! Ses soldats unissent à leurs exercices militaires l'usage de la prière, et observent une bonne discipline, qui les fait préférer par les populations aux soldats de l'empereur. Leurs petits traités se répandent au loin ; nous avons appris qu'ils ont pénétré jusqu'à Schan-si. Mais toute communication directe avec le camp des insurgés nous est fermée. »

Un missionnaire américain de Schanghaï, le révérend Martin, écrit de son côté sur le même sujet :

« Un de mes collègues a copié un cantique des insurgés, qui contient un beau sommaire de la doctrine chrétienne, et

moi-même j'ai pu m'en procurer deux autres. Un réfugié de Chin-Kiang m'a donné, sur les pratiques de ces insurgés, des détails trop intéressants pour que je n'en reproduise pas quelques-uns. Dès son entrée dans la ville, on lui mit entre les mains des traités religieux ; quand ils les eut lus et approuvés, il reçut à genoux, en même temps que plusieurs autres, une sorte de baptême, il chanta le cantique mentionné plus haut en y ajoutant une doxologie à la sainte Trinité, renonça à ses péchés, jura d'être fidèle à la cause et enfin se lava la poitrine. Quoique l'état de guerre ne permette pas d'observer rigoureusement le sabbat, il est néanmoins distingué avec soin des autres jours. Dès la veille on hisse une bannière sur laquelle sont écrits ces mots : « Demain est le jour du culte; gardez-vous de le mépriser. » Le jour même, au point du jour, les troupes se rassemblent pour la prière, et plus tard elles entendent, en divers lieux du camp, des discours dans lesquels des officiers les entretiennent de la légitimité de leur entreprise, de la certitude de leur réussite, de la folie de l'idolâtrie, de l'oppression des Tartares, etc. Ces discours, toujours accompagnés de prières, sont quelquefois remplacés par une sorte d'examen où l'on questionne les soldats sur les doctrines du parti. Les plus estimés de leurs petits livres sont les dix commandements avec notes; une hymne pour la jeunesse, qui commence par une exposition brève, mais assez exacte, de la doctrine chrétienne, et finissant par celle des devoirs sociaux, et enfin un livre plus important qui renferme un abrégé de la Genèse, raconte la délivrance d'Egypte, annonce la venue de Jésus-Christ pour sauver le monde, et finit par décrire la mission du *Roi céleste*, chargé de délivrer la Chine de ses barbares oppresseurs. Les soldats qui sont depuis longtemps déjà au service de l'insurrection sont les plus fervents à réciter leurs prières. On les voit souvent, le matin, s'appliquer à cet exercice, tout en mettant leurs habits. »

D'après tous ces faits, M. Martin croit que le triomphe de

l'insurrection serait favorable à la prédication de l'Evangile.

Nous avons eu occasion de dire déjà que tous les missionnaires ne partagent pas cette idée ; mais quoi qu'il en puisse advenir, c'est toujours un fait remarquable que ces notions et ces pratiques chrétiennes pénétrant, par une voie si peu prévue, jusqu'au cœur de l'empire chinois.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Travaux parmi les Indiens de la baie d'Hudson.

Diversité de l'œuvre missionnaire. — Les missions de la Société des Missions épiscopales dans la terre du prince Rupert. — Lettre de l'évêque anglican de ce pays. — Baptêmes. — Une jeune femme. — Scènes de départ.

La Chine n'est pas plus éloignée des régions septentrionales de l'Amérique, que ne diffèrent entre elles les œuvres missionnaires qui s'accomplissent dans ces deux pays. Sans parler de la différence des climats et des mœurs, le seul fait de la densité des populations établit entre ces œuvres une disparité radicale. Dans l'empire chinois, des multitudes se présentent au missionnaire, qui voit des auditoires nombreux se former et se renouveler autour de lui avec une facilité extraordinaire. En Amérique, au contraire, ce sont des tribus faibles, divisées et dispersées çà et là, par fragments, sur de vastes espaces rendus presque infranchissables, au moins durant une grande partie de l'année, par les rigueurs de l'atmosphère. Là, des âmes par milliers et par millions, peu sérieuses à la vérité, mais auxquelles au moins l'on peut parler; ici, des âmes qu'il faut ou attendre longtemps ou aller chercher bien loin au prix des privations les plus pénibles ou des plus grandes fatigues. Et cependant, malgré ces diversités, les deux œuvres ont un principe commun, un but

commun et des résultats communs. Sur les côtes presque désertes de la baie d'Hudson et dans les rues populeuses de Canton ou de Schanghaï, il y a toujours ceci : des cœurs qui ont besoin de paix, et un seul grand nom par lequel cette paix est produite et annoncée. Rien peut-être mieux que ce fait ne prouve ces deux grands dogmes qui servent de base à la foi du chrétien, la spiritualité de l'âme et la divine origine de l'Evangile. Oui, voilà bien la perfection qui ne vient pas de l'homme; la perfection qu'un ancien docteur a si heureusement définie : la variété dans l'unité.

L'évangélisation des Indiens dispersés au fond de la baie d'Hudson, dans ces vastes contrées connues sous le nom de Terre du prince Rupert, a pris, depuis une trentaine d'années, un développement aussi considérable que permettaient de l'espérer la grande dissémination et les habitudes nomades de ces anciens possesseurs du sol. En 1822, la société des Missions épiscopales, qui est à l'œuvre dans le pays, n'y comptait qu'un établissement. Elle y a fondé maintenant quatre grands centres d'activité missionnaire, ceux de la Rivière-Rouge, de Cumberland, de Moose-Fort et de York-Fort, auxquels se rattachent plusieurs stations et un grand nombre d'annexes.

Parmi ces postes, les uns, comme celui de Cumberland, présentent des résultats déjà tout accomplis ; c'est-à-dire qu'un nombre plus ou moins considérable de chrétiens indigènes s'y sont formés en Eglises, fixés au sol, et prennent peu à peu, à mesure qu'ils s'affermissent dans la pratique des vertus chrétiennes, les habitudes de la vie civilisée. D'autres, moins avancés, rachètent cette infériorité par l'importance de leur situation, qui en fait des moyens d'action plus puissants sur quelques-unes des tribus encore livrées aux coutumes de la vie nomade. De ces derniers, ceux qui donnent le plus d'espérance aux missionnaires sont les lieux d'où l'on peut le plus efficacement se mettre en rapport avec ce qu'on appelle

les Indiens de la plaine, peuplades nombreuses, errantes sur les vastes prairies qui s'étendent jusqu'aux frontières des Etats-Unis, et jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Ces tribus sont, de toute la race indienne, celles qui ont le plus obstinément conservé les habitudes et les mœurs des temps anciens, les seules qui mènent encore la vie sauvage de leurs ancêtres, chassent le buffle, se livrent à des guerres perpétuelles les unes contre les autres, et ne s'approchent des blancs que lorsque les nécessités de leur commerce de peaux les y oblige. On les atteint difficilement, mais pourtant l'Evangile va les chercher, et grâces à Dieu, ses célestes clartés commencent à y éclairer plus d'une âme. Citons quelques faits empruntés aux rapports et à la correspondance des missionnaires employés dans ce champ de travail.

« En mai dernier, l'évêque anglican de la Terre du prince Rupert, qui a sous sa direction spirituelle les missionnaires ainsi que le clergé attaché aux établissements anglais fondés dans le pays, faisait sa tournée épiscopale. Il se trouva à la Rivière-Rouge en même temps qu'une troupe considérable d'Indiens de la plaine, et rend compte des rapports qu'il eut avec eux.

« Nous étions réunis, tout le clergé et moi, dit-il, quand près de deux cents Indiens vinrent pour me rendre visite. Ils arrivèrent dans l'après-midi, les uns à cheval, les autres en charrette, le plus grand nombre à pied et tirant, en signe de joie ou pour me faire honneur, force coups de fusil. Rangés ensuite en deux demi-cercles sur la pelouse, nous eûmes ensemble une longue conférence dans laquelle plusieurs orateurs des deux côtés prirent la parole. L'archidiacre Cockran (un des plus anciens missionnaires du pays) les exhorta énergiquement à abandonner leurs habitudes de guerre et de vagabondage perpétuel. D'autres discours, ayant le même but, et des prières ardentes furent prononcés en langue crie. Nous distribuâmes ensuite quelques sacs de farine et

quelques petits présents pour les chefs. Quelques jours après, je pus baptiser un de ces chefs et son fils, qui depuis assez longtemps déjà suivaient un cours d'instruction religieuse. Le chef Pigwys, déjà chrétien, était présent à la cérémonie, et adressa aux néophytes une exhortation remarquable. Il leur recommanda surtout de prier beaucoup, de mener une vie nouvelle, conforme aux commandements du Seigneur, et de se méfier des autres Indiens, qui ne manqueraient pas de chercher à les détourner de la voie où ils venaient d'entrer.»

A peu près à la même époque, le révérend W. Mason, missionnaire à York-Fort, vit aussi arriver auprès de lui une troupe d'Indiens, qui lui avaient déjà fait une visite trois années auparavant. « Ces gens, dit le missionnaire, m'abordèrent le sourire sur les lèvres; leurs yeux brillaient de plaisir. Me serrant cordialement la main, ils me dirent combien ils étaient heureux de me revoir. Je les invitai à suivre deux fois par jour les instructions données à l'école, ce qu'ils firent tous avec le plus grand empressement. Je les vis toujours, dans ces réunions, extrêmement attentifs et quelquefois évidemment très émus.....

« Le 26 juillet, je prêchai à mes chers visiteurs sur le prix de l'âme. Tous me parurent profondément recueillis, et des larmes coulèrent sur bien des joues. J'espère que ces salutaires impressions resteront et produiront des fruits à salut. Ces gens connaissent bien les principes élémentaires du christianisme, et paraissent désirer vivement d'en apprendre davantage. Parmi eux se trouvaient quelques individus qui avaient été en rapport avec les missionnaires catholiques romains d'Albany. L'un d'eux vint me voir en particulier..... j'ouvris la Bible avec lui et lui montrai, par les déclarations du Seigneur, que c'est en lui et non dans le pouvoir des prêtres qu'il faut mettre sa confiance pour le salut... Un autre de ces catholiques de nom me demanda, de son propre mouvement, le baptême chrétien qu'il n'avait pas encore reçu.

« Le dimanche 29 juillet, j'administrai ce saint sacrement à 29 de mes candidats. Tous avaient répondu d'une manière satisfaisante aux questions d'usage. — Ces nouveaux chrétiens, qui demeurent habituellement dans les environs de Severn-Fort et de Trout-Lake, auraient grand besoin qu'on pût placer auprès d'eux au moins un catéchiste indigène. »

Un autre missionnaire, le révérend Watkins, établi à Fort-George, raconte aussi en termes touchants une visite qu'il a faite lui-même dans le courant de l'été dernier, à une peuplade d'Indiens nomades qui se trouvaient momentanément à Rupert-House, et avec lesquels il avait eu déjà des rapports fréquents, mais toujours très passagers. A la première réunion qu'il tint avec ces pauvres gens, ils étaient au nombre de 50, et se montrèrent, comme toujours, avides de recueillir les instructions de la Parole. Quelques-uns demandaient instamment le baptême; le missionnaire les prit à part et les questionna les uns après les autres sur la nature des motifs qui leur faisaient désirer d'entrer dans l'Eglise du Seigneur. « Le premier des candidats qui se présenta, écrit M. Watkins, était une jeune femme non mariée qui me parut avoir été véritablement « enseignée de Dieu, » et déjà « baptisée du Saint-Esprit. » Ses idées sur les grandes doctrines de l'Evangile étaient remarquablement claires. Dieu lui-même paraissait lui avoir ouvert l'intelligence pour lui faire comprendre les Ecritures, car, ayant vécu tantôt sur un point, tantôt sur un autre de la côte, elle n'avait pu que très rarement faire usage des moyens ordinaires de grâce, et j'étais le premier ministre du Saint Evangile avec qui elle se fût jamais entretenue. En écoutant ses réponses si simples, mais si justes et si bien senties, je ne pouvais qu'admirer au-dedans de mon cœur le pouvoir de la grâce et l'amour de ce bon Sauveur, qui avait ainsi attiré à lui cette âme sans l'intermédiaire de l'homme. Qui aurait pu m'empêcher de lui donner le sceau extérieur des enfants de Dieu? »

Après une semaine passée tout entière en conversations et en exercices de piété avec ces Indiens, M. Watkins dut les quitter pour aller remplir d'autres devoirs de son ministère. Voici dans quels termes il raconte la scène des adieux :

« Pendant qu'on préparait les canots, j'allai de tente en tente pour échanger encore quelques paroles avec ces chers Indiens, leur faire entendre mes dernières recommandations, leur serrer la main et leur adresser ces mots, qui, chez eux, servent de salutation au départ aussi bien qu'à l'arrivée : «Etes-vous joyeux ?» « Un grand nombre d'entre eux s'étaient réunis en dehors des jetées, sur le bord de la rivière, et là j'eus la même chose à faire pour chacun d'eux. La plupart étaient évidemment émus de me voir les quitter. Je m'efforçai de les consoler en les encourageant à mettre toute leur confiance en ce Dieu, qui bien certainement serait leur ami et les protégerait s'ils se tournaient vers lui de tout leur cœur. Les deux derniers dont nous nous séparâmes furent un homme et sa femme, qui étaient venus avec nous depuis Fort-George. Ils se tenaient debout sur le bord même de l'eau, les yeux baignés de larmes. Trop émus ponr pouvoir prononçer un seul mot, ils tinrent longtemps ma main serrée, tandis que je leur rappelai l'amour de ce bon Sauveur, dont nous nous étions souvent entretenus ensemble, et de ce temps béni où ceux qui s'aiment en lui n'auront plus à passer par de douloureuses séparations. Le mari est le premier, et jusqu'à présent, hélas ! le seul converti que Dieu ait accordé à mon ministère parmi les Indiens de Fort-George. La femme n'a pas encore reçu le baptême, mais je la crois profondément convaincue de l'importance de travailler à l'œuvre de son salut. Puisse l'Esprit saint achever en elle son œuvre, et se charger lui-même d'enseigner tous ces pauvres gens, que la parole de ses ministres humains atteint si rarement ! »

Enfin, le Rév. Henri Budd, missionnaire à Cumberland et Indien d'origine, annonce que cette station et les

annexes qui en dépendent, continuent à se développer sous la bénédiction du Chef suprême de l'Eglise.

« Nos Indiens, écrit-il, sont à peu près entièrement fixés auprès de nous, et lorsque les hommes sont obligés de s'absenter pour la chasse, ils reviennent le plus vite qu'ils peuvent, souvent dans le seul but d'user des moyens de grâce qui sont ici mis à leur disposition. Tous les dimanches notre église se remplit, et l'école compte en moyenne de 70 à 80 élèves, qui apprennent à lire la Parole de Dieu en anglais aussi bien que dans leur langue maternelle, et qui, le soir, reportant leurs livres chez eux, communiquent à leurs parents ce qu'ils ont appris dans la journée. D'année en année, il se fait ici des progrès sensibles dans la religion comme dans les choses de la vie. Un immense changement s'est opéré dans la situation de ces chers Indiens! Quand je me rappelle ce qu'ils étaient en 1840, la première fois que je fus envoyé vers eux, je reste saisi d'étonnement et d'admiration, et les yeux pleins de larmes, je m'écrie: « Quelles grandes choses l'Eternel a faites pour mes frères! » . . . Le jour de Noël (1855), j'ai eu le bonheur de donner la cène à plus de 90 communiants, et durant cette sainte cérémonie, nous eûmes tous le sentiment que le Seigneur était avec nous et nous bénissait. Quelle chose touchante que de voir ces âmes, que les misères de la vie sauvage abrutissaient autrefois de plus en plus, s'unir ainsi à la table sainte pour célébrer l'amour du Sauveur qui les a rachetées et éclairées! »

« Depuis ma dernière lettre, une de nos communiantes est entrée dans son repos. Elle est morte en très peu de temps, mais dans un état de calme et de joie spirituelle dont les gens qui l'entouraient furent profondément surpris. Elle exhorta ses amis et ses enfants à vivre dans l'amour du Sauveur et elle s'endormit en paix. Nous avons eu aussi quelques baptêmes, mais presque tous administrés à des enfants appartenant à des membres de l'Eglise. »

« J'ai fait dernièrement ma visite trimestrielle à notre annexe de Moose-Lake. Je suis heureux de pouvoir dire que les convertis de ce lieu persévèrent dans la foi et s'efforcent humblement, mais avec succès, de faire honneur à l'Evangile par la pureté de leur conduite. Ils ont, sous ce rapport, gagné beaucoup depuis quelque temps. Autrefois on en voyait trop souvent faire profession de christianisme, puis se laisser entraîner de nouveau au mal par les sollicitations ou les exemples des païens; mais maintenant ces naufrages spirituels sont extrêmement rares. Presque tous, au contraire, se montrent très fermes, très décidés, et font beaucoup de bien aux païens en les exhortant à embrasser cette foi, dont ils ont eux-mêmes appris à connaître tout le prix et toutes les douceurs. Henri Cockran et John Umfreville (deux catéchistes indigènes) sont toujours employés sur cette station et se montrent très bien qualifiés pour l'œuvre qu'ils y ont à faire. »

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Mission de l'Église d'Angleterre parmi les Yorubas.

Visite au roi de la contrée. — Arrivée. — Entretiens. — Promesses. — Premiers résultats.

Nos lecteurs connaissent le nom de M. Hinderer, missionnaire de la Société épiscopale à Ibadan, ville de l'intérieur, dans le pays des Yorubas. Ce serviteur de Dieu, non content d'annoncer l'Évangile aux habitants de cette populeuse cité, fait souvent des excursions dans les contrées environnantes, et y a pu jeter déjà quelques semences que Dieu fera sans aucun doute germer et pousser quand il le jugera bon. Le récit d'une de ces excursions intéressera d'autant plus

sûrement nos lecteurs, qu'il dépeint des mœurs curieuses, et que, selon toute apparence, le résultat de cette visite sera une nouvelle extension de l'œuvre de Dieu dans ces contrées.

Le pays des Yorubas reconnaît pour chef souverain un roi qui réside à Ago, grande ville située à vingt lieues environ d'Abbékuta, dans la direction du nord. Ce roi avait, en différentes occasions, manifesté son étonnement de ce que les *hommes blancs*, déjà établis sur plusieurs points de ses états, semblaient éviter de s'approcher de lui et de la ville qui lui sert de résidence. Informé de ces plaintes, M. Hinderer résolut d'y mettre un terme, et le 15 janvier dernier il se mit en route pour accomplir ce dessein. Laissons-le raconter lui-même son voyage et l'accueil qu'il reçut.

« Après avoir, dit-il, passé la journée du 16 à Ijaye avec notre bien-aimé frère M. Mann (qui occupe cette nouvelle station depuis deux ans), je me remis en route le 17, et vers les deux heures, arrivai sous les murs d'Ago-Oja. J'y fis halte pour me rafraîchir un peu et envoyai vers le roi un messager, qui revint bientôt avec l'ordre de m'inviter à entrer sur-le-champ dans la ville. Un logement m'avait été préparé; mais à peine y fus-je arrivé, que j'eus à paraître devant le roi en audience publique; il avait pour cet objet réuni tous ses officiers et ses sujets les plus notables dans une des cours de sa demeure. A mon arrivée, il me demanda si je me portais bien, pourquoi j'étais venu, si enfin notre reine et tout son peuple étaient « en paix. » Quand j'eus en peu de mots répondu à ces questions, il me demanda si j'avais quelque chose de plus à lui dire. « Oui, beaucoup de choses, lui dis-je, tant de choses que je crains de ne pouvoir finir ce soir. » Il me fit ensuite remettre en présent dix *têtes* de cauries (1) et une brebis, puis me congédia. — Le lieu de la réception avait réellement des droits à l'appellation de rési-

(1) Valant environ 50 francs.

dence royale, car en fait de magnificence, il surpasse tout ce que j'ai vu dans ces régions. C'est un carré long de 100 verges sur 150, avec une rangée de bâtiments très bien entretenus, et que rendent presque élégants six tours placées à égales distances et s'élevant sur des piliers de bois. Le roi était assis sous la plus centrale de ces tours; ses courtisans, ses serviteurs et les hommes notables de la ville s'étaient placés de chaque côté sur deux lignes, composées chacune de cinq à six rangées, et que séparait un espace d'environ dix pieds. Ce fut dans cet intervalle que je m'assis avec mon interprète et celui du roi. Un ordre tout à fait militaire, et qui rappelait quelques-unes de nos cérémonies européennes, régnait dans l'assemblée. Chaque fois que nous parlions, le roi ou moi, le plus profond silence s'établissait. De plus, à chaque ordre donné par le monarque, tous ses gens se prosternaient en prononçant une sorte de refrain qui signifie à peu près « Dieu sauve le roi, » tandis que quatre trompettes et deux fifres faisaient entendre quelques mesures du ton le plus vif.

« Le roi était habillé en blanc de la tête aux pieds. Un dais rouge l'abritait. Il mettait dans toutes ses manières une aisance et une liberté qui cependant n'avaient rien de choquant. En me parlant, il se tournait vers moi et parlait assez haut pour que je pusse saisir toutes ses paroles. En général, tout se passa avec convenance et dignité. Seulement on voyait de temps en temps, après un discours du roi, quelques-uns de ses serviteurs témoigner leur admiration comme de vrais courtisans ; ils sortaient des rangs, se jetaient de la poussière sur la tête et se livraient à des gambades assez peu gracieuses, pour ne rien dire de plus.

« Dans la soirée, le roi envoya un messager me demander si j'avais quelque chose à lui dire en particulier. Je lui fis répondre que s'il voulait m'accorder une audience privée, je lui exposerais tout ce dont j'avais à parler, et qu'alors il ju-

gerait lui-même de ce qui devait être réservé pour lui seul et de ce qu'on pourrait dire devant le public. Cette réponse lui plut, et, à la tombée de la nuit, je fus appelé de nouveau devant lui. Cette seconde entrevue eut lieu dans la même cour que la première. J'entrai en matière en exposant, aussi brièvement que je le pus, ce que Dieu avait fait, par l'entremise des Anglais, pour la suppression de l'esclavage sur les côtes, et pour l'introduction de l'Évangile. J'ajoutai que ce même Dieu, tout puissant et tout bon, continuerait certainement à diriger les choses de la même manière jusqu'à ce qu'il eût fini la bonne œuvre qu'il voulait faire. Quand j'eus achevé, le roi, qui m'avait écouté avec la plus grande attention, prit la parole. Mon message l'avait, me dit-il, très fort réjoui ; « c'était comme si toutes sortes de bonnes choses lui étaient venues à la fois. Autrefois on ne savait pas qui était le roi de ce pays, tandis qu'à présent il n'y avait qu'un roi » dans tout le Yoruba. Grâce à l'influence d'Ibadan, non-seulement Aré et les villes plus petites du pays, mais Iborin même, lui obéissaient maintenant. Mon message de paix lui était en conséquence plus agréable qu'il ne pouvait me le dire ; il se sentait près de pleurer de plaisir. Passant ensuite à un autre sujet, il dit qu'il ne pouvait remercier la reine d'Angleterre et son peuple : « Mais, ajouta-t-il, Dieu les remerciera, car ils nous font beaucoup de bien, et Dieu les en bénira. »

« Ce fut ensuite mon tour de le remercier pour ces paroles affectueuses. Après l'avoir fait, je continuai en disant : « Me voici envoyé par le peuple anglais et par mes amis européens établis dans ce pays, pour demander au roi s'il veut recevoir dans sa capitale un prédicateur de la Parole de Dieu et encourager son peuple à recevoir cette Parole. Si telle est la volonté du roi, nous enverrons un de ces prédicateurs le plus tôt qu'il nous sera possible. »

« A cette proposition, le roi fit répondre qu'il recevrait notre envoyé très volontiers, et, ajouta-t-il, « le plus tôt nous l'aurons le mieux. »

Cet échange de paroles achevé, je produisis les présents que j'avais apportés pour sa majesté. C'étaient une belle robe faite de morceaux de soie et de velours, et fabriquée en Angleterre par quelques dames pieuses, un coussin du même genre, et enfin un miroir. Le roi parut enchanté de ces objets, et pour mieux les admirer, il fit allumer des torches, car jusque là nous avions causé à la lueur d'un magnifique clair de lune. La conversation se prolongea encore quelque temps sur le ton le plus aimable, et quand je me retirai, ce fut avec un cœur plein de reconnaissance envers Dieu, car bien certainement un nouveau pas venait d'être fait pour l'avancement du règne de mon Sauveur dans ce pays, où jamais encore son nom n'avait retenti.

« Le lendemain, 19, continue M. Hinderer, le roi me fit appeler de nouveau. Quand je me fus assis par terre devant lui, j'attendis qu'il m'adressât la parole, et comme il se taisait, je craignis un moment qu'il ne fût survenu quelque changement dans ses dispositions. Mais cette appréhension ne dura pas longtemps ; il m'avait, dit-il, fait venir uniquement pour me voir encore et pour que je l'entretinsse « des choses de mon pays. » Puis, voyant que ma posture me causait de la gêne, — le fait est que je ne savais que faire de mes jambes,—il m'invita à les étendre comme je le voudrais, à me mettre parfaitement à mon aise, et nous eûmes ensuite une longue conversation dégagée de toute espèce d'étiquette africaine. Je lui parlai chemins de fer, culture, fermes et fermiers d'Europe, et finis en lui exprimant mes vues sur ce qu'il y aurait à faire pour tirer parti du sol si fertile de son pays. Il ne faudrait, pour rendre ce pays heureux, fis-je observer, que deux choses : la paix et une bonne instruction du peuple ; mais ces deux grands biens ne peuvent être obtenus qu'au moyen de la Parole de Dieu prêchée et reçue convenablement. Je pris de là occasion d'appuyer de nouveau sur l'obligation qui me paraissait incomber à sa ma-

jesté, de favoriser la prédication de cette Parole et de protéger contre toute espèce de persécution ceux de ses sujets qui la recevraient, et voudraient la mettre en pratique. Sa réponse à cette recommandation fut courte mais positive: «Cela n'est pas difficile. Ne suis-je pas le roi? Que seulement le docteur européen arrive bientôt. »

Après ces entretiens, M. Hinderer passa plusieurs jours encore à Ago. Il y fut témoin de grandes fêtes célébrées en l'honneur du roi et qui lui prouvèrent que ce monarque noir est bien, comme il en a la prétention, le plus puissant personnage du Yoruba. Son autorité, longtemps contestée, paraît ne l'être plus par personne. Il se montra jusqu'à la fin très amical; puis, sur la demande de son hôte, il lui fit don, pour fonder une station, d'un vaste terrain situé dans l'intérieur de la ville, et, sur la promesse qu'un missionnaire serait sur-le-champ demandé en Angleterre, il ajouta à ce premier don plusieurs bâtiments situés tout auprès de son palais, et destinés à devenir la résidence de *l'homme blanc*. En attendant l'arrivée de ce dernier, un chrétien indigène a été placé à Ago en qualité de visiteur. « Evidemment, écrit M. Hinderer, une porte nous est ouverte toute grande dans ce lieu; que Dieu veuille augmenter dans sa moisson le nombre des ouvriers! Si nous en avions davantage, il y aurait beaucoup de bien à faire dans ce pays. »

VARIÉTÉS.

JAPON.

Notre feuille a, toutes les fois qu'elle l'a pu, donné des renseignements sur la religion et les mœurs de ce pays, en-

core si peu connu, et vers lequel se tournent naturellement les regards du chrétien. L'article suivant, emprunté au *Moniteur de la Flotte*, ajoutera quelque chose à ces renseignements. Nos lecteurs ne le parcourront pas sans demander à Dieu d'ouvrir bientôt le Japon devant les messagers de sa Parole. Nous avons déjà dit que quelques sociétés missionnaires se préoccupent dès à présent des moyens d'y faire pénétrer leurs agents. Voici l'article en question :

Mort du daïri, souverain spirituel du Japon.

« Une correspondance particulière de Simoda, port du Japon ouvert aux étrangers, écrite à la date du 15 juillet dernier, nous fait part d'un évènement inconnu en Europe, et qui vient d'avoir un grand retentissement parmi les adeptes de la religon de Sinto, secte païenne de l'extrême Orient, qui réunit sous sa croyance près de quarante millions d'âmes.

« Le vaste empire du Japon est gouverné par un prince héréditaire et absolu auquel on donne le nom de koubo, séogoun ou empereur. Il habite la ville de Yedo, dans l'île de Niphon, qui est la capitale du pays tout entier.

« Indépendamment de l'empereur, un autre personnage attire dans ces contrées toute l'attention publique : c'est le daïri ou souverain pontife du Japon, chef suprême de la religion de Sinto. Il est regardé comme un dieu sur la terre; tout ce qu'il touche est sacré; il ne meurt pas, mais de temps à autre il renouvelle son âme; sa famille est impérissable.

« Le daïri habite la ville de Kio ou Miyoko, située, comme Yedo, dans l'île de Niphon. Il y possède un palais magnifique ; sa cour se compose de 22,000 prêtres, chargés de desservir les 4,000 temples de cette immense cité. Son costume se compose d'une longue tunique, sur laquelle il porte une grande robe rouge ; un voile blanc et transparent, orné de

franges d'or, lui couvre la tête et lui descend jusqu'au milieu du corps. Jamais le peuple ne voit sa figure.

« Le 1er juillet 1856, le daïri tomba malade ; le grand-prêtre fut aussitôt appelé au palais avec le collége sacerdotal, composé de 200 prêtres du premier degré, chargés de l'administration religieuse de l'empire. Le lendemain l'état du malade devint très grave ; le 3 juillet au matin, on reconnut que sa mort était certaine et qu'elle ne tarderait pas à arriver.

« Les prêtres alors se répandirent dans les temples et annoncèrent au peuple que le daïri s'était mis en communication avec les sept grands dieux du Ciel, et qu'il allait renouveler son âme dans le sein de Ten-Sio-Dai-Tsin, le premier de ces dieux. Cette divinité japonaise, d'après la croyance du pays, a créé le monde et le Japon ; elle a eu un règne de vingt-cinq mille ans, et c'est d'elle que sont descendues toutes les dynasties qui ont régné sur le Japon. L'empire entier l'adore et l'invoque comme sa patronne.

« Lorsque les prières furent terminées, les prêtres déclarèrent qu'à compter de ce moment le peuple serait admis au palais et qu'il pourrait jouir de la vue du pontife vénéré. Après cette déclaration, on accourut en foule au palais.

« Le daïri reposait sur un lit de parade, il était vêtu d'une tunique blanche, et une enveloppe de gaze, adhérente à la peau, dessinait ses traits, qui paraissaient recouverts d'un masque très léger. Les prêtres priaient à haute voix et brûlaient des parfums autour de lui. Le 5 juillet, à 9 heures du matin, il mourut. Lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, le grand-prêtre, lui soulevant les bras pour faire voir qu'il était sans vie, annonça que son âme était partie pour le séjour des dieux spirituels, mais qu'elle allait bientôt revenir. Alors le plus grand silence se fit parmi tous les assistants.

« Au bout de dix minutes, le grand-prêtre, entouré des membres du collége sacerdotal, jeta sur le corps du daïri un

grand voile blanc qu'il retira aussitôt ; et, à la place qu'occupait le cadavre à peine refroidi, on vit un être entièrement semblable au premier, plein de vie et de santé, qui se leva sur son séant, puis descendit, monta sur un autel placé près du lit, et bénit le peuple, qui poussa des cris de joie et d'allégresse.

« Par un stratagème très adroitement pratiqué, les prêtres avaient substitué au corps du daïri la personne de son fils, qui est en même temps son héritier. La manœuvre qu'ils emploient toujours en pareille circonstance est d'autant plus facile à exécuter, que le lit de parade est placé sur une estrade recouverte de voiles, qui permettent de faire manœuvrer une trappe cylindrique, sans que le peuple, dont la crédulité est inépuisable, puisse s'en apercevoir.

« Le corps du daïri fut enlevé du palais pendant la nuit et porté au temple d'Ycié par les membres du collége sacerdotal. Il fut mis sur un bûcher et brûlé par eux. Lorsque cet acte s'accomplit, les portes du temple sont fermées, et personne ne peut y pénétrer. Celui qui enfreindrait la consigne serait déclaré sacrilége et brûlé vif.

« Le temple d'Ycié, le plus beau de la ville, renferme plusieurs rangées de statues en bronze du dieu Ten-Sio-Dai-Tsin. Ces statues ont environ un mètre de hauteur. Elles sont creuses et ont derrière la tête une ouverture assez grande. Les cendres de chaque daïri sont déposées dans une de ces statues comme dans une urne funéraire. Le peuple n'est point admis à visiter la partie du temple qu'occupent ces diverses figures. Le lendemain du jour où la cérémonie funèbre s'accomplit, une solennité d'un tout autre genre a lieu. C'est l'exaltation du nouveau pontife qui, pour les Japonais, a renouvelé son âme au séjour des sept grands dieux spirituels.

« Le 7 juillet, le nouveau daïri quitta son palais entouré de tous les prêtres et parcourut les différents quartiers de la

ville de Miyako sur un char traîné par cent chevaux blancs. Partout, sur son passage, le peuple se prosternait et lui adressait des prières comme à la divinité elle-même. Ce jour-là, tous les travaux furent suspendus, tous les prisonniers furent mis en liberté et les procédures criminelles annulées.

« Le lendemain, le cortége se mit en marche dans le même ordre et se rendit à Nara, située à une faible distance de Miyako, et qui est regardée comme une des villes saintes de l'empire. Elle renferme un grand nombre de temples, dont le principal a des dimensions colossales. Il est environné d'un portique carré, soutenu sur chaque face par 100 colonnes ayant un mètre de diamètre. La statue du dieu auquel cet édifice religieux est consacré se trouve placée au centre, et elle a 45 pieds de largeur à la hauteur des épaules. Le 10 juillet, le daïri, revenant de Nara, fit son entrée solennelle dans sa capitale. Aussitôt qu'il fut de retour, le collége sacerdotal ordonna des prières publiques dans tous les temples de l'empire, pour célébrer l'événement important qui venait de s'accomplir.

« Tels sont les détails curieux qui nous sont transmis de Simoda, par un témoin oculaire, Hollandais de naissance, qui, pour le besoin de ses affaires, a pu pénétrer dans les Etats du daïri sous le costume japonais. Il ajoute que pendant ces cérémonies bizarres, celui qui donnerait les marques les plus légères d'incrédulité ou même d'indifférence, serait massacré à l'instant même. Il y a dans la ville de Miyako, comme dans le reste du Japon, un assez grand nombre de bouddhistes, qui, lorsque ces faits se passent, restent renfermés dans leurs demeures et montrent, pour la religion de leurs adversaires, la plus profonde déférence.

« Autrefois, le daïri réunissait au Japon la puissance temporelle au pouvoir spirituel ; mais, vers l'an 1200, ayant appelé à son secours le séogoun, ou commandant supérieur

de l'armée, celui-ci demanda à partager avec lui son autorité, qui alla en s'affaiblissant jusque vers 1590, époque à laquelle le séogoun s'empara du pouvoir, se déclara indépendant, et laissa au daïri la puissance spirituelle, qu'il a conservée dans toute sa plénitude. Depuis ce temps, les successeurs du séogoun n'ont cessé de régner, et l'empereur actuel du Japon est son descendant direct. Il n'a jamais eu de lutte avec le daïri, et il y a peu d'exemples dans l'histoire d'une séparation aussi complète et aussi bien observée du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel.

« Indépendamment de quelques sectes païennes du même genre moins importantes, le Japon est partagé entre le bouddhisme et le sintoïsme, qui vivent en assez bonne intelligence.

« Le sintoïsme est la religion de l'empereur, de sa famille, et celle des princes, en grand nombre, qui entourent son trône et qui forment un pouvoir oligarchique avec lequel il il est obligé de gouverner.

« Les sintos, d'après leur croyance, pensent que les âmes des hommes vertueux habitent les régions lumineuses au seuil desquelles le Japon est placé, et qui sont le séjour habituel des sept dieux spirituels. Selon eux, les âmes des méchants sont destinées à errer éternellement dans le vague des airs, repoussées par les dieux du ciel et ceux de la terre.

« Les prêtres de Sinto, qui sont au nombre de 60,000 dans toute l'étendue de l'empire, se soumettent à une pratique qui rappelle la métempsycose. Ils s'abstiennent de toute nourriture animale et ne mangent que des légumes, des fruits et du froment. Ils appellent leurs dieux Sin ou Kami, et leurs temples Miya. Indépendamment des autres objets allégoriques, au centre de chaque temple se trouve placé un grand miroir de métal dont le poli est soigneusement entretenu, et qui signifie que si les taches du corps sont fidèlement

reproduites par cette glace, de même les taches de l'âme ne peuvent échapper aux regards des immortels.

« L'autre religion pratiquée au Japon est celle de *Boutsdo*, qui est presque la même que celle de Bouddha, à part quelques maximes étrangères qu'elle y a ajoutées. Elle admet le dogme de la transmigration des âmes; elle menace les méchants des tortures et des supplices de l'enfer, et dans la description qu'elle fait de ce lieu terrible, on retrouve le pont des âmes, des abîmes d'eau et de feu et d'autres images appartenant aux cultes thibétains. Elle croit à l'existence d'un paradis, véritable lieu de bonheur et de félicité appelé Gokurak, et qui est gouverné par le dieu Amida.

« Du reste, le boutsdoïsme est tellement mêlé dans ses pratiques et dans ses croyances avec le sintoïsme, qu'on peut supposer que, dans un temps qui n'est pas très éloigné, ces deux religions n'en feront plus qu'une au Japon.

« Kio ou Miyako, qu'habite le daïri, est la seconde capitale du Japon. Sa population est de 500,000 âmes. Elle est située à 200 kilomètres de Yedo, capitale du Japon, qu'habite l'empereur. Yedo a une population de 1,500,000 âmes et une étendue tellement considérable, que le palais de l'empereur, à lui seul, a 20 kilomètres de circonférence.

NOUVELLES RÉCENTES.

Volney et le missionnaire.

Le révérend M. Koelle, dont nous avons cité les profondes recherches sur les langues de l'Afrique, a été forcé, par l'état de sa santé, de quitter l'Egypte qui lui avait été assignée comme champ de travail. La Société des Missions épiscopales

vient de l'envoyer en Palestine, avec mission de se perfectionner dans l'usage de la langue des Arabes et d'étudier les moyens d'entreprendre une œuvre d'évangélisation au sein de cette race, dont on ne s'est pas encore occupé d'une manière assez suivie.

Le journal anglais, auquel nous empruntons ce fait, nous en apprend un autre qui vaut la peine d'être remarqué. C'est que la *Polyglotte africaine* de M. Koelle et sa *Grammaire des langues de Bornéo, de Véi et de Yoruba* ont été jugées dignes d'obtenir le prix de 1,200 fr. qu'a fondé le célèbre Volney en faveur du meilleur ouvrage sur les langues africaines. C'est l'Institut de France (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres) qui a décerné cet honneur. En l'annonçant au missionnaire, le secrétaire l'a félicité sur la patience de ses recherches et sur la puissance d'analyse dont ses écrits offrent la preuve. M. Koelle écrit de son côté : « Je me réjouis de ce que les travaux de la Société soient ainsi honorés par le monde scientifique. Que toute gloire en soit rendue à Dieu ! »

Singulier retour des choses d'ici-bas, que la libéralité d'un des plus illustres adversaires du christianisme servant à récompenser les travaux d'un zélé missionnaire chrétien !

Arrivée du docteur Livingston.

Cet intrépide explorateur de l'Afrique Centrale vient d'arriver à Londres. Nous parlerons une autre fois de l'accueil distingué qu'il y a reçu, et des nombreuses réunions dans lesquelles il a rendu compte de ses voyages.

TABLE DES MATIÈRES.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Pages.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

VARIÉTÉS.

Pages.

NOUVELLES RÉCENTES.

Paris. — Imprimerie de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18



